BIBLIOTHECA RERUM
TRANSSILVANIAE
XII

La Littérature Roumaine à l'Epoque des Lumières

BCU Cluj / Central University Library Cluj

par

D. Popovici

Professeur à l'Université de Cluj-Sibiu

CENTRUL DE STUDII ŞI CERCETĂRI PRIVITOARE
LA TRANSILVANIA – SIBIU 1945

D. POPOVICI

BCU Cluj-Napoca
RBCFG201500932

LA LITTÉRATURE ROUMAINE A L'ÉPOQUE DES LUMIÈRES

BCU Cluj / Central University Library Cluj

D. D. Rosca

CENTRUL DE STUDII ŞI CERCETĂRI PRIVITOARE
LA TRANSILVANIA — SIBIU 1945

D. D. ROȘCA 735

BCU Cluj / Central University Library Cluj

PRÉFACE

Le travail que nous présentons contient la substance d'un cours professé à la Faculté des lettres de Cluj en 1938/39. Il constitue le premier volume d'un traité d'Histoire de la littérature roumaine à l'époque moderne. En comparaison avec la forme que devrait avoir une édition roumaine, certaines citations sont abrégées et quelques discutions simplifiées.

Nous adressant à un public étranger, nous avons essayé de rester dans le cadre de la terminologie littéraire de circulation générale. Nous avons cependant été obligés d'employer pour désigner certains phénomènes spécifiques de la littérature roumaine les termes consacrés par ceux qui ont étudié celle-ci. Le plus souvent, ces termes ne disent rien à un lecteur qui n'est pas initié aux questions littéraires débattues. Que peut-il en effet entendre par Junimea *(la jeunesse) ou par* junimisme, *termes qui s'appliquent au mouvement littéraire dont Maioresco a été l'inspirateur? son caractère distinctif est de détacher l'idée d'art de toute préoccupation contingente et il a trouvé son expression poétique la plus parfaite dans l'oeuvre de Michel Eminesco. Il nous a fallu aussi utiliser les termes de* poporanisme *et* semănătorisme, *qui désignent deux courants littéraires postérieurs à* Junimea *et opposés à celle-ci. Le premier mot a été forgé exprès pour nommer un courant littéraire. On s'est servi pour le créer du mot* popor *(peuple). Le courant littéraire ainsi appelé se préoccupe essentiellement de la vie du peuple et insiste surtout sur les problèmes sociaux qui se posent par rapport à elle. Ce courant a certes des antécédents dans la littérature roumaine antérieure, mais il n'aurait pas pris un tel développement s'il n'avait reçu le puissant appui d'un mouvement littéraire étranger: par ses tendances sociales, le* poporanisme *roumain est étroitement*

BCU Cluj / Central University Library Cluj

lié à la littérature des „narodniks" russes; son nom n'est qu'un décalque du terme russe correspondant, narodnicestvo. *Il y a quelque chose d'analogue aussi dans le cas du* semănătorisme: *le terme désigne un mouvement un peu postérieur au* poporanisme, *où les préoccupations d'ordre social sont associées à certains problèmes d'ordre national. Le nom vient du titre de la revue* Semănătorul *(le Semeur), où cette doctrine, esquissée ailleurs, a trouvé son expression la plus complète.*

Une question délicate à résoudre était celle de l'orthographe des noms propres roumains dans un travail écrit en français. On s'est arrêté avant nous à des solutions diverses; on s'accorde cependant en général pour estimer qu'il vaut mieux conserver l'orthographe originale. Nous nous rangeons à cet avis, de façon générale, mais certaines exceptions nous semblent être dans l'ordre naturel des choses. Tout d'abord, la question ne se pose même plus pour certains noms propres qui ont une forme française consacrée. Nous écrivons donc Bucarest, Iassy, *et non* Bucureşti, Iaşi; *de même* Etienne le Grand *ou* Michel le Brave *et non* Ştefan cel Mare *ou* Mihai Viteazul; Assaky, Héliade, Vacaresco *et non* Asachi, Heliade, Văcărescu. *Quand le nom de baptême roumain a un équivalent en français c'est ce dernier que nous employons. Nous dirons donc* Alexandre *au lieu de* Alexandru; Basile *pour* Vasile; Démètre, Georges, Grégoire, Michel, *etc. Les noms de famille seront transcrits d'une manière générale avec leur forme roumaine. Nous ferons cependant une exception: les noms propres terminés en „escu"* (Alexandrescu) *ou simplement en „cu"* (Micu) *seront écrits en „esco" et „cou"* (Alexandresco, Micou), *en dehors des cas où nous nous trouvons devant une orthographe française consacrée. Nous savons que ce fait permettra à beaucoup d'ajouter à la liste déjà longue de nos péchés capitaux celui de l'inconséquence. Nous maintenons cependant notre détermination, en espérant que le lecteur bienveillant comprendra nos motifs et nous pardonnera. En ce qui concerne la famille Golescu dont les membres ont écrit leur nom tantôt* Golesco *tantôt* Golesko, *nous adoptons la première forme. Nous conservons les titres nobiliaires roumains.*

Il nous paraît utile de donner quelques indications sur les

BCU Cluj / Central University Library Cluj

règles générales de lecture du roumain. En roumain toutes les lettres se prononcent. Les voyelles „sombres“ ă *et* â (î) *n'ont pas de correspondant en français;* ă *se rapproche de* oe *et* â (î) *se rapproche de* ou; *l'une et l'autre se prononcent sans arrondir les lèvres; le* u *roumain se prononce* ou; *parmi les consonnes* ş *se prononce* ch *(chuintant);* ţ *se prononcé* ts *ou* tz; c *et* g *suivis de* e, i *se prononcent comme en italien;* ch, gh *suivis de* e, i *ont le son de* k *et* g *dur en français;* -oi *se prononce* oï, -ai *se prononce* aï. *Ainsi* Şincai *doit se lire* Chincaï.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

BCU Cluj / Central University Library Cluj

INTRODUCTION

BCU Cluj / Central University Library Cluj

BCU Cluj / Central University Library Cluj

1. Jusqu'à une époque récente, les vicissitudes de l'histoire n'ont pas permis aux Pays Roumains d'offrir les conditions favorables aux manifestations des esprits les plus distingués qui aient vu le jour sur leur sol. Voie de passage des hordes barbares, objet d'envie pour de redoutables voisins auxquels ils ont résisté pendant des siècles, devenus après la défaite le théâtre de luttes interminables entre des puissances étrangères, ils ont eu l'histoire la plus agitée que l'on puisse concevoir. On chercherait en vain un pays auquel s'appliquerait mieux ce que, dans un sonnet fameux, Filicaja disait de l'Italie, sa patrie: Ce sont ses richesses et sa beauté qui ont été causes de sa tragédie.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Mais lorsque le sort contraire n'a pas étouffé les manifestations spirituelles des grands Roumains de jadis, ceux-ci ont joué, dans l'histoire de la culture, un rôle important. C'est pourquoi une histoire de la littérature roumaine devrait comprendre un ample chapitre dédié aux grandes figures roumaines dont l'activité s'est déployée en dehors de la sphère historique du peuple dont elles faisaient partie. Il faudrait signaler également ce que représente la contribution culturelle roumaine en slavon et en grec qui furent à certaines époques les langues de la liturgie et de l'administration dans les Pays Roumains. L'oeuvre culturelle qu'elles ont permis de réaliser dépasse celle de chacun des peuples qui les employèrent et rappelle en cela l'oeuvre accomplie grâce au latin sous l'influence de l'Eglise catholique. A la Hongrie, les Roumains n'ont pas seulement donné Mathias Corvin, le roi civilisateur par excellence, ils ont également offert, en la personne de Nicolas Olahus (Le Valaque), un de ses grands humanistes. Et, grâce à Pierre Movila, à Nicolas Milesco, à Antioche Cantemir et à Herascov, le peuple roumain a joué un rôle essentiel dans la modernisation de la littérature et des esprits en Russie.

2. Pendant très longtemps, la vie culturelle du peuple roumain est fortement influencée par son adhésion à la foi orthodoxe. Les langues liturgiques admises par cette Eglise étaient le grec et le slavon, ce qui détache les Roumains de la tradition culturelle latine. Soumis plus tard à la domination turque, le peuple roumain est devenu l'un des facteurs déterminants de l'unité spirituelle du sud-est européen, unité dont les fondements ont été établis par la religion orthodoxe commune aux peuples de cette région. Pendant de longs siècles, la culture roumaine devait se débattre à la recherche de sa voie: le retour à la tradition latine pouvait seul lui assurer l'autonomie dans le complexe orthodoxe du sud-est européen, alors que c'est sa longue pratique de l'orthodoxie qui lui imprime sa note spécifique dans la communauté des peuples d'origine latine. Mais avant de parvenir à fixer les contours de sa physionomie propre, le peuple roumain devait consentir à une série de renonciations qui font pendant des siècles de son histoire culturelle l'histoire de ses délivrances spirituelles.

Il lui fallait d'abord échapper à la tutelle du slavonisme. C'est avant son premier contact avec les peuples slaves que le peuple roumain a été converti au Christianisme. Les termes qui expriment en roumain les notions fondamentales de la croyance chrétienne ont une origine latine ou sont latinisés, ce qui prouve que c'est en latin que les Roumains ont entendu prêcher la foi nouvelle: *credința* (croyance), *creștin* (chrétien), *cruce* (croix) *zeu* et *Dumnezeu* (Dieu), *biserica* (Eglise), *botez* (baptême). Mais l'établissement des Slaves dans la Péninsule Balkanique en brisant les liens qui rattachaient aux Italiens les Roumains danubiens, oblige ces derniers à s'adapter à la situation nouvelle; leur Eglise s'organise donc sur le modèle de l'Eglise des peuples slaves qui les entourent, le slavon devient la langue du culte et de l'administration. C'est pourquoi les premières oeuvres littéraires des écrivains roumains revêtent l'habit slavon. Comme il faut s'y attendre, ces premières manifestations qui remontent au XV-ème siècle appartiennent au domaine de la religion et de l'histoire et ce n'est que rarement qu'elles posent des problèmes d'une autre nature et s'élèvent à une certaine poésie, comme c'est le cas des *Învățăturile* (Conseils de morale) du prince Neagoe

Basarab de Valachie à son fils Théodose, ouvrage datant du début du XVI-ème siècle. Ce siècle marque, dans la culture roumaine, l'apogée du slavonisme qui ne pousse au siècle suivant que des prolongements de plus en plus anémiques, en dépit de l'abondante série d'impressions en slavon mises au jour à cette époque par les typographies roumaines. Mais, trait révélateur de l'esprit qui commence à se faire jour, vers le milieu du siècle sortent des presses certains livres religieux dont le texte slavon se trouve encadré d'indications rituelles en langue roumaine. Fidèle à la tradition, l'Eglise roumaine conservait ainsi le texte ancien que les prêtres eux-mêmes ne pouvaient plus comprendre, mais elle le conservait comme un dieu défunt sur le tombeau duquel l'épitaphe était rédigée en roumain. Etranger à l'esprit du peuple roumain, dépourvu du prestige que confère une grande force politique ou une longue tradition culturelle, le slavonisme ne présentait aucun des traits qui subjuguent ou attirent. La délimitation des domaines spirituels devait fatalement se produire un jour.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

D'aucuns estiment que la présence de l'élément slave dans la Péninsule Balkanique a valu aux Roumains, à côté d'indéniables inconvénients, un apport positif que l'on ne saurait passer sous silence: les Roumains lui seraient redevables des traits qui les distinguent aujourd'hui des autres nations latines. S'ils avaient conservé un contact étroit avec l'Italie, ils auraient subi l'attraction de cette dernière et se seraient probablement fondus au milieu des Italiens dont les rapprochaient non seulement l'origine et la langue, mais encore la religion. C'est donc aux Slaves que nous devons „de ne pas nous être confondus avec l'élément latin d'Italie et d'être restés une unité distincte dans le monde romain". Certes, la présence des Slaves dans la Péninsule Balkanique est un des facteurs qui ont accentué les différences existant entre les Roumain et les Italiens. Mais cette affirmation, encore qu'elle soit due à un savant de la valeur de Densusianu, est une simple hypothèse qui ne saurait être vérifiée que par une déviation de la ligne historique établie. Ce qui justifie nos réserves, c'est la manière dont les choses se sont passées dans l'Occident latin: nulle population étrangère n'est venue séparer les Français des Italiens et cependant, malgré la communauté

d'origine, de langue et de foi qui le relie au peuple italien, le peuple français, loin de se confondre avec celui-ci, possède une physionomie propre dont les traits originaux ont un puissant relief.

Mais les circonstances dans lesquelles eut lieu l'abandon de la langue slavone n'étaient pas de nature à ramener les Roumains dans la sphère de la culture latine occidentale. Cet abandon s'explique d'abord par le déclin — dû à l'extension de la puissance ottomane — des centres de culture slavone sur la rive droite du Danube, les seuls avec lesquels les Roumains eussent entretenu des relations avant le XVII-ème siècle. Mais ce fait est également dû dans une large mesure aux influences exercées par les mouvements religieux dont l'Europe centrale et occidentale fut à l'époque le théâtre. Suivant l'opinion de Iorga, que partagent de nombreux savants, la première de ces influences est celle du mouvement hussite. La réforme préconisée par Huss présentait certains points communs avec la croyance orthodoxe. Elle exigeait entre autres que les textes religieux fussent traduits dans la langue de chaque peuple, et ouvrait ainsi la voie aux littératures nationales. Les partisans de Huss, persécutés en Bohème, se sont répandus dans les pays voisins, entre autres en Transylvanie et en Moldavie. C'est à l'influence de ce mouvement que l'on attribue la première traduction en roumain de textes religieux, traduction qui remonterait au XV-ème siècle. La traduction originale ne nous est d'ailleurs pas parvenue et nous ne possédons que des copies du siècle suivant. Encouragés par le caractère hypothétique de cette théorie, plusieurs savants, Densusianu entre autres, ont expliqué l'apparition des premiers textes religieux en roumain par l'influence du mouvement luthérien qui gagna au XVI-ème siècle une partie de la population allogène de Transylvanie. Qu'il soit hussite ou luthérien, le mouvement qui a provoqué l'apparition de ces textes n'a pas réussi à s'imposer au peuple roumain, mais il l'a aidé dans une large mesure à secouer le joug de la langue slavone. Des témoignages isolés nous montrent qu'au XV-ème siècle le roumain était parfois employé dans les Chancelleries et dans les affaires commerciales: on a affirmé que le serment prêté par Etienne le Grand au roi de Pologne a été traduit du roumain en latin et que les

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Saxons de Sibiu employaient des interprètes pour rédiger leur correspondance commerciale en roumain. Mais, quelque nombreuses qu'aient été ces manifestations, elles n'avaient qu'une importance secondaire. On ne pouvait échapper à la tutelle du slavonisme aussi longtemps que les consciences ne seraient pas délivrées du préjugé de la langue sacrée et que les écoles suffiraient à préparer ceux qui se destinaient au sacerdoce. C'est donc dans le domaine religieux d'abord que la réforme devait être opérée pour que la culture roumaine connût sa première émancipation.

3. Le slavonisme ne faisait en somme que faciliter le contact des Roumains avec la civilisation de Byzance dont il altérait d'ailleurs l'essence. Avec le temps, ce contact devait s'établir directement. L'importance toujours croissante de l'élément grec dans l'empire ottoman et les liens religieux entretenus avec le patriarche de Constantinople sont les circonstances qui ont créé une atmosphère favorable au développement de l'influence grecque dans les Principautés. Les moines et les commerçants en sont les premiers hérauts et les circonstances politiques sont venues la renforcer. Les princes phanariotes du XVIII-ème et du début du XIX-ème siècle favorisent dans les Principautés l'emploi du grec à l'Eglise et dans la vie sociale. Aussi la société roumaine de Moldavie et de Valachie emprunte-t-elle son brillant à la Grèce: on lit des livres grecs ou des livres étrangers qui jouissent de la faveur de la société grecque et, par certains de ses représentants les plus distingués, la société roumaine apporte une contribution essentielle à l'accroissement du patrimoine culturel commun, mais de langue grecque. Certes, l'influence grecque n'atteint pas encore toutes les positions détenues naguère par le slavonisme: pendant toute cette période, le roumain est employé en même temps que le grec à l'Eglise, dans les Chancelleries, dans la littérature. En histoire, on est arrivé à l'oeuvre des grands écrivains du XVII-ème siècle, en poésie à la traduction des psaumes par Dosithée. C'est à la fin de ce siècle et au début du siècle suivant que se déploie l'activité si riche et si variée de Démètre Cantemir dont la gigantesque personnalité relègue dans l'ombre toute l'agitation intellectuelle gréco-roumaine

BCU Cluj / Central University Library Cluj

du XVIII-ème siècle. Mais le cruel arrêt du sort qui fit prendre au prince écrivain le chemin de l'exil engagea les Principautés Roumaines sur la pente du déclin politique et culturel, ouvrant ainsi les portes à l'invasion grecque. Les débuts de celle-ci remontent à une date où la culture roumaine n'avait pas définitivement consolidé ses positions. C'est pourquoi l'espace où l'aigle impérial déployait naguère ses ailes a pu être envahi par les bruyants corbeaux du Phanar.

4. L'influence des idées nouvelles qui déterminent une renaissance culturelle dans tous les pays peuplés de Roumains, met fin à la tutelle grecque. Pour des motifs sociaux particuliers à la province, cette renaissance devait mener en Transylvanie à la formation d'un idéal culturel latin. C'était la voie qui s'imposait aux lettrés roumains de cette province désireux de souligner aussi énergiquement que possible la différence essentielle qui séparait leur peuple des autres habitants de la région. C'est ce processus d'émancipation de la communauté spirituelle gréco-roumaine et d'affirmation de l'esprit roumain qui forme l'objet de la présente étude. Celle-ci se propose de montrer que la renaissance roumaine du XVIII-ème siècle est avant tout un des phénomènes déterminés par le rayonnement des idées françaises du siècle des Lumières. Reçues directement ou par des intermédiaires, celui de la Grèce en Moldavie et en Valachie, celui de l'Italie et surtout de l'Autriche de Joseph II en Transylvanie, ces idées allaient créer une base unitaire aux manifestations culturelles des Roumains de toutes les provinces et imprimer à ces manifestations un essor dont l'histoire de la culture offre peu d'exemples.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Cette façon de voir s'oppose aux affirmations qui ont généralement cours dans la science roumaine. Celle-ci accorde une importance fondamentale au lien qui rattache la renaissance culturelle roumaine de la seconde moitié du XVIII-ème siècle à l'union d'une partie des Roumains de Transylvanie à l'Eglise de Rome, au début du même siècle. Pour les partisans de cette thèse, c'est toujours grâce à une influence religieuse, celle du catholicisme, que les Roumains ont pu s'affranchir de la tutelle grecque.

L'union qui a placé une partie des Roumains de Transylvanie dans la sphère d'influence du catholicisme a ouvert aux jeunes gens qui se destinaient au sacerdoce les portes des écoles catholiques d'Autriche et d'Italie, à une époque où l'enseignement catholique se faisait exclusivement en latin. Le contact qu'ils ont eu à Rome avec la culture italienne et leur participation à la culture cosmopolite de la capitale autrichienne à cette époque, mettait à leur disposition un instrument de travail grâce auquel ils pouvaient déchiffrer les pages du lointain passé de leur race, pages qui étaient restées closes à la plupart de leurs devanciers. Les vastes perspectives qui s'ouvraient ainsi à eux, la découverte du monde romain dont les richesses spirituelles servent de fondement à toute la culture moderne et auquel ils se sentaient plus étroitement rattachés que d'autres, tout cela était de nature à stimuler leur enthousiasme, cette nourriture indispensable aux apôtres des grandes idées.

Ce fait montre qu'en dépit de leur formation avant tout théologique, l'activité des écrivains transylvains ne se concentre pas sur les discussions d'ordre religieux. On ne saurait certes passer sous silence les préoccupations qu'ils ont eues dans cet ordre d'idées, on ne peut ignorer qu'une des oeuvres les plus importantes qu'ils nous aient laissées soit la Bible traduite par Micou et publiée à Blaj. Mais, quelle que soit l'importance que l'on attribue à ce fait, il convient de n'en pas exagérer la signification. Dans ses grandes lignes, l'activité des écrivains de la Renaissance transylvaine est nourrie par les idées révolutionnaires du siècle, elle souligne de façon énergique et permanente certaines notions empruntées au droit des gens et à la loi naturelle. S'efforçant de mettre en lumière les droits de leur peuple à côté de ceux des autres nations, ils ont étudié avec une admirable persévérance l'histoire et la philologie, c'est à dire les disciplines les plus aptes à dissiper les brumes qui entouraient les origines de leur peuple. Le fait qu'ils aient placé la discussion sur ce terrain ne doit pas nous surprendre: certains des hommes auxquels ils s'adressaient considéraient peut-être comme un geste suranné toute référence aux registres nobiliaires de l'histoire, mais ils s'adressaient en même temps à un monde récemment sorti de la barbarie altaïque et sur lequel le blason exerçait en-

BCU Cluj / Central University Library Cluj

core une mystérieuse attraction. Leur labeur persévérant a réussi à donner à une nation méprisée et encore sous le coup de préjugés médiévaux, le sentiment de sa dignité et la conscience de ses droits nationaux. Et, parce que leur lutte visait à la rédemption d'une nation entière, réduite à la servitude, elle dépasse les cadres d'une lutte nationale pour se hausser sur le plan des grandes luttes sociales. Aussi la formule qui caractériserait avec le plus de précision l'idéal dont s'est inspirée la renaissance roumaine de Transylvanie doit-elle souligner le double aspect de ses revendications nationales et sociales, qui portent à la fois sur les droits de la race et sur ceux de la dignité humaine.

L'union de l'Eglise transylvaine avec Rome a donc une importance culturelle que les recherches ultérieures ne peuvent que confirmer. Mais les problèmes spirituels sont trop complexes pour que l'on puisse réduire à une cause unique un phénomène de ces proportions. Ce serait faire preuve d'une insuffisante compréhension des grandes transformations qui ont affecté la vie spirituelle de l'humanité. L'union avec l'Eglise romaine peut certes expliquer plusieurs des caractères du mouvement transylvain, mais elle laisse dans l'ombre certains de ses traits spécifiques, ceux qui font la profonde unité de la littérature roumaine à cette époque en Transylvanie et dans les Principautés. Ce que prêchait l'Eglise catholique, c'était non le droit des gens, mais bien le droit des souverains, ce n'était pas la loi naturelle, mais la loi divine. Aussi, lorsque les écrivains transylvains s'intéressent aux problèmes mentionnés, ce ne sont plus les vérités sur lesquelles repose toute l'éducation catholique qu'ils propagent. Un souffle étranger mais caractéristique du siècle anime les clercs qui vont à l'étranger étudier les anciennes tables de la foi et s'en reviennent prêts à élever une cité nouvelle, une cité humaine dont les pierres angulaires seront la justice et l'amour. C'est ce souffle nouveau qui peut nous expliquer les grandes transformations spirituelles qu'allait subir le peuple roumain tout entier.

Ce contact avec les écoles de l'Occident n'était d'ailleurs pas chose nouvelle dans l'histoire des Roumains. Au siècle précédent, les boïards de Moldavie allaient faire leurs études aux écoles catholiques de Pologne. Tout comme les écrivains transylvains, les

humanistes moldaves, qui n'ignoraient pas l'origine latine du peuple roumain, établissaient déjà entre le roumain et le latin certains rapprochements. Ils ont constaté, ils se sont enthousiasmés. Mais à cette époque, l'idée n'est pas devenue un ferment actif dans les masses, elle n'a pas dynamisé un peuple et renversé un ordre social comme elle devait le faire plus tard. Dans cet ordre d'idées, on pourrait invoquer des phénomènes parallèles de la culture grecque moderne. Comme les Roumains, les Grecs connaissent au XVIII-ème siècle une renaissance culturelle qui aboutit à la réforme de Coraï et surtout de ses adeptes; on se tourne vers le passé du peuple grec, vers le trésor culturel de l'antiquité, on lui emprunte même un idéal de vie nationale. Ce culte excessif du passé devait entraîner quelques résultats heureux, mais ces derniers faillirent être irrémédiablement compromis par une de ses conséquences désastreuses. Pour mieux mettre en lumière les liens qui les unissaient aux antiques Hellènes, les Grecs ont cru bon de modifier leur langue afin de la rapprocher de celle que leurs ancêtres parlaient deux mille ans auparavant. Ils forgèrent ainsi une langue hybride, produit artificiel du laboratoire de philologie, qui empêcha pendant longtemps la poésie grecque de se manifester librement. Cette épreuve, on le sait, n'a pas été épargnée à la culture roumaine moderne. Mais ce culte excessif du passé a eu comme heureux résultat de donner plus de suite aux manifestations de la spiritualité grecque, l'idée d'une glorieuse ascendance a polarisé chez les Grecs, comme chez les Roumains, les aspirations vers l'avenir, vers la dignité d'un peuple dont l'existence a souvent revêtu des aspects tragiques. Or, à l'origine du mouvement qui devait donner à la vie du peuple grec des bases modernes, on chercherait en vain un acte semblable à celui que nous rencontrons en Transylvanie: il n'est pas question ici d'une union avec l'Eglise de Rome et la régénération spirituelle du peuple grec ne peut donc s'expliquer par l'influence du catholicisme. Tout comme les chroniqueurs roumains, les écrivains grecs des époques antérieures étaient conscients de l'origine de leur race, mais l'hellenisme ne devait devenir un ferment actif qu'à un certain moment de l'histoire moderne de la Grèce, de même que l'idée de sa latinité ne devait exercer qu'à un certain moment son influence sur le peu-

ple roumain. Il y a plus: le contact avec l'école occidentale n'a pas fait défaut au peuple grec aux siècles précédents, alors qu'il préparait dans les universités de l'Occident des lots compacts de „iatrophilosophes"; mais, pas plus que chez les Roumains, ce contact n'a déterminé chez les Grecs une renaissance de l'ampleur de celle dont la seconde moitié du XVIII-ème siècle allait être le témoin.

5. Ce phénomène n'est donc pas spécifiquement roumain et il ne saurait être expliqué en entier ni par le contact avec l'école occidentale, ni par l'union avec l'Eglise romaine. Ecartant les interprétations courantes, nous sommes donc amenés à chercher une plus large base d'interprétation.

Au cours de la seconde moitié du XVIII-ème siècle, les Pays Roumains entrent dans la sphère d'influence des philosophes de l'époque française des Lumières, qui mettait en circulation une série d'idées jouant sur les masses le rôle d'un ferment d'une extraordinaire activité. Plus que nul autre courant philosophique en effet, le mouvement des Lumières s'est attaché aux problèmes sociaux. Il discute certaines conceptions héritées des siècles précédents, il s'interroge sur le bien-fondé de certaines institutions dans lesquelles on s'était habitué à voir des valeurs intangibles. La lutte que certains représentants de ce mouvement mènent contre la monarchie, contre la notion de droit divin, traduit la révolte qu'inspire une tradition qui consacrait un système d'inégalités, et contribue à l'avènement de la société nouvelle. Cette lutte devait avoir d'importantes répercussions dans le Proche-Orient qu'elle a soustrait à la somnolence spirituelle où il s'était si longtemps complu pour le lancer dans le bouillonnement de passions et d'idées de l'époque. Condillac ou Wolff dans le domaine de la philosophie pure, Montesquieu et surtout Voltaire dans celui de l'ordre social sont les autorités devant lesquelles s'incline la société roumaine du temps.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Une des notes caractéristiques de la littérature roumaine qui s'élabore sous ces auspices est la tendance à s'adapter au rythme littéraire occidental. Mais ce processus de longue haleine ne se poursuit pas dans la culture roumaine sur un front unitaire. A côté d'esprits modernes comme Budai-Deleanu ou Io-

nică Tăutul, sur des voies secondaires se déploie l'activité de certains écrivains dans l'oeuvre desquels vit encore la mentalité du passé. Telles sont les oeuvres d'un Dyonisios l'Ecclésiarque et de bien d'autres, écrites soit en prose, soit, comme c'est le cas pour Zilote le Roumain, versifiées en tout ou en partie suivant la mode grecque. Encore que leur importance soit faible dans l'ensemble de la littérature roumaine de l'époque, leur présence ne laisse pas que d'être significative: ces esprits attardés nous montrent que, si grande qu'ait été l'influence des idées nouvelles, elles n'en ont pas moins rencontré certaines consciences réfractaires dont les manifestations constituent une des notes pittoresques de l'époque. Mais il est aussi des cas dramatiques où la lutte qui se déroule dans l'âme de l'écrivain entre l'Occident et l'Orient, n'aboutit pas à une solution définitive et où le personnage oscille entre deux pôles. Ce cas est celui de Ienăchiță Văcărescu, admirateur de Metastase et de Voltaire, protecteur du mouvement culturel de style occidental des Roumains de Transylvanie, mais qui n'en resta pas moins attaché en même temps à l'ancienne spiritualité orientale. Bien qu'elles se déploient parfois en dehors de la sphère des Lumières, ces manifestations formeront également l'objet de nos préoccupations et cela pour un double motif: d'abord parce qu'il importe de présenter sous tous ses aspects l'époque qui nous intéresse et ensuite parce que c'est la seule façon de comprendre pourquoi la victoire remportée par les idées nouvelles sur des esprits aussi récalcitrants devait être difficile mais de longue durée.

Les idées des Lumières allaient en effet prolonger leur influence sur la littérature roumaine jusqu'à une date avancée du XIX-e siècle. Au cours de la période d'adaptation au rythme de la culture occidentale, c'est à dire pendant la première moitié du siècle dernier, la culture roumaine subit également d'autres influences. De nouveaux éléments, dont le plus important est le mouvement romantique, viennent enrichir le fond spirituel de la littérature. C'est surtout le romantisme français qui intéresse cette étude, car l'influence qu'il a exercée sur la littérature roumaine a été prépondérante. Sous l'impulsion donnée par les grands romantiques français, la sphère littéraire exploitée par les écrivains roumains s'élargit. Les premiers qui s'imposent à

l'attention sont Lamartine et Victor Hugo, au-delà desquels se profile bientôt l'ombre puissante de Byron dont la littérature française se fait au début la médiatrice. Héliade Radulesco traduit et imite Lamartine et Victor Hugo, et l'admiration qu'il éprouve pour ce dernier est partagée par Boliac et Negruzzi qui, eux aussi, le traduisent et l'imitent à l'envie. Ce fait ne saurait être passé sous silence. Mais si l'influence exercée par le romantisme sur ces écrivains est une réalité dont il faut tenir compte, elle ne va pas jusqu'à neutraliser la formation intellectuelle qui s'est achevée, chez la plupart d'entre eux, sous le signe des Lumières.

L'exemple le plus carctéristique à ce propos est celui d'Héliade Radulesco, le grand animateur de la culture roumaine dans la première moitié du XIX-ème siècle. Elève de Lazăr et par lui de la Renaissance roumaine de Transylvanie, ce qu'il ne cesse de claironner, il est également l'élève de l'école grecque et, grâce à cette double affirmation de son esprit, il est à son insu l'élève du XVIII-ème siècle français, ce qui n'était pas pour lui plaire. Par sa gallophobie aussi bien que par la tournure profondément française de son esprit, Héliade Radulesco se situe sur une ligne parallèle à celle qu'occupe Alfieri dans la littérature italienne. La formation rationaliste de son esprit et l'idéal qu'il s'efforce d'atteindre dans les diverses branches de son activité mettent en lumière la parenté spirituelle qui le rattache aux Encyclopédistes: il partage leur foi dans le progrès de l'humanité, il trouve dans leurs ouvrages un point d'appui pour sa conception humanitaire et cosmopolite, leurs doctrines lui offrent un idéal artistique en même temps que les bases sur lesquelles doit se faire l'éducation de la race humaine. Les grandes lignes suivant lesquelles évolue sa vie spirituelle sont donc celles de la culture rationaliste du siècle précédent et l'on peut affirmer sans crainte que l'activité qu'il a déployée au XIX-ème siècle en Pays Roumain s'alimente dans une large mesure à l'héritage spirituel du XVIII-ème siècle français. Il est évident qu'on ne peut faire abstraction, dans son cas, de l'influence de la culture européenne contemporaine, mais on peut être certain que sa formule de réaction spirituelle devant les choses et les faits qui s'offraient à lui était la formule avant tout rationaliste qu'avait élaborée le XVIII-ème siècle français.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

6. Une question se pose naturellement ici: puisque l'influence des Lumières se prolonge si avant dans le XIX-ème siècle roumain, quelles limites convient-il d'assigner à cette étude? Pas plus à cette époque qu'à une autre, on ne saurait parler de l'existence exclusive dans la littérature roumaine d'un certain courant littéraire. C'est qu'en effet, cette littérature n'a jamais connu de mot d'ordre ou de période d'accalmie; elle est en permanence à la recherche de l'île heureuse où elle pourra se fixer et porter ses fruits. De compétents historiens ont expliqué sa continuelle agitation par l'absence d'un stade prolongé à l'école des littératures classiques qui aurait donné à ses manifestations une base plus sûre et plus d'équilibre aux esprits. Ce point de vue révèle une incontestable connaissance des réalités historiques roumaines; mais se fonde-t-il dans une égale mesure sur la connaissance des lois propres aux Belles-Lettres? Loin de voir une faiblesse dans cette course frénétique vers des horizons nouveaux, nous sommes persuadés qu'elle exprime au contraire une des qualités les plus précieuses de l'âme roumaine.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Pour fixer les dates entre lesquelles s'épanouit la littérature des Lumières en Roumanie, comme en général pour toutes les grandes divisions de la littérature roumaine moderne, il faut tenir compte avant tout de cette interpénétration des conceptions et des courants divers. Un des traits propres aux oeuvres de cette période, c'est leur caractère militant. Il est sensible dans la littérature roumaine jusqu'au premier contact de celle-ci avec le romantisme occidental, c'est à dire jusqu'aux environs de 1830. Le phénomène qui nous intéresse se déroule, dans ses grandes lignes, entre 1779 et 1829. C'est en 1779 que sort des presses le premier livre où s'exprime, timidement encore, le credo de la renaissance roumaine de Transylvanie, *Carte de rugăciuni* (Livre de prières) de Samuel Micou, et 1829 voit paraître les premières traductions roumaines d'un écrivain romantique: ce sont les *Méditations* de Lamartine traduites par Héliade Rădulesco. Nous n'ignorons pas ce qu'a d'arbitraire toute détermination chronologique dans le domaine des manifestations de l'esprit. Le phénomène emprisonné de la sorte parvient à glisser des rameaux entre les barrières les plus rigides, aussi notre étude devra-t-elle le suivre dans certaines de ses manifestations préliminaires, de même que dans certains de ses reflets attardés.

Délivrée de la tutelle grecque grâce à l'influence des Lumières, la culture roumaine devait se débattre encore un temps à la recherche de ses voies propres. Le fétiche hellénique avait été détrôné, mais sa place allait être prise par le fétiche latin. L'avènement de ce dernier s'explique, on l'a vu, par les conditions dans lesquelles se déroulait la lutte nationaliste en Transylvanie roumaine et les formes exagérées qu'il devait affecter avec le temps s'expliquent par des circonstances du même ordre. Alors qu'il était en Transylvanie une arme contre les Hongrois et les Saxons, il devient en Moldavie et en Valachie, sous sa forme initiale ou sous ses formes dérivées, un instrument de lutte contre les tendances impérialistes de la Russie. Le „latinisme" représente un effort pour modeler l'esprit vivant du peuple afin qu'il puisse s'adapter aux moules créés par les ancêtres latins. La réforme visait d'abord la langue et celle-ci acquiert au cours de la période ascendante du mouvement, un aspect véritablement hybride. Pour arriver à l'émancipation définitive, la culture roumaine doit donc échapper à un troisième joug: celui du latinisme. Si vigoureuse qu'ait été son action, le latinisme n'a jamais exercé sur les esprits une emprise exclusive et la réaction s'est manifestée de bonne heure. Elle est due au contact de plus en plus étroit avec les réalités de la vie rurale qui ont toujours été les moins exposées au souffle rajeunissant de l'esprit nouveau. Dans ce domaine, un rôle particulièrement important a été joué par l'attachement à la poésie populaire qui devait donner naissance à l'ennemi irréductible du latinisme: celui-ci avait pu s'emparer de l'esprit des lettrés que leur culture livresque éloignait du peuple pour les situer dans une zone incertaine entre les Roumains des temps nouveaux et les Romains de l'époque de Trajan; mais le menu peuple accueillait ces idées avec plus de réserve et se montrait moins disposé à abandonner les formes consacrées de sa vie spirituelle. On s'étonnera peut-être de nos jours de l'immense popularité dont la poésie populaire a joui dans la culture roumaine au cours de la seconde moitié du siècle dernier. Il ne s'agit pas seulement de la découverte du génie populaire et de l'enthousiasme qu'il a suscité à une date où, depuis le déclin du romantisme, ce processus était définitivement achevé en Occident. Le rôle joué par la poésie populaire dans la littérature

BCU Cluj / Central University Library Cluj

roumaine fut de purifier les esprits: elle a dissous le latinisme coagulé dans les têtes de certains, dans les coeurs des autres. Le seul patient récalcitrant a été l'Académie Roumaine qui a préféré mourir de mort savante que de vivre de la vie du peuple: après l'achèvement du dictionnaire académique, ce fameux dictionnaire qui éliminait de la langue tous les mots qui n'étaient pas d'origine latine, l'un de ses auteurs, Massim, devint fou. Enregistrant ce fait et commentant l'oeuvre en question, la revue transylvaine *Familia*, qui elle-même n'avait pas été à l'abri de la tarentule latiniste, concluait: „on ne saurait s'en étonner", formule plastique entre toutes et révélatrice du chemin parcouru depuis les beaux jours du latinisme.

Délivrée du slavonisme par l'extension de la puissance ottomane et par l'influence des mouvements de réforme religieuse, soustraite à l'hellénisme par le rayonnement des Lumières et par la réaction latiniste, délivrée de cette dernière enfin par l'affirmation énergique du génie populaire, la littérature roumaine devait découvrir ses voies propres après des pérégrinations séculaires. Les étapes parcourues à la recherche de ces voies dessinent les grandes périodes de son développement. Si l'on étudie de plus près la période moderne de cette littérature, on voit que la diversité des idéals qui l'ont inspirée en souligne les multiples aspects. On assiste à une évolution au cours de laquelle les mêmes préoccupations sont reprises à intervalles réguliers, mais à un diapason artistique toujours plus élevé et dans une atmosphère débarrassée peu à peu de tout ce qui était étranger à la poésie. Sous les aspects divers qu'elle revêt d'une époque à l'autre, cette évolution met successivement en lumière l'élément local et l'élément universel.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

La première partie de la période moderne, celle dont nous venons d'esquisser les traits, a donc subi l'influence du mouvement des Lumières. Littérature de combat, animée d'un ardent désir d'émancipation, elle attache plus de prix à la valeur militante d'une oeuvre qu'à sa valeur poétique; mais elle réussit cependant avec *Țiganiada* (La Tziganiade) de Budai-Deleanu à donner une oeuvre poétique de valeur. Par suite des circonstances particulières dans lesquelles se trouvait le peuple roumain, les préoccupations de ce mouvement, de sociales qu'elles étaient,

deviennent nationales: bien plus que l'activité scientifique ou poétique, ce qui intéresse les Lumières roumaines, c'est la délimitation des espaces nationaux et sociaux.

Les Lumières avaient déjà déterminé un commencement d'adaptation au rythme de la culture occidentale, mais cette tendance ne se précise qu'à l'époque suivante, dont elle devient le trait caractéristique au moment où le romantisme accorde aux valeurs poétiques la place prépondérante qu'occupaient jusqu'alors les éléments susceptibles d'exercer une action sociale. C'est l'époque où travaillent en Valachie un Héliade Radulesco, en Moldavie, un Assaky et un Negruzzi. Mais les théories manquent encore de précision, les écrivains oscillent entre l'influence des écoles qui respectent encore l'autorité des littératures classiques et celle qui sacrifie à l'idole du jour, au romantisme. En dépit de toutes les concessions qu'ils font à l'esprit nouveau, certains d'entre eux, comme Héliade Radulesco, restent profondément attachés à la mentalité du siècle précédent. Les écrivains s'efforcent, parfois avec succès, de créer dans le style qui s'était imposé en Occident et de suivre les modèles que leur proposait cet Occident. Mais, en dépit de leur attachement à la littérature romantique, certains d'entre eux, qui ne manifestent cependant pas pour le classicisme la même inclination qu'un Assaky par exemple, ne cessent de proclamer la nécessité de la règle poétique et de la valeur universelle de l'oeuvre littéraire.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

La troisième période se caractérise par un puissant attachement théorique au romantisme. Le programme formulé en 1840 par la *Dacia Literară* est remarquable d'abord par l'affirmation des valeurs locales: les thèmes d'inspiration recommandés aux poètes se limitent aux réalités nationales du passé et du présent. Les représentants de ce mouvement prennent nettement parti contre le latinisme. Les préoccupations de la première époque reviennent cependant au premier plan, mais au lieu d'influencer directement la vie sociale, le nationalisme de la génération de la *Dacia Literară* exerce désormais son action par le truchement de la poésie. Ce programme qui s'inspire des données littéraires contemporaines, marque cependant une altération de la conception poétique. L'histoire littéraire roumaine qui, à quelques exceptions près, a toujours manifesté une sympathie par-

ticulière pour la poésie d'inspiration nationale, a vu dans le représentant le plus autorisé de ce courant, Michel Kogalniceanu, l'homme qui devait ranimer la flamme du patriotisme dans le coeur des Roumains. Aussi les caractères de ce mouvement ont-ils été établis, non sur la base des résultats qu'il a obtenus, mais par comparaison avec certaines oeuvres de l'époque précédente. L'un de ces résultats est la poésie de facture journalistique qui sévit après 1848, poésie locale, mais sans couleur, poésie nationale, mais sans élan. D'ailleurs les principaux points du programme sont trahis et parmi ceux qui les trahissent se trouvent les représentants les plus notables du mouvement: Michel Kogalniceanu lui-même se prosterne devant des autels étrangers; quant à Basile Alecsandri, le plus grand des écrivains de l'époque, c'est un esprit que l'universel attire; aussi forme-t-il le trait d'union avec la génération suivante qu'anime un idéal artistique opposé.

Au cours de la quatrième période, la littérature roumaine revient au culte des valeurs universelles grâce auxquelles elle espère se créer des bases classiques. La voie lui est ouverte, non seulement par Basile Alecsandri mais encore par Odobesco. Mais celui qui donne au nouveau credo son expression théorique la plus parfaite est Titu Maioresco. Grâce à Eminesco dans la poésie lyrique, à Slavici et à Caragiale dans la poésie épique et dans le théâtre, la littérature roumaine atteint ses plus hautes cimes. On ne saurait d'ailleurs parler cette fois encore de pureté de lignes, car si le programme s'inspire des théories classiques, les réalisations littéraires participent à la fois du romantisme et du réalisme. On se trouve donc en face d'une situation qui rappelle celle de la *Dacia Literară* à l'époque précédente. En effet, malgré la facture classique de son art, Eminesco conserve avec les valeurs locales un lien tout romantique et les premiers écrivains de talent du réalisme roumain, Slavici et Caragiale, sont eux aussi préoccupés avant tout de l'élément local. L'intérêt qu'inspire ce dernier n'est d'ailleurs pas commandé par un point du programme comme à l'époque précédente: ce que l'écrivain poursuit en étudiant de près l'homme carpathique, c'est la connaissance de l'âme humaine en général. Malgré la multiplicité de ses préoccupations spirituelles, cette époque est dominée par une forte

BCU Cluj / Central University Library Cluj

conscience esthétique et, sur ce plan général, l'influence de son credo littéraire est encore sensible sur certains des esprits les plus distingués de la culture roumaine contemporaine.

Ces tendances de l'époque, représentées par la société littéraire „Junimea", se heurtent dès le début à la résistance d'un esprit supérieur comme Hasdeu et, avec le temps, la réaction ne cesse de s'accentuer: le „poporanisme" d'abord, le „semănătorisme" et certains autres courants modernistes ensuite, marquent les étapes essentielles de l'opposition au „junimisme" dont l'idéal artistique s'effrite sous ces coups redoublés. On peut voir le dernier terme de cette évolution dans l'apparition, en 1893, de *Evenimentul Literar* (L'Evénement Littéraire), publication où se trouve formulée la doctrine „poporaniste".

A l'époque actuelle, quels que soient les talents qui l'illustrent (Sadoveanu, Rebreanu, Blaga, Arghezi), la littérature roumaine n'en donne pas moins l'impression de traverser une période de recueillement à la suite d'un naufrage. Certes, on parle d'une synthèse roumaine conçue dans l'esprit de l'orthodoxie et se rattachant par le „semănătorisme" à certains aspects de l'oeuvre d'Eminesco. Mais il convient de remarquer que cette synthèse n'englobe pas certains des écrivains les plus remarquables de l'époque actuelle et que d'autre part son représentant le plus brillant, Lucien Blaga, la dépasse par la valeur qu'il attache à l'élément universel: par le sens cosmologique de son oeuvre poétique et la souplesse que revêt dans sa pensée le concept orthodoxe, il semble annoncer une synthèse future qui, opérant sur des éléments roumains, n'en évitera pas moins les excès de l'autochtonisme exclusif qui sévit de nos jours.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

7. L'objet de la présente étude est la première de ces périodes. Comme elle s'ouvre par les manifestations des écrivains de Transylvanie, nos devanciers l'ont désignée sous le nom d'Ecole transylvaine ou de Renaissance transylvaine. Cette dénomination correspond dans une large mesure à la réalité, mais elle comporte également une nuance hommagiale: cette renaissance n'est pas seulement transylvaine, elle appartient à la Roumanie tout entière. Le grand désavantage que présente par ailleurs ce terme consacré, c'est d'insister sur l'aspect particulier d'un phé-

nomène de caractère universel; avant d'être un mouvement propre à la Transylvanie ou à la Roumanie, c'est une manifestation des idées des Lumières. En présentant cette étude sous le titre de *Littérature roumaine à l'époque des Lumières*, nous ne faisons donc que souligner la dépendance dans laquelle se trouve le phénomène roumain par rapport au phénomène européen.

Le point de vue reflété dans le présent ouvrage a été exposé par nous dans: *La littérature roumaine de Transylvanie au dix-neuvième siècle*, étude publiée dans l'ouvrage collectif *La Transylvanie*, Bucarest, 1938, p. 667 et suiv. (et en brochure séparée); dans l'introduction aux *Oeuvres* d'Héliade Radulesco, Tome I, Bucarest, 1939, passim et surtout p. 8—33 (en roumain); dans *Contribuţia Românilor din Transilvania la literatura română* (La contribution des Roumains de Transylvanie à la littérature roumaine) dans la revue *Transilvania*, LXIII, No. 7—8 (juillet-août 1942; publié également en italien: *Il contributo dei Romeni di Transilvania alla letteratura nazionale*, dans *Rassegna culturale della Romania*, 1943, No. 2).

BCU Cluj / Central University Library Cluj

L'évolution de la littérature roumaine a été vue comme une série de libérations et d'ascensions spirituelles de ce peuple par Mario Roques dans la préface qu'il a écrite pour l'*Histoire de la littérature roumaine* de P. V. Haneş, Paris, 1934. Formule de Roques: „la libération et l'ascension spirituelle et artistique" et: „c'est de ces prises de conscience successives,de plus en plus larges et précises qu'est faite l'histoire de la littérature roumaine" (p. X). Hypothèse de l'absorption du peuple roumain par le peuple italien, dans O. Densusianu, *Literatura română modernă*, Volume I, Bucarest, 1920, p. 65. Les diverses théories relatives à l'apparition des premiers textes en langue roumaine sont discutées par N. Drăganu dans son *Histoire de la littérature roumaine de Transylvanie des origines à la fin du XVIII-e siècle*, dans l'ouvrage déjà mentionné, *La Transylvanie*, p. 628 et suiv. A la suite de ces études, le problème a été repris par N. Cartojan, *Istoria literaturii române vechi* (Histoire de la littérature roumaine ancienne) Vol. I, Bucarest, 1940, p. 47—53 (bibliographie p. 53) et par St. Ciobanu, *Începuturile scrisului în limba românească* (Les premiers textes écrits en langue roumaine), Bucarest, 1941 (Analele Academiei Române, *Mem. Sect. Lit.* III, x, 3) qui parvient à la conclusion que l'apparition des premiers textes en roumain n'est pas due à une influence religieuse étrangère, mais aux „nécessités didactico-religieuses" et aux conditions „historico-culturelles" intérieures. La traduc-

tion aurait été faite au monastère de Peri dans le Maramureș. Le dernier examen du problème, dans Al. Rosetti, *Cele mai vechi traduceri românești de cărți religioase* (Les plus anciennes traductions roumaines de livres religieux), dans la *Revista Istorică Română*, vol. XIV, fasc. 1 (1944). Au sujet du serment d'Etienne le Grand, voir O. Densusianu, *Histoire de la langue roumaine*, II, Paris, 1914, p. 3. Pour les traducteurs roumains des commerçants saxons de Sibiu, voir I. Lupaș, *Sibiul ca centru al vieții românești din Ardeal* (Sibiu, centre de la vie roumaine en Transylvanie), dans *Anuarul Institutului de Istorie Națională* V, Cluj, 1930, p. 43 et suiv. Sur la nécessité d'un stage prolongé dans les littératures classiques, O. Densusianu, *Lit. rom. mod.*, I, p. 18—19.

Les auteurs sont loin d'être tombés d'accord sur les grandes divisions de la littérature roumaine. Pour N. Iorga, les débuts de sa modernisation remontent à 1774, date où est signée la paix de Cuciuc Cainargi, et la première période de cette littérature moderne s'étend de 1774 à 1821, c'est-à-dire de cette paix à la révolution de Tudor Vladimiresco. Cette période, qu'il intitule *L'époque de Petru Maior*, est donc délimitée par deux événements extérieurs à la littérature *(Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea* — Histoire de la littérature roumaine au XVIII-e siècle, — vol. II, Bucarest, Minerva, 1901; seconde édition, Bucarest, ed. Fundației „Regele Ferdinand", 1933). La littérature du XIX-e siècle est divisée en plusieurs époques, sur la base de critères hétérogènes *(Istoria literaturii românești în veacul al XIX-lea* — Histoire de la littérature roumaine au XIX-e siècle —, vol. I, Bucarest, Minerva, 1907; vol. II, Bucarest, Minerva 1908; vol. III, Vălenii-de-Munte, „Neamul Românesc", 1909; *Istoria literaturii românești contemporane* — Histoire de la littérature roumaine contemporaine, — vol. I—II, Bucarest, „Adevărul", 1934). La deuxième époque de la littérature moderne comprend les manifestations qui ont lieu entre 1821 et 1840, elle est intitulée l'*Epoque d'Assaky et d'Héliade;* la troisième époque se fixe entre 1840 et 1848 et est intitulée *l'Epoque de M. Kogălniceanu.* La quatrième époque qui s'étend de 1848 à 1866 ne porte le nom d'aucune personnalité littéraire, mais l'auteur y parle de „la royauté de Basile Alecsandri". La littérature contemporaine est divisée en deux époques: 1866—1900 *(Création de la forme)* et 1900—1934 *(A la recherche du fond).* La dénomination des époques suit jusqu'à une certaine date le culte des grandes personnalités et n'adopte que vers la fin des critères strictement littéraires. Les dates choisies ne sauraient non plus satisfaire. L'année 1821 ne correspond à aucun fait précis de l'histoire littéraire: la nationalisation de la littérature

était déjà commencée et ce n'est pas la révolution de Tudor Vladimiresco qui a brusquement achevé ce processus. La révolution de 1848 peut, au contraire, être invoquée car elle a eu des conséquences sur la littérature: elle entraîne en effet une décadence de la poésie qui est envahie, au-delà de toutes les limites permises, par la propagande nationaliste. Mais ce ne sont pas des considérations littéraires qui imposent la date de 1866: la société „Junimea", dont ce chapitre étudie l'activité, avait été fondée auparavant et quant à la revue qui exprime son credo littéraire, *Convorbiri Literare* (Conversations Littéraires), elle paraît en 1867. Mais l'année 1866 a été préférée parce qu'elle marquait le début d'un nouveau règne. L'intrusion de l'histoire politique, sociale ou militaire trouble ainsi la délimitation du phénomène littéraire.

La *Literatura română modernă* de O. Densusianu traite dans les trois volumes parus (vol. I, Bucarest, Alcalay, 1920; vol. II, Bucarest, „Viața Românească", 1921; vol. III, Bucarest, Alcalay, 1933) de la Renaissance transylvaine et de la littérature des Principautés jusqu'à Grégoire Alexandresco. L'auteur n'a pas délimité d'époques proprement dites, ayant des caractères dominants bien définis; il expose l'évolution chronologique de la littérature, allant jusqu'à grouper dans un même chapitre des personnalités de caractères entièrement différents: Georges Lazar, théologien émancipé et révolutionnaire, pénétré de l'esprit des Lumières et préoccupé par les problèmes nationaux et sociaux, est placé à côté de Georges Assaky, classique attaché aux valeurs artistiques et réfractaire à toute idée de renouvellement social. En revanche, il étudie dans des chapitres distincts des écrivains occupant un même plan artistique comme Cârlova et Héliade Radulesco qui représentent tous deux le lyrisme roumain d'influence romantique: ce fait ne peut s'expliquer que par un attachement exceptionnel au critère monographique.

Sextil Pușcariu, *Istoria literaturii române. Vol. I. Epoca veche* (Hist. de la litt. roum. Epoque ancienne), Sibiu, ed. „Asociațiunii", 1920 n'envisage le sujet que dans ses lignes les plus générales; pour lui, la littérature roumaine comprend trois grandes divisions: l'époque ancienne qui s'étend des origines jusqu'à la Renaissance transylvaine; l'époque nouvelle qui prend fin à la guerre d'indépendance (1877) et l'époque moderne qui s'ouvre à cette date et dure encore de nos jours. Les oeuvres des écrivains de l'époque nouvelle sont animées par l'idéal national alors que les auteurs modernes sont partisans de l'art pour l'art. Ce que l'on peut objecter à cette division, c'est que l'idéal artistique de l'époque moderne n'a aucune liaison avec la guerre de 1877, qu'il a été forgé dix ans plus tôt, lors de l'ap-

BCU Cluj / Central University Library Cluj

parition de la revue *Convorbiri Literare*. De plus cette division globale fait entrer dans l'époque définie par l'idéal national, les écrivains de facture cosmopolite de la première moitié du XIX-e siècle, et place d'autre part dans l'époque où triomphe la théorie de l'art pour l'art, les écrivains nationalistes du „Semănătorul" (Le Semeur).

Pour D. Murărașu, *Istoria literaturii române*, Bucarest, „Cartea Românească", 1940, la littérature roumaine tout entière se divise en 4 périodes: *l'époque de l'unité nationale par l'orthodoxie; l'époque de l'unité nationale par la langue; l'époque de l'unité nationale par la conscience; et l'époque de formation de l'idéal artistique*. La seule de ces époques qui soit définie sur le plan littéraire est la dernière. Du point de vue de la stricte logique, elle constitue une note discordante et ce n'est qu'arbitrairement qu'elle peut être considérée comme autonome: les écrivains qui lui appartiennent ont eu, eux aussi, conscience de leur fonction nationale de sorte que, si l'on restait fidèle jusqu'à la fin à un critère unique — celui de l'unité nationale — dans la classification envisagée, cette époque ne devrait être considérée que comme une division de celle qui la précède.

L'ouvrage si inégal et cependant si précieux de G. Călinesco, *Istoria literaturii române dela origini până în prezent* (Hist. de la litt. roum. des origines à nos jours), Bucarest, Fundația regală pentru literatură și artă, 1941, ne se préoccupe guère d'établir les grandes époques de la littérature roumaine. L'auteur qui s'intéresse uniquement au phénomène littéraire, s'attache plutôt à discerner les traits qui individualisent les écrivains que ceux qui créent les caractères communs d'un courant ou d'une époque. Les divisions qu'il établit cependant, en faisant parfois chevaucher les périodes et en adoptant à la fin des allures de chronographe (Romantiques 1827—1848; Messianiques positifs 1840—1848; Anti „bonjouristes" 1830—1848; Fondation de la prose 1840; Romantiques macabres et exotiques 1842—1859... Modernistes, Moment 1919; Intimistes, Moment 1920; Traditionnalistes, Moment 1923, etc.) proviennent de la nécessité d'une division quelconque de la matière et ne justifient pas toujours les dates qui leur sont assignées. Mais, si elles présentent parfois une poétique discordance entre le titre et le contenu, elles n'en ont pas moins le grand mérite de s'attacher exclusivement à la vie littéraire.

Dans son *Istoria literaturii române moderne. Intâii poeți munteni* (Hist. de la litt. roum. mod. Les premiers poètes valaques) Cluj, Ardealul, 1923, Bogdan-Duică n'a pas eu à s'attaquer à ce problème, car son oeuvre est une collection de monographies indépendantes. Mais il le fait dans l'article *Istoriografia*

literară română (Historiographie littéraire roumaine) dans *Viața Românească*, LXII, p. 32. S'efforçant d'appliquer à la littérature roumaine contemporaine — de 1821 à nos jours — les principes dont s'inspire le traité de littérature allemande de Bartels, il parvient à établir les divisions suivantes: „la première qui s'étend de 1821 à 1848; la seconde: 1849—1866; la troisième: 1867—1884; la quatrième: 1885—1924". La première de ces périodes veut indiquer l'ascendance politique et littéraire jusqu'à 1848, la seconde la décadence littéraire jusqu'à l'apparition de la „Junimea", la troisième l'activité de ce groupement jusqu'à la pleine affirmation d'Eminesco et la quatrième enfin, les dissociations — dues en partie à des influences étrangères — qui ont suivi cette date. La première époque aurait créé un type de lutteur et d'idéaliste, la seconde serait représentée par un écrivain à la fois sceptique et languide; la troisième par un esprit confiant, critique et aristocratique. La caractérisation de Bogdan-Duică a, entre autres, l'inconvénient d'être démentie par les écrivains les plus fameux de l'époque respective. C'est ainsi que la seconde époque a vu s'affirmer Basile Alecsandri qui n'est ni sceptique, ni languide et que la troisième période est dominée par Eminesco dont les oeuvres révèlent bien un esprit critique et aristocratique, mais non certes un esprit confiant.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Pour établir les divisions que nous avons indiquées plus haut nous avons été guidé surtout par les manifestations capitales du domaine littéraire. Si nous avons fixé les limites de la première période entre 1779 et 1829, nous l'avons fait parce que c'est en 1779 que paraît le premier livre où se manifestent les préoccupations de la Renaissance transylvaine, et qu'en 1829 sont publiées les premières traductions de Lamartine. Cela ne signifie d'ailleurs pas qu'il n'y ait jamais eu avant 1779 de préoccupations analogues à celles qui caractérisent la Renaissance transylvaine ou que la littérature roumaine n'ait pris contact avec le romantisme qu'en 1829 seulement. A cette date, Cârlova avait déjà écrit quelques-unes de ses poésies, Héliade avait traduit plusieurs *Méditations* et il est probable que Momuleanu lui-même se tournait déjà vers Lamartine; mais ces préoccupations ne se manifestent de façon visible qu'en 1829. Au début de la troisième époque, nous avons placé, comme d'autres historiens de la littérature roumaine, le programme de la *Dacia Literară* (1840). Si cette époque développe, en ce qui concerne la création littéraire, des éléments que la littérature roumaine avait déjà assimilés, elle n'en a pas moins un programme original. Certes, nous n'ignorons pas que certains points de ce programme n'étaient pas chose nouvelle et qu'il allait prolon-

ger très tard des préoccupations déjà anciennes; mais son originalité consiste à affirmer avec force la nécéssité de l'inspiration nationale. L'idéal artistique de l'époque précédente était l'oeuvre de valeur universelle, le chef-d'oeuvre; l'idéal artistique de la nouvelle génération est l'oeuvre à sujet national. Cet idéal qui a eu ses partisans plus ou moins dévoués a exercé une grande influence et dominé la théorie littéraire jusqu'à l'apparition en 1867 de la revue *Convorbiri Literare*. La troisième époque de la littérature roumaine dure donc de 1840 à 1867. Nous passons ainsi sans nous y arrêter sur l'année 1848 dans laquelle certains historiens littéraires voient la fin d'une époque. C'est qu'après cette date en effet la poésie roumaine subit un déclin dû en partie à la facilité de création que permettait le programme de Kogălniceanu. Mais si nous avons passé outre, c'est qu'après 1848, la littérature ne présente pas que des signes de décadence, car elle est illustrée par Alecsandri, Baronzi et Bolintineanu alors à leur apogée et dont l'oeuvre compense largement la platitude des productions contemporaines. La quatrième époque s'étend de 1867 à 1893. Elle s'ouvre sur l'apparition de la revue *Convorbiri Literare*, où s'exprime la société „Junimea" et se termine avec la publication d'*Evenimentul Literar*, dans les pages duquel allait se formuler définitivement la doctrine „poporaniste". Il est vrai, „Junimea" avait déjà été combattue avant cette date, par Hasdeu, par le *Literator*, par Gherea; mais le „poporanisme" est le premier courant qui construise, sur des bases solides, un credo littéraire opposé à celui de „Junimea". Il ouvre la dernière époque de la littérature roumaine, celle où l'idéal artistique de „Junimea" allait être détruit. Il devait être suivi par le „semănătorisme" qui de même que le „poporanisme" propose à l'art la poursuite de certains buts sociaux ou nationaux. Ces mouvements rejoignent la génération de la *Dacia Literară* pour laquelle l'art doit être mis au service d'un idéal, et remplacent l'oeuvre à tendances universelles par celle dont les préoccupations sont locales. Ainsi, considérée dans ses grandes lignes, la littérature roumaine moderne se caractérise par un déroulement dont le rythme met tour à tour en valeur l'universel et le particulier. De l'oeuvre aux préoccupations universelles de la génération d'Héliade Radulesco, on passe à celle de la génération de la *Dacia Literară* qui s'attache surtout à l'élément local. Cette dernière est suivie à son tour par les écrivains de „Junimea" qui reviennent au culte des valeurs universelles et contre lequel s'élèveront enfin le „poporanisme" et le „semănătorisme", préoccupés dans une égale mesure de l'élément particulier et aboutissant à l'autochtonisme contemporain.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

PREMIÈRE PARTIE

LE CONTACT AVEC LA LITTÉRATURE DES LUMIÈRES

BCU Cluj / Central University Library Cluj

BCU Cluj / Central University Library Cluj

CHAPITRE I

DANS LE MONDE DES LUMIÈRES

8. En 1777, le marquis Caraccioli, ambassadeur du royaume de Naples à la cour de Louis XVI, publiait à Venise son oeuvre: *Paris, le modèle des nations étrangères ou l'Europe française.* C'est qu'en effet, l'Europe n'a jamais été plus française qu'au XVIII-ème siècle. De Hollande, d'Autriche ou du lointain empire nordique de Catherine II, la langue de Voltaire et les idées pour lesquelles combattent les ecrivains français se répandent sur les peuples européens qu'ils arrachent au réseau des préjugés séculaires et qu'ils préparent à une autre forme de vie.

9. Mais, encore que le XVIII-ème siècle européen porte la griffe française, il n'en constitue pas moins l'aboutissement d'une longue préparation intellectuelle parfois étrangère à la culture française. Dans la discussion des grands problèmes relatifs à l'organisation sociale, il a été précédé et parfois dépassé par la violence des solutions proposées. Mais ce qui allait devenir au XVIII-ème siècle une doctrine diffusée par maints écrivains fameux n'était à l'époque précédente qu'une opinion isolée dont l'influence se limitait à un cercle restreint. Considérée dans les grandes lignes de son évolution, l'Europe du XVIII-ème siècle diffère profondément de celle qu'avaient connue, un siècle auparavant, les grands chroniqueurs moldaves. Leur Europe à eux reposait sur des institutions dont la légitimité et l'autorité n'avaient pas encore été ébranlées par les discussions des philosophes. Après avoir traversé la grande épreuve de la Réforme et des guerres de Religion, l'Eglise romaine consolidait les positions qu'elle avait su conserver et s'efforçait d'en conquérir d'autres.

C'est vers Bossuet, son représentant le plus parfait du XVII-ème siècle finissant, que se tournent les cercles réformés désireux d'un rapprochement, c'est à lui que s'adressent les projets de paix perpétuelle qui ont souvent tenté les esprits les plus distingués de l'humanité. Pour affirmer son autorité, le catholicisme accomplit à cette époque un des gestes les plus retentissants de son existence: il révoque l'Edit de Nantes. Acte politique irréfléchi, sans doute, mais bien de nature à proclamer la puissance de l'Eglise catholique et le pouvoir absolu du monarque qui la servait. Louis XIV est le prototype du souverain du XVII-ème siècle: l'Etat, c'est Lui, le pouvoir qu'il détient n'est pas limité par les droits de ses sujets qu'il entend rendre heureux à sa guise, en son nom et au nom du Dieu catholique qui lui a conféré tous ses droits.

Le XVII-ème siècle s'achève donc en France sur l'acte d'autorité du catholicisme et sur la majestueuse figure du Roi. Combien différente devait être dans ce pays, la fin du siècle suivant! La Révolution de 1789 renverse alors les institutions les plus anciennes, les disciples de Baboeuf sapent les bases de la propriété et ceux d'Hébert s'attaquent à la religion. Mais c'est à la monarchie qu'est réservé le sort le plus tragique: pour expier des fautes dont il n'était pas seul responsable et qui n'incombaient pas seulement à la royauté, Louis XVI monte sur l'échafaud. Rien ne souligne plus vivement les différences qui séparent l'esprit de ces deux siècles que l'opposition de ces deux actes historiques: la révocation de l'Edit de Nantes d'une part, de l'autre l'exécution du roi Louis XVI, le premier montrant les excès de l'absolutisme royal, le second les excès du pouvoir populaire.

Ce fait explique les répercussions diverses que le contact avec l'Occident a eues dans les Pays Roumains. L'Europe que connaissent les écrivains de la Renaissance transylvaine et leurs contemporains transcarpathiques est bien différente de celle qu'ont observée les grands humanistes moldaves et valaques. C'est une Europe qui ne s'incline plus devant les dogmes, une Europe qui discute, qui critique ce qui lui paraît répréhensible dans la société contemporaine et qui aspire à l'avènement, pour tous les peuples, d'un âge d'or. Les esprits sont à la recherche des lois qui président à la vie des peuples, ils aspirent à trouver la forme de société idéale. A tous les degrés de l'échelle sociale on se préoccupe du peuple,

terme qui n'a pas, il est vrai, la même acception que de nos jours. Le rôle du souverain ne cesse de s'amoindrir et la majesté qui avait jusqu'alors été un de ses attributs, commence à se déplacer vers le peuple. Reprenant une idée plus ancienne que lui, Rousseau devait donner aux rapports qui existent entre le peuple et le prince la formule la plus frappante: le pouvoir du souverain se fonde non sur un droit divin mais sur une délégation, sur un contrat social qui impose au chef certaines obligations et confère au peuple certains droits. L'Europe occidentale, à la recherche de nouvelles formes de vie politique et sociale, se montre troublée jusqu'au plus profond des consciences. Ce mouvement qui caractérise une certaine époque des grandes littératures européennes et dont les préoccupations philosophiques sont fortement marquées, est connu en France sous le nom de littérature des „Lumières", sous celui d'„Illuminismo" en Italie, d'„Enlightenment" en Angleterre et d'„Aufklärung" en Allemagne. Si l'on tient compte de son caractère éminemment rationaliste et des objectifs sociaux qu'il poursuit, ce mouvement ne peut être désigné en roumain que par les termes de „Lumini" ou „Luminare".

Babeș-Bolyai Central University Library

10. Les préoccupations philosophiques des Lumières ont été déterminées par les circonstances dans lesquelles ce mouvement a pris naissance. D'après la définition de Guido de Ruggiero, on entend par Lumières un courant philosophique placé sous le signe de la raison humaine considérée dans sa fonction essentielle qui est d'éclairer les esprits obscurcis par les ténèbres de de l'ignorance ou par les préjugés, et d'offrir ainsi une vision de l'univers où tout s'enchaîne rationnellement et d'où sont exclus le mystère, le miracle, la foi aveugle. Mais on aurait tort de croire qu'il s'agit d'un mouvement philosophique unitaire; bien au contraire, si on remonte à ses sources, on voit qu'il présente des directions multiples qui s'opposent vivement entre elles: matérialisme, empirisme, rationalisme dans le sens étroit du mot, idéalisme, sensualisme. Il existe cependant un esprit propre aux Lumières qui circule entre tous ces courants et les unit. C'est que la raison à laquelle les Lumières empruntent leur nom et leur contenu, a un sens plus large qui permet de la considérer comme l'instrument unique de la recherche, même si elle est

destinée à être éclipsée, en apparence, par les résultats qu'elle a permis d'obtenir. C'est pourquoi l'on peut dire que les courants groupés sous le titre général de „Lumières" sont parcourus de rationalisme. Pour Kant, la définition de ce mouvement peut être résumée par l'impératif: „Sapere aude!", „Habe Mut dich deines eigenen Verstandes zu bedienen". — „Ose savoir!", „Ose te servir de ta propre raison!". De toutes les préoccupations qui s'esquissent dans cette brève description, nous ne signalerons que celles qui peuvent expliquer l'orientation de la culture roumaine à la fin du XVIII-ème siècle et au début du siècle suivant.

11. L'origine du mouvement doit être cherchée dans l'empirisme anglais, dans la philosophie de Spinoza et, au-delà, dans le Cartésianisme. En effet le culte excessif de la raison que pratique le XVIII-ème siècle fait partie de l'héritage cartésien, sur les bases duquel le classicisme français a, lui aussi, organisé son rationalisme. Mais il existe une différence fondamentale entre la conception que se fait Descartes de la raison et celle que s'en fait le XVIII-ème siècle. Pour Descartes, la raison n'exclut pas l'existence de certaines idées innées sur lesquelles il entend organiser sa vie morale et que les partisans des Lumières rejettent au contraire dans la nébuleuse métaphysique pour laquelle ils éprouvent une horreur sacrée. La seule affirmation qu'ils retiennent, c'est que la raison est la faculté spirituelle fondamentale, grâce à laquelle ils s'efforcent de trouver l'issue du labyrinthe de questions et de doutes où l'homme est condamné à se débattre. Mais, à un moment donné, profitant de la leçon de l'empirisme anglais, ils associent à la raison l'expérience dans laquelle ils voient un facteur indispensable à la connaissance du monde. D'ailleurs la contribution de l'Angleterre à la formation du courant nouveau est d'une importance considérable. Dans le domaine religieux, les Anglais étaient parvenus à une conception guidée par la raison, au déisme, vers lequel les dirigeait Richard Hooker et surtout Herbert de Cherbury. Cette conception qui présente des aspects variés dans les écrits d'un Locke, d'un Tolland ou d'un Collins, n'en reste pas moins unitaire dans sa tendance à établir une religion naturelle et rationnelle. En physique, en métaphysique et en politique, c'est à l'Angleterre que nous som-

BCU Cluj / Central University Library Cluj

mes redevables des grandes découvertes. Mais la diffusion de ces idées aurait été impossible si la France n'avait joué le rôle de médiateur. Aussi un historien de la valeur de Macaulay a-t-il pu dire qu'au XVIII-ème siècle, la France est l'interprète de l'Angleterre auprès du monde.

Un rationaliste, c'est Spinoza, dont les liens avec la philosophie de Descartes sont mis en lumière de nos jours par de savantes études. Aussi bien dans l'*Ethique* publiée après la mort de l'auteur, que dans le *Tractatus theologico-politicus* paru en 1670, il annonce le XVIII-ème siècle dans l'ordre religieux, social et politique. Après avoir soumis la religion à une analyse minutieuse, il parvient à la conclusion qu'elle se fonde à la fois sur la superstition, l'erreur et la contradiction. La prétention des Juifs d'avoir eu des Prophètes sortis de leur sein est une absurdité: un prophète n'est pas un homme auquel Dieu a révélé ses desseins mais un simple chez lequel le défaut d'intelligence est compensé par une imagination enflammée; absurdité également cette autre prétention des Juifs qui se proclament le peuple élu, celui que Dieu a fait dépositaire de sa Loi. Quant au Christianisme, c'est un phénomène qui n'a rien de surnaturel et dont l'explication ne doit être cherchée que dans l'histoire des sociétés humaines. Mais cet immense amas d'erreurs et de préjugés n'aurait prouvé que la faiblesse de l'esprit humain s'il n'avait été délibérément exploité par une volonté: celle de la monarchie. Suivant la définition lapidaire de Spinoza, la monarchie est l'art de tromper les hommes. C'est à la raison humaine de pénétrer, d'analyser le processus suivant lequel cette force s'est constituée, afin de la ramener à ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être: une simple délégation qui peut être maintenue ou retirée suivant les circonstances. Ainsi le *Tractatus theologico-politicus* mettait en discussion les deux grands problèmes du jour, la religion et la monarchie, et leur donnait, en termes particulièrement énergiques, une audacieuse solution.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Mais la Hollande du XVII-ème siècle n'abrite pas seulement la philosophie de Spinoza; c'est ici que sont venus chercher refuge de nombreux écrivains français obligés, par des circonstances diverses, de quitter leur pays. De ces circonstances, la plus importante est la révocation de l'Edit de Nantes. Cet acte,

qui devait troubler les esprits au plus haut point, peut être considéré à juste titre comme l'un des éléments ayant joué un rôle décisif dans le mouvement d'élibération spirituelle qui caractérise la culture française au XVIII-ème siècle. C'est la révocation de l'Edit de Nantes qui fait de la France le foyer des idées nouvelles. L'esprit rationaliste de son peuple la prédisposait à jouer ce rôle, si bien que le mouvement des Lumières apparaît déterminé dans une égale mesure par les événements historiques et par la structure spirituelle du peuple français. Les écrivains qui ouvrent le combat sont des hommes décidés que rien ne saurait désarmer. Ils examinent toutes les valeurs établies, ils critiquent tout ce qui s'oppose à leur conception de vie. Leur lutte se concentre parfois dans des ouvrages monumentaux dont le plus retentissant est le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle qui paraît à Rotterdam en 1697 et dont plusieurs éditions sont répandues. Bayle traduit devant le tribunal impitoyable de la raison la superstition devenue traditionnelle, les erreurs accumulées par l'histoire, les absurdités cultivées avec prédilection par un certain esprit religieux. De la sorte, encore qu'en apparence le *Dictionnaire* respecte les valeurs consacrées, l'histoire et la religion sont les victimes sur lesquelles l'esprit critique de l'auteur s'exerce sans merci.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

12. Le mouvement déclenché par ces écrivains devait entraîner le renversement des idoles littéraires, scientifiques et sociales que les temps modernes avaient héritées des siècles précédents. Il a remué les couches profondes de la conscience humaine et les a débarrassées des anciens préjugés, si bien que, peu à peu, l'humanité acquiert le sentiment de sa dignité, la conscience de ses droits et la confiance en son avenir. Le courant nouveau a dû briser certaines résistances et, au cours de la lutte entreprise, il a mis en circulation certaines idoles, fausses comme toutes les idoles et vouées à la disparition. Les Lumières représentent un mouvement de très vastes proportions et comme elles ont des points de contact avec des plans divergents, elles devaient fatalement présenter des associations d'idées arbitraires.

Le premier fait à signaler dans cet ordre d'idées provient de la confiance illimitée que l'époque témoigne à la raison. Iden-

tique à elle-même à toutes les époques et dans tous les lieux, la raison est l'objet d'un culte exclusif dont la conséquence directe est une théorie particulière du progrès: si certains écrivains croient à un progrès infini de l'humanité, d'autres pensent au contraire que celle-ci atteindra prochainement l'âge d'or que les Lumières voient non dans le passé mais dans l'avenir. On va jusqu'à donner des précisions chronologiques: l'an 2440 serait celui où l'humanité atteindrait la perfection. Toute l'activité spirituelle et physique de l'individu se déroulera alors sur un plan géométrique, suivant un mécanisme strictement intellectuel. C'est que l'idéal de l'époque a été la géométrie qui, par la régularité de ses lignes, exclut la surprise. L'Orient, domaine de la fantaisie et de l'enthousiasme, est condamné, entre autres parce qu'il est dépourvu de majesté et de régularité; et lorsqu'on le tolère, il est stylisé dans le goût de l'époque: il devient simple et rectiligne et ne se distingue de l'Europe du XVIII-ème siècle que par la distance plus grande qui le sépare de l'idéal de perfection. L'urbanisme, lui-même, se conforme à cet idéal géométrique: Frédéric II veut créer une capitale où soient réalisés les plans du géomètre le plus austère, et Law ordonne de construire aux bouches du Mississipi une ville entièrement soumise aux lois de la raison et de la géométrie. C'est donc la raison qui préside à toute la vie spirituelle. Voilà par exemple la formule de création artistique telle que la concevaient des écrivains de la taille de Voltaire, des esthéticiens aussi appréciés que Marmontel, dont la *Poétique Française* et les *Eléments de Littérature* reflètent la conception artistique du courant. Ils savent que la création nécessite un stade de préparation, mais la création elle-même ne peut être réalisée qu'à une température affective très élevée, à des moments d'enthousiasme. Aussi, lorsque tout a été ordonné selon les préceptes de la raison, le poète fait-il appel à l'enthousiasme qui est une „furie", une „folie", un „déchaînement aveugle", mais qui n'en reste pas moins, même à son paroxysme, conduit par la raison. L'enthousiasme est voulu, c'est un „délire factice", une „passion volontaire". Il est pareil à un coursier qui fuit rapide comme l'éclair, mais ne s'écarte jamais de la voie tracée: „la raison alors tient le crayon", dit Voltaire parlant de l'enthousiasme créateur. Pour caractériser l'esprit des créations artis-

BCU Cluj / Central University Library Cluj

tiques de l'époque, on a pu dire avec raison qu'elles dérivent du monde construit par Descartes, qu'elles tendent à réaliser un simple schéma géométrique: les passions elles-mêmes y sont soumises à des règles.

La contradiction est évidente. Mais l'époque s'est prosternée devant ce fétiche de l'enthousiasme rationalisé. L'exercice de la raison pure menait parfois à d'étranges constructions: grâce à la „méthode géométrique", Leibnitz, le plus original des penseurs du courant, prouvait qu'il devait être élu roi de Pologne, et Voltaire, appliquant la même méthode, découvrait que les fossiles tombent du manteau des pélerins ou poussent dans le sol lorsque celui-ci est arrosé.

Mais on ne saurait parler d'unité parfaite. Au cours de ce même siècle naît, avec l'abbé Dubos, l'esthétique du sentiment et certains écrits de Rousseau échappent aux vues qui sont celles des Lumières. On voit s'élever, sur la ligne opposée à l'idéologie du courant, la figure de l'homme heureux, dont le bonheur tient à ce qu'il est un homme de la nature, au milieu de laquelle il vit simplement. Pour Rousseau et pour ses descendants littéraires, la vie sociale organisée sur des bases rationnelles est le grand ennemi de l'individu. L'homme n'est heureux que dans la mesure où il peut échapper à la société. Au XVIII-ème siècle, cette évasion lui était difficile et on prévoyait qu'elle le deviendrait encore plus à l'avenir. Mais elle avait été réalisée autrefois et le bonheur, l'âge d'or, appartenait au passé. Comme cette conception entraînait des conséquences sur le système d'éducation de l'individu, il est visible qu'en dépit de son culte excessif pour la raison et le progrès, le siècle fait crédit aux utopies les plus diverses. Mais Rousseau et ses disciples n'en sont pas entièrement responsables. A côté de „l'homme de la nature", le siècle a connu „le sage" qui a parfois été un „sage sauvage", un „bon sauvage", pour reprendre les termes qui avaient cours dans les écrits du temps et dans certaines études récentes. C'est avec un de ces „sages sauvages" que discute par exemple le baron de Lahontan dans ses *Dialogues curieux entre l'auteur et un sauvage de bon sens qui a voyagé*. Un sauvage de bon sens et, qui plus est, un sauvage qui a eu l'occasion au cours de ses voyages d'observer et de comparer entre elles les institutions de peuples divers,

BCU Cluj / Central University Library Cluj

qui a noté les défauts de la civilisation, est en vérité un étrange personnage et nous sommes tentés de croire que ce sauvage, Adario, est le produit d'une civilisation raffinée. Les Persans de Montesquieu allaient donc trouver la voie largement ouverte.

Ces faits sont de nature à mettre en lumière certaines divergences essentielles dans le courant. On pourrait en signaler d'autres qui permettraient de comprendre pourquoi certains philosophes du XIX-ème siècle ont dénié à la philosophie des Lumières l'unité d'attitude et ont pu dire que l'exercice de la raison était plutôt prôné que pratiqué.

13. Le siècle a également hérité des discussions acharnées relatives au droit naturel. Le Christianisme lui-même n'ignorait pas ce droit mais il l'associait au droit divin. Il importait donc de dissocier ces deux éléments, afin d'éliminer de cette loi naturelle toute trace de foi religieuse. Le premier à suivre cette voie fut Grotius, qui a placé dans ses ouvrages le droit naturel sur une base strictement rationaliste, l'humanisant ainsi entièrement: pour lui, ce droit existerait même au cas où, en raisonnant par l'absurde, on arriverait à la conclusion que Dieu n'existe pas et il se maintiendrait sur des données identiques, quelque diverses que soient les croyances. En dernière analyse, le droit naturel, c'est-à-dire le droit de se développer librement, en conformité avec les lois de la nature et dans les limites prescrites par elles, est humain, permanent et universel.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

En étroite relation avec le droit naturel, on peut également parler d'un „état de nature" dont les sauvages et les sages mentionnés ci-dessus faisaient l'éloge. Cette idée existait dans le Christianisme: n'affirmait-il pas l'existence, au début de la vie humaine, du Paradis, c'est-à-dire de l'état de bonheur? Or, ce bonheur, dont le cadre était la nature, était soustrait à toute ingérence de la civilisation. Mais il devait être de courte durée: le péché originel, la chute, a chassé l'homme du Paradis le rejetant au sein d'une nature hostile contre laquelle il a dû lutter pour créer, par la lutte, une civilisation. Le problème a tenté dans une égale mesure les penseurs du XVII-ème siècle et ceux du siècle suivant. Pour Grotius, par exemple, les hommes à l'état de nature menaient une existence heureuse: il existait alors une

communauté de vie et de biens conforme au droit naturel. Mais ce bonheur ne pouvait durer indéfiniment: avec le temps, les habitudes se corrompent, les besoins se multiplient, l'agriculture devient une nécessité et oblige les hommes, libres naguère, à se fixer sur un coin de sol. C'est ainsi que naît l'idée de la propriété individuelle qui nécessite l'organisation de la société sur des bases nouvelles. Le bonheur véritable a donc existé aux premiers âges de la vie humaine, dans la liberté que la nature accordait alors aux individus qui vivaient dans son sein. Cette liberté a diminué à mesure que la civilisation se développait. L'organisation de la société n'apporte qu'une compensation partielle à la perte qu'éprouvent les hommes en s'éloignant de l'état de nature. Ce n'est pas seulement la société, mais encore l'Etat qui s'organise de la même manière: à sa base se trouve un pacte qui garantit le développement de l'individu dans le cadre prévu par le droit naturel, mais l'application de ce pacte est confiée à un souverain. En théorie, celui-ci est choisi de manière à ce que l'exercice de leurs droits naturels soit assuré aux individus. Mais lorsque l'esprit du chef penche vers l'arbitraire, les sujets ne peuvent lui opposer aucune résistance. Ces idées sont reprises et développées par d'autres penseurs, au premier rang desquels il convient de nommer Pufendorf dont les écrits *De jure naturali et gentium* et *De officio hominis et civis* devaient servir de fondement théorique à l'organisation de la société bourgeoise. Le premier de ces ouvrages a présenté pour la société bourgeoise du XVII-ème siècle la même importance que le manifeste communiste pour les travailleurs du XIX-ème siècle. Encore qu'étroitement rattaché à Grotius, Pufendorf voit les choses sous un angle différent et ce fait devait avoir d'importantes conséquences au siècle suivant. Il est convaincu que la liberté absolue est non seulement inutile mais encore dangereuse pour l'homme, car elle ne peut se concevoir que comme un attribut de Dieu, le seul être qui réalise la perfection. Victime de ses instincts, l'humanité primitive n'a pu connaître le bonheur. S'inspirant d'Horace, de Lucrèce et surtout de Hobbes, il montre qu'à cette époque, l'homme était l'ennemi — le loup — de son semblable. Mais il existe une loi naturelle qui s'applique à tous les hommes et qui tend à leur assurer à tous le bonheur. Elle commande l'organisation des in-

dividus en société, car le bonheur est en fonction de la société et de la civilisation. La souveraineté est le résultat le plus naturel de cette organisation sociale. Mais, encore qu'elle s'exerce dans une société basée sur la loi naturelle, la souveraineté doit reposer sur un principe supérieur qui lui confère du prestige aux yeux des sujets. C'est ici qu'intervient l'idée de droit divin. Le souverain règne en vertu d'un principe de droit divin, mais seulement dans la mesure où ce droit coïncide avec la loi naturelle. Nous sommes encore au XVII-ème siècle: ne pouvant s'attaquer à l'institution souveraine, de nombreux penseurs se bornent à reviser les principes sur lesquels elle se base.

L'audace dont avait fait preuve Spinoza, allait animer également vers la fin du siècle Jurieu qui, au nom de la liberté de conscience, soutient le droit à la révolution. Ce mouvement recevait des encouragements de l'extérieur et d'abord de l'Angleterre où la révolution avait consacré les principes discutés par les penseurs. C'est de là que venaient aussi les deux *Traités de Gouvernement* de John Locke qui ont porté un des coups les plus violents qui soient à l'idée de droit divin. Locke soutient que le droit à la résistance et à l'insurrection n'est pas réservé aux seuls individus, mais qu'il est également dévolu aux peuples. A côté du droit naturel dont le but était d'assurer le bonheur de l'individu, se développe le droit des gens qui détermine non seulement les relations entre les princes et leurs peuples, mais encore les droit et les devoirs reciproques des divers peuples entre eux et tend de la sorte à réglementer les rapports de la société humaine tout entière.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

14. Le XVIII-ème siècle va tirer les conclusions des données que lui lègue le siècle précédent. Nous avons fait ci-dessus allusion à Rousseau. Plaidant pour le retour à la nature, au sein de laquelle il croyait trouver le bonheur, élevant en face de la raison les droits du sentiment, il devait, par certains aspects de son oeuvre, déterminer une orientation générale opposée à celle du courant des Lumières. Et cependant, par les idées qui lui servent de point de départ, il se révèle pénétré de l'esprit du siècle, pour l'idéal révolutionnaire duquel il entendait combattre. C'est ainsi que les idées qu'il accueille dans *Le Contrat Social* appar-

tiennent au bagage idéologique du siècle des Lumières et illustrent cette idéologie: pour lui, le pouvoir souverain repose sur un pacte social — l'expression elle-même avait déjà cours avant Rousseau — d'où découlent pour les princes des obligations précises et des droits non moins précis pour leurs sujets. Tout cela dans les limites d'un principe d'une importance capitale: les droits qu'exercent les souverains sur leurs sujets en vertu du pacte social ne peuvent excéder les limites de l'utilité publique.

L'organisation politique de l'Etat forme ainsi un des thèmes les plus débattus par les écrivains de l'époque. Dans ce domaine, il convient de mentionner en premier lieu le fameux ouvrage de Montesquieu, *l'Esprit des Lois,* où l'auteur analyse avec une parfaite liberté d'esprit les diverses formes de gouvernement, pour constater, en fin d'analyse, les défauts de l'organisation politique en France et la supériorité de l'Angleterre à ce point de vue.

Malgré la sympathie que manifestent les Lumières à l'égard de ceux qui étaient soumis aux rigueurs de l'organisation sociale de l'époque, on ne saurait parler d'une direction démocratique de ce courant. Instrument de recherche d'une valeur universelle, la raison effaçait les différences entre les peuples et supprimait les frontières entre les pays. Elle allait même jusqu'à les supprimer entre les sexes car, dans l'exercice de la raison, la femme est l'égale de l'homme, mais il existe en revanche des êtres auxquels son emploi a été refusé. Ils constituent le menu peuple, celui que Voltaire nomme „la populace" et auquel il n'a été donné pour vivre que ses bras. Il doute que ces gens du commun aient jamais le temps — et même la capacité — de s'instruire. De là, jusqu'au geste de la marquise du Châtelet — se déshabillant devant des serviteurs qu'elle ne considérait pas comme des êtres humains — il n'y a qu'un pas. Or la marquise est l'amie de Voltaire, c'est une disciple de Newton, une géomètre et, comme telle, un des esprits les plus avancés de l'époque.

L'organisation des Etats sur des bases strictement démocratiques serait donc une erreur. Non seulement Voltaire, mais Rousseau lui-même, dont les idées sont beaucoup plus avancées dans cette direction, sont convaincus que la démocratie ne saurait être réalisée que dans les petits Etats: Genève, la Corse. C'est aussi ce que croit Diderot pour lequel la démocratie serait

BCU Cluj / Central University Library Cluj

possible dans des pays comme la Suisse ou la Hollande, mais irréalisable partout ailleurs. Même un théoricien aussi audacieux que l'abbé Mably qui, dans le domaine social, va jusqu'à formuler une doctrine communiste, est convaincu que la démocratie serait bonne dans une société d'hommes accomplis mais que dans la nôtre elle ne saurait être que détestable. C'est donc à la bourgeoisie uniquement que s'intéressaient les écrivains qui, dans cet ordre d'idées, dégageaient toutes les conclusions des théories de Pufendorf.

15. Si, dans ce domaine, les philosophes imposaient certaines limites à leurs tendances égalitaires, ils n'en connaissaient aucune lorsqu'ils envisageaient, non les diverses classes sociales, mais les différents peuples: ceux-ci en effet, participant tous également aux libertés accordées par le droit naturel, doivent pouvoir décider librement de leur sort. D'ailleurs, la liberté des peuples ne se discutait même pas dans un monde où la raison qui présidait à toute organisation conduisait inévitablement à l'établissement des mêmes principes de vie pour tous. Quelque nombreux que soient les peuples, leur développement est assuré par le fonctionnement des lois qui garantissent le respect de chacun d'eux et une parfaite entente réciproque, tout en posant les bases de la cité universelle, Cosmopolis. La Patrie n'est plus qu'un simple accident, l'individu a désormais conscience d'appartenir au monde entier. „Tout homme est libre de se choisir une patrie" pense Voltaire. Comme lui, Rousseau est un cosmopolite et à son tour, Alfieri déclare que nul pays n'est pour lui une patrie.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

16. Une société qui adopte un idéal cosmopolite doit réaliser son unité sur tous les plans. Il ne s'agit pas seulement d'un Etat parfait doté d'une organisation rationnelle, impeccable, fondée sur un droit naturel éternel et sur une religion pure s'adressant à une divinité sur laquelle se sont exercés tous les acides de la philosophie; la diversité doit être également supprimée dans le domaine de l'expression et le siècle aspire en effet à une langue universelle. Leibnitz et ses disciples sont convaincus de sa nécessité et la croient possible. Locke lui-même est persuadé que la langue n'est autre chose qu'un artifice, une convention et

qu'elle entre, comme telle, dans le domaine des possibilités de création volontaire et consciente de l'humanité. Des écrivains comme d'Alembert ou Condorcet, opérant sur le même fond idéologique, partagent entièrement les vues de Leibnitz: seule une langue universelle permettra d'atteindre facilement la vérité et d'éviter les erreurs. L'atmosphère est donc favorable à la parution d'un riche assortissement de grammaires universelles aux préoccupations philosophiques ouvertement affirmées.

17. Les mêmes atteintes sont portées à la religion. Dans ce domaine, la discussion a été ouverte par les protestants, mais c'est l'esprit de négation de Spinoza qui, après s'être attaqué à tant de choses déjà, s'exerce ici plus que nul autre. A son tour, l'*Encyclopédie* apporte une solution qui en profondeur manque sans doute de cohérence, mais qui est unitaire lorsqu'il s'agit de contredire la formule antérieure. La religion que certains considèrent comme inutile à la compréhension du mécanisme universel, à laquelle d'autres ne demandent que de les aider à mieux pénétrer les secrets de la nature, descend du piédestal qu'elle avait jusqu'alors occupé. Les opinions se partagent entre le déisme emprunté à la philosophie anglaise et le matérialisme d'un d'Holbach, d'un Naigeon ou d'un La Mettrie. Le commandement suprême de l'époque est que l'homme doit se libérer de toute idole, de toute illusion sur les causes premières des choses s'il veut comprendre et dominer l'univers. Les esprits les plus avancés, les matérialistes, enseignent qu'il faut arracher du coeur de l'homme l'idée de Dieu, de l'immortalité et même de la liberté, car le monde ne sera heureux que lorsqu'il connaîtra la vérité, lorsqu'il aura purifié la nature infectée par le virus de la religion et qu'il pourra se proclamer athée. Même les partisans des Lumières dont les conceptions ne sont pas aussi radicales, demandent cependant à la raison d'assurer au monde une autonomie aussi large que possible: il serait aussi fastidieux qu'inutile de se demander si Dieu existe et s'il est ou non le Créateur du monde. Mais dans l'affirmative, il doit se trouver très loin de sa création et la plupart des philosophes du temps estiment qu'il ne doit pas intervenir dans le mécanisme de l'Univers. Celui-ci se conduit d'après des lois immuables que des savants, Newton en tête, ont entre-

Beijing Library Central University Library China

pris de déchiffrer. Sans le vouloir, le grand savant anglais enlève à la divinité des droits qui lui étaient auparavant reconnus et devient ainsi le Dieu d'une époque qui n'a renversé les idoles anciennes que pour en créer d'autres. La doctrine de Newton connaît une si large diffusion qu'un écrivain comme Francesco Algarotti, disciple de Voltaire, la célèbre en vers et la met en prose à la portée des dames: *Il Neutonianismo per le donne, ovvero dialoghi sopra la luce e su i colori.* Pour couronner cette conception, les écrivains devaient mener une lutte implacable en faveur de la tolérance et de la liberté de pensée.

18. Après avoir discuté et nié le droit divin sur lequel reposait la souveraineté, après avoir fixé les attributions de celle-ci, les écrivains des Lumières dépeignent le souverain idéal. Ce thème était d'ailleurs courant et un esprit aussi soumis aux commandements de l'Eglise que Fénelon l'avait traité dans *Télémaque,* oeuvre qui jouit à l'époque d'une large popularité. Mais, alors que pour l'évêque de Cambrai les souverains indignes ne recevaient le châtiment de leurs fautes que dans le séjour des ombres, pour les écrivains des Lumières, peu disposés à ajouter foi à un hypothétique au-delà, les actions des souverains doivent être sanctionnées ici-bas. L'organisation idéale de la société ne pourra être réalisée que lorsque les peuples auront le bonheur d'être conduits par des souverains éclairés, par des princes philosophes. Avant que les philosophes ne deviennent rois, les rois ont le temps de devenir philosophes. La littérature consacrée à ces problèmes est d'une exceptionnelle richesse. Parmi les oeuvres qui mériteraient d'être citées, nous nous bornerons à signaler les *Principes du droit naturel* de J. J. Burlamaqui, publié à Genève en 1747. Pour dépeindre le prince idéal, Burlamaqui fait appel à Grotius, à Pufendorf et à la remarquable préface dont le traducteur français de ce dernier, Barbeyrac, a fait précéder sa traduction. La souveraineté signifie le droit de commander, mais ce droit ne peut être accordé qu'à un être disposant d'une *force supérieure* qui lui permet de protéger ses sujets, d'une *intelligence supérieure* grâce à laquelle il peut discerner leur bien et d'une *rare bonté d'âme* pour réaliser ce bien. Le souverain donc, loin d'être l'homme pour lequel se sacrifient les autres, se

BCU Cluj / Central University Library Cluj

sacrifiera pour le bien de son peuple. Il sera secondé par un conseil de philosophes auxquels Burlamaqui attribue le don de discerner clairement en quoi consiste le bonheur général.

D'ailleurs, ce roi philosophe, l'Europe du XVIII-ème siècle le connaît: la Prusse en possède un en la personne de ce despote éclairé qu'est Frédéric II; la Russie a Catherine II; l'Autriche a Joseph II qui, du vivant de Marie-Thérèse déjà et surtout depuis qu'il règne seul, porte les coups les plus redoutables aux institutions combattues par les Lumières.

19. La raison n'a pas seulement banni de l'explication de l'univers le mystère, elle l'a encore chassé de la vie spirituelle de l'homme. C'est ce que fait entre autres Condillac, le plus fameux des disciples de Locke et l'un des inspirateurs de la renaissance culturelle grecque et roumaine des temps modernes. Ami de Rousseau et de Diderot, il est l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie*. L'étude mise à contribution dans cette oeuvre collective est intitulée *Traité des Systèmes* et a paru en 1749. Condillac y soumet à une critique attentive certains systèmes philosophiques et tout d'abord ceux de Malebranche, de Leibnitz et de Spinoza. Il avait publié auparavant l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* où il s'était efforcé de donner une vision génétique de la vie spirituelle et où il discutait en détail l'origine et le développement du langage. Certains des problèmes qu'il agite devaient être repris par lui dans une autre oeuvre, *Traité des sensations* (1754). Condillac représente un point de vue opposé aux idées innées de Descartes: toute idée est le résultat d'une longue élaboration spirituelle dont le point de départ se trouve dans la sensation. Pour suivre de plus près ce processus, le philosophe imagine une statue douée d'une constitution identique à celle de l'homme mais qui serait privée de sens. Il lui en octroie d'abord un seul, l'odorat, et ne la met donc en état de connaître le monde qu'à l'aide de ce dernier. Et le philosophe observe l'élaboration progressive des sensations donnant tour à tour naissance à l'attention, à la mémoire, à l'imagination, au désir, à la passion, à l'amour, à la haine, à l'espérance, etc. Encore qu'elle n'opère que sur les données d'un seul sens, la statue est capable d'abstraction, de généralisation. Il dote, peu à peu, la statue de tous

BCU Cluj / Central University Library Cluj

les autres sens qui viennent élargir progressivement son horizon et lui permettent d'établir des rapports toujours plus nombreux. Un sens d'une importance capitale est le tact qui lui permet de distinguer le sujet du monde environnant, d'opposer le „moi" au „non-moi", et de comprendre que les sensations dont la naissance et la durée semblaient dépendre uniquement du monde subjectif, ne font que refléter les qualités d'objets existant en dehors du sujet. Voyant dans les sensations les qualités d'objets tombant sous les sens, et établissant entre ces qualités des rapports objectifs, la statue de Condillac est dotée par son auteur de la plus haute fonction spirituelle: la réflexion. La sensation devient donc l'élément essentiel qui met en mouvement le mécanisme de la connaissance et si l'affirmation suivant laquelle l'intelligence ne dispose d'aucun élément qui ne lui ait été communiqué par les sens appartient à une époque antérieure, jamais elle n'a été appliquée avec plus de suite dans tous les détails. Cette conception sensualiste faisait de Condillac l'un des représentants les plus typiques de la philosophie des Lumières, à laquelle il a donné une formule de connaissance du monde en harmonie avec son idéal scientifique fondé sur l'expérience et la raison. Son système, accepté dans l'enseignement français, allait devenir la base des études philosophiques dans les écoles gréco-roumaines à la fin de la domination phanariote.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

20. La diffusion de ces idées n'est pas due seulement aux grands écrivains des Lumières ou à l'Encyclopédie, oeuvre capitale du mouvement. Elle a parfois été l'oeuvre d'auteurs de moindre importance qui ne contribuent en rien au progrès de la pensée, mais dont l'influence est due à des circonstances spéciales. Au nombre de ces derniers, il faut citer Lanjuinais qui publie en 1774 à Lausanne une oeuvre en deux volumes intitulée *Le Monarque accompli ou Prodiges de bonté, de savoir et de sagesse qui font l'éloge de sa Majesté Impériale Joseph II et qui rendent cet auguste monarque si précieux à l'humanité. Discutés au tribunal de la raison et de l'équité par M. de Lanjuinais, Principal du Collège de Moudon.* Si nous nous proposons d'insister sur cet ouvrage c'est surtout parce que l'auteur organise son exposé autour de la personne de Joseph II, cet empereur auquel l'Europe du centre et du sud-est doit tant dans le domaine du

progrès culturel et qui passe aux yeux de nombreux écrivains du XVIII-ème siècle comme le modèle du prince éclairé. Or cet ouvrage définit admirablement la conception et l'activité du Monarque. Le deuxième motif pour lequel nous nous étendrons sur l'oeuvre de cet écho fidèle des idées des Lumières que fut Lanjuinais, c'est qu'elle a circulé parmi les écrivains roumains de la Renaissance transylvaine qui ont pu trouver en elle des points de repère pour s'orienter dans la pensée contemporaine et l'explication de certains événements dont ils avaient été témoins.

Mais nous ne saurions étudier ici tous les points du programme que se trace Lanjuinais. Il entreprend l'éloge de la langue et de l'esprit français auquel il attribue clarté, pureté, finesse, force, etc.; ailleurs, il se lance dans des discussions sur la poésie dont les règles doivent être celles qu'a énoncées le code littéraire du classicisme fraçais. Epris de science, il admire particulièrement Newton auquel il rend, comme maints écrivains de l'époque, un véritable culte. Lanjuinais entreprend un ardent plaidoyer en faveur du grand savant anglais et de ses disciples, que d'aucuns accusent d'irréligion. Il prend également la défense de l'„illustre" auteur de l'*Esprit des Lois*. Il consacre des pages enthousiastes à Montaigne, à Voltaire, à d'Alembert; quant à Rousseau, auquel notre écrivain doit beaucoup, il est lui aussi mentionné.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Le Droit inspire à Lanjuinais une discussion approfondie: il envisage tour à tour le Droit romain, le Droit allemand, la législation, les qualités nécessaires à un bon magistrat, le langage que doit employer la magistrature. Il réclame des peines plus humaines, et s'il ne va pas jusqu'à demander la suppression de la peine de mort, il n'en recomande pas moins une grande prudence dans son application. D'une façon générale, la diffusion de la culture dans les masses populaires doit prévenir les crimes et s'il s'en commet cependant, la société ne doit frapper que le coupable: rien d'infamant ne doit peser sur la famille ou les amis du condamné, bien au contraire, la société a le devoir de leur venir en aide.

A l'encontre de plusieurs autres écrivains des Lumières, Lanjuinais se montre préoccupé de certains problèmes relatifs à la vie spirituelle. C'est ainsi qu'il se pose une question à laquelle

les scolastiques et Descartes s'étaient efforcés de donner une réponse: les animaux ont-ils une âme? Descartes était d'avis que les animaux sont de simples automates; quant aux scolastiques, ils attribuaient à l'âme animale un caractère matériel. Lanjuinais, auquel il ne semble pas que la logique ait révélé tous ses arcanes, combat les deux thèses: l'âme des animaux, dit-il, est analogue à l'âme humaine, mais Dieu ne lui a pas accordé, comme à cette dernière, l'immortalité. La solution que donne l'écrivain à ce problème prouve que nous nous trouvons, une fois de plus, devant une négation dissimulée, procédé cher aux Encyclopédistes que surveillait l'oeil vigilant de la censure ecclésiastique: l'invocation à la divinité qui aurait octroyé l'immortalité à l'âme humaine est une élémentaire mesure de précaution, grâce à laquelle Lanjuinais pouvait être accepté par les esprits qu'attirait l'idéal social des Lumières, mais qui craignaient de se laisser emporter par la vague d'irréligion qu'ont soulevée certaines des grandes figures du mouvement. C'est ainsi que l'on peut s'expliquer la présence de cette oeuvre dans la bibliothèque d'un théologue comme Georges Lazar, dont le Dieu a été soumis à un long processus de rationalisation. Pour l'auteur du *Monarque accompli*, la divinité se trouve quelque part, derrière les lois qui gouvernent l'univers, et notre „monarque philosophe" l'a découverte en étudiant, non les livres saints, mais ces lois générales de la nature.

Les lois religieuses ne doivent pas entrer en conflict avec la législation civile d'un Etat, aussi doivent-elles être établies de façon à devenir non seulement le complément des lois politiques, mais la base même de celles-ci. La conclusion qui se dégage de cette affirmation, c'est que l'Eglise n'est qu'un instrument de gouvernement dans les mains de l'homme d'Etat. On voit donc quelle doit être la conduite de ce dernier vis-à-vis de la religion en général; lorsqu'elle se présente sous un état florissant et qu'elle est capable d'assurer le progrès social, la religion doit être soutenue par le pouvoir politique; mais ce même pouvoir doit intervenir avec énergie contre les religions dégénérées qui se consument en disputes scolastiques néfastes au progrès. Dans des cas de cette nature un Monarque doit procéder comme le ferait un docteur appelé à traiter une maladie chro-

nique: il doit en enrayer de plus en plus l'influence, en fermant les monastères désormais inutiles et dangereux, et en prenant des mesures sévères contre les moines devenus des instruments de dissolution sociale. La seule religion digne d'être professée par le siècle des philosophes est une religion fondée sur la raison, une religion „également éloignée de la superstition qui rend imbécile et du fanatisme qui rend féroce", une religion qui „produit dans tous les chrétiens une foi éclairée, une pitié solide et une charité universelle et dans les princes une attention spéciale à la faire fleurir dans leurs Etats".

Les idées de Lanjuinais sur l'organisation de la société, de la propriété et du pouvoir souverain sont inspirées par Hobbes et par Rousseau. L'homme vivait au début à l'état de nature: libre, sans lois, sans maître, il avait un droit illimité à tout et sur tout. Mais tout homme possédant ces droits et la volonté de les faire valoir se trouvera inévitablement en conflit avec son semblable qui possède les mêmes droits et la même volonté. Cette compétition ne peut être résolue que par la lutte et celle-ci entraîne la division des individus en deux catégories: celle des vainqueurs et celle des vaincus, d'une part les maîtres, de l'autre les sujets. C'est là que Lanjuinais voit l'origine de la société. Cette dernière est née de l'entente secrète des vaincus désireux de se soulever contre les vainqueurs afin de les soumettre à leur tour. Il s'ensuit que dans la société nous assistons au jeu de deux forces contraires: d'une part, le poids de la loi sociale qui s'exerce sur le droit naturel du particulier qu'elle tient en respect, de l'autre, le ressort de la liberté de l'individu opprimé qui se révolte contre la loi.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Avant la réunion des individus en société, tout appartenait à tous. Cette réunion a été déterminée par la lutte contre l'ennemi commun, mais elle a été maintenue par les nécessités qu'imposait le développement de l'humanité à travers les âges. Le nombre des hommes s'accroît suivant un rythme accéléré et il arrive un moment où la nature ne peut plus satisfaire tous leurs besoins; l'homme a donc dû intervenir pour multiplier les produits du sol et cette intervention ne pouvait être réussie par un individu isolé. Il a fallu qu'une entente préalable accordât à chacun la part qu'il devait exploiter, sa propriété, — „c'est à dire le tien

et le mien". Ainsi donc ce n'est pas seulement la société mais encore la propriété qui se base sur un pacte social.

Le droit de chacun sur tous les objets de la nature entraînait un état de guerre permanente. Pour que la paix fût possible, il fallait que l'individu renonçât à son droit sur la totalité pour se limiter à ce que lui attribuait l'entente sociale. La somme des droits auxquels ont renoncé les individus pour rendre possible la vie sociale constitue à la longue la souveraineté nationale qui est confiée, comme un dépôt, au souverain. Elle n'appartient donc pas à un individu quelconque mais bien à la société tout entière. Aussi la société a-t-elle seule le droit de déterminer la façon dont cette souveraineté sera exercée, de désigner la personne qui en sera dépositaire et de fixer les limites dans lesquelles le prince exercera ses attributs. Le Prince ne conserve donc aucun lien avec la divinité: „Votre Majesté", disait Lanjuinais s'adressant à l'empereur Joseph II, „convint aussi qu'il n'en était pas moins faux que Dieu soit la cause immédiate de la souveraineté. Ce sentiment n'a de fondement que dans l'adulation et dans la flatterie, par laquelle, pour rendre l'autorité des souverains plus absolue, on a voulu la rendre entièrement indépendante de toute convention humaine et ne la faire dépendre que de Dieu. D'où vous conclûtes que tout Monarque qui prétend ne devoir rendre compte de sa conduite qu'à Dieu seul vomit un blasphème qui outrage Dieu et les hommes et dégage sur le champ ses sujets du serment de fidélité, ou plutôt les arme contre lui; parce que dans ce moment il ravit toutes les portions de liberté qui lui étaient confiées, il usurpe le dépôt sacré de chaque particulier pour ne lui laisser que des fers et des chaînes: et c'est ainsi qu'un Monarque devient lui-même coupable du crime de Lèse-Majeste". Sa mission suprême étant celle d'arbitre de la vie sociale, le prince devra tenir en mains la balance de l'équité. Il doit écarter de lui toute pensée d'oppression, car l'oppression ne peut engendrer que la révolte. Une fois brisés les liens qui le rattachaient au ciel, le prince, placé au milieu de la société, devenait un simple fonctionnaire de celle-ci. Et, s'il ne voulait pas justifier le recours de son peuple à la résistance et à la révolution, il devait se montrer fonctionnaire respectueux des droits et des obligations de chacun. Dans des circonstances de cette nature en effet,

BCU Cluj / Central University Library Cluj

le droit à la révolution est l'un des droits élémentaires de tout peuple. Si grand et si puissant que soit un souverain, il ne doit jamais oublier que les révolutions, elles aussi, ont créé leurs grands hommes. Et Lanjuinais s'élevait jusqu'à cette formule révolutionnaire, véritable prophétie des événements dont la France allait, quelques années plus tard, être le théâtre: le peuple „ébranlera votre trône et celui de vos enfants, le peuple est immortel et vous devez passer".

Mais ce disciple de Rousseau aux appétits régicides n'en reste pas moins un pacifique adorateur du Monarque philosophe dont il trace en détail le portrait. Il estime véritablement heureux le peuple à la tête duquel se trouve un chef éclairé, plus jaloux du bonheur de ses sujets que d'une ombre de pouvoir. Un chef de cette nature est le père de son peuple, un père juste, humain et bienfaisant; il gouverne ses sujets, non pas tant par les lois qu'il leur donne que par l'exemple de sa propre conduite et par la lumière qu'il répand dans son pays. Tel fut autrefois Titus, tels furent les Antonins, tel est leur digne successeur, Joseph II. Ce dernier sert à Lanjuinais de modèle pour le portrait qu'il nous trace du Monarque philosophe dont rêvait le XVIII-ème siècle. Nous insisterons sur ce portrait inspiré par un prince dont l'importance pour la vie culturelle des Roumains a été si grande.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Joseph II a fait siennes les lumières de son époque: il est devenu rationaliste avec Descartes, il a appris à reconnaître les erreurs de l'imagination en lisant Malebranche, il a approfondi Locke. A la fois généreux et libéral, courageux et prudent, aussi sévère pour lui qu'indulgent pour les autres, il est le véritable Monarque philosophe. Comme il a favorisé le progrès de la raison, celle-ci a écarté des pays qu'il gouverne la superstition, l'enthousiasme aveugle et les odieuses discussions théologiques. Tous ses actes enfin sont guidés par un amour sincère de son pays et de l'humanité.

Lanjuinais avait depuis longtemps renié l'admiration que peut inspirer un héroïsme rustique et barbare: qu'ont été un César, un Alexandre le Grand, sinon des conquérants injustes, des „brigands des nations"? Après eux sont venus Tibère, Attila, Tamerlan, fléaux de l'humanité qui, instruits par les

premiers ont voulu les égaler. De l'activité d'un César, d'un Alexandre, on ne saurait rappeler que les moments qui mettent en lumière leur humanité. Car ce n'est pas en dévastant les pays ou en détrônant les rois que le véritable héros des temps modernes cherche la gloire: loin d'opprimer l'humanité, il travaille en vue de son bonheur, il ne connaît que le devoir, il ne poursuit que le bien. L'esprit d'équité arme son bras, le sentiment d'humanité le désarme. Toutes ses actions sont guidées par le désir d'assurer la paix à ses sujets mais il travaille en même temps pour garantir la paix et la tranquillité des peuples voisins.

Ce qui prévaut donc sur la palette morale de Lanjuinais, c'est la conception et les sentiments humanitaires et cosmopolites. Cette façon de voir les choses reflète avec fidélité la conception du XVIII-ème siècle. C'est elle qui inspire les rapports qu'établit Lanjuinais entre la raison et le sentiment lorsqu'il s'agit de la conduite du souverain. Le prince, ne se lasse pas de répéter l'auteur, doit être doué d'une âme généreuse capable de s'émouvoir du malheur des autres. Mais ces sentiments de compassion doivent être guidés, tempérés par la raison, — et ils sont condamnés sans réserve lorsqu'ils dégénèrent en enthousiasme: rien ne saurait être plus dangereux pour la vie sociale que des sentiments ne connaissant aucun frein, qu'un enthousiasme qui aveugle la raison. Dans l'esprit d'un souverain, la raison doit donc à la fois tolérer et guider le sentiment, car si c'est la raison qui éclaire, le sentiment seul peut déterminer l'activité. Pour Lanjuinais donc, comme pour tous les partisans des Lumières, c'est la raison qui l'emporte.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Lanjuinais reconnaît à un Monarque de cette nature le droit de protéger des peuples étrangers. Nous abordons ici une argumentation spécieuse qui semble créée exprès pour souligner les objectifs cachés que poursuivait la politique d'un prince philosophe au XVIII-ème siècle. Déchirée par des luttes féodales et par des querelles religieuses, la Pologne suivait le chemin de sa perte. Pour éviter un pareil malheur et guidés par le seul désir de faire le bien de l'humanité, Joseph II et Marie-Thérèse ont fini par consentir à l'annexer, afin d'assurer au malheureux peuple polonais une existence plus calme et plus digne du siècle

des Lumières. On ne saurait naturellement attribuer à l'ambition cet acte de l'empereur éclairé; s'il a procédé de la sorte c'est persuadé qu'il n'était homme qui ne désirât vivre sous sa généreuse autorité. Et si, dans la Pologne encore indépendante, les querelles n'ont cessé de s'envenimer, cela s'explique, le dit Lanjuinais, par le fait que les coeurs des Polonais „sont à Votre Majesté et qu'ils veulent tous vous appartenir au prix de leur sang et de leur vie". Il était d'autant plus facile d'ébranler ces sentiments d'humanité que la maison d'Autriche possédait des droits légitimes et imprescriptibles sur la plus grande partie de la Pologne. Il est intéressant de voir la rencontre de ces arguments qui trahissent deux mentalités différentes: car entre le fait d'entreprendre la conquête de la Pologne en vertu de titres antérieurs, vestiges d'un autre âge, et celui d'annexer ce pays au nom de l'humanité, au nom de l'idéal auquel le XVIII-ème siècle élève un culte, il y a un abîme. Il existe des faits qui ne sauraient trouver d'excuses sur le plan d'une logique rigoureuse et la conquête de la Pologne est de ceux-là. La véritable explication, c'est ailleurs que Lanjuinais aurait dû la chercher: dans la persistance, au fond du coeur de l'homme civilisé, des appétits brutaux légués par les époques primitives où le droit ne s'étendait que jusqu'où s'étendait la force. Or ces tendances sont justement celles que condamne l'écrivain dans une autre partie de son oeuvre.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Le dernier problème qui mérite mention dans l'ouvrage de Lanjuinais est celui qui touche à l'instruction du peuple. Le XVIII-ème siècle a lutté pour la propagation de la culture, mais son attention se tournait surtout vers la bourgeoisie. Nous avons mentionné plus haut le traité de Pufendorf qui a joui d'une large diffusion et suscité au XVIII-ème siècle nombre d'appréciations chaleureuses et de commentaires substantiels; nous avons également rappelé qu'il est devenu en quelque sorte le fondement juridique sur lequel s'est édifiée la société bourgeoise au XVIII-ème et au XIX-ème siècles. Mais s'il a joui d'une pareille autorité, c'est parce qu'il se faisait l'écho du sentiment général. Le menu peuple n'est entré que dans une moindre mesure dans la sphère des préoccupations de la plupart des écrivains du courant. Mais avec Rousseau, qui se distingue des

autres penseurs des Lumières par des traits d'une puissante originalité, l'intérêt pour les classes populaires s'accentue et le mouvement commence réellement à revêtir des aspects démocratiques.

Sous ce rapport, Lanjuinais se rapproche davantage de Rousseau que des autres écrivains des Lumières. Désireux d'élever le niveau moral des masses, de prévenir les crimes, il parvient à la conclusion que la diffusion de la culture dans les couches populaires est un problème difficile mais inéluctable qui incombe à l'Etat. Il consacre des pages entières aux divers aspects de ce problème et parvient à établir dans les moindres détails un plan général d'éducation publique. Les objectifs que cette éducation doit se proposer sont au nombre de trois: la morale, la vertu et — fait digne d'être souligné surtout si l'on tient compte de celui auquel s'adressait le livre et qui n'était autre que l'Empereur d'Autriche — l'égalité de tous. Car il ne saurait être question de morale et de vertu là où l'égalité est inconnue; pas plus qu'on ne saurait parler de la santé de l'âme chez un peuple ignorant la morale et la vertu. Et l'auteur développe son argumentation autour de ces notions, pour aboutir à la conclusion que l'éducation du peuple constitue l'armature la plus solide de l'Etat.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

21. *Le Monarque accompli* n'était donc que le réceptacle des idées du siècle. S'il s'impose plus que tant d'autres ouvrages à notre attention, c'est parce que l'intérêt de l'auteur se concentre sur Joseph II, le prince éclairé de l'Europe centrale, celui qui a ouvert toutes grandes les portes de la culture aux peuples de son empire. Les Roumains, eux aussi, ont eu part à cette générosité impériale qui, reconnaissons-le, poursuivait avec une persévérance qui se dissimulait, des buts politiques savamment calculés. Mais ces faits sont étrangers aux préoccupations qui animent cet ouvrage: quels qu'aient pu être les calculs politiques de l'empereur, Vienne, où Voltaire comptait des amis parmi les ministres, n'en devient pas moins un foyer d'où rayonnent, sur le centre et l'est de l'Europe, les idées des Lumières. La philosophie française trouve ici un climat spirituel favorable, et des institutions où elle est interprétée et surtout propagée. Et, tandis que Condillac gagne l'école française, Wolff, le philo-

sophe des Lumières allemandes, conquiert l'enseignement autrichien.

Le livre de Lanjuinais nous fait comprendre que, même si la primauté revient indiscutablement à la raison, le sentiment a cependant sa place en ce monde. Bénéficiant de l'expérience de Rousseau, l'auteur montre que l'argumentation doit s'adresser aussi bien au sentiment qu'à la raison. Les coeurs généreux font leur apparition et ils ne sont que les précurseurs — des précurseurs que l'exercice de la raison préserve des excès — des coeurs sensibles qui commencent à battre aux portes de la littérature européenne. Les grands mouvements spirituels antérieurs, la Renaissance et l'Humanisme, s'adressaient à des esprits tout imprégnés de culture antique et ce fait a circonscrit leur terrain d'influence: ni l'un, ni l'autre n'ont pu déterminer de courants populaires aux larges échos, aux répercussions lointaines. Les Lumières ne s'adressent pas à des hommes instruits, mais à des hommes doués de cette raison sur laquelle repose l'instruction. Les Lumières sont elles-mêmes un processus d'instruction et leur influence est d'autant plus grande que l'instrument dont elles se servent, la raison humaine, est identique chez tous les hommes, à tous les temps et dans tous les lieux. Ce fait nous explique la forte emprise qu'elles ont eue sur les consciences et nous permet de comprendre en même temps qu'un mouvement philosophique se soit finalement transformé en mouvement social. Cette transfiguration a été déterminée par la qualité des idées des Lumières. En affirmant l'existence d'une raison identique à elle-même dans toutes les circonstances historiques où il lui est donné de se manifester, on parvenait à établir une vérité ayant le caractère d'un dogme: le fondement de la vie spirituelle est identique chez tous les individus, ce qui suggère l'idée d'une création en série; il est identique chez tous les peuples, ce qui montre l'absence de fondement de l'idée de race: avant d'appartenir à un peuple ou à une race, l'individu appartient à l'humanité tout entière, il est citoyen du monde, il est cosmopolite. Et le cosmopolitisme est, comme on l'a vu, l'un des traits particuliers aux Lumières.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

En étroite dépendance avec ce dernier se trouve la seconde caractéristique de ce mouvement: c'est la conception, que ne

partagent pas, à vrai dire, tous les écrivains du courant, suivant laquelle les hommes sont égaux entre eux et qu'il est du devoir de chacun d'aider son semblable.

Par leurs caractères dominants, cosmopolitisme et humanitarisme, les Lumières étaient destinées à faire une carrière des plus capricieuses. Le mouvement déterminé par les idées qu'elles professaient a créé le monde moderne, mais de nos jours, ce monde s'élève contre la pensée qui lui a donné naissance. Il convient cependant de rappeler ici la grande leçon que nous offre l'histoire de la culture humaine: la vérité d'hier est l'erreur de demain. L'aspect humanitaire des Lumières si apprécié naguère est violemment critiqué de nos jours; mais nul esprit, si audacieux soit-il, ne saurait engager l'avenir.

Le dernier fait que nous tenions à signaler est celui des rapports réels qui existent entre les Lumières et la religion chrétienne. Qu'ils fussent déistes ou athées, les écrivains encadrés dans ce mouvement ont adopté une attitude hostile à l'Eglise, en particulier à l'Eglise catholique. Il n'en existe pas moins des liens certains entre le christianisme et les Lumières. L'idéal politique du christianisme a toujours été — et il n'a pas cessé de l'être — un idéal cosmopolite: il ne connaît qu'un troupeau et qu'un pasteur; son idéal social est lui aussi humanitaire et se résume dans le commandement: aime ton prochain comme toi-même. Venues après le christianisme, les Lumières empruntaient de la sorte une voie largement ouverte par cette religion et s'adressaient à des esprits que celle-ci avait préparés à les recevoir. S'il existe cependant une différence sous ce rapport, c'est que le mouvement philosophique parvenait à cette conception au nom de la raison humaine, alors que le christianisme la prêchait au nom du Verbe, au nom de la Raison suprême, au nom de Dieu.

Cette confiance sans bornes dans la raison a fait tomber les Lumières dans certaines erreurs, elle explique la création de certains mythes, encore que le mouvement tout entier soit une négation du mythe. Qu'est-ce en effet que la conception du progrès „ad finitum", qu'est-ce que cet âge d'or vers lequel, à en croire la plupart des écrivains de l'époque, l'humanité se dirigeait à grands pas? C'est un mythe comme le monde en a tant

connu par le passé et comme il en révère plus que jamais de nos jours: les grandes masses ne peuvent être conduites par des idées qui se développent de façon linéaire, suivant une logique rigoureuse, car celles-ci ne sont accessibles qu'à une élite. Pour émouvoir les peuples, il faut faire appel au prestige des mythes. Ceux-ci remplissent ainsi la fonction indispensable qu'un animal, dont le nom peu académique ne saurait être prononcé ici, remplit au milieu d'un troupeau de moutons: celle de guide, de Führer, d'étoile polaire. Ce qui n'empêche pas le pauvre animal de porter partout avec lui les oreilles dont les dieux l'ont gratifié et le bât que lui ont imposé les hommes.

De l'abondante bibliographie relative à la philosophie des Lumières nous ne communiquerons ici que les ouvrages les plus importants, sur lesquels sont étayées nos affirmations. Le problème a été clairement exposé dans ses grandes lignes par H. Hettner, *Geschichte der deutschen Literatur im achtzehnten Jahrhundert*, Braunschweig, 1929 (VIII-è éd.) et dans *Geschichte der englischen Literatur von der Wiederherstellung des Königthums bis in die zweite Helfte des achtzehnten Jahrunderts 1660—1770*, Braunschweig, 1894 (V-e éd.). Une première orientation, dans *Reallexikon der deutschen Literaturgeschichte* ... herausgegeben von Paul Merker und Wolfgang Stammler, I, Berlin, 1925—1926, sous *Aufklärung*. Les origines du mouvement ont été étudiées de façon magistrale par Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne (1680—1715)*, Paris, 1934 (vol. I—II; le III-e vol. comprend une très précieuse bibliographie). Pour le mouvement des idées en France au XVIII-ème siècle, voir d'abord les ouvrages de D. Mornet: *Le romantisme en France au XVIII-ème siècle*, Paris, 1912; *La pensée française au XVIII-ème siècle*, Paris, 1926; *Les origines intellectuelles de la Révolution française*, Paris 1933. Remarquable par la profondeur des vues et la puissance de la synthèse, l'étude d'Antonello Gerbi, *La politica del Settecento. Storia di un'idea*, Bari, 1928. L'aspect philosophique du mouvement, dans O. Ewald, *Französische Aufklärungsphilosophie*, Monaco, 1924; von Brockdorff, *Deutsche Aufklärungsphilosophie*, Monaco, 1926 et surtout E. Cassirer, *Die Philosophie der Aufklärung*, Tübingen, 1932. L'aspect matérialiste du mouvement sur lequel Cassirer insiste longuement a été spécialement traité par Rudolf Brummer, *Studien zur französischen Aufklärung im Anschluss an J.-A. Naigeon*, Breslau, 1932 (judicieuses observations relatives à l'oeuvre *La théologie portative* qui appartient non à Naigeon,

BCU Cluj / Central University Library Cluj

comme on le croyait, mais à d'Holbach); Fr. Mauthner, *Der Atheismus und seine Geschichte im Abendlande*, Stuttgart – Berlin, 1922—1924. Nous avons suivi de près Guido de Ruggiero, *Storia della filosofia. Parte quarta. La filosofia moderna, II. L'età dell'illuminismo*, Bari, 1941 (vol. I—II, II-e éd.), dans l'exposition des caractères généraux du mouvement. Sur la place de Condillac dans le mouvement des idées du temps, voir outre l'ouvrage cité de Ruggiero, F. M. Mustoxidi, *Histoire de l'esthétique française 1700—1900; suivie d'une bibliographie générale de l'esthétique française des origines à 1914*, Paris, 1920 et surtout W. Folkierski, *Entre le classicisme et le romantisme. Etudes sur l'esthétique et les esthéticiens du dix-huitième siècle*, Paris, 1926. Au sujet de la résistance opposée au mouvement, une bonne étude nous a été donnée par Kurt Wais, *Das antiphilosophische Weltbild des französischen Sturm und Drang. 1760—1789*, Berlin 1934. Sur l'*Encyclopédie*, v. F. Schalk, *Einleitung in die Encyclopädie der französischen Aufklärung*, Munich, 1936. Sur Schalk, voir également les judicieuses remarques de R. Naves, dans la *Revue de Littérature comparée*, 1937, p. 788—790. Pour Marmontel, théoricien littéraire dans le cadre de l'époque, v. D. Popovici, *Ideologia literară a lui I. Heliade Rădulescu* (L'idéologie littéraire d'Héliade Radulesco), Bucarest 1935; H. Bauer, *Jean-François Marmontel als literarkritiker*, Dresde, 1937 (particulièrement le chapitre *Die philosophischen und ästhetischen Grundlagen der Marmontelschen Kritik*). — Pour la diffusion des idées françaises en Europe au XVIII-ème siècle, v. L. Réau, *L'Europe française au siècle des Lumières*, Paris, 1938. — Une modeste défense des Lumières à une époque qui leur était hostile dans Julius Kraft, *Défense de l'Aufklärung*, dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1936. Sur la persistance de l'idéal de vie des Lumières jusqu'à une époque très récente, voir A. Bönsch, *Anatole France und das achtzehnten Jahrhundert*, Breslau, 1938. — Au sujet de Lanjuinais, v. D. Popovici, *Introducerea* mentionnée, à I. Héliade Radulesco, *Opere*, I, p. 13—16.

Pour la dénomination en roumain du courant philosophique des Lumières, la Société Roumaine de Philosophie a récemment adopté le terme italien d'„illuminisme" (v. *Istoria filosofiei moderne. Vol. I. Dela Renaştere până la Kant. Omagiu Prof. Ion Petrovici*, Histoire de la philosophie moderne de la Renaissance jusqu'à Kant. Hommage au prof. Ion Petrovici, Bucarest, 1937, p. 426). Ce choix a l'avantage de rendre facile la désignation des partisans de cette philosophie: les illuministes, mais il entraîne fatalement la confusion avec l'illuminisme proprement dit. Cette confusion est inévitable en

BCU Cluj / Central University Library Cluj

littérature où l'illuminisme a son rôle bien précisé dans les causes du romantisme. D'ailleurs même dans l'oeuvre mentionnée, ce terme n'est pas employé de façon conséquente, car on y parle à la page 331 du siècle des „Lumières".

BCU Cluj / Central University Library Cluj

CHAPITRE II

LA DIFFUSION DES IDÉES DES LUMIÈRES DANS LES PAYS ROUMAINS

22. L'un des objectifs de la lutte menée par le peuple roumain au début du XIX-ème siècle est la délimitation de ses frontières ethniques avec les conséquences politiques et culturelles que ce fait entraînait. Le joug turc qui s'était exercé sur la Péninsule Balkanique et sur les Principautés Roumaines avait eu pour effet d'atténuer chez les peuples de ces régions la conscience de leur race. Comme la plupart d'entre eux appartenaient au rite orthodoxe, ils se sont d'abord individualisés, non sur le plan national, mais sur le plan religeux: avant d'être Grecs, Bulgares, Serbes ou Roumains, ils sont chrétiens et comme ce sont des chrétiens orthodoxes, ils sont rattachés au siège de la Patriarchie orthodoxe de Byzance. Byzance, que les luttes intestines avaient épuisée plus que les combats contre ses ennemis du Levant et du Couchant, avait depuis longtemps cessé de brandir le glaive chrétien contre le sabre musulman, mais elle n'en restait pas moins présente dans la conscience des peuples chrétiens soumis au Croissant. Ce n'est d'ailleurs pas seulement dans la conscience de ces peuples qu'elle continue à vivre: dans le Stamboul de fraîche date, la Byzance de naguère poursuit ses préoccupations. Car Stamboul a pu conquérir Byzance, mais il n'a pas tué sa conquête qui reste la ville des intrigues compliquées, des égoïsmes et des calculs intéressés, des discussions acharnées et souvent vaines, la cité où l'art, malgré de rares moments de renaissance, est entaché de stérilité et menacé d'ossification. L'horizon scientifique et artistique qui a déjà commencé à se rétrécir avant

BCU Cluj / Central University Library Cluj

la conquête musulmane se limite de plus en plus depuis que les Turcs sont les maîtres de la ville et ces derniers ne sont pas entièrement responsables de cet état de choses.

Mais l'étincelle ne s'est jamais tout à fait éteinte et lorsque les circonstances s'y prêtent, elle se ranime. A l'intérieur de l'empire ottoman, les Grecs s'adressent aux autres peuples au nom de la civilisation hellène dont ils sont les représentants et qui confère à leur parole un prestige souvent magique. Jusqu'à la seconde moitié du XVIII-ème siècle, ils ont espéré faire renaître de ses cendres l'empire d'Orient dont l'unité politique était déjà réalisée par les Turcs, dont l'unité de langue serait assurée par les Grecs eux-mêmes et l'unité de croyance par l'orthodoxie: ce qu'ils voulaient en somme, c'etait un empire grec qui, avec le temps, aurait absorbé le Turc, maître du jour. D'après les plans du poète Rigas — Roumain d'origine, mais qui n'en fut pas moins le premier martyr de la lutte pour l'indépendance grecque — le nouvel Etat aurait eu une organisation fédérative où le caractère de chaque nation serait respecté et dont l'organisation sociale consacrerait le triomphe de la formule révolutionnaire: Liberté, Egalité, Fraternité.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Toute vie culturelle n'a pas non plus complètement disparu. Il est vrai que Byzance a depuis longtemps cessé d'être à la tête du mouvement intellectuel et artistique, mais la tradition grecque est encore vivante et, au nom de cette tradition, les Byzantins méprisent les barbares de l'Occident qu'ils ne cherchent pas à comprendre et que pendant longtemps d'ailleurs, figés comme ils le sont dans l'admiration du passé, ils ne réussiront pas à comprendre. Mais certaines circonstances vont les placer en face de la culture européenne: l'engrenage économique mondial ne tient compte ni des différences de croyances, ni des haines de race. Les lois économiques ont leur morale à elles et tolèrent que dans un pays comme la Turquie, que les fidèles d'Occident voudraient rayer de la carte du monde, des commerçants venus des Pays occidentaux fassent bientôt leur apparition. Ils s'installent en différents points de l'empire, mais c'est Constantinople qui exerce sur eux le plus vif attrait. Si bien qu'à la longue, la capitale de l'empire ottoman abrite dans ses murs les couches de trois civilisations différentes: l'Occident qui y est représenté par les

colonies italiennes, françaises et autres, l'Orient byzantin et l'Orient musulman. La ville acquiert de la sorte un caractère cosmopolite de plus en plus prononcé et, sur son vaste marché, ce ne sont plus seulement des produits qui s'échangent, mais encore des idées.

Le monde grec est peu à peu attiré par les sphères occidentales de Constantinople. Il y est d'abord poussé par ses propres intérêts: pour les pays d'Orient, les Grecs sont devenus les nouveaux Carthaginois du commerce et de la finance. Mais il y est également appelé par les intérêts de l'empire: celui-ci a besoin d'agents de liaison avec le monde occidental et les premiers à se proposer pour remplir cet office sont les Grecs. Ils s'emparent ainsi dans l'empire de certaines positions diplomatiques et se préparent à conquérir également les leviers de commande de la politique intérieure. Au siècle qui nous intéresse, c'est à dire au XVIII-ème, la carte décisive de l'empire ottoman se joue dans les Principautés Roumaines et celles-ci sont confiées aux Grecs de Constantinople, aux Phanariotes.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Ceci nous montre que, dans la métropole d'aspect asiatique, la culture européenne gagnait sans cesse du terrain et commençait à rayonner sur les populations de l'empire. Quelle éducation pouvait-on recevoir dans la Constantinople du XVII-ème siècle, c'est ce que nous montre l'exemple de Démètre Cantemir qui y fit ses études et qui devint l'un des plus puissants esprits de l'Europe de son temps. Dans la ville des Sultans, les idées se brassent, se heurtent, sapent lentement mais sûrement les bases d'un empire dont les fondements spirituels datent d'une époque depuis longtemps révolue. Les Sultans peuvent encore réunir les plus nombreuses et les mieux organisées de leurs armées, ils peuvent menacer et même conquérir des provinces et des pays européens, leur empire n'en est pas moins voué à la disparition. „L'esprit du siècle" a soufflé sur lui, il porte dans ses entrailles le germe de la maladie qui lui sera fatale. Et les porteurs de germes les plus actifs sont les Grecs: avant d'être démembré à la suite des luttes contre les peuples étrangers, l'empire turc d'antan a été désagrégé par l'esprit des temps nouveaux que les Grecs servaient avec fidélité. Stamboul n'a pas fait disparaître Byzance, c'est Byzance qui a tué Stamboul.

C'est pourquoi, dans l'empire turc tout entier, la primauté spirituelle revient, à un moment donné et pour un temps, aux Grecs. Le but qu'ils poursuivent est de créer à l'intérieur de l'empire une sorte de doublet moral de ce dernier et, soutenus par la croyance orthodoxe qui les rapproche de certains des peuples au milieu desquels ils vivent, d'entraîner ceux-ci dans une action commune d'émancipation. Les points de contact ne leur étaient d'ailleurs pas fournis seulement par la religion. Le joug étranger auquel ils étaient soumis avait fait naître en eux des sentiments identiques. Chez les peuples les plus différents, des conditions historiques communes créent des aspirations communes. On ne doit donc pas s'étonner qu'un auteur roumain de la fin du siècle dernier ait pu concevoir le projet d'écrire, dans un ouvrage consacré à l'histoire des Roumains, un traité spécial de *Philosophie de l'histoire de la Péninsule Balkanique.* Dans ces régions en effet il s'est créé, au-dessus des races, une unité spirituelle dont les caractères devront être déchiffrés par ceux qu'intéresse l'étude du sud-est européen. Les modestes observations de Boniface Floresco sont un indice qui prouve que, par delà les différences ethniques, peuvent se réaliser de grandes unités culturelles.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Dans ces contrées se développait un climat spirituel où l'idée cosmopolite, qui trouvait le terrain préparé par le christianisme et par la domination turque, devait pousser des racines profondes et où les sentiments humanitaires devaient s'épanouir. Il n'en fallait pas plus pour que la philosophie des Lumières pût acquérir ici de l'autorité, non pour prêcher aux peuples sa conception rationnelle de la divinité ou pour discuter les problèmes les plus subtils relatifs à la nature de la raison humaine, mais afin d'éclairer les esprits, de les rendre conscients de la dignité de l'homme. Mais les Lumières n'ont pas trouvé en Turquie, comme elles l'ont fait dans d'autres pays, le prince éclairé dont elles avaient besoin. Aussi n'ont-elles rien épargné, car l'épée peut vaincre l'épée, mais elle est impuissante devant l'idée. On a dit que leur grande victime a été la royauté française, mais elles en firent une plus grande encore: l'empire des Sultans. Comme une plante qui ne peut prospérer qu'à l'ombre, il s'est étiolé dès que le soleil de la culture a dardé sur lui ses rayons.

23. Ce n'est pas seulement grâce à la présence en Turquie des colonies d'Occident que les Grecs sont parvenus à connaître les idées nouvelles. Depuis longtemps déjà, ils avaient essaimé dans diverses régions d'Europe et on trouve au XVIII-ème siècle d'importantes colonies grecques à Marseille, à Venise et à Vienne. Leur principale occupation est le commerce, mais elles manifestent également une grande activité culturelle qui fait de ces colonies les principaux organes par lesquels le peuple grec a absorbé les idées nouvelles du temps. Grâce à ses possessions dans la Méditerranée du Levant, Venise n'est pas seulement une ville italienne, mais encore une grande puissance orientale. La population grecque des îles vénitiennes fait de la cité des doges le centre de sa vie intellectuelle. Mais la colonie grecque qui présente pour les Roumains un intérêt particulier est celle de Vienne, car elle entretient avec les Principautés Roumaines d'étroites relations et abrite de nombreux éléments roumains. Nous allons indiquer quelques données de nature à souligner le sens que prenait à cette époque la pensée grecque.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Depuis longtemps, la littérature grecque connaissait les ouvrages relatifs à la conduite du monarque. On a même soutenu que les *Învățăturile* (Conseils) donnés par le prince Neagoe Basarab de Valachie à son fils Théodose s'inspirent de sources byzantines. Dans la bibliothèque des Mavrocoratos de Bucarest figurait en manuscrit le fameux ouvrage d'Antonio de Guevara, l'*Horloge des Princes*, dans une traduction grecque due à André d'Athènes. On peut encore mentionner ici le *Théâtre politique* d'Ambrosius Marlianus dont la traduction est en général attribuée à Nicolas Mavrocordatos; cet ouvrage qui devait avoir de nombreuses éditions a également circulé en manuscrit. Il était donc naturel que les Grecs se tournent vers *Télémaque*. Cette oeuvre est publiée à Venise en 1742 dans la traduction d'Athanase Caraïoannis, mais elle devait être traduite à nouveau plus tard, entre autres par le professeur Govdelas de Iassy, dont la traduction paraît à Buda en 1801 et est rééditée à Venise en 1803 et en 1830. Il est vrai qu'un des intérêts de l'ouvrage était de présenter un récit et des personnages appartenant au monde grec; mais de la fable antique se dégageait un enseignement moderne que le siècle accueillit avec faveur. Le savant ouvrage de

l'abbé Barthélemy, *Voyage du Jeune Anacharsis en Grèce* est traduit quelques années après sa parution par Sakellarios, Rigas et Ventotis. L'arrestation et l'exécution de Rigas, coupable de partager les idées de la Révolution française, empêche de mener à bonne fin cette traduction qui devait être reprise plus tard par Chrisoverghis Curopallatis. En 1750, on imprime à Venise, dans la traduction d'Alexandre Canghellarios, l'*Histoire ancienne* de Rollin. La figure du philosophe qui avait séduit certains écrivains du siècle des Lumières, paraît dans la littérature grecque sous les traits du *Philosophe Indien* de Chesterfield, traduit par Ventotis et publié à Vienne en 1782. Un roman qui a connu dans le sud-est européen une vogue particulière est le *Bélisaire* de Marmontel. Dès 1776 il est traduit en croate par Pavle Djoulinatz et en 1783 il paraît à Vienne dans la traduction de Ventotis. Le roman où la figure du grand général servait de prétexte à d'interminables discussions politiques, s'attira la condamnation de la Sorbonne pour les idées de tolérance qu'il mettait en circulation. Cet ouvrage est de ceux qui se proposent l'éducation des princes et, de même que le *Numa Pompilius* de Florian — qui ne jouit pas d'une moindre faveur dans ces contrées — il se pare de plumes arrachées à *Télémaque*. A propos du roman de Marmontel, mentionnons également la traduction du drame *Belissarios* de Trautzen qui paraît à Vienne en 1819. Marmontel est encore connu comme un théoricien littéraire et sous ce rapport il est un des représentants les plus typiques de la conception que l'Encyclopédie se fait de la littérature. L'influence qu'il a exercée dans cet ordre d'idées sur les littératures du sud-est de l'Europe est beaucoup plus forte que celle de Diderot et fait sérieusement concurrence à celle de Boileau. Mais il est par dessus tout l'auteur des *Contes Moraux* qui ont joui d'une incomparable vogue chez tous les peuples européens et dont se sont délectés aussi les Grecs et avec eux les Roumains. Un fait qui a de l'importance, c'est qu'au nombre de ses traducteurs grecs figurent également des noms roumains comme ceux de Rigas, de Băilă, et que l'une de ces traductions, due à Ienache Papazoglu, est faite en même temps en grec et en roumain. Parmi les autres théoriciens de la littérature citons encore l'abbé Batteux dont l'oeuvre *Les Beaux-Arts réduits à un prin-*

BCU Cluj / Central University Library Cluj

cipe a été lue dans l'original, et La Harpe dont le *Lycée* a été connu plus tard. Les traductions française et italienne du critique anglais Hugh Blair, *Lectures on rhetoric and belles letters*, ont également circulé et devaient être largement utilisées par Vardallahos dans sa Ῥητορικὴ τέχνη.

Dans le domaine de la philosophie, Christian Wolff a de bonne heure exercé son attrait sur les Grecs: en 1729, Damian Sinope fait paraître une *Defensio philosophiae wolffianae* et l'on attribue à Eugène Vulgaris la traduction de l'*Arithmétique* et de la *Géométrie* du philosophe allemand, qu'un autre professeur de philosophie de l'Académie de Iassy, Nicolas Tzertzulis (Cercel), devait aussi traduire en langue grecque. C'est la *Logique* de Wolff qui se trouve à la base de la *Logique* d'Eugène Vulgaris parue à Leipzig en 1766. Mentionnons encore que l'un des disciples de Wolff, Baumeister, guidait lui aussi les esprits dans la direction des Lumières allemandes. La *Logique* de Baumeister a été traduite par N. Varcossi et sa *Métaphysique* est conservée dans le manuscrit de la traduction grecque de Démètre Darvari. Mais le philosophe qui recueille les plus nombreux suffrages est Condillac, que Benjamin de Lesbos introduit dans l'école grecque. Et, à côté de Condillac, le disciple de celui-ci, Destutt de Tracy, devait combler leurs aspirations spirituelles. La *Logique* du premier, traduite par Daniel Philippide, et les *Eléments d'idéologie* du second sont les manuels de base dans les écoles grecques. Dans la traduction de Georges Manuel, on publie à Leipzig en 1795 les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains* de Montesquieu et du même auteur, A. Calamogdartis devait traduire plus tard le conte *Arsace et Isménie*. Le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité* de Rousseau paraît en 1818 à Paris dans la traduction de D. Aristomenis et le *Contrat Social*, traduit par Gr. Zalic, paraît également à Paris en 1828. Mably *(Entretiens de Phocion)* est traduit et publié par I. Cascaba (Petersbourg, 1813) puis par Catherine Soutzo, qui publie sa traduction à Iassy en 1819. Fontenelle *(Entretiens sur la pluralité des mondes)* est traduit par Panaioti Codricas et imprimé à Vienne en 1794. Au courant des Lumières se rattache également l'oeuvre philosophique de Francesco Soave, disciple de Locke et de Condillac, dont Gr.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Constanta traduit et publie à Venise en 1804 les *Eléments de logique, de métaphysique et d'éthique*. Les *Nouvelles morales* du même écrivain italien sont traduites par C. Oiconomos et publiées à Venise en 1816. De Beccaria, l'un des plus célèbres disciples italiens des Lumières françaises, Coraï lui-même traduit le fameux ouvrage sur les *Délits et les peines*. La traduction publiée à Paris en 1802 est rééditée en 1823.

Mais l'auteur de prédilection des Grecs a été Voltaire. On peut même dire que toute la renaissance néo-grecque s'est développée sous l'influence du grand écrivain français. Pendant longtemps, cette admiration n'a pu se manifester qu'avec prudence, car nul écrivain ne s'est attiré autant d'anathèmes que Voltaire: en lutte preque incessante avec la puissance spirituelle de l'Eglise et avec la puissance temporelle des rois, sa fronde géniale a été le point de mire de l'Europe tout entière. Le plus vif désir de Joseph II n'a-t-il pas été de s'entretenir avec le redoutable écrivain? Et comme la prudence que lui commandait la raison d'Etat l'empêcha de réaliser ce désir, le prince n'a-t-il pas contourné plus d'une fois la demeure de l'illustre écrivain pour tenter de voir de loin celui dont il lui était interdit de s'approcher? Voltaire passait pour un véritable Antéchrist, ce qui exposait à de rudes épreuves ceux qui auraient osé témoigner leur admiration pour lui. C'est pourquoi lorsque Eugène Vulgaris traduit en grec et publie en 1768 un ouvrage consacré aux dissensions de l'Eglise polonaise, il juge à propos de passer sous silence le nom de l'auteur qu'il traduit et qui n'est autre que Voltaire. Il avait observé la même prudence lorsqu'il avait publié à Leipzig, deux ans auparavant, la traduction d'une autre oeuvre de Voltaire, *Memnon*, dont il avait bien indiqué le nom de l'auteur mais en omettant celui du traducteur. C'est de 1768 également que date la traduction du *Traité sur la Tolérance* de Voltaire, due au même Eugène Vulgaris. Il ne faudrait cependant pas croire que l'évêque de Pultava fût un esprit émancipé. En dépit de l'attrait qu'exerçait sur lui Voltaire, il n'en est pas moins un des auteurs de la traduction grecque des *Eléments de métaphysique* d'Antonio Genovesi, où le philosophe de Fernev était condamné avec d'autres philosophes du temps. Le théâtre de Voltaire a joui d'une faveur toute spéciale et forme la ma-

BCU Cluj / Central University Library Cluj

jeure partie du répertoire du théâtre grec à ses débuts. Sur la scène fondée à Bucarest vers la fin de la domination phanariote, on joue *Brutus, La mort de César, Mahomet, Mérope, Agathoclès* et probablement *Zaïre. Brutus* avait été traduit par Hristaris et fut publié à Bucarest en 1820. Mais cette pièce a également été jouée à Bucarest dans les traductions de C. Psomachis et de G. Seruios. *La mort de César* a été jouée dans la traduction de Seruios, dans celle de Draculis d'Ithaque et probablement dans celle de Iancou Vacaresco. C'est à Seruios également que l'on doit la traduction de *Mérope* et d'*Agathoclès;* quant à *Zaïre* elle est non seulement traduite par Jacob Rizos Rangabé, mais encore par Draculis d'Ithaque. *Mahomet* est publié plus tard, en 1832, dans la traduction de F. Spathi. Dans son traité de littérature, Jacob Rizos Néroulos affirme que, sur les conseils du Patriarche Samuel de Constantinople, Nicolas Caragea traduisit l'*Essai sur les moeurs et l'esprit des nations* et *Le siècle de Louis XIV* de Voltaire. En 1806 paraît à Venise l'*Histoire de Charles XII* traduite par Constantin Tzigara, et *Zadig*, traduit par D. N. Iskentery, est publié à Paris en 1819.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

En dépit de la lutte menée contre lui par l'Eglise orthodoxe, Voltaire pénètre profondément dans la conscience du peuple grec et contribue dans une large mesure au développement, chez ce peuple, de l'esprit révolutionnaire. L'une de ses tragédies les plus appréciées est *La mort de César* dont la représentation donne lieu à d'éloquentes manifestations: à la sortie du théâtre, les spectateurs grecs tirent des coups de feu et entonnent des chants révolutionnaires. Les acteurs eux-mêmes devaient participer à la lutte menée pour l'indépendance de leur pays; ils faisaient partie de la compagnie des mavrophores et plusieurs d'entre eux tombèrent héroïquement lors de la bataille de Drăgăşani. Aussi a-t-on pu affirmer que dans ces régions Voltaire a été l'objet d'un véritable culte et cette affirmation ne saurait nous surprendre. Ce culte qui devait être de longue durée a comme témoignage concret une oeuvre de vastes proportions: la grande bibliographie des écrits de Voltaire dont un Roumain, Bengesco, est l'auteur.

Dans le domaine juridique, les Grecs ont été préoccupés par la *Science de la Législation* de Filangieri. Si l'on ajoute à ce

dernier Volney (dont *La loi naturelle* est traduite par Pentedeca et publiée à Egine en 1828), Descartes, traduit par Méthode Anthrachites, Locke, Newton, Helvetius et d'Alembert dont l'autorité est invoquée à certains moments, on se rend compte que les Grecs se sont dirigés vers les grandes valeurs des Lumières ou vers leurs précurseurs.

Dans l'ensemble de la littérature grecque de l'époque, la note dominante est donc empruntée à la littérature rationaliste du XVIII-ème siècle. Mais les Grecs du temps s'intéressent également à certains écrivains des siècles précédents. En dehors des classiques grecs sont présents entre autres Boccace, Le Tasse, Boileau, Molière, Racine, Corneille, Bossuet. Par certains de ses aspects la littérature du temps évoque l'Arcadie ou le Risorgimento, il en est qui nous replongent parfois dans l'atmosphère des comédies de Molière, alors que d'autres nous mènent au coeur du préromantisme. Le théâtre italien est représenté par les tragédies de Monti, de Goldoni, de Métastase et d'Alfieri. Le *Philotas* de Lessing est traduit et C. Conkinakis traduit certaines oeuvres de Kotzebue: *Misanthropie et repentir, Les Corsaires, Pauvreté et orgueil,* et les publie à Vienne en 1801. Du théâtre allemand on traduit également la tragédie pathétique de Ziegler, *Hermiona,* qui paraît à Pest en 1826. L'idylle gessnérienne pénètre entre autres par les traductions de A. Coronios (*Der erste Schiffer,* Le premier nautonier, Vienne, 1797), par celles de Pierre Darvari (*Der erste Schiffer,* Vienne, 1819, *Dafnis,* Vienne 1821) et de Roxane Samurcaş (*Erast,* imprimé à Iassy en 1819). En 1826 paraît à Corfou une traduction de *La mort d'Abel.* La *Galatée* de Florian, traduite par Antoine Coronios, est imprimée en 1824. Notons enfin que l'*Atala* de Chateaubriand est traduite et publiée à Venise en 1805 et que *Paul et Virginie* de Bernardin de St. Pierre est traduit par N. Piccolos et publié à Paris en 1824—1825. L'oeuvre d'écrivains comme Wieland, Schiller, Goethe qui auraient pu fournir des extraits d'un autre intérêt que les histoires morales de Marmontel ou que le théâtre de Kotzebue exerce un bien moindre attrait.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

24. Entre ces lignes, qui fixent les grands méridiens spirituels entre lesquels s'est déroulée la vie culturelle du peuple grec

jusqu'à la fin de sa révolution nationale, on pourrait encore citer d'autres auteurs et d'autres oeuvres. Le paysage intellectuel qu'offre l'époque est varié, ses points de contact avec l'Occident sont nombreux; mais l'oeuvre de renaissance nationale n'est possible que grâce aux idées empruntées à certains écrivains du XVIII-ème siècle. Ceux que les Grecs ont cultivés dans la plus large mesure sont animés par l'esprit de l'Encyclopédie française: adversaires de l'organisation sociale de leur époque, ennemis de la bigoterie, amoureux des idées qu'ils recueillent dans des milieux divers, ils sont rationalistes dans leur organisation spirituelle et éclectiques dans leurs procédés. Par ces traits, ils correspondaient admirablement aux aspirations du peuple grec, rationaliste lui-même et d'un irrémédiable éclectisme.

25. En ce qui concerne l'influence exercée sur la conduite des affaires publiques par une éducation reçue dans l'esprit des Lumières, il convient de mentionner ici l'oeuvre du prince phanariote Constantin Mavrocordatos, dont les réformes sociales inspirées par des sentiments humanitaires tendaient à améliorer le sort des travailleurs. Comme il fallait s'y attendre, elles ont soulevé les critiques de certains des grands boïards du pays peu disposés à faire des concessions aux idées nouvelles. Un fait particulièrement significatif est la révolte d'un écrivain comme Ienache Kogalniceanu qui ne pouvait comprendre qu'un prince s'entretînt avec les petites gens, tout en ayant l'audace de fermer les portes de la cour princière à un grand boïard. Kogalniceanu se montrait ainsi le digne élève de l'école de la Patriarchie de Constantinople, car il avait été formé dans ce milieu qui devait donner le signal de la lutte contre les idées révolutionnaires du siècle.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

26. Ces idées devaient porter leurs fruits. A côté des Grecs, le peuple roumain était appelé, lui aussi, à modifier sa mentalité sous l'influence des idées occidentales et à contribuer à l'établissement du sud-est européen sur des assises nouvelles.

Les relations du peuple roumain avec le monde grec existaient de longue date, mais c'est au XVIII-ème siècle qu'elles atteignent leur apogée. Les règnes phanariotes ont grandement

contribué au resserrement de ces liens. Par des alliances de famille dans certains cas, mais le plus souvent grâce à une éducation commune, la haute société roumaine atteint à une sorte de communion spirituelle où des aspirations simultanées vers la culture effacent toute distinction entre ce qui est grec et ce qui est roumain. L'Académie de Bucarest avait été fondée par le Stolnic Constantin Cantacuzène avant l'avènement des Phanariotes. Après avoir brillé d'un vif éclat sous le règne de Constantin Brancovan, l'école subit une éclipse et ce n'est que dans la seconde moitié du XVIII-ème siècle qu'elle regagne le terrain perdu, grâce à l'organisation que lui donnent Alexandre Ypsilanti et plus tard Caragea. L'Académie de Iassy, fondée plus tard, est organisée par Grégoire Ghica. L'importance que gagnent peu à peu les études scientifiques dans ces écoles en font bientôt de puissants foyers de culture. Alors qu'à leurs débuts elles se caractérisaient par le culte exclusif de l'antiquité, elles accueillent avec le temps les préoccupations caractéristiques de l'époque. La réforme d'Ypsilanti qui date de 1776 enlève à l'Académie de Bucarest son caractère purement grec: à côté du grec elle fait une place au latin, au français et à l'italien. La physique ne peut être enseignée qu'en grec, mais les mathématiques et l'histoire pouvaient tout aussi bien l'être dans une des autres langues étudiées. Le programme avait un caractère véritablement encyclopédique et, par l'importance accordée aux sciences — l'astronomie y figurait aussi — l'école de Bucarest se conforme aux idées du temps. Plus réticente, la réforme faite en Moldavie par Grégoire Ghica prévoyait cependant l'étude du latin et des mathématiques. Organisée de la sorte, l'école de Iassy est dirigée par Eugène Vulgaris, l'esprit le plus puissant de la culture grecque au XVIII-ème siècle; elle est dirigée aussi par Nicéphore Theotokis, le fin connaisseur de l'oeuvre poétique de Voltaire et l'adversaire de sa philosophie. Mais la réforme la plus importante de l'école de Iassy ne devait être faite qu'un peu plus tard et elle est due à Moruzi. Elle transforme l'école en académie „de philologie et de science". Même dans les écoles des petites villes, comme celle qui a été fondée à Slatina par Ionaşcou, le latin figure à côté du grec. Et si les résultats obtenus par ces écoles n'ont pas toujours répondu aux attentes, ce qui leur

a fait défaut ce n'était pas le programme mais bien les hommes capables de le réaliser. Vers la fin du siècle les académies princières de Bucarast et de Iassy passent pour avoir élevé l'enseignement grec jusqu'aux cimes les plus hautes qu'il ait jamais atteintes. Sous les derniers phanariotes, on fait venir au prix des plus grands sacrifices pécuniaires, les professeurs les plus renommés. Un Lambros Photiades, un Néophyte Ducas, un Constantin Vardallahos, qui enseignent à l'école de Bucarest et la dirigent, sont des professeurs d'une grande autorité et des écrivains cotés dans les annales de la littérature scientifique néo-grécque. Quant à Démètre Govdelas, le professeur de philosophie de l'Académie de Iassy, ce n'est pas seulement un profond connaisseur de la langue et de l'esprit français, mais encore un remarquable vulgarisateur. Il publie en cette qualité un traité d'*Economie pratique* dans le style de ceux que nous offre le mouvement littéraire roumain du temps. Dans ces écoles, jeunes Grecs et jeunes Roumains faisaient côte à côte leur apprentissage de la vie, ce qui détermina plus tard un ancien élève de l'Académie de Bucarest, Héliade Radulesco, à reconnaître que sur les bancs de l'école, les écoliers grecs fraternisaient avec leurs camarades roumains. Par sa culture, par ses liens familiaux et sociaux, la haute société roumaine noue de puissantes attaches avec le peuple grec; c'est pourquoi en 1821 la révolte de Tudor Vladimiresco et des paysans d'Olténie devait éveiller un si faible écho parmi les boïards roumains, qui se sentaient moins proches de ceux qui étaient leurs frères par le sang que des Grecs contre lesquels se soulevaient ces paysans. Le cas le plus éloquent est celui de Nicolas Vacaresco: fils de ce Ienăchiță Vacaresco dont le testament enjoignait à ses successeurs de travailler au „progrès de la langue roumaine et à la grandeur de la patrie", il conduit dans les premiers temps les armées du prince contre les révolutionnaires olténiens. Ce fait a son explication: son père, dont les mérites pour la culture roumaine ne sauraient être contestés, avait été marié trois fois et ses épouses étaient toutes trois des Grecques de Constantinople.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

27. La contribution fournie par l'élément roumain à la renaissance de la culture grecque est d'ailleurs remarquable. Il ne

s'agit naturellement pas d'un idéal de culture limité à la Grèce nouvelle. Cette dernière suscite d'ailleurs un certain intérêt chez quelques Roumains; mais l'image qui se projette devant tous les yeux est celle de Byzance et surtout celle de l'antique Hellade. Aussi le rôle que joue la langue grecque dans ces contrées est le même que celui qui est assumé en Occident par le latin. Mais, en dehors du prestige que conféraient au grec les souvenirs de l'antiquité, cette langue était imposée par le désir de différencier l'orthodoxie du catholicisme. On ne pourrait donc échapper définitivement à l'emprise grecque que le jour où, sous l'influence des idées du siècle, l'Eglise perdrait l'empire exclusif qu'elle avait sur les esprits.

Vers la fin du XVIII-ème siècle, la lutte est inspirée par la haine contre le tyran. Les idées qui devaient provoquer la révolution française gagnent du terrain dans les consciences et le théâtre d'Alfieri, qui est très apprécié en Grèce, contribue à les propager. A la *Marseillaise* répond l'hymne de Rigas. Mais l'hymne de Rigas s'adressait aux Grecs, et Rigas était Roumain: c'est que dans sa pensée les Grecs étaient les plus désignés pour mettre fin à la domination turque et organiser, sur les ruines de l'empire ottoman, l'Etat fédéral du sud-est européen.

D'ailleurs Rigas n'est pas un isolé. Il fait partie d'une véritable pléiade d'écrivains roumains de langue grecque et les rapports culturels maintiennent souvent en équilibre la balance gréco-roumaine. Donnons à ce propos quelques précisions: les élèves roumains du professeur grec Lambros Photiades sont nombreux et munis d'une solide préparation scientifique. Citons entre autres: Grégoire Brancovan qui traduit du latin en grec l'oeuvre de Heineccius Στοιχεῖα τῆς λογικῆς καὶ ἠθικῆς φιλοσοφίας (Vienne, 1808); Zenobie Pop, fils d'un commerçant roumain de Transylvanie, qui publie à Vienne, en 1803, un savant traité de métrique et de poétique; Dinicou Golesco dont l'oeuvre principale est écrite en roumain mais qui note ses impressions de voyage en grec. Son frère, Iordache, auteur d'une grammaire de la langue roumaine et d'un lexique roumain, traduit pour la première fois en grec le roman de Bernardin de St. Pierre *Paul et Virginie*, et de nombreux écrits de Montesquieu: *Le temple de Cnide*,

Céphise et l'Amour, Arsace et Isménie et surtout *Les Lettres persanes.* Mais Lambros Photiades avait fait ses études à l'Académie de Janina et était lui-même l'élève du professeur roumain Cosma Bălan. Celui-ci, auteur d'ouvrages qui ont circulé dans les Pays Roumains, était un partisan enflammé de la géométrie euclidienne qu'il pensait pouvoir substituer à l'algèbre. On ne saurait passer sous silence l'activité d'un grand savant, Démètre Nicolas Darvari, qui a laissé de nombreux écrits en grec, au nombre desquels se trouve la traduction de la *Métaphysique* de Baumeister que nous avons déjà mentionnée. Plus modeste, l'activité du docteur Jean Nicolidi du Pinde n'en a pas moins le mérite d'avoir ouvert certains sentiers de la littérature médicale grecque. Etablis à Vienne, participant à la vie de la communauté gréco-roumaine de la capitale de l'Autriche, ils sont au nombre des écrivains roumains de langue grecque qui entrevoient clairement le destin différent des deux peuples. L'activité poétique de Ienăchiță Vacaresco se déroule parallèlement en grec et en roumain et il en est de même pour celle de son fils Alecou. Les frères Slătineanu, Georges et Scarlat, écrivent des odes grecques en l'honneur de Mavrogheni, prince de Valachie, et Iancou Vacaresco est l'un des traducteurs en langue grecque de la tragédie de Voltaire, *La mort de César.* Son contemporain, Constantin Michel Manu, nous a laissé une partie de son oeuvre poétique en grec et l'autre en roumain. En dehors de ses poésies, l'oeuvre de Manu comprend des traductions en grec de Voltaire et Delille, alors qu'il traduit en roumain La Fontaine et, fait significatif, Lamartine. Cette intime pénétration dans la vie culturelle des Grecs nous explique qu'il ait été donné à un Roumain, Valaoritis, de placer définitivement la lyrique moderne de la Grèce sur sa base naturelle, la langue vivante du peuple.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Mais s'il est un domaine où la contribution roumaine ait joué un rôle décisif pour les destins de la culture grecque à l'époque moderne, c'est la création de la presse. Le premier journal en langue grecque paraît à Vienne vers la fin de 1790 et il est fondé et dirigé par les frères roumains Marchides Pulio (Marcou Fuiu). Typographes et libraires, ce sont eux qui impriment clandestinement l'oeuvre révolutionnaire de Rigas et qui diffusent dans les Pays Roumains des livres qui sont le récep-

tacle des idées nouvelles. Ce journal, Ἐφημερίς, paraît jusqu'en 1797, date où ses éditeurs sont arrêtés comme complices de Rigas. Sa rédaction n'allait pas sans difficultés, car les rédacteurs ne connaissaient bien ni le grec populaire, ni le grec savant; mais le journal, dont une édition spéciale est destinée à la Turquie, devient le grand oracle des Grecs et défraie toutes les conversations. C'est également à Vienne que paraît en 1811 le second journal grec. Il est intitulé Εἰδήσεις διὰ τὰ ἀνατολικὰ μέρη et est publié par un professeur originaire de Cojani (Macédoine), Eufronie Popovici. Mentionnons pour terminer que la première revue en grec, Ἑρμῆς ὁ λόγιος, qui paraît à Vienne en 1811, est l'organe de publicité de la société philologique gréco-dace fondée la même année à Bucarest. La société, qui comptait parmi ses membres correspondants des savants comme Coraï et Kopitar, était placée sous la présidence du ban Grégoire Brancovan et possédait, en dehors du président, plusieurs membres d'origine roumaine.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

28. On connaît le sort qu'a eu la révolution des paysans olténiens de 1821: ceux qui ont remporté la victoire ne sont pas les paysans qui s'étaient sacrifiés, mais bien les boïards dont les privilèges ont été consacrés par le Règlement Organique. Mais si, du point de vue social, les résultats sont tout autres que ceux qu'on pouvait attendre, du point de vue culturel et politique les conséquences de cette révolution rentrent dans l'ordre naturel des choses: le détrônement des Phanariotes a pour effet d'atténuer peu à peu le rôle de l'élément grec dans la culture roumaine des Principautés. Il ne faudrait pas en conclure que cette date marque le début du processus de dissociation. Il était déjà commencé dans des conditions sur lesquelles nous reviendrons plus loin. Mais il ne faudrait pas croire davantage que 1821 consacre la rupture de toute relation avec les Grecs. Le maintien en est assuré d'abord par les nécessités économiques. Enfermée dans un réseau compliqué d'intérêts, la vie économique a ses exigences qui ne cèdent ni sous la pression des sentiments, ni sous les vagues des phrases déclamatoires. Beaucoup plus tard, en mai 1863, les voyageurs étrangers entrés à Bucarest se répartissaient comme suit: 116 Français, 164 Italiens, 788 Allemands (ce

chiffre s'applique à toute la population des pays d'Allemagne et de l'Autriche et comprend donc également les Roumains qui vivaient dans cette dernière), 9 Anglais, 11 Russes, *232 Grecs*, 27 Serbes, 35 Israélites et 31 Mahométans. Dans ce domaine les Grecs détiennent encore la priorité. Aussi ne doit-on être surpris ni par le nombre élevé des écoles élémentaires grecques qui existaient en Valachie à une date très avancée, ni par la déclaration que fait en 1846 Ienake Papazoglu, un des traducteurs de Marmontel: la traduction qu'il publiait à cette date avait été faite 22 ans auparavant „non seulement en roumain mais encore en grec parce que cette langue est employée depuis très longtemps et qu'elle doit être apprise et parlée comme une des langues de la patrie".

Il y a plus. Parmi les écrivains qui s'affirment dans la culture roumaine après 1821, nombreux sont ceux qui ont fait leurs études à l'école grecque ou à l'école grecque et roumaine à la fois. C'est dans une certaine mesure le cas de César Boliac qui, dans une poésie adressée au poète grec Alexandre Soutzo, souligne le parallélisme des cultures roumaine et grecque et la contribution roumaine au processus de régénération culturelle et politique de la Grèce:

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Depuis des siècles, ces deux peuples ont suivi des voies parallèles:
Vous êtes partis plus tôt, mais vous ne nous avez pas dépassés.
A travers les malheurs qui se sont abattus sur nous,
Nous n'avons jamais renié notre amitié.
Vous savez bien que ce pays — votre asile — a facilité,
Par l'esprit et par les bras, le projet que vous aviez forgé.

A côté de Boliac, rappelons Grégoire Alexandresco qui dédie au peuple grec une de ses odes les plus enthousiastes; Héliade Radulesco qui, en poète qu'il est, voit dans le drapeau grec le symbole de la liberté générale et qui, pendant la révolution de 1848, en qualité de lieutenant du prince adressait à l'agent diplomatique grec des paroles qui définissent de la plus heureuse façon les rapports entre Grecs et Roumains: „Ces deux nations ont le droit d'être l'une pour l'autre des soeurs sur la voie du progrès".

L'oeuvre de certains écrivains mineurs qui se rattachent par

leur origine au peuple grec nous offrent des témoignages encore plus caractéristiques. Le premier qui s'impose à l'attention est Aristia. Alors qu'il s'apprêtait à quitter la Valachie après qu'eut éclaté la révolution de 1821, ses amis roumains l'enjoignirent de rester: „Reste chez nous, Aristia". Aristia demeura et après avoir traduit Molière en grec, il poursuivit son activité en traduisant Alfieri en roumain. Le cas de Costache Caragiale est analogue: éloigné du monde grec, il parcourt avec sa troupe d'acteurs la Moldavie et la Valachie. Il prend conscience des liens qui le rattachent à ce pays et prend à un moment donné une décision héroïque qu'il annonce de façon théâtrale: dorénavant, le cosmopolite fera place en lui au Moldave. Faut-il joindre à ces noms celui de Serrurie qui, dans certains de ses poèmes, fait alterner les strophes grecques avec les strophes roumaines? ou mentionner des écrivains comme Vellisson qu'attirent le *Ramayana*, Horace et Young, et qui, poète lui-même en grec et en roumain, traduit en grec des poésies roumaines? ou comme M-me Eftihia Cotake, le „rossignol roumain" qui célèbre sur sa lyre „vitafère" l'union des Principautés Roumaïnes et notre ancêtre commun, à elle et à nous, Michel le Brave?

Les témoignages que nous invoquons sont choisis au hasard et, partant, disparates. Si des noms comme ceux d'Aristia et de Costache Caragiale sont connus dans des cercles assez larges, Serrurie, Vellisson ou M-me Eftihia Cotake ne sont que des écrivains d'importance minime. Nous les avons cependant mentionnés, non pour demander à leurs écrits ce qu'ils ne sauraient nous offrir: l'art, mais pour prouver que, même après la révolution de 1821, la culture roumaine a conservé des attaches avec la culture grecque à laquelle elle fait non seulement des emprunts mais encore des prêts. Ces faits isolés qui deviennent de plus en plus rares, apparaissent avec le temps comme de véritables anachronismes. Des lois différentes président au destin de ces deux peuples. Incapable d'abandonner le culte de ses dieux morts, la littérature grecque devait se débattre pendant tout le XIX-ème siècle à la recherche de ses voies propres. La littérature roumaine, qui fut un temps tributaire de l'Hellade mais dont certains rameaux ne tardent pas à subir l'attrait de la Rome impériale, est, au cours de ce siècle, le théâtre d'un étrange com-

bat qui se livre entre les deux cadavres qu'étaient à cette époque le latinisme et l'hellénisme et qui se termine par la victoire de l'élément vivant, de l'esprit roumain. Délivrée des tutelles qui l'avaient jusqu'alors entravée, la poésie roumaine devait atteindre dans la seconde moitié du siècle, avec Eminesco, une des plus hautes cimes de l'art. A cette date, les voies s'étaient depuis longtemps séparées; mais, comme un lointain rappel de leur ancienne connexité, comme un reflet de la jouvence commune où ils avaient bu à longs traits, la fusion de l'esprit roumain et de l'esprit grec devait faire naître, tout près de nous, la Comtesse de Noailles: elle se sentait d'autant plus française qu'elle descendait de deux peuples dont la physionomie moderne s'est réalisée avant tout sous l'influence de la France. On pourrait parler, dans son cas, d'un retour au foyer des ancêtres.

29. A partir d'une certaine époque, les mêmes remous s'observent dans la littérature de langue roumaine des Principautés. Ce fait s'explique non seulement par les liens étroits qui la rattachaient à la littérature grecque, mais encore par le contact direct qu'elle entretenait avec les littératures occidentales. Le prince est phanariote, mais les grands dignitaires qui l'entourent sont recrutés parmi les boïards du pays, et ces derniers sont amenés à chercher une orientation politique dans les sphères mêmes où s'adressait aussi le prince. Les indications dans ce sens abondent.

BCUCluj / Central University Library Cluj

Il y a d'abord les journaux étrangers. En 1740, Constantin Mavrocordatos se tient au courant des nouvelles par des journaux venus de Hollande, de Cologne, de Leipzig, de Vienne et de Mantoue, et en 1777, Grégoire Ghica est abonné à des feuilles paraissant à Cologne, à Londres, à Utrecht, à Vienne, etc. En général la Sublime Porte ne voyait pas d'un bon oeil la diffusion des journaux étrangers dans les Principautés Roumaines. Mais, dans les cercles de l'aristocratie et du négoce, on n'en lit pas moins des publications dans le genre du fameux *Journal Encyclopédique*. On lit par exemple le *Journal de Francfort*, le *Spectateur du Nord*, le *Journal Littéraire*, le *Mercure de France*, l'*Almanach des dames*. Moins connus, le *Notizie del Mondo* et *Il Redattore italiano* font cependant leur apparition,

de même que *Die fliegende Poste* et *Ofener Zeitung*. En outre, les publications grecques mentionnées dans les pages précédentes apportent, elles aussi, aux lecteurs des nouvelles des mêmes contrées. Les lectures d'un grand boïard comme Barbu Ştirbey sont des plus variées. Il se montre préoccupé du sort des journalistes Marcou Puiu dont il lisait la feuille, mais il est également informé sur la marche des affaires européennes par des journaux français, allemands et italiens. Certains de ces journaux étaient pénétrés des idées révolutionnaires claironnées par les grands écrivains français du XVIII-ème siècle. Le cas le plus caractéristique, à ce propos, est celui de l'évêque César de Râmnic, abonné à divers journaux français, à divers *Mercures* qui sont *politiques*, ou *littéraires et politiques*, ou *historique, politique et philosophique* et qui en 1778 se dirigeait vers le *Journal encyclopédique de libre propagande philosophique*, lecture bien profane pour un serviteur des autels.

30. Non moins importante est l'arrivée dans les Principautés de certains étrangers. Parmi les précepteurs qui y vinrent sous le règne d'Alexandre Ypsilanti, on rencontre l'Espagnol Emanuel d'Arriete y Berio, le Prussien Weber. Un certain Wili l'Allemand et un Michel l'Allemand sont mentionnés parmi les précepteurs des enfants de Gabriel Conachi. Il y a également des Italiens, au nombre desquels se trouve Panzini, l'un des éditeurs de l'oeuvre de Gennone, qui passe pour l'inspirateur de la réforme scolaire réalisée par Ypsilanti. Mais les plus nombreux sont les Français. Ils occupent les fonctions les plus diverses: tantôt secrétaires des princes comme Linchou, La Roche, Gaspary de Belleval ou le comte d'Hauterive; tantôt professeurs particuliers dans les familles nobles ou princières comme Ledoulx de Sainte-Croix, Mériage, Marchand, Clémaron, Coulin, Martinot, les frères Trécourt, le marquis Beaupoil de St. Aulaire ou le „régicide" Fleury qui, à vrai dire, n'a tué aucun roi, mais qui a pris part à une révolution régicide. Parmi ces nouveaux venus, les uns étaient des réfugiés politiques et ils apportaient avec eux les idées du parti auquel ils étaient affiliés. Les autres étaient parfois de simples hommes de service dans le genre de ce Mille dont descend l'écrivain Millo, à moins qu'ils ne

fussent danseurs ou cuisiniers. Le modeste office qui leur était confié ne correspondait pas toujours à leurs capacités. Louis Repey ne fut-il pas un temps cuisinier, alors qu'il devait parvenir un peu plus tard professeur à Iassy et collaborer à des feuilles roumaines, après avoir débuté dans son pays comme traducteur de Byron? Certains de ces étrangers nous ont laissé des écrits sur les Pays Roumains. Au nombre de ces derniers mentionnons l'Allemand Wolf, le Suisse Sulzer, le Ragusain Raicevich, Jean-Louis Carra qui devait prendre part à la Révolution française et périr sur l'échafaud, le comte d'Hauterive auquel était réservé en France une éblouissante carrière scientifique et politique.

31. Les conditions politiques dans lesquelles se trouvent les Principautés Roumaines au XVIII-ème siècle empêchent un contact direct et soutenu avec l'Occident. La nature de leurs occupations permettait aux commerçants grecs de circuler d'un pays à l'autre et d'y établir des bases d'action. Mais les seuls Roumains des Principautés qui fussent capables d'entreprendre des voyages à l'étranger étaient les boïards. Or, depuis la double tragédie dont Constantin Brancovan et Démètre Cantemir avaient été les victimes, une double suspicion et une double interdiction pesait sur eux: le gouvernement central de Constantinople et le gouvernement local des Phanariotes étaient également intéressés à rompre tout lien avec l'étranger. C'était la première mesure que dictait la raison d'Etat à l'égard d'une classe sociale qui se caractérisait dans une large mesure par son esprit frondeur. Aussi les relations avec l'Occident, qui s'étaient établies au XVII-ème siècle, ne pouvaient-elles manquer de stagner. Elles existent encore sous Brancovan. Răducanu Cantacuzène fait alors ses études à Padoue et à Paris, et Mathieu Cretulesco, ancien élève de l'académie fondée par le Stolnic Constantin Cantacuzène à Bucarest, poursuit ses études à Vienne. C'est lui qui dans son testament en date de 1719 demande qu'on fasse le nécessaire pour que ses fils puissent faire leurs études à l'étranger où ils devaient approfondir leurs connaissances en latin et en italien. Mais l'interdiction pèse sans merci et le moindre écart se paie cher. Constantin Mavrocordatos qui monte sur le trône de Va-

BCU Cluj / Central University Library Cluj

lachie en 1744 permet à 12 fils de boïards d'aller faire des études à Venise; mais, bien qu'il fût lui-même épris de culture, il est obligé de les rappeler trois ans plus tard, par suite des intrigues qui se tramaient à Constantinople sur ce thème. Un sort plus pénible encore est celui de Calinesco, jeune boïard apparenté à la famille des Cantacuzène: il s'enfuit en Allemagne afin d'y étudier la médecine, mais il est repris et paie cette audace de coups de bâton appliqués sur la plante des pieds. On connaît enfin les complications diplomatiques auxquelles donne lieu la fuite à l'étranger des deux fils d'Alexandre Ypsilanti désireux de s'abreuver aux sources de la culture occidentale et d'échapper aux sévérités de la protection paternelle. L'interdiction ne frappait d'ailleurs pas seulement les boïards mais encore le prince: en dépit des preuves de dévouement qu'il avait données à la Turquie, Ypsilanti dut abandonner le trône.

Les voyages d'études à l'étranger sont donc rares surtout dans les premiers temps de la domination phanariote; plus tard, cet état de choses devait se modifier en partie. Un Basile Balș, originaire de Bukovine, fait ses études dans la Vienne de Marie-Thérèse d'où il revient libre-penseur. C'est à Vienne également que vont étudier A. Nenciulesco, D. Belu, C. Conachi, et ils y sont suivis par Costache Fălcoianu, Iancou Vacaresco, Constantin et Grégoire Cantacuzène. Jean Cananău qui séjourne un temps dans la capitale des Habsbourg poursuit ses études à Berlin où il a comme professeur le pasteur Hauchecorne. De même Georges Assaky, après avoir commencé ses études à Lwow, les continue à Vienne pour les terminer à Rome. Scarlat Sturza étudie à Leipzig d'où il revient avec des idées très avancées qui font de lui l'un des lecteurs du journal de la pensée libre, le *Journal encyclopédique*. C'est à Rome qu'étudie Amphilochie, le futur évêque de Hotin. Nicolas Roznovanu étudie d'abord en Allemagne puis en France. Vers la fin du XVIII-ème siècle et au début du siècle suivant, l'attrait de Paris ne cesse de grandir. C'est là que fait ses études — chose rare pour un Roumain des pays des Habsbourg — Paul Iorgovici, originaire du Banat; c'est à Paris également que va Georges Bogdan et que nous trouvons l'un des représentants les plus audacieux de la culture roumaine au XIX-ème siècle, Ionică (Jean) Tăutul. Avant la ré-

BCU Cluj / Central University Library Cluj

volution de 1821, la colonie roumaine de Paris s'accroît de façon sensible: Barbu et Georges Bibesco y voisinent avec Emmanuel Manega, les frères Filipesco, les frères Balaceano. Un peu plus tard, on voyait arriver à Paris, après un stage en Italie, les boursiers de l'Ephorie Scolaire de Valachie. A l'époque où ils se dirigeaient vers la capitale de la France, Dinicou Golesco parcourt l'Europe à la recherche des écoles les plus convenables pour ses enfants et il se fixe dans la Suisse française.

La France gagnait ainsi la première place dans les sympathies intellectuelles des Roumains. Les idées françaises s'étaient d'ailleurs frayé un large chemin dans les Pays Roumains, avant que ces derniers ne vinssent les capter à leur source. Diffusées par les Français établis dans les Principautés Danubiennes ou par l'entremise des Grecs et de la culture allemande de l'époque, elles s'appliquaient sur de nombreux points à la situation du peuple roumain et devaient le préparer à une nouvelle forme d'existence.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

32. L'importance détenue par la culture allemande dans ce processus nous est révélée par le cas de B. Balş ou par celui de Scarlat Sturza. Des pays d'un Joseph II et d'un Frédéric II tout imprégnés d'esprit français, on pouvait en effet revenir avec des convictions analogues à celles qu'un Ionică Tăutul ou un Euphrosin Poteca avaient pu acquérir dans la patrie de la libre pensée. C'est ce que l'on comprendra mieux en examinant la situation des Roumains de Transylvanie au XVIII-ème siècle.

Les circonstances dans lesquelles se trouvaient ces derniers différaient de celles de leurs frères des Principautés transcarpathiques. Aussi se sont-ils dirigés vers les idées des Lumières par des voies différentes. La vie des Roumains de Transylvanie au XVIII-ème siècle est caractérisée par les deux grandes luttes qu'ils eurent à soutenir: la lutte religieuse et la lutte pour la constitution, toutes deux de nature à aiguiser les esprits et à propager les idées.

La lutte religieuse est une conséquence des grandes transformations politiques qui se sont accomplies vers la fin du XVII-ème siècle. Au cours des guerres contre les Turcs, les armées autrichiennes occupent également la Transylvanie qui, la

paix signée, reste soumise à la maison de Habsbourg. Le clergé catholique estime qu'étant donné les circonstances, les Roumains de la région devaient être gagnés à l'Eglise romaine. Conduite avec persévérance et habileté, la propagande prend des proportions de plus en plus vastes et, s'il faut en croire des témoignages sur lesquels plane un certain doute, il semble qu'en 1697, sous le métropolite Théophile, se soit tenu à Alba-Iulia un synode où sont discutés et acceptés les points sur lesquels devait se faire l'union: le pape est reconnu comme chef de l'Eglise, la communion se fait sous les espèces du pain azyme, l'existence du Purgatoire est acceptée et on admet que le Saint Esprit procède non seulement du Père, mais encore du Fils. Le synode dont les travaux semblent avoir commencé en février aurait été prolongé jusqu'en mars, date où devait être prise la décision définitive. Mais tous ces efforts allaient être rendus vains par la mort du métropolite Théophile qui survint quelques mois plus tard. C'est de son successeur que dépendait désormais le sort de l'union. Le nouveau prélat était Athanase Anghel qui est investi métropolite des Roumains de Transylvanie par le métropolite Théodose de Valachie car, depuis le règne de Michel le Brave, l'Eglise roumaine de Transylvanie dépendait de l'Eglise valaque. A Bucarest on avait entendu parler des projets d'union, mais on ne savait rien de précis. Les regards du métropolite Théodose et de Dosithée, le patriarche de Jérusalem qui se trouvait alors à la cour de Brancovan, étaient fixés sur la Transylvanie. Comblé de dons et de conseils, Athanase Anghel regagna la Transylvanie. Mais tous les conseils devaient être vains: Athanase n'était pas l'homme des résistances, d'autant plus que l'union allait lui permettre d'accroître encore le nombre de ses titres nobiliaires. Avec son approbation, des listes d'adhésion à l'Eglise de Rome circulent en 1698; de faux-papiers mis en circulation par les Jésuites accélèrent la liquidation de ce processus de conscience et l'union parvient ainsi à être proclamée officiellement. Mais, comme si cette proclamation n'avait pas été suffisante, en septembre 1700 un synode en émet une nouvelle qui affirme explicitement que l'union avec l'Eglise de Rome a été réalisée de bon gré. A ce synode ont pris part un grand nombre de prêtres et d'archiprêtres. L'acte de l'union est signé à

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Vienne en 1701 et quelques jours après Athanase Anghel est de nouveau consacré, mais cette fois comme évêque uniate ou gréco-catholique. C'est ainsi que se consomme l'acte qui devait donner naissance, au sein du peuple roumain de Transylvanie, à des troubles comme l'Europe n'en avait plus connu depuis l'époque des luttes religieuses. C'est en effet une véritable guerre de religion qui s'engage et elle allait encore ajouter aux malheurs qui se sont abattus sur les Roumains de Transylvanie.

La première question qui se pose au sujet de ces événements c'est de savoir si l'union a été un acte de foi religieuse, un acte dont les motifs puissent être démêlés dans les hautes sphères de la conscience humaine. En fait, la fin du XVII-ème siècle a marqué une offensive du catholicisme. Les conquêtes territoriales qui se sont faites aux dépens de la Turquie devaient être couronnées par des conquêtes similaires dans le domaine spirituel. L'empire ottoman, que les Grecs voulaient transformer en empire grec orthodoxe, a lui aussi attiré l'attention de la Rome papale qui voyait en lui une proie facile. Et il en allait de même dans d'autres contrées que les nôtres. Vers la même époque, en France, un fidèle soldat du catholicisme, le roi Louis XIV, est conduit à la révocation de l'Edit de Nantes et aux persécutions contre les calvinistes. Loin d'être un fait isolé, l'union de l'Eglise transylvaine est donc une des positions que, dans son expansion, le catholicisme parvient à conquérir. Pour résister à une pression de cette importance, il aurait fallu un homme d'une autre trempe qu'Athanase Anghel, dont l'âme d'un vil métal était rongée par toutes les ambitions de ce bas monde.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

L'union fut d'ailleurs facilitée par des circonstances locales. A la fin du XVII-ème siècle, l'organisation de la Transylvanie conservait un caractère féodal. Dans les Etats à population homogène, cette organisation accentue les différences qui existent entre les classes sociales; mais en Transylvanie, où vivaient des peuples si divers par la race et par la foi religieuse, les distinctions ne portaient pas seulement sur les classes sociales mais encore sur les nations et sur les confessions. C'est ainsi qu'il y avait trois nations privilégiées: les Hongrois, les Saxons et les Sicules; quatre confessions reconnues: le calvinisme, le luthéranisme, le catholicisme et l'unitarisme; et deux classes socia-

les jouissant d'avantages divers: la noblesse et la bourgeoisie. Dans cet imbroglio de hiérarchies, ce qui prévalait c'était le critère social. Or, sous aucun de ces points de vue, les Roumains n'entraient dans les catégories privilégiées: ils étaient Roumains, ils étaient orthodoxes et, dans leur immense majorité, ils étaient paysans. Une partie de la noblesse roumaine avait été obligée de s'encadrer dans la noblesse hongroise afin de jouir des privilèges qui étaient dus à son rang; l'autre partie, celle qui avait préféré respecter les liens qui l'unissaient au peuple roumain, avait vu sa situation économique et son importance décliner de plus en plus et était parvenue à se confondre presque entièrement avec le menu peuple. Et sur ce dernier la fatalité de sa condition sociale pesait d'un poids écrasant.

Dans ces conditions, la domination autrichienne vint apporter un rayon d'espérance. Il était d'ailleurs bien naturel qu'un peuple qui avait tant souffert saisît la moindre occasion qui lui était offerte d'espérer. La propagande catholique sut déceler cet état d'âme et l'exploiter en persuadant aux Roumains que leur adhésion au catholicisme leur vaudrait des droits égaux à ceux des autres nations de la province. Par le diplôme du 16 février 1699, l'empereur Léopold accorde aux prêtres roumains qui étaient passés au catholicisme certains des privilèges dont jouissaient les catholiques de Transylvanie. On trouve cependant une formule permettant d'inféoder le clergé roumain à l'ancien clergé catholique de la province qui se voit attribuer un droit de contrôle. Ce diplome est suivi, quelque temps plus tard, d'un autre — Secunda Leopoldina — où se trouvent spécifiés les droits du clergé uniate et où est vaguement mentionné le peuple roumain qui était passé au catholicisme. Mais on crée une sorte d'office de contrôle de l'évêché gréco-catholique, un „auditor causarum generalium" qui devait être rempli par des membres de l'ordre des jésuites et dont le rôle consistait à paralyser toute action due à l'initiative de l'évêque et susceptible de léser les intérêts politiques du gouvernement et de l'Eglise de Rome.

Encore qu'il fût bien loin de satisfaire les légitimes aspirations du peuple roumain, le second diplôme léopoldien fut pendant longtemps boycotté par la diète transylvaine où se trouvaient représentées les trois nations privilégiées. Ce fait devait

BCU Cluj / Central University Library Cluj

entraîner toute une série de conséquences. Il a d'abord obligé les chefs des Roumains uniates à lutter pour l'application effective des prévisions inscrites dans le diplôme impérial, en second lieu il a éveillé dans l'esprit de ceux qui étaient passés au catholicisme le soupçon que l'union tout entière n'avait été que mensonge. La tension s'accroît d'autant plus que la propagande en faveur de l'union à l'Eglise de Rome revêtait souvent des formes violentes. La résistance orthodoxe s'organise dans le Maramurech, dans le Banat et dans le sud de la Transylvanie qui se trouve sous l'influence immédiate de la Valachie. Le patriarche de Constantinople participe activement à la lutte entreprise pour la défense des positions orthodoxes. Dosithée, le patriarche de Jérusalem, se rend à Braşov pour prêcher la résistance contre les catholiques. Des soulèvements éclatent sur divers points de la province. D'ardents défenseurs de l'orthodoxie parcourent le pays et fanatisent les foules: un Visarion Sarai ou un Sofronie parviennent à ébranler tout l'édifice du catholicisme. En dépit de l'aide qui lui est accordée par les officiels, malgré les canons que le général Bukow met en action contre les orthodoxes, la propagande catholique finit par avoir le dessous et doit renoncer à l'espoir de conquérir en entier la population roumaine de Transylvanie. Aussi l'acte d'union qui devait créer des dissensions religieuses entre les Roumains d'Autriche et leurs frères d'outre-Carphathes ne parvient-il qu'à créer deux camps parmi les Roumains transylvains.

A la suite de ces pénibles épreuves, l'Eglise orthodoxe de Transylvanie ne peut s'organiser qu'au prix des plus grandes difficultés. Ce qui venait encore accroître celles-ci, c'était le fait que la Valachie qui lui avait accordé le plus large soutien par le passé traversait à cette époque une période de déclin comme elle n'en avait jamais connu auparavant. Certes, il s'est trouvé parmi les princes phanariotes des esprits d'élite, éclairés par les idées du siècle, mais la plupart d'entre eux apportaient sur le trône la mentalité du fermier dont le bail est à court terme. Loin d'accorder une aide aux Roumains de Transylvanie dans la lutte religieuse qu'ils avaient à soutenir, ils n'étaient préoccupés que de leurs propres intérêts. Leur intervention était d'ailleurs rendue difficile pour une autre raison: au XVII-ème siècle

la Transylvanie était, comme la Valachie, soumise au joug turc. L'intervention de la Valachie dans les affaires religieuses de la Transylvanie se passait donc à cette époque dans les limites d'un seul Etat. Il est vrai que la Valachie resta fidèle à cette politique de protection même au cours des premières années qui suivirent la conquête de la Transylvanie par l'Autriche; mais c'est qu'elle était alors gouvernée par le grand prince que fut Constantin Brancovan, dont le prestige était incontesté et que la politique autrichienne entoura d'attentions.

Le sort de l'Eglise uniate n'est d'ailleurs pas plus heureux. Et cependant, l'union qui n'avait pu s'accomplir que grâce à la mesquinerie de ses réalisateurs devait se maintenir grâce à la grandeur d'âme de quelques personnalités qui allaient s'élever dans les rangs des nouveaux adeptes de Rome. Comblé de dignités et d'honneurs, Athanase occupe encore quelques années le siège épiscopal, où son action est annihilée par l'absence chez lui de toute valeur spirituelle et par la présence de l'auditeur jésuite. A sa mort, le siège de l'évêché uniate de Transylvanie est occupé par Jean Pataki, qui transporte sa résidence d'Alba Iulia à Fagarach. Elle est enfin transférée à Blaj par le successeur de Pataki, Innocent Micou (Klein), qui devait être le champion aussi courageux qu'éclairé de la cause roumaine.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

L'activité d'Innocent Micou met en lumière le véritable sens que l'acte d'union avait aux yeux des Roumains. Descendant d'une vieille famille de notables roumains de Transylvanie, il naquit à Sad en 1692. Il fit ses études à Târnavia en Slovaquie, entra très jeune dans les ordres et, peu de temps après la mort de Pataki, il fut appelé à occuper le siège épiscopal devenu vacant. Il était jeune, il était audacieux, il avait de grands projets.

On a pu affirmer, à juste titre, que l'histoire des Roumains de Transylvanie „est avant tout leur histoire religieuse, car l'Eglise est la seule institution importante qu'ils aient possédée par le passé comme de nos jours dans les pays de la couronne hongroise. Quant à leurs chefs, ce sont les évêques autour desquels se groupent, comme autour des princes dans les autres Etats, tout ce qu'il y a de plus remarquable dans la vie du peuple roumain transylvain". Innocent Micou a réellement voulu devenir le chef du peuple roumain de Transylvanie qu'il s'est efforcé de

faire adhérer en entier à l'union. Il entreprend dans ce dessein de nombreux voyages à travers la province et fait tant et si bien que plus de six cents prêtres orthodoxes passent au catholicisme. Cet accroissement du nombre de ses fidèles augmentait l'autorité du jeune évêque, mais ce qu'il désirait encore c'était d'obtenir une plus grande liberté d'action dans d'autres domaines; aussi s'efforce-t-il d'affaiblir l'autorité du jésuite que l'acte d'union plaçait près de l'évêque et qui le plus souvent — comme ce fut le cas de Régai ou de Ianossi — était surtout préoccupé de détourner les fonds de l'évêché ou d'assurer grâce à eux à ses chevaux et à ses serviteurs un confort à la hauteur de la mission qu'ils remplissaient dans l'Etat. Mais la préoccupation essentielle d'Innocent Micou a été d'organiser l'enseignement catholique dans son diocèse. Dès 1717, l'empereur avait fait don à l'évêché uniate du domaine fiscal de Gherla et du village de Sâmbata de Jos dans le département de Fagarach. En 1738, ces deux possessions sont échangées contre le domaine de Blaj et ses environs. Une partie des revenus de ce domaine étaient destinés à l'entretien d'un certain nombre d'élèves et de professeurs des écoles qui allaient être fondées près l'évêché ou de ceux qui feraient leurs études dans des écoles étrangères. Comme la donation impériale ne pouvait seule assurer le développement de Blaj, le clergé uniate s'offrit à y suppléer sous forme d'une importante somme d'argent, grâce à laquelle le monastère et les écoles purent prendre naissance. Blaj allait de la sorte devenir un puissant foyer de culture. Mais Innocent Micou n'eut pas la joie d'ouvrir l'école dont il avait posé les fondements. Son activité politique conduite avec une rare énergie devait lui susciter l'hostilité des trois nations privilégiées qui n'étaient pas disposées à faire place à leurs côtés à une quatrième nation, surtout si cette dernière était la nation roumaine, la plus nombreuse de Transylvanie et partant la plus redoutable. Micou ne cessa jamais de réclamer l'application du second diplôme léopoldien en vertu duquel des droits devaient être accordés au peuple roumain. Sa présence à la diète de Transylvanie et ses paroles énergiques devaient déchaîner la fureur des représentants des trois nations privilégiées qui n'épargnèrent les injures ni à lui-même, ni à son peuple. Aussi l'évêque demanda-t-il justice à la Cour de Vienne dont la

BCU Cluj / Central University Library Cluj

parole se trouvait engagée par l'acte d'union. Charles VI venait de mourir et les débuts du règne de Marie-Thérèse étaient fort agités. En 1742, Innocent Micou se rendit à Vienne et proposa à l'impératrice, engagée dans des luttes pénibles, d'armer le peuple roumain pour soutenir la cause impériale. Il demandait en échange l'égalité des droits pour son peuple. Mais le résultat ne fut pas celui qu'il attendait. La Diète transylvaine reçut encore une fois l'ordre d'appliquer les prévisions du diplôme impérial, mais ce fut tout: une vaine recommandation de plus, ce qui en Transylvanie se traduisait par une nouvelle occasion d'insulter le clergé et le peuple roumains. Celui-ci continua donc à languir dans la servitude. Micou convoque alors en 1744 un synode où il attaque violemment cet état de choses et où il incite le peuple à la révolte. Ce fait ne pouvait rester impuni: appelé à Vienne pour donner des explications sur sa conduite, il est finalement réduit à s'exiler. Il devait mourir à Rome en 1768.

Une vie de combat menée pour la défense et pour le progrès de son peuple, voilà ce que représente Innocent Micou dans l'histoire roumaine. La décision qui caractérisait tous ses actes a été un stimulant pour les esprits timorés comme pour les résignés. Après lui, les demandes adressées par les Roumains, uniates ou non, pour revendiquer leurs droits seront souvent formulées sur un ton catégorique. L'autorité étrangère sera souvent menacée, l'impératrice sera informée que si les doléances des Roumains ne sont pas prises en considération, des soulèvements auront lieu dans la province. En 1760 les rapports officiels enregistrent des paroles comme celles-ci qui caractérisent l'état d'esprit du peuple opprimé: „le pouvoir des nobles est révolu, c'est nous maintenant qui sommes les maîtres". La révolution d'Horia planait, menaçante.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

A la lumière de ces faits le véritable sens de l'acte d'union nous apparaît. Réalisée grâce à la faiblesse d'un évêque avide de grandeurs temporelles et secondée par des prêtres désireux d'avoir leur part de privilèges, l'union réussit, après la douloureuse expérience d'Innocent Micou, à faire comprendre aux Roumains une vérité sur laquelle repose tout le progrès social: c'est que les droits ne s'accordent pas, ils se conquièrent.

Dans la partie occidentale de la Dacie et particulièrement dans le district du Bihor, l'union réalisa dans les premiers temps des progrès satisfaisants. Mais ils devaient être de courte durée. La propagande du moine Sofronie s'étendit aussi à ces régions et ce fait était de nature à troubler les consciences. Il y a plus: les Roumains uniates du Bihor relevaient de l'évêque catholique latin d'Oradea-Mare dont l'autorité se manifestait surtout par des demandes d'impôts supplémentaires. Les choses prennent un tour si critique que la Cour de Vienne décide d'envoyer une commission faire une enquête sur les lieux. Le résultat de cette enquête est édifiant: à l'exception des habitants de trois villages, tous les autres sont revenus à l'orthodoxie. Pour donner aux Roumains de cette région la direction spirituelle qui leur faisait défaut, un nouvel évêché est fondé. En théorie, il avait prin naissance en 1748 lorsque Meletie Covaci en fut nommé l'évêque. Mais cet évêché se trouvait dans une situation inférieure. Il était en effet subordonné à l'ancien évêché catholique latin d'Oradea ce qui faisait de l'évêque uniate une sorte de vicaire de son confrère. Ce fait n'était pas de nature à relever le prestige de l'union aux yeux des Roumains. C'est en 1777 seulement que l'impératrice parvient à faire reconnaître par le pape Pie VI l'indépendance de cet évêché qui, peu après, se voit octroyer par Joseph II le vaste domaine de Beiuş, grâce auquel les évêques roumains d'Oradea-Mare pourront accorder à la culture roumaine un large appui. Vers la fin du XVIII-ème siècle et au début du siècle suivant, sous Ignace Darabant et Samuel Vulcan, l'évêché roumain d'Oradea-Mare devient un lieu de refuge pour certains des grands écrivains roumains de l'époque.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

33. La conséquence la plus importante de l'union fut d'ouvrir aux jeunes Roumains qui se destinaient au sacerdoce les portes des écoles catholiques de l'empire et de Rome. Celles qui ont joué le plus grand rôle dans leur instruction sont les écoles de Târnavia en Tchéco-Slovaquie — une ancienne fondation culturelle de Nicolas le Valaque —, les collèges Pazmanian et Sainte Barbara de Vienne et le collège de la Propagande de Rome. Au collège de Sainte Barbara on créa même un institut spécial destiné aux jeunes Roumains qui avaient embrassé le catholi-

cisme. Plus tard, sous le règne de Joseph II, cet institut est transféré à Erlau puis dans la Pologne annexée par l'Autriche, à Lwow. Il s'y établit à la date où le rapt de la Bukovine par la monarchie habsbourgique fait de Lwow la capitale administrative de cette province roumaine.

C'est au collège de la Propagande que font leurs études Grégoire Maior et Athanase Rednic, futurs évêques de Blaj, de même que Sylvestre Caliani. Aux côtés de Géronte Cotorea, qui avait étudié à Târnavia, ils devaient jouer des rôles importants dans l'organisation de l'enseignement et de la vie religieuse à Blaj. Le séminaire de cette ville, dont la création avait été autorisée par un rescrit impérial de 1738, ne s'ouvrit qu'en 1754, du temps de l'évêque Pierre-Paul Aron. En même temps, des écoles qui devaient être dirigées par des prêtres sont créées dans les villages, grâce au dévouement et sous la surveillance directe de l'évêque Aron, homme auquel ont fait défaut l'énergie combattive et le verbe enflammé de son grand devancier, mais qui était doué en revanche d'une incomparable ténacité et d'une abnégation sans bornes. Pierre Aron s'impose surtout par la sincérité de sa foi. Poussé par son dévouement désintéressé, il se livra contre les orthodoxes à des persécutions qui devaient lui créer dans les rangs de ceux-ci une atmosphère défavorable. Il menait la vie d'un ascète et imposait le même genre d'existence à ceux qui l'entouraient. Samuel Micou parlant de lui le représente „maigre comme une planche", image dont le réalisme nous permet d'imaginer l'aspect que pouvaient avoir ceux de son entourage, soumis par l'évêque au même canon d'ascétisme qui devait leur assurer la rédemption et la vie éternelle. Il ne mangeait par jour qu'un seul repas maigre, récitait tant de chapelets que ses doigts en étaient usés et porta pendant onze ans un cilice. Grâce à cet évêque, économe et sévère dans l'administration des biens qui lui étaient confiés, Blaj, devenu centre de culture catholique, éclaire les esprits de plusieurs centaines d'élèves originaires de toutes les régions de Transylvanie. L'évêque organise également la typographie dont les presses allaient bientôt mettre au jour un grand nombre de livres, entre autres des manuels pour les écoles nouvellement fondées.

Tel est l'homme auquel le centre qui venait d'être créé est

redevable de son atmosphère. Ce n'est qu'en partant de ces constatations que l'on peut comprendre pourquoi Blaj allait donner à la culture roumaine une série d'esprits fanatisés qui ont parfois commis des erreurs, mais dont les erreurs portent en elles leur explication et leur pardon: le désintéressement.

34. La lutte religieuse conduisit d'une part à la scission du peuple roumain de Transylvanie et à la diminution de sa force de résistance, mais d'autre part à l'organisation de l'enseignement catholique roumain. Ce dernier fait devait avoir une influence considérable. Que ce soit à Blaj, à Vienne ou à Rome, qui dit Eglise catholique dit latin: or le latin ne fut pas seulement pour ces Roumains l'instrument qui leur permettait d'approfondir la parole du Christ, mais encore la voie qui les menait vers la découverte de leur origine. Cette découverte n'était d'ailleurs pas nouvelle: elle avait été faite bien longtemps auparavant par les grands chroniqueurs des Principautés. Ces chroniqueurs étaient de grands boïards, ils aimaient leur pays avec sagesse et travaillaient pour lui avec dévouement. Mais les liens qui les rattachaient à la civilisation orientale et leur connaissance de la culture latine leur permettaient d'échapper à l'emprise d'une seule idée: dans leur esprit, les idées se juxtaposaient et se mesuraient entre elles et ce fait était de nature à déterminer en eux un puissant sentiment de relativité qui tempérait leur enthousiasme. En Transylvanie au contraire, l'attachement exclusif à l'idée latiniste, le culte de la Rome antique, était la seule réaction possible devant les étrangers sous le joug desquels languissait le peuple roumain. Cette réaction qui reposait sur des bases sentimentales devait mener à formuler un credo scientifique à tendances exclusivistes dont l'influence sur la culture roumaine devait être décisive. L'idéal poursuivi était la latinité que les écrivains transylvains s'efforçaient de déchiffrer dans l'histoire du peuple roumain et dans sa langue. Le courant scientifique qui prend naissance dans ces conditions et qui est en général connu sous le nom d'„Ecole transylvaine" ou de „Renaissance transylvaine", est donc caractérisé par la prépondérance indiscutable des recherches historiques et philologiques.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Mais l'esprit de la philosophie des Lumières avait profondément pénétré dans l'Autriche du XVIII-ème siècle. Comprise dans les limites de la monarchie, la population de la Transylvanie devait naturellement participer au mouvement politique et social de celle-ci et surtout à l'effervescence idéologique qui caractérise les règnes de Marie-Thérèse et de Joseph II. Les idées nouvelles gagnent les cercles dirigeants et l'empereur lui-même se trouve à la tête du parti des réformateurs. L'édit de tolérance qui date de 1781 accorde à tous la liberté de culte et arrache ainsi l'Eglise orthodoxe à l'injuste situation dans laquelle elle se trouvait. Le sort des serfs est également amélioré par un décret de 1783 et l'année suivante la constitution transylvaine fondée sur la conception des nations privilégiées est abolie. Si par ces mesures, le prince s'attirait les fureurs de la noblesse hongroise et de la bourgeoisie saxonne, pour les Roumains, au contraire, il devenait „le divin et très juste empereur, le grand Joseph II". Les mesures prises par le souverain pouvaient être dictées par des intérêts politiques ou fiscaux, elles n'en cadraient pas moins avec les idées humanitaires et démocratiques du siècle et devaient faire naître dans l'esprit des sujets de la monarchie l'idée de la lutte de classes.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

35. Les intérêts nationaux des Roumains de Transylvanie se situaient sur la ligne des préoccupations sociales de l'empereur. Pour mieux comprendre le jeu des idées et des directives politiques qui en découlaient, il faut avoir en vue cette mosaïque de nations diverses qu'était l'Autriche. Chaque peuple y conservait ses traditions particulières, distinctes de celles de ses voisins. La réforme sociale apparaissait comme nécessaire à tous, mais c'était dans les couches inférieures, qui étaient en même temps les plus nombreuses, que le besoin s'en faisait le plus vivement sentir. Sous ce rapport, le peuple roumain de Transylvanie se trouvait, on l'a vu, dans une situation spéciale: comme ses classes supérieures avaient été absorbées par la noblesse hongroise, le gros de la population qui avait conservé son individualité nationale, loin d'être divisé en classes sociales aux intérêts antagonistes, se présentait comme un bloc unitaire, comme une seule classe pour laquelle les revendications sociales se con-

fondaient avec les revendications nationales. Si bien qu'en s'adressant aux Roumains la politique de Joseph II s'adressait à toute une nation opprimée.

Cet état de choses explique l'un des caractères essentiels de l'activité des hommes qui, sortis des rangs du peuple roumain de Transylvanie, vont assumer, vers la fin du XVIII-ème siècle et le début du XIX-ème, la mission d'éclairer leurs compatriotes: à leurs yeux, la lutte pour les revendications sociales se déroule sur le plan idéologique de la lutte nationale et la mission de procurer les arguments nécessaires à la discussion revient à l'histoire et à la philologie. Pour eux, l'élément social et l'élément national se superposent. Ce qu'ils veulent c'est dégager la vérité historique des lambeaux d'une fable que l'intérêt avait tissée autour d'un peuple, mais ils poursuivent en même temps l'affirmation des droits politiques et sociaux de ce peuple. L'Eglise catholique avait beau confiner ses élèves dans la préhistoire des idées sociales, elle ne pouvait les isoler totalement de la vie du siècle. A Rome et surtout à Vienne, les jeunes Roumains sont gagnés par les idées nouvelles. L'école qu'ils fréquentent dans la capitale de la monarchie leur enseigne officiellement les théories gallicanes et fébroniennes, et l'Aufklärung prend les esprits d'assaut pour les délivrer des fables et des superstitions. Au cours d'une même année, en 1784, ces idées devaient se traduire par deux gestes également révolutionnaires: d'une part le soulèvement d'Horia, qui allait affirmer par les armes les droits du peuple roumain à la liberté et, de l'autre, l'abandon de leur ordre religieux par les grands écrivains de la Renaissance transylvaine, qui ont voulu conquérir de la sorte la liberté spirituelle. Encore que le lien entre ces deux faits ne soit pas apparent, c'est le même fluide idéologique qui arme le bras de l'un et la parole des autres. Les enseignements du catholicisme qui prêchait la soumission aux institutions établies paraissaient périmés à des esprits victimes de l'injustice de ces institutions. Largement patronnée par l'Eglise, la réaction des pouvoirs consacrés, qui devait revêtir les formes les plus barbares, ne fut que le prélude du drame qui s'annonçait en Occident: sous le fouet et sous la roue de l'administration hongroise qui fit saigner le corps de Şincai et brisa les os d'Horia, s'agite l'idée qui devait ébranler

dans le monde entier les fondations de l'ordre social et donner le jour à des peuples nouveaux. Les idées qui avaient profondément pénétré dans les consciences allaient porter leurs fruits.

36. Elles étaient récoltées dans des milieux divers. En 1777, Carra affirmait que les ouvrages français auraient pu constituer l'objet d'un fructueux commerce dans les Pays Roumains si le Patriarche de Constantinople n'avait menacé de la colère céleste „tous ceux qui liraient des livres catholiques romains et particulièrement ceux de M. de Voltaire". Ce dernier en effet, n'était guère apprécié dans les cercles orthodoxes de la Patriarchie. C'est à la typographie de la Patriarchie que fut publié en 1798, l'ouvrage d'Athanase de Paros Χριστιανική Ἀπολογία. Le livre fut traduit en roumain en 1816 et la traduction devait être rééditée en 1819 sous un titre qui mérite d'être mentionné: *Apologie, ou réponse aux affirmations des athées. Et preuve donnée par notre très saint père Jean Chrysostome aux Juifs et aux Grecs auxquels il faut joindre de nos jours les Voltairiens, que notre Seigneur Jésus-Christ est le Dieu véritable.* La préface à cette traduction précisait que son but était de lutter contre les „païens émules de Voltaire, c'est à dire contre les athées de ce siècle". Et de fait, le livre combat avec acharnement le „très exécrable", le „très immonde", le „très pervers", le „très dévergondé", le „très athée", etc.. Voltaire. C'est également à lui que s'attaque Nicéphore Theotokis par la traduction de l'ouvrage de Don Clément, *L'authenticité des livres tant du Nouveau que de l'Ancien Testament, démontrée, et leur véracité défendue; ou Réfutation de la Bible enfin expliquée de V****, dans lequel était combattue l'oeuvre de Voltaire, *La Bible enfin expliquée.* C'est toujours Voltaire qui est visé dans le *Discours parénétique* de Macarios Cavadias (Venise, 1802), et dans une large partie de la *Versification morale* publiée par Alexandre Calfoglo en 1797. A Constantinople, Voltaire était même attaqué sur la scène: la comédie *La lanterne de Diogène* qui date de la fin du XVIII-ème siècle, dirige une partie de ses flèches contre le célèbre écrivain français.

C'est qu'en effet le „très pervers" Voltaire, Voltaire le tentateur, représentait un grand danger non seulement pour les

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Grecs, mais encore pour les Roumains. L'attraction qu'il exerçait sur la jeunesse roumaine est un fait signalé non seulement par Carra, mais encore par d'autres écrivains du temps. Une correspondance de Moldavie publiée en 1791 dans le journal hongrois *Magyar Kurir*, signale la large diffusion du français et de l'italien dans les rangs des boïards de la Principauté et l'estime particulière dans laquelle sont tenus Voltaire, Rousseau et certains autres écrivains de l'Occident. Sulzer lui-même s'étend longuement sur ce fait. Il était convaincu que le goût qu'éprouvaient les Roumains pour la langue et le livre français était dû exclusivement au contact des Russes soumis, eux aussi, à une puissante influence française. A l'en croire, c'est grâce à eux que les Roumains seraient parvenus à connaître l'oeuvre historique de Rollin, les tragédies de Voltaire et diverses oeuvres historiques et philosophiques. C'est vers ces dernières qu'allaient leurs préférences. Sulzer, qui n'aime personne, n'aime pas Voltaire, mais il le préfère cependant à Aristote tel qu'il était interprété dans les écoles roumaines de l'époque. L'esprit vif et mordant de l'écrivain français tenait enchaînée l'attention des élèves et les portait à réfléchir sur les préjugés dont leur éducation était entachée. Mais cet esprit ne pouvait cependant les séduire car les motifs apparents et les sophismes — c'est à cela que se réduit la pensée de Voltaire pour le Suisse atrabilaire qu'est Sulzer — n'entraînent pas la conviction. Sulzer, qui était venu en Valachie avec l'intention d'y fonder une académie de Droit et qui y a d'ailleurs enseigné la philosophie et le Droit naturel, s'est créé une échelle de valeurs bien à lui: il estime plus solide que celle de Voltaire la philosophie de Darjes, dont il a traduit pour ses élèves une partie des *Institutions* et du *Droit de la Nature*. Mais Darjes — cette humble plante poussée à l'ombre de la philosophie de Wolff — et sa „solide philosophie" n'ont pas eu l'heur de plaire aux élèves de Bucarest qui les trouvaient trop abstraits, — „allzuabgezogene".

Parmi les oeuvres roumaines qui n'ont pas encore été publiées, Sulzer lui-même note une *Volterie* traduite du français non pas directement, mais d'après une version grecque d'Eugène Vulgaris. Cette oeuvre qui traite de la guerre turco-russo-polonaise a été traduite en roumain par un inconnu. Un autre

Roumain qui fut sinon le traducteur du moins le grand admirateur de Voltaire est Ienăchiță Vacaresco qui, dans la grammaire publiée en 1787, déclare „inoubliable" la douceur de la *Henriade*, composée en français par le „philosophe" Voltaire. Malgré la diversité des sources de son oeuvre, Budai-Deleanu est aussi un disciple de Voltaire. Il est attiré par l'écrivain français aussi bien directement que par l'entremise de Casti. C'est de 1792 que date la traduction de l'*Histoire de Charles XII* (Istoria Craiului Sfeziei Carol al 12-lea). Elle est due à l'archimandrite Gherasim de la métropolie de Iassy, l'une des figures les plus intéressantes du temps. Gherasim avait fait ses études en Allemagne, mais ses préférences littéraires s'orientaient vers la littérature française dont il traduit, outre l'oeuvre de Voltaire mentionnée ci-dessus, le livre consacré par l'abbé Prau aux mystères de la Franc-maçonnerie (1787) et, en 1795, une histoire de l'Amérique. Mathieu Millo traduit des vers isolés de Voltaire et Alecou Beldiman s'attaque à *Oreste*, mais sa traduction n'est publiée qu'en 1820. *Memnon* est traduit d'après une version grecque par Costache Negruzzi. C'est également vers les contes de Voltaire et en particulier vers *Jeannot et Colin* que se dirige plus tard Stanciu Căpățâneanu dans *Biblioteca desfătătoare* (Collection de livres d'agrément) de 1830. A cette date, il a également un *Zadig* prêt à être mis sous presse. *L'histoire des voyages de Scarmentado* est traduit par un anonyme en 1831. Pendant sa courte carrière poétique, Basile Cârlova est attiré par le théâtre de Voltaire et il entreprend la traduction de *Zaïre*. *Brutus* est traduit par Daniel Scavinschi. *Mahomet* paraît en 1831 dans la traduction d'Héliade Radulesco, *Alzire* est traduite par Georges Assaky puis par Grégoire Alexandresco (1835) qui, bien après l'époque qui nous intéresse, devait traduire également *Mérope* (1847). *Zaïre* et *Alzire* ont également préoccupé Costache Conachi. Cette traduction restée fragmentaire n'a pas été publiée, pas plus que ne l'ont été les fragments traduits de la *Henriade* et divers courts poèmes, plus ou moins fidèlement rendus. Mais celui dont le bagage littéraire s'inspire presque entièrement de l'oeuvre de Voltaire est le contemporain et ami de Conachi, le comis Basile Pogor. Des traductions dont il est l'auteur, seule la *Henriade* a été publiée. Mais on conserve en manuscrit la traduc-

BCU Cluj / Central University Library Cluj

tion complète de *Zaïre,* une partie de la traduction de la tragédie de *Don Pedro,* de même que certains morceaux plus courts dont l'un est traduit d'après une version russe. La poésie galante de Voltaire a attiré Iancou Vacaresco.

Rollin, que mentionne Sulzer en 1782, ne devait être traduit qu'en 1823 par Basile Vârnav. L'*Esprit des Lois* de Montesquieu est présent à l'esprit des auteurs du projet de réforme scolaire de 1792. C'est de la même oeuvre que s'inspire, un peu plus tard, Ionică Tăutul dans son traité de politique. Mais la première traduction roumaine qui soit faite de Montesquieu est celle du conte d'*Arsace et Isménie* qui date de 1794 et est l'oeuvre d'un certain I. C. Les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains* ne sont publiées qu'en 1830 dans la traduction de Stanciu Căpățâneanu. Un autre auteur dont la situation est analogue à celle de Montesquieu est Rousseau: la première de ses oeuvres qui soit traduite est la comédie *Narcisse ou l'amant de lui-même.* Cette traduction est faite en 1794 par le même I. C. *Le Contrat social* traduit par Stanciu Căpățâneanu attend encore en 1830 des conditions favorables à son impression. Les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle est traduit par un anonyme au début du XIX-ème siècle. *Télémaque* a exercé sur les Roumains également un attrait particulier: il est traduit avant 1772 et donne lieu plus tard à de nouvelles versions, entre autres celle de Pierre Maior qui le traduit en 1818 d'après un intermédiaire italien. Dans le même ordre d'idées, notons le *Numa Pompilius* de Florian. La traduction due à Alecou Beldiman a été publiée à Iassy en 1820, mais des copies manuscrites de l'oeuvre circulaient depuis 1795. A côté de *Numa Pompilius,* mentionnons le *Bélisaire* de Marmontel qui fut également traduit vers la fin du XVIII-ème siècle. Cette traduction, oeuvre d'un anonyme, est conservée en manuscrit. La même oeuvre a été traduite également par Samuel Micou, mais son texte ne nous est pas parvenu, pas plus que celui de Conachi, ni celui qu'annonce en 1821 Diaconovici-Loga. Ce roman ne devait être publié qu'en 1843, dans la traduction de Siméon Marcovici; la même année, il paraît en fragments dans la traduction de T. Codresco et l'année suivante dans celle d'Alexandrine Magheru. Florian est encore présent par d'autres

BCU Cluj / Central University Library Cluj

oeuvres: sa *Galatée* est traduite par Costache Stamati en 1808; *La mort d'Abel,* dont la source doit être cherchée dans l'oeuvre de Gessner qui porte le même nom, est traduite par Beldiman en 1808 et publiée en 1818. Plusieurs traductions de *Célestine* sont faites dont l'une est due à Costache Negruzzi. La vogue de cet écrivain se maintient d'ailleurs assez tard et Grégoire Alexandresco lui-même devait lui emprunter le sujet de quelques-unes de ses fables et publier en 1832 la traduction d'*Eliézer et Nephtali.* Les oeuvres de Marmontel qui ont tenté les traducteurs sont variées. Ses contes moraux pénètrent dans l'almanach de Carcalechi pour 1818 qui présente *Adélaïde ou la bergère des Alpes.* Mais auparavant Costache Conachi avait déjà traduit *Alcibiade,* et *Le trépied d'Hélène* est traduit en 1824 par Costache Negruzzi. De la même année date la traduction de Ienake Papazoglu mentionnée ci-dessus; en 1829, Grégoire Pleşoianu publie la traduction d'*Annette et Lubin* et en 1832 paraissent les traductions d'Héliade Radulesco qui ouvrent une ère nouvelle. A cette date le nom de Marmontel était également connu comme celui d'un théoricien de la littérature: annoncé de longue date, le traité de littérature d'Héliade paraît en 1831 sous le titre de *Regulile sau gramatica poezii* (Règles ou grammaire de la poésie) et il apporte une riche moisson d'idées empruntées aux *Eléments de Littérature* de l'écrivain français.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Dans le domaine de la philosophie, les directions suivies sont tout aussi caractéristiques. Signalons d'abord la présence du plus combattif des philosophes de l'Aufklärung, Wolff, dont l'oeuvre circule en allemand dans les Pays Roumains, mais dont on ne traduit que les écrits les moins originaux: ses traités d'arithmétique, de géométrie, de trigonométrie. Mais des traductions qui nous rapprochent du sujet qui nous intéresse sont celles que Samuel Micou fait de Baumeister, un des disciples de Wolff: une *Logique* dont le texte fut mis au point en 1781 déjà mais qui ne fut publié qu'en 1799, les *Lois de la nature* (Legile firei) publié en 1800 et une *Métaphysique* qui resta à l'état de manuscrit. Par la lutte qu'il a menée en faveur de la tolérance en matière religieuse et par l'irréductible aversion que lui inspirent la superstition et la bigoterie, Muratori lui-même mérite d'être mentionné parmi les écrivains sur lesquels a soufflé l'esprit du

siècle. Sa *Philosophie morale* est traduite en grec par un Roumain, Joseph le Moesiodax, et du grec en roumain par Basile Vârnav. Mais la plus grande autorité de l'époque reste Condillac dont la *Logique*, déjà traduite en roumain dans la seconde moitié du XVIII-ème siècle, est traduite de nouveau en 1825 par Vârnav et plus tard par Héliade Radulesco lui-même. Vârnav a été guidé par la traduction grecque de Philippide qui a donné non seulement la *Logique*, mais encore le *Traité des Sensations*. Le traité d'histoire du *Cours d'étude pour l'instruction du Prince de Parme* est traduit en roumain en 1829 sur les conseils de Grégoire Băleanu qui se montre disposé à le faire imprimer l'année suivante. Notons enfin que le traité *Des délits et des peines* de Beccaria est traduit à deux reprises au début du XIX-ème siècle. Les traducteurs — dont l'un est Basile Vârnav — se servent du même texte intermédiaire grec dont Coraï est l'auteur.

Mais, pas plus chez les Roumains que chez les Grecs, on ne saurait parler d'une inféodation totale à un seul courant littéraire. A côté d'oeuvres qui nous mènent au coeur des Lumières, on rencontre également des écrits d'une tout autre nature. Ainsi, la littérature dont le cadre et les thèmes sont exotiques présente un attrait particulier. C'est leur note espagnole — d'ailleurs assez imprécise — qui explique le succès de certains contes de Florian, dont la traduction de *Don Quichotte* sert de base à la première version roumaine du chef-d'oeuvre de Cervantes. La même couleur espagnole se retrouve dans *Les aventures d'Ismin et d'Isménie*, traduit en 1799. C'est ce goût de l'exotisme qui explique en partie la traduction du volumineux ouvrage de l'abbé de la Porte: *Voyage autour du monde ou description de l'ancien et du nouveau monde*. La traduction est faite en 1788 d'après une version russe publiée huit ans auparavant. Mentionnons encore comme un indice de l'intérêt qu'inspirait ce genre littéraire, la traduction des *Voyages* de Coxe, faite en 1824 par Alecou Beldiman.

Si par certaines de ses idées Rousseau s'impose comme l'une des autorités du courant des Lumières, par d'autres aspects de son oeuvre il se trouve aux antipodes du mouvement, et la sentimentalité qui imprègne certains de ses écrits lui vaut de nom-

BCU Cluj / Central University Library Cluj

breux adeptes. On a pu dire que si Costache Conachi est un disciple de l'écrivain français, c'est justement par ce culte du sentiment. L'observation est juste dans ses grandes lignes, mais elle ne peut s'appliquer qu'à une partie de son oeuvre poétique. On ne saurait d'ailleurs l'expliquer sans tenir compte également du fait que le poète roumain est un admirateur de Mme Cottin dont il a traduit en roumain la *Mathilde,* oeuvre tout imprégnée de noblesse et de sentimentalité. Mais la note fondamentale de son oeuvre est empruntée à la littérature rationaliste du siècle, à Voltaire qu'il a traduit, et à Pope dont il a également traduit l'*Essay on man.* Parmi les émules de Rousseau, citons Volney dont les *Ruines* sont traduites vers la fin du XVIII-ème siècle. Cette oeuvre devait être traduite de nouveau au début du siècle suivant par Ionică Tăutul, puis par Stanciu Căpățâneanu qui, en 1830, n'avait pas encore renoncé à l'idée de publier sa traduction. Pour mieux définir cette atmosphère préromantique, mentionnons aux côtés de Volney, Bernardin de St. Pierre dont *La Chaumière indienne* est traduite pour la première fois par Lazare Assaky et publiée en 1821; alors que *Paul et Virginie* est traduit en roumain par Iancou Nicola en 1827. C'est également à Lazare Assaky que l'on doit la première traduction roumaine des *Nuits* de Young (1819). Beldiman traduit le roman de l'abbé Prévost, *Manon Lescaut.* Le *Philosophe indien* de Chesterfield circule en manuscrit avant d'être publié (en 1834 dans la traduction de Buznea, en 1835 dans celle de Jianu). Un certain Fotis Calafati traduit en 1806 l'anecdote *Adelson et Salvini* de Baculard d'Arnaud, dont le conte *Makin* avait été traduit en 1794 déjà. Chateaubriand préoccupe en 1829 Scarlat Tâmpeanul et peu de temps après, ses *Martyrs* sont traduits sous le titre d'*Histoire d'Eudore.* La carrière de Gessner dans la littérature roumaine est inaugurée en 1805 par la traduction de Crișan *Luntrea de antea,* ce qui signifie *Luntrea cea dintâi* (Der erste Schiffer). Celle de Kotzebue s'ouvre en 1816 par *Urîrea de oameni și pocăință* (Misanthropie et repentir), qu'un anonyme traduit d'après la version grecque de Conkinakis.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Encore qu'elles soient loin de comprendre toutes les traductions qui virent le jour à cette époque, les données qui précèdent permettent de discerner les grandes lignes suivies par la littéra-

ture roumaine de ce temps: l'influence rationaliste du XVIII-ème siècle prédomine, mais à ses côtés se manifeste un intérêt soutenu pour la littérature préromantique. L'orientation n'est pas toujours très sûre et de ce fait bénéficient des écrivains d'importance secondaire comme Florian et Marmontel, qui jouissent d'une faveur usurpée. Un exemple éloquent de ces égarements du goût nous est fourni par l'activité de traducteur d'Alecou Beldiman. Le grand boïard moldave est un travailleur infatigable, mais son intérêt se porte sur des écrits de genres très divers et de valeur très inégale. En dehors des traductions de l'abbé Prévost, de Voltaire et de Florian que nous avons mentionnées ci-dessus, il a donné dans une forme souvent remarquable une version roumaine de l'*Odyssée*, et a traduit *Les Ménechmes* de Regnard (1803), *La Clemenza di Tito* et *Siroe* de Métastase (1784). Mais, quittant ces sphères élevées, il descend vers des ouvrages comme *Elisabeth ou les exilés de Sibérie*, forme dramatisée du roman de Mme Cottin qui porte le même nom, ou comme *Alexis ou la maisonnette dans le bois* d'un écrivain de proportions aussi infimes que François-Guillaume Ducray Duminil. Il va même jusqu'à traduire, par l'intermédiaire de la version grecque du docteur Caracaș, le livre de G. Ch. Albert Rückert, *Învățătură sau povățuire pentru facerea pâinii ceii de obște mai neagră, pentru cea albă de casă. Pentru făina cea spre întrebuințarea bucatelor*... (Recette pour la fabrication du pain noir ordinaire et pour celle du pain blanc de maison. Conseils au sujet de l'emploi de la farine dans la préparation des mets). Et il convient de noter que ces quelques titres sont loin de comprendre toutes ses traductions.

D'ailleurs, même si on en allongeait indéfiniment la liste, les traductions roumaines de cette époque ne sauraient comprendre le vaste champ où s'exerçait la curiosité de la société roumaine. S'il était exagéré en 1846 de dire que le grec était la seconde langue des Roumains, en 1800 au contraire, ce titre n'était pas usurpé. Aussi, pour comprendre l'influence que les idées du XVIII-ème siècle ont exercée sur la société roumaine, il est indispensable de se reporter également à la littérature en grec, littérature qui comprenait d'ailleurs, comme on l'a vu, une importante contribution roumaine. Jusqu'à une certaine date,

les traductions roumaines sont largement concurrencées par leurs rivales grecques; leur diffusion est également entravée par l'original français ou par la traduction française de l'oeuvre étrangère. Ce qui caractérise la vie roumaine dans les Principautés Danubiennes à la fin du XVIII-ème siècle et au début du siècle suivant, c'est le rapide développement de l'influence française; aussi la large diffusion du français rendait-elle inutile la traduction des oeuvres écrites ou traduites en cette langue.

La dernière observation que nous ferons au sujet de ce chapitre de la littérature roumaine de l'époque concerne le petit nombre d'oeuvres imprimées, par rapport au grand nombre de textes qui circulent en manuscrits. Ce fait s'explique par le régime de la presse dans les Pays Roumains: les typographies sont au service de l'Eglise et du gouvernement, deux institutions dont la mission essentielle n'était pas précisément la diffusion des idées nouvelles. Contrairement aux Grecs qui avaient à leur disposition les grandes typographies de Venise et de Vienne, les Roumains doivent se contenter des typographies étroitement surveillées qui existent dans leur pays. Ce fait entraîne une large circulation des manuscrits; chaque copie en engendre de nouvelles et dans certains cas le texte est si corrompu qu'il en devient méconnaissable: l'infatigable Beldiman traduit à deux reprises l'*Histoire de Tarlo et de ses amis* car le texte de sa première traduction avait été altéré de façon intolérable, au cours de ses nombreuses transcriptions.

37. Pour donner une image plus complète des besoins littéraires de la société, il nous faut emprunter aux préoccupations caractéristiques du clergé certains faits d'autant plus éloquents qu'ils nous viennent des sphères considérées en général comme inaccessibles aux idées nouvelles. Nous avons signalé le cas de César de Râmnic. Le savant évêque, loin de borner sa curiosité à des journaux comme le *Journal encyclopédique*, s'aventurait hardiment jusqu'à l'*Encyclopédie*. C'est sans doute l'exemplaire qu'il avait fait venir en Valachie au prix de tant de difficultés qui est mis à contribution par son successeur Philarète dans la préface au *Mineiu*, c'est à dire au livre contenant l'office des

saints de chaque mois, qu'il publie en 1780 à Râmnic. Le fait est d'une singulière éloquence pour un serviteur de l'Eglise dont l'éducation avait été faite dans les sphères orthodoxes. Un exemple tout aussi éloquent est celui d'un autre théologien, Georges Lazar, qui fit ses études à Vienne: l'élève des écoles d'Occident ne se montre pas inférieur à celui de l'Orient orthodoxe. Parmi les quelques livres qui nous soient restés de sa bibliothèque il en est qui sont parcourus du souffle d'émancipation des Lumières. Dans le domaine de la théologie sont présents les auteurs qui reflètent les théories du joséphisme: Reichenberger (*Pastoral-Anweisung nach den Beduerfnissen unsers Zeitalters*, Vienne, 1805), Reyberger (*Institutiones ethicae christianae*, Vienne, 1808), Sigmund von Storchenau (*Die Philosophie der Religion*, Vienne, 1807); en philosophie nous rencontrons Wolff (*Die vernünftigen Gedanken von Gott, der Welt und der Seele des Menschen*), Karpe (*Institutiones philosophiae moralis*, Vienne, 1804). On y trouve également un volume de *Hinterlassene Werke Friedrichs II*, comprenant les lettres que le roi avait reçues de d'Argens, de d'Alembert et de Fontenelle; un volume de *Handbuch aller unter der Regierung des Kaisers Joseph des II, für die k. k. Erbländer ergangenen Verordnungen und Gesetze;* Ioseph von Sonnenfels, *Grundsätze der Polizey, Handlung und Finanzwissenschaft*, Vienne, 1771; *Examen du traité de la liberté de penser écrit à M. D. L.*** par M. D. Cr.*, Amsterdam, 1718; *Le spectacle de la nature*, Paris, 1752; Lanjuinais, *Le monarque accompli*, Lausanne, 1774. Un trait bien caractéristique de Lazar est le fait qu'il s'est procuré mais n'a pas lu l'oeuvre de Lorenz Hübner *Der philosophische Geist unsers Jahrhunderts*, Munich, 1781, où étaient combattus certains partisans des Lumières (La Mettrie, Bolingbroke).

On peut faire des constatations tout aussi édifiantes en feuilletant le catalogue de la bibliothèque de la Métropolie de Bucarest pour le début du siècle dernier. Un fait qui ne saurait nous surprendre c'est l'abondance des livres français dont le nombre dépasse de beaucoup celui des livres grecs. La section la plus riche est consacrée à la religion, puis viennent l'histoire et les sciences. Les récits de voyages sont aussi très nombreux. Mais, à côté d'eux, on rencontre des livres qui témoignent des

BCU Cluj / Central University Library Cluj

préoccupations fort peu dévotes: *Amours des dames illustres de la France* (1717), *Vénus la populaire, Le secrétaire des amants, Mémoires de la vie galante, Le Messager galant* (Paris, 1808), et même les *Divinités génératrices du culte de Phallus* (1805) ou les *Moyens de rendre fécondes les femmes stériles* (1805). Mais il est une autre catégorie de livres qui constituent une infraction encore plus grave au dogme et aux canons: le livre de Grotius *De jure belli et pacis* traduit par Barbeyrac figure en deux exemplaires dans l'édition publiée à Amsterdam en 1724; *De jure naturae et gentium* de Pufendorf est noté dans la traduction française de Barbeyrac (Amsterdam, 1712); dans la traduction du même Barbeyrac figure l'autre ouvrage essentiel de Pufendorf, *De officio hominis et civis juxta legem naturalem*. Pierre Bayle est représenté par les *Nouvelles de la République des Lettres* et par plusieurs exemplaires du *Dictionnaire historique et critique* (dans l'édition de Rotterdam, 1720). A côté de diverses *Lettres philosophiques*, on rencontre un *Abrégé de la philosophie de Gassendi* (Lyon, 1684), un *Abrégé des transactions philosophiques* de Gibelin (Paris, 1790). *De la recherche de la vérité* de Malebranche figure dans plusieurs éditions, de même que l'oeuvre de St. Evremond. Des volumes isolés de Voltaire, imprimés à Amsterdam à des dates diverses, voisinent avec plusieurs volumes de l'Encyclopédie. A côté du *Télégraphe littéraire*, on rencontre le *Journal général de la littérature étrangère*, le *Journal des savants*, le *Journal encyclopédique*. La littérature est représentée entre autres par Rabelais, Scarron, Corneille, Racine, Voiture, Crébillon, Boileau; par Marino, Pétrarque, Chiabrera, Dante, Maffei. Parmi les oeuvres empruntées à la littérature anglaise, mentionnons *The seasons* de James Thomson et la tragédie d'Addison, *Cato*.

38. Sous l'influence de pareils guides, l'aube de la littérature roumaine moderne ne pouvait manquer d'avoir un caractère militant. Certes, nombreuses sont encore les oeuvres où persistent les préoccupations d'antan, alors que d'autres reflètent les tendances du préromantisme. Mais le trait dominant n'en reste pas moins celui qui caractérise la littérature des Lumières: par les critiques qu'elle adresse à l'état de choses existant, par ses

BCU Cluj / Central University Library Cluj

aspirations à un nouvel ordre social, la littérature roumaine est dans ses positions avancées une littérature de combat.

Elle se définit par ce fait, sur une aire très vaste, comme une littérature d'idées. Anticipant sur l'objet de discussions ultérieures, nous nous bornerons à signaler ici pour illustrer nos dires, certains reflets des Lumières sur la littérature roumaine de Transylvanie. Ils sont empruntés à l'oeuvre de deux des écrivains les plus importants de la province: Pierre Maior et Jean Budai-Deleanu.

39. Le premier ouvrage que Pierre Maior nous ait laissé est le *Procanon* rédigé à Blaj en 1783. Il emprunte quelques points d'appui à l'oeuvre de Justinus Febronius, *De statu Ecclesiae et legitima potestate Romani Pontificis*, publiée en 1763, oeuvre d'émancipation spirituelle, animée d'un bout à l'autre par le souffle libéral du temps. Mais Pierre Maior adapte à la situation des Roumains les idées qu'il emprunte. Son *Procanon* est intéressant parce qu'il exprime à la fois la conception que l'écrivain roumain se fait du catholicisme et son attitude à l'égard de ceux qui veulent faire adopter aux Roumains le catholicisme intégral. Il rédigea son oeuvre alors qu'il venait de rentrer de Rome et de Vienne, où il avait eu l'occasion de connaître de près les chefs de l'Eglise catholique. Dans ses grandes lignes, le *Procanon* est le résultat des études de droit canonique que l'écrivain avait faites à Vienne, mais il se fonde souvent sur les prescriptions du droit naturel dont les interprètes lui servent de guides. On comprend aisément qu'une oeuvre qui invoque dès ses premières lignes la loi de la nature soit un reflet fidèle des pensées profanes du temps et qu'elle ait recherché les causes terrestres et mesquines des maux qui se sont abattus sur l'Eglise catholique. C'est ainsi par exemple qu'il interprète les exagérations des Italiens au sujet de la puissance papale, à la base de laquelle il ne voit que l'intérêt des uns et le goût des autres pour la rhétorique: „Celui qui est versé dans l'art de la rhétorique sait bien que le rhéteur se préoccupe peu de savoir si ce qu'il dit est vrai ou non. Une ombre de vérité lui suffit, surtout lorsque son but est la louange. Alors, loin de poursuivre de près la vérité, il fait d'audacieux rapprochements, donne libre cours aux

allégories et aux hyperboles, élève aux nues, couvre d'éloges, sans autre souci que la beauté de son discours fleuri. J'en appelle aux Italiens eux-mêmes qui dépassent dans cet art tous les autres peuples de ce temps". Ce passage caractérise à merveille l'attitude adoptée par Pierre Maior: sous une forme élégante et voilée, il porte aux Italiens une grave accusation qu'il accentue encore plus loin lorsqu'il affirme qu'il existe entre l'orateur et son public une sorte d'entente, l'un est tenu parler, mais l'autre n'est pas tenu de le croire; il va même jusqu'à dire que „l'orateur lui-même ne croit pas à ce qu'il dit".

Le *Procanon* est essentiellement une discussion de la suprématie papale, de la primauté de l'Eglise de Rome contre laquelle l'écrivain s'élève de toutes ses forces. Il est naturel que les catholiques italiens soutiennent la suprématie des descendants de St. Pierre sur les autres évêques: dans la mesure où grandit le prestige du Pape, celui de son entourage s'accroît également. Mais il y a plus: non contents d'avoir affirmé la suprématie du Pape dans l'ordre spirituel, ils ont demandé et réalisé pour lui une puissance temporelle qui a porté ombrage à l'Empire. Et l'écrivain se demande: ces prétentions sont-elles toutes fondées? Pour que le Pape ait des pouvoirs supérieurs à ceux des autres évêques, en vertu du fait qu'il est le successeur de Saint Pierre, il faudrait que ce dernier ait eu des pouvoirs plus grands que ceux de tous les autres apôtres. Or, se fondant sur les documents invoqués par le livre de Febronius, Maior montre que parmi les disciples du Rédempteur, Pierre a été le premier appelé, sans doute, mais non le premier par l'autorité. Dieu leur a donné à tous le même pouvoir, et les évêques qui sont les successeurs des apôtres sont donc égaux entre eux. En dernière analyse, cette lutte pour la suprématie est causée par des intérêts égoïstes et elle a entraîné le déclin progressif du prestige de l'Eglise. Dans leur zèle aveugle, certains catholiques sont allés jusqu'à attribuer au Pape l'infaillibilité: cette prétention apparaît à Maior comme un défi à la nature et à la logique et elle se trouve contredite par le développement historique de la vie religieuse. On a usurpé de la sorte ce qui revenait à l'Eglise tout entière. D'ailleurs, si le Pape était infaillible, de quelle utilité seraient les Conciles? Le Pape devrait apporter des

BCU Cluj / Central University Library Cluj

solutions à tous les problèmes et pour être éclairé il suffirait de s'adresser par lettre à Rome. La lecture des livres de théologie ne serait même plus nécessaire, ce que semblent avoir compris depuis longtemps les maîtres occidentaux, partisans de l'infaillibilité du Pape. Mais l'écrivain roumain voit les choses d'une façon bien différente, clairement exprimée dans le titre même du chapitre qu'il consacre à la question: „L'infaillibilité du Pape n'est qu'illusion".

„Depuis longtemps, Rome se fait une trop haute idée de son importance", affirme l'écrivain roumain, et son orgueil n'a fait que croître; elle voudrait conduire le monde à sa guise. Mais Dieu a eu pitié de ce bas monde et il a éclairé les Gaulois et surtout les Allemands „qui ont découvert toutes les fourberies de Rome et se sont remis à étudier les enseignements des Pères de l'Eglise et les anciennes traditions de celle-ci pour les mettre en pratique comme le montrent les nombreux décrets dont le puissant empereur Joseph II a ordonné l'exécution". Il se propose même d'ajouter à la fin du livre, la traduction roumaine de ces décrets „pour qu'ils soient connus de tous les Roumains". Et, dans la fin de ce chapitre où se reflètent les idées du joséphisme, ses compatriotes deviennent pour Maior „notre peuple qui a eu son heure de gloire". ,

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Par l'édit de tolérance, dont l'inspiration philosophique apparaît évidente aux écrivains de la Renaissance transylvaine et qui constitue l'une des plus grandes victoires remportées par la philosophie des Lumières, Joseph II a réalisé également un acte d'hygiène morale. Le catholicisme, devenu une des religions les plus intolérantes qui fussent, devait être ramené à la forme initiale du christianisme. Devant les yeux de l'écrivain roumain flotte à coup sûr l'image de Louis XIV et à ses oreilles résonne encore le grondement des canons grâce auxquels le général Bukow entendait imposer le catholicisme à la Transylvanie soulevée pour défendre son orthodoxie. Et de quel droit agissent ainsi ces persécuteurs? La superbe des chefs de l'Eglise catholique est telle que les petites gens, avides de consolations spirituelles, ne peuvent plus parvenir jusqu'à eux. Les hauts dignitaires de l'Eglise molestent même les membres du bas clergé, vont jusqu'à les souffleter dans le temple du Seigneur, „les houspillent, se

servent de leur sceptre pour les battre et les jettent en prison avec les voleurs et les catins". Et il poursuit: „Leurs festins sont aussi bruyants que celui de Nabuchodonosor, les mets y sont aussi nombreux, et devant eux d'innombrables esclaves tremblant de frayeur osent à peine marcher sur la pointe des pieds". Parmi ces prélats, les uns se rendent à l'Eglise sur un trône porté sur les épaules de leurs valets, les autres, en signe de condescendance permettent aux fidèles de leur baiser les pieds. Et il termine par un cri de révolte qu'il est impuissant à contenir plus longtemps: „Quelle honte!"

La critique de Maior revêt donc des formes violentes, et des passages comme celui que nous venons de citer sont fréquents dans son oeuvre. Il s'obstine dans cette attitude à la vue de certains Roumains qui, ayant fait leurs études à Rome, sont persuadés „qu'il n'y a de vrai que ce qu'ils ont entendu dire à Rome et qu'ils seraient prêts à verser leur sang pour la monarchie papale. Oh! que Dieu n'a-t-il protégé le peuple roumain contre ces savants et ces théologiens dont les vêtements mêmes respirent tant d'autorité, d'arrogance et de superbe que lorsqu'ils se mettent à parler de Rome il faut se taire, s'immobiliser, être tout yeux et tout oreilles", se prosterner devant eux, et leur dire „Rabbi", „Seigneur", ou „Votre Grandeur". Et ce passage, dans les lignes duquel se débat, comme la mouche que transperce une épingle, l'image de l'évêque Bob plus épris que nul autre de pompe et de luxe s'achève sur cette exclamation cicéronienne: „O temps, ô moeurs!"

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Le *Procanon* est donc un livre courageux qui reflète d'une part le désir de l'écrivain de s'éloigner autant que possible de l'Eglise catholique romaine et de l'autre son esprit critique qui le rapproche du despotisme éclairé d'un Joseph II. Il a été rédigé à l'époque où l'empereur, qui voit dans le clergé catholique „le diable" et qui d'autre part est soucieux de la santé morale de son Etat, projette d'appliquer le programme de gouvernement où Lanjuinais préconise entre autres la fermeture des monastères et l'expulsion des moines. Sans attendre la mise en application de la mesure annoncée par l'empereur, Maior quitte l'année suivante l'ordre auquel il appartenait et redevient de la sorte libre de dire tout ce qu'il jugeait nécessaire d'être dit.

40. Il va sans dire qu'un ouvrage de cette nature ne pouvait être imprimé. L'oeuvre d'un autre rebelle de la littérature roumaine de l'époque, Jean Budai-Deleanu, ne put l'être, elle non plus, pendant très longtemps. Le poète des *Trei Viteji* (Les trois preux) et de *Ţiganiada* (La Tziganiade), est lui aussi préoccupé de l'état de l'Eglise, mais il fixe en outre son attention sur l'indéfectible alliée de cette dernière, la noblesse, et sur l'organisation des sociétés. Dans son ensemble, son oeuvre poétique peut être considérée comme un traité de politique joséphiniste où les critiques railleuses dans le goût de Voltaire s'associent à une analyse de l'organisation sociale dans l'esprit de Montesquieu.

En quelque lieu qu'elle apparaisse, la noblesse n'a jamais les symphathies de l'écrivain. Becikerek Iştok de Uramhaza, qui représente la noblesse hongroise dans une de ses oeuvres, descend d'une famille tzigane qui a franchi à chaque génération un degré de l'échelle sociale: un lointain ancêtre réparait des cribles, son fils dont le luth avait longtemps charmé la cour du roi de Hongrie est anobli par un décret royal et ne tarde pas à oublier qu'il est tzigane pour se croire roumain, parce qu'il „ne sait pas le hongrois" encore qu'il eût préféré cette langue. Et comme les personnages de Budai-Deleanu ne représentent pas seulement des individus mais des classes sociales, il est facile de voir ici de quelle considération jouit aux yeux du poète la noblesse hongroise. Tzigane d'origine, parlant le roumain, le noble hongrois, dont les membres viennent de tous les points cardinaux, n'en est pas moins orgueilleux de la pureté de sa race. Mais il ne faudrait pas croire que ces railleries ne visent que la noblesse hongroise. Dans cette impitoyable description de la société du temps, la Valachie a son représentant, un authentique boïard du nom de Kir Kalos. Enfant, il vendait à Stamboul des galettes, des craquelins et diverses autres gourmandises. Avec le temps, il change de cadre et nous le voyons, chargé de marchandises de Galatz — caroubes, poivre, citrons, olives — s'établir marchand de fruits à Bucarest. Il devait y prendre des racines solides car

Madame Rosaline
ne pouvant supporter plus longtemps son veuvage,
lui offrit sa main et ses terres.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Un marchand de craquelins de Stamboul et un réparateur de cribles, tels sont les boïards du pays.

Les nobles de Budai-Deleanu ne se ressemblent pas seulement par les mérites auxquels ils doivent leurs parchemins mais aussi par le rôle qu'ils jouent dans la société. Ils sont tous assoiffés du sang des malheureux et tous dignes des flammes éternelles. Val, le grand Stolnic chargé aux enfers du soin de la nourriture et des boissons, annonce à un moment donné aux démons qu'il a entre autres gourmandises

des boïards de tous pays,
à la nuque grasse et au large dos,
bien nourris et qui, avant de descendre aux enfers,
se sont repus de sang...

Aussi les voit-il déjà transformés en boudin, sans autre forme de procès. C'est pour les nobles un droit élémentaire que de sacrifier les faibles à leurs intérêts. Pour mener à bien ses entreprises amoureuses, Istok a besoin de l'aide d'une prétendue fée et pour se l'assurer il ne se fait pas scrupule de sacrifier son écuyer Crăciun. Mais devant la résistance de ce dernier, le noble lui explique:

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Ne sais-tu pas que je suis noble
et que tu n'es qu'un misérable rustre Valaque?
Le seigneur peut faire périr son serf,
le vendre, le traiter à sa guise:
C'est ainsi qu'en a décidé notre loi!

Les héros de Budai-Deleanu ont un langage énergique et des raisonnements simplistes. Ils se traitent réciproquement de „butor". Crăciun devrait savoir qu'il n'est qu'un serf parce que ses ancêtres ont été vaincus par les aïeux des nobles et que la servitude est le lot de la descendance entière des vaincus. Mais l'écuyer ne se laisse pas convaincre: si une génération a été défaite et réduite à l'esclavage, ses descendants doivent-ils demeurer à jamais dans cette situation?

On peut supposer que les paroles de Budai-Deleanu reflètent dans une certaine mesure la considération que le peuple roumain éprouve pour ses boïards. Mais l'attitude du poète est

avant tout une image fidèle de la conception sociale dont Joseph II était le héraut. C'est également à l'influence du joséphisme que doit être attribuée l'attitude anticléricale du poète. Pour lui, toute la hiérarchie ecclésiastique n'est qu'une vaste organisation commerciale, depuis le Pape qui vend les sacrements contre espèces sonnantes et trébuchantes, jusqu'au plus humble prêtre. Le clergé séculier et le clergé régulier jouissent de la part de l'écrivain d'une sollicitude particulière. S'étant lui-même destiné au sacerdoce, il connaît toutes les petitesses matérielles et morales de la vie ecclésiastique et, forçant un peu la note, il les évoque avec une rare plasticité. Ecoutons les Tziganes discuter des futures dignités auxquelles ils aspirent. Toutes leurs sont accessibles sauf celles de prélats: comment faire pour trouver parmi eux des patriarches, des métropolites, des évêques; comment devenir prêtres et surtout moines, puisque ce serait dire adieu à toutes les joies de ce monde? Mais après avoir affirmé de façon catégorique l'austérité de la vie monastique, les Tziganes entrent dans la voie des concessions fondées sur une connaissance approfondie de la façon dont vont, en ce bas monde, les choses même saintes. Pourquoi les Tziganes ne pourraient-ils avoir leur évêque, car enfin,

BCU Cluj / Central University Library Cluj

bien que le mariage lui soit interdit,
personne ne dit mot
lorsqu'il entretient une soeur ou une nièce.

Et, après avoir analysé de la sorte la situation des évêques, l'orateur conclut par un jeu de mots que lui fournissent les deux sens du verbe „înfrupta", qui signifie à la fois goûter au fruit défendu et faire gras dans les jours maigres:

ou lorsqu'il lui arrive de toucher au fruit défendu?

Les considérations relatives aux prêtres et aux moines se poursuivent sur ce ton jusqu'au moment où Coucou, Tzigane du commun, se lève furieux. Coucou les connaît bien — tout aussi bien que le poète lui-même:

Qu'avons-nous besoin, nous autres Tziganes,
de cette race de moines,

de l'évêque, du pope et de sa femme?
Que Dieu nous en préserve,
Et nous dirons: Bon débarras!
Ces gens là ne convoîtent, de nos jours,
qu'argent et pain bénit;
D'une main ils vous bénissent,
De l'autre ils vous dépouillent.

Les moines soumis à la règle ne se font pas remarquer davantage par leur résistance aux faiblesses de la chair. La tentation est entrée au monastère sous les traits d'une jeune fille chassée par les armées turques. Géronte, le vieux supérieur, l'a enfermée dans une lointaine cellule, à l'abri des regards indiscrets. Il serait difficile de dire ce qu'il cherche lui-même la nuit dans cette cellule, mais ce qu'il y a trouvé n'est sans doute pas ce qu'il cherchait: Gorgonie houspille Gherman le sommelier et il s'ensuit une furieuse peignée à laquelle prennent part tous les révérends pères qui se trouvent réunis dans la dite cellule par une étrange coïncidence. Avec de pareils clients, le cuisinier de l'enfer peut se vanter à bon droit:

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Il vient de nous arriver tout un lot de prélats,
Ce sont papistes et moines aussi pansus
que porcs châtrés.
Que de saucissons j'en ferai!
Quant au lard et à la graisse qui en sortiront,
ils seront bons pour vos gueules hargneuses.

Mais ce qui rattache Budai-Deleanu aux tendances du despotisme éclairé, ce n'est pas seulement l'attitude qu'il adopte à l'égard des nobles et du clergé; il fait sienne également toute l'idéologie sociale et politique du courant. Le poète, en soulignant la note anarchique du caractère des Tziganes, pénètre dans le vaste domaine des préoccupations de droit naturel et de l'organisation de la société et il s'étend longuement sur certains problèmes débattus à l'époque.

Tous les Tziganes se sont réunis pour discuter au sujet de l'organisation de leur pays, mais voyant que ces discussions n'aboutissent à aucun résultat, ils décident que chaque tribu se choisira un délégué et que la réunion de ceux-ci prendra les décisions nécessaires. Le premier à prendre la parole est Baroreu

qui se propose de développer l'affirmation suivant laquelle la monarchie est de toutes les formes de gouvernement la plus active et partant la plus recommandable. Après lui avoir trouvé un fondement métaphysique sui generis, l'orateur faisant appel aux procédés de la rhétorique classique, s'efforce de mettre en lumière les mérites de la monarchie en exposant par le détail tous les maux dont souffre la démocratie: „l'infatigable démocratie" arme les citoyens les uns contre les autres et favorise le succès des intrigants et des charlatans; elle cultive l'esprit d'anarchie. Mais si la démocratie a ses défauts — et ce sont des défauts capitaux — l'aristocratie est encore moins désirable: sans avoir une seule des qualités de la démocratie ou de la monarchie elle a tous les défauts de ces deux formes de gouvernement. L'auteur entreprend ici un long exposé de l'évolution de la société humaine où il agite les idées ayant cours au siècle des Lumières. S'il a existé à l'aube de la société une organisation quelconque, elle ne dépassait pas les limites étroites de la famille: parents et enfants. Mais le droit du plus fort guettait la société qui se développait et il s'explique par l'état d'anarchie qu'entraîne l'accroissement du nombre des individus et l'affaiblissement des liens familiaux. Monstre effrayant, l'anarchie désole pendant longtemps l'humanité, jusqu'au jour où les hommes se rendent compte qu'ils doivent s'organiser, créer des lois auxquelles tous devront se soumettre. L'orateur croit que la première forme d'organisation est la forme démocratique. Mais la démocratie est faible, elle est sans défense devant ceux qui sont décidés à la fouler aux pieds, devant ceux qui ne craignent pas de déclencher des guerres civiles pour s'emparer des plus hautes dignités. Si bien que les puissants, ceux que nul obstacle n'arrête, triomphent de la foule, mais ne peuvent se vaincre entre eux. Le premier pacte avait été démocratique; il est suivi par un second pacte qui lie entre eux les vainqueurs et les transforme en aristocrates aux ordres desquels le peuple sera désormais soumis. Mais les choses n'en restent pas là: des querelles ne tardent pas à s'élever entre les aristocrates et ne se terminent que par le triomphe de l'un d'eux sur les autres. Celui-là est le monarque. La foule qui devait jusqu'alors servir plusieurs maîtres se sentira soulagée de n'en avoir plus qu'un seul. Et celui-ci, loin d'op-

BCU Cluj / Central University Library Cluj

primer le peuple, s'efforcera de le protéger et d'alléger le fardeau de ses peines.

Le plaidoyer de Baroreu, qui parvient à la conclusion que la seule forme de gouvernement acceptable est la monarchie éclairée qui poursuit la ruine des aristocrates et le bien du menu peuple, expose le point de vue du joséphisme en matière de monarchie.

Contre Baroreu s'élève Slobozan qui plaide en faveur de la république. Mais il ne fait que reprendre les arguments rebattus par la rhétorique classique. Il estime, lui aussi, que la meilleure forme de gouvernement serait la monarchie, mais à deux conditions: il faudrait d'abord que le monarque fût réellement l'homme le plus capable afin que tous ses sujets fussent persuadés que les choses ne sauraient être mieux organisées que par lui. Et, encore qu'un homme de ce mérite soit difficile à trouver, Slobozan admet cependant qu'on puisse y parvenir. Mais il est une autre condition qui s'impose: un pareil monarque devrait être immortel car nul ne peut garantir que son descendant sera, lui aussi, l'homme le plus qualifié pour conduire ses semblables. Et, comme les monarques, si parfaits qu'ils soient n'en sont pas moins mortels, la monarchie peut constituer à un moment donné un danger pour la vie sociale: un monarque faible confie à ceux qui l'entourent et qui ne sont jamais les meilleurs de ses sujets, la conduite des affaires publiques. Si bien qu'au lieu d'être dirigé par le monarque, le pays est livré aux plats courtisans de celui-ci. C'est pourquoi la monarchie, si bonne qu'elle ait pu être à un moment donné, conduit inévitablement au despotisme: le souverain n'est plus qu'un ver niché à la racine de l'arbre qui a résisté à l'ouragan et à la foudre. Peu à peu, il en aspire la sève et l'arbre magnifique se dessèche et s'effondre. C'est pourquoi il écarte la solution monarchique et propose une république dont les bases seront celles que réclament les écrits des philosophes, c'est à dire des bases naturelles: seule la république garantit à l'individu ses libertés, seule elle l'encourage à la pratique des plus hautes vertus.

Lorsqu'il narre les préparatifs qui se font pour la réunion du conseil des Tziganes et qu'il décrit cette assemblée elle-même, Budai-Deleanu remarque qu'ils procèdent „comme de nos jours

BCU Cluj / Central University Library Cluj

à Paris ceux de la Montagne", c'est à dire qu'ils discutent comme le faisaient les Montagnards de l'Assemblée française pendant la grande révolution. Et ainsi, tandis que Baroreu représente le point de vue de la monarchie éclairée et démophile, Slobozan exprime la conception républicaine devenue courante sous l'influence des événements qui s'étaient déroulés en France.

Mais les discussions n'en restent pas là: Janalău de Roşava a, lui aussi, son mot à dire, et le mot de Janalău est celui d'un homme qui considère les choses de ce monde des hauteurs de la philosophie. Dans son plaidoyer en faveur de la monarchie, l'un a montré les défauts de l'organisation démocratique ou aristocratique, l'autre se faisant l'avocat de la démocratie a exposé les vices de la monarchie. Janalău, lui, est convaincu que l'une et l'autre de ces formes de gouvernement ont leurs bons côtés, mais que leur valeur dépend uniquement du peuple auquel elles s'appliquent. Le premier soin doit donc être de créer un peuple aux moeurs affables, mais qui n'en soit pas moins conscient de ses droits et de ses devoirs. Alors, mais alors seulement, on pourra recourir à l'une ou l'autre des formes de gouvernement discutées. La législation qui sera créée devra tenir compte des circonstances, du lieu, du climat et du caractère du peuple. Passant à l'analyse des formes de gouvernement, Janalău part d'un principe de droit naturel: la nature a fait les hommes égaux, donc tous doivent avoir les mêmes droits dans la cité: celle-ci sera dirigée par la loi à laquelle tous seront soumis indistinctement. Et pour faire appliquer ces lois, on devra élire, pour un terme limité, les plus vertueux des citoyens. Dans des cas précis, il donne la préférence à la monarchie: quand une révolte éclate dans le pays ou quand celui-ci est menacé par une invasion étrangère, c'est à dire lorsque les circonstances exigent non des discussions interminables, mais une action immédiate.

Janalău parle longuement sur ce ton. Le poète qui se complaît cependant à exposer les arguments pour et contre en cette matière, l'abandonne au milieu de son développement et poursuit son récit. Comme dans tout régime parlementaire qui se respecte, le peuple a élu un parlement qui doit lui donner une constitution; le parlement désigne à son tour une commission chargée d'examiner le problème de plus près et il est probable que cette dé-

légation aurait été confiée elle-même à des sous-commissions divisées en sections si la foule des Tziganes, les nomades, les va-nu-pieds, les vendeurs de cribles, n'avaient perdu patience et n'avaient fait irruption au conseil. La commission, formée de gens pour lesquels Platon n'avait pas de secrets, était enfin parvenue à établir une forme de gouvernement. Empruntant à chaque système ce qu'il a de meilleur, les Tziganes avaient tout mis sens dessus dessous: ce qu'il leur fallait ce n'était ni la monarchie, ni l'aristocratie, ni la démocratie, mais bien un gouvernement qui serait „démo-aristo-monarchique" et qui porterait d'ailleurs ce nom.

Cette longue discussion relative à l'organisation de l'Etat souligne d'abord la sympathie de Budai-Deleanu pour la monarchie éclairée proposée par le siècle des Lumières et réalisée par Joseph II. Le poète agite les idées sociales et politiques les plus audacieuses de l'époque et expose en termes allégoriques l'idéal de vie sociale préconisé par la Renaissance transylvaine. La *Tziganiade*, que des liens étroits rattachent à la mentalité du siècle, est l'oeuvre la plus caractéristique que l'influence des Lumières ait donnée à la littérature roumaine.

Une autre conception de Byzance que celle qui a généralement cours, dans D. Russo, *Bizanțul reabilitat* (Byzance réhabilitée), dans *Studii istorice greco-române*, I, Bucarest, 1939, p. 3—15. L'unité d'atmosphère dans laquelle se développent les peuples chrétiens du sud-est européen est mentionnée par N. Iorga, *Etudes roumaines. II. Idées et formes littéraires françaises dans le sud-est de l'Europe*, Paris, 1924, p. 140—141; dans ces régions, il ne saurait être question de littératures nationales jusqu'aux environs de 1820—1830, „on vit d'une vie chrétienne pour toutes ces régions". — Sur la reconstitution de l'Empire grec d'Orient, N. Iorga, *Istoria literaturii românești. Introducere sintetică*, Bucarest, 1929, p. 123: „Alexandre Ypsilanti lui-même représente dans le développement phanariote une forme très dangereuse car il soutient qu'il n'y a qu'un seul Empire, que toutes les nations doivent se confondre afin de constituer cette nation orientale unique dont la culture aura un caractère grec. Les Turcs seraient les soldats de cette société dont l'esprit serait celui des Grecs". Sur le plan de fédéralisation conçu par Rigas, voir N. Camariano, *Contributions à la bibliographie de Rigas Velestinlis* dans *Balcania*, I (1938), p. 211—212. Une *Filosofie a istoriei*

Peninsulei Balcanice préoccupe Boniface Floresco dans ses *Studii istorice despre istoria Românilor*, publiées dans *Portofoliul Român*, I, No. 2. Venise, à la fois ville italienne et puissance orientale, dans N. Iorga, *Istoria învățământului românesc*, (Histoire de l'Enseignement roumain), Bucarest, 1928, p. 33.

Une discussion sur les *Învățăturile* de Neagoe, dans N. Cartojan, *Istoria literaturii române vechi*, I, p. 42—47. Le dernier examen du problème dans V. Grecu, *Învățăturile lui Neagoe Basarab Domnul Țării Românești (1512—1521)*, Bucarest, 1942 (An. Ac. Rom., *Studii și Cercetări, LX*). — Le manuscrit grec de l'oeuvre d'Antonio de Guevara *L'Horloge des Princes* est signalé dans la bibliothèque des Mavrocordatos par N. Iorga, *Nouvelles notes sur les relations entre Roumains et Grecs*, dans le *Bulletin de l'Insitut pour l'étude de l'Europe Sud-Orientale*, VIII, Nos. 1—2, p. 4. Sur le *Teatrul politic*, cf. l'ouvrage récent d'Ariadne Camariano, *Traducerea greacă a „Teatrului politic" atribuită greșit lui N. Mavrocordat, și versiunile românești*, (La traduction grecque du *Théâtre politique* attribuée par erreur à N. Mavrocordatos et les versions roumaines) dans *Revista Istorică Română*, XI—XII (1941—1942), p. 216—258. L'auteur montre, à l'aide d'arguments convaincants, que le traducteur de l'oeuvre n'est pas Nicolas Mavrocordatos, mais bien Jean Avramios, prédicateur à l'Eglise princière de Bucarest. — Pour les traductions grecques antérieures à 1790, voir E. Legrand, *Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés par des Grecs au dix-huitième siècle*. I—II, Paris, 1918—1928; pour la période comprise entre 1800—1839, voir D. Ghinis et V. Mexas, Ἑλληνικὴ Βιβλιογραφία, I, Athènes, 1939; pour la période tout entière: A. Papadopoulos Vretos, Νεοελληνικὴ φιλολογία, I—II, Athènes, 1854—1857; C. N. Sathas, Νεοελληνικὴ φιλολογία, Athènes, 1868. Au sujet des traductions de Voltaire par Nicolas Caragea, voir J. Rizos Néroulos, *Cours de littérature grecque donné à Genève par...*, Genève—Paris, 1828, (éd. II), p. 39. Cette information se trouve aussi dans Sathas, p. 559 et Papadopoulos Vretos, II, p. 274, qui déclare d'ailleurs qu'il ne sait pas si elles ont véritablement paru. Certaines des traductions sont enregistrées également par J. Bianu et Nerva Hodoș, *Bibliografia românească veche* (Bibliographie roumaine ancienne), II, Bucarest, 1910, de même que dans le volume III de la même bibliographie rédigé par J. Bianu et Dan Simonescu et publié à Bucarest en 1936; par C. Iken, *Leukothea. Eine Sammlung von Briefen eines geborenen Griechen über Staatswesen, Literatur und Dichtkunst des neuren Griechenlands*, I—II, Leipzig, 1825 et R. Nicolai, *Geschichte der neugriechischen Literatur*, Leipzig, 1876. Pour le théâtre, voir N. Lascaris, Ἱστορία τοῦ νεοελληνικοῦ θεάτρου, I, Athènes, 1938; sur le théâtre

grec de Bucarest, cf. J. Horia Rădulescu, *Teatrul francez în Muntenia în prima jumătate a secolului al XIX-lea*, (Le théâtre français en Valachie dans la première moitié du XIX-e siècle), Sibiu, 1943, chapitre *Teatrul în limba greacă* (Le théâtre en langue grecque). Mentionnons également le précieux article d'Ariadne Camariano, *Le théâtre grec à Bucarest au début du XIX-e siècle*, dans *Balcania*, VI (1943), p. 381—416, qui nous est parvenu très tard et que nous n'avons pu mettre à contribution dans le texte de la présente étude. Nous signalons ici l'information (p. 403) que le premier directeur du théâtre grec de Bucarest a été un Roumain, le poète Iancou Vacaresco. Au sujet des traductions de Rigas, voir spécialement A. Daskalakis, *Les oeuvres de Rhigas Velestinlis*, Paris, 1937, avec les additions de N. Camariano, *art. cit.*, *Balcania*, I, p. 211—229. *Philotas*, de Lessing en traduction grecque, dans N. Camariano, *Erast a lui Salomon Gessner în literatura greacă şi română* (L'Eraste de Salomon Gessner dans les littératures grecque et roumaine), dans *Revista Fundaţiilor Regale*, VIII (1941), No. 7, p. 65. Sathas, p. 506—507, attribue également à N. Varcossi la traduction de la *Métaphysique* de Baumeister qui aurait été publiée à Vienne en 1795. Pour le manuscrit de la traduction de D. Darvari, voir C. Litzica, *Biblioteca Academiei Române. Catalogul manuscriptelor greceşti*, Bucarest, 1909, p. 58. Sur les traductions de l'allemand voir également le traité de D. C. Hesseling, *Histoire de la littérature moderne grecque par ... traduite du néerlandais par N. Pernot*, Paris, 1924, p. 37. On traduit également le Dictionnaire de l'Académie Française; voir à ce propos, ainsi qu'au sujet des premiers manuels scolaires français traduits en grec, N. Camariano, *Influenţa franceză în Principatele Române prin filiera neo-grecească* (L'influence française dans les Principautés Roumaines par la filière néo-grecque), dans *Revista Fundaţiilor Regale*, IX (1942), No. 2, p. 397—408. Pour les théoriciens littéraires, D. Popovici, *Ideologia literară a lui I. Heliade Rădulescu*, (L'idéologie littéraire d'Héliade Rădulesco), le chapitre intitulé *Primul contact cu estetica occidentală* (Le premier contact avec l'esthétique occidentale). D'après C. Iken, *Leukothea*, I, 297, Condillac est introduit dans l'école grecque par Benjamin de Lesbos; le même, I, 255, montre que c'est Vardallahos qui a introduit dans cette école Destutt de Tracy. Une indication supplémentaire dans Iken, I. 260: dans Λόγιος Ἑρμῆς, 1816, p. 222, on annonce que Cyrille Liberios, Etienne Canellas et Athanase Vogorides ont renoncé à traduire en grec le cours de mathématiques de Francoeur, publié à Paris en 1809, car ils ont été informés que I. Selepis de Chios en avait déjà terminé la traduction et s'apprêtait à la mettre sous presse. Vardallahos, Benjamin de Lesbos et Canellas ont été professeurs à l'Académie de Bucarest: grâce à eux, Condil-

lac et Destutt de Tracy vont conquérir l'école roumaine également, au vif déplaisir de Georges Lazar, créateur de cette école et admirateur de Wolff et de Kant. C'est au même fait que nous attribuons la traduction en roumain de l'*Arithmétique* de Francoeur, par Héliade Radulesco (publiée en 1832). — *Bélisaire*, traduit par Pavle Djoulinatz, dans Louis Réau, *L'Europe française*, p. 106.

Au sujet de l'organisation des écoles grecques de Bucarest et de Iassy, voir Alexandrescu-Urechia, *Istoria şcoalelor*, (Histoire des écoles), I, Bucarest, 1892, passim (réforme d'Alexandre Ypsilanti, p. 38—40); Pompiliu Eliade, *De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie*, Paris, 1898, p. 164—168; N. Iorga, *Istoria învăţământului românesc*, passim. Témoignage de Héliade Radulesco sur la camaraderie gréco-roumaine à l'école, dans l'article *Georgie Lazăr* du *Curierul Românesc*, 1839, No. 66. Μετρικῆς Βιβλία de Zenobie Pop (Vienne, 1803) est dédiée à Lambros Photiades. Dans la préface, Pop confesse qu'il publie ce que lui a enseigné son professeur, ce qui pose le problème du véritable auteur de l'ouvrage; voir à ce propos Al. Papadopol Calimah, *Dare de seamă despre câteva cărţi vechi* (Compte-rendu de quelques livres anciens), dans *Revista pentru istorie, arheologie şi filologie*, VI (1891), p. 131—132; N. Iorga, *Contribuţiuni la istoria literaturii române la începutul secolului al XIX-lea* (Contributions à l'histoire de la littérature roumaine au début du XIX-e siècle), dans *An. Ac. Rom.*, Série II, Tome XXIX, p. 2 (Mem. S. Lit.), et surtout Iken, *Leukothea*, II, p. 220. Bernardin de St. Pierre et Montesquieu traduits en grec par Iordache Golesco, dans N. Bănesco, *Viaţa şi scrierile Marelui Vornic Iordache Golescu* (La vie et les écrits du grand Vornic Iordache Golesco), Vălenii-de-Munte, 1910, p. 89, 99, 101; N. Camariano, *Primele traduceri din B. de Saint-Pierre în literatura neo-greacă* (Les premières traductions de B. de Saint-Pierre dans la littérature néogrecque), dans *Revista Fundaţiilor Regale*, IX (1942), No. 6, p. 643—652. Au sujet de Cosma Bălan, professeur de Lambros Photiades, voir C. Erbiceanu, *Cronicarii greci care au scris despre Românii în epoca fanariotă* (Chroniqueurs grecs ayant écrit au sujet des Roumains à l'époque phanariote), Bucarest, 1888, p. XXIX et Papadopol Calimah, *art. cit.*, p. 132—133. Cosma Bălan est également apprécié par Sulzer, *Geschichte des transalpinischen Daciens*, III, Vienne, 1782, p. 48. Sur le grand nombre de médecins aroumains, voir Valeriu Bologa, *Ştiri despre Aromânii din Austria la începutul veacului trecut* (Informations sur les Aroumains d'Autriche au début du siècle dernier), dans *Anuarul Institutului de Istorie Naţională din Cluj*, V. (1930), p. 503—512 (au sujet de Jean Nicolidi du Pinde) et *Medici aromâni în Monarhia*

BCU Cluj / Central University Library Cluj

habsburgică (Médécins aroumains dans la Monarchie habsbourgique), extrait de *Inchinare lui N. Iorga*, Cluj, 1931; Th. Capidan, *Macedoromânii. Etnografie, istorie, limbă* (Les Macédoroumains. Ethnographie, histoire, langue), Bucarest, 1942, p. 202 et suiv. Sur Nicolidi du Pinde, voir également D. Russo, *Un doctor aromân: Ioan Nicolidi de Pindo* (Un docteur aroumain: Jean Nicolidi de Pindo), dans *Studii ist. gr.-rom.* I, p. 325—334. Vers grecs des frères Slătineanu dans l'oeuvre d'Emmanuel Persiano, Συνοπτικὴ περίληψις τῶν ἡρωϊκῶν κατορθωμάτων, τοῦ ὑψηλοτάτου εὐσεβεστάτου τε καὶ τροπαιούχου αὐθεντου ἡμῶν καὶ ἡγεμόνος πάσης Οὐγκροβλαχιᾶς, κυρίου κυρίου Ἰ. Νικ. Π. Μαυρογένη ΒΒ. Bucarest, 1789; voir à ce sujet Al. Papadopol Calimah, *art. cit.*, p. 119—126 et N. Iorga, *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea*, II, Bucarest, 1901, p. 103 (éd. II. Bucarest, 1933, p. 108). La traduction roumaine de ces vers, dans V. A. Urechiă, *Istoria Românilor*, III (série 1786—1800), p. 557—559. Iorga affirme dans *Relaţii culturale greco-române* (Relations culturelles gréco-roumaines), *Revista Istorică*, V (1919), p. 70—71, que la traduction grecque de l'oeuvre *Achille in Sciro* de Métastase est également due, comme la traduction roumaine, à Iordache Slătineanu. Mais le texte sur lequel il se fonde est ambigu: il semble plaider plutôt pour une traduction par Slătineanu de la pièce *Demetrio* de Métastase, qui paraît en grec à Iéna en 1817. Sur *La mort de César* de Voltaire, traduite en grec par Iancou Vacaresco, voir J. Horia Rădulesco, *op. cit.*, p. 15. L'existence de la traduction est mise en doute par A. Camariano, *art. cit.*, *Balcania*, VI, p. 405; l'auteur mentionne (p. 400) une autre traduction grecque de la même tragédie due à un Roumain, D. Filipesco-Gregoriade, et datant de 1826. Les écrits de Constantin M. Manu, dans le manuscrit No. 2224 de l'Académie Roumaine. La presse grecque de Vienne a été étudiée par D. Russo, *Primele ziare greceşti din Viena* (Les premiers journaux grecs de Vienne), dans *St. ist.*, II, p. 353—397.

Sur les rapports culturels gréco-roumains après 1821, voir D. Popovici, *Introducere* à J. Héliade Radulesco, *Opere*, I p. 3—12. Le nombre des voyageurs qui viennent à Bucarest au cours du mois de mai 1863, dans *Mouvement des voyageurs à Bucarest durant le mois de mai 1863*, dans *La Voix de la Roumanie*, 1863, No. 31. Le grec est la deuxième langue „patriotique" des Roumains pour Ienake Papazoglu, Λόγοι τρεῖς ἐκ τῶν Ἠθικῶν τοῦ Μαρμοντέλου, 1846, *Dedicaţia*. Les vers de César Boliac dans *Epistola la Alexandru Sutzu* (Epître à Alexandre Soutzo), dans *Colecţiune de poezii vechi şi noi*, Bucarest, s. d. Au sujet de l'admiration à l'égard des Grecs, voir le fameux *Mormintele la Drăgăşani* (Les tombeaux à Drăgăşani), de Grégoire Alexandresco, et *Oda la pavilionul grecesc* (Ode au pa-

Brukenthal Library - Central University Library Cluj

villon grec) de Héliade Radulesco, dans *Culegere din Scrierile lui I. Eliad de prose şi de poesie*, Bucarest, 1836. Les paroles qu'il adressa au consul de Grèce, dans *Vestitorul Românesc*, 1848, No. 62.

Iancou Vacaresco conseille à Aristia de rester en Roumanie; voir *Iliada. Traduse de D. C. Aristia*, I, Bucarest, 1837, p. XXII *(Precuvântare)*. L'aveu qu'il fait dans cet Avant-propos est caractéristique de la mentalité du cercle auquel il appartenait: avant de partir combattre en Grèce, son père lui recommanda d'être „Grec et Roumain courageux". Et il continue: „Le Grec est un homme et l'homme est cosmopolite" laissant entendre par là qu'on peut être cosmopolite et excellent Roumain, ce qui dans son cas s'est révélé parfaitement exact. Au sujet de Costache Caragiale, le „cosmopolitan" devenu Moldave, voir l'article de Iordache Vârnav, *Pentru teatrul naţional din Iaşi*, (Pour le théâtre national de Iassy) dans *Foaie pentru minte, inimă şi literatură*, 1844, Nos. 15—16; Ilarie Chendi, *Costache Caragiale. Activitatea lui în Moldova* dans *Semănătorul*, I, p. 126 et D. Popovici, *„Santa Cetate". Intre utopie şi poezie* („La Cité sainte". Entre l'utopie et la poésie), Bucarest, 1935, p. 45. De Gr. Serrurie, voir la poésie *Brusa la 1850*, dans la *Colecţiune de poezii scrise în essiliu*, Bucarest, 1858. Pour Vellisson, voir entre autres *Buciumul* (Le Cor), I, Nos. 24, 113, 126, 235, 237. Madame „Eftihia, née Costache" est chantée par Gr. Serrurie, dans *Reforma*, III, No. 49.

Sulzer, *op. cit.*, III, p. 45, affirme que, dans les Principautés Roumaines, la lecture des journaux européens est empêchée par les autorités: „der Bojar möchte zu gescheut, er möchte noch mehr schwierig werden, wenn er erführe, wie es in der übrigen Welt zugeht". La réalité échappe donc à Sulzer. Au sujet des journaux introduits dans les pays roumains, voir N. Iorga, *Istoria presei româneşti dela primele începuturi până la 1916* (Histoire de la presse roumaine, des débuts jusqu'en 1916), Bucarest, 1922, p. 13—22 et *Ist. lit. rom în secolul XVIII*, II, p. 35—36 (ed. II, p. 39—41). Sur les publications étrangères demandées par l'évêque César de Râmnic, v. Iorga, *Contribuţiuni la istoria literaturii române în veacul al XVIII-lea şi al XIX-lea* (Contributions à l'histoire de la littérature roumaine au XVIII-ème et au XIX-ème siècles) dans *Analele Academiei Române*, Seria II, Tomul XXVIII, p. 191, 195—197; à la page 198: l'abonnement aux publications étrangères fut continué par son successeur, Philarète.

Pompiliu Eliade parle longuement des Français venus dans les Principautés au XVIII-ème siècle, *De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie*, p. 137—171; voir également N. I. Apostolesco, *L'influence des romantiques français sur la poé-*

BCU Cluj / Central University Library Cluj

sic roumaine, Paris, 1909, p. 14—23. Au sujet des professeurs étrangers, N. Iorga, *Ist. înv.*, p. 110—112, 130—133. Sur Louis Repcy, D. Popovici, *Ideologia literară a lui I. Heliade Rădulescu*, p. 218—219. Sur le séjour de Panzini en Valachie, voir Nino Cortese, *La Valachia durante il principato di Alessandro Ypsilanti*, dans *l'Europa Orientale*, II (1922), No. 3, p. 159—179. Iorga, *Ist înv.*, p. 112, suppose que c'est Panzini qui a déterminé le sens de la réforme scolaire d'Ypsilanti car celle-ci lui paraît être dans la note de la philosophie historique de Giannone — dont la biographie avait été écrite par Panzini — et de la philosophie juridique de Filangieri. Mais Panzini arrive à Bucarest alors que la réforme d'Ypsilanti était définitive: le 26 juillet 1776, il était „appena arrivato a Bucarest" (Nino Cortese, *art. cit.*, p. 161), et l'acte définitif de la réforme scolaire date de janvier 1776 (V. A. Urechiă, *Istoria şcoalelor*, p. 38). On peut supposer cependant que l'influence de Panzini s'est exercée par son ami Raicevich qui se trouvait à cette date à Bucarest. Mais du point de vue chronologique, il est impossible de rattacher la réforme à Filangieri par l'intermédiaire de Panzini, napolitain comme lui: l'oeuvre de Filangieri n'est en effet publiée qu'en 1780—83, c'est-à-dire bien après la réforme scolaire de Valachie. Et il faudrait encore préciser quels sont les aspects par lesquels cette réforme se ressent de l'influence de Giannone. D'ailleurs Iorga lui-même est revenu de cette opinion car, dans un ouvrage où il accorde une place plus grande aux initiatives roumaines, *Idées et formes lit. fr.*, p. 27—28, il attribue le mérite des innovations à Ienăchiţă Vacaresco.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Dans cet ouvrage, p. 27, Iorga affirme que les voyages à l'étranger permettaient aux Roumains de prendre contact avec la civilisation occidentale: à l'encontre des Grecs qui ne pouvaient voyager, les boyards roumains avaient cette liberté. Mais il abandonne cette idée dans *Ist lit. rom. Intr. sint.*, p. 120—121, où il parle des voyages des Grecs en Europe et en Amérique et de l'interdiction qui pèse sur les Roumains. Au sujet des étudiants roumains à l'étranger à l'époque qui nous intéresse, voir Pompiliu Eliade, *Histoire de l'esprit public en Roumanie au XIX-ème siècle*, Paris, 1905, p. 220—280; N. Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. XVIII*, II, p. 43—45; du même, *Ist. înv.*, passim; de même *Contribuţii la istoria învăţământului în ţară şi în străinătate* (Contributions à l'histoire de l'enseignement en Roumanie et à l'étranger), dans *Analele Academiei Române*, S. II, T. XXIX, p. 33—55 (Memoriile Secţiunii Literare) et *Contribuţii la istoria literaturii române în veacul al XVIII-lea şi al XIX-lea* (Contributions à l'histoire de la littérature roumaine au XVIII-ème et au XIX-ème siècles) dans *An. Ac. Rom.*, S. II, T. XXVIII (Mem. Sect. Lit.), p. 241—260. Pour les boursiers de l'Ephorie

Scolaire de Valachie, voir également J. Bianu, *Intâii bursieri români în străinătate* (Les premiers boursiers roumains à l'étranger), *Revista Nouă*, I (1888), p. 421—431 et A. Marcou, *Athènes ou Rome?* dans *Mélanges d'histoire littéraire générale et comparée offerts à Fernand Baldensperger*, II, Paris, 1930, p. 89—102. Au sujet de la fugue des fils d'Ypsilanti, E Turdeanu, *Contribuţiuni la studiul cronicilor rimate. Cronica despre fuga fiilor lui Alexandru Vodă Ipsilanti la Viena* (1781) (Contributions á l'étude des chroniques rimées. Chronique de la fugue des fils du voïvode Alexandre Ypsilanti à Vienne), dans *Cercetări Literare*, II, p. 26—39. Au sujet de Ionică Tăutul et de Dinicou Golesco, voir plus loin.

La littérature relative à l'union d'une partie des Roumains de Transylvanie avec l'Eglise de Rome est extrêmement riche. Nous nous bornerons à citer les ouvrages essentiels. Le point de vue catholique est représenté par les ouvrages d'Augustin Bunea: *Din istoria Românilor. Episcopul Ion Inocenţiu Klein*, (Pages d'histoire des Roumains. L'évêque Jean-Innocent Klein), Blaj, 1900 et *Episcopii Petru Paul Aron şi Dionisie Novacovici sau Istoria Românilor Transilvăneni dela 1751 până la 1764* (Les évêques Pierre Paul Aron et Dyonise Novacovici ou Histoire des Roumains transylvains de 1751 à 1764). Blaj, 1902. Le point de vue orthodoxe est exposé par Silviu Dragomir dans *Istoria desrobirei religioase a Românilor din Ardeal în secolul XVIII* (Histoire de l'émancipation religieuse des Roumains de Transylvanie au XVIII-ème siècle), I—II, Sibiu, 1920—1930. Au sujet du jésuite „auditor", Z. Pâclişanu, *Din istoria bisericească a Românilor Ardeleni. „Teologul" vlădicilor uniţi* (1700—1775) (Pages d'histoire religieuse des Roumains transylvains. Le „théologien" des évêques uniates), Bucarest, 1923. Le fait que la vie politique des Roumains de Transylvanie se concentre autour de l'Eglise est confirmé entre autres par Aug. Bunea, *Episcopii Petru Paul Aron şi Dionisie Novacovici*, p. III—IV, auquel nous empruntons la citation. L'historique de l'évêché uniate d'Oradea-Mare a été fait par Pierre Maior; voir T. Cipariu *Acte şi fragmente latine-româneşti pentru istoria bisericii române* (Actes et fragments latins-roumains pour servir à l'histoire de l'Eglise roumaine), Blaj, 1855, p. 163—176: *Din istoria Parentelui Petru Maior. Partea inedita;* voir également I. Ardeleanu, *Istoria diecesei române greco-catolice a Oradei Mari* (Histoire du diocèse roumain gréco-catholique d'Oradea-Mare), II-e partie, Blaj, 1888.

Les manuscrits 1—1061 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine sont décrits dans le *Catalogul manuscriptelor româneşti*, (Catalogue des manuscrits roumains) de l'Académie, dont trois volumes ont paru: vol. I—II dus à J. Bianu et R. Caracas, Bucarest, 1907—1913; vol. III par J. Bianu et G. Nicolaiasa,

Craiova, 1931. Une abondante liste de livres et de manuscrits, dans *Serbarea şcolară dela Iaşi* (La Fête scolaire de Iassy) de A. Xénopol et C. Erbiceanu, Iassy, 1885. Pour les traductions du français, voir également Pompiliu Eliade, *Histoire de l'esprit public en Roumanie*, p. 294 sqq. (cette oeuvre a été publiée de nouveau en 1914 sous le titre: *La Roumanie au XIX-ème siècle, I)* et *La Roumanie au XIX-ème siècle, II*, Paris, 1914, p. 322—338.

Vienne est caractérisée par Iorga, *Idées et formes lit. fr.*, p. 77, comme „une espèce de dépôt général pour l'Orient de l'esprit philosophique". — Il n'est pas sans intérêt de voir comment réagissent jusqu'à une date très avancée les cercles bien pensants de l'Eglise uniate roumaine devant les idées libérales et libertines du temps: dans l'article où il prend la défense de l'évêque Bob, le Dr. N. Lupu, *Din nedreptăţile istoriei. Episcopul Ioan Bob dela Blaj* (Une injustice historique: l'Evêque Jean Bob de Blaj), dans *Blajul*, I (1934) p. 338—339), montre le progrès réalisé par les courants rationalistes dans l'Autriche du XVIII-ème siècle: „Gerard von Swieten, directeur d'études de toutes les écoles de Vienne et d'Autriche, l'abbé Rautestrauch de Braunau, les professeurs de droit canonique Eybel et Pehen et le ministre Kaunitz, proposaient ouvertment *ces erreurs;* quant à l'empereur Joseph II (1780—1790) qui subissait leur influence et qui venait de monter sur le trône aux côtés de sa mère (à partir du 18 août 1765), il avait conçu le projet de soumettre l'Eglise afin d'en faire un instrument du pouvoir susceptible de servir ses projets de réformes". Sous l'influence de ces idées, il parvient à fermer „près de 760 monastères". Le programme de Lanjuinais était donc appliqué dans toute sa rigueur. L'effet immédiat de cet état de choses sur les Roumains est d'accentuer chez les moines l'esprit d'insubordination (p. 341, où l'on trouve également une observation très juste: „les moines roumains les plus remarquables et les plus savants de l'époque étaient plutôt des savants que des moines", fort peu préoccupés de mener „l'existence du parfait chrétien"). Il est certain que ce n'est pas seulement l'administration de l'évêque mais aussi cet esprit d'émancipation qui explique les doléances présentées en 1806 par Bob à l'empereur: „ses écoles sont sans professeurs, son monastère est vide; quant à lui, il ne sait à qui demander conseil ni qui envoyer en visites canoniques dans son vaste diocèse comprenant plus de 1100 paroisses, car de tous les moines qui l'aidaient jadis dans sa tâche et qui enseignaient dans les écoles, il n'en reste plus que trois dont le plus jeune a dépassé 64 ans" *(id.*, p. 346).

Le Patriarcat condamne ceux qui lisent les écrits de Voltaire: Jean-Louis Carra, *Histoire de la Moldavie et de la Vala-*

chie. Avec une dissertation sur l'état actuel de ces deux provinces, Iassy, 1777, p. 219; Ariadne Camariano, *Spiritul filosofic şi revoluţionar francez combătut de Patriarhia Ecumenică şi Sublima Poartă* (L'Esprit philosophique et révolutionnaire français combattu par le Patriarcat Oecuménique et par la Sublime Porte), dans *Cercetări Literare*, IV (1940), p. 114—136; sur la *Lanterne de Diogène*, J. Horia Rădulesco, *op. cit.*, p. 6. Sur la popularité de Voltaire en Roumanie : la correspondance du *Magyar Kurir*, 1791, a été signalée par G. Bogdan-Duică, *Discuţii literare* (Discussions littéraires), dans *Societatea de mâine*, 1924, p. 619 et *Ioan Barac. Studii* (Etudes), Bucarest, 1933, p. 57; Fr. J. Sulzer, *op. cit.*, III, p. 46—47; Ienăchiţă Vacaresco, *Observaţii sau băgări de seamă asupra regulelor şi orânduelelor gramaticii rumâneşti* (Observations ou remarques sur les règles de la grammaire roumaine), Râmnicul Vâlcii, 1787, p. 136. — *Istoria craiului Sfeziei Carol al 12-lea* (Histoire du roi de Suède, Charles XII) traduite par l'abbé Gherasim de Iassy en 1792, est conservée dans le manuscrit 103 de l'Université de Iassy et le ms. 4619 de l'Académie Roumaine; au sujet de cette traduction, voir Olga Cosco, *Primele cărţi franceze traduse în româneşte. Istoria lui Carol al XII-lea de Voltaire* (Les premiers livres français traduits en roumain. L'histoire de Charles XII de Voltaire), dans *Cercetări Literare*, I, p. 102—117. La même oeuvre traduite par Vârnav, dans N. Iorga, *Idées et formes lit. fr.*, p. 52. *Istoria Americei* (Histoire de l'Amérique) traduite par le même Gherasim en 1795, dans le ms. académique No. 40. *Taina francmasonilor* (Le mystère des francs-maçons) est traduit en 1787 par Gherasim pour le boïard Iordache Darie Dărmănesco, l'un des esprits les plus agités du temps; il est conservé dans le ms. académique No. 451; voir à ce sujet N. Iorga, *Francmasoni şi conspiratori în Moldova secolului al XVIII-lea* (Francs-maçons et conspirateurs dans la Moldavie du XVIII-ème siècle) dans *An. Ac. Rom.*, S. III, T. VIII, p. 301—304 (Mem. S. Lit.). Ont également circulé en manuscrit des traductions des discours révolutionnaires français; c'est ainsi que dans le manuscrit académique No. 573, faisant suite à un traité sur les révolutions — soulèvements, „sculări" — se trouve la traduction du discours prononcé par Carnot le 14 juillet 1796. — Deux copies du *Memnon* dans la traduction de Costache Negruzzi sont conservées dans les mss. académiques 2681 et 3076. Le titre complet précise l'intermédiaire dont s'est servi le traducteur: *Memnon. Istorioară alcătuită de Volter. Iară acum tălmăcită de pe limba grecească şi alcătuită în stihuri de Costache Negruţi. Anul 1823 Septemv. 25 în Iaşi* (Memnon. Historiette composée par Voltaire. Traduite du grec et transposée en vers par Costache Negruzzi. An 1823, 25 septembre, à Iassy). Le texte intermédiaire

a été établi par N. Camariano, *Primele încercări literare ale lui C. Negruzzi şi prototipurile lor greceşti* (Les premiers essais littéraires de C. Negruzzi et leurs prototypes grecs), Bucarest, 1935, p. 11—22: c'est la traduction imprimée par Eugène Vulgaris en 1766. Une autre traduction due à Grégoire Pleşoianu est publiée à Craiova en 1831, dans la collection *Deosebite istorii morale desfătătoare şi pline de învăţătură, traduse din franţuzeşte şi greceşte.* (Différentes histoires morales divertissantes et édifiantes, traduites du français et du grec). Les livres que Stanciu Căpăţâneanu avait traduits et qui se trouvaient prêts à être imprimés en 1830 sont annoncés dans sa *Bibliotecă desfătătoare şi plină de 'nvăţătură. Tradusă din franţuzeşte*, 1830. Cette annonce est également reproduite dans J. Bianu et Dan Simonescu, *Bibliografia românească veche*, III, p. 682. *Zadig* est publié à Bucarest en 1831 dans une traduction due au même *(Sadic sau ursitoarea. Istorie asiaticească*, Zadig ou la destinée. Histoire asiatique). Pour donner une idée de la popularité dont jouissait Voltaire dans les pays roumains, notons le fait que certains de ses écrits pénètrent dans des oeuvres de nature entièrement différente; c'est ainsi que Scarlat Tâmpeanul intercale dans son traité *Geografia Tării Rumâneşti* (Géographie de la Valachie), Bucarest, 1840, p. 57—75, la traduction en roumain du conte *Jeannot et Colin.* Ce même conte devait être publié plus tard, dans la traduction de J. J. Many, dans *Foaie pentru minte*, 1845, No. 25—26. *Istoria călătoriilor lui Scarmenpado* (sic) *scrisă de el însuşi. Tălmăcită de un Român neaoş din franţuzeşte*, 1831 (Histoire des voyages de Scarmentado écrite par lui-même. Traduite du français par un Roumain pur sang), dans le ms. académique 4191; d'après Voltaire, *Histoire des voyages de Scarmentado, écrite par lui-même*, 1756. Sur *Zaïre* traduit par B. Cârlova, voir J. Héliade Radulescu, *Biografie*, dans *Curierul Rom.*, 1831, No. 69. Du *Brutus* de Voltaire traduit par Daniel Scavinschi, un fragment dans le ms. académique No. 423. Le manuscrit de la traduction d'*Alzire* par Assaky a été détruit dans l'incendie de 1827; v. *Albina Românească*, 1829, No. 5. Traductions de Conachi dans le ms. académique 137, et celles du comis B. Pogor, dans le ms. académique 5288. *Henriada* (La Henriade) traduite par Pogor a été publiée à Bucarest en 1838. Au sujet de la popularité de Voltaire dans les pays roumains, voir également les témoignages du poète Alecsandri dans *Introducere la scrierile lui Constantin Negruzzi* (Introduction aux écrits de C. N.), dans la revue *Convorbiri Literare*, VI (1872), p. 10. Il s'agit de quelques écrivains du début du siècle (Văutul, Conachi, Beldiman, Bălşucă, Pogor, Bucşănesco) qui avaient été soumis à l'influence „des idées voltairiennes que la grande Révolution de 1793 avait répandues en Europe". — Rollin

BCU Cluj / Central University Library Cluj

dans la traduction de Vârnav, dans le ms. académique No. 175. — De Fontenelle: *Cuvântări pentru mulțimea lumilor de Fontenel filosoful. Și tâlmăcite pă limba rumânească de Cutare de Cutare. Cu adaosul de alte nooă filologhicești slăviri pe alocurea. Iar din cea dintâi parte puțintele nu s'au scris nefiind atâta de anevoe. Și s'au protocălit cu iproci de dumnealui biv vel Stolnic bărbat învățat Răducanu Greceanu în zilele prea înălțatului Domn Io Alexandru Suțu Vvd.* (Entretiens sur la pluralité des mondes du philosophe Fontenelle. Traduit en roumain par un Tel et un Tel). L'ouvrage a été collationné, par l'ancien grand Stolnic Răducanu Greceanu et se conserve dans le ms. académique 1383. — *Întâmplările lui Telemah* (Les aventures de Télémaque) dans le ms. académique No. 262 (la note la plus ancienne sur le manuscrit est datée du 18 janvier 1776, la traduction est donc antérieur à cette date). Le second manuscrit (No. 342 de la bibliothèque de l'Académie Roumaine) est écrit entre le 20 juin et le 2 août 1772 pour Iordache Darie Dărmănesco. Cette oeuvre est également conservée dans les mss. 1576 et 2760 de la même bibliothèque. Au sujet de la traduction faite pour l'évêque Léon Gheuca de Roman, voir N. Iorga, *Cărți și scriitori români în veacurile XVII—XIX* (Livres et écrivains roumains aux XVII—XIX-èmes siècles), dans *An. Ac. Rom.* S. II, T. XXIX, p. 180 (Mem. S. Lit.). I. Minea, *„Telemah" în traducere românească veche* (Télémaque dans une vieille traduction roumaine), dans *Cercetări Istorice*, II—III (1926—27), p. 255, signale la traduction du ms. 219 de la bibliothèque de l'Université de Iassy et suppose qu'il s'agit du manuscrit que Léon Gheuca voulait imprimer en 1783. Le manuscrit date en effet de cette année. La traduction de Pierre Maior a été publiée à Buda en 1818; le titre indique que l'oeuvre a été traduite de l'italien. Il n'existe pas, jusqu'à ce jour, d'étude d'ensemble sur *Télémaque* dans la littérature roumaine. — A propos de la présence de Montesquieu dans le cercle du métropolite Jacob Stamati de Moldavie, voir plus loin. Sur Ionică Tăutul, une étude mise au point par E. Vîrtosu; l'auteur a eu l'amabilité de nous communiquer, avant publication, l'information que le *Tratatul de politică* (Traité de politique) de l'écrivain moldave rédigé à Constantinople à partir du 1 octobre 1827, se fonde sur l'autorité de Montesquieu et de Rousseau. *Arsachie și Ismenia. Istorie din partea Răsăritului scrisă după franțuzește de Monteschiu. Și este tâlmăcită la leat 1794* (Arsace et Isménie. Histoire orientale traduite du français de Montesquieu en 1794), dans le ms. académique No. 3099. — Traduction de la comédie de J. J. Rousseau *Narchis sau îndrăgitul însuși de sine. Comedie de Jan Jac Ruso pe franțozește făcută și tâlmăcită la a. 1794* (Narcisse ou l'amant de lui-mê-

BCU Cluj / Central University Library Cluj

me. Comédie faite par Jean-Jacques Rousseau en français et traduite en 1794), dans le ms. académique No. 3099. Le traducteur divise la comédie en *perleş* (scènes). Voir à ce sujet Al. Cioranesco, *O veche traducere din J. J. Rousseau*, dans *Revista Fundaţiilor Regale*, IV (1937), No. 6, p. 659—665. Comme théoricien politique, — N. Iorga le soutient avec raison (*Rousseau şi Românii*, (Rousseau et les Roumains), dans *Cuget Clar*, 1930, p. 411) —, Rousseau est pendant longtemps concurrencé par Voltaire dont le ton railleur était plus proche de l'esprit du peuple roumain. — *Numa Pompilius* de Florian, traduit par Beldiman, circule en d'innombrables manuscrits; la copie la plus ancienne est de 1795, dans le ms. académique No. 3192. — *Bélisaire* de Marmontel, traduction sans date d'un anonyme, sous le tire *Velisarii*, dans le ms. ac. 2235; graphie caractéristique du XVIII-ème siècle. La traduction de Diaconovici-Loga est annoncée plus tard également dans *Foaie pentru minte, inimă şi literatură*, de 1842, No. 45; le livre est orné „d'images" et montre „les devoirs des sujets envers le gouvernement et la patrie". Un fragment de la même oeuvre, traduit en vers par un Roumain de Iassy qui signe D. P. I., est publié dans *Foaie pentru minte...*, 1843, No. 13. Un fait significatif, c'est l'intérêt que manifeste pour cette oeuvre la Transylvanie roumaine où vivait encore le souvenir du prince éclairé et tolérant que fut Joseph II. — *Galateea* (Galatée) de Florian, traduite par Costache Stamati, dans le ms. académique No. 150. *Ţelestina de Florian. Romanţ ispaniolesc* (Célestine de Florian. Roman espagnol) dans le ms. académique 4365; la traduction de C. Negruzzi dans le ms. ac. 474. Il faut ajouter aux traductions faites par Negruzzi à cette époque, *Zuma* de Mme de Genlis et *Crispin rival stăpân-său* (Crispin rival de son maître) de Lesage; tous deux dans le ms. académique 3558. Voir à ce sujet N. Camariano, *Primele încercări literare ale lui C. Negruzzi*, p. 13 (Les premiers essais littéraires de Negruzzi). Pour *Adelaida sau păstoriţa alpicească* a lui Marmontel (Adélaïde ou la bergère des Alpes) publié par Carcalechi, voir J. Bianu et D. Simonesco, *Bibliografia românească veche*, III, p. 216. *Alcibiade* traduit par Costache Conachi est mentionné par M. Pastiesco dans l'article *Litteratura românească* publié dans *Curierul Rom.*, 1830, No. 78. La traduction de Conachi n'a pas été publiée, mais il semble que ce soit d'après elle qu'ont été faites les deux copies qui existent à la bibliothèque de l'Académie Roumaine (mss. 1603 et 1848). La plus ancienne de ces deux copies (ms. 1603) porte la date 1811. La traduction aurait donc été faite au plus tard cette année-là. La seconde copie est de 1823. *Pirostia Elenei* (Le trépied d'Hélène) traduit par C. Negruzzi en 1824, dans un manuscrit de la famille; la traduction a été publiée par N. Iorga dans *Revista*

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Istorică, IV (1918), p. 31—49; voir à ce sujet N. Camariano, *op. cit.*, p. 23—24. La traduction de Papazoglu n'a été publiée qu'en 1846, mais avait été faite longtemps auparavant; dans la dédicace, il dit: „Ayant traduit, il y a vingt-deux ans environ, quelques-unes des oeuvres moralisatrices de Marmontel".

Au sujet de la circulation des oeuvres de Wolff, voir plus loin le chapitre concernant Georges Lazar et celui sur les écrivains aroumains. Manuels didactiques de Wolff traduits en roumain, dans le ms. académique No. 923. La *Trigonométrie* traduite par Lazar a été publiée par Trajan Lalesco en 1919 et reproduite dans le volume *Viaţa şi opera lui Gheorghe Lazar* (La vie et l'oeuvre de G. L.), Bucarest, 1924, par G. Bogdan-Duică et Popa-Lisseanu; dans le même volume se trouve l'*Aritmétique* traduite également par Lazar. La *Logique* de Baumeister est traduite à Vienne par Samuel Micou, à l'époque où il était préfet d'études à l'Institut roumain de Sainte Barbara. Elle est publiée à Pest en 1799. *Legile firei. Ithica şi politica sau Filosofia cea lucrătoare* (Les lois de la nature. L'éthique et la politique ou la philosophie pratique) est publié à Sibiu en 1800, en deux volumes; la *Métaphysique* est conservée dans le ms. 226 de la bibliothèque de l'évêché gréco-catholique d'Oradea-Mare. La *Filosofia moralicească* de Muratori traduite par B. Vârnav, dans les mss. académiques Nos. 183 et 189. — De la première traduction de la *Logique* de Condillac (ms. académique No. 3738), la première partie, ff. 1—72, s'est perdue; la traduction de B. Vârnav, dans le ms. académique 425. La traduction du traité *De l'étude de l'histoire* est annoncée dans *Curierul Rom.*, 1829, No. 10 et 1830, No. 81. — *Pentru greşale şi pedepse politiceşte privite* (Pour les délits et les sanctions considérées du point de vue politique) de Beccaria, traduit par B. Vârnav du grec de Coraï, dans le ms. académique No. 185. De la seconde traduction, ms. académique No. 4191, il ne nous est parvenu que la préface aux Grecs de Coraï.

Le titre roumain de l'oeuvre *Intâmplările lui Ismini şi Ismeniei* (Les aventures d'Ismin et d'Isménie) est absent du manuscrit où se trouve la traduction (No. 4246 de la bibliothèque de l'Académie Roumaine); nous le rétablissons d'après la note finale: „La fin des aventures d'Ismin et d'Isménie". Nous ne sommes pas à même de dire si le texte qui se trouve à la base de la traduction roumaine est le roman pastoral de l'évêque Eumathios Macrembolites dont P. Fr. de Beauchamps a donné une traduction française en 1729: *Amours d'Ismène et d'Isménias.* L'oeuvre grecque et la traduction française nous ont été inaccessibles. — De l'oeuvre de l'abbé de la Porte, *A toată lumea călătorie* (Voyage autour du monde), le manuscrit académique

BCU Cluj / Central University Library Cluj

No. 2992 ne garde que la traduction du tome IV. *Călătoria lui Coxe* (Le voyage de Coxe) traduit en 1824 par Alecou Beldiman, dans les mss. académiques Nos. 28—29. *Mathilde* de Mme Cottin est traduite par Conachi avant 1830; voir la note bibliographique déjà citée de M. Pastiesco dans *Curierul Rom.*, 1830, No. 78. La traduction a été publiée en 1844. Une pièce a été tirée du roman par César Boliac avant 1835; voir à ce propos D. Popovici, *Cesar Boliac: romantism şi socialism în definiţia poeziei* (C. B.: romantisme et socialisme dans la définition de la poésie), dans *Cercetări de literatură română*, Sibiu, 1944, p. 263—264.

Ruinele (Les ruines) de Volney dans une traduction des environs de 1790, ms. dans la bibliothèque de N. Iorga; voir N. Iorga, *Idées et formes lit. fr.*, p. 52. La traduction de la même oeuvre par Ionică Tăutul est notée par M. Kogalniceanu dans *Alăuta Românească* (La harpe roumaine), 1838, No. 5. N. Cartojan, *Alăuta Românească*, dans *Omagiu lui I. Bianu* (Hommage à J. Bianu) Bucarest, 1927, p. 121, signale les mss. académiques Nos. 2502 et 2696 qu'il considère comme des copies de la traduction de Tăutul. Une autre traduction qui se trouve dans le ms. académique No. 5285 a été faite beaucoup plus tard: datée de 1841, elle a été faite d'après l'édition de Bruxelles, 1830, de l'oeuvre de Volney. Il s'agit d'un manuscrit autographe de Christian Tell. La traduction de Stanciu Căpăţâneanu est annoncée dans la *Biblioteca desfătătoare* (Bibliothèque amusante) de 1830. *Paul şi Virginia* est publié à Iassy en 1831 dans la traduction de Iancou Buznea. *Manon Lescaut* de l'abbé Prévost, traduit par Beldiman en 1815, dans le ms. académique No. 193. *Indienescul filosof* de Chesterfield, dans le ms. académique No. 1496. *Adelson şi Salvini. Poveste englezească sau jalnică tâmplare tălmăcită de pe cea franţuzască pe limba moldovenească de Fotis Calafati. Si afierosită pre cinstitului dumisale Gheorghie Balş, vel. vist.* (Adelson et Salvini. Conte anglais ou la triste aventure, traduite du français en moldave par Fotis Calafati, et dédiée au très honorable Georges Balş, grand Vistiernic); une copie faite en 1806 par Basile Tăutu dans le ms. académique No. 558. L'original est: Fr. Th. Baculard d'Arnaud, *Adelson et Salvini. Anecdote anglaise*, Paris, 1772 (ed. II, Hambourg, 1792). *Istoria lui Machen. Povestire englezească scrisă de pe franţozeşte de abati Arno* (Histoire de Makin. Conte anglais traduit du français de l'abbé Arnaud), traduite par I. C. en 1794, dans le ms. académique 3099. Voir au sujet de ce dernier, Al. Cioranesco, *O veche traducere din J. J. Rousseau* dans la revue citée, p. 661. — Sur Chateaubriand dans le *Cursul de Literatură* de Scarlat Tâmpeanu, voir G. Bogdan-Duică, *Ist. lit. rom. mod.*, p. 211. *Istoria lui Eudor* (Histoire d'Eudore), dans les mss. académiques 3021, 3495 et 3738; *Genia christianismului* (Le Génie du Christia-

nisme) dans le ms. académique 5301. — *Der erste Schiffer* de Salomon Gessner apparaît comme annexe à l'*Orthographia latino-valachica*, Cluj, 1805, d'Etienne Crişan (sous le nom magyarisé de Körösi); voir à ce sujet G. Bogdan-Duică, *Ioan Barac*, p. 166—168. *Moartea lui Avel* (La mort d'Abel), qui porte dans le ms. académique 4242 la date approximative de 1784, semble être postérieur. *Mirtil şi Hloe* (Myrtile et Chloé) de Florian (qui s'inspire d'ailleurs de Gessner) se joue, dans la traduction de Georges Assaky, à Iassy le 27 décembre 1816; une autre traduction dans un ms. de 1819 à l'Académie Roumaine, sous le No. 2364. — Au sujet de Gessner dans la littérature roumaine voir G. Bogdan-Duică, *Salomon Gessner în literatura română*, dans *Convorbiri Literare*, XXXV (1901), p. 162—173; D. Caracostea, *Le préromantisme de G. Asaki*, dans *Langue et Littérature* I (1940), p. 29—44; N. Camariano, *art. cit.*, *Revista Fundaţiilor Regale*, VIII (1941), No. 7, p. 64—81. — *Urîtea de oameni şi pocăinţa* (Misanthropie et repentir) de Kotzebue, traduit du grec en 1816 par un anonyme et dédié à l'archiprêtre du département de Dâmboviţa, dans le ms. académique No. 1770.

Correspondance de l'évêque César de Râmnic pour se procurer l'*Encyclopédie*, dans N. Iorga, *Contribuţiuni...* dans *An. Ac. Rom.*, S. II, T. XXVIII, p. 186, 193, 195 (Mem. S. Lit.) et *Istoria presei* (Histoire de la presse), p. 16—17. — De la bibliothèque de Georges Lazar, l'Académie Roumaine a réussi à se procurer un certain nombre de livres; voir leur liste dans G. Bogdan-Duică, *Gheorghe Lazăr*, Bucarest, 1924, p. 153—163 et dans le volume *Viaţa şi opera lui Gheorghe Lazăr*, p. 338—348. — Catalogue de la bibliothèque de la métropolie de Bucarest, rédigé sous la direction de P. Poenaru en 1836, dans le ms. académique 2683. — Sur Pierre Maior et Budai-Deleanu, voir plus loin.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

BCU Cluj / Central University Library Cluj

DEUXIÈME PARTIE

LES IDÉES

BCU Cluj / Central University Library Cluj

BCU Cluj / Central University Library Cluj

CHAPITRE I

ENTRE L'ORIENT ET L'OCCIDENT

41. On a déjà vu que la littérature roumaine n'avait pas évolué suivant un rythme identique dans tous les domaines: il en est où cette évolution devait être beaucoup plus lente que dans d'autres. La mentalité d'antan persiste dans certains genres et donne naissance à des oeuvres d'un caractère anachronique que leur valeur documentaire rend toutefois précieuses pour l'histoire de la culture roumaine. Elles sont d'ailleurs très éloignées non seulement des productions contemporaines, mais encore des oeuvres d'autrefois dont elles ne sont que le pâle reflet: la chronique de Denys l'Ecclésiarque ne peut soutenir la comparaison avec celle de Neculce; quant à l'*Istoria Otomanicească* (Histoire de l'Empire Ottoman) de Ienăchiță Vacaresco, elle apparaît bien terne à côté de son illustre devancière, l'*Istoria Porții Otomane* (Histoire de la Sublime Porte) de Démètre Cantemir.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Dans les Principautés Danubiennes, les liens étroits qui unissent Grecs et Roumains se traduisent, dans le domaine littéraire, de façon variée: il est des Grecs qui traitent dans leur langue des sujets roumains, des Roumains qui écrivent en grec l'histoire de leur pays, enfin, certains historiens roumains composent en roumain des oeuvres dans le goût grec.

Συνοπτικὴ περίληψις, oeuvre dédiée par Persiano au prince Mavrogheni, n'est pas la seule preuve de l'intérêt que portent les écrivains grecs aux Pays Roumains. Il convient de mentionner également Ἱστορία τῆς Ρουμανίας et Γεωγραφικὸν τῆς Ρουμουνίας, dues à Daniel Philippide et publiées à Leipzig en 1816. Philippide fait remonter le récit des événements qui intéressent l'histoire des Roumains à l'invasion des Egyptiens et il poursuit sa narra-

tion jusqu'à la fondation des Principautés. Plus important d'ailleurs que son histoire est son traité de géographie, dans lequel il voit un élément indispensable à la compréhension du passé des Roumains. Cet ouvrage renferme, en même temps que la description des territoires peuplés de Roumains, certaines vues qui méritent d'être soulignées. L'auteur établit, entre autres, une intéressante comparaison entre la Transylvanie et la Suisse et il fixe les frontières du pays au Dniestr et à la Theiss. Mentionnons, à côté de Philippide, Denys Photino, connu surtout par son adaptation en grec populaire du poème crétois *Erotocrite*. On lui doit encore une histoire de l'ancienne Dacie, Ἱστορία τῆς πάλαι Δακίας, dont les trois volumes, d'une information honnête et riche, paraissent à Vienne en 1818—1819.

C'est en grec qu'ont écrit leurs oeuvres un grand boïard comme Emmanuel Băleanu, l'énergique protecteur de l'enseignement roumain en Valachie, et l'humble moine Naum Râmniceanu. Force nous est d'encadrer ces oeuvres dans ce chapitre, encore que la mentalité de leurs auteurs soit fortement influencée par les idées nouvelles. Băleanu nous a laissé une histoire des Romains en Dacie qui représente plus exactement une histoire de la terre roumaine: l'auteur suit le cours des événements qui se sont déroulés dans ces contrées depuis l'an 2000 avant J.-Ch. jusqu'à l'an 1204 de notre ère. Son ouvrage comprend en outre une description de la Valachie, rédigée en grec comme le reste de l'oeuvre. Cette prédilection pour le grec n'empêche pas Băleanu d'avoir des vues originales au sujet de la langue roumaine, qui renferme à son avis un grand nombre de mots d'origine génoise. Il nous apparaît donc comme l'un des précurseurs de la théorie italianisante dans la science roumaine.

Naum Râmniceanu se montre lui aussi préoccupé des éléments italiens que renferme le roumain: il est convaincu qu'un cinquième des mots roumains sont empruntés à l'italien. Il nous a laissé des oeuvres aussi nombreuses que variées: des discours, des panégyriques en vers, des mémoires, une traduction de l'histoire de l'Eglise de Mélète, évêque d'Athènes, un traité des bonnes manières, Χρηστοήθεια Νέα, et diverses introductions: introduction à la grammaire, aux livres saints, à l'histoire des Roumains,

BCU Cluj / Central University Library Cluj

— cette dernière rédigée en grec — et, dans la même langue, une histoire des événements survenus dans les Principautés de 1768 à 1810. L'auteur est fier de son origine daco-roumaine; pour lui, Décébal est „notre roi" et il montre qu'à travers tout le Moyen Age, les Roumains sont parvenus à se maintenir dans le Maramureş et dans l'antique cité du souverain dace. En face de l'idéal grec des Phanariotes et de l'idéal latin des écrivains roumains de Transylvanie, dont il connaissait parfaitement les oeuvres, Naum Râmniceanu dresse l'idéal daco-roumain et souligne les liens qui unissent à leurs ancêtres daces les Roumains, dans les veines desquels coule du sang dace mêlé de sang romain. Le pays qu'ils habitent est „le pays des Daces", et lui-même se proclame „auteur dace". Mais notre „auteur dace" semble dépassé par les événements contemporains: il se montre sévère pour les troubles qui ont éclaté en France et en Pologne et n'apprécie guère les „libertins". Ce qui ne l'empêche d'ailleurs pas d'être en politique un audacieux partisan du libéralisme: ne réclame-t-il pas en 1822, dans un projet de constitution accompagné d'un mémoire, l'abolition de la noblesse héréditaire, l'égalité de tous les citoyens, un parlement formé de deux députés par département et, fait à souligner, l'union des Pays Roumains?

BCU Cluj / Central University Library Cluj

C'est à Naum Râmniceanu également qu'est attribué le poème *Plângerea şi tânguirea Valahiei asupra nemulţemirii streinilor ce au deräpänat-o* (Plaintes de la Valachie contre les étrangers qui l'ont ruinée), publié en 1825 à Buda, sans nom d'auteur. Le poème est composé en vers roumains qui rappellent parfois ceux d'un autre écrivain du temps, Barbu Paris Momuleanu, auquel d'aucuns l'ont attribué. Certains des traits satiriques qui l'émaillent pourraient en effet sortir de la plume de Momuleanu, mais d'un Momuleanu préoccupé de problèmes bien différents de ceux qu'il traite dans *Caracterurile* (Les Caractères) publiés la même année.

42. Lorsque paraît *Plângerea şi tânguirea Valahiei*, la chronique versifiée en roumain commençait à passer de mode. Sa vogue avait été déterminée, en Valachie et en Moldavie, par les chroniques en vers grecs. Mais en Transylvanie, ce genre était né spon-

tanément et il apparaît dans cette province comme un mélange naturel de narration historique et d'effusion lyrique, dont les exemples les plus caractéristiques sont *Plângerea sântei mânăstiri a Silvaşului* (Complainte du saint monastère de Silvaş) et *Stihuri asupra Preasfinţitului Papa al slăvitului Rum* (Vers sur le Très Saint Père de Rome la glorieuse).

La première de ces chroniques, qui s'inspire des lamentations de Jérémie, expose le triste sort du monastère de Silvaş au temps des luttes religieuses dont la Transylvanie fut au XVIII-ème siècle le théâtre. Le poète éprouve une admiration sans bornes pour le moine Visarion, champion de la foi orthodoxe; il n'estime pas moins l'évêque uniate Innocent Micou qui, au dessus même des intérêts de l'Eglise, n'a pas hésité à placer ceux du peuple roumain de Transylvanie; il déplore la destinée de ce prélat, qui s'est vu obligé d'abandonner son siège épiscopal, et le sort des moines orthodoxes chassés de leurs couvents. Par contre, il ne peut maîtriser un violent sentiment de haine contre l'impitoyable Pierre Aron dont l'intolérance a rempli les geôles transylvaines des adversaires de l'union et dont les persécutions atteignent leur apogée lors de l'incendie du monastère de Silvaş. Quant au réalisateur même de l'union, l'évêque Athanase, il le dépeint comme un ambitieux sans caractère, auquel les papistes n'ont eu aucune peine à faire accepter leurs dogmes:

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Pour le convaincre, ils lui ont promis
Qu'il irait au Ciel, près du Christ,
Parce que c'est le Pape qui détient
La clef du Paradis ...

Le pauvre évêque s'est converti
Et en échange le Pape lui a remis
Un plein sac de titres
Aussi vains que pompeux.

Par leur naïveté, par la liberté de leur construction, ces vers se rapprochent d'une certaine poésie de nos jours, qui s'efforce de retourner vers les sources d'où jaillissait spontanément la *Complainte du monastère de Silvaş*. Le moine inconnu qui les a composés était un poète et si des gaucheries alourdissent parfois

son récit, ailleurs le conte baigne dans une pénétrante atmosphère de désolation où passe un souffle biblique:

Les uns ont pris les villages et les fermes,
D'autres, les jardins et les vignes;
Des trésors que je possédais,
Chacun a pris ce qu'il pouvait;
Et je suis resté seul comme le dit le prophète,
Pareil à la chaumière au milieu des vignes,
Déserte et abandonnée de tous.

Le *Poème sur le Très Saint Père* est une charge à l'adresse du Pape. Le poète expose les conditions dans lesquelles s'est faite l'union avec l'Eglise de Rome et il prend nettement position contre le Souverain Pontife. Il doute qu'il existe une langue dans laquelle on puisse raconter tous les actes inspirés par la volonté „diabolique" du Pape que secondent „ces fines mouches de Romains, les pères catholiques".

Les „pères" ont su exploiter la faiblesse d'esprit d'Athanase et, dans des vers qui rappellent ceux de la *Complainte du saint monastère de Silvaş*, l'auteur expose les arguments auxquels ils ont eu recours:

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Ils lui ont promis une place au Ciel
A la droite du Christ
S'il se convertissait à la foi papiste
Et s'il reconnaissait la suprématie du Saint Père
Sur tous les peuples de l'univers.

43. En Moldavie, le meurtre du prince Grégoire Ghica a inspiré à un anonyme des vers dénués de toute valeur artistique. Tout aussi pauvre en mérites littéraires est le récit versifié de l'assassinat des boïards Manolache Bogdan et Jean Cuza. L'*Istorie de patima Galaţilor* (Histoire des malheurs de Galatz) dans laquelle un anonyme déplore l'incendie de la ville de Galatz en 1769 présente un peu plus d'intérêt. Cet ouvrage qui nous est parvenu dans un manuscrit antérieur à l'année 1800, a été composé sous le coup des événements. C'est sous forme de chronique rimée que se présente en Valachie le récit de la fuite des fils d'Alexandre Ypsilanti à Vienne. La même province nous offre, en vers dé-

pourvus de tout mérite, une *Istorie a Țării Românești dela leat 1769* (Histoire de la Valachie depuis l'an de grâce 1769). Ces médiocres productions avaient été précédées par une oeuvre tenant à la fois de la chronique et de la ballade historique, *Istoria Măriei Sale lui Constantin Vodă Brâncoveanu* (Histoire de Sa Grandeur le voïvode Constantin Brancovan), qui date de 1730 et raconte la fin tragique du fameux prince de Valachie. Deux oeuvres consacrées au règne de Mavrogheni dépassent quelque peu le niveau de ces chroniques rimées. La première, qui est due à un historien anonyme originaire de Bucarest, se perd souvent dans le détail et ne brosse qu'à grands traits la curieuse figure de son héros, singulier mélange de qualités et de défauts. L'auteur a une tendance marquée au dénigrement: il décrit sans indulgence l'armée roumaine et n'hésite pas à employer pour la définir les expressions les plus triviales. Il n'épargne d'ailleurs pas davantage le soldat allemand dont la soif de pillage lui inspire des pointes assez lourdes.

La chronique consacrée par le Pitar Hristache à l'*Istoria faptelor lui Mavroghene Vodă și a răzmiriței din timpul lui pe la 1790* (Histoire du règne du voïvode Mavroghene et de la révolte qui éclata sous son règne vers l'an 1790) se rapproche de celle de l'auteur anonyme par les idées, par le manque de pénétration psychologique de l'auteur et souvent aussi par la facture du vers. Cette oeuvre, bien que relativement récente — elle date de 1817 — rappelle étrangement la mentalité d'autrefois. Ce qui différencie Hristache de son collègue anonyme, c'est un certain patriotisme qui le fait tressaillir de fierté à la vue de l'armée roumaine. Il juge comparativement les choses, mais la substance ethéré du verbe manque totalement à son style. Si pauvre que soit son inspiration, il parvient cependant à rendre l'étrangeté de son personnage, dont il agrémente le portrait de quelques touches orientales. L'attitude fertile en contradictions du souverain est, pour le poète, une énigme. A peine vient-il de se réjouir de la magnanimité du prince qu'il s'effraie de voir pendre ou empaler ses compatriotes pour la moindre vétille. La sévérité de ces mesures contrarie l'indiscipline foncière du Bucarestois et explique son effroi. Mais les plus consternés ce sont les prêtres auxquels le prince impose le port de la soutane et l'assiduité aux

BCU Cluj / Central University Library Cluj

saints offices. Hristache comprend leur regret nostalgique de la liberté perdue et nous les présente

Toutes dents dehors,
Une lueur fixe au fond des yeux...

Cherchant dans la contemplation
Des icônes mélancoliques
Une faible consolation.

Pour décrire l'armée que Mavrogheni rassemble de tous les coins de l'Orient, il enrichit son lexique de mots variés aux sonorités balkaniques.

L'écrivain ne parvient pas à fixer son attitude à l'égard du souverain: tout en condamnant certains actes du prince et de ses suppôts, il ne peut se défendre envers lui d'une certaine admiration qu'il exprime en apostrophant un interlocuteur imaginaire:

Etait-ce un voïvode
Ou ressemblait-il à un vizir?
Quel prince a-t-on vu
Porter trois panaches?
Quel autre aurait livré combat
A deux empereurs à la fois?

Il pillait, direz-vous...
Oui, mais là où il y avait abondance...

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Animé d'un pareil courage, il est naturel que notre belliqueux voïvode, impuissant à chasser les Russes de Iassy, ait abandonné la Moldavie pour se tourner vers „l'Europe", c'est-à-dire pour assiéger Braşov. Il dirige contre ses adversaires des canons qui crachent „de la fumée". Au début, les Turcs luttent bravement contre les Allemands et la reconnaissance du prince se manifeste par l'octroi de fourrures. Mais à la longue leur courage faiblit et l'écrivain souligne le côté humoristique des „prouesses" auxquelles se livrent les mercenaires turcs:

Quand d'aventure ils surprenaient un guetteur sans défense
Et qu'ils pouvaient lui trancher la tête sans coup férir,
Plus rapides que l'éclair, ils regagnaient Bucarest
Afin de tenir des mains du voïvode la fourrure bien gagnée.

44. Encore qu'il ait vécu jusqu'au milieu du siècle dernier — ce qui nous vaut de sa part un récit de la révolution de 1848 — c'est au même groupe d'écrivains qu'appartient Zilot le Roumain. Ce pseudonyme que l'on a maintes fois, mais en vain, essayé de percer et dont le sens véritable est „le Roumain zélé" exprime le dévouement de celui qui le porte à la cause roumaine. Il appartient, de son propre aveu, à une modeste famille de prêtres et de petits fonctionnaires. Son père avait porté quatre caftans, c'est-à-dire qu'il avait franchi quatre degrés dans la hiérarchie administrative, degrés inférieurs bien entendu, sans cela le poète n'aurait pas été obligé de vivre dans la maison d'un protecteur. Ses parents et ses maîtres grecs lui ont enseigné la „morale des Saints Evangiles" ainsi que l'honnêteté et la modestie, qualités qu'il se plaît à reconnaître chez son protecteur. Avec une telle éducation, il était naturel que Zilot le Roumain trouvât beaucoup à redire aux moeurs de son époque, aussi son oeuvre abonde-t-elle en récriminations.

Ses écrits sont variés, mais les plus nombreux et les plus importants sont les ouvrages historiques. On lui doit également de nombreux panégyriques dans lesquels il chante les louanges des Vacaresco en particulier, mais aussi de certains princes phanariotes, encore qu'il soit un adversaire acharné de l'influence grecque. Parmi ses travaux historiques, mentionnons d'abord le prolixe *Leatul 1848* (L'an 1848) qui renferme de précieuses indications biographiques sur son auteur. Il est cependant dépassé en importance par la chronique où il expose dans un mélange de prose et de vers le déclin de la domination phanariote et la révolution dont l'âme fut Tudor Vladimiresco. Celle-ci est d'ailleurs esquissée à grands traits, car le récit détaillé d'événements aussi récents n'aurait pu manquer d'attirer à l'auteur l'animosité de ceux qui y avaient participé. Cette chronique nous renseigne sur la façon dont Zilot le Roumain comprend l'histoire et sur les sources dont il s'inspire. Tout jeune, il s'est adonné à la lecture d'ouvrages concernant l'histoire de l'Eglise et l'histoire politique. Plus tard, il a complété ces connaissances livresques par le fruit de son expérience et de ses réflexions personnelles. Au cours de son récit, il abandonne de temps en temps la prose pour les vers parce que „la rime lui vient naturellement", bien que „la langue roumaine soit peu propice à la poésie".

Zilot le Roumain est conscient des obligations qui incombent à l'historien. Sans doute ses devanciers ne les ignoraient-ils pas, mais c'est à lui que revient le mérite d'avoir affirmé de façon catégorique que l'historien doit servir avant tout la vérité. Il ne doit connaître ni parents, ni amis et consacrer tous ses efforts à la recherche du vrai. Certes, et Zilot est le premier à le reconnaître, ce programme n'est pas toujours facile à suivre dans le monde où il vit et il nous fait part de ses scrupules de conscience: „Je sais fort bien, dit-il, que ces vers et ces récits où j'expose les turpitudes des puissants de ce monde, fourniront à ceux qui connaissent les règles des convenances imposées à l'historien, l'occasion de me dénigrer et de me faire passer pour un incapable. On admet généralement, en effet, que l'historien doit se borner à narrer les événements: s'il se mêle de les juger, s'il donne son avis sur tel ou tel personnage, comme je l'ai fait moi-même, il enfreint tous les canons de l'histoire... Mais l'amour ardent que j'ai pour mon pays m'oblige à violer ces commandements pour exposer en détail non seulement le cours des événements, mais encore pour démasquer ceux qui en sont responsables et les apprécier suivant leurs mérites. J'en ai fait le serment au seuil de cette oeuvre et je ne dévierai pas de la voie que je me suis tracée, même si cette sincérité devait être fatale à ma réputation d'historien". L'intérêt de ce passage réside surtout dans la survivance d'une conception médiévale du rôle de l'historien qui doit se borner à enregistrer les faits. Un peu de la mentalité des anciens chroniqueurs persiste encore dans l'esprit de Zilot le Roumain.

Son oeuvre tout entière constitue une âpre philippique dirigée contre les Grecs, mais sa médiocrité lui enlève malheureusement toute portée. Avec Zilot le Roumain, nous abandonnons le courant gréco-roumain pour remonter à la source dace. L'auteur se proclame Daco-roumain, mieux encore c'est un Dace, ravi que ses ancêtres aient réussi à tenir tête aux Romains, ces maîtres du monde, et à leur imposer tribut. Dans sa prose entrecoupée de vers, notre écrivain s'abandonne à chaque instant à des digressions d'ordre moral où il se montre très proche d'une certaine philosophie de l'histoire suivant laquelle tout ici bas est soumis aux lois d'un cycle inéluctable dont les étapes sont la

naissance, la croissance et la mort. C'est l'adhésion d'un esprit simple à une conception illustrée un siècle auparavant dans la culture roumaine par Démètre Cantemir. Le thème préromantique de la vanité des choses de ce monde se retrouve dans ses vers sans prétentions:

Où donc est aujourd'hui la Syrie?
Où est l'Assyrie,
La Macédoine,
La Chalcédoine?
. . . . . .
De nos jours, la Russie
Et la Germanie,
La Turquie
Et l'Angleterre
Commandent,
Le verbe haut!
Elles font soupirer
Et se lamenter,
Gémir et trembler,
Les nations vaincues
Et déchues;
Mais viendra le temps
Où les puissants du jour
Tomberont à leur tour
Dans l'oubli...

Babeș-Bolyai University Library Cluj

Les digressions morales et philosophiques auxquelles se livre le poète manquent en général de valeur artistique. Il lui arrive cependant, de loin en loin, d'atteindre à un certain relief. Ses vers nous surprennent alors par une certaine virtuosité, sa prose par quelque heureuse trouvaille.

45. La *Jalnică cântare a lui Zilot* (Complainte de Zilot), est l'une des oeuvres inspirées par la révolution valaque de 1821. La Moldavie, qui avait échappé aux luttes intestines, n'en a pas moins payé son tribut au genre littéraire qui nous a valu tant de „lamentations" plus ou moins harmonieuses: nous voulons parler de la *Complainte* où Alexandre Beldiman déplore les tristes répercussions de la révolution grecque sur son pays.

Beldiman est l'un des écrivains les plus représentatifs de cette époque de transition. Passionnément épris de littérature

française, ses oeuvres n'en portent pas moins la marque de la mentalité d'autrefois. Ses traductions que nous avons déjà eu l'occasion de mentionner, nous le montrent explorant les aspects les plus divers de la littérature française, depuis Voltaire et l'abbé Prévost jusqu'à Ducray-Duminil et autres illustres inconnus, auxquels il emprunte *Tragodia lui Sapor* (La tragédie de Sapor), *Istoria lui Tarlo* (L'histoire de Tarlo), ou *Istoria lui Raimund* (L'histoire de Raymond). Dans la préface de *Numa Pompilius*, l'écrivain expose une partie des problèmes qu'il a eu à résoudre: le texte de cette traduction avait été mis au point longtemps avant 1820, date de sa publication; mais il hésitait à le faire paraître car il s'était laissé dire que rien de bon ne pouvait être écrit dans une langue aussi fruste que l'était encore le roumain. Cet état de choses l'avait d'abord découragé, puis stimulé; il se mit à revoir sa traduction jusqu'au jour où il la jugea digne d'être publiée. S'il s'est consacré à cette tâche, ce n'est pas seulement pour s'instruire ou pour combattre l'oisiveté, mais bien pour satisfaire les désirs du public qui appréciait son activité et l'exhortait à poursuivre l'oeuvre entreprise. Certes, il est question, tout au long de cette oeuvre, d'une foule de divinités païennes: que ses lecteurs n'en soient point choqués, le seul but de cette traduction étant de répandre les enseignements moraux qui abondent dans ce livre et qui ne sauraient manquer d'être utiles à ses compatriotes. Le problème de la langue littéraire, le désir de s'instruire mais plus encore de faire oeuvre éducative, telles sont les intentions qui s'expriment dans la préface de *Numa Pompilius* et que l'on retrouve dans chacune des traductions de Beldiman.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Quant à son oeuvre originale, elle est assez pauvre sous tous les rapports et particulièrement sous celui de la psychologie. L'auteur est un moraliste dans le goût du XVIII-ème siècle, que le sort du monde préoccupe autant que celui de l'homme. Mais les vers où s'expriment ces préoccupations n'ont jamais été publiés. Le peu qui ait paru ne nous montre que certains aspects du talent de l'auteur qui, loin de se borner à une sèche narration du fait historique, se livre à de graves méditations sur les grands problèmes de l'existence. Exilé à Tâzlău, le poète nous dépeint dans des vers qui datent de 1824 l'état déplorable de la

Moldavie. Mais ce ne sont pas les *Stihuri făcute la Tazlău* (Vers écrits à Tazlău) qui assurent à Beldiman une place dans la littérature roumaine. Les troubles causés en Moldavie par la révolution grecque de 1821 n'ont pas seulement arraché d'énergiques accents à un Ionică Tăutul, ils ont encore inspiré à la modeste muse de Beldiman une oeuvre qui nous est parvenu sous le titre emprunté de *Jalnica Tragodie* (Chant lamentable). Beldiman semble avoir joui du curieux privilège de voir attribuer à ses oeuvres des titres susceptibles de jeter sur elles le discrédit. Le responsable se trouve être, dans la plupart des cas, l'éditeur de Buda, Carcalechi, auquel Beldiman avait confié l'impression de quelques-unes de ses oeuvres. Dans le manuscrit autographe de l'auteur, l'oeuvre que nous connaissons sous le nom de *Jalnica Tragodie* s'intitule en réalité *Tragodia sau mai bine a zice jalnica Moldovii întâmplare după răzvrătirea Grecilor 1821* (Chant ou plus exactement lamentable aventure de la Moldavie à la suite du soulèvement des Grecs en 1821). C'est le titre sous lequel Kogalniceanu l'a éditée en 1874. Alexandre Balica avait déjà donné en 1861 à Iassy une édition de ce poème, en se servant d'une copie peu fidèle dont le titre lui-même était inexact: *Eterie sau jalnicile scene prilejite în Moldavia din răzvrătirile Grecilor, prin şeful lor Alexandru Ipsilanti, venit din Rusia la anul 1821* (L'Hétairie ou les lamentables scènes provoquées en Moldavie à la suite du soulèvement des Grecs, par leur chef Alexandre Ypsilanti, venu de Russie en 1821).

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Dans son édition, Kogalniceanu considérait comme une invocation les premiers vers du poème, encore que le poète ne demande à aucune divinité de l'aider dans la tâche qu'il a entreprise. C'est à des écrivains dont il admirait le talent et dont le choix éclaire certaines tendances de son oeuvre, que s'adresse Beldiman:

Pour déplorer comme il convient le sort de la Moldavie,
Il me faudrait le feu d'Héraclite ou l'éloquence de Young.

Comme il ne peut emprunter la plume de ses illustres devanciers, l'écrivain se résigne à traiter à sa manière le sujet qu'il s'est imposé:

Je ferai de mon mieux pour dépeindre
Les épreuves de mon pays,
Si pénible que soit cette tâche.

Le fait à retenir ici, c'est qu'en donnant à ses vers la forme d'une invocation, l'écrivain entend se conformer aux règles du poème épique. On a d'ailleurs pu discerner dans l'oeuvre de Beldiman des réminiscences de *la Henriade*, ce qui ne saurait étonner si l'on tient compte du milieu intellectuel qui était le sien et surtout du fait qu'il avait donné des traductions de l'oeuvre de Voltaire. Mais le philosophe français n'est pas la seule source où pouvait puiser un traducteur d'Homère. L'invocation du nom d'Héraclite, le larmoyant philosophe des temps héroïques, nous montre que l'influence de la littérature grecque n'explique pas seulement certains éléments concernant la technique de l'épopée ou l'emprunt de scènes ou d'épithètes; elle permet en outre de comprendre certains états d'âme du poète. Et l'on s'étonne moins qu'auprès des jérémiades d'Héraclite, Beldiman ait invoqué les mélancoliques *Nuits* de Young.

On ne peut donc que regretter qu'une pareille préparation philosophique et artistique ait eu des résultats aussi lamentables. L'écrivain n'a rien compris aux aspirations de son époque et la voix des nations en lutte pour la liberté et pour la justice n'éveille pas en lui le moindre écho. C'est lorsqu'il s'en prend à la révolte de Tudor Vladimiresco que ses vers détiennent le record de la platitude:

On leur répond qu'ils doivent envoyer des secours à Bucarest
Car un rebelle du nom de Tudor faisait des siennes à Craiova,
C'est qu'en Valachie comme ailleurs pleuvaient troubles et
[châtiments.

Après quoi, estimant avoir fait son devoir d'historien, il s'exclame avec soulagement que „c'est aux Valaques que revient le soin de narrer ces événements".

En revanche, lorsqu'il s'agit des événements de Moldavie, il ne nous fait grâce d'aucun détail, au risque de ralentir à l'excès la marche du récit. Tout élan poétique est coupé par la précision

administrative des détails, mais ce que l'oeuvre perd en valeur artistique, elle le regagne en valeur documentaire. Mentionnons à ce propos le passage concernant l'épître adressée au métropolite de Moldavie par le Patriarche de Constantinople et dans laquelle ce dernier, secondé par certains membres du synode, lançait l'anathème contre le prince Michel Soutzo et les hétairistes, tout en suppliant le métropolite et les évêques d'organiser la résistance contre les rebelles. Il recommandait en outre de répandre ce message par tout le pays et le poète n'oublie pas de noter que des copies en furent imprimées. Il nous montre comment, après l'abdication du prince, le métropolite Benjamin Costache, secondé par quelques boïards, prend les rênes du gouvernement, et comment il lui faut bientôt abandonner la ville: seuls lui étaient restés fidèles son frère Şerban Negel et son cousin Costache Conachi, et c'est avec eux qu'il passe la frontière „vêtu de drap", non sans avoir dû gouter aux charmes du lazaret qui déshonorait les rives du Prut. L'écrivain en avait tâté lui aussi et les souvenirs cuisants qu'il en garde nous prouvent que cette institution, analogue à celle que devait connaître Scavinschi à l'autre frontière de la Moldavie, bien loin de répondre à des préoccupations d'ordre sanitaire, ne paraissait avoir d'autre mission que de dépouiller les malheureux réfugiés.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

En Moldavie, les vols succèdent aux vols: les plus ardents au pillage sont les Grecs et leur exemple est suivi par les Turcs. Rien n'est épargné, pas même les monastères de Varatec et d'Agapiă. Les cruelles épreuves auxquelles se trouvent en butte les religieuses sont pour le poète un grave souci.

La race grecque lui inspire une haine sans bornes: les Grecs de Moldavie, venus de tous les coins de l'univers, ne se font pas scrupule de déchirer le pays qui les a nourris et enrichis. La révolte du poète s'exprime parfois en termes d'une surprenante trivialité, surtout lorsqu'il veut nous présenter tel ou tel personnage. C'est ainsi que bach-boulouk-bach Caravia nous est dépeint comme un scélérat dont l'âme est aussi laide que le visage; quant au préfet Romadin, ce n'est pas seulement „un être difforme", mais encore „un avorton grec de la plus basse extraction". L'héroïsme efféminé du jeune Rizo qu'escortent les larmes, les recommandations et les supplications de sa mère, nous

est présenté avec une certaine plasticité: ce n'était plus un avorton, mais un nourrisson qui eût fait les délices des Turcs s'ils pouvaient mettre la main sur lui.

Beldiman nous dit — d'autres l'avaient fait avant lui — qu'entre autres crimes commis à Iassy par les Grecs, ces derniers se sont emparés des deux canons appartenant à la Cour et dans lesquels Ionică Tăutul voyait le symbole de la puissance militaire de la Moldavie d'antan. Beldiman, lui, ne voit rien de symbolique dans leur existence, il se borne à enregistrer le fait brutal, sans se préoccuper de la signification que certains lui prêtent. Et en réalité, un des canons était hors d'usage, si bien qu'il a fallu l'intervention d'un spécialiste pour lui redonner „l'aspect du neuf". L'héroïsme des preux est aussi remarquable que la perfection de leurs armes: „l'un se croit Annibal, l'autre se prend pour Thémistocle". Un autre, Pende-deca, nous fournit d'indéniables preuves de courage: du lazaret où il s'est réfugié, „il regarde les autres se battre comme des lions"; ailleurs, on voit l'héroïsme impétueux des descendants d'Achille et de Thémistocle se déployer à tous les points cardinaux: „les uns rugissent dans les chambres, les autres aux portes".

BCU Cluj / Central University Library Cluj

L'hostilité de l'écrivain pour tout ce qui est grec ne provient pas seulement de son patriotisme: la révolution grecque a donné lieu à des excès qui ont violemment froissé les sentiments humanitaires de l'auteur. Il condamne le pillage, les meurtres et tous les actes de violence auxquels se livrent les Turcs, mais il trouve des termes non moins sévères pour qualifier l'attitude des Grecs lorsque ces derniers, oubliant les lois de l'humanité la plus élémentaire, assassinent dans les hôtelleries les voyageurs turcs, c'est-à-dire des ennemis désarmés.

L'action du poème se poursuit, encombrée de détails fastidieux. De loin en loin, un trait d'esprit vient nous surprendre dans ces „longs et célèbres vers". Beldiman jure ses grands dieux que loin de se répandre en „vains propos", il ne dira que la vérité pure. Vers la fin du poème, il est vrai, il s'écarte un instant de la voie qu'il s'est tracée, et implore pour la Moldavie la pitié divine; mais il se reprend aussitôt de cette dérogation à ses devoirs d'historien et de poète:

Sans m'en rendre compte, j'ai dévié de la voie
Que doit suivre l'historien.
Il me faut donc rebrousser chemin.

Il regagne en effet son point de départ pour narrer, dans le style que nous lui connaissons, l'incendie de Iassy après la révolution. Et l'incorrigible écrivain précise que le feu a détruit une dizaine de monastères, dont trois étaient situés dans la grande rue, et près de trois mille maisons, palais et chaumières, auberges et tavernes. L'admirateur d'Héraclite et de Young prête l'oreille aux lamentations des habitants dont la douleur ne trouve pour s'exprimer que des ah! et des hélas! Le règne des princes d'origine roumaine qui succédèrent aux Phanariotes ne s'annonce donc pas sous d'heureux auspices. Pour que ses lecteurs puissent juger par eux-mêmes si ces calamités sont un signe de la colère divine, il s'engage à poursuivre sa narration. Mais, assagi par les efforts que lui a coûtés la rédaction de sa *Tragodie*, il se propose de renoncer dans son futur ouvrage aux vers qu'il juge d'une élaboration lente et difficile.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Dans son ensemble, la *Tragédie* de Beldiman présente un caractère hybride. Conçue comme une épopée par son auteur, le respect excessif de ce dernier pour la vérité et le détail la transforme en une de ces chroniques versifiées dont les littératures grecque et roumaine nous offrent tant d'exemples. Aussi, quelque „enflammé" qu'ait été le désir du docte Beldiman de contribuer „au progrès du peuple roumain", son oeuvre originale ne réussit plus que ses traductions à lui assurer les lauriers de l'immortalité.

46. Nous abandonnons les vers pour la prose en abordant l'oeuvre de l'humble moine de Râmnicul Vâlcea, Denys l'Ecclésiarque, auquel nous devons un *Chronograful Țării Românești* (Chronique de Valachie), qui s'étend de 1764 à 1815 et qu'il rédigea en 1814—1815. L'auteur, fameux pour ses qualités de calligraphe et pour sa connaissance de la langue slave, a passé son existence à traduire des actes, à tenir les registres des monastères et à enseigner le slavone. Il visita, aux côtés de son évêque, la Hongrie et le Banat de Timişoara et nous a laissé sur ces voyages certains détails d'une naïveté savoureuse. Il séjourna quelque

temps à Bucarest et, vers la fin de son existence, nous le retrouvons à Craiova où il vivait dans le dénuement le plus complet.

La chronique est précédée d'un avant-propos où l'auteur indique le nombre des martyrs chrétiens et les circonstances qui ont entouré leur supplice. Vient ensuite un *Avis* aux lecteurs qui précise le but poursuivi par l'auteur: raconter les événements qui se sont déroulés en Valachie au cours des cinquante-cinq ans qui viennent de s'écouler en ayant recours aux informations que lui fournissent les oeuvres de ses devanciers ou sa propre expérience. Il ne s'agit donc pas d'une simple chronique, mais d'une oeuvre où les mémoires se mêlent à la chronique.

L'écrivain ne se fait d'ailleurs pas d'illusions sur ses propres mérites. Auparavant déjà, dans une note qui accompagne la traduction du livre *Calea împărătească a crucii Domnului* (La voie impériale de la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ), il confesse qu'il n'a jamais reçu „d'instruction académique" et qu'il n'entend rien à „l'art de la rhétorique et du beau langage". Il reprend cette idée dans l'*Avis* déjà mentionné où il avoue que l'art avec lequel les historiens fameux embellissent leur récit lui est inconnu, et il s'en excuse humblement devant ceux qui liront le *Chronograf* où il a raconté les événements à sa manière.

Le principe conducteur de la narration est la succession des princes au trône: le principe chronologique, dirions-nous si l'écrivain n'avait de la chronologie une conception par trop personnelle. A l'en croire, Nicolas Caragea, dont l'avènement a lieu en 1781, règne quatre ans; Michel Soutzo, qui lui succède, monte sur le trône en 1784 et y reste quatre ans également; or Mavrogheni le remplace en 1786. Ce capricieux emploi des dates est l'une des notes caratéristiques de l'oeuvre de Denys l'Ecclésiarque. Il ne se borne d'ailleurs pas à fixer aux différents règnes des limites chronologiques; il dispose pour les caractériser de moyens variés et celui qu'il emploie avec prédilection consiste à esquisser un tableau économique de l'époque: il nous montre comment les boïards s'acquittaient de leurs fonctions, comment les négociants concluaient leurs marchés, quel était le prix des articles les plus variés: „dix sols (parale) la dinde, quinze sols le dindon, l'esturgeon frais du Danube, quatre sols seulement la livre car le

poisson se trouvait en abondance... les écrevisses se vendaient vingt pour un sol".

Il apparaît clairement que l'écrivain est préoccupé des malheurs qui se sont abattus sur son pays. Il nous décrit les souffrances qui ont été infligées par Pasvantoglu aux habitants de l'Olténie et d'une partie de la Péninsule Balkanique. Et cependant, certains faits, qui auraient dû lui donner le frisson, paraissent le laisser insensible. Il a vu de ses propres yeux les pals longs de seize pieds fichés par Mavrogheni devant les églises, il s'est extasié devant leur hauteur et leur diamètre, et loin de frémir d'horreur il se borne à constater que le Prince était „assez sévère" avec les boïards de Bucarest ou de Craiova auxquels il devait appliquer des sanctions rigoureuses pour les empêcher de „correspondre" avec les Allemands ou les Russes.

Mais ce moine qui avait visité le Banat, qui avait admiré à Buda le palais de Mathias Corvin, n'était plus satisfait de ce qu'il observait dans son propre pays. Il est vrai qu'une partie de ses connaissances sur l'Europe lui avaient été fournies par des brochures imprimées à Buda, où il était question de la défaite infligée aux armées de Napoléon par les Russes et de la pyramide élevée à Moscou avec les canons pris aux Français. Les événements contemporains parvenaient donc à Denys l'Ecclésiarque à travers des écrits de valeur discutable consacrés à la propagande anti-française, ce qui explique le ton de sa chronique. L'écrivain a des idées précises au sujet des intrigues souterraines de la diplomatie européenne et les raisons profondes des guerres de l'époque n'ont plus de secrets pour lui. Nous n'en donnons qu'un seul exemple aussi probant que savoureux: „Catherine II dont l'empire s'étendait sur toute la Crimée des Tatars voulut se faire couronner impératrice de Crimée. Elle invita tous les empereurs à la reconnaître comme telle et les convia aux réjouissances qui devaient marquer son couronnement. Les empereurs et les princes de l'Occident, souscrivant aux voeux de la souveraine, se rendirent tous au jour et au lieu dit, chargés d'offrandes et de présents qu'ils destinaient à l'impératrice, ainsi que les princes ont coutume de faire. Comment décrire les cérémonies, les honneurs, les marques d'affection dont ils furent gratifiés par l'impératrice, les embrassements qu'elle leur prodigua comme à

BCU Cluj / Central University Library Cluj

ses amis les plus chers? Le Sultan de Constantinople, voyant que tous les autres princes avaient accédé aux désirs de l'impératrice, signa lui aussi, à contre-coeur, le bref impérial; mais il n'en regretta pas moins de s'être laissé leurrrer par l'habile souveraine et de lui avoir cédé ses droits sur la moitié du Khanat. Pour rien au monde il ne voulut assister au couronnement, car il estimait être le prince des princes, le premier d'entre les souverains qu'il considérait comme ses vassaux et non comme des empereurs. Mais il résolut de faire contre mauvaise fortune bon coeur et ordonna à l'un de ses effendis de se rendre au Khanat afin d'y présenter des offrandes à l'impératrice lors de son couronnement. Reis-effendi se fit donc annoncer à l'impératrice et aux autres princes, mais personne ne vint à sa rencontre et lorsqu'il voulut se présenter à la noble assemblée afin de remettre les offrandes dont il était chargé, on lui fit savoir qu'un vassal comme lui ne pouvait être admis à la table des princes, car seuls les empereurs avaient accès aux fêtes du couronnement. Reis-effendi dut se contenter de cette blessante réponse et regagna Constantinople où il rapporta à son empereur l'affront qui lui avait été infligé. Le Sultan entra dans une violente colère. Il fit comparaître son vizir et son capitaine-pacha, il leur ordonna de puiser dans le trésor impérial afin de réunir des troupes nombreuses qu'ils devaient lancer à l'assaut des Russes sur terre et sur mer afin de leur reprendre la Crimée. Alors le capitaine-pacha promit fièrement de conquérir la Crimée et de s'emparer de l'impératrice Catherine qu'il s'engagea à livrer, vive, à l'empereur".

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Ce passage est révélateur de l'art de l'écrivain. On ne sait ce qu'il faut admirer davantage: la naïveté, la fantaisie ou la bonne foi dont l'auteur fait preuve. Sa chronique tient du conte et les princes et les impératrices s'y entourent d'une atmosphère de légende.

Après nous avoir préparés de la sorte, l'écrivain s'arrête longuement sur la grande figure de l'époque, sur Napoléon, car il lui était impossible de le passer sous silence: „Il faut respecter les bienséances et faire également l'histoire de Bonaparte". Influencé par les brochures publiées à Buda, le chroniqueur considère l'empereur des Français d'un oeil hostile. Il est persuadé

que Napoléon est un rénégat qui a abandonné la religion de ses ancêtres pour adopter la loi papiste. Il fut d'abord officier dans l'armée allemande où il fit preuve d'intelligence et de discipline. En vain d'ailleurs, car les Allemands ne lui accordèrent pas les honneurs dus à son mérite. Déçu, il passa dans le camp des Français qui l'apprécièrent à sa juste valeur et le firent „oberster", ce qui correspond chez les Russes au grade de grand „polcovnic" ou colonel. La France était à cette époque le théâtre de désordres graves. Napoléon fait tant et si bien qu'il décide les nobles à rendre aux serfs leur liberté, ce qui lui vaut une grande popularité. Il est ensuite nommé voïvode des armées françaises et conquiert l'Egypte et la Palestine. Cette conquête s'imposait, nous dit l'auteur, parce que les Français ne pouvaient se rendre en Amérique qu'en traversant ces contrées. Après avoir accompli ces hauts faits d'armes, comme un „maître" qu'il était, il gagne, à force d'intrigues, les bonnes grâces des ministres français qui le proclament empereur. Mais son ambition n'était pas satisfaite pour autant: „Après avoir été élevé à la dignité d'empereur par les Français, Bonaparte invita Frantz l'empereur des Allemands, à signer lui aussi le diplôme qui lui conférait ce titre. Franz s'y refusa, disant que la France n'était pas un empire, mais bien un royaume et que Napoléon s'était fait couronner à l'insu des autres souverains de l'Europe". Son exemple est suivi par le tzar de Russie, par le roi de Brandebourg, le roi de Suède, le roi d'Espagne, le roi du Portugal, la roi d'Italie, le Pape de Rome, Raguse et l'Angleterre, qui tous se refusèrent à signer. En méchant homme qu'il était, Napoléon déclencha une foudroyante offensive contre ces rois et ces empereurs qui ne voulaient pas le reconnaître comme un des leurs. Le premier à être châtié fut Frantz, l'empereur des Allemands, qui voulait conquérir l'Italie et qui perdit toutes les batailles, l'une après l'autre, parce que ses généraux corrompus ne voulaient pas se battre, laissant ce soin aux Russes qui ouvrirent le feu de leurs canons avec tant d'ardeur que ces derniers „se fondirent". La réconciliation qui survient entre les Français et les Allemands et surtout entre Napoléon et Alexandre de Russie prend sous la plume du chroniqueur des allures de conte de fées. Mais l'admiration que lui inspire le tzar n'a d'égale que la haine qu'il éprouve pour Napo-

BCU Cluj / Central University Library Cluj

léon auquel il n'épargne pas les menaces: „L'heure de ta fin ne tardera pas à sonner, ô Bonaparte".

Dans le récit de cette fin, le narrateur se montre tout aussi informé que dans les chapitres précédents. Nous ne pouvons terminer sans citer un passage où Denys l'Ecclésiarque apparaît initié aux problèmes concernant l'armement et particulièrement les armes secrètes. Pour être apprécié comme il convient, le passage doit être textuellement reproduit: „On dit que ces armes secrètes étaient au nombre de deux ou de quatre au plus. Dans ce temps là, il y avait un Français passé maître dans la fabrication des canons. Il obtint de l'empereur des métaux variés qu'il fit fondre à feu vif en les mélangeant à divers poisons. Lorsque tous ces matériaux entrèrent en fusion, il les coula dans des moules d'où il sortit des canons de taille moyenne dont la gueule n'était guère plus grande que le bec d'un silure. Parmi les épices que l'empereur reçoit de l'Inde, de la France et de l'Angleterre, il choisit ensuite des poisons très violents et très coûteux qu'il mélangea avec des poudres très actives et diverses essences empoisonnées suivant des formules connues de lui seul, et obtint de la sorte une poudre à canon qu'il pesa ensuite dans une balance pour établir la dose nécessaire à une charge. Ceux qui ont assisté aux essais disent que ces canons faisaient un bruit de tonnerre, qu'il n'en sortait que de la fumée, car on ne les chargeait jamais de boulets ni d'aucun autre projectile, mais que tous ceux qui respiraient cette fumée, fussent-ils hommes ou bêtes, périssaient aussitôt de malemort".

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Le *Chronograf* de l'Ecclésiarque n'est donc pas seulement une oeuvre d'intérêt local, il met en discussion des problèmes d'importance européenne. Mais cette oeuvre, postérieure à la *Tziganiade* de Budai-Deleanu, nous permet, mieux que nulle autre, de mesurer la distance énorme qui sépare les écrivains ayant subi l'influence des Lumières de ceux qui sont restés à l'écart de ce courant. Il n'en reste pas moins que le *Chronograf* de Denys l'Ecclésiarque présente un intérêt beaucoup plus grand que maints ouvrages contemporains du même genre. Et cela parce que Denys, qui n'a jamais eu la prétention d'être un poète, possédait certains des dons indispensables au poète: l'imagination et l'art de transposer la réalité quotidienne sur le plan de la mythologie.

47. Le charme de la chronique de Denys l'Ecclésiarque provient de ces naïves incursions dans l'histoire universelle dont il croit connaître les secrets, comme il croit partager ceux des cénacles diplomatiques ou militaires. On chercherait en vain l'attachante candeur de Denys, ou la révolte sincère de Zilot le Roumain dans l'oeuvre historique de Ienăchiță Vacaresco. Le titre complet de cette oeuvre est *Istorie a prea puternicilor împărați Otomani adunată și alcătuită pe scurt de dumnealui Ianache Văcărescul dikeofylax a Bisericei cei mari a Răsăritului și Spătar al Valahiei, începându-se în vremea pre puternicului împărat Sultan Abdul-Hamid I, la veleatul hijretu 1202 și Mântuitoriu 1788, în Nicopoli a Bulgariei și s'a săvârșit în zilele prea puternicului împărat Sultan Selim III la veleatul 1794 și 1208, în luna lui Seval.* (Histoire des très puissants empereurs ottomans, brièvement racontée par Messire Ianache Vacaresco, „dikaiophylax" de la glorieuse Eglise d'Orient et grand Spătar de Valachie, commencé à Nicopole en Bulgarie à l'époque du très puissant Sultan Abdul-Hamid I, en l'an 1202 de l'Egire ou en l'an de grâce 1788, et terminée sous le règne du très puissant empereur Selim III en l'an 1794 ou 1208, dans le mois de Seval).

BCU Cluj / Central University Library Cluj

L'oeuvre de Ienăchiță Vacaresco est loin d'égaler l'*Histoire de la Sublime Porte* de Démètre Cantemir, qu'elle mettait d'ailleurs à contribution. L'auteur avait en outre à sa disposition des ouvrages italiens, français, latins, grecs, turcs et probablement allemands, sans parler des sources roumaines. Les perspectives les plus favorables s'ouvraient donc devant lui. Mais les trop vastes espaces ne valent rien aux esprits médiocres. Pour la première partie de son oeuvre, il a surtout recours aux écrivains turcs, parmi lesquels il mentionne „Naima, Rasîd et Subhî, au style imagé" ainsi qu'Eiveri-Effendi. Parmi les sources que lui ont fournies les autres littératures, il mentionne les oeuvres de Nicéphore, Zonaras, Laonicos, Leunclavius, Ladvocat, Cantemir, Büsching, Catiforo et Voltaire. Il a consulté ces deux derniers au sujet de Pierre le Grand et de Charles XII. Pour la seconde partie de son oeuvre, il a eu recours aux archives de sa famille et à son expérience personnelle.

En dépit de cette information aussi riche que variée, Vacaresco ne fait pas à proprement parler oeuvre d'historien. Après

nous avoir indiqué ses sources, il nous renseigne sur les mobiles qui l'ont poussé à entreprendre cet ouvrage. Il avoue n'être pas grand clerc et sait que sa plume ne s'entend guère „aux figures de rhétorique et aux finesses de la grammaire"; s'il s'est mis cependant à l'ouvrage dans son exil de Nicopole, c'est afin d'offrir à ses compatriotes comme à lui-même une consolation aux malheurs qu'ils endurent, et d'exposer le développement de la puissance ottomane. Buts qui d'ailleurs se complètent, car ce que l'auteur cherche dans l'histoire, c'est un refuge où il puisse oublier l'époque troublée qu'il traverse.

Il parle ensuite de Mahomed, de la fondation de l'islamisme et consacre quelques lignes aux califes. Il s'étend davantage sur le Coran et souligne les différences qui séparent la morale mahométane de celle du Christ. La première partie de l'ouvrage, inspirée de sources turques et étrangères, renferme un exposé chronologique des règnes des différents Sultans, en marge duquel figurent les noms des Princes valaques, leurs contemporains. On est donc en droit de se demander si l'auteur n'avait pas l'intention d'entreprendre également une histoire de la Valachie dont certains épisodes auraient été exposés en relation avec l'histoire turque. On ne saurait s'expliquer autrement le silence presque absolu observé, dans ces pages, au sujet de son pays.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Dans cette partie consacrée à des époques depuis longtemps révolues, Vacaresco est objectif à souhait. La narration, en général sèche, est entrecoupée de vers: au récit en prose du règne de chaque Sultan, succède une strophe où l'écrivain se résume, à moins qu'il n'exprime, en une sentence morale, son opinion sur les événements. Ce procédé, d'origine orientale, lui permet d'ouvrir ses pages à toute la mythologie grecque et de nous montrer Mars ou Minerve s'arrogeant des droits sur tel ou tel Sultan. L'oeuvre respire une certaine naïveté qu'accentue encore l'acception particulière donnée par l'auteur à certains mots qui venaient d'obtenir droit de cité en roumain: ne nous montre-t-il pas le Sultan Moustapha II en proie à une affection qui ne devait devenir fatale que beaucoup plus tard: la mélancolie? A l'en croire, en effet, c'est de mélancolie que meurt Moustapha; peut-être convient-il d'ajouter qu'il avait été au préalable vaincu et jeté en prison.

Certaines des observations de Vacaresco témoignent d'un esprit singulièrement caustique. Il suffira d'un exemple pour le prouver: au cours de la rébellion qui devait entraîner la chute du Sultan Ahmed, le successeur de celui-ci, Mahmoud, s'efforce de rétablir l'ordre. Il fait donc décapiter force rebelles, mais parmi ses victimes se trouvent de nombreux innocents. La raison de ces étonnantes mesures nous est exposée par Vacaresco: „c'est, dit-il, afin d'empêcher les innocents de tomber un jour dans les mêmes erreurs que les coupables".

La seconde partie de la chronique s'ouvre sur le Sultan Mahmoud, sous le règne duquel l'auteur déclare être né. Sa date de naissance est en effet le critère adopté par Ienăchiță Vacaresco pour classer la matière de son ouvrage. Critère inadmissible sans doute du point de vue scientifique, mais qui explique du moins la différence qui sépare les deux chapitres de l'*Histoire des Empereurs Ottomans*. En effet, bien que la seconde partie traite également de l'histoire turque et que, de Mahmoud I à Selim III, les Sultans continuent à défiler à travers la prose ou les vers de Vacaresco, c'est la Valachie et particulièrement la vie de l'écrivain qui constituent l'objet essentiel de ces chapitres. Aussi l'ensemble apparaît-il comme un ouvrage composite, curieux mélange d'histoire universelle, d'autobiographie et de mémoires. Au fur et à mesure que l'intérêt se concentre autour de l'auteur, la narration s'anime, la phrase gagne en force et en couleur. Les pages consacrées à Mavrogheni, c'est-à-dire au prince responsable de l'exil de l'écrivain, rappellent, par leur véhémence, celles que Şerban Cantacuzène avait inspirées à Radu Popesco. Mais l'ensemble manque à tel point d'unité qu'on pourrait à la rigueur parler de deux oeuvres distinctes dont la composition s'oriente suivant des critères différents: d'une part, une chronique de l'Empire Ottoman, de l'autre les mémoires d'un homme qui fut l'une des personnalités les plus remarquables de son temps. Les étroites limites entre lesquelles se déroule la première partie ne permettent même pas de mentionner des événements de l'importance des luttes de Michel le Brave contre les Turcs; le cadre spacieux de la seconde offre au contraire l'hospitalité la plus large aux moindres missions diplomatiques de l'auteur, à la reproduction textuelle des paroles qui lui furent

adressées par Joseph II et de la réponse qu'il fit au monarque, sans parler d'une foule de détails d'ordre personnel. La première partie, qui faisait double emploi avec maintes oeuvres qu'elle ne valait pas, a toujours été inutile; la dernière partie demeure au contraire une source d'indications précieuses sur la Valachie au temps de Vacaresco.

L'*Histoire Ottomane* de Ienăchiță Vacaresco, oeuvre d'un partisan déclaré de la Sublime Porte, témoigne de l'influence de la langue turque, plus sensible ici que dans toute autre de ses écrits car l'écrivain doit employer la terminologie administrative et militaire de l'époque et toucher par conséquent aux chapitres les plus flottants du lexique de la langue roumaine. Son oeuvre renferme également, et le plus souvent sous la forme qu'ils devaient conserver, des néologismes d'origine romane. Nous avons déjà parlé de *melancolie;* ajoutons-y *prigioner, confederate, protețione, conformațione*, etc., qui prouvent que l'écrivain n'hésite pas à s'adresser à l'italien pour enrichir son vocabulaire. Mais ces formes voisinent chez lui avec des termes d'une tout autre origine: *memlechet, politevsia, măglisiri*, etc.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Telle est parfois, dans cette oeuvre qui, par quelques-unes de ses sources, se rattache à l'Occident, mais dont l'esprit est encore foncièrement oriental, la langue de celui qui devait être considéré comme „le père de la grammaire roumaine".

48. Le „père de la grammaire roumaine", n'est d'ailleurs pas le premier qui ait songé à écrire une grammaire du roumain. Avant lui, un ancien élève de l'Académie de Kiev, Démètre Eustatievici de Brașov, en avait rédigé une, sur les instances du prince de Valachie Constantin Mavrocordatos, dont l'intention était de la faire publier. L'ouvrage, écrit en 1757, ne put paraître à cette date. Sulzer, qui le connaissait, eut un moment l'idée de l'intercaler dans son oeuvre, mais ce dessein ne fut pas mis à exécution, car entre temps avait paru la grammaire de Șincai et de Micou. Le manuscrit de Démètre Eustatievici est conservé de nos jours à la bibliothèque de l'Académie Roumaine.

Le texte de cette grammaire est précédé d'une épître dédicatoire adressée à Constantin Mavrocordatos et d'une ample introduction où l'auteur nous fait savoir que les études faites

à l'Académie des Movilă, à Kiev, l'ont initié aux langues étrangères; c'est en s'inspirant des traités en usage à Moscou et à Kiev qu'il a osé entreprendre une grammaire de la langue roumaine. La grammaire est pour lui „l'introduction à toutes les autres sciences" et il l'estime indispensable si l'on veut s'initier à la rhétorique, à la philosophie et à la théologie: „sans l'aide de cette méthode, vous ne pourrez comprendre, dit-il, le sens d'aucune phrase, vous ne pourrez assimiler les connaissances et les vérités qui s'y cachent". Mais c'est dans les traductions que la grammaire est particulièrement indispensable; elle constitue „l'arme la plus précieuse" du traducteur, la seule qui lui permette d'éviter les tours obscurs trop fréquents dans les oeuvres traduites jusqu'à ce jour.

Il croit ensuite que la grammaire est la science qui nous apprend „à bien parler et à bien écrire". Ses différents chapitres sont consacrés à l'orthographe, à l'étymologie, à la syntaxe, à la prosodie et à la versification. Les termes de la nomenclature ont été traduits par l'auteur d'assez curieuse façon: le substantif est „nume" (nom), le pronom „în loc de nume" (à la place du nom), le verbe „grai" (parole), le participe „împărtăşire" (participation), la préposition „înainte punere" (placé avant), l'adverbe „spre grăire" (vers le verbe), l'interjection „în mijloc aruncare" (jeté au milieu). Les verbes ont des „graiuri lucrătoare" et „pătimitoare" (voix actives et passives) et sont parfois „fără feţe" (impersonnels); les modes sont des „închipuiri" (fictions), la conjugaison est „înjugare" (attelage), les temps „vremi". Il distingue les modes „arătătoare" (indicatif), „poruncitoare" (impératif), „poftitoare" (du désir ou conditionnel), „încheetoare" (subjonctif), „nehotărîtoare" (indéfinis: infinitif et participe). Les temps sont „de acum" (présent), „cea trecută" (imparfait), „cea trecută săvârşită" (passés défini et composé), „cea trecută de mult săvârşită" (plus-que-parfait), et „fiitoare" (futur). La déclinaison, „plecare", comprend les cas suivants: „numitoarea" (nominatif), „născătoarea" (génitif), „dătătoarea" (datif), „pricinuitoarea" (accusatif), „chemătoarea" (vocatif) et „luătoarea" (ablatif).

A côté de la grammaire de Démètre Eustatievici, mention-

nons celle du moine Macarie de Iassy. L'ouvrage a été rédigé du temps du métropolite Gabriel et sous le règne de „notre Souveraine Catherine Alexievna, Impératrice de toute la Russie, et de son héritier le Tzarevitch Paul Petrovitch, régnant actuellement, par la grâce de Dieu, sur toute la Moldavie". La grammaire de Macarie traite des parties du discours, de l'orthographe et de la versification. Comme la terminologie qu'il adopte ne se distingue que très peu de celle d'Eustatievici, nous nous bornerons à en donner un aperçu. L'auteur aborde le sujet des mots dérivés: formés à l'aide de suffixes, ce sont les „chipuri" (figures); formés à l'aide de préfixes, ce sont les „forme". Les „chipuri" peuvent être „întâetor", ex: *dorm* et „purcegător", ex: *dormitez*, qu'il considère comme dérivé de la première forme. Les „forme" sont également de deux sortes: „curată" (simple) et „alcătuită" ou „împreună pusă" (composée) et il cite comme exemples *fac* (je fais) et *prefac* (je transforme). Parmi les pronoms, il faut mentionner les „avuţialnice" (possessifs), les „pomenitoare" (personnels de la 1-ère et seconde personnes) et les „pricinuitoare" (réfléchis). Les temps, „vremi" ou „ani", sont: le présent (acumnic), l'imparfait (dăunăznic), le passé défini (dăneoarnic), le plus-que-parfait (odinioarnic), le passé composé (nehotărît) et le futur (fiitoriu).

BCU Cluj / Central University Library Cluj

La grammaire de Ienăchiţă Vacaresco paraît à Râmnicul Vâlcea en 1787 sous le titre *Observaţii sau băgări de seamă asupra regulelor şi orânduelelor gramaticii rumâneşti, adunate şi alcătuite acum întâi dă Dumnealui Ianache Văcărescul cel de acum dicheofilax a Bisericii cei mari a Răsăritului şi mare vistier a Prinţipatului Valahiei* (Observations ou remarques sur les règles de la grammaire roumaine, recueillies et classées pour la première fois par le seigneur Ienache Vacaresco, actuel „dikaiophylax" de la glorieuse Eglise d'Orient et grand trésorier de la Principauté de Valachie). Au cours de la même année, elle est également publiée à Vienne, avec certaines omissions caractéristiques. Elle est imprimée pour la troisième fois, mais partiellement, en 1872, dans la *Trompetta Carpaţilor* (La Trompette des Carpathes), par un admirateur de la famille Vacaresco, l'écrivain César Boliac.

L'édition de Vienne reproduit exactement le texte de celle

de Râmnicul Vâlcea, mais en supprimant la longue épître dédicatoire que l'auteur avait adressée à l'évêque Philarète de Râmnic. On a expliqué cette suppression par le fait que les Roumains de Transylvanie, auxquels était destinée cette édition, ne pouvaient trouver aucun intérêt à cette préface: le credo qu'y exposait Vacaresco allait à l'encontre de leurs idées les plus chères et c'est pourquoi la seconde édition ne l'a pas reproduit.

Pour bien comprendre certains aspects de l'oeuvre de Ienăchiță Vacaresco, il convient de mentionner qu'en matière de grammaire son autorité dépassait les frontières de la langue roumaine: en pleine époque phanariote, il examine en grammaire grecque les candidats désireux de suivre les cours de l'école roumaine de Constantinople, fondée par Mavrogheni en 1786.

Vacaresco ne se fait d'ailleurs pas d'illusions sur l'importance de son oeuvre. Ce n'est pas une grammaire de la langue roumaine qu'il compose, mais de simples observations: „Je me suis efforcé, dit-il, de donner non une grammaire, mais de simples remarques sur la manière de parler et d'écrire notre langue". Et plus loin il ajoute: „Je ne peux donner à cet ouvrage le titre de grammaire car il ne comprend que des observations sur les particularités de notre langue et sur les règles grammaticales".

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Pour réunir ces observations, il s'est inspiré de critères dont certains sont indiqués dans la préface mentionnée où il soulève des problèmes intéressant de près l'histoire de la langue. Il y pose très clairement le problème de l'origine du roumain et celui de la nécessité du néologisme. Son traité qui s'ouvre sur un *Abrégé chronologique* imprimé à Paris en 1783, expose d'abord la conquête de la Dacie par Trajan. Bien qu'il connaisse le nom de „Ulah" donné aux Roumains par les Allemands et les Hongrois, il n'en reste pas moins persuadé que la Dacie a été conquise par le général Flaccus, une vieille connaissance des chroniqueurs roumains, qui a donné son nom à la Valachie. Après avoir été conquise, la Dacie a été colonisée par la population romaine amenée d'Italie, c'est-à-dire de „la plus noble région" de l'Europe romaine. Ces colons se sont d'abord établis en Olténie dont l'un des départements, celui de Romanați, porte

encore de nos jours un nom qui témoigne de leur présence. L'écrivain adopte ici la célèbre étymologie *Roma-nati* qui jouit d'une vogue aussi éclatante qu'imméritée dans la période romantique de la science roumaine. Vacaresco croit que ces colons étaient des gens d'humble condition, incapables naturellement de conserver la pureté de leur langue. Ce passage, essentiel pour définir l'attitude de l'écrivain dans un problème qui allait être longtemps débattu, doit être analysé en détail: les colons romains, gens du peuple et paysans, ont parlé le latin et l'italien comme des gens de leur condition, c'est-à-dire sans observer les lois de la grammaire. Avec leurs descendants, la langue a commencé à s'altérer et comme ils se sont mêlés aux populations serbes et bulgares voisines, on s'explique que le roumain actuel provenant du latin vulgaire et soumis à l'influence de langues aussi différentes, soit devenu ce qu'il est aujourd'hui. Si nos ancêtres avaient eu un professeur de grammaire, nous parlerions tous aujourd'hui le latin ou l'italien que parlaient les conquérants romains qui firent souche en Dacie. D'aucuns ont soutenu que la préface de Vacaresco se ressent de l'influence du latinisme transylvain. Or, les idées que nous venons de reproduire auraient suffi pour dresser contre Vacaresco les représentants les plus orthodoxes de ce courant. Pour ces derniers en effet, affirmer que les Romains venus en Dacie étaient des „gens de basse condition", que Décébal était „notre roi" et que le latin a été corrompu sous l'influence des Daces, constituait un sacrilège impardonnable. Il y a certes bien de la naïveté dans ces pages où l'auteur regrette que les colons romains n'aient pas eu de professeur de grammaire; mais ces idées qui s'apparentent à celles du Stolnic Cantacuzène, représentent le point de vue qui devait triompher dans la science, après la défaite du fanatisme romain des Transylvains.

Certaines des idées qu'il énonce font d'ailleurs de Vacaresco un précurseur. Ses incessants recours à l'italien le placent au rang des promoteurs du courant italianisant dans la culture roumaine. Et jusqu'à une époque récente, il s'est trouvé des auteurs pour adopter sa thèse suivant laquelle la langue roumaine se serait confondue avec l'italien si elle s'était développée sur des bases purement latines.

Vacaresco s'est également préoccupé d'enrichir le lexique de la langue roumaine des termes nécessaires à l'étude et au développement des sciences et de la philosophie. Pendant longtemps, cette langue est restée livrée à elle-même, car elle n'était employée que dans le parler courant, dans le commerce et dans les transactions politiques. Le fait que l'Eglise ait adopté une langue étrangère a été fatal au roumain. Cette langue, née en l'an 105 après J.-Ch., date qui marque la conquête de la Dacie par les Romains, renaquit peut-on dire en 1688, lors de l'impression de la *Bible* de Şerban. Mais elle avait encore besoin d'être soumise à des règles grammaticales et d'acquérir les termes scientifiques qui lui faisaient défaut. C'est ici qu'un parallèle avec l'italien s'impose de nouveau à l'écrivain: les termes qui manquent aux Roumains sont justement ceux que les Italiens ont empruntés aux Latins et que ceux-ci, a leur tour, tenaient de „la source suprême, c'est-à-dire de la langue des Grecs". Et la conclusion qui se dégage de ces lignes de la préface du „dikaiophylax" de l'Eglise d'Orient, dépasse celle que devaient formuler plus tard les italianisants: faisons, nous aussi, des emprunts comme en ont fait les Italiens, mais n'oublions jamais que la source à laquelle toutes les langues modernes se sont alimentées n'est pas le latin, mais bien le grec.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Cet aveu nous empêche de voir dans Ienăchiță Vacaresco un adepte des idées caractéristiques de la Renaissance transylvaine. Certes, Vacaresco n'ignore pas les écrits des Transylvains, mais les idées de ces derniers l'ont moins frappé que leur orthographe. Or, bien que cette dernière fût, elle aussi, le reflet d'une théorie, elle dépassait la sphère des préoccupations de notre écrivain. Le plan culturel sur lequel milite Vacaresco n'est pas le même que celui des Transylvains: il s'encadre dans l'unité spirituelle du sud-est européen, dont il est l'un des représentants les plus notables. Quelle que soit l'admiration qu'il éprouve pour les grands écrivains de l'Occident latin et pour les ancêtres romains de son peuple, il entend dresser en face de la Rome impériale la silhouette de Byzance. Attitude remarquable chez un écrivain qui a toujours affirmé l'étroite parenté de la langue roumaine avec les autres langues romanes, filles du latin, et qui apparaît de plus, dans sa grammaire, comme un lecteur

assidu de Voltaire, c'est-à-dire de l'un des représentants les plus notables des Lumières françaises. Il admire *la Henriade*, oeuvre qui renferme l'éloge du despote éclairé, et met à contribution l'étude sur Pierre le Grand où Voltaire se révèle, dit-il, un „véritable historien". Henri IV et Pierre le Grand, ces deux princes philosophes, nous ramènent à l'un des grands thèmes des Lumières. Mais, malgré les liens étroits qui la rattachent à l'Occident européen, c'est cependant aux sources grecques que la grammaire de Vacaresco a recours en dernière instance.

Suivant la définition de Vacaresco, la grammaire est l'étude qui nous apprend la syntaxe, c'est-à-dire „la construction des parties du discours", et l'orthographe. Si l'on tient compte du fait que par „discours" Vacaresco entend proposition, on voit qu'il limite en théorie le domaine de la grammaire à la syntaxe et à l'orthographe. Il revient d'ailleurs sur cette définition dans la dernière partie de son oeuvre où il ajoute, en vers, que la poétique fait également partie de la grammaire.

Mais son traité de grammaire ne correspond pas à la définition qu'il donne de cette étude. Son livre est divisé en deux parties: la première comprend deux chapitres où l'auteur étudie les diverses parties du discours; la seconde traite de la prononciation, de l'orthographe, de la prosodie, de la syntaxe et de la poétique. La terminologie nous donne une idée des sources auxquelles s'alimentent les connaissances grammaticales de l'écrivain. C'est ainsi qu'il nous parle de *nome, sostantiv, pronome, propoſitione* (prépositions), *congiunſione, interieſione;* il emploie également les termes d'*asolut, sostanță, sojet.* A côté de ces termes qui s'inspirent visiblement de la terminologie italienne, on en rencontre d'autres dont l'origine est slave et qui existaient également dans les grammaires manuscrites qui avaient précédé celle de Vacaresco: *glasnice,* (voyelles), *neglasnice* (consonnes), *slovă* (lettre, écriture), *slomnire* (syllabe), ou d'origine grecque comme *sindaxis* et maints autres termes que l'on rencontre dans le chapitre consacré à la versification. La déclinaison est pour Vacaresco l'*înduplecare* et elle comprend les *căderile* (cas) suivants: *nominativă, ghenitivă* ou *nemuitoare, dativă, acuzativă* ou *pricinuitoare, vocativă, ablativă* ou *aducătoare.* Les genres sont au nombre de quatre: *bărbătesc* (masculin),

BCU Cluj / Central University Library Cluj

fămeesc (féminin), *obştesc* (commun) et *confuz* (neutre), ces deux derniers parvenant à se confondre pour désigner les substantifs qui n'ont qu'une seule forme pour les deux genres: *barză* (cigogne), *şoarece* (souris), *slugă* (domestique), *vultur* (aigle). Les adjectifs ont trois *chipuri* (degrés): *pozitiv* ou *puitor*, *comparativ* ou *alegător*, *superlativ* ou *covârşitor*. Les pronoms sont de plusieurs sortes: il y en a de *perzonal* ou *primitiv*, *dobânditor* ou *positiv* (*al meu* „le mien"), *aseverativ* ou *adeveritor* (*însumi*, *însuţi* „moi-même, toi-même"), *dimonstrativ* ou *arătător*, *relativ* ou *adunător* (parmi lesquels il place également *dânsul*, *dânsa* „il, elle"), les pronoms de *cvalità* ou *felurime*, (*acest fel*, indiquant la manière), de *diversità* ou *dăosebire* (*altul*, *altă*, „un autre, une autre"), de *generalità* (*fiecare*, „chacun"; *vericare* „n'importe qui"; *fie unde*, „où"; *veri unde*, „n'importe où, partout"); de *cătăţime* ou *cvalità nesăvârşită*. Ces quelques exemples suffisent à prouver que Ienăchiţă Vacaresco n'établissait pas une distinction très nette entre pronom et adverbe. Au sujet du verbe, signalons que pour lui la notion de verbe impersonnel s'exprimait par *graiu fără perzona rigorozi sau nestrămutaţi* (verbe sans personne déterminée) et celle de verbe unipersonnel par *în jumătate de fără perzonă* ou *în afară perzonă cu chipul pătimitoriu*. La conjugaison est pour lui l'*înjugare* et les modes, qu'il nomme *mòdele*, sont les suivants: *indicativă* ou *arătătoare*, *hotărîtoare*; *imperativă* ou *poruncitoare*; *otativă* ou *râvnitoare*; *congiuntivă* ou *adăogătoare* et *infinitivă* ou *nesăvârşitoare*, *nehotărîtoare*. Les temps sont: *prezente*; *preterit imperfet sau cel nesăvărşitoriu trecut* (imparfait); *preterit indeterminat sau cel trecut nehotărîtoriu* (passé simple); *preterit perfet sau trecut săvârşitoriu* (passé composé); *trapasat imperfet sau mai trecut nesăvârşitoriu* (plus-que-parfait) et le *foturu* ou *cel viitoriu*. Il existe quatre conjugaisons reconnaissables à la terminaison de l'infinitif: la première conjugaison en *are*: *mâncare* (manger); la seconde en *ere*: *mergere* (aller); la troisième en *ire*: *iubire* (aimer) et la quatrième en *ère*: *vedere* (voir). Notons en outre que les verbes auxiliaires sont au nombre de quatre: *a fire* (être), *a avere* (avoir), *a putere* (pouvoir) et *a vrere* (vouloir) et que le plus-que-parfait a une double forme: *avusesem* et *aveam avut*. Le numéral est *numărător*, *orânduitor* et *împărţitor* et les dimi-

Babeş-Bolyai Central University Library Cluj

nutifs se nomment *mângâietoare* ou *răsfățătoare* (caressants).

Ienăchiță Vacaresco est convaincu que le roumain, tel qu'il l'étudie dans sa grammaire, présente certaines irrégularités. L'une de celles-ci lui paraît être la place de l'article à la fin des mots. Il se borne à signaler ce phénomène sans lui chercher d'explication. En dehors des caractères qui distinguent le roumain des autres langues romanes, il convient de signaler certaines particularités régionales: c'est ainsi que les verbes *vreau* (je veux), *pot* (je peux), sont correctement prononcés en Moldavie, mais non en Valachie. On voit donc que l'écrivain avait conscience de certaines différences dialectales qu'il note en passant.

La terminologie grammaticale de Vacaresco nous révèle qu'il s'est inspiré surtout de modèles italiens. Ceux-ci devaient lui permettre de mieux pénétrer l'esprit de la langue que ne l'avaient fait Démètre Eustatievici ou Macarie, dont les modèles étaient slaves ou grecs. Pour montrer la distance qui sépare les vues de ces auteurs, un détail suffira: alors que Vacaresco ne voyait dans le roumain que deux déclinaisons et quatre conjugaisons, Macarie y découvrait vingt deux déclinaisons et trente quatre conjugaisons, transformant ainsi la grammaire roumaine en un labyrinthe où il était aussi incapable de s'orienter que les lecteurs.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Par les grands problèmes qu'elle pose au sujet de la langue roumaine, la grammaire de Vacaresco est l'une des manifestations les plus importantes des débuts de la philologie roumaine. Elle est surtout remarquable par l'affirmation catégorique de l'origine daco-romaine du roumain et des influences slaves qui se sont exercées sur cette langue, elle signale de plus la lente dégénérescence du latin en Dacie et lutte enfin pour l'introduction du néologisme rendu nécessaire par le progrès culturel. Et si la solution de principe qu'il donne à ce dernier problème est de nature à rattacher l'écrivain au sud-est européen, il n'en reste pas moins en pratique largement tributaire de l'italien. En effet, Vacaresco qui, dans l'*Istoria Otomană*, encombre sa phrase de mots turcs, multiplie dans d'autres oeuvres les néologismes d'origine italienne. Il apparaît donc comme un des promoteurs du courant italianisant dans la culture roumaine et l'un des esprits

qui ont le plus largement contribué à rapprocher, sans excès d'ailleurs, le roumain de l'italien.

49. Chez tous ces écrivains, les problèmes relatifs à la littérature sont en étroite relation avec ceux qui concernent la langue. Ils se réduisent le plus souvent à la versification et à la stylistique, et s'étaient déjà posés à des écrivains comme Dosoftei, Miron Costin et Démètre Cantemir; ils sont également visibles dans l'oeuvre de Nicolas Costin ou de certains versificateurs anonymes du XVIII-ème siècle. Mais ils n'avaient jamais été étudiés d'aussi près que par les grammairiens que nous venons de mentionner.

Démètre Eustatievici consacre la quatrième partie de sa grammaire à la prosodie et à la versification. Pour reprendre les termes dont il se sert et qui ne rendent d'ailleurs sa pensée qu'avec approximation, la prosodie „nous enseigne l'art de faire des vers comprenant la mesure des syllabes". Pour Eustatievici, le vers roumain est donc un vers prosodique dont les lois reposent sur la quantité des voyelles et qui s'apparente par conséquent aux vers grec et latin. La longueur des voyelles *(glasnice)* et par conséquent des syllabes *(sloveniri)* est désignée par l'auteur sous le terme de *vreme* (temps). Le vers est un *stih* et il est d'une façon générale la *„voroavă legată"* (parler conditionné) c'est-à-dire „la réunion d'un nombre fixe de pieds de longueur égale".

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Le pied (*pas* ou *picior*) est „une partie du vers déterminée par le nombre fixe et la disposition des syllabes". Plus loin, Eustatievici distingue les mètres suivants: *le spondée, le pyrrhique, le trochée, le ïambe, le molosse* ou *trimacre, le tribraque, l'amphimacre, l'amphibraque, le dactyle, l'anapeste, le bachée, le palimbachée, le choriambe.* Bien que l'écrivain n'ignore pas l'existence en roumain de l'accent d'intensité, ses vers ne sont construits que sur la quantité. C'est ainsi qu'il choisit pour le pyrrhique l'exemple *casa* (∪∪); pour le trimacre *nimenea* (— — —); pour le tribraque *moşie* (∪∪∪); pour l'anapeste *şederea* (∪∪—). Suivant le nombre et la nature de leurs pieds, les vers roumains d'Eustatievici se répartissent en *hexamètres, pentamètres, ïambes, choriambes, trochées, archiloquiens, endé-*

casyllabes, saphiques, anacréontiques, aristophaniens, glyconiques, léonins, décasyllabes et en *mètres variés*.

Pour donner une idée de la façon dont Eustatievici définit les différents mètres, citons les lignes qu'il consacre au vers léonin, à propos duquel il mentionne non seulement la rime finale, mais encore la rime intérieure et où il introduit, en parlant du second hémistiche, le néologisme *cadență* (cadence): „Ce vers qui a quatorze syllabes est divisé par la césure en deux hémistiches qui se correspondent et dont le premier a huit pieds et le second, qui se nomme cadence, six seulement; la dernière syllabe rime avec la syllabe correspondante du vers suivant". Eustatievici fonde ainsi son vers non seulement sur la quantité, mais aussi sur la rime dont il a l'intuition, mais qu'il ne parvient pas à définir clairement.

Il désigne l'oeuvre poétique par le terme grec de *piima*, c'est-à-dire „création". Le sens de ce terme reste donc en étroite relation avec l'étymologie. Une notion indissolublement liée à l'oeuvre poétique est celle du rythme, dont l'auteur ne parvient à donner qu'une définition approximative: „c'est, dit-il, la réunion de plusieurs vers dans un poème". Eustatievici découvre en roumain dix-neuf catégories de rythmes qui, tous, portent des noms d'origine grecque; il distingue ainsi: *l'épique, le lyrique, l'hymne, le panégyrique, le distique, le tristique*, etc. La nomenclature elle-même indique les critères variés qui président à cette classification. Cette pédante classification des rythmes contribue à éloigner l'auteur de l'essence du vers roumain. Ne parle-t-il pas plus loin de la *symphonie*, terme qui désigne pour lui un enfantin mélange de mots et de vers, et n'assigne-t-il pas comme source au vers certains signes mathématiques ou typographiques?

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Par la conception et par la terminologie, le traité d'Eustatievici s'apparente aux ouvrages grecs du même genre. On peut en dire autant de Macarie, qui consacre la troisième partie de sa grammaire à la prosodie et à la versification.

Macarie divise les voyelles roumaines en longues, brèves et ordinaires. Parmi les longues, il place aussi les diphtongues, au nombre desquelles il fait figurer le *u* sous lequel il voit le ou

grec. L'auteur est d'avis qu'en roumain comme dans les langues anciennes, les voyelles changent de nature dans certaines positions. Il base, lui aussi, le vers roumain sur la durée des syllabes. Il constate avec regret que le vers qui présentait en grec des formes si diverses se réduit à quelques variétés dans les trop rares oeuvres poétiques écrites en roumain. Mais il est persuadé que ce nombre peut être augmenté à l'avenir et, tout en exprimant sa pensée par une tautologie, l'auteur se console dans l'espoir „que les poètes qui viendront en ce bas-monde après notre mort, au cours des siècles à venir, auront soin de composer des vers en roumain". Dans ces lignes, Macarie désigne le poète par le terme général qui correspond en roumain au mot grec: le poète est le „créateur", car en grec ποιητής signifie également „celui qui crée". L'écrivain réduit donc à ses rudiments une conception dont son esprit ne pouvait pénétrer la subtilité.

Nous n'analyserons pas ici les définitions de Macarie. Elles prouvent surtout les difficultés auxquelles on se heurte si l'on veut adapter au roumain les définitions grecques dont l'auteur ne s'écarte d'ailleurs ni en ce qui concerne les pieds, ni en ce qui concerne les différents mètres. Le seul vers qui lui semble propre au roumain est le *stihul adăogat moldovenesc* ou vers moldave. Mais comme ce dernier se construit lui aussi sur la durée des syllabes, il se réduit, en dernière analyse, à des formes grecques.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Le traité de Macarie, maladroit essai pour imposer au vers roumain le mètre antique, se rapproche par ce trait de l'ouvrage de Démètre Eustatievici qui l'avait précédé. Il n'est en somme que la transposition partielle en roumain du chapitre de poétique grecque qu'Antoine Catiforo annexait à sa grammaire imprimée à Venise en 1734 sous le titre de *Grammaire grecque complète comprenant la morphologie des huit parties du discours et la syntaxe, de même qu'une méthode poétique.*

C'est également à Antoine Catiforo qu'est redevable en partie Ienăchiță Vacaresco dans le traité de poétique qu'il a publié à la fin de sa grammaire. Mais dans ce domaine comme dans les autres, l'oeuvre de Vacaresco révèle des préoccupations beaucoup plus variées, une pénétration beaucoup plus profonde du

roumain et une culture littéraire beaucoup plus riche que celle de ses devanciers. Mentionnons en outre que son traité de poétique est précédé d'un chapitre de stylistique: *Păntru construţione figurată* (De la construction figurée), qui est le premier de ce genre en roumain. D'ailleurs l'intérêt qu'il porte aux métaphores et aux figures de rhétorique, est également visible dans l'*Istoria Otomanicească*, ouvrage postérieur, on le sait, à la grammaire.

Tous ces chapitres font, pour Vacaresco, partie intégrante de la grammaire qui, à l'en croire, ne doit pas seulement apprendre à écrire correctement, mais encore initier à l'art de faire des vers. Dans le chapitre consacré à la stylistique, il parle des figures de style qu'il nomme „grammaticales" se bornant à mentionner en passant l'*anagramme*, pour s'arrêter plus longuement sur l'*allégorie* et la *métaphore*. Il arrive souvent à l'auteur de piétiner sur des définitions qui ne parviennent pas à traduire clairement sa pensée. Pour lui, l'allégorie consiste à „comparer l'objet que l'on veut décrire ou le sentiment que l'on veut exprimer avec quelque histoire passée, en tout point analogue au sujet que l'on a choisi, si bien que l'on puisse identifier cette histoire avec le récit que l'on veut faire, ou ce dernier avec l'histoire d'autrefois". Tout le charme de cette définition réside dans la comparaison entre le présent et un passé, qui doit remplir la condition préalable de ressembler au présent. Pour parler de la métaphore, l'écrivain emploie un procédé différent. Il ne formule pas à proprement parler de définition, mais il fait une description au cours de laquelle il procède par analyse: la métaphore consiste „à représenter ce que l'on veut décrire par un animal, ou un fleuve, ou un élément quelconque, un oiseau, une fleur, un arbre ou n'importe quel objet visible et connu dont la nature, les mouvements ou les actions puissent donner une idée de ce que l'on veut exprimer". Ces deux figures, poursuit-il, appartiennent non à la grammaire, mais à la rhétorique. Cependant, comme il n'existe aucun traité de rhétorique en roumain, les lecteurs n'auraient aucun moyen de les connaître et, croit-il fermement, de les employer, s'il n'en parlait dans son livre.

Le chapitre sur la poétique, *A cărţii a doua partea a patra păntru poetică*, qui est le quatrième de la seconde partie, con-

BCU Cluj / Central University Library Cluj

stitue un pas décisif dans la théorie de la versification roumaine. Dans les quelques pages qu'il consacre à ce sujet, Vacaresco esquisse d'abord un apreçu de l'art poétique à travers les âges, en commençant par les Hébreux et les Chaldéens et en s'arrêtant plus longuement sur les Grecs, dont les grands auteurs, Aristophane, Hésiode, Euripide et Homère ont tous écrit en vers „car ils voulaient se nommer poètes et non logographes". Aux Grecs ont succédé les Romains, dont les plus célèbres écrivains sont Ovide et Virgile. Chez les Italiens, Vacaresco cite le Tasse, l'Arioste et Pétrarque, sans oublier les oeuvres du „très docte Métastase qui a su déchiffrer les secrets de l'histoire et de la science et dont les oeuvres rayonnent de tant d'esprit que bien loin d'emprunter leur éclat à la langue italienne, elles en sont l'un des plus beaux ornements". L'„éclat" de Métastase ne lui fait d'ailleurs pas oublier la „douceur" de la *Henriade*, composée en français par le „philosophe" Voltaire.

Vacaresco sait que les peuples latins de l'Europe occidentale ne respectent pas dans leur versification le rythme de durée qui caractérise le vers antique et qu'ils ont remplacé par le nombre des syllabes. Il explique ce changement par l'insuffisance en voyelles du français, de l'espagnol et de l'italien. Il insiste tout particulièrement sur le vers italien, qu'il caractérise dans les termes suivants: „En italien, le vers repose sur le nombre des syllabes et non sur celui des pieds. Il en est de six, de huit, de douze et même de quinze syllabes. Ils sont remarquables par l'harmonie, par l'aisance, par la rime aussi bien que par la correction de la langue. Ils expriment de nobles pensées dans une langue harmonieuse". Certaines notions littéraires restent, on le voit, assez vagues pour Vacaresco qui englobe dans la définition du vers des éléments propres non au vers, mais à la poésie en général. Il distingue cependant certaines caractéristiques du vers italien, comme le nombre égal de syllabes et la rime, dont il signale les diverses dispositions. Vacaresco est également sensible au rythme d'intensité: parlant ailleurs de l'art de la versification, il prêche l'emploi du mot juste, le respect de la syntaxe, de l'orthographe, de la césure et de la rime et recommande par surcroît „d'accorder une grande attention à la lecture et de distribuer les accents d'intensité avec la même régularité dans

BCU Cluj / Central University Library Cluj

tous les vers". L'idée n'était pas originale, mais il y avait un certain mérite à l'exprimer en 1787, c'est-à-dire à une époque où l'antique système de versification jouissait encore d'une autorité incontestée.

Vacaresco n'est pas beaucoup plus sûr de lui lorsqu'il analyse les caractères du vers roumain. La langue roumaine qui possède le même système de versification que ses soeurs latines de l'Occident, se distingue de ces dernières par une abondance de voyelles et de diphtongues qui lui permet de construire également des vers basés sur la quantité. „Certes", dit-il, „nous devons nous inspirer en tout des traditions poétiques qui ont valu à ces langues tant de vers harmonieux, mais comme notre langue possède force voyelles et force diphtongues, je voudrais donner quelques preuves de vers basés sur le nombre des pieds à l'exemple des deux langues dont le roumain tire son origine et auxquelles nous devons prouver de la sorte notre reconnaissance". Pour Vacaresco donc, le vers roumain n'est pas tenu de s'inspirer uniquement de ses modèles grecs et latins, car la nature de la voyelle roumaine permet un double système de versification. L'attitude de l'écrivain manque sans doute de fermeté, mais son hésitation elle-même n'est pas dénuée de mérite, car il a dû faire effort pour s'arracher à l'influence exclusive de l'antiquité.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Il n'abandonne donc pas complètement les sentiers battus, et dans la dernière partie de sa poétique, il étudie les vers „conformes aux règles grecques". Dans ce chapitre qui n'apporte rien de nouveau, il s'inspire, comme l'avait fait Macarie, de la *Grammaire grecque* de Catiforo.

Avant de terminer le chapitre consacré au vers, il énonce les conditions dans lesquelles un mot peut être abrégé lorsque les nécessités du mètre l'exigent. Au-delà du vers, l'écrivain entrevoit le domaine de la poésie et indique le sens dans lequel doit se déployer l'activité du poète: „C'est au poète de découvrir l'expression la plus artistique des pensées élevées", affirme-t-il dans la dernière partie de son traité.

Malgré l'attachement qu'il conserve aux modèles grecs, les libertés qu'il prend vis-à-vis de ceux-ci prouvent que nous n'a-

vons plus affaire à un Macarie ou à un Eustatievici, suivant docilement la voie frayée par leurs devanciers, sans se demander si les caractères propres au roumain le permettent ou non. Lorsqu'il parle de l'accent d'intensité ce n'est pas le grec de Catiforo qui lui offre le phénomène correspondant, mais bien la métrique arabe où il découvre le *vezni*, c'est-à-dire le *rythme*. Ce fait montre le sens qu'il convient de donner à sa décision de ne parler que des variétés de vers existant chez les Grecs modernes. Cette prédilection nous ramène certes une fois de plus à la sphère grecque, mais n'oublions pas que Vacaresco, qui composait des vers en grec et en roumain, était plus à même que nul autre de connaître les affinités qui pouvaient exister entre le vers néo-grec et le vers roumain.

50. Le trait le plus caractéristique des écrivains dont nous venons de parler est l'horizon restreint où s'est déployée leur activité. Dans l'histoire locale, les événements et les personnages sont présentés sans que les auteurs songent à rechercher les causes et les conséquences, sans se livrer à la moindre réflexion personnelle. Il en est de même pour l'histoire universelle telle que la conçoit Ienăchiță Vacaresco. Comparés aux humanistes de l'époque précédente, en particulier à Démètre Cantemir, ils se révèlent incapables d'élever l'histoire jusqu'au plan lumineux de la philosophie et de l'exposer en développements solidement construits.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Que ce soit par l'attachement sentimental dont ils font preuve parfois, que ce soit par les modèles qu'ils suivent ou la langue qu'ils emploient, ils se rattachent à la sphère d'influence culturelle de Byzance et continuent, chacun à sa manière, la mentalité d'autrefois.

On ne peut cependant les accuser d'être restés totalement étrangers aux idées de leur temps. Il en est qui transparaissent dans leurs oeuvres. Ce n'est pas seulement le cas de Vacaresco qui compose une histoire universelle conforme aux goûts d'antan, tout en admirant Métastase et Voltaire, mais encore celui d'écrivains comme Naum Râmniceanu ou Emmanuel Băleanu, dont l'oeuvre écrite en grec n'en révèle pas moins l'influence des idées latinisantes hostiles à tout ce qui était grec. Le cas le plus

typique reste celui d'Alexandre Beldiman, dont l'oeuvre, malgré le secours de Young et de Voltaire, est le reflet d'une époque déjà révolue.

Avec Ienăchiță Vacaresco, avec Emmanuel Băleanu et, en dépit de son dacisme, avec Naum Râmniceanu lui-même, la culture roumaine commence à se diriger vers ce qui constituera avec le temps le courant italianisant. L'orientation de ces deux derniers écrivains peut sans doute s'expliquer par la diffusion du credo latiniste, mais Ienăchiță Vacaresco a le mérite de reprendre en les approfondissant les préoccupations caractéristiques de l'humanisme roumain. Quels que soient leurs points de départ, ils contribuent à soustraire la culture roumaine à l'unité culturelle du sud-est européen, et l'importante contribution de certains écrivains de la génération suivante allait précipiter cette émancipation.

L'influence italienne a pour conséquence immédiate une pénétration plus intime de l'esprit du roumain. Ce fait apparaît clairement chez Ienăchiță Vacaresco qui n'applique plus au roumain les règles des grammaires slave, latine ou grecque: cherchant des points d'orientation dans la langue italienne, il indique la direction que les recherches ultérieures allaient adopter, aussi bien pour l'étude de la langue roumaine que pour celle du vers roumain.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Au sujet de Démètre Daniel Philippide, voir en dehors de l'article de Al. Philippide, *Notiță biografică și bibliografică asupra lui Dimitrie Philippide* (Notice biographique et bibliographique sur Démètre Philippide) dans *Arhiva* de Iassy, IV (1893), les articles de C. Erbiceanu: *Studiu asupra Istoriei Românei* (Ἱστορία τῆς Ρουμανίας) *scrisă de Demetrie Filipide și tipărită în Lipsa la 1816* (Etude sur l'Histoire de la Roumanie, écrite par Démètre Philippide et imprimée à Leipzig en 1816) dans *Arhiva*, III (1892), p. 608—625; *Istoria veche a Românilor, dela Traian până la II-lea descălicat, cum și existența Românilor în permanență în Dacia Traiană de D. Fillipide la 1816, în limba greacă,* (Histoire ancienne des Roumains depuis Trajan jusqu'à la seconde fondation, et vie des Roumains restés en permanence dans la Dacie trajane, par D. Philippide en 1816, en grec), dans la revue *Biserica ortodoxă română*, XXVII (1903—1904), p. 964—978, 1084—1096; *Câteva cuvinte despre Fillipid* (Quelques mots sur Philippide), *id.*, p. 1096—1100; *Despre Români din*

scierea lui Daniil Filipid (Au sujet des Roumains dans l'oeuvre de Philippide), dans la même revue, XXX (1906—1907), p. 922—929, 967—980, 1089—1105. Il convient de retenir l'information qu'Erbiceanu reproduit d'après Sathas dans ce dernier article, p. 926: Philippide n'a pu continuer la publication de la *Geografia României* (seul a paru le volume I) par suite d'une critique très sévère parue dans le Ἁγιος Ἑρμῆς de 1816, p. 212—222, où il était dit que la publication de cette oeuvre ne pouvait être d'aucune utilité pour la nation grecque. La *Geografia* de Philippide contrariait donc les plans grecs relatifs aux pays roumains. L'étude la plus complète est celle de N. Banesco, *Viața și opera lui Daniel (Dimitrie) Philippide* (La vie et l'oeuvre de Daniel Philippide) dans *Anuarul Institutului de Istorie Națională* de Cluj, vol. II (1923) p. 119—204. Ἱστορία τῆς πάλαι Δακίας, τὰ νῦν Τρανσιλβανίας, Βλαχίας καὶ Μολδαβίας de Fotino a été traduite par G. Sion et publiée en 1859, à Bucarest, sous le titre d'*Istoria generală a Daciei* (Histoire générale de la Dacie).

L'oeuvre d'Emmanuel Băleanu est conservée dans le ms. 24, fond grec de l'Académie Roumaine. Voir à ce sujet N. Iorga, *Ist. lit. rom. în secolul XVIII*, II, p. 362—363. — Pour Naum Râmniceanu, voir C. Erbiceanu, *Viața și activitatea literară a protosinghelului Naum Râmniceanu*, Bucarest, 1900 (Académie Roumaine, Discours de réception, XXII). A la page 16, opinion de Naum sur l'origine de la langue et du peuple roumain: nous ne sommes ni des Romains pur sang, ni des Valaques, „mais en réalité des Daces mélangés d'éléments romains et grecs", le sang grec étant dû aux colons d'origine grecque venus d'Italie en même temps que les Romains. C'est de ce mélange que résulte également „cette nouvelle langue des Daces que nous employons et qui conserve naturellement d'innombrables mots daces". Cette idée est précisée dans *Despre originea Românilor*, oeuvre écrite en grec et publiée dans l'original et dans la traduction roumaine de C. Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 235—258: „C'est de Rome que descendent les Roumains mais sur eux se sont greffés les Daces... On peut nous nommer Romains si l'on se base sur la langue, on peut nous appeler Daces si l'on se base sur la langue en partie et sur le sang" (p. 245). *Cronicul* est publié par Erbiceanu dans le même ouvrage, p. 259—294. Le „dacisme" de Naum Râmniceanu qui éloigne ce dernier des écrivains de Transylvanie, s'exprime avec une force particulière dans la dédicace du livre Σχολειον β „Un auteur dace dédie son livre à la patrie bien-aimée des Daces 1819" (Erbiceanu, *Viața...*, p. 50). Dans le même ouvrage, p. 82, Erbiceanu parle de *Plângerea și tânguirea Valahiei* (Pleurs et lamentations de la Valachie) qu'il attribue à Naum Râmniceanu; mais voir les arguments contraires dans Pompiliu Eliade, *Histoire de l'esprit*

public en Roumanie, I, p. 285—286. Le traité politique et le projet de constitution de Naum ont été analysés par Erbiceanu dans l'article *Naum Rămniceanu, 1822. Tratat important*, dans *Biserica Ortodoxă Română* XXVII (1903), p. 11—14. Les deux oeuvres étudiées sont publiées à la suite, p. 14—27. Sur sa chronique roumaine, voir Şt. Bezdechi, *Protosinghelul Naum Rămniceanu despre originea neamului şi limbii noastre*, dans *Transilvania*, LXXIV (1943), Nos. 3—4, p. 231—237. La première partie de cette oeuvre, qui date de 1800, vient d'être publiée par Şt. Bezdechi, *Cronica inedită dela Blaj a protosinghelului Naum Rămniceanu*, Sibiu, 1944.

Plângerea sântei mănăstiri a Silvaşului (Plainte du saint monastère du Silvaş) a été publiée par César Boliac dans *Buciumul* I (1863), Nos. 3—5; indications sur les reproductions dans J. Lupaş, *Cronicari şi istorici români din Transilvania* (Chroniqueurs et historiens roumains de Transylvanie) I, Craiova, s. d., p. 58, 78. — Les *Stihuri asupra Preasfinţitului Papa al slăvitului Rum* (Vers sur Sa Sainteté le Pape de Rome la glorieuse) sont compris dans le manuscrit académique 2241. — Les *Stihuri asupra Domnului Grigorie Ghica Voevod al ţării Moldovei* (Vers sur le prince Grégoire Ghica, voïvode de Moldavie) ont été publiés par Kogalniceanu dans *Cronicele României*, III, Bucarest, 1874, p. 275—280. Kogalniceanu les attribue, sans arguments, à Ienache Kogalniceanu. Il attribue au même les *Stihurile asupra peirei lui Manolachi Bogdan vel Vornic, şi a lui Ioan Cuza biv vel Spătar, carii cu urgie împărătească şi de sabie domnească s'au săvârşit în domnia Măriei Sale Constantin Dimitrie Moruz VV. în anul 1778 August 18* (Vers sur la mort du grand Vornic Manolachi Bogdan et de l'ancien grand Spătar Jean Couza qui, frappés par la colère impériale et par le glaive princier se sont éteints pendant le règne de Sa Grandeur Constantin Démètre Moruz VV. le 18 août de l'an 1778), publiés dans le même volume des *Cronici* (Chroniques), p. 281—295. *Stihurile asupra lui Grigorie Ghica* ont été publiés également dans *Convorbiri Literare*, 1875, p. 461—464, par Jacob Negruzzi qui revendique le mérite d'avoir été le premier à les publier (voir sa communication à l'Académie Roumaine, *Cântecul sau „stihuirea" lui Grigore Ghica Vodă* (La Chanson ou le Poème du voïvode Grégoire Ghica), dans *An. Ac. Rom.*, S. II, T. XXXII, p. 63—77; Mem. S. Lit.). Le problème a été suivi de près par E. Turdeanu, *Contribuţiuni la studiul cronicilor rimate* (Contributions à l'étude des chroniques rimées) dans *Cercetări Literare*, II, p. 2—26 et 42—52. — *Cronica despre fuga fiilor lui Alexandru Vodă Ipsilanti la Viena (1781)* (Chronique de la fuite des fils du voïvode Alexandre Ypsilanti à Vienne) est publiée par Turdea-

BCU Cluj / Central University Library Cluj

nu comme annexe à l'étude citée, p. 53—54 et y est également étudiée, p. 26—39. — Pour *Istoria Țării Românești dela leat 1769* (Histoire de la Valachie depuis 1769) voir N. Iorga, *Istoria literaturii românești*, II, ed. II, Bucarest, 1926, p. 559. — *Istorie de patima Galaților* (Histoire des malheurs de Galatz) et *Istoria Măriei Sale lui Constantin Vodă Brâncoveanu Domnul din București* (Histoire de Sa Grandeur le voïvode Constantin Brancovan, prince de Bucarest) ont été publiés par Gr. Crețu dans *Convorbiri Literare*, IX (1875), p. 326—331. — La chronique anonyme en vers sur Mavrogheni a été étudiée par N. Docan dans *O povestire în versuri încă necunoscută despre domnia lui Mavrogheni* (Un conte en vers, inconnu jusqu'à ce jour, sur le règne de Mavrogheni), dans *An. Ac. Rom.*, S. II, T. XXXIII, p. 417—493; elle s'y trouve également publiée, p. 494—512. Un fragment en avait été publié par N. Tocilesco dans *Revista pentru istorie, arheologie și filologie*, III (1884), p. 331. — *Istoria faptelor lui Mavroghene Vodă și a răzmiriții din timpul lui pe la 1790. Scrisă la 1817 de Pitarul Hristache* (Histoire des hauts faits du voïvode Mavrogheni et de la révolte qui eut lieu sous son règne, vers 1790. Ecrite en 1817 par le Pitar Hristache), a été publiée pour la première fois par Boliac dans *Buciumul*, I (1863), Nos. 7, 9, 10, puis par V. Alexandresco—Urechiă dans *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), III (série 1786—1800) Bucarest, 1892, p. 451—462. — L'oeuvre de Zilot Românul a été publiée en partie dans *Columna lui Traian*, 1882, p. 266—303, 321—330, 490—518, 536—543; 1883, p. 89—94, 121—136, 348—363, sous le titre: *Inainte de Tudor Vladimirescu. O cronică inedită dintre 1800—1821, scrisă în versuri și proză sub pseudonimul de Zilot Românul* (Avant Tudor Vladimiresco. Une chronique inédite des années 1800—1821, écrite en vers et en prose sous le pseudonyme de Zilot le Roumain); une autre partie de cette oeuvre a été publiée dans *Revista pentru istorie, arheologie și filologie*, V (1885), p. 65—88: *Domnia a treia a lui Alexandru Vodă Sutul ce i se zicea și Dracache* (Le troisième règne du voïvode Alexandre Soutzo également surnommé Dracake); p. 331—358: *Adunare de stihuri* (recueil de vers) et *Leatul 1848* (L'an 1848); dans le vol. VI (1891), p. 89—115: *Jalnica cântare a lui Zilot întru care să cuprind revuluția Românilor supt Tudor Slugerul Vladimirescul, i zavera, supt Aleco Beizadea Ipsilant, i stăpânirea turcească, supt Kehaia Beiu și oarește-ce din domnia românească întoarsă iar la Români dela Grecii Fanarioți supt Domnul Grigorie Ghica VVd. Alcătuită de un patriot român și afierosită fraților săi patrioți spre știință și spre povățuire, la anul dela Hristos 1823* (Chanson lamentable de Zilot comprenant la révolution des Roumains sous le Slu-

ger Tudor Vladimiresco, et la révolte sous la prince Aleco Ypsilanti, et la domination turque sous le bey Kehaia et où il est également parlé de quelques années de souveraineté roumaine qui des Grecs phanariotes est revenue aux Roumains, sous le prince Grégoire Ghica. Composée par un patriote roumain et dédiée à ses frères compatriotes pour les éclairer et les guider, en l'an de grâce 1823). Le discours adressé *Către vrednici cititori* (Aux dignes lecteurs), publié par Hasdeu (*Columna*, 1882, p. 266—268) montre que Zilot avait également écrit une tragédie intitulée *Descoperirea* (La découverte) et que ce discours aurait dû précéder non la chronique mais bien la tragédie: „En ce jour où je vois de nouveau ma patrie en danger mortel et où elle m'apparaît comme une charogne que se disputent des bêtes féroces, j'ai composé cette oeuvrette selon mon habitude, c'est à dire en y mêlant un peu de prose et beaucoup de poésie pour en faire une tragédie que j'ai nommée „La découverte" parce que cinq bêtes féroces y jouent les personnages de nations qui parlent entre elles et nous dévoilent la vérité sur le passé de notre peuple, sur les événements que nous avons traversés, sur notre situation actuelle et sur l'état où nous serons bientôt réduits si nous n'y prenons garde". Au sujet de Zilot, voir Hasdeu, *Zilot Românul. O privire sintetică asupra ultimei cronice române din epoca Fanarioților* (Zilot le Roumain. Bref regard sur la dernière chronique roumaine de l'époque des Phanariotes) dans *Columna lui Traian*, 1883, p. 385—405; Gr. Tocilesco, *Scrierile inedite ale lui Zilot Românul*, (Oeuvres inédites de Zilot le Roumain) dans *Revista pentru istorie, arheologie și filologie*, V, p. 58—64, de même que les traités d'histoire littéraire de Iorga, Densusianu, Călinesco. — Sur Alecou Beldiman voir, outre les traités d'histoire littéraire mentionnés ci-dessus, l'article de J. Tanoviceanu, *Traducătorul din 1803 al Menechmilor. Vornicul Alexandru Beldiman* (Le traducteur de 1803 des Ménechmes. Le Vornic Alexandre Beldiman), dans *Arhiva* de Iassy, IX (1898), p. 165—181. Ses traductions du Métastase, *Milosârdia lui Tit* (La compassion de Titus) et *Siroe* ont été etudiées par A. Cioranesco, *Teatrul lui Metastasio în România* (Le théâtre de Métastase en Roumanie), dans *Studii Italiene*, I, p. 130—133. La traduction de l'*Odyssée* a été étudiée récemment par N. Lascou, *Alecu Beldiman traducător al Odiseei* (Alecou Beldiman, traducteur de l'Odyssée), dans *Studii Literare*, I (1942), p. 94—104. *Menegmii sau frați cei de gemine* (Les Ménechmes ou les frères jumeaux) a été publié dans *Arhiva* de Iassy, III (1892), p. 279—296, 403—423, 519—541, 664—703. Au sujet de cette traduction, voir également les articles de Tanoviceanu, *Manuscriptul „Menegmii"* (Le ma-

BCU Cluj / Central University Library Cluj

nuscrit des Ménechmes), *Arhiva*, III, p. 297—299 et A. Suțu, *Studiu critic asupra piesei „Les Ménechmes" a lui Regnard și traducerii ei moldovenești* (Etude critique de la pièce „Les Ménechmes" de Regnard et de sa traduction en moldave), *Arhiva*, III, p. 300—308. *Alexii sau căsuța din codru. Istorii ithicească și foarte interesantă întru care să va vede încât este vrednic de tânguiri omul sămțătoriu* (Alexis ou la maisonnette dans le bois. Histoire morale et très intéressante où l'on verra combien l'homme sensible est digne d'être plaint) dans les mss. académiques 31—32 (et de très nombreuses copies). L'original a été établi par Pompiliu Eliade, *Histoire de l'esprit public en Roumanie*, I, p. 303. *Istorie cavalieriului de Grie și a iubitii sale Manon Lesco* (Histoire du chevalier des Grieux et de sa bien-aimée Manon Lescaut), dans une copie faite par C. Borș en 1815, dans le ms. ac. 193. *Istorie lui Tarlo și a prietenilor lui* (Histoire de Tarlo et de ses amis) dans les mss. ac. 428—429, de 1823. L'oeuvre avait été traduite „plus de vingt ans" auparavant. En effet elle nous est également conservée dans une traduction de 1786, écrite par Etienne Stârcea, dans le ms. ac. 531. *Moartea lui Avel* (La mort d'Abel) traduite en 1808, en copies de 1812 et 1813, dans les mss. ac. 532—533. *Istorie lui Raimundu* (L'histoire de Raymond) traduite en 1801 ou 1802 nous est restée dans la transcription faite par Beldiman lui-même, dans le ms. ac. 457. *Elisaveta sau cei surguniți în Siberia* (Elisabeth ou les exilés de Sibérie) traduite en 1815, dans le ms. ac. 437. On a également attribué à Beldiman la traduction de la *Tragedia lui Lentor* (Tragédie de Lentor) qui est elle aussi conservée dans plusieurs manuscrits de l'Académie Roumaine. Mais Bogdan-Duică a montré dans son étude *Costache Conachi și Tragedia lui Lentor* (Costache Conachi et la Tragédie de Lentor), *Viața Românească*, III (1906), p. 333—339, que la traduction doit être attribuée à Conachi. Oeuvre poétique de Beldiman dans le ms. ac. 3592, ff. 33 sqq.: *Stihuri alcătuite de răposatul postelnic Alecu Beldim(an)*. (Vers composés par le défunt Postelnic Alecou Beldiman). Mais le copiste a attribué à Beldiman des poésies qui n'appartenaient pas à celui-ci. L'influence de *la Henriade* sur la *Tragédie* de Beldiman est soutenue par Iorga, *Ist. lit. rom. Intr. sint.*, p. 127—128. Nous reproduisons ci-dessous les titres de ses oeuvres imprimées afin de montrer la différence de rédaction entre ce qui a été imprimé à Iassy sous la surveillance de Beldiman lui-même et ce qui a été imprimé à Buda sous celle de Carcalechi: *Istoria lui Numa Pompilie, al doilea crai al Romii. Tălmăcită din limba franțuzească, de Dumnealui Postelnicul Alexandru Beldiman. Și dată și în tipariu cu a Dumisale cheltuială spre podoaba limbii româ-*

BCU Cluj / Central University Library Cluj

neşti şi îndeletnicirea patrioţilor. In zilele prea Luminatului şi prea Înălţatului nostru Domn al Moldaviei, Mihail Grigoriu Sutul Voevod. Intru al doilea an a Domniei Înălţimii sale (Histoire de Numa Pompilius, second roi de Rome. Traduite du français par le sire Postelnic Alexandre Beldiman. Imprimé à ses frais pour être l'ornement de la langue roumaine et l'occupation des patriotes. Sous le règne du Très Éclairé et Très Haut Seigneur de Moldavie, Michel Grégoire Soutzo Voïvode. Dans la seconde année du règne de Son Altesse), Iassy, 1820; *Moartea lui Avel, de cel cu învăţătură dragoste spre procopsirea neamului românesc prea învăţatul şi marele Postelnic Alexandru Beldiman acum întâi tălmăcită din limba franţozească în cea românească* (La mort d'Abel, traduite pour la première fois du français en roumain par celui qu'anime un ardent désir d'instruire le peuple roumain, le très savant et très haut seigneur Alexandre Beldiman), Buda, 1818; *Tragodia lui Orest de prea învăţatul şi cu învăţătură dragoste spre procopsirea neamului românesc marele Postelnic Alexandru Beldiman. Acum întâi tălmăcită din limba franţozească în cea românească* (La Tragédie d'Oreste par le grand Postelnic Alexandre Beldiman, le très savant et l'enflammé du désir de contribuer à l'instruction du peuple roumain. Traduite pour la première fois du français en roumain) Buda, 1820. „Le très savant", „enflammé du désir d'instruire le peuple roumain" sont des fleurs de style du typographe Carcalechi, comme le croyait Tanoviceanu dans l'article mentionné, d'*Arhiva*, IX, p. 178. D'ailleurs Carcalechi, qui admirait la traduction d'*Oreste* „en vers aussi longs et aussi dignes de louanges", prenait certaines libertés plus surprenantes encore: la *Moartea lui Avel*, traduite par Beldiman, est dédiée par le typographe au traducteur lui-même: hommage curieux pour un homme que Carcalechi savait aussi modeste que travailleur et éclairé. Il serait intéressant de voir si le typographe ne s'est pas également permis d'intervenir dans le texte qu'il a été chargé d'imprimer.

Le *Chronograful Ţării Rumâneşti* (Chronographie de la Valachie) de Dionisie (Denys) l'Ecclésiarque a été publié par Papiu Ilarian dans *Tesaur de monumente istorice*, II, p. 159—234. Une nouvelle édition a été donée par C. S. Nicolăesco Plopşor: *Cronograful Ţării Rumâneşti scris de Dionisie Eclisiarhul*, Râmnicul Vâlcii, 1934. Manuscrit de sa traduction du russe du livre *Cale împărătească a crucii Domnului* (La voie impériale de la Croix du Seigneur), dans la bibliothèque de l'Académie Roumaine, sous le No. 3545. Voir à son sujet, en dehors de la préface de Nicolăesco Plopşor à l'édition de Râmnicul Vâlcii, les traités d'histoire littéraire (Iorga, Densusianu, Călinescu), ainsi que I. C. Filitti, *Condica Poenarilor Almăjeni* (Car-

net des Poenaru d'Almaj) dans *Arhivele Olteniei*, VIII (1929), p. 1—16, 284—308; I. Donat, *Despre Dionisie Eclesiarhul şi mănăstirea Bucovăţ* (Sur Denys l'Ecclésiarque et le monastère de Bucovătz), *Arh. Olt.* XV (1936), p. 22—29; E. Vîrtosu, *Dionisie Eclisiarhul. Un manuscris din 1816* (Denys l'Ecclésiarque. Un manuscrit de 1816), *Arh. Olt.*, VIII, p. 208—213; I. Vîrtosu, *Date noi despre Dionisie Eclesiarhul* (Nouvelles données sur D. E.) *Bis. Ort. Rom.*, LV (1937), 329—349. — *Istoria prea puternicilor împăraţi otomani* (Histoire des très puissants empereurs ottomans) de Ienăchiţă Vacaresco a été publiée par Papiu Ilarian dans *Tesaur de monumente istorice*, II, p. 245—302.

Pour la grammaire roumano-russe de 1789 de Teodor Scholeriu, voir N. Iorga, *Ist. lit. rom. în secolul XVIII*, II, p. 274—275. — La grammaire de Démètre Eustatievici est conservée dans les mss. académiques 583 et 1716, dont le dernier est lacunaire. Elle s'intitule: *Gramatica rumâneascâ aşierothisită prea blagocestivului, prea luminatului şi prea înălţatului Domn şi oblăduitor a toată Ungrovlahia, Domnului Domnului Io Constandin Nicolae Voevod, acum întâi izvodită prin Dimitrie Eustatiev Braşoveanul, methodos prea folositori şi prea trebuincios, întărit cu pilde prea folositoare, aşezat cu orânduială dreaptă şi izvodit în Bolgaria Braşovului, anul 1757, Sep. 1* (Grammaire roumaine, dédiée au très pieux, très éclairé et très haut seigneur et maître de toute la Ungro-Valachie, le prince Constantin Nicolas, composée pour la première fois par Démètre Eustatiev de Braşov, méthode indispensable, enrichie d'exemples très utiles, arrangée dans l'ordre le plus judicieux. Fait dans la Bolgarie de Braşov ce 1 septembre de l'an 1757). Voir à ce sujet R. Ionaşcou, *Gramaticii români* (Grammairiens roumains), Iassy, 1914, p. 6—11. La dédicace et l'avis au lecteur ont été publiés par J. Bianu et R. Caracaş dans *Catalogul manuscriptelor româneşti* de l'Académie Roumaine, II, p. 337—344. Sulzer en parle dans *Geschichte...*, II (1781), p. 152. Le manuscrit a été décrit pour la première fois dans A. Xenopol et C. Erbiceanu, *Serbarea şcolară*, p. 251—252. — Grammaire de Macarie dans le ms. ac. 102. L'oeuvre ne porte pas de titre. Le manuscrit a été décrit dans le catalogue mentionné, I, p. 230—233. Voir à ce propos R. Ionaşcou, *op. cit.* p. 11—16. — Pour la grammaire de Vacaresco, voir également R. Ionaşcou, *op. cit.*, p. 25—43; discussion relative aux sources dans N. Camariano, *Modelele gramaticii lui Văcărescu* (Les modèles de la grammaire de Vacaresco), dans *Studii Italiene*, III, p. 185—191.

Pour tout le chapitre relatif aux idées littéraires, voir D. Popovici, *Primele manifestări de teorie literară în cultura română* (Les premières manifestations de théorie littéraire dans la culture roumaine), dans *Studii Literare*, II (1943), p. 9—25.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

CHAPITRE II

L'ÉLABORATION DU CREDO TRANSYLVAIN

51. Les idées nouvelles font de bonne heure leur apparition et, fait significatif, elles sont diffusées par certains des hauts dignitaires de l'Eglise. A la tête de ceux-ci, il convient de mentionner César, évêque de Râmnicul Vâlcea. Lecteur passionné des publications de libre propagande philosophique des Lumières françaises, César est surtout influencé, dans ses écrits, par les idées de Montesquieu. Rien de plus significatif à ce propos que les confessions qu'il fait dans la préface au *Mineiu* de janvier, publié en 1779: „O siècles, siècles, qui vieillissez toute chose et transformez tous les états! Une loi aussi ancienne que le monde veut qu'ici-bas tout naisse et meure, que chaque être ait un commencement et une fin. La Maître de toutes choses a voulu que pas une d'elles ne fût stable. Tout ce que l'on voit, tout ce que l'on admire va vers sa perte ou sa transformation". Après ces considérations d'ordre général qui pourraient tout aussi bien lui être inspirées par les livres saints, César s'épanche dans les aveux suivants qu'anime le souffle laïque de la philosophie du siècle: „Et si ces merveilles de la nature qui nous paraissent défier les siècles sont destinées à la mort ou à la transformation, que dire des cités et des empires qui sont aussi périssables que les mortels auxquels ils doivent le jour! Et de même que chez l'homme, la jeunesse est suivie par la maturité, la vieillesse et la mort, de même ces grandes puissances naissent, grandissent, atteignent leur apogée, mais rien ne saurait les préserver de l'anéantissement final". Pour illustrer cette conception, César rappelle le sort des peuples et des empires qui ont disparu: Anatolie, Assyrie, Judée, Egypte; tous ont connu des périodes

de développement, d'éclat, suivi d'un inéluctable déclin. Aussi entrevoit-il également la décadence de l'Europe: civilisée par la Grèce, elle aura le sort de cette dernière. La malheureuse situation de la Pologne était considérée par l'évêque de Râmnic comme un présage des temps futurs.

L'histoire conçue comme un organisme ayant des périodes d'épanouissement et de déclin est une idée chère à l'humanisme roumain, et particulièrement à Démètre Cantemir, dont l'*Histoire de l'Empire Ottoman — Historia incrementorum atque decrementorum aulae othomanicae* — l'affirme dans le titre et l'illustre dans le développement du sujet. La même idée devait jouir d'une large diffusion dans l'historiographie romantique roumaine qui l'emprunte, par le truchement de Michelet, à la philosophie de Vico. Mais ce n'est ni à Cantemir, que l'évêque de Râmnic ne mentionne pas, ni à Vico, qu'il ignorait certainement, que doivent être rapportées les affirmations de César. Il part des livres saints et se rattache finalement à Montesquieu, aux vues duquel il s'était familiarisé par la lecture de l'*Encyclopédie* et des autres publications mentionnées ci-dessus qui étaient animées du même esprit et propageaient les mêmes idées.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

52. Montesquieu est également une des grandes valeurs cultivées dans le cercle du métropolite Jacob Stamati de Moldavie. Dans la préface à la traduction de *Critil et Andronius* qu'il publia à Iassy en 1794, Jacob Stamati nous montre qu'il s'agit d'un ouvrage symbolique où le personnage de Critil représente le jugement et celui d'Andronius le courage. Andronius, privé de raison, ne peut parler jusqu'à une certaine date. Il est alors gagné par Critil qui développe sa raison grâce à laquelle il découvre Dieu. Dans son ensemble, ce livre nous montre les progrès de la raison humaine, mais d'une raison qui conduit immanquablement à la découverte de Dieu.

La raison n'est pas seulement la faculté qui nous permet de découvrir Dieu, mais encore l'instrument qui élabore les lois humaines. Dans un projet de réforme de l'enseignement dont les auteurs sont Jacob Stamati, Scarlat Sturza et Pierre Depasta le Péloponésien, cette idée est clairement affirmée et attribuée à Montesquieu: „Tout ce qui existe est soumis à des lois" disent-

ils, s'inspirant du „profond Montesquieu", dont les lois étaient par dessus tout l'expression de la raison. Pour approfondir l'étude de ces lois, la connaissance du latin, langue consacrée de la législation, était indispensable.

Mais, poursuivent les auteurs, le latin est encore nécessaire à l'intelligence des Saintes Ecritures et, ce qui est beaucoup plus intéressant, il l'est également à „la défense et à l'illustration de la langue moldave". Le mémoire en question, ayant le même point de départ et tendant aux mêmes buts que la Renaissance transylvaine, parvenait aux mêmes conclusions que les représentants de celle-ci. En dehors du latin, les auteurs réclament également l'étude du grec et citent à ce propos le cas de l'Université de Göttingen où il avait été demandé que le latin fût remplacé par le grec dans l'enseignement des sciences. En outre, le programme devait nécessairement comprendre la „sainte philosophie" et les sciences, entre autres l'arithmétique, considérée comme un „enseignement divin", ainsi que la nommait Platon, pour lequel Dieu lui-même est un „géomètre éternel". Dans leur conception, qui était celle de leur siècle, les sciences ne sont qu'une division de la philosophie et le philosophe qui les enseignait devait être Grec. A défaut d'un Grec, le professeur pouvait être d'une autre nationalité, mais il devait faire ses leçons en français. Cette affirmation ne reflète pas seulement l'opinion d'un groupe isolé d'intellectuels moldaves, elle définit l'orientation que commence à prendre à cette époque la culture roumaine.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

53. De même que la Moldavie et la Valachie, la Transylvanie se trouvait à cette époque dans le rayon d'action de ces idées. C'est de la fin du XVIII-ème siècle que date la *Tziganiade* de Budai-Deleanu qui présente, on l'a vu, une discussion approfondie des diverses formes de gouvernement, et nous ramène ainsi à Montesquieu ou à la littérature influencée par ce dernier.

Dans le mémoire de Jacob Stamati et de Scarlat Sturza, les idées nouvelles aboutissaient à une formule de philologie latiniste qui concernait la vie de la langue roumaine: le latin ne devait pas être cultivé seulement pour permettre l'étude des lois, mais encore „pour purifier et orner" la langue roumaine. La littérature roumaine de Transylvanie présente une évolution

analogue de cette conception, à une différence près: ici, l'intérêt se porte surtout vers l'activité philologique et, en étroite relation avec cette dernière, vers l'histoire. La purification de la langue et son enrichissement n'étaient pour les écrivains moldaves que des desiderata; ce sont au contraire les objectifs principaux de l'activité déployée par les écrivains transylvains. Puristes et latinistes, les écrivains qui se signalent dans cette province au cours de la seconde moitié du XVIII-ème siècle et dont l'activité se prolonge au début du siècle suivant, présentent un credo littéraire unitaire. Par les influences qu'ils ont subies, ils s'encadrent dans la littérature roumaine de l'époque; par les idéals qu'ils se proposent, ils s'encadrent dans la lutte nationale du peuple roumain tout entier. Mais ce qui leur donne un caractère à part dans l'évolution de la culture roumaine, ce sont des éléments d'ordre secondaire: les moyens choisis par eux pour atteindre l'idéal cher à tous les Roumains. Faisant abstraction de ce qu'il y a de roumain dans les causes qui ont déterminé leur activité, l'histoire littéraire roumaine les a définis en leur appliquant un critère régional: ils constituent l'Ecole transylvaine ou la Renaissance transylvaine; faisant abstraction de ce qu'il y a de roumain dans l'idéal qu'ils poursuivent, cette même histoire a défini leur activité en ne tenant compte que de leurs moyens de combat: ils sont les initiateurs du courant latiniste dans la culture roumaine.

A leurs débuts, les préoccupations latinistes s'esquissent timidement et se rattachent, par la tristesse avec laquelle sont opposées la décadence présente et l'éclat du passé, à certaines manifestations de même nature dont les oeuvres des humanistes qui les avaient précédés nous offrent des exemples. C'est le cas de Géronte Cotorea qui, dans un ouvrage datant de 1746 et qui n'a pas encore été imprimé, *Despre articulușurile cele de price* (Sur les articles en dispute), montre entre autres qu' „Il fut un temps où le peuple roumain était un peuple fameux et justement admiré; aujourd'hui il vit sans gloire, bafoué par chacun. Il était brave et redouté au combat; il est maintenant sans forces et, de tous les peuples, le plus timoré. Il était sage et cultivé; il languit maintenant dans les ténèbres de l'ignorance. Il était honoré de tous, maintenant tous le renient. Lui qui fut le

maître de la Transylvanie n'est même plus de nos jours le maître de son propre pays. Lui qui avait d'autres peuples pour vassaux est maintenant la risée de ceux-ci. Autrefois, il se répandait en actions louables, maintenant il ne commet que des méfaits. Autrefois un homme empalé était un spectacle étrange; de nos jours, il n'est ni pal, ni potence qui ne soient occupées". Les idées et le ton se trouvaient déjà dans les ouvrages historiques du Stolnic Cantacuzène ou dans une oeuvre qu'il a influencée, celle du métropolite Théodose de Valachie: „Quelle désolation, dit ce dernier, que de voir la décadence du peuple roumain qui comptait autrefois parmi les nations puissantes et qui de nos jours languit dans une telle servitude qu'il n'a plus rien qui lui soit propre, ni l'enseignement, ni la science, ni l'armée, ni les lois; misérables et aveugles, ne voyant rien au-delà du cercle restreint où ils vivent, les Roumains ont emprunté les livres, la langue, l'enseignement à des étrangers, à des barbares et même à nos ennemis jurés. O cruelle et malheureuse destinée!"

Comme idées et comme sentiments, la Renaissance transylvaine se rattache donc à l'humanisme roumain. Mais elle va en développer jusqu'à l'excès les données et les documenter d'impressionnante façon afin qu'elles aient plus d'efficacité dans la lutte politique. Le point culminant de cette action ne sera atteint que tard, au cours de la seconde moitié du XIX-ème siècle, avec le dictionnaire de Laurian et Massim. Dans la période ascendante du processus qui devait ramener les esprits à la latinité, le rôle le plus important est joué par quatre grands écrivains de la fin du XVIII-ème siècle et du début du siècle suivant: Samuel Micou, Georges Şincai, Pierre Maior et Jean Budai-Deleanu.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

54. Le premier de ces écrivains, Samuel Micou, était le neveu de l'évêque Innocent Micou. Comme ce dernier, il est surtout connu sous le nom germanisé de Clain (Klein). Il naquit à Sad en 1745, d'une famille de prêtres, nobles d'origine. Il fait ses premières études à Sad et les poursuit à Blaj où, sur les instances de son oncle, il demande à être admis dans un ordre monastique. Il survit au système de béatification qu'imposait à son entourage l'évêque Aron et, après la mort de celui-ci, il va

en 1766 poursuivre ses études à Vienne. Il reste juqu'en 1772 dans la capitale des Habsbourg et s'y consacre à l'étude de la théologie et de la philosophie. De retour à Blaj, il est nommé professeur de mathématiques et de philosophie et, sauf pendant un voyage à Vienne, il occupe ce poste jusqu'en 1779. Cette date marque la fondation dans la capitale de l'empire d'un institut roumain au Collège Sainte Barbara. Il comporte un poste de préfet des études et de 1779 à 1782, Micou remplit tour à tour les fonctions de directeur de conscience, d'„ephemerius" et de préfet des études dans cet institut.

En 1782, Grégoire Maior, évêque de Blaj, est obligé d'abandonner le siège épiscopal. Ce fait détermine la convocation d'un synode dont le but est de proposer trois candidats au siège devenu vacant. Les candidats proposés sont Bob qui réunit 37 votes, Jacob Aron qui en obtient 59 et Ignace Darabant 63. Samuel Micou insiste pour que soit nommé son ami Darabant mais, à la surprise générale, c'est Bob, le candidat ayant réuni le plus petit nombre de voix, qui est désigné. Le nouvel évêque sait que Micou est intervenu en faveur de Darabant et c'est un homme qui ne pardonne pas. On peut donc aisément s'imaginer quelle devait être désormais la situation de l'écrivain. En 1784, il veut abandonner l'ordre monastique en même temps que Şincai et Maior. La demande de ces deux derniers est acceptée alors que la sienne est rejetée. Il était d'ailleurs le seul à pouvoir se résigner à cette décision: le tempérament rebelle de Şincai aurait pu placer l'évêque dans des situations difficiles; quant à Maior, qui était un diplomate inné, il disposait de moyens insoupçonnés pour parvenir à ses fins. Cette date ouvre pour l'écrivain une vie de pérégrinations continuelles entre Blaj la catholique et l'orthodoxe Sibiu, ce qui éveille les soupçons de l'ombrageux évêque. A un moment donné, Bob va jusqu'à attirer l'attention du gouvernement sur Micou qu'il accuse de vouloir abandonner la religion uniate et d'intriguer pour être nommé évêque orthodoxe de Sibiu à la place restée vacante par la mort du titulaire. Ce fait, constate l'évêque, pourrait entraîner de graves conséquences et mettre en danger l'union elle-même. Sommé de se justifier, Micou réduit à néant les accusations portées contre lui et est absous par le for compétent. L'écrivain devait vivre des années encore

BCU Cluj / Central University Library Cluj

dans cette atmosphère étouffante. Darabant, devenu évêque d'Oradea Mare, parvient enfin à l'arracher au milieu peu favorable de Blaj et à le faire nommer censeur et correcteur des livres roumains qui étaient imprimés à la typographie de l'université de Buda, où venait d'être créée une section roumaine. C'était exaucer ses voeux les plus chers: être loin de Blaj et pouvoir imprimer ses travaux. Mais, peu de temps après son arrivée à Buda, il meurt, le 13 mai 1806, et le peu qu'il possédait est vendu à l'encan pour couvrir ses dettes.

La majeure partie de l'oeuvre de Micou n'a jamais été publiée, elle est conservée de nos jours encore dans la bibliothèque de l'Académie Roumaine et dans celles des évêchés d'Oradea Mare et de Blaj. Il a traduit les écrits de Basile le Grand, de Dorothée, le *Catéchisme* de Cyrille, patriarche de Jérusalem, les *Cuvinte* (Paroles) de Grégoire le Théologien; il traduit également Ephraïm le Syrien, *Urmarea lui Hristos* (L'Imitation du Christ) de Thomas de Kempis et autres. Une mention particulière doit être accordée à *Canoanele sfintelor săboară*, traduit d'après le *Synodicon, sive Pandectae Canonum Apostolorum et conciliorum ab ecclesia graeca receptorum* de l'écrivain anglais Beveridge et surtout à l'*Istoria bisericească*, traduite d'après l'*Histoire ecclésiastique* tout imprégnée d'esprit gallican, de l'abbé Fleury. C'est ce dernier ouvrage, dédié par le traducteur à l'évêque orthodoxe de Carlovitz, qui a motivé la dénonciation par laquelle l'évêque Bob attribuait à Micou l'intention d'abandonner l'union. Les oeuvres de caractère religieux qu'il a réussi à faire imprimer sont peu nombreuses et certaines présentent des intérêts multiples. La première est *Carte de rogacioni pentru evlavia homului chrestin* (Livre de prières pour les dévotions du chrétien) qui est imprimé à Vienne en 1779. Mentionnons ensuite *Dissertatio canonica de matrimonio* (1781), *Dissertatio de jejuniis graecae orientalis ecclesiae* (1782), la *Biblia* imprimée à Blaj en 1795, la *Teologhia moralicească* (Théologie morale) publiée dans la même ville en 1796 ainsi que la *Theologhie dogmatică şi moralicească* (Théologie dogmatique et morale) parue en 1801 et l'*Acatist* de 1801.

Mais ce qui présente pour nous un intérêt beaucoup plus

grand, ce sont ses traductions d'ouvrages de contenu philosophique. Son activité dans ce domaine, de même que celle des autres représentants du mouvement, doit être rattachée au programme d'enseignement alors en vigueur. Sous les règnes de Marie Thérèse et de Joseph II, la loi de l'enseignement, „Ratio educationis", prévoyait dans toute la monarchie des bases uniques pour l'organisation de l'école et accordait une place de choix aux grands noms de la pensée contemporaine. C'est ainsi que Wolff et ses disciples parviennent à s'imposer dans l'enseignement autrichien. Parmi les traductions que Micou fit d'oeuvres de cette nature, la première est la *Logica* dont le manuscrit, déjà au point en 1781, ne fut publié qu'en 1799 à Buda. L'oeuvre est précédée, en guise d'introduction, d'un chapitre qui traite *De la philosophie et de ses divisions.* Afin de se faire une idée claire de la philosophie, Micou estime qu'il faut tenir compte de ce que nous apprennent „l'expérience" et „le sens véritable de maintes connaissances diverses". Ces connaissances se groupent en trois grands chapitres: les connaissances historiques (faits), les connaissances philosophiques (causes) et les connaissances mathématiques (quantités, grandeurs). Un exemple qui peut illustrer ceci est la décharge d'un canon: l'homme simple *entend, connaît* et c'est tout; il n'a que la connaissance historique du fait; le philosophe connaît la cause de l'explosion: la poudre a été allumée; mais le mathématicien en sait encore davantage, il connaît la quantité de poudre nécessitée par le lancement de l'obus. Les connaissances historiques sont donc celles que nous procurent les sens, elles sont le fondement des connaissances philosophiques et forment le degré le plus bas des connaissances humaines. Les connaissances philosophiques nécessitent quelque chose de plus que les sens, il leur faut encore „le raisonnement de l'esprit"; donc „philosopher, c'est connaître le pourquoi des choses". Le philosophe doit être habitué à déduire les phénomènes de leurs causes et à remonter aux causes en partant des phénomènes. Mais, pour mériter le nom de philosophe, il faut pouvoir exercer cette faculté dans des domaines variés, car autrement, un bottier ou un tailleur experts dans leurs métiers respectifs, qui connaissent les causes des choses ou des faits qui s'y rattachent, seraient également de bons philosophes, ce qui est inadmissible.

Le raisonnement de l'esprit est un phénomène qui doit se manifester de façon aussi large que constante pour que l'on puisse parler d'aptitudes philosophiques. Viennent enfin les connaissances mathématiques ou la „méthode mathématique" qu'on n'acquiert qu'en suivant des voies qui varient avec la nature du phénomène étudié.

Un autre problème qui préoccupe l'écrivain est celui du style philosophique dont la première qualité, à son avis, doit être la clarté. On ne peut y parvenir qu'en s'imposant l'emploi de mots dont le sens a été définitivement fixé et en évitant tout ornement stylistique lorsque l'idée peut en être obscurcie.

En ce qui concerne les divisions de la philosophie, la *Logique* de Micou distingue deux grands chapitres: tenant compte du fait que l'homme est une créature qui aspire au bonheur, le premier chapitre doit comprendre les vérités dont il s'occupe après avoir atteint ce degré de bonheur, de satisfaction individuelle: c'est la contemplation des vérités abstraites, ce que les Grecs nommaient Θεωρία. Cette branche de la philosophie se nomme la *philosophie théorique*. Le second chapitre comprend les idées qui ont une valeur normative, „qui guident nos actions afin que nous puissions acquérir le bonheur"; leur ensemble forme la *philosophie pratique* ou *agissante*. La philosophie théorique comprend entre autres la *philosophie naturelle* ou *physique*, celle qui explique la nature et les vertus des corps; la *métaphysique* ou science des idées „qu'envisage l'esprit et des vérités suprêmes qu'il explique", qui comprend à son tour l'*ontologie*, la *cosmologie*, la *psychologie* et la *théologie naturelle ou rationnelle*. Quant à la philosophie pratique, elle se divise en „philosophie pratique générale qui donne des idées générales et des directives de morale pratique", *le droit naturel*, *l'éthique* et *la politique*. La différence qui existe entre ces branches de la philosophie pratique consiste dans le fait que le droit naturel nous expose les lois de la justice; l'éthique, les lois de la morale, et la politique les lois humaines, c'est à dire les lois relatives à la vie en société.

Nous allons extraire de la *Logique* les critères que l'écrivain recommande d'observer pour établir la vérité. Le chapitre où sont discutées ces questions est intitulé *De alegerea sau osibirea*

adevărului, şi cum să cade a citi cărţile şi a aleage adevărul din ceale ce sânt scrise în cărţi (Manière de reconnaître la vérité, de lire et de discerner la vérité dans les livres). Son intérêt vient d'abord du fait qu'il nous montre les moyens à employer pour parvenir à établir la vérité, ce qui est essentiel non seulement pour un historien comme Micou, mais encore pour toute l'école d'historiens à laquelle il appartient. Le premier devoir d'un historien est d'examiner l'authenticité de ses sources et de voir ensuite si ses déductions sont logiques ou, pour reprendre les termes de l'écrivain, „si le raisonnement est arrangé comme il faut". Il doit pour cela tenir compte des situations sociales, qui varient suivant les époques, et de la chronologie. Il faut enfin voir si le document en question est complet ou fragmentaire. L'auteur donne plus loin une division de l'histoire qui comprend, d'après lui, *l'histoire naturelle, l'histoire ecclésiastique, l'histoire politique* ou *civique* et enfin *l'histoire des sciences.*

La *Logique* de Micou n'est donc pas seulement une logique, mais bien une introduction générale à l'étude de la philosophie. Poussé par les nécessités qui le lui avaient inspiré et qui n'étaient pas seulement pédagogiques, il reprend ce sujet dans l'ouvrage publié en 1800 à Sibiu: *Legile firei. Itica şi Politica, sau filosofia cea lucrătoare, în patru părţi împărţită şi întru acest chip aşezată pre limba românească* (Les lois de la nature. Ethique et Politique ou la philosophie pratique, divisée en quatre parties et adaptée en roumain). La seconde partie de l'oeuvre est intitulée *Filosofia cea lucrătoare a rânduialelor dreptului firei* (Philosophie pratique des dispositions du droit naturel).

Ce que nous donne l'auteur dans les deux parties qui ont été publiées est la *Philosophie pratique générale* et le traité de *Droit naturel*. L'*Ethique* et la *Politique*, annoncées par le titre général de l'oeuvre et dans sa préface, n'ont jamais été publiées. Il s'est également préoccupé de la philosophie théorique et le manuscrit de son traité de métaphysique nous est parvenu.

Ce serait rouvrir une question déjà débattue que de reprendre une analyse détaillée des chapitres relatifs à l'élaboration du droit naturel. Pour Micou, comme pour ses devanciers, ce droit est la garantie du bonheur individuel et son affirmation

a, entre autres, pour but de propager ses principes dans une société dont les membres ne jouissent pas de ce droit. Un seul exemple suffira pour mettre en lumière l'audace dont fait preuve Micou dans cet ordre d'idées. Ce moine soumis à la règle sait que la famille a été organisée par Jésus-Christ sous sa forme actuelle, qu'il estime d'ailleurs bonne. Mais ce fait ne l'empêche pas de croire que la polygamie est dans l'ordre naturel des choses et d'en admettre la pratique pour ceux qu'elle tente.

Les idées de Micou appartiennent au bagage idéologique du XVIII-ème siècle. La note profane de ses oeuvres détermine l'écrivain à passer son nom sous silence. N'affirme-t-il pas d'ailleurs, au sujet de l'une d'elles, qu'il s'est borné „à l'adapter en roumain"? A leur base se trouve un ouvrage qui a joui au XVIII-ème siècle d'une grande autorité dans les écoles autrichiennes. Il s'agit des *Eléments de philosophie* de Fr. Chr. Baumeister qui parut en 1747 et eut de nombreuses éditions. L'une de celles-ci, imprimée à Cluj en 1771 à la typographie du collège réformé, est intitulé *Elementa philosophiae recentioris usibus juventutis scholasticae accomodata et pluribus sententiis exemplisve ex veterum Romanorum monimentis illustrata.* Le traité de Baumeister est divisé en *Logique, Métaphysique, Droit naturel, Ethique* et *Politique.* Micou en a transposé la majeure partie en roumain, mais cette transposition comporte certaines infidélités; elles ne résultent pas, comme on pourrait le croire, l'auteur étant un moine, de la nécessité d'atténuer les audaces laïques de l'original, mais sont déterminées par le désir de clarté qui a imposé l'introduction de définitions absentes du texte original.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Si la source directe de Micou est Baumeister, il faudrait remonter plus haut pour trouver sa source authentique. Baumeister, recteur du gymnase de Goerlitz et professeur de philosophie, a composé plusieurs traités de philosophie à l'usage des écoles. Notons parmi ceux-ci *Institutiones philosophiae rationalis methodo Wolffi conscriptae* qui paraît en 1736 et est réédité deux ans plus tard. Le titre lui-même indique que la philosophie dont l'auteur expose les institutions est une philosophie rationaliste et que cet exposé est fait suivant la méthode de Wolff. Cette dernière indication nous guide donc vers le phi-

losophe des Lumières allemandes, Christian Wolff qui, à en croire son disciple, n'est ni plus ni moins que le prince des philosophes du temps, „princeps philosophorum nostrae aetatis" et qui dans le texte de Micou devient également „Volfie, le grand philosophe". Wolff, l'un de ceux qui ont lutté avec le plus d'acharnement pour imposer la clarté dans le style philosophique, voit dans la philosophie „la science de toutes choses, du monde et de la raison des possibilités". Il répartit les connaissances en trois ordres: les *connaissances historiques* qui concernent les faits et les choses; les *connaissances philosophiques* relatives aux causes et les *connaissances mathématiques* qui se réfèrent aux quantités. Pour lui, la philosophie se dédouble en *philosophie théorique* et en *philosophie pratique* dont chacune comprend les subdivisions qui viennent d'être mentionnées. Ce fait enlève aussi bien à Baumeister qu'à Micou toute originalité. Mais il nous montre en même temps que l'activité de l'Ecole transylvaine, qui paraît au premier abord cuirassée d'histoire et de philologie, s'alimente dans ses couches profondes au fleuve de la pensée philosophique européenne du siècle. Le rationalisme de l'Aufklärung joue donc son rôle dans l'explication de la révolution qui s'est accomplie dans la littérature roumaine du temps.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

D'autres oeuvres de Micou nous montrent les liens qui le rattachent à ce mouvement d'idées. En 1784, il publie à Blaj *Propovedanii la îngropăciunea oamenilor morți* (Oraisons funèbres), dont le titre indique assez la nature funèbre, mais dont la préface indique que l'auteur avait en l'écrivant d'autres préoccupations. Il avoue qu'il a composé ces oraisons pour éclairer ceux qui languissent dans l'ignorance et „tous les humbles afin qu'ils s'instruisent et qu'ils profitent de cet enseignement, car tel est le but que je me propose". On voit ici que l'écrivain s'attribue la mission de guide spirituel, d'„Aufklärer". A la lumière de ces préoccupations, certaines traductions faites par Micou revêtent leur véritable sens: c'est ainsi qu'on lui doit une version roumaine des fables d'Esope. Le but de la fable était d'instruire et des exemples empruntés aux voisins venaient à leur tour souligner le côté moralisateur du genre: chez les Serbes, Dosithée Obradovitch suivait la même voie pour éclairer son peuple. Et c'est parce qu'il était persuadé que le rôle de la

littérature est d'ouvrir les esprits que l'écrivain roumain a traduit le roman de Marmontel, *Bélisaire*. C'est la première traduction qui ait été donnée de cette oeuvre en roumain et son intérêt ne provient pas seulement du but moralisateur que poursuivait Micou, mais de la lumière qu'elle projette sur la chronologie des rapports littéraires entre la France et la Roumanie. Pour mieux comprendre l'importance qu'il convient de lui accorder, il faut tenir compte du fait que cette traduction date de 1782, que son auteur est un moine uniate de Transylvanie et que ce moine considérait comme une faiblesse l'habitude qu'avaient prise les boïards roumains des Principautés Danubiennes de donner une éducation surtout française à leurs enfants.

Ces faits sont de nature à nous expliquer le caractère militant des oeuvres que nous ont laissées les écrivains de la Renaissance transylvaine: dans un monde travaillé par les idées nouvelles et aspirant à une nouvelle organisation, ils ont affirmé les droits de leur peuple et se sont efforcés de les appuyer sur des arguments. Certaines prescriptions héritées du moyen âge prévalaient encore à l'époque, et assuraient le maintien des privilèges de classes. Le droit du premier occupant, quelle que fût la façon dont l'occupation s'était faite, était l'argument le plus puissant invoqué par les privilégiés transylvains. Le problème devait donc être placé sur le terrain historique et philologique, car c'était la seule façon de prouver que même en vertu de ce principe, la priorité revenait encore aux Roumains. Les objectifs que se proposaient ces écrivains leur étaient donc imposés par la mentalité de l'époque et par les conditions historiques dans lesquelles ils se trouvaient. C'est pourquoi la romanité du peuple roumain, la latinité de la langue roumaine et la continuité de la population romaine en Dacie sont les pôles vers lesquels s'orientent toutes leurs pensées. Ces idées existaient depuis longtemps, elles avaient été mises en circulation par certains écrivains italiens et constituaient le fonds commun de l'humanisme roumain.

Mais elles pénètrent assez tard en Transylvanie roumaine. Les manifestations de Géronte Cotorea qui datent de 1746 en constituent le véritable point de départ. Notons ensuite *Brevis Valachorum Transylvaniam incolentium historia* de Pierre Bod, qui entreprit de rassembler les matériaux nécessaires à son étude

avant 1750. Ajoutons à cela deux ouvrages anonymes: le premier intitulé *Reflexiones circa originem Valachorum*, est antérieur à 1766 et le second qui porte le titre *De ortu, progressu, conversione Valachorum* a été écrit du temps de l'évêque Grégoire Maior.

Grégoire Maior occupa le siège épiscopal jusqu'en 1782; le dernier des ouvrages mentionnés pourrait donc être contemporain des premières manifestations latinistes de Micou et de Şincai. On sait en effet que Micou publie en 1779 à Vienne un *Livre de prières* qui présentait le double intérêt d'être écrit dans l'alphabet latin et de proposer un système orthographique fondé sur cet alphabet. L'année suivante paraît à Vienne le premier des ouvrages de base de la philologie transylvaine, *Elementa linguae daco-romanae sive valachicae*, ouvrage dont Micou était l'auteur mais qui avait été revu et préfacé par Şincai. Cette préface nous donne certaines indications relatives à l'oeuvre historique de Micou. Şincai y expose que Trajan a conquis la Dacie 17 siècles auparavant; que, la Dacie étant déserte, il fallut y amener des colons romains; que les descendants de ces derniers, qui restèrent sur place même lorsque la province ne fut plus défendue par les armées impériales, subirent de nombreuses vicissitudes et furent soumis tour à tour par les Goths, les Gépides, les Bulgares et autres envahisseurs; que des preuves de ces faits ont été réunies par Samuel Micou dans son oeuvre *De origine Daco-Romanorum* et par lui-même, Şincai; que la langue roumaine a été corrompue sous l'influence slave et que l'une des taches qui la déparent, l'alphabet cyrillique, disparaîtra avec le temps.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

La préface de Şincai constitue le premier témoignage que nous ayons au sujet d'une oeuvre historique de Micou. L'oeuvre ne nous est pas parvenue sous cette forme: elle a été soumise à d'incessantes revisions qui l'ont enrichie d'année en année et ont prolongé le récit concernant les Roumains de l'antique Dacie, jusqu'à une date très avancée. Mais il n'a été publié, de cette oeuvre également, que des fragments isolés. A dater de 1800, elle a cependant été traduite en roumain et c'est sous cette forme qu'elle est conservée en manuscrit dans la bibliothèque de l'évêché catholique roumain d'Oradea Mare. Elle est intitulée *Istoria şi*

lucrurile şi întâmplările Românilor. Acum într'acest chip aşezată şi din mulţi vechi şi noi scriitori culeasă şi scrisă de P. Samoil Clain de Sad ieromonahul, din mânăstirea Sf. Troiţă din Blaj (Evénements de l'histoire des Roumains. Tels qu'ils ont été recueillis chez les écrivains anciens et modernes et classés par le révérend Père Samuel Clain de Sad, moine au monastère de la Sainte Trinité à Blaj). Encore que ce soit la traduction de l'oeuvre écrite en latin, il existe cependant entre les deux versions certaines différences qui ont pu être établies pour les chapitres publiés de la première version. La première de ces oeuvres a été résumée par l'écrivain dans *Brevis notitia historiae Valachorum* qui traite de l'histoire des Roumains depuis les origines jusqu'au XVIII-ème siècle. Il nous a également donné un résumé en roumain connu sous le titre de *Scurtă cunoştinţă a istoriei Românilor* (Esquisse de l'histoire des Roumains), dont une partie a été publiée dans le *Calendarul* (Calendrier) de Buda pour 1806.

L'*Histoire* de Micou est divisée en quatre parties: la première concerne les origines des Roumains; la seconde, intitulée *Istoria Domnilor Ţării Româneşti* (Histoire des princes de Valachie), narre les événements de l'histoire valaque jusqu'en 1724; la troisième porte le titre de *Istoria Domnilor Ţării Moldovei* (Histoire des princes de Moldavie) et présente les événements qui se sont déroulés en Moldavie jusqu'au règne du voïvode Aron; la dernière enfin traite de l'histoire des Roumains transylvains considérée avant tout du point de vue religieux et s'intitule *Istoria bisericească a episcopiei româneşti din Ardeal acum întâi culeasă şi scrisă* (Histoire ecclésiastique de l'évêché roumain de Transylvanie, recueillie et rédigée pour la première fois).

La préface de l'ouvrage contient une exhortation à l'étude, en même temps qu'elle expose la conception de l'écrivain sur le rôle éducateur de l'histoire: „Reçois cette histoire de ton peuple, dit-il. Encore que modeste, elle a coûté bien des veilles à son auteur. Elle comprend les origines des antiques Romains et leur première formation politique, puis leur conquête de la Dacie et les vicissitudes qu'ils ont traversées jusqu'à ce jour. Et, si tu le peux, donne de ces faits un récit plus détaillé, sinon con-

seille à ceux qui en sont capables de le faire, afin que nul ne les ignore et que les grands Roumains d'autrefois reçoivent les louanges qu'ils méritent et servent à tous de modèles, tandis que les méchants et les incapables seront l'objet de la réprobation publique".

Ce que Micou se propose, c'est de donner l'histoire du peuple roumain tout entier et non se borner, comme on l'avait fait jusqu'alors, à l'histoire de certains de ses rameaux, complétée par de capricieuses incursions dans celle des branches voisines. Mais l'auteur ne parvient guère à réaliser ce point de son programme, car il ne peut s'élever à la hauteur qui lui permettrait de jeter un regard d'ensemble sur les événements et de les présenter dans leurs connexions nécessaires. Aussi son histoire, loin d'être, comme il le voulait, une histoire générale du peuple roumain, reste une histoire des diverses provinces. A côté de l'histoire de Valachie, il envisage celle de Moldavie et de Transylvanie, mais comme les dates limites qu'il s'assigne ne sont pas les mêmes pour les trois provinces, ce fait souligne encore plus l'indépendance de chacune des divisions de l'oeuvre. La seule partie qui concerne le peuple roumain tout entier est celle qui a trait à ses origines. De même que Démètre Cantemir, dont l'oeuvre est une des sources les plus précieuses des écrivains de la Renaissance transylvaine, Samuel Micou croit que l'histoire des Roumains ne commence pas à la date où les Romains sont entrés en contact avec les Daces, mais bien avant, lors de la guerre de Troie. L'écrivain accompagne ensuite Enée en Italie, s'attarde à Rome et en arrive aux luttes qui ont opposé les Daces aux Romains. La défaite de Décébal entraîne la disparition de son peuple. Comment ce peuple a-t-il pu disparaître? Les écrivains de Transylvanie affirment hautement qu'il ne faut pas voir dans le peuple roumain un mélange de Romains et de Daces, mais les purs descendants des premiers. Leur racisme intransigeant n'admettait pas de fusion de cette nature. La barbarie ne pouvait être amenée à la civilisation, elle devait disparaître devant celle-ci. Ils croient ainsi qu'une partie des habitants de la Dacie ont été tués au cours de la guerre et que les autres se sont retirés au-delà des frontières de la nouvelle colonie dans les limites de laquelle sont amenés et installés des Romains pur sang.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Le second problème qui préoccupe Micou est celui de la persistance des Romains en Dacie. La retraite décrétée par Aurélien et dont parlent certaines des sources antiques doit-elle être envisagée comme un abandon de la Dacie par toute la population romaine? La réponse présentait un intérêt d'autant plus vif qu'étant donné la mentalité de l'époque, la revendication des droits nationaux en dépendait. Cette réponse est la même chez tous les Transylvains qui la justifient par des arguments identiques. Les Romains établis en Dacie ne pouvaient quitter une province où tant d'attaches les retenaient. Ils y sont donc restés et ont subi nombre de conquêtes et de dominations barbares. Le raisonnement de Micou, comme celui des autres écrivains de la Renaissance transylvaine en général, aboutit à l'illogisme. Si les anciens habitants de la Dacie ont pu abandonner leur pays jusqu'au dernier pour assurer la pureté romaine du sang roumain, les Romains pouvaient tout aussi bien abandonner la colonie menacée et envahie par les hordes barbares. Le zèle romain des Transylvains se retourne ainsi contre eux et frappe la théorie à son point le plus sensible. S'ils considèrent comme un axiome l'attachement des colons à leur sol, il nous semble tout aussi naturel que les Daces, placés dans la même situation, aient procédé de même. Eux non plus ne pouvaient abandonner leur pays et le sang du peuple roumain est donc loin d'être aussi pur que le prétendent Micou et ses compagnons. Mais, si cette conviction ne nous apparaît plus aujourd'hui que comme une pieuse exagération due à leur zèle romanisant, elle n'en a pas moins consolé bien des consciences et déterminé certaines manifestations de confiance aveugle dans les destinées de la nation.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Dans la partie consacrée à la Valachie, Micou parle d'abord des relations des Roumains et des Bulgares et il reproche à ces derniers l'une des plus lourdes fautes qui aient jamais obscurci la conscience de notre romanité: adversaire acharné de ces intrus que sont dans la langue roumaine les mots d'origine slave, il croit que leur adoption n'est imputable qu'aux rapports entretenus avec les Bulgares; aussi considère-t-il ces derniers sans aménité. Il n'oublie pas de parler de l'organisation de l'empire roumano-bulgare des Assanides au sujet duquel il disposait de nombreuses sources byzantines. Il constate à ce propos qu'à

l'extinction de la dynastie roumaine au sud du Danube, une partie des Roumains qui vivaient dans la Péninsule Balkanique disparaissent avec le temps, absorbés par le flot des populations slaves du sud. Mais certains de ces Roumains sont passés chez leurs frères établis au nord du Danube et ont fondé de nouveaux Etats dans les contrées voisines de la Transylvanie. A cette date d'ailleurs, de nouveaux Etats roumains ont pris naissance sur le territoire de la Dacie: dans la Bessarabie méridionale et en Olténie, dans le Făgăraș et le Maramureș. C'est de la région de Făgăraș que part en 1259 Radu le Noir qui allait fonder la principauté de Valachie. Et la narration se poursuit sur un rythme égal, empruntant des informations à la *Cronologia tabelară* (Chronologie tabellaire) du stolnic Cantacuzène, à la *Cronica anonimă* et à celles de Radu Popesco et de Del Chiaro. Ni comme genre, ni comme horizon, le récit ne dépasse donc ce que nous apportaient les chroniques antérieures.

C'est dans le même style qu'est traitée l'histoire de la Moldavie qui s'ouvre sur les luttes contre les Tatares et la retraite de ces derniers. L'auteur y parle de l'organisation politique du Maramureș où il aurait existé une ville du nom de Bogdan et d'où seraient partis les colonisateurs de la Moldavie. Les sources invoquées par l'auteur à l'appui de ses affirmations sont d'abord les chroniques roumaines: Ureche, Nicolas Costin, Démètre Cantemir, auxquelles viennent s'ajouter les écrits de certains chroniqueurs étrangers, au premier rang desquels sont les Polonais: Bielski, Strijkowski, Wapowski.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Le chapitre le mieux documenté et le mieux traité est celui qui concerne les Roumains de Transylvanie. L'information, qui va souvent jusqu'au détail emprunté aux archives, est variée, riche et sûre. D'ailleurs, ce n'est pas seulement dans la quatrième partie de son ouvrage qu'il se montre préoccupé du sort des Roumains transylvains. Il insiste sur la dureté des conditions dans lesquelles ils vivaient jadis et s'étend largement sur les bienfaits qu'a entraînés pour eux l'union avec l'Eglise de Rome; il prodigue à chaque page des termes de louange et de reconnaissance à l'adresse de Marie-Thérèse et de Joseph II: grâce à eux on se trouvait désormais sur la bonne voie et Micou estimait que les choses iraient de mieux en mieux. Ce fait explique qu'il n'ait

rien compris au soulèvement d'Horia, de ce rebelle qui s'est mis en tête de ruiner la noblesse ou, pour employer le terme de l'auteur, le „nemeşugul", institution qui avait ses défauts sans doute, mais dont le chrétien qu'était Samuel Micou ne désirait pas l'abolition.

Mais il est un chapitre de l'histoire contemporaine de la Transylvanie que Micou n'a pas eu le temps de traiter. C'est celui qui était consacré à Jean Bob, l'évêque qui a poursuivi de son obtuse animosité les écrivains transylvains les plus notoires de l'époque. Et c'est une perte que nous ne saurions trop déplorer: avec la douceur et l'aménité qui lui sont habituelles, le bon moine aurait su découvrir au fond de l'âme de l'évêque l'étincelle d'humanité qui s'y cachait peut-être. Il est vrai que, parlant des évêques uniates de Transylvanie, il mentionne en passant „Jean Bob qui, en cet an de grâce 1791, vit encore", comme s'il déplorait cette longévité. Cette remarque n'annonce certes rien de bon, mais nous aurait-il tracé de Bob un portrait aussi sombre que celui qui est dû à la plume de Pierre Maior?

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Micou ne se borne d'ailleurs pas à narrer, il critique et apprécie. En Transylvanie, ce qu'il n'aime pas, ce sont les orthodoxes que leur confession place dans une situation défavorable, mais il aime encore moins les nobles qui ont abandonné ceux de leur sang. On peut même affirmer que le trait dominant de l'auteur est la phobie des renégats. Dans les Principautés Danubiennes, Micou sait que la morale laisse beaucoup à désirer: les moeurs y sont moins austères que chez les Roumains de Transylvanie et il accuse de ce relâchement les princes phanariotes qui auraient poursuivi de propos délibéré l'affaiblissement de l'élément roumain au profit de l'élément grec. Il sait également que le peuple y est maintenu dans l'ignorance car on craint que son réveil ne marque la fin des privilèges dont les grands ont jusqu'à ce jour pu jouir impunément, ce qu'avec sa plasticité coutumière Micou exprime en disant que le peuple chassera „les bourdons de la ruche".

Bien que l'intention de Micou ait été de nous donner une histoire générale du peuple roumain, son oeuvre se rattache étroitement à la chronique provinciale. Des chroniqueurs, il a

d'ailleurs plus d'un trait: son récit qui allie la chaleur du sentiment à la simplicité de l'expression réveille de lointains échos du passé. Il est un nom qui vient aux lèvres à ce propos: c'est celui de Neculce, dont les écrits respirent la même paix et la même sagesse que ceux de l'écrivain transylvain, mais qui nous offrent en outre ce qui fait de son oeuvre une chose unique dans la vieille littérature roumaine: l'art.

55. Georges Şincai, le collaborateur de Micou, était animé du même dévouement que ce dernier pour les idées, mais non de la même résignation devant la douleur et les injustices humaines: par sa soif inextinguible d'apprendre, sa conscience inquiète, son caractère rebelle, il imprime au mouvement un rythme précipité, mais ne tarde pas à tomber sous le coup de l'ostracisme social et à devenir la cible des attaques officielles.

Il appartenait à une famille de petite noblesse de Şinca Veche, bourg du département de Făgăraş. Les siens possédaient autrefois un domaine assez étendu sur lequel prit naissance un village nouveau, Şinca Nouă. Mais les deux villages ayant été militarisés, la famille dut aller chercher fortune ailleurs. Le père de Georges, après avoir vainement tenté sa chance à Blaj où résidait alors l'évêque Pataki, se fixa comme fermier dans le département du Mureş et c'est ici que se déroula une partie de l'enfance de l'écrivain. Un de ses frères, capitaine dans l'armée autrichienne, meurt en 1795 sur le Rhin au cours d'une bataille qui mettait aux prises les Français et les Impériaux. Dans sa lignée maternelle également, l'écrivain comptait des militaires et des fonctionnaires. Nous sommes donc en présence d'une famille de propriétaires dépossédés, de petits fonctionnaires et de soldats, c'est-à-dire de gens pour lesquels le devoir n'était pas un vain mot.

La date de sa naissance est l'objet de discussions. L'écrivain a lui-même donné à ce propos des informations contradictoires. Dans le commentaire de son *Elégie* il dit: „Natus autem sum stilo vetere die 28 Februarii, anno 1754", alors que dans l'année 1354 de sa *Chronique* il avoue: „aujourd'hui ce 28 février de l'an 1809, il y a exactement 56 ans que j'ai vu le jour", ce qui nous obligerait à admettre qu'il est né en 1753. Or, dans l'année

BCU Cluj / Central University Library Cluj

1514 de la même chronique, il affirme avoir accompli ses dix-neuf ans en 1774, fixant ainsi à 1755 la date de sa naissance.

Il fait ses premières études en Transylvanie, dans des écoles hongroises d'où il a vite fait de s'enfuir, puis dans des écoles allemandes. Il s'établit ensuite à Blaj où, en 1774, il est fait chanoine. Il y enseigne pendant quelque temps la rhétorique et la poétique, mais se rend bientôt à Rome pour y continuer ses études: en août 1775, il prête serment au collège de la Propagande, où Pierre Maior et lui sont admis comme boursiers. Il avait été recommandé par Darabant, vicaire de l'évêché de Blaj.

En partant pour Rome, l'intention de Şincai était d'étudier la théologie et la philosophie et en effet, cinq ans plus tard il passait son doctorat dans ces deux disciplines. Son séjour à Rome devait d'ailleurs lui être profitable à tous les points de vue: ce qui préoccupait cet esprit que l'école hongroise n'avait pu satisfaire dans son enfance mais qui n'en était pas moins resté épris de culture, c'était la soif de connaître. Il devait trouver à Rome non seulement de vastes bibliothèques, mais encore la compréhension et les directives éclairées dont il avait besoin. Le premier qui lui manifesta de l'intérêt fut le secrétaire du collège de la Propagande, Etienne Borgia. Il initie Şincai aux secrets de la bibliothèque du Vatican et fait en sorte que le jeune etudiant puisse fréquenter les sociétés savantes romaines et prendre part aux discussions qui pouvaient intéresser non seulement le théologue, mais encore le futur historien de son peuple. Il parcourt force livres et note infatigablement tout ce qui pouvait intéresser le peuple roumain. L'enthousiasme du jeune étudiant était contagieux: Borgia lui-même s'intéresse de près à son travail et l'aide dans ses recherches. Grâce à la bienveillance de ce dernier, le moine roumain parvient à lire certains ouvrages secrets concernant l'Eglise catholique. Lors de son départ qui survint en 1779, c'est toujours grâce à Borgia que Şincai obtient du pape Pie VI l'autorisation de consulter les bibliothèques catholiques secrètes, ce qui devait lui rendre de grands services au cours de ses recherches ultérieures.

Les relations qu'il avait nouées à Rome ainsi que sa solide préparation scientifique font de Şincai un homme en vue. La cour impériale d'Autriche se préoccupait à l'époque d'organiser

l'enseignement chez les divers peuples de la monarchie. Il fallait, pour diriger les écoles nouvelles, des hommes instruits qui fussent en même temps de bons pédagogues et nul n'était plus indiqué que Şincai pour remplir cet office. De Rome, il passe à Vienne où il fait pendant un an des études de pédagogie et de droit naturel, tout en poursuivant avec assiduité ses recherches dans les bibliothèques. Alors qu'il recueillait les matériaux ayant trait à l'histoire de son peuple, il bénéficie de l'aide précieuse du nonce papal près la cour de Vienne, Joseph Garampi, qui remplit pour lui l'office qu'avait tenu à Rome Borgia. C'est là qu'il fait connaissance avec les historiens hongrois Cornides et Benkö. de même qu'avec Samuel Micou, alors préfet des études au collège Sainte Barbara. Il se noue entre ces deux hommes une amitié qui devait durer toute leur vie et dont les premiers fruits sont les *Eléments* de 1780.

A cette date, Joseph II soumettait l'Autriche à une expérience sociale d'une importance extraordinaire. Renversant toute l'organisation médiévale qui était le fondement même de son empire, il publie en 1781 le célèbre édit de tolérance en vertu duquel tous les peuples de l'empire étaient désormais égaux du point de vue religieux et devaient jouir des mêmes droits à l'existence et à l'instruction. Homme des temps nouveaux, Şincai est nommé en 1782 directeur de l'école normale de Blaj qui venait d'être fondée et il est désigné comme le futur directeur des écoles roumaines qui allaient prendre naissance. Pour remplir la mission qui lui avait été confiée, l'écrivain parcourt en tous sens la principauté et réussit à créer un très grand nombre d'écoles rurales pour les Roumains. Il met ainsi à la disposition de ses compatriotes l'instrument le plus efficace dans la lutte qu'ils allaient entreprendre pour le triomphe de leurs revendications nationales. Pendant douze ans, c'est-à-dire pendant toute la période où il est à la tête des écoles roumaines de Transylvanie, Şincai déploie une fébrile activité; il devait faire dans chacune des ces écoles, outre les inspections partielles, trois inspections générales accompagnées de compte-rendus sur la marche de chaque institution. Et comme le besoin de manuels scolaires se faisait sentir, il se vit par surcroît obligé d'en rédiger certains et d'en traduire d'autres.

Mais les difficultés s'amoncellent devant lui et ce ne sont pas tant ses ennemis qui en sont responsables que ses amis. A l'occasion de l'élection épiscopale de 1782, Şincai prouve à Darabant l'amitié et la reconnaissance qu'il éprouvait pour lui en soutenant sa candidature contre celle de Bob. Mesquin et vindicatif, Bob ronge son frein tant qu'il ne peut causer à ses ennemis un tort capital, mais sa vengeance, pour être différée, ne s'en abattait pas moins, tôt ou tard, implacable. Persécuté par un évêque de ce caractère et n'ayant d'autre part aucune inclination spéciale pour l'habit monastique, Şincai décide de reprendre sa liberté et abandonne les ordres en 1784. Cet acte qu'avaient déterminé des convictions personnelles, s'encadrait dans la politique anticléricale du gouvernement impérial. Au cours d'un voyage qu'il fit en Transylvanie en 1783, Joseph II avait exprimé sans détours l'opinion rien moins que favorable qu'il avait du catholicisme: „ich habe den Teufel mit ihnen", dit l'empereur au sujet du clergé catholique. En quittant les ordres l'année suivante, Şincai abandonnait les rangs de ces „diables" qui constituaient un obstacle aux réformes impériales.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

En effet, Bob n'était pas homme à comprendre et à protéger la science et les arts. Mais ce qu'il comprenait encore moins, c'était la gravité des circonstances dans lesquelles il avait été appelé à être l'évêque des Roumains, et son attachement aux biens de ce monde — parenté, argent, titres — faisait de lui un élément dangereux. Les événements qui se déroulaient dans l'Europe occidentale ne pouvaient manquer d'entraîner de violentes répercussions dans ces contrées. Le jour où la Révolution française éclate marque en Autriche le triomphe de la réaction. Peu de temps avant sa mort, en 1790, l'empereur lui-même revient sur toutes les mesures libérales qu'il avait prises au cours de son règne. Dès lors, les Roumains sont replongés dans l'intolérable situation où ils se trouvaient naguère. Les esprits commencent à s'agiter et de toutes parts un commandement s'élève, impérieux: la lutte pour les droits! Dans des circonstances de cet ordre, l'Eglise aurait eu besoin d'un chef supérieur, digne de marcher sur les traces d'Innocent Micou; or elle est conduite par un Jean Bob, apôtre du népotisme et des combinaisons les moins avouables, l'un des plus fervents adorateurs du veau d'or.

Conscient de ses faiblesses, il s'efforce par d'innombrables concessions d'entrer dans les bonnes grâces du gouvernement provincial et impérial. Or ces concessions portaient justement sur le sort du peuple dont il était le protecteur naturel. Les orthodoxes sont décidés à entamer la lutte, quant aux uniates ils en sont déjà aux menaces: ils forment le projet d'envoyer à la cour impériale un mémoire comprenant la revendication de leurs droits. Après de longues hésitations, l'évêque se résigne à s'encadrer dans les rangs des champions de la cause nationale, ce qui ne signifie pas qu'il soit disposé à se brouiller avec les puissants de ce monde pour soutenir les revendications de son peuple. Il présente le mémoire en question à la cour impériale, mais lorsqu'il parle de cet acte à la diète transylvaine, il précise que loin de désirer la reconnaissance des Roumains comme quatrième nation de Transylvanie, il estime qu'ils doivent s'encadrer dans une des trois nations reconnues dont ils partageront les avantages. Ce fait mérite de retenir notre attention: Bob se rendait ainsi coupable de l'acte le plus grave que l'on puisse reprocher à un chef, il vendait son peuple à l'ennemi juré de celui-ci. Des témoignages d'une autre nature viennent compléter ce portrait du prélat. En 1794, lorsque Şincai est écarté du poste de directeur des écoles roumaines de Transylvanie, sa place est sollicitée par Cyrille Topa, homme aussi savant que capable. Il se heurte à l'opposition de Bob qui avait des gens à sa dévotion pour toutes les places vacantes. De nombreux mémoires émanant des parties adverses ont pour résultat d'ajourner la nomination jusqu'en 1796, date où l'évêque, qui en 1791 avait pourtant soutenu à Vienne les doléances des Roumains, adresse un rapport confidentiel où il révèle que Topa est l'un des instigateurs des jacqueries roumaines qui ont eu lieu entre 1790 et 1792 et l'un des rédacteurs du mémoire de 1791. Le gouvernement devait donc se montrer prudent à l'endroit de Topa qui avait trahi les intérêts de la noblesse hongroise et de la bourgeoisie saxonne. Quant à lui, Bob, en loyal citoyen qu'il était, il estimait de son devoir de divulguer à temps ce danger.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Des faits de cette nature nous permettent de comprendre les motifs psychologiques qui sont à la base du conflit entre Bob et Şincai. Ce conflit devait faire de l'écrivain le pensionnaire in-

noient des geôles impériales et un éternel errant à la recherche de la seule rive où il put trouver l'apaisement: la mort. Il dresse l'un en face de l'autre deux âmes différentes, deux conceptions différentes, deux attitudes morales différentes.

Pour mieux comprendre le sort adverse qui poursuit les écrivains de la Renaissance transylvaine, il est nécessaire de comparer l'attitude dont ils ne se sont jamais départis vis-à-vis de l'acte d'union avec l'Eglise de Rome, avec celle qu'avait adoptée l'évêque. Nous avons mentionné plus haut que Samuel Micou avait été accusé par Bob de vouloir abandonner l'Eglise uniate, ce qui pouvait constituer un danger pour cette dernière. Devant cette injuste accusation, le moine avait demandé à être accepté dans le sein de l'Eglise catholique romaine. Mais ce choix n'était pas celui des écrivains transylvains en général: s'ils ne désiraient pas le retour à l'orthodoxie, ils ne souhaitaient pas davantage embrasser le catholicisme sous sa forme romaine. L'union devait être maintenue et propagée dans la forme sous laquelle elle avait été réalisée. C'était bien, en dernière analyse, le même catholicisme, mais il avait le mérite d'établir certaines différences entre les catholiques roumains de Transylvanie et les fidèles de Rome appartenant à d'autres nationalités de cette province, de constituer une réserve nationale dans cette universalité qui se nomme catholicisme. On préservait ainsi les points de contact avec les Roumains orthodoxes et les événements devaient donner raison au point de vue que représentaient les écrivains transylvains: lorsqu'en 1790 les uniates de Transylvanie engagent la lutte pour faire triompher leurs revendications nationales, ce n'est pas dans les rangs des autres catholiques de la province qu'ils trouvent des alliés mais bien dans ceux des Roumains orthodoxes. La résistance aux abus devait donc être organisée sur une base nationale et non sur une base confessionnelle: dans la conception des grands écrivains roumains de Transylvanie, l'union était avant tout un acte politique et comme telle devait être exploitée sans réserve aucune sur le plan politique.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Placé devant ce problème, Bob manifeste l'incompréhension qui lui est coutumière: consciemment ou non, il se trouve cette fois encore aux antipodes des intérêts roumains. Il lutte pour se

rapprocher autant que possible des catholiques romains, ce qui ne pouvait manquer d'éloigner les uniates des orthodoxes et affaiblir les forces de résistance nationale. Mais cette attitude lui assure la bienveillance des gouvernants et des empereurs: il est nommé conseiller d'Etat et sa poitrine se constelle de décorations.

Şincai considéra la mort de Joseph II comme une perte irréparable pour lui: „il pouvait beaucoup" du temps de cet empereur qu'il jugeait digne de l'immortalité. Sous le successeur de Joseph II, la réaction ne fait que s'accentuer et, grâce à ses qualités de coeur et d'esprit, Bob devient l'homme du jour, le serviteur dévoué des gouvernements qui le soutiennent à leur tour. Chaque jour qui passe accroît l'animosité qu'il éprouve à l'égard de l'écrivain et qui est déterminée dans une large mesure par le caractère indépendant de ce dernier. Dans ses publications, Şincai ignorait ostensiblement l'évêque. Après être devenu directeur général des écoles roumaines et avoir abandonné l'habit monastique, il avait repris sa pleine liberté d'action. Appartenant à la noblesse, il jouit des privilèges attachés à celle-ci et, en sa qualité de fonctionnaire de l'Etat, il est directement soumis au gouvernement. Il échappe ainsi au contrôle et à la tutelle de l'évêque qu'il ne se fait pas faute d'attaquer: sa parole est acérée, ses lettres ne respirent en rien cette révérence à laquelle le fastueux évêque attachait tant de prix. L'occasion que ce dernier attendait pour se venger ne devait pas tarder à se présenter: le caractère indomptable de Şincai, la violence de ses réactions à chaque violation de la vérité ou du droit, faisaient de l'écrivain une victime facile. Dans un moment de révolte contre l'évêque, Şincai s'était proclamé le chef des conjurés et l'âme du prochain soulèvement: „ego sum dux conjuratorum et auctor futurae rebellionis". Informé de ce fait, Bob y voit l'occasion attendue. Il s'empresse de dénoncer Şincai au gouvernement. Il charge l'écrivain des noirceurs les plus diverses: à l'en croire, il ne se sentait pas en sûreté car Şincai l'avait menacé de mort; après avoir abandonné l'habit monastique, l'écrivain avait ceint l'épée, insigne de sa noblesse, et pris des vêtements civils. Et quels vêtements! c'était bien plutôt la robe de Bacchus que les habits convenables à son époque;

BCU Cluj / Central University Library Cluj

le plus grave, c'est qu'il avait organisé une rébellion, qu'il était le chef des conjurés et qu'il allait réveiller en Transylvanie les troubles qu'y avaient fait naître naguère Horia. Il demandait que Şincai fût écarté de ses fonctions de directeur des écoles et qu'il fût jeté en prison, car la sûreté de l'Etat l'exigeait. La requête de l'évêque est exaucée: Şincai se voit destitué de ses fonctions et soumis à une enquête. Il nous a raconté lui-même la façon dont s'est déroulée cette dernière, dans les rapports qu'il adresse à la cour impériale et où il demande à être réintégré dans son poste. Battu par un sous-préfet hongrois devant l'évêque et le beau-frère de ce dernier, il est ensuite jeté dans une geôle où il languit des mois entiers. Pendant tout ce temps, les témoins se succèdent à la barre. La déposition la plus caractéristique est celle d'Etienne Pop, préposé au monastère de Blaj, car elle reflète non seulement l'attitude de son auteur mais encore celle de l'évêque. La Diète transylvaine de 1790—1791 avait recommandé que dans les écoles de la Principauté, la langue latine fût désormais enseignée non à l'aide de l'allemand comme par le passé, mais au moyen du hongrois: cette réaction excessive succédait aux non moins excessives tendances de germanisation qui avaient marqué le règne de Joseph II. Et l'un des principaux chefs d'accusation portés par Pop contre Şincai c'est que, dans les écoles roumaines, ce dernier avait remplacé l'allemand non par le hongrois, mais par le roumain. C'était détourner de son cours le fleuve dans lequel évoluaient Bob et ses fidèles.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Le procès, dans les détails duquel nous ne saurions entrer ici, est débattu en 1795. Il met en lumière l'innocence de l'écrivain et montre que la menace de rébellion dont l'accusation faisait tant de cas, s'adressait non à l'Etat, mais à l'évêque que Şincai voulait voir déchu de ses dignités. Şincai n'est cependant pas réintégré dans ses fonctions et se trouve ainsi dépourvu de tout moyen d'existence. Son maigre avoir s'était dissipé au cours du procès, laissant dans le besoin non seulement l'écrivain mais encore ses deux neveux dont le père, officier dans l'armée autrichienne, devait mourir au cours des luttes menées contre la France par l'empire. Une période de douloureuses pérégrinations s'ouvre pour l'écrivain qui doit se mettre en quête de justice d'abord, de pain quotidien ensuite. En 1796 il se rend à Oradea

où l'évêque Darabant, son „très doux" ami, le reçoit à bras ouverts et lui procure les moyens d'aller demander à Vienne que justice lui soit faite. Şincai parvient dans la capitale de l'empire à une époque peu favorable à sa cause: les esprits sont préoccupés par les grands événements qui se déroulent en Occident; au surplus les questions de la nature de celle qui l'amenait étaient résolues sur la base des informations recueillies auprès de ces mêmes officiels qui dans la Principauté avaient décidé son renvoi. Tous ses efforts devaient demeurer vains aussi bien à Vienne qu'en Transylvanie, où il avait demandé un modeste poste de traducteur. Pendant quelques années, il est précepteur dans une famille hongroise; nous le retrouvons ensuite à Oradea Mare dans l'entourage de Darabant. C'est là qu'il fait la connaissance du poète hongrois Nagy à l'*Orodias* duquel il collabore, et de Tertina, auteur de vers latins. Grâce à ce dernier, il est appelé à seconder l'archiviste Kovachich de Budapest pour les questions littéraires. Mais le labeur exigé de lui était accablant; aussi, dès qu'il fut en mesure de choisir, préféra-t-il le poste de correcteur des livres roumains qui s'imprimaient à la typographie de l'Université de Buda. Grâce à ce concours de circonstances, il se retrouvait aux côtés de Micou qui était chargé de censurer ces livres. Après la mort de son ami, qui survint en 1806, Şincai pouvait espérer que le poste de censeur lui serait confié, mais le sort en décida autrement. L'année précédente son protecteur Darabant était mort, lui aussi, et le siège épiscopal d'Oradea avait été occupé par Samuel Vulcan, l'ancien directeur du séminaire roumain de Lwow. Sur les instances de ce dernier, le poste de censeur est confié à Pierre Maior. Şincai avait connu Maior à Rome, quand tous deux y poursuivaient leurs études, il l'avait retrouvé dans le Blaj de l'évêque Bob. Mais ces deux hommes ne se sont jamais aimés, car ils n'étaient pas faits pour s'aimer: homme de tempérament enthousiaste, audacieux, Şincai répugnait aux voies détournées même pour parvenir à la vérité; Maior, au contraire, esprit critique, railleur impitoyable, disposait de toutes les ressources d'une très fine intelligence qui lui permettaient d'éviter avec une suprême aisance les obstacles qui s'élevaient sur son chemin. Ces deux hommes pouvaient s'estimer mais à distance. La venue de Maior à Buda imposait à Şincai

l'obligation d'aller tenter sa chance ailleurs. A dater de ce jour, il devient de plus en plus difficile de suivre ses traces. Sa vie est faite de continuelles pérégrinations entre Blaj et Oradea Mare. A un moment donné, il forme le projet d'aller demander asile à la Cour de Russie. Mais ce qui le retient c'est la mortelle inquiétude que lui inspire le sort de ses manuscrits. Il veut publier sa chronique en latin et en roumain et obtient l'approbation de la censure, mais pour la Hongrie seulement; lorsqu'il la réclame pour la Transylvanie également, le rapport du censeur s'achève sur ces paroles sévères: l'auteur de l'ouvrage est „carcere dignus", il mérite la prison. La mort qui le surprend le 2 novembre 1816 à Sinca, dans le domaine de ses anciens élèves, met, seule, fin à ces tortures spirituelles.

Le destin tragique de cet homme, déjà grand par lui-même mais que grandit encore la mesquinerie de ceux qui l'entouraient, revêt la valeur d'un symbole. En butte à toutes les méchancetés humaines, Şincai n'en continue pas moins à aimer les hommes. Ce Roumain, que certains Roumains ont torturé moralement et physiquement, demeure le champion le plus dévoué de l'idéal roumain et ce long martyre souligne la haute valeur morale dont il est l'incarnation dans la culture roumaine. Nous nous rendons compte aujourd'hui que son destin est étroitement lié au destin de l'idée devant laquelle il se prosternait: la tragédie qui a assombri sa vie et celle de ses frères d'armes est déterminée par le fait qu'ils continuaient à invoquer les conclusions libérales d'un siècle condamné par la réaction européenne du jour. Parlant de Şincai, Georges Barit observait avec raison en 1841: „Il nous est impossible d'évoquer en couleurs trop vives les jours d'épreuves qui suivirent en Transylvanie la mort de l'empereur Joseph II, car les causes de la chute et des misères de Şincai paraîtraient dans toute la lumière désirable".

Le chapitre le plus important de l'activité de Şincai est constitué par ses ouvrages philologiques et historiques. Mais il nous a laissé en outre des écrits de caractère didactique ainsi que des essais poétiques en roumain et en latin. Il publie à Blaj en 1783 sa *Prima principia latinae grammatices;* la même année, il donne deux abécédaires, l'un à Blaj, l'autre à Sibiu et en 1785 il fait paraître à Blaj *Indreptare către aritmetică* (Initiation à l'arith-

métique). On lui doit également une *Economie de câmp* (Economie agricole) publiée à Buda sans nom d'auteur en 1806. La bibliothèque de l'évêché uniate d'Oradea Mare conserve son manuscrit de l'*Istoria naturei sau a firei* (Histoire naturelle). Parmi ses écrits de caractère religieux, mentionnons le *Catehismul cel mare* (Grand Catéchisme) publié à Blaj en 1783, dont l'intérêt vient surtout de l'introduction où l'auteur expose ses vues sur la langue littéraire.

La poésie lui réussit moins, que ce soit en roumain ou en latin. Dans la première de ces langues il compose, en l'honneur du palatin Joseph, des vers qui paraissent dans une publication collective dédiée à ce dernier et publiée à Buda en 1805. Il s'agit d'un dialogue entre deux bergers, Oprea et Bucur, qui ne peuvent s'empêcher de rappeler

De Rome, le fameux empereur,
Joseph, digne entre tous de louanges.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

C'est en roumain également que sont écrits les vers par lesquels il salue en 1806 la nomination de Samuel Vulcan comme évêque uniate d'Oradea Mare. Une oeuvre d'une tout autre importance est l'*Elegia* écrite en 1803 et comprise dans le recueil *Orodias* publié en 1804 par Ladislas Nagy de Peretsen. L'*Elegia* est écrite en latin et nous donne les informations les plus variées au sujet de la vie et des écrits de l'auteur, de même que certaines indications relatives à certains de ses confrères. Il est probable que le poème dédié à Napoléon et auquel il fait allusion en 1804 dans sa correspondance avec Corneli, était également en latin.

Tous ces travaux ne présentent d'ailleurs qu'un intérêt relatif et l'écrivain lui-même ne s'en préoccupe pas outre mesure. L'oeuvre à laquelle il a consacré toutes ses forces est son oeuvre historique. C'est dans l'histoire qu'il cherche les titres de gloire du peuple roumain, c'est à l'histoire qu'il demande de lui fournir les arguments sur lesquels se fonderont les justes revendications de son peuple. Dès son arrivée à Rome et jusqu'à son dernier jour, Sincai ne cesse de rassembler, de remanier et d'accroître les matériaux d'où sortira sa *Chronique*. Il s'était déjà attaqué à des problèmes de cette nature dans la préface des *Elé-*

ments publiés en 1780 et dans un *Dialogue* qu'il aurait voulu publier en même temps que sa grammaire roumaine mais dont la parution fut interdite par la censure viennoise.

Si on les compare à la *Hronica Românilor* (Chronique des Roumains), ces oeuvres n'ont qu'une importance très limitée. Pour rassembler les matériaux dont il avait besoin, il explore infatigablement bibliothèques et archives et noue des liens nombreux avec les savants de l'époque. A Vienne il rencontre Sulzer qui y imprimait alors sa *Geschichte des transalpinischen Daciens*. Il lie également connaissance avec l'historien allemand Engel qui devait publier en 1804 une histoire des Pays Roumains. Engel a recueilli de nombreuses informations auprès des écrivains transylvains qui, à leur tour, lui doivent beaucoup, mais ne lui épargnent pas les critiques. Şincai le croit vendu aux magnats hongrois. Il le présente à chaque page de son oeuvre comme „le célèbre Engel"; mais „le célèbre Engel" commet des erreurs lorsqu'il parle des Bulgares, lorsqu'il se refuse à reconnaître que les Abotrides sont des Roumains, lorsqu'il parle de la mort du voïvode Duca et dans maintes autres circonstances. De plus, „le très célèbre" n'est pas objectif et souffre en général d'une affection que l'écrivain dépeint avec son franc parler habituel en l'accusant de faire „la lèche aux Hongrois", — „ce qui ne convient guère à un historien", complète Şincai. Ces fréquentes explosions sont l'indice de la tension spirituelle à laquelle travaillait l'écrivain.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

A la date où paraît l'ouvrage d'Engel, la majeure partie de la *Chronique* de Şincai était déjà rédigée. Mais l'apparition d'un livre nouveau ou la découverte d'une source jusqu'alors ignorée étaient pour l'écrivain transylvain l'occasion d'une minutieuse revision de son oeuvre. C'est ce qui explique qu'une existence entière ait pu être consacrée à un ouvrage. La première rédaction est faite en roumain, mais Şincai traduit également son oeuvre en latin afin de lui assurer une plus large diffusion dans les cercles scientifiques. De cette version, il ne nous est resté que des fragments isolés qui conduisent jusqu'en 1183 le récit des événements et le reprennent de 1440 à 1448. Dans sa rédaction latine, l'oeuvre portait le titre de *Chronicon Daco-Romanorum sive Valachorum et plurium aliarum nationum*. En roumain,

l'oeuvre narre les événements qui se sont déroulés entre les années 86—1739. Parlant de cet ouvrage dans l'*Elegia* de 1803, Şincai dit que la matière en était répartie en trois volumes. Son intention était de poursuivre le récit jusqu'au début du XIX-ème siècle et de diviser l'oeuvre complète en trois volumes; obligé de s'arrêter à une date bien antérieure, il n'en a pas moins maintenu la division projetée. Le premier volume comprend le récit des événements jusqu'en 1439, le second va jusqu'en 1614, le troisième enfin se termine en 1739.

Le titre très développé de la rédaction roumaine nous révèle d'une part la conception que l'auteur se fait de l'histoire et de l'autre nous introduit dans son laboratoire scientifique: *Hronica Românilor şi a mai multor neamuri în cât au fost ele aşa de amestecate cu Românii, cât lucrurile, întâmplările şi faptele unora fără de ale altora nu se pot scrie pe înţeles, din mai multe mii de autori, în cursul de 34 de ani culeasă şi după anii dela naşterea Domnului nostru Is. Hs. alcătuită* (Chronique des Roumains et de plusieurs autres peuples dont l'existence a été si étroitement mêlée à la leur que l'histoire des uns serait inintelligible si l'on n'exposait également l'histoire des autres; recueillie pendant 34 ans dans plusieurs milliers d'auteurs et arrangée par ordre chronologique). L'oeuvre est conservée dans trois manuscrits dont l'un se trouve à la bibliothèque de l'évêché d'Oradea Mare, le second à la bibliothèque de l'Université de Cluj et le troisième dans celle de l'Université de Iassy. A la mort de Micou, qui survint en 1806, Şincai avait espéré qu'il pourrait publier son oeuvre dans les calendriers qui devaient paraître à Buda. Micou lui-même avait publié dans le *Calendrier* de 1806 le début de son esquisse historique. Şincai donne l'année suivante un chapitre introduisant sa chronique et continue à publier celle-ci dans les *Calendriers* de 1808—1809, jusqu'à la date où la place qu'il convoitait est occupée par Maior. La partie publiée dans les calendriers de Buda s'étend jusqu'en 264 et c'est la seule qui ait paru du vivant de l'auteur. Après sa mort, on enregistre plusieurs tentatives pour publier ses manuscrits. La première est due à Gherman Vida qui fait paraître à Iassy, en 1843, la partie s'étendant jusqu'en 999. Cette publication est faite d'après un manuscrit que Vida avait acheté lors d'une licitation à Vienne.

En même temps, A. Gavra d'Arad publiait à Buda une sorte de mystère dramatique intitulé *Monumentul Şincai—Clainian* (Le Monument Şincai—Clainien) destiné à tenir en éveil l'intérêt du public pour l'oeuvre de l'écrivain transylvain et à servir de préambule à l'édition de la *Chronique* qu'il faisait imprimer à la même époque. Mais, encore qu'il ait entouré son entreprise d'une réclame tapageuse, Gavra ne parvint pas à donner, lui non plus, d'édition complète et s'arrête à l'an 1383 du manuscrit d'Oradea. C'est à Iassy qu'est publiée, en 1853, la première édition complète, par les soins d'Auguste Treboniu Laurian, d'Anastase Panu et de M. Kogalniceanu, qui utilisent le manuscrit déjà mis à contribution par Vida. Le même manuscrit est utilisé en 1886 pour l'édition dont le Ministère de l'Instruction Publique confie le soin à Tocilesco. Moins fidèle au texte que l'édition Laurian, l'édition Tocilesco n'en apporte pas moins la collation du manuscrit de Iassy avec le manuscrit autographe de Cluj; de plus, elle y ajoute un index de noms propres et publie, en guise d'introduction, l'étude que Papiu Ilarian avait consacrée à Şincai. Elle donne par surcroît la liste que Papiu Ilarian avait établie des sources de la *Chronique*.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Le nombre d'ouvrages mis à contribution par Şincai pour composer sa chronique est impressionnant. Ce travail de bénédictin se trouve concentré dans une série de manuscrits qui se sont conservés jusqu'à ce jour à la bibliothèque d'Oradea Mare. Les matériaux recueillis ont été classés par ordre chronologique.

Şincai ne s'embarrasse pas de considérations préliminaires, il ne s'attarde pas à discuter dans une introduction des problèmes de principes. Il entre de plain-pied dans le sujet et comme l'an 86 après Jésus-Christ marque le début des luttes entre les Daces et les Romains, c'est la date qu'il choisit comme début de l'histoire des Roumains. Avec Şincai, nous n'empruntons donc plus les ondes d'Ilion sur lesquelles voguait Samuel Micou. Rien de plus caractéristique que le début ex-abrupto de l'écrivain qui concentre en une seule phrase toute l'information historique relative à l'année en question: „Decebal, roi de l'ancienne Dacie que d'aucuns nommaient encore Diurpanée, passé maître dans le métier des armes, d'un esprit fin, ardent au combat, familier avec l'attaque comme avec la retraite, souleva cette année-là ses

armées contre les Romains qu'il avait harcelés pendant seize ans, provoqué par l'indigne conduite de l'empereur Domitien qui n'était pas seulement un fainéant, mais encore un lâche, un homme sans caractère, adonné à la débauche avec les jeunes garçons aussi bien qu'avec les femmes et si peu enclin à la guerre qu'il ne se battit contre Decebal que sur les instances de ses conseillers". Une seule phrase comprend à la fois le début des hostilités entre les Daces et les Romains, le portrait du belliqueux Decebal et celui du vicieux empereur Domitien. Chargée d'information — elle donne lieu à cinq notes — la phrase chemine péniblement, utilisant des tours peu roumains, ce qui prouve que l'ancien professeur de „poes" avait cédé le pas à l'élève qui remportait jadis le prix d'excellence en grammaire latine.

C'est d'après Dion Cassius que Şincai raconte les événements des années 103—104, comportant les préparatifs de la seconde guerre contre les Daces qui prend place en 105. Trajan, considéré comme le plus puissant et le plus brave des empereurs romains, poussé à bout par les incessantes provocations des Daces et attiré par les richesses de leur pays, entreprend de conquérir définitivement la Dacie. Et pour Şincai, comme pour Micou, la question est des plus simples: la guerre a été si terrible „qu'il n'est plus resté un seul Dace pour cultiver le sol ou vivre dans les cités". Aussi fallut-il amener en Dacie des habitants de l'empire romain. Şincai repousse à ce sujet deux interprétations qu'il craint de voir adopter: la population transplantée en Dacie n'a pu venir de quelque province éloignée dont la romanité serait très discutable; et il ne faudrait pas davantage s'imaginer que les nouveaux colons étaient des gens de condition inférieure. Il lui faut admettre qu'ils ont été recrutés dans tout l'empire, mais il ajoute aussitôt qu'ils étaient originaires „surtout de Rome et d'Italie"; et après avoir reconnu la présence parmi eux „d'individus de basse extraction", il introduit sans tarder le correctif: „mais certaines familles des plus notables vinrent également s'établir en Dacie". Et pour que le lecteur ne puisse mettre en doute ces assertions, Şincai le renvoie aux inscriptions découvertes, en Transylvanie surtout. Il émet pour terminer une hypothèse ayant trait à la maison des Corvin: „Il n'est pas impossible qu'un ancêtre de cette famille (dont le roi Mathias de

Hongrie disait descendre) ait été amené en Dacie, encore que nulle inscription ne mentionne le nom de Corvin".

Pour ce qui est de la situation où se trouva placée la Dacie par la décision d'Aurélien, Şincai adopte la thèse que nous avons déjà envisagée à propos de Micou. Dans leurs grandes lignes, ses assertions qui concernent surtout la naissance du peuple roumain sont encore acceptées aujourd'hui par les historiens objectifs. On ne peut contester, soutient l'auteur, le fait que l'empereur Aurélien ait retiré ses légions de Dacie, pas plus qu'on ne peut nier qu'une partie des colons ait émigré sur la rive droite du Danube. Mais la plupart d'entre eux „ont dû se consacrer au travail des champs qu'il devait leur être d'autant moins facile d'abandonner, que nombre d'années s'étaient écoulées depuis le règne de Trajan". Il poursuit en affirmant que lors de la venue des Bulgares, „les Romains n'avaient pas cessé d'être les maîtres sur la rive gauche du Danube, ce qui prouve bien que la colonie n'avait pas été transplantée tout entière par Aurélien dans la Dacie nouvelle. Les colons restés dans l'ancienne Dacie ont donné naissance aux Roumains qui vivent sur la rive gauche du Danube; quant à ceux qui ont passé le fleuve pour s'établir dans la Dacie nouvelle, ou qui ont été amenés en Thrace par Constantin le Grand, ils ont engendré les Roumains qui habitent la rive droite du Danube et qui ont pris les noms de Valaques, de Kotzo- ou Koutzo-Valaques et plus tard de Tzintzari; les colons demeurés sur la rive gauche du Danube se sont appelés successivement Romains, Abotrides, Coumans, Petchénègues, et enfin Valaques, Moldaves, Mărgineni (frontaliers), Mocani, Frătuţi; et quels que soient les noms qu'ils ont porté jadis et qu'ils portent encore, ce sont tous des Romains de vieille souche comme en témoignent leur caractère et leurs vertus".

Dans ses grandes lignes, ce passage prouve que Şincai a du passé des Roumains une vision très nette: il montre comment ce peuple s'est formé sur les deux rives du Danube, comment il s'est ramifié au nord et au sud de ce fleuve, comment pendant de longs siècles, les Roumains ont été désignés par les historiens étrangers sous les noms des peuples barbares qui avaient envahi leur pays: autant de points acquis pour l'historiographie contemporaine.

La phrase de l'écrivain ne parvient pas à dissimuler le regret que lui inspire l'acte décrété par Aurélien. Certes, il ne lui appartient pas, à lui Şincai, de juger si Aurélien a eu tort ou raison d'ordonner l'abandon de la Dacie par la population romaine; mais jusqu'à ce jour le peuple roumain de Transylvanie n'a jamais cessé de déplorer ce triste événement et le „Hai Lerom Doamne" de ses cantiques de Noël est une allusion à l'empereur Aurélien, — car il n'est pas jusqu'aux étymologies les plus fantaisistes qui n'aient leur place dans la chronique si variée de l'écrivain roumain.

Un autre fait lui semble évident: les Roumains ne pouvaient adopter le christianisme que sous sa forme romaine et Şincai en profite pour combattre certaines insinuations émises par les Slaves: ce ne sont pas les Roumains qui ont été christianisés par les Slaves, mais les Slaves et les Goths qui ont été christianisés par les Roumains. Il parle des persécutions décrétées par le roi goth Athanaric contre les chrétiens de l'ancienne Dacie et il affirme que ces chrétiens étaient pour la plupart Roumains. Roumains également Méthode et Cyrille, — et qui plus est, descendants „des colons de Trajan", fait qui les a empêchés de se soumettre au patriarche Photie, dont le malheur était d'être un Grec et partant de n'être en rien rattaché à Trajan ou à ses colons.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Şincai attache à son tour une importance particulière à l'acte d'union avec l'Eglise de Rome. Il s'en montre le partisan convaincu et en souligne à chaque page les résultats bienfaisants. Mais cela ne l'empêche pas de blâmer le zèle catholicisant dont certains font preuve: l'union doit être conservée sur ses bases initiales car l'adoption intégrale du catholicisme ne saurait manquer d'entraîner des dangers de toute sorte. D'ailleurs Şincai avait connu de près le clergé catholique, en particulier les jésuites, et pour en souligner la valeur morale, il ne craint pas de révéler les qualités exigées d'un novice par les instructions secrètes de l'ordre: être intelligent afin de parvenir grâce à son esprit; avoir des parents de haute condition afin de s'en faire des protecteurs; être beau afin de faire son chemin grâce aux femmes dont les faiblesses doivent être exploitées par la sainte Eglise de Rome.

De tous les princes roumains, celui dont l'écrivain parle avec le plus d'amour est Etienne le Grand. Nombreux sont les passages où la figure du grand souverain moldave fait vibrer la plume de l'écrivain; le plus caractéristique est peut-être celui où nous voyons à Baia les Moldaves aux prises avec les Hongrois. En face d'Etienne dont la figure se dégage du récit nerveux des événements, le roi Mathias Corvin est caractérisé en termes lapidaires: „Quant au roi Mathias, il était vain de la tête au pied comme le prouve le moindre de ses gestes ou de ses paroles". Et plus loin: „Les éloges que mérite ici Etienne V, prince de Moldavie, dépassent largement tous ceux qui ont été prodigués aux derniers Corvin, aussi ne saurais-je m'étonner que Mathias Corvin, le roi dont les Hongrois sont si fiers, se soit efforcé de les tenir dans l'ombre, mais ce qui me surprend, c'est que Bonfini qui lui prodigue en général les louanges les plus excessives, n'en dise pas plus long à ce propos..." Bonfini, le chroniqueur que Mathias Corvin avait fait venir d'Italie pour narrer ses glorieux faits d'armes, se montrait à chaque page par trop jaloux de la renommée de son maître, et Şincai ne manque jamais de lui décocher les épithètes les plus sévères. L'écrivain transylvain sent que la gloire du roi de Hongrie est, dans une large mesure, le produit de l'alchimie stylistique de l'Italien. Sous les hyperboles ailées de celui-ci, il s'efforce, le plus souvent en vain, de retrouver le personnage authentique. Plus loin, c'est en termes qui rappellent une célèbre apostrophe d'Eminesco, que Şincai achève le passage où il évoque le déclin de la Moldavie sous la dynastie des Movila: „Comment Etienne V ne revient-il pas sur terre?"

Des passages comme ceux-ci font éclater la sincérité de l'écrivain: l'admiration sans bornes qu'il éprouve pour les grands Roumains, le mépris et souvent la haine que lui inspirent leurs ennemis et d'abord les Hongrois. La phrase sans détours de Şincai n'était naturellement pas du goût de ces derniers. Mais l'historien leur causait bien d'autres sujets d'alarmes, ne fût-ce que par la façon dont il présentait la condition des Roumains de Transylvanie: le sort de ces derniers était si misérable qu'ils pouvaient être vendus comme vil bétail; ils devaient s'exténuer pour le maître étranger d'un bout de la semaine à l'autre et

comme ils ne pouvaient être tenus à la tâche le dimanche, ils étaient dépêchés ce jour-là avec quelque message chez les propriétaires voisins. Ces maîtres sans pitié n'étaient d'ailleurs pas de vrais Hongrois: après avoir exploré maintes et maintes archives, Şincai est parvenu à la conviction que ces nobles n'ont de hongrois que le nom. Mathias Corvin était un Roumain, mais un Roumain renégat, ce qui explique la sévérité de Şincai à son égard. Les persécuteurs les plus acharnés des Roumains sont leurs frères transfuges, affirme l'écrivain. Il pourrait en citer plus d'un, si la censure ne s'y opposait. Malgré son voeu de silence, il ne peut d'ailleurs s'empêcher de citer „au moins une de ces familles". Et s'il en peut citer une, pourquoi n'en citerait-il pas mille? En Hongrie, il ne se trouve plus guère de Hongrois de vraie souche, et parmi les familles les plus puissantes de la Transylvanie, c'est à peine si l'on en saurait trouver deux ou trois d'extraction hongroise, quant aux autres, elles descendent toutes de familles roumaines ou sicules qui se sont croisées entre elles. Il existe, dans la Principauté, des Comitats entiers où l'on chercherait en vain une seule famille noble dont l'origine hongroise ne puisse être mise en question. Notons enfin cette observation significative qui fait de Şincai un partisan de la théorie des races inférieures et supérieures: „Les Hongrois dont la renommée s'étendait autrefois dans le monde entier se sont mis à rétrograder à la manière des écrevisses depuis qu'ils se sont détachés des Roumains pour s'acoquiner à d'autres peuples. Le temps des Corvin et des Dragfi est révolu".

Il est évident qu'on ne saurait blâmer sans exception toutes ces familles hongroises, même lorsque du sang roumain coule dans leurs veines. C'est le cas de la famille du comte Vass de Csege chez lequel Şincai avait été précepteur pendant plusieurs années: „Cette famille est venue de Moldavie en 904, date où les Hongrois firent leur apparition en Transylvanie; et le seau qui est encore sien la désigne non seulement comme une des plus notables de Moldavie mais comme la maison régnante de ce pays: en font foi les armoiries moldaves qui figurent de nos jours encore dans son blason. Elle s'est ensuite alliée à la famille de Dracula, seigneur de Valachie". La bonté que cette famille témoigne à l'écrivain en butte à l'hostilité des uns et des autres est

appréciée par lui sans réserve et sans arrière-pensée et il rend hommage au „vénérable comte Daniel Vass dont les fils — mes disciples — me protègent pour que je puisse mener à bonne fin cet ouvrage qui ne poursuit que le bien des Roumains, quand bien même certains d'entre eux me voudraient plutôt voir mort que la plume à la main".

Un de ces Roumains qui auraient préféré le voir mort que travaillant à sa *Chronique* était sans contredit le dévôt évêque Jean Bob. La figure de ce dernier hante les pages amères ou l'historien parle de ces Roumains qui oublient leur humble origine dès qu'il s'élèvent dans la hiérarchie sociale et se font les protecteurs d'individus sans aveu, alors qu'ils s'ingénient à persécuter les gens de mérite. Un frisson d'indignation parcourt la phrase de Şincai et il a grand peine à retenir l'insulte qui lui vient aux lèvres. Il achève en protestant de son innocence et surtout de sa discrétion: „Je pourrais citer ici bien des exemples précis, mais ces noms seront imprimés lorsque je ne serai plus, afin que les puissants taureaux ne me chassent une fois de plus du maïs et que les boucs ne viennent m'éventrer de leurs cornes pointues". „Mauvaise langue et cerveau creux", tel apparaît Bob à Şincai. Et ce dernier regrette, comme Micou, que l'évêque vive encore „en ce jour de l'Assomption de l'an de grâce 1811".

Il est dans la chronique de Şincai des passages qui ont autorisé certains auteurs à voir en lui un des précurseurs de l'idée d'union nationale chez les Roumains. L'historien estime que ce qui a fait le plus de tort aux Roumains et favorisé leur assujettissement à tant de maîtres étrangers, ce sont les dissensions intestines. Il croit qu'il „aurait été facile aux Roumains de se défendre si, au lieu de constituer deux Principautés distinctes, les Moldaves et les Valaques étaient restés soumis à un seul chef".

Au total, une oeuvre riche d'informations qui remplit largement la promesse contenue dans son titre: celle de donner une histoire du peuple roumain et de ses relations avec les peuples voisins. Mais la présentation des événements lui donne surtout l'aspect d'une vaste collection de matériaux documentaires. Il importe également de signaler qu'auprès de faits d'une indiscutable importance il en est d'une signification réduite, parfois

même douteuse: Şincai, qui ne se fait pas faute de dénier aux uns et aux autres l'objectivité ou l'esprit critique, se montre parfois étrangement dépourvu de ces indispensables qualités de l'historien. L'explication de ces faiblesses est d'ailleurs facile à trouver: l'écrivain est par dessus tout un érudit; mais, à travers les vastes étendues que parcourt son esprit, il ne cesse jamais d'être guidé par l'amour de son peuple. C'est sur ce plan que doit être envisagée la *Chronique:* la flamme qui l'anime est celle du patriotisme qui brûlait dans le coeur de l'historien.

56. La diffusion du credo de la Renaissance transylvaine est avant tout l'oeuvre de Pierre Maior, le troisième parmi les grands écrivains du courant. Nous ne possédons à son sujet que fort peu de données biographiques car il a mené une vie plus calme que les autres écrivains de son temps: il ne fut pas comme eux astreint à l'esclavage de la correspondance et son nom n'apparaît pas dans les actes officiels de procès retentissants. Le doute plane aussi bien sur la date que sur le lieu de sa naissance. Il semble qu'il soit né en 1761 dans Căpuşul de Câmpie ou Târgu-Mureş où son père fut successivement archiprêtre. Il appartenait à une famille de rang modeste, mais encore que ses quartiers de noblesse ne fussent pas nombreux, l'écrivain n'en faisait pas moins suivre sa signature de la mention: „gentilhomme de Dicio Sân Martin". Le premier événement notable de sa vie se place en 1774: il s'agit de son départ pour Rome où il allait poursuivre les études commencées à Târgu-Mureş et continuées à Sibiu et à Blaj. Il partait en compagnie de Georges Şincai, boursier comme lui au collège de la Propagande. Mais, à l'encontre de Şincai, Maior était d'un naturel ouvert, communicatif, aimant la discussion et fait pour s'entendre avec tous ceux qui lui ressemblaient par la spontanéité. A Rome, il s'intéresse au mode d'existence des différents peuples et sa curiosité toujours en éveil est attirée par les contrées aussi lointaines que celles de l'Extrême-Orient. Mais le trait le plus caractéristique de Pierre Maior, c'est son ironie, une ironie qui ne ménageait aucun adversaire, si puissant qu'il fût.

Il demeure à Rome jusqu'en 1779, date où il passe son doctorat en philosophie et en théologie. Il se rend ensuite à Vienne

où il poursuit pendant un an des études de droit. En 1780, il rentre à Blaj où il est nommé professeur de logique, de métaphysique et de droit naturel. En 1784 il abandonne dans les circonstances que l'on sait l'habit monastique, sa chaire de professeur et la résidence de l'évêque Bob, pour la cure de Reghin. Peu de temps après, il est nommé archiprêtre de Gurghiu.

Au sujet de l'activité qu'il a déployée dans ce coin de Transylvanie, Pierre Maior s'est expliqué lui-même dans une brochure publiée sans nom d'auteur à Buda, en 1814, et intitulée *Răspunsul la cârtirea care s'au dat asupra persoanei lui Petru Maior* (Réponse aux blâmes qui ont été adressés à la personne de Pierre Maior). Les indications qu'il nous donne dans cet ouvrage prouvent qu'il avait l'âme d'un „Aufklärer", moins préoccupé du côté théorique du mouvement que des possibilités pratiques qu'il offrait pour éclairer ceux qui l'entouraient. Il avoue qu'il n'a jamais été guidé par l'ambition mais par le seul désir d'arracher les esprits à l'obscurantisme, et il se montre persuadé que le Ciel l'a chargé d'une importante mission au milieu de son peuple: il l'a éclairé aussi longtemps que sa présence à Reghin a été nécessaire et il continue à le faire au moment où il lui est donné de publier son oeuvre. Pendant son séjour à Reghin, il a guidé vers l'instruction ceux qui en étaient privés, il a recherché jusqu'au fond des hameaux ceux qui devaient être amenés à l'étude, il a parcouru les champs et les forêts où il savait trouver les enfants qui gardent les troupeaux, il les réunissait autour de lui et les initiait aux premières notions de la science. Rien ne met mieux en lumière que cet apostolat le côté pratique du mouvement des Lumières, né en Occident et profondément enraciné dans l'Autriche de Joseph II. Cette mission, il devait la poursuivre même après avoir été nommé en 1809 censeur des livres roumains qui s'imprimaient à Buda. S'il a tenu à occuper ce poste, c'est afin de „pouvoir rendre de plus grands services à son peuple dans cette nouvelle fonction".

Il devait rester à Buda jusqu'à sa mort qui survint en février 1821. Nous ne possédons que peu de données sur cette période de sa vie. Mais si l'on tient compte du grand nombre d'oeuvres personnelles qu'il publia dans ce laps de temps, on peut affirmer sans crainte que ce fut une période de travail acharné

où il s'efforça de combler les lacunes imputables à l'isolement de la vie de province et de publier les ouvrages auxquels il avait consacré sa vie entière.

Deux notes dominantes se dégagent de la vie de l'écrivain et s'imposent à notre attention: ce qui frappe d'abord en lui, c'est qu'il prodigue son dévouement à tous ceux qui en ont besoin, qu'il s'agisse de ses ouailles de Reghin ou du peuple roumain tout entier auquel il s'adressait par le truchement de ses oeuvres imprimées; en second lieu c'est son esprit d'indépendance qui l'a porté à fuir la cour de Blaj et les humiliations qu'elle imposait, tout en l'incitant à se créer les réserves matérielles qui devaient lui permettre de ne dépendre de personne. Cette indépendance aurait été illusoire en effet s'il avait dû faire appel, pour l'impression de ses oeuvres, à la générosité des uns ou des autres. Maniant d'une main la plume et de l'autre la pioche, comme il le dit lui-même, Maior fait montre d'une conception pratique de la vie dont les autres écrivains de la Renaissance transylvaine étaient dépourvus au plus haut point. Cet esprit pratique lui a permis de publier la majeure partie de l'oeuvre qui devait faire connaître à la génération future le credo latiniste. Il est juste d'ajouter que ce credo a été nuancé par les vues propres de Maior qui se différenciaient souvent de celles de ses frères d'armes.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Son activité est aussi riche que variée. Dans ses travaux sont débattus tour à tour des problèmes de philologie, d'histoire, d'éducation, de théologie et il n'est pas jusqu'aux préoccupations artistiques qui n'y tiennent une place honorable. Nous avons déjà mentionné le *Procanon* de 1783 qui bien plutôt qu'une oeuvre de théologie est une oeuvre de fronde théologique. Citons encore dans le domaine religieux un autre ouvrage qui ne fut jamais imprimé du vivant de l'auteur: il s'agit de la *Protopapadichia* qui date de 1795 et dont une partie a été publiée par Silași dans le *Sionul Românesc* (Sion Roumain) de 1865—1866.

Pierre Maior apparaît également comme un orateur. En 1809 il publie à Buda *Propovedanii la îngropăciunea oamenilor morți* (Oraisons funèbres) et *Didahii, adică învățături pentru creșterea fiilor, la îngropăciunea pruncilor morți* (Sermons sur

l'éducation des enfants prononcés à l'enterrement des enfants en bas-âge), et en 1810—1811 il publie également à Buda, *Prediche sau învățături la toate Duminecile și sărbătorile anului* (Sermons pour tous les dimanches et fêtes gardées de l'année). Pierre Maior a consigné dans la préface de ses *Propovedanii* les fruits de son expérience en matière d'éloquence religieuse: l'art de la rhétorique doit varier suivant les circonstances. Le ton et l'intensité de la voix doivent être adaptés à l'auditoire, et l'orateur ne doit jamais perdre de vue qu'un sermon lu exerce sur le public une bien moindre influence que s'il est récité par coeur: „il y a bien longtemps que je me suis rendu compte, dit-il, que le prêtre qui déclame son sermon sans le lire est écouté par les fidèles qui boivent ses paroles avec la même avidité que le cerf altéré épanche sa soif au creux d'une fontaine".

Pour Maior, qui rassemble par monts et par vaux ses jeunes élèves, un enterrement n'est qu'une occasion de plus de s'occuper d'éducation: ses *Propovedanii* et ses *Didahii* concernent bien moins les morts que les vivants. La douleur causée par la perte d'un être cher ouvrait les coeurs à la sainte parole et le fin psychologue qu'était Maior ne pouvait laisser échapper une occasion aussi favorable. Mais ce n'est pas la seule raison pour laquelle ses oraisons funèbres se transforment en discours sur l'éducation. Son regard exercé a su discerner un autre aspect des réalités villageoises et sa plume est impitoyable: certaines gens n'ont de contact avec la religion qu'aux enterrements, car les repas de cérémonie funèbre sont imposés par la tradition. Les rangs de son auditoire ne sont donc jamais aussi serrés qu'aux funérailles et il sait en profiter. Les mêmes préoccupations éducatives reparaissent avec plus de force encore dans les *Didahii*, où il insiste sur les soins que réclame l'éducation des enfants: prenons exemple sur la façon dont les animaux soignent leurs petits et songeons que le plus faible d'entre eux vient au monde mieux armé par la nature que ne le sont les hommes et que par conséquent l'éducation présente pour eux bien moins de difficultés que pour nous. Il manifeste un intérêt particulier pour le côté pratique de l'éducation ce qui le montre une fois de plus partisan d'un certain aspect du mouvement des Lumières autrichiennes. Et comme ses principes reposent à la fois sur la loi

naturelle et sur la loi politique, l'activité d'éducateur de Pierre Maior s'encadre entièrement dans l'idéologie des Lumières.

L'ouvrage capital de l'écrivain est son *Istoria pentru începutul Românilor în Dachia* (Histoire des origines des Roumains en Dacie). Elle a été imprimée à Buda en 1812 et, en dehors du texte relatif aux origines de l'histoire du peuple roumain, elle comprenait encore deux dissertations: l'une consacrée à l'origine de la langue roumaine et l'autre à la littérature roumaine ancienne. Une nouvelle édition du livre fut faite en 1834, à Buda également, par les soins de Iordache Mălinesco. Elle ajoutait au texte antérieur le *Dialog pentru începutul limbei române între nepot şi unchiu* (Dialogue entre un oncle et son neveu, sur les origines de la langue roumaine) qui avait été publié en guise d'introduction au *Lexicon* de 1825, ainsi que les trois ouvrages comprenant la polémique qui le mit aux prises avec Kopitar, traduits en roumain par Damascène Bojinca. L'oeuvre a été éditée pour la troisième fois par la société des étudiants roumains de Budapest qui portait le nom de l'historien transylvain. La dernière édition reproduit la forme de celle de 1812.

Babeş-Bolyai Tudományegyetem Könyvtára (Babeş-Bolyai University Library Cluj)

Dès les premières lignes de sa préface, l'auteur indique le but qu'il se propose et le ton adopté par l'ouvrage tout entier: „Une étrange fantaisie commune à maints auteurs étrangers est de répandre sur le compte des Roumains, descendants des antiques Romains, tout ce que leur chuchote à l'oreille l'esprit malin qui animait autrefois les barbares contre les Romains, leurs maîtres, et leur faisait haïr et jalouser les vainqueurs du monde entier; sans ombre de preuves, ils inventent à tout bout de champ les mensonges les plus éhontés espérant qu'il se trouvera des gens assez crédules pour y ajouter foi; et depuis quelque temps, de même que l'âne frotte l'âne, ils se prêtent l'un l'autre leurs calomnies, les impriment derechef et plus se taisent les Roumains qui dédaignent de répondre à ces infâmes calomniateurs, plus ils s'en prennent à eux afin de les rabaisser et de les couvrir d'opprobe". L'ouvrage devait donc être une réponse à ces écrivains étrangers qui dans leur inqualifiable fantaisie „vomissaient" de leur plume les injures sur le compte des Roumains, descendants des Romains d'autrefois. La phrase met en

relief quelques-uns des procédés favoris de Pierre Maior. Elle comporte certaines formules fixes qui trahissent les préoccupations permanentes de l'écrivain. Chaque fois qu'il parle des Roumains, il ajoute automatiquement qu'ils sont „les descendants des antiques Romains"; et lorsqu'il s'agit des Romains amenés en Dacie par Trajan, ce ne sont pas purement et simplement des Romains, mais „l'innombrable foule des Romains". Dans cette infatigable répétition du même fait, il y a autre chose qu'une simple obsession: on y sent le désir ardent de créer un certain état d'esprit dans les rangs de ses compatriotes.

La phrase initiale précise donc la position sentimentale adoptée par l'écrivain et la façon dont celui-ci allait présenter ses frères roumains. S'il admet que ses adversaires peuvent inventer de temps à autre une idée nouvelle, il n'oublie jamais de la qualifier d'„hallucination" ou de „mensonge éhonté" qu'il convient de dénoncer hautement. L'*Histoire* de Pierre Maior est donc une oeuvre de vigoureuse polémique dont le ton este indiqué par la comparaison tout imprégnée de sève populaire: „de même que l'âne frotte l'âne". Au premier rang des écrivains étrangers dont les travers sont caractérisés de façon si plastique par Maior, étaient Sulzer, Eder et Engel. Le premier, que connaissait bien l'ancien curé de Reghin, était l'auteur de la thèse si chère au coeur des Saxons et des Hongrois de Transylvanie suivant laquelle les Roumains ne seraient venus dans cette province qu'au XIII-ème siècle. C'est ce que soutient également Eder, avec cette seule différence que dans son exposé agressif les argumonts sont remplacés par quelque chose qui rappelle les injures les plus basses. Quant à Engel, auteur d'une *Geschichte der Moldau und der Walachei*, il ne partageait ni le point de vue des écrivains roumains de Transylvanie, ni la thèse exclusiviste de leurs adversaires. A son avis, les Roumains sont venus en Transylvanie en 813, c'est-à-dire avant les autres nations qui y vivent actuellement. Mais à côté de ces trois noms, il faudrait en citer bien d'autres moins célèbres: de Braşov, de Cluj et d'ailleurs encore s'élèvent dans les rangs des Saxons et des Hongrois de valeureux champions des privilèges séculaires: problème épineux qui a donné des ailes à bien des fantaisies et fécondé bien des cerveaux. Entre autres celui d'un certain Martin Bolla qui, aidé

par son discernement d'historien spécialisé dans la période antédiluvienne, parvient à la conclusion que les Roumains sont d'origine bulgare.

Tels sont les hommes et telles sont les idées que devait combattre Maior dans son livre. Aucun d'eux n'échappe aux traits de son ironie: il les distribue avec une équité remarquable qui devient ici le contraire même de la justice. Car en effet ni Eder, esprit mesquin et intéressé, ni Sulzer, soldat qu'avait aigri la servitude militaire et qu'irritait encore le fait que les Valaques ne s'inclinaient pas devant la philosophie de Darjes, son idôle, ne pouvaient être placés à côté d'Engel. Quelles que soient les conclusions auxquelles il parvient et qu'on ne saurait apprécier à leur juste valeur si l'on ne tenait compte de l'état où se trouvait alors l'étude des sources relatives à l'histoire des Roumains, l'oeuvre de ce dernier tend vers une objectivité que l'on chercherait en vain dans celle de ses confrères.

La première phrase de l'*Introduction* annonce un livre si révolutionnaire qu'il n'aurait jamais pu être publié si son auteur avait eu moins de tact. Mais Maior est un diplomate inné. Tout en affirmant avec énergie ses idées sur le passé des Roumains, il trouve bon de tirer une série de conclusions valables pour l'époque présente. Ces conclusions sont formulées dans la phrase suivante qui est animée du même souffle et se balance suivant le même rythme latin: „Mon intention n'est pas de conter ici toute l'histoire des Roumains, mais seulement les faits qui se rapportent à leur origine en Dacie, tels qu'ils nous sont narrés par les auteurs anciens, afin que les Roumains, voyant de quelle noble souche ils sont issus, s'efforcent de ressembler à leurs ancêtres et d'être les bons et fidèles sujets de leur Empereur et les fils loyaux de l'Autriche leur patrie, qu'ils obéissent aux seigneurs de leur province, qu'ils aiment leur prochain comme eux mêmes et qu'ils s'efforcent de devenir meilleurs, car de même que bon sang ne saurait mentir, de même ils doivent se montrer dignes de leurs ancêtres en étant les utiles et loyaux citoyens de leur patrie".

Le motif pour lequel Pierre Maior tenait tant à rendre les Roumains conscients de leur origine romaine apparaît donc clairement: c'est pour qu'ils deviennent les sujets dévoués de

BCU Cluj / Central University Library Cluj

l'empereur d'Autriche, pour qu'ils aiment leur pays et se montrent soumis aux grands de leur province. Mais pour que cet idéal pût être atteint, ils devaient s'améliorer, se perfectionner. Et au fond, cette note que la construction de la phrase relègue sur un plan secondaire est la véritable conclusion à tirer des graves affirmations de la première phrase: comme descendants d'un peuple glorieux, il est de leur devoir de se perfectionner. Et tout ce qui concerne la fidélité vis-à-vis de l'empereur ou des nobles sont de simples affirmations qui, loin d'émaner du fond même du raisonnement, lui sont surajoutées. Mais si l'auteur les souligne c'est afin de pouvoir, à leur abri, continuer librement son chemin. Les événements ultérieurs devaient prouver l'excellence de cette stratégie: le jour où l'évêque Bob demanda la tête de l'écrivain coupable de ne l'avoir jamais adulé, les officiels, loin de se laisser convaincre, ont été jusqu'à prendre la défense de l'oeuvre incriminée. Ceci prouve que, pour être bien comprise, l'oeuvre de Maior nécessite une certaine préparation spirituelle: ses phrases de complaisance, l'encens qu'il brûle devant certains autels, ne doivent pas nous cacher sa pensée véritable: ces excroissances parasites écartées, nous nous rendons compte que nous sommes en présence d'une oeuvre bâtie sur une logique des plus subtiles.

Dans ses grandes lignes, le credo de Pierre Maior reproduit celui de Şincai et de Micou. Mais il apporte quelque chose de nouveau: des arguments et, plus exactement, des arguments de qualité. L'*Istoria pentru începutul Românilor în Dachia* comprend en tout quinze chapitres, dont les quatre derniers sont consacrés aux Roumains transdanubiens.

Le premier point débattu par l'auteur concerne l'origine purement romaine des Roumains. A l'appui de sa thèse, il lui fallait une Dacie abandonnée par ses habitants et il entreprend d'en faire la preuve grâce à des affirmations empruntées aux écrivains de l'antiquité et à des données de nature diverse. Les Daces, nous dit-on, avaient conscience de s'être rendus coupables de nombreux forfaits à l'égard des Romains et d'avoir inspiré à ceux-ci une haine des plus motivées. Eux qui „nourrissaient dans leur sein une noire animosité contre les Romains", sont saisis de terreur par l'avance menaçante de ces

derniers. L'écrivain établit jusqu'ici le premier moment psychologique qui lui permettra de soutenir la désertion en masse de la Dacie par ses habitants. Mais il établit un autre fait subsidiaire dont sa théorie avait besoin: les Romains éprouvaient à l'égard des Daces une haine justifiée par la conduite de ceux-ci. Sur le plan psychologique, les faits évoluent dans le sens établi: le déroulement des événements accroît dans une égale mesure la haine des Romains contre les Daces et la terreur éprouvée par les Daces à l'endroit des Romains. Cette épouvante est telle qu'une partie des Daces s'entretuent; d'où la conclusion logique: si les Daces qui n'ont pu échapper aux Romains se sont suicidés, n'est-il pas naturel que ceux qui ont pu s'enfuir à temps n'aient pas attendu l'arrivée de l'ennemi? Et l'écrivain invoque la colonne Trajane pour affirmer qu'ils se sont enfuis emmenant avec eux „femmes, enfants et bétail". Il ne faudrait évidemment pas que l'on puisse soupçonner quelque femme égarée ou quelque enfant abandonné d'avoir contribué à la formation du peuple roumain. Mais l'historien lui-même se rend compte de la fragilité de ces arguments qui reposent sur l'oeuvre encomiastique qu'est la colonne Trajane, rapportant des faits dont la véracité peut être contestée par tout un chacun. Aussi a-t-il également recours à des arguments fournis par le sens commun: „Comme les Romains mettaient tout à feu et à sang sur leur passage et que nul ne pouvait échapper à la mort ou à l'esclavage, les Daces ne pouvaient manquer d'être pénétrés de terreur et il faudrait bien mal connaître la nature humaine pour ne pas admettre que tous, suivis de leur femmes, de leurs enfants, sont allés chercher refuge chez leurs voisins et amis, les Sarmates".

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Après avoir montré que du point de vue psychologique les Daces devaient inévitablement abandonner leur pays, Pierre Maior passe à une deuxième série de considérations et s'efforce de montrer que, du point de vue matériel, la chose était possible. Pour cela, il signale que les luttes qui mirent aux prises les Romains et les Daces se sont déroulées dans certaines régions de la Dacie dont la majeure partie des habitants furent tués ou emmenés en esclavage, rares étant ceux qui avaient pu s'enfuir. Mais les Daces des régions moins exposées, c'est-à-dire le gros de la population, purent se sauver à temps, alors que leurs voies de retraite n'étaient pas encore coupées.

Mais le fait que les Romains se soient montrés si durs envers les Daces et qu'ils aient entraîné la disparition d'un peuple entier pourrait donner lieu à force discussions. Pierre Maior va jusqu'à prévoir le reproche qui pourrait leur être adressé: si les Romains se sont comportés de la sorte à l'égard d'un peuple vaincu, ils ne sont eux-mêmes que des barbares! Sa réponse est toute prête: certes, les Romains ont fait montre d'une haine impitoyable à l'égard des Daces, mais ceux-ci l'avaient provoquée par leurs méfaits et c'est sur eux qu'en retombe l'entière responsabilité. Le raisonnement de l'écrivain envisage donc non seulement les objections déjà formulées, mais encore celles qui pourraient l'être.

Mais certains éléments viennent compliquer cette vision des choses. Dans les inscriptions trouvées en Dacie figuraient certains noms qui n'avaient rien de romain et se basant sur ce fait, Engel avait pu affirmer que des Daces ont vécu en Dacie romaine. Ce fait constituait pour Pierre Maior une véritable hérésie et sa révolte ne connaît plus de bornes: „Peut-on imaginer invention plus éhontée? Une quantité de femmes daces auraient échappé au massacre que firent les Romains en Dacie; d'autre part dans les inscriptions romaines figurent certains noms qui sentent fort le dace, paraît-il: d'où l'on conclut que les Romains, c'est-à-dire la foule innombrable des Romains qui étaient venus s'établir en Dacie, se sont croisés avec ces femmes daces donnant ainsi naissance non à des Romains pur sang mais à une race nouvelle". Il est persuadé que les colons étaient trop jaloux de leur race pour se marier à „ces barbares qu'étaient les femmes daces". Quant aux noms que mentionnait Engel, loin de „sentir" le dace, „ils dégagent un parfum qui ne saurait être qu'italien ou romain". Ces noms étaient: *Aia*, *Nandonis*, *Andrada*, *Blivianus*, etc. Et Maior le prouve: *Aia*, par exemple, est un nom purement italien; *Nandonis* n'est autre que *Dom Nano*, qui en roumain devient *Nanu Domnu; Andrada* pourrait être *Entrada* à moins qu'on ne veuille le faire dériver du grec *andros;* quant à *Blivianus*, c'est évidemment *Oblivianus*, qui doit être rapporté à *obliviscor*, oublier. Et les explications se poursuivent sur ce mode héroïque qui trouve un remède pour chaque point névralgique.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Mais là où Maior a ses coudées franches, c'est au moment où la logique peut se dispenser de documents et surtout de documents inopportuns comme ces inscriptions dont Engel faisait tant de cas. Il peut alors construire des raisonnements dont l'ossature logique et les fondements psychologiques méritent d'être soulignés. C'est ainsi qu'après avoir nié mordicus la persistance des Daces, il consent cependant à admettre l'hypothèse suivant laquelle un certain nombre de femmes daces auraient survécu: ces dernières ne pouvaient naturellement être que des esclaves. Mais Maior pousse la magnanimité jusqu'à admettre la seconde hypothèse, en prenant soin, bien entendu, de souligner à chaque pas le chemin parcouru dans la voie des concessions et l'invraisemblance de toute construction élevée sur un terrain aussi mouvant: il va donc jusqu'à admettre que certains des Romains venus en Dacie aient pu se marier avec des femmes daces. Mais combien d'entre eux ont accompli ce geste? Et que représente leur nombre par rapport à „l'innombrable foule des Romains" dont le sang est resté pur? Dans quelle mesure ces croisements ont-ils pu altérer l'origine romaine des Roumains? Et l'écrivain termine par une comparaison qui montre les ressorts subtils de son intelligence. Il mêle au débat ceux-là mêmes qui s'y intéressaient le plus. Lorsque les Hongrois se sont établis en Panonnie, ils n'avaient pas de femmes de leur race. Au cours d'une de leurs expéditions guerrières en effet, la contrée qu'ils habitaient alors, c'est-à-dire la Bessarabie méridionale, fut envahie par les Petchénègues qui exterminèrent tout sur leur passage. Les Hongrois à leur retour ne trouvèrent que ruines et désolation; aussi décidèrent-ils de s'en aller vers d'autres cieux et c'est alors qu'ils prirent le chemin de la Panonnie. Et Maior continue: „Et comme toutes les femmes des Hongrois avaient été tuées en Moldavie par les Petchénègues, il faut admettre de deux choses l'une: ou bien les Hongrois n'avaient plus aucune femme de leur race, ou bien ils n'en avaient que de très rares, qui rendaient des services dans les camps. Aussi furent-ils obligés d'épouser des femmes de races étrangères: russes, slaves, roumaines, bulgares, grecques et autres. Cela permet-il d'affirmer que la très noble race hongroise n'est pas hongroise, mais un mélange de races diverses"?

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Les lignes reproduites mettent en lumière la solidité du raisonnement et la tactique de l'écrivain. Il sait qu'il n'est pas de race plus mêlée que celle des Hongrois. Celui qui oserait cependant soutenir le contraire se trouverait pris entre deux feux: si le peuple hongrois ne descend pas de femmes étrangères, c'est qu'il provient de ces hongroises qui „rendaient des services dans les camps". Libre à chacun de croire ce qui lui plaira. Mais on est en droit de se demander quelles pouvaient bien être ces femmes qui suivaient les camps pour offrir leurs services. Si Şincai avait placé le problème sur ce terrain, il ne se serait pas fait faute de les désigner par le terme qui s'applique à leur métier, de qualifier vertement ces „services" qu'elles rendaient aux camps. Maior, lui, est un diplomate. Tout ce qu'il veut dire, il le dit en termes mesurés. Mais que d'ironie dans cette mesure même! Et ces insinuations se terminent par le trait que l'écrivain réservait pour la fin: „A-t-on pour cela le droit de dire que la très noble race hongroise ne soit pas hongroise?" — Maior se conforme donc aux promesses de sa préface: son loyalisme envers l'empereur ne saurait être mis en doute pas plus que sa soumission à l'égard des nobles de la province.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Le second point de l'histoire des Roumains que Maior traite dans son oeuvre concerne la continuité des Roumains en Dacie. Point névralgique au sujet duquel les documents sont loin d'abonder et où ceux-là même qui existent donnent lieu à des interprétations diverses. Pour résoudre ce problème, il s'adressera donc une fois de plus à la logique. Hadrien, lui aussi, a voulu abandonner la Dacie, dit Maior se fondant sur des textes antiques, mais il en a été empêché par le grand nombre des habitants romains qui s'y trouvaient; comment cette évacuation aurait-elle pu se faire sous le règne d'Aurélien, alors que la population de la province était encore plus nombreuse? D'ailleurs, un autre élément intervient ici: quand bien même cette population romaine aurait reçu l'ordre d'émigrer vers le sud, quand bien même elle y aurait consenti — ce qu'il est difficile d'admettre — il lui était impossible de le faire: la province était tombée sous le joug des Goths et ces derniers avaient tout intérêt à ce que les campagnes fussent peuplées car les habitants extrayaient du sol, à la sueur de leur front, la nourriture indispen-

sable à chacun. Les Goths se seraient donc opposés à l'abandon de la province par ses habitants. A dire vrai, les documents font allusion à une lutte qui se serait déroulée au nord du Danube entre Aurélien et les Goths: on pourrait en conclure que, protégés par les armées romaines, les habitants ont pu passer le fleuve. Mais quelles régions ont occupées ces armées et pendant combien de temps sont-elles restées en Dacie? Trop peu sans doute, pour qu'il vaille la peine d'en parler. Car les armées romaines ne pouvaient protéger le passage du fleuve par la population que là où elles se trouvaient et aussi longtemps qu'elles demeuraient dans la province.

D'ailleurs Maior ne fait pas fi du document. Mais lorsqu'il se trouve en face d'un texte défavorable à sa thèse, on ne peut lui demander de mettre sens dessus dessous archives et bibliothèques pour tâcher d'en découvrir un autre susceptible de détruire l'effet du premier. Cette entreprise était bonne pour Şincai. Maior procède autrement, il soumet les témoignages anciens à une analyse nouvelle. C'est Flavius Vopiscus qui affirma le premier l'abandon de la Dacie par ses habitants. Maior va se demander ce qui a pu pousser Vopiscus à écrire de la sorte. Flavius Vopiscus était un ami de Junius Tiberianus, préfet de Rome. Ce dernier le conviait souvent à ses festins et poussait la complaisance jusqu'à le „voiturer" dans sa litière officielle. Cette complaisance n'était pas désintéressée: Junius Tiberianus appartenait à la famille d'Aurélien et un jour qu'il „voiturait" son hôte à l'un de ses banquets, il l'a prié de consacrer quelques pages à Aurélien. Maior était homme à comprendre ces accommodements: le festin et la calèche garantissaient que l'écrivain s'efforcerait de justifier toutes les actions de l'empereur, fût-ce l'abandon de la Dacie. Qu'il l'eût abandonnée, c'est un fait qu'on ne pouvait contester; mais que pouvait-il en coûter à l'ami de Tiberianus, c'est-à-dire d'un parent d'Aurélien, d'affirmer que ce dernier en quittant la province, loin d'en abandonner les habitants, les avait emmenés avec lui? Ce pieux mensonge ne pouvait que rehausser le prestige de l'empereur défunt. Maior ne se contente pas de nous avoir mis en défiance contre l'oeuvre de l'écrivain romain, il va plus loin: Sommes-nous même certains d'avoir bien interprété le texte de Vopiscus? Et il rapporte ici le

BCU Cluj / Central University Library Cluj

passage si longuement discuté, tel qu'il se présente dans la lecture de l'historien saxon Laurent Toppeltin, qui parvient à une conclusion diamétralement opposée: il s'agit non de l'abandon de la Dacie par l'armée et la population, mais bien du retrait des armées qui laissèrent la province aux soins de ses habitants; il ne faut donc pas lire: „Provinciam trans Danubium Daciam a Traiano constitutam, sublato exercitu et provincialibus, reliquit", mais: „Provinciam trans Danubium Daciam a Traiano constitutam, sublato exercitu, provincialibus reliquit".

Maior se montre plus loin préoccupé du sort des Roumains en Dacie après l'abandon de la province par les armées romaines. Il pense qu'à l'époque des invasions barbares une partie de la population roumaine s'est retirée dans les montagnes et que les habitants restés sur place s'habituèrent à la longue à vivre en compagnie des envahisseurs. Parmi ces Roumains sédentaires, les hordes barbares qui ont traversé la Dacie ont parfois levé des hommes d'armes, mais la plupart du temps ils ne les ont pas arrachés aux paisibles travaux des champs. Pierre Maior croit d'ailleurs qu'au coeur même de cette époque troublée, après que fut aboli le khanat des Avars, la Dacie est parvenue à connaître l'indépendance. Vivant côte à côte avec leurs envahisseurs, les Roumains ont pu être confondus avec ces derniers et désignés sous les mêmes noms qu'eux par les écrivains étrangers. Maior aboutit donc aux conclusions auxquelles était déjà parvenu Şincai.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Parmi les termes qui ont servi à désigner les Roumains, il en est un sur lequel l'écrivain s'arrête à loisir: c'est celui de *Valaque*. Il combat à ce propos l'opinion de l'Allemand Thunmann, suivant lequel l'étymologie de ce mot doit être cherchée dans le slave *vlecu* qui peut se traduire par „nomade". Cette explication, estime Maior, a été inventée de toutes pièces pour étayer la thèse de ceux qui considèrent les Roumains comme un peuple errant. Aussi son esprit n'a-t-il jamais été plus acéré qu'au moment où, reprenant les procédés qui lui ont déjà servi, il analyse l'étymologie proposée pour souligner l'absurdité de pareilles constructions philologiques. A son avis, des explications de cette nature donneraient raison à ceux qui pensent que *Német*, le nom par lequel les Hongrois désignent les Allemands,

dérive de *nem ett*, „il n'a pas mangé". Et on pourrait tout aussi bien, ajoute-t-il, dériver le mot allemand *Hungar*, qui signifie Hongrois, de *Hunger*, „faim", ou de *hungrig* „affamé".

L'*Histoire des origines des Roumains* dépasse ainsi les limites chronologiques que lui assignait son titre et devient une histoire du peuple roumain des origines jusqu'aux grandes invasions. L'auteur accorde une attention toute spéciale à l'un des derniers en date parmi les peuples envahisseurs, aux Hongrois. Il suit leurs progrès en Transylvanie, et les luttes qu'ils livrent aux Roumains jusqu'à ce que ces derniers consentent à reconnaître comme chef le duc hongrois Tuhutum. De plus, Maior n'hésite pas, de loin en loin, à faire des incursions dans les époques plus rapprochées de nous, il expose ce que les Hongrois doivent aux Roumains dans l'ordre politique, militaire, culturel, — il parle d'un Jean et d'un Mathias Corvin, d'un Nicolas le Valaque. Il ne limite d'ailleurs pas à la Transylvanie cette exploration du passé; il s'intéresse à la noblesse roumaine de la Dacie tout entière et exprime l'admiration sans bornes que lui inspire le prince de Moldavie, Etienne le Grand.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Telle est, dans ses lignes générales, l'oeuvre qui a fait connaître à la génération suivante le credo de la Renaissance transylvaine. „Te rappelles-tu", écrit Héliade Radulesco à Petrache Poenaru, „ce que furent pour nous *Les Origines des Roumains* du bienheureux Pierre Maior, avec quelle ardeur nous lisions tous deux ce livre et les nobles idées, encore que puériles, qu'il fit bouillonner dans nos jeunes têtes?" Ces lignes furent écrites bien plus tard, alors que les yeux s'étaient dessillés, mais elles respirent encore l'enthousiasme que déchaîna la première lecture.

Les grands problèmes qu'il débat ne cachent pas à l'écrivain la petitesse de certains individus. Son regard se pose un instant sur Bob qui, et c'est avec regret que Maior le constate, „vit depuis de longues années" et qui s'est consacré, corps et âme, à la poursuite des richesses. Mais, à ses moments de loisir, le „fameux évêque" taquine également la Muse: N'a-t-il pas donné en roumain une traduction de la *Théologie* latine de Turneli, si précieuse qu'il aurait ajouté davantage au patrimoine de

la nation en consacrant le temps perdu sur cette traduction à faire des roues de charrette? L'évêque était d'un caractère trop chatouilleux pour rester insensible à une raillerie aussi dure. Il demande aux officiels que l'*Istoria* soit confisquée. Mais Maior n'était pas homme à se laisser surprendre par les machinations d'un Bob; il avait depuis longtemps gagné la confiance des officiels auprès desquels ce dernier pouvait intervenir. La demande de l'évêque se heurte à une fin de non recevoir; le censeur ne pouvait demander la confiscation d'un livre auquel il reconnaissait des mérites certains: l'*Istoria* ne frondait pas les autorités constituées, elle avait le grand mérite d'être un livre écrit pour les Roumains dans leur langue et de leur conseiller au surplus la soumission envers l'empereur et les grands de la province. Devant cet échec, Bob comprit qu'il devait changer ses batteries: il répond aux accusations qui lui sont portées par Maior, mais il le fait par l'intermédiaire d'un homme à sa dévotion, Démètre Vaida. La critique de ce dernier, sa „réprimande", forme la préface d'une brochure qui était en cours d'impression à Blaj. Mais comme Maior n'ignorait rien de ce qui se tramait dans la ville épiscopale, il parvient à lire la première feuille du livre de Vaida avant que ce livre ait été imprimé en entier. Il décide d'y répondre sur-le-champ et c'est ainsi que paraît à Buda en 1814 la *Réponse aux blâmes adressés à la personne de Pierre Maior*, ouvrage qu'on a déjà mentionné.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

A cette date, Maior avait déjà publié une partie de sa seconde oeuvre historique d'importance, *Istoria besearicii Românilor atât a cestor din coace precum şi a celor din colo de Dunăre* (Histoire de l'Eglise des Roumains trans- et cisdanubiens). Ce qui a pu en être publié a paru à Buda en 1813. Ce livre, sur lequel Maior fondait de grands espoirs, devait avoir une destinée sortant de l'ordinaire. L'attaque dirigée par Bob en 1812 contre les *Origines des Roumains* était, on l'a vu, restée vaine. Le nouvel ouvrage qui traitait, non des origines des Roumains en Dacie mais de leur organisation ecclésiastique, éveille la défiance de l'évêque: si l'écrivain avait réussi dans le premier ouvrage à esquisser son portrait en quelques traits de plume, n'allait-il pas lui réserver une place plus importante dans le second de ses livres? Aussi met-il en jeu toute son autorité pour inter-

rompre d'une part l'impression du livre et de l'autre pour empêcher que ne fût mise en circulation la partie déjà publiée. Il faudra attendre la mort de l'écrivain pour que certains exemplaires soient soustraits à l'interdiction qui pesait sur eux.

Dans l'avis au lecteur, Maior confesse qu'il a rédigé cet ouvrage dans un temps très court: il n'y a travaillé que onze semaines et seulement de nuit, lorsque les fonctions qu'il remplissait à la typographie lui laissaient quelque répit. Il se rend compte que son oeuvre ne peut prétendre à la perfection pour un autre motif encore: l'histoire religieuse n'avait jusqu'alors tenté aucun Roumain et les points d'orientation lui faisaient donc complètement défaut. Cette affirmation de Maior montre qu'il ignorait l'activité déployée dans ce domaine par Samuel Micou dont l'oeuvre, restée manuscrite, sombrait déjà dans un oubli prématuré. Il a conscience, d'autre part, que son oeuvre a surtout un caractère érudit, que c'est une accumulation de faits qu'il n'a pas eu le temps d'interpréter: „J'ai moins expliqué que je n'ai assemblé" reconnaît-il lui-même. Son premier soin en recueillant ces matériaux divers a été de conserver l'objectivité la plus inflexible, de n'être guidé que „par justice". Les conditions dans lesquelles il lui a fallu travailler n'étaient pas des plus favorables: sa jeunesse s'est écoulée dans une région dénuée de tout moyen de recherche scientifique. Les seules archives qu'il ait eues à sa disposition, celles de Blaj, étaient désorganisées. A l'occasion d'un synode qui se tint dans cette ville en 1792, il demanda à Bob dans quel état se trouvaient les documents relatifs à l'Eglise uniate de Transylvanie. Comme „l'évêque en question" lui répondit qu'il n'existait rien de semblable, „l'archiprêtre interpellateur crut s'évanouir, tant la surprise avait été forte". Plus tard, il lui est donné de voir chez l'archiviste Caian, l'un des fidèles de l'évêque, de vieilles lettres qui auraient dû être conservées dans les archives. Caian les confie, à fin d'études, à Maior qui note avec ironie: „Le très révérend Caian a poussé la bonté jusqu'à ne plus jamais me réclamer ces précieux documents". L'archiviste avait donc de la mission qui lui était confiée une conception très particulière. Aussi les archives ont-elles rendu à Maior moins de services qu'elles l'auraient pu faire si elles avaient été dirigées par des

BCU Cluj / Central University Library Cluj

hommes dignes de ce nom. Pour recueillir les informations dont il avait besoin, l'écrivain s'est également adressé à des témoins oculaires. Enfant, il aimait déjà bavarder avec les vieillards sur les choses d'Eglise et maintenant qu'il est archiprêtre, il est toujours à l'affût de ceux qui peuvent lui parler du temps jadis. Il esquisse à ce propos la figure du prêtre Ursu d'Ibănești qui mourut en 1786, à l'âge de 118 ans, après avoir vu se dérouler toute la longue et pénible lutte religieuse dont la Transylvanie a été le théâtre.

Dans son oeuvre, Maior se propose d'abord de parler de „l'histoire de la conversion ou de la foi des Roumains", et d'étudier ensuite l'organisation de leur hiérarchie ecclésiastique. La plus précieuse des contributions que nous pouvions attendre de lui avait trait à l'histoire de l'Eglise roumaine de Transylvanie. Son récit des événements aurait dû s'étendre jusqu'au début du XIX-ème siècle, après quoi il aurait parlé de l'Eglise des Roumains transdanubiens. Mais, dans la forme qui nous est restée, l'oeuvre s'arrête aux débuts de l'évêché uniate de Transylvanie. Des fragments isolés de la partie non publiée ont été donnés par Timothée Cipariu dans *Acta et fragmenta*. Ils concernent le diocèse des Roumains orthodoxes de Transylvanie, le diocèse d'Oradea-Mare et celui de Munkacs et quelques pages sont consacrées au portrait, d'ailleurs incomplet, de Jean Bob. L'existence de ce dernier est suivie jusqu'à son accession au siège épiscopal de Blaj, c'est-à-dire pendant sa période d'ascension: nous le voyons d'abord sommelier dans un monastère du pays des Sicules, de là il passe au monastère de Blaj où il est chargé de percevoir la dîme, nous le retrouvons, à un âge très avancé, à Târnavia, où il devait poursuivre ses études et d'où il revient tuberculeux. Il guérit, grâce à la vie rangée qu'il mène, grâce surtout à l'abondante consommation qu'il fait de lait de chèvre. Au fur et à mesure que s'accroît son aisance, les forces lui reviennent, si bien que son existence devait se prolonger au-delà de toutes les prévisions. A son retour de Târnavia, il est fait prêtre et chargé par l'évêque Grégoire Maior d'un office ayant trait aux chevaux réquisitionnés par l'armée autrichienne. Tour à tour sommelier, chargé de la perception de la dîme ou du recensement des chevaux, le fastueux

BCU Cluj / Central University Library Cluj

évêque de Blaj était mis à toutes les sauces par l'impitoyable curé de Reghin.

Un des problèmes chers au coeur de l'écrivain est celui de l'ancienneté du christianisme chez les Roumains. Il émet à ce propos une assertion dont la preuve est difficile à faire: à l'en croire, parmi les premiers colons romains établis en Dacie par Trajan se trouvaient des chrétiens: „Et ils ont apporté de Rome en Dacie non seulement le sang qui coulait dans leurs veines, mais encore la foi chrétienne qui brûlait au fond de leurs coeurs". S'il lui est difficile de prouver cette assertion, il se trouve sur un terrain bien plus favorable lorsque, s'élevant contre Sulzer et Engel, il affirme que ce n'est pas aux Slaves que les Roumains ont emprunté le christianisme. Pour le prouver, il recours au lexique de la langue roumaine qui montre que les notions fondamentales du christianisme sont exprimées en roumain par des mots d'origine latine. La conclusion la plus naturelle de cette juste constatation eût été que les Roumains ont été convertis à une date où la foi nouvelle pouvait leur être prêchée en latin. Mais l'enthousiasme romain de l'ancien moine exclut les demi-mesures: c'est à Trajan que le peuple roumain doit son existence et c'est à lui également, bien qu'à son insu, qu'il est redevable de sa foi.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Un autre problème débattu par Maior dans son *Istoria bisericii* est celui de l'union avec l'Eglise de Rome. Pour les écrivains de la Renaissance transylvaine, on l'a vu, l'union devait se limiter à ses données initiales et ne pas chercher à se confondre avec le chatolicisme romain. Sous ce rapport, l'attitude de Maior est bien celle d'un homme du XVIII-ème siècle. Il avait déjà défini dans le *Procanon* sa position à l'égard du catholicisme. Il admet l'union avec Rome, mais s'il est une chose que cet adepte des conceptions libérales du siècle des Lumières ne peut admettre, c'est l'emploi de la violence dans les problèmes de conscience; „on prend", dit-il „plus de mouches avec le miel qu'avec le vinaigre" — et le choix de ce dicton montre à la fois la tactique adoptée par ce propagandiste et la considération qu'il accordait à ceux qui se laissaient gagner de la sorte. Car il est loin d'accuser l'orthodoxie des vices dont les autres la chargent. Bien au contraire: les orthodoxes sont supérieurs aux uniates

sous plus d'un rapport, entre autres sous celui de l'instruction: leurs écoles primaires l'emportent sur celles des uniates et il n'y aura rien d'étonnant à ce qu'ils devancent ces derniers, à la tête desquels se trouve un homme aussi étranger aux choses de l'esprit que l'évêque Jean Bob.

Bien qu'elle soit dépassée de nos jours sur la plupart de ses points, l'*Istoria bisericii* de Maior conserve sa valeur dans le chapitre relatif à l'Eglise transylvaine: si incomplet qu'il soit, il ne laisse pas de constituer une source importante pour le chercheur à la disposition duquel il met, comme le dit l'auteur lui-même, des matériaux moins „élaborés qu'accumulés".

57. Les idées de Pierre Maior, et particulièrement celles qu'il énonce dans les *Origines des Roumains en Dacie,* ont soulevé des discussions dont l'écho se prolonge encore de nos jours. La plus notable est celle que provoqua le compte-rendu publié dans *Wiener Allgemeine Literaturzeitung* du 7 décembre 1813. Il était signé par Bartholomée Kopitar, slaviste de renom, très au courant des problèmes relatifs au peuple roumain. Comme nous le verrons plus loin, Maior faisait dériver le roumain du latin vulgaire qu'il séparait nettement du latin classique. Cette séparation catégorique ne pouvait être admise par Kopitar. Et ce dernier était dans le vrai lorsqu'il affirmait avec bon sens que le latin vulgaire a été corrompu en Dacie sous l'influence de la langue indigène. C'est dans l'influence des populations thraco-daces qu'il cherchait l'explication d'un phénomène qui différencie le roumain des autres langues romanes, la postposition de l'article: comme cette construction se rencontre non seulement en roumain, mais encore en albanais et en bulgare, il lui paraissait clair que ce fait ne pouvait être expliqué que par une influence commune subie par ces diverses langues.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Mais toutes les objections de Kopitar n'avaient pas la force de celle-là. Il affirme plus loin que le terme de *Valaque* ne désigne pas nécessairement une population roumaine, puisqu'il existe en Croatie une région où il s'applique aux habitants slaves du lieu. Quant à la réforme de l'orthographe, il estimait que c'était une grave erreur que de prôner, comme le faisaient les écrivains transylvains, le remplacement de l'alphabet cyrillique

par l'alphabet latin. Le premier était le seul alphabet phonétique et il avait au surplus l'avantage d'être adapté au roumain. Et Kopitar se demandait comment l'orthographe basée sur l'alphabet latin pourrait rendre les sons caractéristiques de la langue roumaine: *ă, î, ş, j*. Dans cette manie réformatrice, il voyait une révolte d'ordre sentimental, qui ne devait pas autoriser un peuple à adopter les sentiers tortueux suivis par les Allemands et surtout par les Français en matière d'orthographe. Dans toute cette discussion, le savant slaviste — Slave d'origine et persuadé que les langues slaves sont d'essence divine, — s'inspire de Leibnitz, qui prêchait l'adoption d'un alphabet universel, et de Volney, que préoccupait également la simplification de l'orthographe.

Enfin, Kopitar ne craint pas de s'aventurer dans un domaine où son pas devait être moins sûr: il affirme que les Roumains ne possèdent pas de littérature, qu'ils ne connaissent, en tout et pour tout, que la *Bible* traduite dans leur langue. Il conteste ensuite certaines étymologies auxquelles Maior tenait tout particulièrement, entre autres celle du refrain *Ler Oilerum Domn* que l'écrivain transylvain dérive, comme Şincai, d'*Aurelianus*, alors que le slaviste propose comme point de départ un ancien refrain polonais, *Lelum Polelum*, où *l* intervocalique s'est transformé en *r*.

Répondre aux dernières objections de Kopitar était chose facile, mais il en allait tout autrement des premières. La riposte est donnée par Pierre Maior dans l'*Animadversiones in recensionem Historiae de origine Valachorum in Dacia*, publié à Buda en 1814. Maior montre que le refrain mentionné ne peut être dérivé du polonais car cela supposerait l'application à un mot slave d'une loi phonétique qui ne joue que sur le vieux fonds de mots latins de la langue roumaine. De plus, il se fait fort de prouver que la littérature roumaine ancienne était beaucoup plus riche que ne paraissait le croire Kopitar; quant à la population valaque de Croatie, il répondait avec raison qu'il s'agissait d'une population roumaine slavisée. Si l'on ajoute à tout cela que le développement ultérieur de la langue a prouvé l'inanité des affirmations de Kopitar au sujet de l'orthographe latine proposée par les Transylvains, on aura noté tous les points faibles de son compte-rendu. Mais les objections inspirées par sa con-

viction que les Daces ont joué un rôle remarquable dans la formation du peuple roumain et de sa langue restent valables.

La discussion ne devait pas s'en tenir là et elle abandonne bien vite le ton calme de ses débuts. Kopitar répond à Maior dans une lettre particulière à laquelle l'écrivain roumain, qui la croyait en cours de publication, répond à son tour en 1815 par la brochure *Reflexiones in responsum Domini recensentis Viennensis ad Animadversiones in recensionem Historiae de origine Valachorum in Dacia.* La réplique furieuse de Kopitar ne se fait pas attendre puisqu'elle paraît dans la *Wiener Allgemeine Literaturzeitung* du 7 février 1816 sous le titre de: *Eine walachische Antikritik.* L'ire du slaviste est habilement exploitée par Maior dans sa réponse ultime, *Contemplatio recensionis in valachicam anticriticam.* Maior avait ainsi le dernier mot dans une discussion où la raison n'était pas entièrement de son côté.

Mais les discussions soulevées par l'oeuvre de Maior devaient encore se prolonger longtemps. Bornons-nous à relever un ouvrage publié sans nom d'auteur — il était dû en réalité à un publiciste serbe, Sava Tökölyi — qui parut à Halle en 1823 sous le titre de: *Erweis dass die Walachen nicht römischer Abkunft sind.* L'oeuvre de Maior fournit à Tökölyi non l'occasion d'analyser et de discuter, mais uniquement de formuler des critiques de la plus évidente mauvaise foi. Une nouvelle édition de cet ouvrage est publiée en 1827 avec addition du texte parallèle en roumain. Le ton de l'écrit et les objectifs qu'il poursuit se dégagent clairement, dès la première phrase: „Une des langues de l'Europe orientale a gagné du terrain, non par la force ou par l'industrie et moins encore par la culture et le savoir, mais uniquement par la servilité, la paresse, l'ignorance, l'astuce des hommes qui l'emploient". C'est un disciple de Maior, Damascène Bojinca qui donne en 1827 une réponse à cet ouvrage dans une brochure publiée à Buda: *Animadversio in dissertationem Hallensem.* L'année suivante, il reprend la discussion dans une oeuvre publiée en roumain: *Răspundere degurzătoare la cărtirea cea în Halle în anul 1823 sub titula Erweis dass die Walachen nicht römischer Abkunft sind făcută.* (Réponse aux accusations publiées à Halle en 1823, sous le titre...). Le

BCU Cluj / Central University Library Cluj

même ouvrage devait être étudié en détail par Eftimie Murgu dans un écrit daté de 1830. Les idées de Maior trouvent un autre défenseur en la personne de Théodore Aaron dont le livre *Scurtă apendice la istoria lui Petru Maior* (Court appendice à l'histoire de Pierre Maior) est publié à Buda en 1828. Avant lui, l'„académique citoyen" Jean Teodorovici Nica avait mis en vers les *Origines des Roumains en Dacie* dans *Cântare despre începutul şi starea de astăzi a Românilor* (Chanson des origines et de l'état actuel des Roumains) (1813).

58. L'activité déployée par les écrivains de la Renaissance transylvaine dans le domaine de l'histoire est soutenue par les recherches auxquelles ils se livrent sur le terrain de la philologie. Leurs idées concernant la langue roumaine se trouvent concentrées dans quelques ouvrages spéciaux, mais elles sont le plus souvent disséminées dans des écrits d'un tout autre caractère. Le premier de ceux-ci est le *Livre de prières* de Samuel Micou, publié à Vienne en 1779 et dont il a déjà été fait mention. Cette oeuvre, qui introduit un système orthographique propre à l'auteur, nous permet de discerner la contribution de ce dernier dans le chapitre consacré à l'orthographe dans les *Elementa* qui furent publiés l'année suivante. On serait tenté de croire que l'orthographe ne joue qu'un rôle secondaire dans l'ensemble des discussions auxquelles donne lieu la langue, mais il n'en est pas ainsi: la réforme de l'orthographe vise en premier lieu à remplacer l'alphabet cyrillique en usage jusqu'alors, par l'alphabet latin. Mais cette substitution n'était qu'un des points du programme qui allait s'efforcer de rendre à la langue son caractère latin. Les savants, auxquels faisait défaut la tradition orthographique fondée sur l'alphabet latin, devaient mordre à l'appât de l'étymologie et certains d'entre eux allaient s'enfoncer toujours plus avant sur cette voie régressive au terme de laquelle ils s'abreuvaient à la source pure des origines de la langue: dans l'histoire de la langue comme dans l'histoire proprement dite les écrivains transylvains s'attachaient donc avec prédilection à la brillante période des origines.

Par les directives étymologiques qu'il renferme, l'index ortographique donné par Micou à la fin de son *Livre de prières* constitue la première expression énergique du latinisme philo-

BCU Cluj / Central University Library Cluj

logique roumain. Dans le système qu'il propose, *a* doit être lu *â* lorsqu'il est suivi de *n, mb, mp;* il n'admet d'exception que pour le mot *lance* et pour ceux où *a* est suivi de la consonne *n* redoublée comme c'est le cas de *an*, que Micou écrit *ann* (lat. *annus); e* suivi de *n, mb* ou *mp* doit être lui *i* ou *î*, comme dans *templa, temp, dente,* à l'exception des mots *venin, lenire,* ou de ceux où il précède *nn; i* initial suivi de *m, n,* doit être lu *î: intrare, imperat; o* suivi de *n, mb, mp,* se lit *u: monte, bon;* mais si la syllabe suivante comprend un *a* ou un *e,* il se lit *oa: morte; u* intervocalique est muet: *boui, oui, joui (boi, oi, joi).* Parmi les règles établies au sujet des consonnes, les plus caractéristiques sont les suivantes: *d*+*i* se lit *z: dice (zice); l*+*i* précédé ou suivi de *a, e, i, o, u,* se lit *i: cali, eli, volie (cai, ei, voie); qu* se lit *c: quand, quare, quum (când, care, cum); si* se lit *şi; ti,* lorsqu'il n'est pas précédé de *s,* se lit *ţi; ç* a la valeur que possède actuellement *ţ: façie, ghiaçie (faţă, ghiaţă).* Après avoir établi ces règles, Micou mentionne en passant les diphtongues pour s'arrêter ensuite à l'apostrophe. Nous reproduisons ci-dessous le passage qu'il lui consacre pour donner une image plastique du système orthographique de l'écrivain: „Quand' un cuvent se gata cu vocale, si quare vene, anche incepe cu vocale, atunci, in cuventul cel dennainte se pote lassa vocalea, si a se pone apostroph (’); iar de incepe cuventul ce vene cu *in,* atunci se lassa *i* si se pone *(’)* adeque: *n'am, s'au dus la'ntrare.* — Tot cuventul quare se gata in *a,* de nu va fi apostrophit, au doui *aa,* au *ea, ia* au *a* nu va fi suprainsemnat, se dice quasi ѣ. In vorbe in tempul presente de acum, unde de multi se dice, *am* se dice ѣмъ, *laudam noi* лѣѕдѣмъ; dar de sint doi *a,* au *aua,* se dice *laudauiam,* лѣѕдамъ, si este in tempul ce treceua. *Au* se pote dice qua si ◦ quum place omului“ (Quand un mot se termine par une voyelle et que le mot suivant commence également par une voyelle, on peut dans le premier de ces mots remplacer la voyelle par une apostrophe (’); et si le mot suivant commence par *in,* on remplace *i* par une apostrophe, ainsi: *n'am* (je n'ai), *s'au dus la'ntrare* (ils sont allés à l'entrée). Tout mot se terminant par un *a,* si cet *a* n'est pas remplacé par une apostrophe, ou par deux *a,* ou par *ea, ia,* ou par un *a* accentué, on prononcera ѣ. Dans la première personne des verbes au

présent, *am* se prononce ѣм: *laudam noi* лъѕдѣм (nous louons); mais s'il y a deux *a* ou *aua*, on dit *laudauam* лъѕдам et il s'agit alors d'un passé. *Au* peut également se prononcer о suivant les goûts).

Les indications sommaires du *Livre de prières* ne faisaient que précéder une oeuvre importante qui devait paraître à Vienne en 1780 sous le titre de: *Elementa linguae daco-romanae sive valachicae*. Les matériaux de ce livre avaient été assemblés de longue date par Samuel Micou, qui en avait détaché les observations orthographiques mentionnées ci-dessus. Mais l'ouvrage est revu par Georges Şincai qui lui ajoute également une préface, aussi paraît-il sous le nom de ces deux auteurs. La seconde édition, soumise à une minutieuse revision, devait être publiée en 1805 et ne porter que la signature de Şincai.

Dans la préface qu'il composa pour la première édition, Şincai affirme qu'il s'agit de la première grammaire roumaine: „ut memineris" dit-il, „hanc grammaticam primam esse quae in dacoromana lingua lucem adspexerit". La préface qui accompagne l'édition de 1805 et où il se réfère à la première édition de l'ouvrage reprend cette affirmation qui serait exacte si par „lucem adspexerit" il fallait entendre seulement qu'elle a été imprimée. Sans cette réserve ,on peut se permettre d'observer que la grammaire de Démètre Eustatievici l'a précédée de longue date. Plus loin, Şincai avoue que sa grammaire ne prétend pas perfectionner la langue, et que sa seule ambition est de fixer des règles d'utilité générale. Un livre de ce genre ne pouvait manquer de combler les voeux d'un nombreux public. Dans ces deux préfaces, l'auteur reprend certaines idées: il affirme d'abord que la langue étudiée est le daco-romain: dace, non parce qu'elle descend d'une langue quelconque parlée par les Daces, mais parce qu'elle est en usage sur le territoire de l'antique Dacie. Dans son essence elle n'est autre chose que du latin corrompu. Plus loin, il parle des vastes espaces sur lesquels se trouve disséminé le peuple roumain: Dacie, Péninsule Balkanique et très loin vers l'Orient. En 1805, il devait insister sur les noms qui désignent de nos jours les Roumains et sur ceux par lesquels ils étaient connus autrefois. Il se fonde sur ces divers arguments pour souligner l'importance que présente l'étude du roumain. Outre son intérêt scientifique,

BCU Cluj / Central University Library Cluj

cette étude présente encore un indiscutable intérêt pratique pour ceux qui voyagent dans ces contrées ou qui entretiennent des relations commerciales avec leurs habitants.

Il reconnaît en 1805 que les règles exposées dans la grammaire de 1780 étaient trop compliquées et que si l'on avait suivi cette voie, on serait parvenu à un système orthographique tout aussi impossible que celui du français. Ce fait l'a déterminé à entreprendre une simplification. Ces règles simplifiées ont déjà été exposées par lui dans une *Epistola... ad Ioannem de Lipszky*, où il parle des alphabets cyrilique et latin. Mais, allant encore plus avant dans la voie des simplifications, la grammaire de 1805 borne ses préoccupations orthographiques à l'alphabet latin. Le dernier fait souligné par Şincai dans cette seconde préface est le lien étroit qui rattache le roumain au latin: il suffirait à un homme connaissant à fond le latin d'étudier le chapitre relatif à la corruption des mots latins en roumain pour apprendre sans effort cette dernière langue.

La grammaire est divisée en trois parties: orthographe, étymologie et syntaxe. La première édition comprend en outre des annexes: a) *De formandis daco-romanis vocibus ex latinis;* b) *Vocavullar romanesc si latenesc* (Vocabulaire roumain et latin); c) *Forme de vorbit despre lucrurile ceale ce mai adeseori vin în cuvântare* (Expressions courantes). Dans la seconde édition, la première annexe fait partie du corps même de l'ouvrage et elle est remplacée par un chapitre consacré à la prosodie.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Quelques exemples isolés suffiront pour mettre en lumière à la fois l'esprit dont l'oeuvre est animée et l'évolution réalisée d'une édition à l'autre. C'est ainsi qu'en 1780, la consonne *l* donnait lieu aux règles suivantes: „I. Initio vocis, vel ante, vel post consonantem positum, aut duplicatum pronuntiatur ut simplex *l* latinum, e. g. *Làrg, largus; Flore, flos; Selbátec, silvaticus; Valle, vallis; Cauall, caballus.* — II. In medio inter duas vocales, et in fine vocis cujuslibet, si sit simplex, pronuntiatur ut *r* latinum, e. g. *Mol'a, mola; Angel', angelus.* Lege *Mora, Anger.* — *Nota.* Regulàm hanc secundam dedimus, quò facilius voces a Latinis deducamus, et ut ostendamus, hanc esse generalem litterae *l* corruptionem: per hoc tamen licebit cuique loco *l*, quod semper debet notari spiritu aspro, etiam *r* scribere". Toutes ces

règles compliquées inventées à seule fin de rendre plus visible la dépendance dans laquelle se trouve le mot roumain à l'égard du terme latin, sont supprimées dans la seconde édition, de même que les règles relatives à *d+i* qui se lisait *z (dieu, dice, zieu, zice)*, à *ct* qui se lisait *pt (lacte, lapte)*. Sont maintenus *qu=k(c); t+i=ţ* (s'il n'est précédé de *ş); ç=ţ*. „More Italorum" doivent être lus les sons *c, g*, suivis de *e, é, ea, i;* quant à *j* il se laisait „more Gallorum"; pour *ş*, il propose un signe distinct: ſ.

Nous donnons ci-dessous quelques exemples parallèles empruntés aux divers chapitres de la grammaire et qui prouvent qu'aux différences orthographiques correspondaient des préoccupations beaucoup plus profondes. Citons d'abord quelques mots isolés:

1780	1805
cane	*caine*
muliere	*muiere*
ell, eli	*iel, iei*
fili	*fii*

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Signalons au chapitre des déclinaisons:

I.		
S.	*Bon-ul hom*	*Bun-ul om*
	Hom-ul bon	*Om-ul bun*
Pl.	*Boni-i homeni*	*Buni-i oameni*
	Homeni-i boni	*Oameni-i buni*
II.		
S.	*Hom-ul ell máre*	*Frate-le cel dulce*
	Ell hom máre	*Cel cucernic prunc*
Pl.	*Homeni-i eli mári*	*Fraţi-i ce-i dulci*
	Eli homeni mári	*Ce-i cucernici prunci*

Le présent de l'indicatif du verbe *a fi* (être) se présente de la façon suivante:

eu sent	*io sînt*
tu eſti	*tu ieſti*
ell e	*iel e*, ou *iéste*
noi sentem	*noi sîntem*
voi senteti	*voi sînteti*
eli sent	*iei sînt*

L'imparfait de l'indicatif se terminait en 1780 par *-auam*, en 1805 il se simplifie et devient *-áám (laudauam*, à côté de *laudáám);* le passé simple se simplifie également et de *-áui* passe à *-ái.*

Le même principe est observé dans les autres chapitres du livre, ce qui nous permet d'affirmer que la seconde édition de l'oeuvre présente une orthographe et une langue bien plus proches de celles qui se sont imposées de nos jours. Il est vrai que Şincai maintient certaines formes proposées antérieurement et qui sont de nature à mettre en évidence la latinité de la langue roumaine: *quand* au lieu de *când;* il est non moins vrai que dans la seconde préface il insiste plus que jamais sur ce caractère latin de la langue; il n'en reste pas moins que l'édition de 1805 se ressent du fait que l'auteur venait de passer quelques années en Italie: les concessions qu'il fait à l'orthographe phonétique sont évidentes et doivent être attribuées à l'influence de l'italien.

Ces concessions, Şincai les avait déjà consenties dans l'étude mentionnée plus haut, *Epistola Georgii Sincai de Eadem ad spectabilem et clarissimum virum Ioannem de Lipszky,* publiée à Buda en 1804. Şincai y affirme que les inscriptions latines conservées en Dacie et la conversion des habitants de la province au christianisme sont autant de preuves que la population colonisée savait écrire. Il croit également qu'on s'est d'abord servi de l'alphabet latin qui fut remplacé par l'alphabet gothique lors de la venue des Goths; quant à l'alphabet cyrillique, il est certain qu'il n'a été introduit que très tard et qu'il a fallu l'adapter pour qu'il pût rendre les sons roumains. Il est intéressant de remarquer que le système orthographique proposé à ce sujet par l'auteur adopte la solution italienne pour *ce, ci, ge, gi, che, chi, ghe, ghi.*

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Samuel Micou s'est prêté lui aussi à certaines concessions que nous pouvons suivre dans la préface de l'*Acatistul* (Litanies) publié à Sibiu en 1801. Il y propose un système orthographique fondé sur l'alphabet latin et les règles qu'il énonce ont le mérite de la simplicité; certaines d'entre elles (*c, g,* suivies de voyelles palatales) nous mènent également vers l'orthographe italienne; les autres, comme par exemple l'introduction de l'accent circonflexe pour rendre le son voilé *â,* devaient s'imposer,

avec de légères modifications, aux systèmes orthographiques ultérieurs.

Exclusivement latiniste dans ses premières manifestations, l'activité philologique de ces deux écrivains transylvains reflète dans une large mesure les vues de Micou, ainsi qu'en font foi les nombreuses correspondances qui existent entre les *Eléments* de 1780 et le *Livre de prières* de 1779. Les concessions faites ultérieurement à l'italianisme sont dues à Şincai, qui leur donne d'ailleurs l'expression la plus catégorique. Ces concessions, loin d'affaiblir l'influence du latinisme, ne visent qu'à fournir au roumain d'autres points d'appui au coeur même de la romanité. Mais ce qui n'était chez ces deux auteurs que de brèves notations devait s'étaler en pleine lumière dans les écrits du troisième représentant de la Renaissance transylvaine, Pierre Maior.

Le problème des origines de la langue apparaît élémentaire aux auteurs de la grammaire de Vienne: cette langue descend du latin auquel leurs études les avaient familiarisés. Le chapitre relatif à la corruption des mots latins en roumain nous montre que les deux écrivains rattachent le roumain au latin classique.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

L'étude des origines ne leur fait pas perdre de vue le présent. Dans l'*Introduction* au *Catéchisme* de 1783, Şincai pose le problème du roumain littéraire et la solution à laquelle il s'arrête mérite d'être signalée car elle devait trouver des adeptes au siècle suivant. „Je me suis toujours efforcé de n'employer dans mes écrits que des mots purement roumains et de les choisir dans les régions où l'on parle le mieux notre langue; je n'ai été guidé que par le souci de me conformer à la volonté de notre très puissant empereur qui désire que s'enrichissent les langues de tous les peuples et partant la nôtre. C'est pourquoi, lecteur, lorsque tu rencontreras un mot ou une expression qui te paraîtront nouveaux ou étrangers, n'imite pas ceux qui n'ont jamais songé au bien public, mais se sont contentés de fainéanter et de dire du mal des hommes qui se sont fait un nom et une réputation par leurs bonnes actions et par leur mérite, — au lieu de me juger, prends ce livre et lis-le". Dans ces lignes où s'affirme la conception de l'auteur, se glisse une note polémique. Le livre était destiné aux masses parlant le roumain de la façon qui leur

était habituelle et non comme l'eussent désiré certains philologues latinisants. Et comme il se proposait un objectif immédiat, il ne pouvait faire un saut de plusieurs siècles en arrière pour demander au passé les paradigmes de la langue qu'auraient dû parler les dignes successeurs des grands Romains d'autrefois. La réforme qu'imagine ici l'écrivain se limite à une sélection: la langue littéraire doit choisir dans les dialectes les éléments dont elle a besoin pour réaliser une entité à part qui ne sera viable que dans la mesure où chacun de ces éléments pourra être identifié dans le parler d'une des régions roumaines. La question qui se pose ici de toute évidence est de savoir suivant quels principes se fera la sélection des matériaux destinés à entrer dans la langue littéraire. La réponse est claire pour un écrivain de la Renaissance transylvaine; il doit choisir dans la langue vivante du peuple tout ce qui rapproche celle-ci de la langue que parlaient ses ancêtres. De cette manière, l'affirmation de Şincai ne fermait pas toutes les portes au latinisme, mais elle n'était pas davantage de nature à falsifier radicalement l'esprit de la langue.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

59. C'est à Pierre Maior que nous devons l'expression la plus claire du credo philologique latiniste. Nous avons déjà mentionné sa *Disertaţie pentru începutul limbii române* (Dissertation sur les origines du roumain) où il exposait pour la première fois son point de vue en la matière. Il nous faut encore citer *Orthographia romana sive latino-valachica, qua penetralia vocum reserantur*, Buda, 1819; *Dialog pentru începutul limbei română între nepotu şi unchiu* (Dialogue entre un oncle et son neveu sur les origines du roumain), Buda, 1819, qui a paru comme annexe à l'*Orthographia* et a été reproduit avec cette dernière dans le *Lexicon* de 1825. Certains fragments de ses manuscrits ont été publiés par Cipariu dans son *Archivu* sous le titre: *Disertaţie despre articlii limbei româneşti* (Dissertation sur les articles en roumain), étude qui aurait dû comprendre deux parties: *Pentru firea articlilor* (De la nature des articles) et *Despre întrebuinţarea articlilor* (De l'emploi des articles). Cette étude a été reprise en latin sous le titre *De articulo*. Il nous a donné en outre certains *Fragmente sintactice* (Fragments syntactiques) et un

article sur les parties du discours: *De partibus orationis in genere.*

Pour établir l'ascendance du roumain, Maior se voit obligé d'insister sur le latin dont il étudie les origines et le développement. Dans sa *Disertație pentru începutul limbei românești*, il soutient, d'après Eutropius, que le latin était la langue parlée dans le Latium. Elle a été corrigée et enrichie par Latinus, roi du Latium, auquel elle emprunta son nom. On ne saurait préciser en quoi consistent les modifications apportées par ce dernier, mais il est clair que pour Pierre Maior la langue ainsi modifiée devint une langue spéciale que l'on ne pouvait apprendre en vivant au milieu du peuple, mais seulement à l'aide de la grammaire. La langue populaire qui a donné naissance au latin savant a été soumise elle-même à bien des vicissitudes: le peuple romain a peu à peu absorbé les peuples environnants qui parlaient d'autres langues que la sienne, et qui ne pouvaient manquer d'exercer leur influence sur celle-ci. Il cite comme exemple le terme *multae* dans lequel Varro voyait un terme sabin et non latin. Ces langues ont influencé le latin cultivé, mais de façon moins décisive que ne l'a fait le latin populaire: né du latin vulgaire, le latin savant est soumis de la part de ce dernier à une action continuelle. Ce processus aurait dû rapprocher de plus en plus les deux langues, mais les choses ne sont pas aussi simples qu'elles le paraissent: c'est que l'influence du latin vulgaire a été contrebalancée par celle du grec qui a fait du latin savant une langue à part, incomprise du bas peuple.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Il y a plus. Le latin vulgaire lui-même manquait d'unité. Au fur et à mesure que s'étendait l'empire romain, s'élargissait l'aire où le latin était parlé, mais chacun des peuples de l'Italie qui l'adoptaient devait lui imprimer des particularités dénotant l'influence de la langue utilisée jusqu'alors. Aussi le latin vulgaire parvient-il avec le temps à présenter d'importantes différences d'une région de l'Italie à l'autre, à constituer de véritables dialectes.

Mais l'histoire de la langue latine n'enregistre pas seulement ces différences d'ordre spatial, elle en connaît également qui sont d'ordre chronologique. Ces dernières sont dues surtout aux peuples barbares, au premier rang desquels se trouvent les

Lombards qui ont envahi l'Italie et s'y sont établis. Sous l'influence de la langue que parlaient ces derniers, le latin vulgaire est soumis à un rapide processus de corruption et acquiert, d'un siècle à l'autre, des caractères distincts.

Ces diverses considérations poussent Pierre Maior à se demander: Qu'est-ce que le roumain? Pas un instant les Daces ou la langue que parlaient ces derniers ne lui viennent à l'esprit: ce problème avait été résolu une fois pour toutes dans les premiers chapitres des *Origines*. La langue roumaine ne peut donc être qu'une langue latine, — elle n'est autre que le latin populaire que parlaient les colons amenés en Dacie par Trajan. Comme ces derniers avaient été recrutés dans toutes les régions de l'Italie, le roumain ne pouvait manquer de refléter certaines particularités du latin italien. Pierre Maior voit des exemples de ces particularités dans la postposition de l'article et dans l'assombrissement des voyelles: *ă, â*. Dans le même ordre d'idées, il mentionne que la province a été colonisée au début du II-ème siècle après Jésus-Christ; la langue que les colons parlaient était le latin vulgaire de l'Italie du II-ème siècle et c'est cette langue qui se trouve à la base du roumain.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Et Maior entend tirer de ce fait certaines conclusions. Il affirme clairement que la langue latine classique est fille de la langue vulgaire; or comme cette dernière se confond pour lui avec le roumain, il s'ensuit logiquement que la langue latine classique est non la mère mais bien la fille du roumain. „La vérité, comme on l'a vu plus haut, c'est que le latin vulgaire, loin de provenir du latin savant, a donné naissance à ce dernier. Aussi, bien que nous ayons accoutumé de dire que la langue roumaine est fille du latin correct, si nous voulons parler juste nous dirons que la langue roumaine est la mère de la latine". La seule objection que redoute sur ce point l'écrivain est la suivante: Comment une fille aussi éclatante que la langue latine classique peut-elle avoir une mère aussi mal dégrossie que la langue roumaine? Mais une analogie lui fournit l'explication de ce mystère de l'eugénie linguistique: „les roses les plus belles ne poussent-elles pas sur des épines?", et certains des plus fameux empereurs ne descendent-ils pas d'une mère de basse extraction?

Avec la deuxième conclusion qu'il tire de ses affirmations antérieures, l'écrivain se trouve sur un terrain plus solide. Soumis à un processus accéléré de transformation, le latin d'Italie accuse bientôt des différences essentielles avec la langue parlée dans le même pays au début du second siècle après Jésus-Christ, c'est-à-dire avec le latin véritable. Encore qu'il ne l'affirme pas clairement, Pierre Maior n'en laisse pas moins entendre que le latin le plus pur est celui qui se parlait en Italie lors du départ des colons pour la Dacie. Mais comme on l'a vu, le latin parlé en Italie se corrompait à la longue s'éloignant ainsi, non seulement du latin du II-ème siècle, mais encore du latin de Dacie, du roumain. A l'encontre de la première langue, celle-ci conserve ses caractères initiaux: Pierre Maior est tout aussi catégorique lorsqu'il s'agit de protéger les colons de Dacie de l'influence des envahisseurs barbares que lorsqu'il lui faut les défendre contre les Daces. Les Roumains ont pu vivre sous le joug des barbares, ils ont même pu à un moment donné faire la guerre dans les rangs de ceux-ci, mais leur langue n'a jamais été altérée par le contact des idiomes étrangers, elle a préservé par-dessus tout „la pureté de sa structure interne". C'est ce qui s'est passé avec les Goths par exemple: le manque profond d'affinité entre leur langue et le roumain était une garantie que cette dernière se maintiendrait pure. Et Pierre Maior qui est passé maître dans l'art des explications par analogie appelle à sa rescousse les Saxons de Transylvanie, qui vivent depuis six cents ans aux côtés des Roumains sans avoir exercé la moindre influence sur la langue de ceux-ci. Il s'ensuit que si l'on veut connaître la véritable physionomie du latin ce n'est pas à l'italien qu'il faut s'adresser, mais bien au roumain.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Certes, on ne saurait nier l'influence slave, mais elle s'est exercée sur le lexique et non sur la structure interne de la langue. Et, pour étayer cette assertion, Maior établit entre la déclinaison slave et la déclinaison roumaine et italienne un parallèle qui lui permet de souligner les différences essentielles qui existent entre le roumain et le slave et les ressemblances, essentielles également, qui s'observent entre le roumain et l'italien. Tout ce chapitre constitue un modeste précurseur de la grammaire comparée qui devait connaître plus tard un si large essor.

Parmi les idées que lançait Maior dans la discussion, celles que lui inspirait son fanatique amour de la Rome antique étaient vouées à la disparition, mais nombreuses sont celles que le développement ultérieur de la science a vérifiées. Il convient tout d'abord d'enregistrer la distinction très nette qu'il établit entre le latin classique et le latin vulgaire, et sur laquelle repose de nos jours l'étude des langues romanes. Il apparaît comme un précurseur lorsqu'il affirme que chacune des langues romanes reflète un certain moment du développement du latin: le roumain reproduit le latin du II-ème siècle après Jésus-Christ; l'espagnol reflète le latin parlé à la date où fut colonisée la Péninsule Ibérique, etc. Cette idée devait trouver des adeptes au XIX-ème siècle et bien qu'elle ne soit plus en faveur de nos jours, elle n'en montre pas moins l'acuité des vues de l'écrivain roumain. Il fait également figure de précurseur lorsqu'il propose d'appliquer la méthode comparative pour reconstituer le latin vulgaire: il croit que la comparaison des formes conservées dans les langues romanes devrait permettre de rétablir la physionomie de la langue d'où elles dérivent toutes. Ce fait est admis de nos jours par la philologie romane, mais son affirmation à l'époque de Pierre Maior constituait une véritable révolution. L'écrivain roumain a conscience que le vocabulaire des autres langues néolatines est plus riche en éléments d'origine latine, mais il connaît également la cause de cette infériorité du roumain: l'Ecole et l'Eglise ont contribué dans les autres langues à enrichir le patrimoine de mots latins, tandis qu'en roumain ces deux institutions ont ouvert les portes aux mots slaves. Mais, du point de vue de la grammaire, la langue roumaine se trouve à la tête de ses soeurs. Il est vrai, poursuit-il, qu'une partie des mots latins qui existent en roumain ne paraissent pas latins à première vue car leur éclat est voilé par l'alphabet slave „qui a recouvert de suie leur noble figure et les tient enfermés sans espoir de salut dans cette noire enveloppe! Combien de fois, dans l'incertitude où je me trouvais sur l'origine d'un mot, ne m'est-il pas arrivé de l'écrire en caractères latins: aussitôt son visage latin se révélait triomphalement et semblait me sourire, tout heureux qu'il était d'avoir échappé à l'esclavage et aux humiliantes loques cyrilliques".

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Ces idées font de Maior le véritable fondateur du latinisme philologique chez les Roumains. Certes, il est impossible de ne pas tenir compte également de la contribution de Şincai et de Micou, mais le seul qui ait réussi à conquérir pour l'idée romaine les vastes perspectives que nous venons de présenter est Pierre Maior.

Mais il a encore d'autres mérites. Le contact avec la colonie aroumaine de Budapest éveilla son intérêt pour le langage de celle-ci. En 1808 Georges Roja publia son étude sur les Roumains transdanubiens et en 1809 paraissait *Măestria ghiovăsirii românești cu litere latinești* (L'art de lire en roumain avec des caractères latins) du même écrivain. C'est à ces ouvrages et à l'étude publiée antérieurement par Thunmann que l'écrivain roumain emprunte les informations dont il a besoin au sujet des Aroumains. Il s'intéresse à leur histoire dans les derniers chapitres de son *Histoire des origines des Roumains* et se montre à plus d'une reprise préoccupé de leur langue. Maior affirme que le roumain connaît deux dialectes principaux: le dacoroumain et l'aroumain. Il note à l'intérieur du dacoroumain certaines différences régionales, mais elles lui paraissent trop faibles pour pouvoir constituer des dialectes distincts. Le dialecte aroumain l'intéresse tant par sa structure grammaticale que par son lexique. En ce qui concerne le vocabulaire, il constate en premier lieu une puissante influence grecque et d'autre part la présence d'un certain nombre de mots latins qui n'existent pas en dacoroumain et qu'il s'efforce d'acclimater dans la langue littéraire: *ma, escu*, etc. Aussi, bien que ses recherches n'englobent pas toutes les branches du peuple roumain, on peut affirmer que par ses efforts pour pénétrer au coeur même des dialectes, Pierre Maior est l'un des créateurs de la dialectologie roumaine.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Mais cette recherche des mots d'origine latine dans les parlers régionaux dacoroumains ou dans le dialecte aroumain, nous fait entrevoir un autre aspect des préoccupations de l'écrivain. Le roumain, dont l'aspect rébarbatif provenait des mots empruntés aux Slaves, pouvait être purifié. Mais il ne fallait pas se borner à remplacer les éléments slaves par leurs correspondants latins. Dans certains cas, il devenait nécessaire d'emprunter des néologismes. Ces derniers ne devaient jamais rem-

placer les anciens mots roumains d'origine latine et il convenait d'observer une certaine hiérarchie dans le choix des langues auxquelles on avait recours: le latin venait en tête, puis l'italien; les autres langues romanes suivaient de loin. Si par son purisme latin Pierre Maior est l'un des initiateurs d'un courant qui, avec Cipariu, Massim et Laurian allait bientôt devenir un danger pour la langue roumaine, il n'en a pas moins, par cette conception du néologisme, indiqué la voie la plus naturelle que devait suivre cette langue dans son évolution. Le développement ultérieur de la culture roumaine a renversé l'ordre qu'il avait établi et donné la préférence aux termes empruntés du français. Mais à l'époque où il écrivait, ses études et son expérience faisaient de la solution latino-italianiste la seule logique.

Le purisme de Maior n'est donc pas exclusivement latin; il est à la fois latin et roman, mais parmi les langues romanes c'est à l'italien que vont ses préférences. Les rapprochements qu'il établit entre le roumain et l'italien sont parfois significatifs. Bien que cette dernière langue soit encore plus corrompue que le roumain, il n'en rapporte pas moins l'opinion de Laurent Toppeltin suivant lequel, à une date où l'italien n'était pas cultivé par les grands écrivains de l'Italie, cette langue ressemblait à s'y méprendre au roumain. C'est sur cette conception qu'Héliade Radulesco allait fonder plus tard son système italianisant qui devait lui fournir une conclusion des plus intéressantes: puisque le roumain était alors parfaitement semblable à l'italien, il s'ensuit que les grands écrivains italiens ont perfectionné une langue qui était à la fois la leur et la nôtre et que nous n'avons qu'à recueillir les fruits de leur activité.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Les répercussions que devait avoir l'italianisme de Maior montrent bien la différence qui le sépare de celui de Micou ou de Şincai. Tandis que ceux-ci se limitaient à des données orthographiques que Maior adopte d'ailleurs lui aussi, ce dernier envisage les choses de plus près, il indique des directions et suggère des solutions qui devaient pendant longtemps donner à ses successeurs matière à réflexion.

60. Pierre Maior a joué un rôle capital dans la rédaction du *Dictionnaire* publié à Buda en 1825. L'importance de cette oeuvre

tient d'abord au fait que c'est le premier dictionnaire étymologique roumain de vastes proportions. La voie avait d'ailleurs été préparée par toute une série d'ouvrages lexicographiques. Sa préface nous apprend qu'il a été commencé par Samuel Micou et continué par Coloşi qui a considérablement enrichi le dictionnaire de Micou. Coloşi a également mis à contribution le dictionnaire de Paul Iorgovici, dont le manuscrit lui avait été confié dans ce dessein. Après lui, l'oeuvre est continuée par le père Corneli, mais ce dernier ne put, lui non plus, la mener à bonne fin car il en fut empêché par ses autres occupations. En 1819, Pierre Maior demande que l'oeuvre lui soit confiée et l'année suivante il entreprend de reviser tous les matériaux déjà réunis et d'établir au surplus l'étymologie des mots, mais la mort le surprit avant qu'il eût achevé la mission dont il s'était chargé. La partie mise au point par lui ne va que jusqu'à la lettre H. Comme on l'a vu, il est également l'auteur des deux études qui précèdent le dictionnaire et qui traitent de l'orthographe roumaine et des origines du roumain. L'oeuvre fut reprise par I. Teodorovici, curé orthodoxe roumain de Buda et par le frère de ce dernier Alexandre Teodori, docteur en philosophie et en médecine. Leur activité suit les lignes tracées par Pierre Maior, bien qu'ils s'écartent sur certains points des explications proposées par celui-ci. L'ouvrage paraît sous le titre: *Lesicon românescu-latinescu-ungurescu-nemţescu, care de mai mulţi autori, în cursul a trideci şi mai multor ani s'au lucratu* (Lexique roumain-latin-hongrois-allemand rédigé par divers auteurs pendant trente ans et plus).

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Certes, il existait auparavant des dictionnaires roumains, mais les multiples préoccupations dont font preuve les auteurs de celui-ci le situent sur un plan à part. Tout d'abord l'étymologie. Ce qu'ils entendent par là ressort clairement de quelques exemples. Comme ils partageaient les vues des latinistes, ils s'attachent à rapprocher une série de mots roumains de certains termes latins. D'autre part, ils s'efforcent d'écarter des vocables de circulation limitée lorsqu'il est impossible de leur découvrir une origine latine quelconque. Pour mettre en lumière ce procédé, nous allons emprunter quelques exemples aux chapitres dus à l'auteur qui nous intéresse particulièrement, à Pierre

Maior. Evidemment, nous n'insisterons pas ici sur les nombreuses explications qui se justifient: étudiant la façon dont les mots roumains dérivent du latin, les auteurs ont établi presque intégralement le système des lois phonétiques de la langue. Mais ils tombent trop souvent dans de regretables excès. C'est ainsi que Maior dérive le mot *bârfeală* (médisance), dont l'origine est restée incertaine jusqu'à ce jour, du latin *fabella* „per metathesim et antithesim"; *cleşte* (tenailles) qui est d'origine slave est dérivé de *forceps*, grâce à d'ingénieuses explications: „detrita prima syllaba, interjecta *l*, ac *p* muta (ta) in *c*, quod perfamiliare est Valachis". Pour *ban* (monnaie) il nous renvoie à *pecunia;* pour *cimilitură* (énigme) à *similitura*, de *similitudine; răsmiriţă* (révolution) est dérivé de *re* et *militia*, et *slobozesc* (je mets en liberté) de *solvo*. Mais l'étymologie la plus intéressante paraît bien être celle du mot *clopot* (cloche): „a lat. *campana*, per antithesim et epenthesim, vel a lat. *clocca*, campana, vel a *clango*". En proposant d'un seul trait de plume trois explications, Maior lui-même souligne la faiblesse de son procédé.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Une partie de ces exemples figurent dans le corps du dictionnaire, les autres sont empruntés à la dissertation de Maior sur l'orthographe roumaine. Ce dictionnaire où triomphe la philologie de la Renaissance transylvaine est une oeuvre collective sans doute, mais chacune de ses pages laborieuses a été modelée suivant l'esprit de Pierre Maior, qui y trouva dans ses dernières années le hâvre de paix dont il avait besoin: composé dans le refuge où il s'efforçait d'oublier la méchanceté et la sottise de certains de ses contemporains, ce dictionnaire est le don suprême qu'il dédia à son peuple.

Tous les patients efforts de Micou, toute l'activité orageuse de Şincai se trouvent assimilés, dans leurs attitudes fondamentales et dans leurs conclusions, par l'oeuvre de Pierre Maior. Et tandis qu'affluaient vers son oeuvre, comme les ruisseaux vers le fleuve, les efforts de ses devanciers, sa personnalité donnait leur orientation définitive aux sentiments et aux aspirations qui définissent pour nous la Renaissance transylvaine. Lui qui a connu de ce courant les moindres remous a été choisi par les divinités protectrices de la nation pour transmettre à la génération suivante le flambeau allumé par la sienne.

61. Les idées mises en circulation par ces écrivains vont être reprises et développées, jusqu'à en être méconnaissables parfois, par certains adeptes du credo latiniste. Le premier d'entre eux est Budai-Deleanu. Peu connu et surtout mal connu à ses débuts, l'auteur de la *Ziganiade* est surtout apprécié pour son activité philologique et historique, c'est-à-dire pour cet aspect de son oeuvre qui s'encadrait le mieux dans le mouvement transylvain. Cette oeuvre n'était d'ailleurs pas connue directement. Budai-Deleanu n'a guère été répandu dans les milieux scientifiques parce que ses écrits, dont les manuscrits étaient restés en Pologne, n'ont été accessibles aux savants roumains que très tard, dans la seconde moitié du siècle dernier. Jusqu'à ce jour, presque rien de cette oeuvre n'a été publié.

On a attribué à Budai-Deleanu la traduction de quelques ouvrages juridiques de caractère joséphiniste: *Rânduiala judecătorească de obște* (Dispositions judiciaires d'ordre général), Vienne, 1787 et *Pravila de obște asupra faptelor reale și pedepsirea lor* (Code pénal), Vienne, 1788. Mentionnons également *Carte trebuincioasă pentru dascăli* (Guide de l'instituteur), qu'il traduit en 1785, alors qu'il était copiste au ministère de la guerre à Vienne.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Ce ne sont d'ailleurs pas ses traductions, mais bien ses écrits historiques, philologiques et poétiques qui lui confèrent ses titres de noblesse dans le mouvement transylvain. De toutes ses oeuvres scientifiques, une seule a été publiée: *Kurzgefasste Bemerkungen über Bukowina*, ouvrage d'un caractère complexe: ce n'est pas seulement un livre d'histoire, mais une description de la province du point de vue historique, politique, administratif, social, — en un mot, une oeuvre bien différente de tout ce que nous a donné l'Ecole transylvaine et qui rappelle la *Descriptio Moldaviae* de Démètre Cantemir.

Son oeuvre historique se conserve dans une série de manuscrits dont la forme lacunaire ne nous permet pas de la reconstituer par le menu. Les thèmes qu'il se propose de développer sont au nombre de trois: une histoire de la Dacie, qu'il étudie depuis la Création juqu'en 1699; une étude sur l'origine des peuples qui habitaient la Transylvanie et une autre sur l'*Unio trium nationum*, ce pacte par lequel les Saxons, les Sicules

et les Hongrois de Transylvanie s'unissaient contre les Roumains de la province. Les deux premiers de ces thèmes lui auraient fourni les matériaux d'un traité dont le titre probable aurait été *De originibus populorum Transylvaniae comentatio cum notis et observationibus historico-criticis.*

Comme Pierre Maior, Budai-Deleanu est convaincu de la pureté romaine du sang roumain. D'après lui, les Daces ont été chassés de leur pays et refoulés vers le nord, si bien que la Dacie a pu être entièrement colonisée. Il croit encore que les Daces étaient d'origine slave et qu'ils ont donné naissance aux peuples slaves qui environnent les Roumains, en premier lieu aux Polonais. Il reprend les arguments que l'on connaît sur la continuité du peuple roumain en Dacie, ce qui lui fournit l'occasion de combattre non seulement Eutropius, mais encore Sulzer, suivant lequel le peuple roumain s'est formé au sud du Danube par le mélange des Roumains et des Bulgares; et enfin Engel, qui soutenait que les Roumains ne sont pas des Romains mais bien des Daces romanisés. En ce qui concerne l'origine des peuples habitant la Transylvanie, il affirme que les Sicules descendent des Scythes, que les Hongrois sont de race finnique et que les Saxons pourraient avoir eu des ancêtres appartenant aux tribus germaniques qui existaient en Dacie lors de la conquête romaine.

Il se rapproche également de Pierre Maior par certaines de ses idées relatives à la langue roumaine. Parmi ses ouvrages de caractère philologique, il convient d'enregistrer en premier lieu le *Lexicon* qu'il mentionne dans une lettre adressée à Pierre Maior et dont le permis d'imprimer lui est accordé au début de 1818. L'ouvrage devait avoir de vastes proportions: il devait comprendre 10 volumes et concernait non seulement le roumain, mais encore le latin, le grec, l'italien, le français et l'allemand. Mais pour pouvoir mener son oeuvre à bonne fin, l'auteur a dû restreindre son programme; il n'a donné que le dictionnaire allemand-roumain et roumain-allemand, de même que certains fragments de la partie consacrée au français. L'intérêt de cette oeuvre ne provient pas seulement de ses matériaux lexicographiques, mais encore de son introduction où Budai-Deleanu ne craint pas de poser certains problèmes que les autres latinistes

s'étaient bien gardés d'aborder: il montre que le roumain est chargé de mots d'origine étrangère et va jusqu'à établir des listes de mots de cette nature. Un fait qui mérite d'être signalé, c'est que l'auteur parle des emprunts lexicaux faits par le roumain à l'albanais et établit l'origine gothique d'une série de mots. Le second ouvrage philologique d'importance est intitulé *Temeiurile gramaticii românești* (Les fondements de la grammaire roumaine). Dans l'introduction de cette oeuvre, Budai-Deleanu préconise, lui aussi, un système orthographique basé sur l'alphabet latin et il n'épargne pas certains de ses devanciers, comme Molnar et Tempea, qui n'auraient évité l'alphabet latin que par crainte de devenir papistes. Il est particulièrement sévère à l'égard de Molnar: „Il suffit d'ouvrir la grammaire de Molnar pour abandonner toute envie d'étudier la grammaire". Il estime, lui aussi, que l'alphabet cyrillique pourrait être conservé dans les livres liturgiques, mais pour tous les autres domaines il propose l'alphabet latin qui correspond mieux aux exigences de l'époque. Il cite à ce propos l'exemple de la Russie qui possède un alphabet pour les livres religieux et un autre pour les livres profanes. Budai-Deleanu nous a également donné une grammaire roumaine écrite en latin, *Fundamenta Grammatices linguae Romaenicae seu ita dictae Valachicae usui tam domesticorum, quam extraneorum accomodata*, très parente par l'inspiration des *Temeiurile* mentionnés ci-dessus. L'oeuvre est datée de Lwow, 1812. Il s'étend ici sur les diverses formes du mot *Valaque* et montre que c'est le terme par lequel les peuples allemands et slaves désignaient les descendants des Romains. A la place de cette dénomination, il propose pour les Roumains celle de *Romaeni;* il discute également sur l'origine de la langue roumaine qu'il dérive, comme Pierre Maior, du latin vulgaire; il parle ensuite de certains grammairiens roumains parmi lesquels il mentionne Ienăchiță Vacaresco. Une opinion de l'écrivain qui mérite une mention spéciale c'est que le roumain ne représente pas, sous sa forme actuelle, la langue du peuple romain. De même qu'en Gaule le latin a été corrompu sous l'influence des langues que parlaient les Celtes, les Francs et les Vandales; en Italie sous l'influence des langues germaniques, de même le latin parlé en Dacie a été altéré par le contact avec les langues des

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Daces, des Goths, des Gépides, des Slaves et même dans une certaine mesure des Huns. Si fortes qu'aient été ces influences, elles n'ont cependant pas affecté la structure interne de la langue qui est demeurée latine et a donné un habit latin aux mots étrangers qu'elle avait adoptés et parmi lesquels l'auteur croit découvrir certains d'origine gothique: *cocoană, mal, osteneală.* Parce qu'il admet l'influence du dace sur le latin, Budai-Deleanu occupe une place à part dans le mouvement transylvain et ses vues se rapprochent de celles qui ont été adoptées de nos jours; d'autre part, du fait qu'il parle d'une influence des langues allemandes sur le roumain, il apparaît comme le précurseur de certaines théories germanisantes émises récemment. De plus, l'auteur de la *Tziganiade* ne pouvait manquer d'observer l'état dans lequel se trouvait de son temps le roumain en Valachie et en Moldavie, où le régime phanariote avait introduit un grand nombre de mots d'origine turque et grecque et où la noblesse marquait une prédilection pour ces mots étrangers, même lorsque le besoin ne s'en faisait pas sentir.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

62. Il n'y a pas lieu d'insister sur le dictionnaire que Bob, aidé de quelques collaborateurs, fait paraître à Cluj en 1822—1823. En revanche il nous faut mentionner l'activité d'un ancien professeur de Cluj et de Târgu-Mureș, Etienne Crișan (Körösi). Crișan est connu comme le traducteur de Métastase et de Gessner d'une part et de l'autre comme l'auteur d'un dictionnaire et d'un système d'orthographe roumaine. Son dictionnaire n'a pas été publié. Mais d'aucuns affirment que son manuscrit aurait été connu par les auteurs du dictionnaire de Bob. *L'Orthographia latino-valachica,* ouvrage où les tendances de latinisation se conjuguent avec l'influence italianisante, paraît à Cluj en 1805 et est accompagné du poème dont nous avons déjà parlé, *Luntre a de antea,* traduit d'après *Der erste Schiffer* de Gessner et publié non comme annexe littéraire, mais comme exemple de texte roumain écrit dans l'orthographe que préconisait l'auteur.

63. Si Budai-Deleanu se rapproche surtout de Pierre Maior, c'est plutôt la grammaire de Șincai et de Micou que rappelle la *Gramatica românească* de Radu Tempea. Imprimée en 1797 dans

le centre orthodoxe qu'était Sibiu, elle ne pouvait manquer de prouver les liens qui existaient entre la littérature roumaine de Transylvanie et celle des Principautés Danubiennes. L'oeuvre est aussi intéressante par son contenu grammatical que par l'introduction où l'auteur donne à des problèmes qui souvent le dépassent une solution à sa mesure. Tempea est persuadé qu'il existe une étroite connexion entre les diverses disciplines qu'il nomme „maîtrises". Aucune „maîtrise" ne peut s'apprendre sans les instruments nécessaires et ces instruments, ce sont les „maîtrises" apparentées qui les mettent à notre disposition: l'astronomie a besoin des mathématiques, la médecine ne peut se passer de l'aide de la physique, etc. Après les avoir toutes envisagées, il parvient à la „maîtrise des maîtrises" qui est la grammaire. Pendant longtemps, la grammaire n'a pas spécialement préoccupé les Roumains et c'est la raison pour laquelle ces derniers ont été privés de connaissances approfondies. Il est vrai que cette décadence du peuple roumain pourrait également s'expliquer par les fréquents changements de dominations auxquels il a été soumis. Aussi longtemps que la Dacie s'est trouvée sous la domination romaine, ses habitants ont parlé le latin, mais en 669, l'empereur Constantin Pogonat a conquis le pays et les Roumains ont dû s'efforcer d'apprendre le bulgare avec lequel leur propre langue a fini par se mélanger. Cette théorie, on le voit, empruntait certains articles au credo de Sulzer. A l'époque de l'écrivain, un phénomène analogue pouvait être observé en Transylvanie où les Roumains, qui vivent à côté des Hongrois et des Allemands, parlent une langue mélangée de mots allemands et hongrois; en Valachie où les Grecs fourmillent, certains mots grecs se sont introduits dans la langue, et dans le Banat, la présence des Serbes a déterminé l'adoption de certains mots d'origine serbe. La conversion des Bulgares au christianisme a constitué un autre malheur pour les Roumains, car ceux-ci sont obligés d'employer à l'Eglise des livres slavons. Très tard, il s'est enfin trouvé des hommes qui ont réveillé le roumain de sa longue torpeur, mais au lieu de s'adonner en premier lieu à la „maîtrise de la grammaire", on a d'abord traduit les livres sacrés. Le premier livre qui ait été imprimé en roumain lui paraît être la *Cazania* (Homélie) de Ghenadie, métropolite de Transylvanie,

BCU Cluj / Central University Library Cluj

qui paraît à Braşov en 1580. Mais c'est l'évêque Damascène de Râmnic qui entreprend vers 1730 les traductions les plus nombreuses; ses oeuvres sont écrites „dans un style et une langue très brillants, mais il emploie trop de mots slaves, mettant *vreme* au lieu de *timp* (temps), *slugă* au lieu de *serv* (serf, serviteur), *pricină* au lieu de *cauză* (cause)".

La naïveté de Tempea se teinte parfois de bon sens. Bien qu'il soit animé d'intentions puristes, il ne s'en demande pas moins s'il était vraiment possible de ramener la langue roumaine à son „original". Et dans ce cas, un autre danger se présenterait: cette langue se confondrait avec le latin et l'italien et ne serait plus comprise que des lettrés. Il estime que le métropolite Dosithée en Moldavie et Ienăchiţă Vacaresco en Valachie ont prouvé leur intention de purifier la langue, mais que ceux qui ont excellé dans ce domaine sont les Transylvains Molnar et Samuel Micou. Ils ont enrichi et assoupli le roumain et c'est pourquoi il leur souhaite de mener à bonne fin le *Lexicon* entrepris. Pour lui, Tempea, il se reconnaît leur tributaire dans ses efforts pour créer la „maîtrise du parler roumain". La même introduction trahit des velléités d'étymologie, car l'auteur affirme qu'il a „raccourci" certains mots roumains qui correspondent à des termes plus courts dans l'„original" de la langue, c'est-à-dire en latin: „*sore* (lat. *sol*) au lieu de *soare; omeni* (lat. *homines*) et non *oameni; duo* (lat. *duo*) et non *doao*". Et l'écrivain achève son introduction sur un trait de générosité: grâce à sa grammaire, les hommes seront préparés aux plus hautes études et sortant ainsi des ténèbres de l'ignorance, „ils verront le paradis".

Les définitions sont gauches et trahissent impitoyablement les limites spirituelles de l'écrivain. La grammaire par exemple, est d'une façon générale „l'art de comprendre le roumain, de bien parler et de bien écrire". Ainsi donc la grammaire ne concerne pas toutes les langues, mais seulement le roumain. La nomenclature nous réserve bien d'autres joies! L'auteur lui-même avoue qu'il donne le correspondant latin de chaque terme, afin de faciliter la tâche des écoliers qui voudraient apprendre le latin en même temps que le roumain. Ce procédé est le bienvenu pour nous également car il nous aide à nous

BCU Cluj / Central University Library Cluj

orienter dans la jungle de la terminologie „tempéenne". Pour Tempea, les sons se répartissent en *glasnice* (voyelles) et *neglasnice* (consonnes); viennent ensuite les *duoglasnice* (diphtongues) qui sont de deux sortes: les *duoglasnice ascunse* (diphtongues fermées) *(ea, iu, ia)* et les *duoglasnice arătate* (diphtongues ouvertes) *(ău, oŭ, ăi)*. Il y a deux espèces de noms: les *starnice* (substantifs) et les *mutarnice* (adjectifs); ils ont deux nombres: *singuratec* (singulier) et *multoratec* (pluriel), et plusieurs *căderi* (cas). La déclinaison d'un nom devient pour lui *aplecare*. Le verbe, à son tour, est *lucrătoriu* (travailleur), *pătimitoriu* (souffrant) et *neutru* (neutre); il a des *chipuri* (modes), des temps, des nombres et des *fețe* (personnes). Les degrés de comparaison sont: *temeielnic* (positif), *alăturător* (comparatif) et *covârșitor* (superlatif).

Mais cette gaucherie n'est pas sans excuses: dans le domaine de la terminologie grammaticale roumaine, Radu Tempea ne trouvait aucune règle établie: Șincai et Micou avaient écrit leur grammaire en latin, Molnar, comme on le verra plus loin, avait choisi l'allemand, quant à Ienăchiță Vacaresco, il s'était adressé à l'italien et au grec. Tempea aspirait à créer une terminologie grammaticale roumaine et s'il ne s'est pas trouvé de bonne fée pour lui indiquer le chemin de la réussite, sa tentative n'en reste pas moins significative et elle méritait d'être soulignée.

64. Une activité d'une tout autre importance est celle de l'écrivain du Banat Paul Iorgovici, qui parvient par des voies indépendantes à formuler un credo latiniste semblable à celui qu'avaient élaboré les écrivains de Blaj. Iorgovici est né à Vărădia, dans le département de Timișoara, en 1764. Il fit ses premières études dans son village et les poursuivit à Vârșeț où il apprit le serbe et l'allemand; il fait ses études secondaires à Seghedin et à Pojon. A Peste, il étudie la philosophie et le droit, puis il séjourne deux ans à Vienne où il suit des cours de droit public autrichien. De Vienne, il passe à Rome, où sa religion orthodoxe lui ferme au début les portes des écoles et des bibliothèques. Avec le temps cette interdiction est levée et Iorgovici passe son temps à recueillir les matériaux concernant l'histoire de son peuple. Il quitte Rome pour Paris où il jouit de la plus

complète liberté en ce qui concerne ses études. Mais il y parvient en 1790, à une époque où la Révolution faisait des pas de géant. Il assiste à l'exécution de Louis XVI et passe ensuite en Angleterre où il reste près d'un an. Il rentre enfin à Vienne où il devient secrétaire dans une chancellerie et correcteur des livres qui étaient imprimés à la typographie illyrienne. Plus tard, l'écrivain s'établit à Vârşeţ comme avocat de l'évêché; mais la publication en 1799 de ses *Observations* lui suscite des ennemis et entraîne sa comparution devant le tribunal et sa condamnation. Iorgovici reste en prison le temps nécessaire pour que ses manuscrits fussent découverts et détruits: les sentiments roumains qui animaient son oeuvre constituaient un danger qui devait être écarté le plus tôt possible. Il perd son poste d'avocat de l'évêché et ouvre une étude d'avocat dans la même ville; plus tard, il est nommé professeur de latin au lycée qui venait d'être fondé à Vârşeţ. Il mourut en 1808.

Parmi les manuscrits détruits au cours des recherches judiciaires figurait également un dictionnaire roumain-latin-français-allemand. A sa sortie de prison, Iorgovici entreprend de rédiger de nouveau ce dictionnaire en quatre langues. Le manuscrit en est resté à son neveu, qui le confia à Basile Coloşi lorsque celui-ci fut chargé de rédiger le dictionnaire de Buda. Le successeur de Coloşi, Jean Teodorovici, aurait voulu qu'il lui fût également confié, mais il semble qu'à cette date il était déjà perdu.

L'oeuvre qui assure à Iorgovici une place à part dans l'ensemble du mouvement philologique transylvain est intitulée *Observaţii de limba rumâneascâ* (Observations sur la langue roumaine) et parut à Buda en 1799. Elle a été imprimée pour la seconde fois par Héliade Radulesco dans *Curier de ambe sexe*. L'ouvrage est accompagné d'une préface où l'auteur s'efforce, comme tant d'autres l'avaient déjà fait, de prouver l'origine latine du roumain. Il suffit d'en citer quelques lignes pour découvrir ce qui avait pu exciter les sensibilités de ses adversaires: parmi les ancêtres des Roumains, certains furent si fameux que leurs noms ont été employés pour désigner des mois de l'année: juillet et août. Mais hélas!: „de même que la langue que nous parlons et les noms que nous portons témoignent que nous sommes les descendants de la nation romaine, de même notre

situation actuelle nous montre tellement déchus de notre ancienne splendeur que les termes scientifiques dont la racine est empruntée à la langue qui est nôtre nous paraissent étrangers". Mais le fait que le déclin des diverses disciplines scientifiques a entraîné la disparition des mots dont elles se servaient, ne constitue pas un mal sans remède: le roumain a conservé certains mots-racines d'où l'on peut dériver les différents termes dont l'emploi serait rendu nécessaire par le développement des sciences. Quelques lignes méritent ici d'être citées: „Si l'on ouvre les yeux de l'esprit pour pénétrer jusqu'à la racine des mots de notre langue, c'est-à-dire si l'on juge celle-ci non d'après les apparences, mais d'après sa nature véritable, on se rendra compte que les termes scientifiques qui font défaut au roumain se trouvent cachés dans les racines de notre langue, et ils n'ont été oubliés que parce que ces sciences ont connu chez nous le même déclin que la nation elle-même". Mais Iorgovici est persuadé que ces mots peuvent être ramenés à la vie lorsque l'idée qu'ils désignent devient une réalité.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

L'ouvrage comprend trois parties. La première est intitulée *Observaţii de limba rumâneascâ*, la seconde *Exemplurile* (Exemples) et la troisième *Reflexii despre starea Românilor* (Réflexions sur la situation des Roumains).

Certaines des idées esquissées dans cet ouvrage nous font voir que Paul Iorgovici partageait les vues qui avaient cours au sujet de la grammaire dans l'Europe du XVIII-ème siècle. Comme certains penseurs de l'Occident, Condillac surtout, il distingue le langage des signes et le langage parlé, — ce qui rappelle les notions de langage gestuel et de langage proférétique de la conception du philosophe des Lumières françaises. Sans qu'il soit possible de les rapporter avec précision à une source déterminée, les affirmations de l'écrivain roumain ne s'encadrent pas moins dans cette sphère d'idées.

Si intéressants que soient ces problèmes qui ouvraient les portes à la discussion sur l'origine et la nature du langage, Iorgovici ne peut s'y attarder longtemps. Les préoccupations du jour étaient autres: il fallait guider le roumain sur la voie du progrès, et c'était là l'objectif immédiat qui s'imposait à son activité. Les mots sont les signes arbitraires qui désignent les choses

et les idées. Pour comprendre, l'esprit humain a besoin qu'une idée ou qu'un objet soit désigné par un signe de cette nature, — aussi exclusif que possible, car la clarté du jugement est toujours en fonction du degré d'indépendance conquis, sur le plan de l'expression, par les notions diverses. Comme le nombre des mots n'atteindra jamais celui des nuances que peut revêtir une idée, il faut donc attribuer à un seul mot des sens multiples, mais l'idéal est d'éviter dans la mesure du possible, cette multiplication. Il croit avec raison que ce n'est pas en augmentant les sens d'un même mot que l'on enrichit une langue.

Partant de ce principe, Paul Iorgovici montre la nécessité de créer des moyens d'expression aussi nombreux que possible. Deux voies peuvent être suivies: les emprunts aux langues étrangères, la dérivation de mots nouveaux en partant de mots déjà existants dans la langue. Et Iorgovici a recours aux deux procédés. Persuadé que la langue et la nation „marchent d'un même pas", il déchiffre dans l'appauvrissement progressif de la langue roumaine les vicissitudes de l'histoire du peuple roumain: le démembrement de l'empire romain d'abord puis les invasions barbares, — tous ces événements sont invoqués par l'écrivain pour expliquer les changements survenus dans la langue. A l'encontre des autres représentants de la Renaissance transylvaine qui s'efforçaient de diminuer même du point de vue lexical l'importance de l'élément slave en roumain, Paul Iorgovici reconnaît la place que le slave occupe dans la formation de la langue roumaine. Cette attitude lui confère son originalité dans les cadres du mouvement transylvain. Il estime qu'on fait fausse route en soutenant la pureté de la langue: „cela répugne à l'expérience", affirme-t-il „qui nous montre qu'il n'est pas une langue, pas une nation qui puisse se flatter d'être pure". La latinité du roumain doit être cherchée dans certains mots mais surtout dans les propriétés de cette langue: „Encore que notre langue soit pauvre et mélangée de termes étrangers, ses mots, ses règles, ses propriétés, n'en montrent pas moins qu'elle descend de l'antique langue romaine, comme une eau pure qui coule de source".

Ce qu'il convient de retenir, c'est que le roumain a un fonds latin qui doit être enrichi en tenant compte des propriétés de

BCU Cluj / Central University Library Cluj

la langue, de sa nature. Signes arbitraires des choses et des idées, les mots doivent être adaptés à ceux-ci, ce qui est d'autant plus facile que, dans certains cas, les choses elles-mêmes semblent dicter leur nom.

Les mots adaptés de la sorte aux choses et aux idées et classés par familles avaient été recueillis par Iorgovici dans le dictionnaire qu'il espérait publier grâce à l'aide de ses protecteurs. Il en avait dérivé une grande partie des racines latines qui existaient dans la langue. Les „particules" dont il se servait pour mener à bien cette opération étaient: *a, ad, de, des, dis, ex, es, con-cu, ob, u, per, pre, pro-pur, re, sub, tri, trans, in, inter.* Il existait déjà dans la langue des formes dérivées, comme par exemple: *ducere-aducere, ire-exire-ieşire, cedere-precedere-purcedere, manere-remanere; avere-avuţie, rogare-rugăciune, bun-bunătate,* etc... .Ces formes autorisaient les constructions les plus audacieuses. Citons comme exemple la famille de mots qu'il crée autour du verbe *rugare* (rogare): *rogaciune, rogator, abrogare, abrogaţie, arrogare, arrogante, arroganţia, derogare, derogaţie, interrogaţie, interrogare.* Dans ce processus de dérivation, Iorgovici s'efforce de corriger certains phénomènes qu'il considère comme des corruptions de la langue. C'est le cas de *l* dans le groupe consonnantique *cl, gl* devenu en roumain *chi, ghi.* L'auteur voit ici une disparition du son et, dans les formes nouvelles qu'il introduit dans la langue, il entend le restituer: *proclamaţie* et non *prochiamaţie; declaraţie* et non *dechiaraţie.* Dans le même ordre d'idées, il estime que l'ignorance de la grammaire a entraîné en roumain la transformation de sons „mous" en sons „durs": *sole-soare, salire-sărire.* Cette transformation lui semble contraire à l'esprit de la langue, qu'elle a appauvrie en lui faisant perdre certains dérivés. Parmi ceux qui se sont conservés, certains montrent le non fondé de cette transformation: *săltare* et non *sărtare,* bien qu'il provienne du même mot latin que *sărire.*

Mais Iorgovici ne craint pas de faire des emprunts à d'autres langues lorsqu'il le juge nécessaire: à côté de *ainţare* et *ainţementul,* il propose les formes imitées du français *avanţirui* et *avanţemânt.*

La dernière partie de l'ouvrage, intitulée *Reflexii despre*

BCU Cluj / Central University Library Cluj

starea Românilor (Réflexions sur l'état des Roumains) est un court traité d'éducation qui pose deux problèmes: en quoi consiste la bonne éducation et en quoi consiste la vraie foi. Sur tout ce chapitre — où il soutient que l'homme vient au monde avec de bonnes inclinations mais que celles-ci doivent être cultivées — on croit voir planer l'ombre de Rousseau.

Dans leur ensemble, les *Observations* ne donnent pas l'impression d'un ouvrage indépendant. Elles sont étroitement rattachées au dictionnaire qu'elles annoncent et dont elles expliquent les principes. Et comme les exemples cités sont extraits du dictionnaire, il est possible, grâce aux *Observations*, de reconstituer intégralement la physionomie de ce dernier. L'oeuvre de Iorgovici se fait remarquer en même temps par une parfaite compréhension de l'esprit de la langue roumaine, par la fluidité de l'expression, par le judicieux emploi des néologismes et par l'association de ces derniers à certaines formes régionales.

Mais le mérite des *Observations* ne réside pas seulement dans la forme; elles reflètent une attitude bien plus indépendante que celle des représentants de la Renaissance transylvaine. Et il ne pouvait en être autrement. L'éducation de tous ces écrivains se ressent dans une large mesure du milieu dans lequel ils ont vécu, des écoles où ils ont étudié. Or ces écoles, dont l'atmosphère rappelait celle des couvents bénédictins, formaient des hommes pour une vie de dévouement, de sacrifice, mais aussi de résistance allant parfois jusqu'au fanatisme. Il suffit de penser à l'acharnement avec lequel Pierre Maior défend certaines idées insoutenables. Il est indispensable de tenir compte de l'atmosphère dans laquelle s'est faite son éducation pour comprendre comment un esprit aussi fin et aussi critique a pu se retrancher sur des positions que la logique condamnait. Paul Iorgovici a vécu, lui aussi, dans l'entourage d'un évêque, il a fait, lui aussi, des études dans des écoles soumises à l'autorité ecclésiastique, mais son éducation ne s'est pas faite entièrement dans ce milieu. Le séjour qu'il fit à Paris, au coeur des agitations révolutionnaires, devait avoir une importance décisive dans son émancipation spirituelle. C'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue si l'on veut comprendre pourquoi il se prosterne moins que les autres devant le fétiche latiniste.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

65. Venant après Iorgovici et profitant de l'expérience de ce dernier, Constantin Diaconovici-Loga est loin de nous offrir la même élévation de pensée que son devancier. Il publie à Buda en 1818, *Ortografia sau dreapta scrisoare* (L'orthographe ou l'art de bien écrire), simple chapitre extrait de son traité de grammaire, comme il l'indique dans la préface. C'est à Buda également qu'il publie en 1821 une *Chemare la tipărirea cărților românești pentru îndreptarea tinerilor* (Appel en faveur de la publication de livres en roumain pour l'éducation de la jeunesse), qui établit une sorte de programme littéraire où figurent, entre autres, Plutarque et *Bélisaire*. L'année suivante, il publie le traité de *Gramatica românească pentru îndreptarea tinerilor. Acum întâia oară lucrată* (Grammaire roumaine pour l'instruction de la jeunesse. Première édition), qu'il dédie à Uroș Nestorovici, conseiller impérial et inspecteur des écoles orthodoxes serbes et roumaines de Hongrie. Les mérites acquis par celui-ci sur le terrain scolaire lui paraissent si grands qu'ils supposent, pour être célébrés, „la flamme de Cicéron et la force de persuasion de Démosthène". Il croit que „l'aube du progrès se lève pour les peuples orthodoxes" de l'empire habsbourgique et son livre doit être interprété comme une contribution dans ce sens.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Mais cette „aube de progrès" n'a pas éclairé la voie du grammairien: Diaconovici ne se distingue guère de Tempea, encore que depuis ce dernier la grammaire eût fait des progrès sensibles. Il établit deux sortes de sons: *sunătoare* et *nesunătoare* (les sonores et les aphones). Les premiers se répartissent en *simple* et *alcătuite* (simples et composés); les sons simples à leur tour peuvent être *limpezi* (clairs): *a, e, i, o, u* et *năsoase* (nasaux): *ă, â;* les sons composés sont: *arătate* (ouverts): *ai, ei, ii, oi, ou, oa, au; ascunse* (sourds): *ea, iu, ia: îndoite sunătoare îmbinate* (doubles sonores conjoints): ıı, ω, ѕ, et *îndoite sunătoare desbinate* (doubles sonores disjoints): *aa, ee, o.* Les *nesunătoare* (consonnes) sont, elles aussi, simples ou composées. Les consonnes simples se divisent en: *buzoase* (labiales): *b, v, m, p, f: dințoase* (dentales): *s, z, j, ț, č, ș, șt, x, ps; limboase* (linguales): *d, t,* θ, *l, n, r;* et *gâtoase* (gutturales): *g, c, h;* les consonnes composées peuvent être *despărțite* (séparées): *lb, rm, lt, rs, nn, rr,* et *nedespărțite* (conjointes): *br, gl, fl, cr, st.* Les règles gram-

maticales sont de deux sortes: les règles générales („de căpetenie") et les règles particulières (particulate). Il se propose de parler de *conjugarea verbului* (de la conjugaison du verbe), des *cujucţii* (conjonctions), des *interjeţe* (interjections), du *crescământul* et du *scăzământul numelor* (augmentatifs et diminutifs).

Une étroite parenté s'observe donc entre la grammaire de Diaconovici-Loga et celle de Radu Tempea. Mais la première se rattache également aux *Observations* de Paul Iorgovici qui lui fournit le procédé d'enrichissement de la langue par la dérivation. Il affirme que „malgré les vicissitudes qu'elle a subies, la langue roumaine a conservé les particules qui permettent de l'enrichir et de la rendre apte à l'enseignement de toutes les disciplines". Quelques exemples suffiront à donner une idée des résultats auxquels aboutissait l'auteur: *estare* (être dehors); *adaistare* (être sur quelque chose, aider quelqu'un), *obstare* (s'opposer à quelqu'un), *obstaca* (obstacle). Mais, à côté de ces formes rébarbatives, il s'en rencontre d'autres plus naturelles qui trahissent l'influence de Paul Iorgovici. Citons à ce propos les dérivés du verbe *scriu* (j'écris): *adscriu, descriu, inscriu, conscriu, proscriu, rescriu, subscriu, transcriu.*

66. A la grammaire de Diaconovici-Loga se rattache étroitement celle de Jean Alexi, publiée à Vienne en 1826, en latin: *Grammatica daco-romana sive valachica.* Alexi est lui aussi un latinisant et par là il se rapproche de Pierre Maior, pour lequel il éprouve une vive admiration et dont il adopte le système orthographique. Sa grammaire est accompagnée d'un vocabulaire roumain-latin et de la traduction roumaine de certaines fables d'Esope: *Fabulele lui Esopu quele mai alese* (Les plus importantes fables d'Esope).

67. C'est en allemand et en partie à l'intention des Allemands que Jean Molnar Piuariu, Antoine de Marki et André Clemens ont écrit leurs oeuvres grammaticales, dont la plus importante est celle de Molnar, *Deutsche walachische Sprachlehre*, publiée à Vienne en 1788 et dédiée à Georges Banffy, gouverneur de la Transylvanie. Cet ouvrage suit de près les *Éléments*, pu-

bliés en 1780 par Şincai et Micou. L'auteur mentionne également certains écrivains étrangers qui se sont intéressés aux Pays Roumains et à leur langue: Sulzer, Del Chiaro, Griselini, Thunmann, et il n'oublie pas de souligner, comme l'avait fait Şincai, l'importance que présente la connaissance du roumain pour les hommes d'affaires. Sa grammaire a connu une large diffusion: elle est rééditée en 1810 à Sibiu et donne lieu en 1823 à une troisième édition. On doit encore à Molnar un dictionnaire allemand-roumain également publié à Sibiu, en 1822: *Wörterbüchlein Deutsch und Walachisches.*

68. La rapide diffusion des idées de la Renaissance transylvaine dans les cercles savants d'historiens et de philologues est conforme à l'ordre naturel des choses. Mais ces idées ne se rencontrent pas seulement dans les ouvrages spéciaux ou apparentés à l'histoire ou à la philologie. Elles pénètrent souvent dans des écrits de nature très différente où leur présence est l'indice le plus sûr de la force de rayonnement dont elles sont douées. Il n'en faut comme exemple que celui du Roumain du Maramureş Basile Gergely de Ciocotiş, qui publie à Vienne en 1819 la traduction d'un traité de savoir-vivre: *Omul de lume* (L'homme du monde). Ce ne sont pas seulement les bonnes manières qui préoccupent Ciocotiş, mais encore les problèmes relatifs à l'orthographe roumaine et au progrès de la langue. La préface et le chapitre VI du livre, intitulé *Cultura limbei şi a graiului* (Culture de la langue parlée), sont consacrés à ces problèmes. L'adoption de l'alphabet latin représente pour lui la seule voie de progrès qui s'offre à la langue; aussi le Roumain doit-il reprendre les lettres dont se servaient „ses ancêtres vénérés". Mais il est des sons auxquels ne correspond aucun signe dans l'alphabet latin: *ă, â;* pour la transcription de ces derniers, il propose d'employer „un petit toit en forme de triangle, ou la moitié d'un croissant ou d'une boucle d'oreille ouverte". On pourra de la sorte se débarrasser des caractères cyrilliques que l'auteur de *Omul de lume* a la générosité de tolérer dans les livres liturgiques. Mais ils doivent être chassés de tous les autres domaines, car ils ont réduit le peuple roumain à l'état de barbarie, ils ont entraîné la transformation ou la perte de

BCU Cluj / Central University Library Cluj

force termes latins qui ont dû être remplacés par des mots slaves. L'orthographe qu'il proposait ne lui semblait présenter aucun obstacle insurmontable: l'orthographe française n'est-elle pas deux fois plus difficile et cela empêche-t-il les Européens de l'apprendre? Mais il n'ignore pas les dangers auxquels il s'expose sur la voie des innovations: „bien des langues aiguisées vont médire à qui mieux mieux" sur lui.

A côté de l'orthographe, il envisage la culture même de la langue. S'il est une faiblesse de ses compatriotes que Ciocotiș connaît bien et qu'il critique, c'est la facilité avec laquelle ces derniers délaissent leur langue maternelle pour adopter des langues étrangères. Il admet jusqu'à un certain point l'emploi du latin, de l'italien ou du français: ces langues sont les soeurs du roumain, c'est-à-dire de „l'ancien romain qui est devenu le latin duquel descendent l'italien, le français et l'espagnol". Au-dessus des „bonnes manières" de Ciocotiș, la grande ombre qui se profile est donc celle de Pierre Maior. C'est encore ce dernier qui lui inspire sa répugnance des emprunts: pour enrichir le lexique de la langue littéraire, il faut avoir recours aux éléments latins des diverses régions où l'on parle le roumain et ce n'est que dans le cas où l'on ne pourra de la sorte satisfaire à tous les besoins, qu'il faudra se résoudre à faire appel au latin, à l'italien, au français et à l'espagnol.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

69. Le livre de Gergely de Ciocotiș appartient à l'abondante littérature consacrée par l'époque à l'éducation. Des traités de pédagogie pratique sont sortis de la plume des grands écrivains du temps, d'un Șincai ou d'un Pierre Maior, dont les sermons étaient avant tout des moyens d'instruction et d'éducation. On assiste par ailleurs à une véritable éclosion d'écrits de cette nature; leurs auteurs ne visent pas seulement les bonnes moeurs, comme Moïse Fulea, ou la bonne éducation, comme Damascène Bojincă; ils prodiguent également les conseils ayant trait à la culture du coton ou du chanvre, aux maladies du bétail, à l'élevage des abeilles, etc. L'évêque Samuel Vulcan publie en 1823 une brochure consacrée à la variole *(Despre vărsatul de vacă)*, où il conseille aux parents de faire vacciner leurs enfants. Mais de tous ces ouvrages, le plus intéressant est *l'Oglinda sănătății*

(Le Miroir de la Santé) du docteur Etienne Piscupesco, publié à Bucarest en 1829. L'écrivain rend hommage à ses maîtres, „ces grands philanthropes, que sont les savants autrichiens de l'Université de Vienne, véritable phare de l'Europe". L'auteur descend donc du même milieu intellectuel que les grands écrivains de la Renaissance transylvaine, ce qui permet d'augurer que ses conseils médicaux seront agrémentés d'incursions dans l'histoire des Roumains et surtout dans celle de leurs glorieux ancêtres. Et en effet, la santé et la beauté du peuple ne sont pas les seules préoccupations de Piscupesco: dans la *Préface* de son oeuvre, il développe une théorie sociale et un système d'éducation, invoquant à son appui l'exemple de l'antiquité dont il envisage surtout — fait remarquable — la vie politique. Les formes de gouvernement connues dans l'antiquité sont d'après lui: la théocratie, la monarchie, l'aristocratie et la démocratie. Cette dernière se nomme encore *république* („republicească" ou „obșterească") et l'écrivain insiste tout particulièrement sur cette forme dont il met en lumière les nombreux avantages. Retenons d'ailleurs que si républicaine que soit cette forme de gouvernement, elle n'en suppose pas moins l'existence d'un souverain dont les obligations ont des limites précises et dont le mandat peut être retiré dès que le titulaire n'est plus à la hauteur de la mission qui lui a été confiée: en somme, un prince éclairé analogue à celui que désirait le XVIII-ème siècle et qui se trouve incarné en la personne de Joseph II.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

70. Les préoccupations pratiques de Piscupesco s'encadrent donc, comme à cette époque presque tous les ouvrages de même nature, dans l'activité déployée par le joséphisme pour sortir les masses des ténèbres de l'ignorance, activité qui devait se poursuivre longtemps après la mort de Joseph II. Des préoccupations analogues déterminent les tentatives faites pour créer cet instrument de progrès que devait être la presse roumaine. Le nom qui s'impose ici est celui de Jean Piuariu Molnar, auteur d'une grammaire roumano-allemande déjà mentionnée. Molnar était un oculiste de renom, professeur à l'école de Médecine de Cluj. Mais les ouvrages qu'il a publiés ne relèvent pas de sa spécialité: comme tous les Roumains transylvains de son temps

se consacraient à la philologie et luttaient pour le progrès de la culture, Molnar s'improvise philologue et se fait le champion de la culture du peuple. Préoccupé d'éducation pratique, il publie en 1785 à Vienne *Economia stupilor* (L'élevage des abeilles) et en 1808 à Sibiu, *Povățuire către sporirea stupilor* (Comment développer l'apiculture). Le premier de ces ouvrages est dédié au baron Samuel Bruckenthal, gouverneur de Transylvanie. Dans la préface adressée au lecteur, l'auteur souligne le but pratique du livre et expose les difficultés qu'il lui a fallu surmonter pour rédiger son oeuvre: la pauvreté de la langue l'a souvent contraint à des emprunts aux langues étrangères.

Il lui a également fallu demander certains mots à „notre mère la langue latine", lorsqu'il a traduit en roumain l'histoire universelle de Millot: *Istorie universală adecă de obște, carc cuprinde în sine întâmplările veacurilor vechi, întocmită prin signor Milot, commembrum Academii Frânceşti din Lion* (Histoire universelle comprenant les événements des siècles passés, rédigée par le sieur Millot, membre de l'Académie Française de Lyon). Le livre est imprimé à Buda en 1800 et embrasse l'histoire des peuples de l'Orient et de la Grèce jusqu'à Philippe de Macédoine. Dans la préface qui accompagne sa traduction, l'auteur montre que l'histoire présente, outre ses multiples intérêts, une importance pratique très grande, car elle encourage „les marchands à voyager sur la haute mer d'où, tels des abeilles qui reviennent à la ruche chargées de nectar, ils rentrent, les flancs lourds d'un riche butin".

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Mais une étude à laquelle il attache encore plus de prix est celle de la rhétorique qui lui inspire une *Retorică, adecă învățătura şi întocmirea frumoaselor cuvântări* (Rhétorique ou l'art de composer de beaux discours), publiée à Buda en 1798. Cette fois encore, Molnar tient à montrer l'importance de la discipline à laquelle il veut initier ses lecteurs et il s'y prend de très loin. Comme Radu Tempea, il s'efforce d'encadrer cette science dans un ensemble aussi complexe que possible: „Depuis que l'homme est parvenu à faire flotter une coquille de bois, il parcourt sans crainte l'étendue des mers et se moque de ce monstre effrayant que le redoutable Xerxès n'avait pu soumettre et qu'il frappe de ses rames sans qu'elle s'en mette en colère. Skythes a réussi à

donner des ailes au fer et depuis lors, si lourdes que soient les flèches, elles n'en volent pas moins. Un autre a inventé des armes d'acier qui forment dans le ciel des nuages, y lancent des éclairs et font entendre le grondement du tonnerre, quand bien même le ciel est pur et que le soleil brille". Mais tout cela n'est rien en regard de la rhétorique: „Que tout autre art se mette de côté, car la rhétorique, comme une impératrice, a toujours fait montre de plus de puissance dans la création entière". Si les louanges coulent à flots dans la préface, il n'en va pas de même des définitions qui se trouvent dans le corps du livre. Sous l'expression roumaine, perce le modèle étranger que l'auteur avait compris mais était incapable de rendre: le plus souvent, la phrase est confuse et porte en elle non l'idée mais son cadavre.

Molnar s'est acquis plus de titres à notre reconnaissance par ses tentatives infructueuses pour créer la presse roumaine que par les livres qu'il a réussi à faire paraître. Le premier journal roumain, dont pas un exemplaire ne nous est parvenu, a paru à Iassy, probablement en 1790. Intéressant à la fois la société roumaine et l'armée russe qui occupait à l'époque la Principauté, il est rédigé en français, langue que connaissaient les uns et les autres, et paraît sous le titre de *Courrier de Moldavie*.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

En Transylvanie les choses se présentent dès le début sous un aspect différent. Dans la seconde moitié du XVIII-e siècle avait pris naissance à Sibiu une société secrète, la „loge de St. André", connue en général sous le nom de „Société des gens de lettres de Sibiu". Elle groupait des Allemands, des Hongrois, des Roumains et comptait parmi ses membres Sulzer, Eder, Banffy, Molnar Piuariu, Etienne Costa, etc. La Valachie était représentée par le prince Alexandre Moruzzi Mavrocordatos qui parvint avec le temps vénérable de la loge et décide de créer une section spéciale pour son pays. La loge cultivait les idées cosmopolites et humanitaires qui caractérisaient la pensée européenne du XVIII-ème siècle. Ces idées qui avaient cours dans les universités allemandes de l'époque, parviennent à se diffuser également dans les rangs des Allemands de Transylvanie et la société de Sibiu est un de leurs centres d'irradiation. C'est ainsi que la loge prêche la fraternité entre tous les hommes, sans distinction de race ou de

confession et lutte pour arracher à l'obscurantisme les classes inférieures. Elle projette même la publication d'un journal en roumain. Le titre qu'aurait porté ce journal ne nous est parvenu qu'en allemand. Il se serait nommé *Wallachische Zeitung für den Landmann*. En 1789, l'approbation nécessaire est demandée à Banffy devenu gouverneur de la Transylvanie à la place de Brukenthal. Banffy qui appartenait lui-même à la société de Sibiu, transmet à Vienne la requête, en l'accompagnant d'une chaleureuse recommandation. Mais la société ne s'était pas bornée à demander l'autorisation de publier le journal, elle réclamait par surcroît l'exemption des taxes postales, et tandis que le gouvernement accédait à la première de ces demandes, la seconde était rejetée. Aussi la feuille projetée ne put-elle voir le jour. Il semble que l'initiateur de cette entreprise fût Molnar, aux côtés duquel se trouvaient sans doute Radu Tempea et Aron Budai, le frère du poète.

En 1790, sous la pression des événements dont la France était le théâtre, la loge de Sibiu est dissoute. Mais Molnar ne devait pas s'avouer battu. Le 1 décembre 1793, il demande à la chancellerie de Transylvanie la permission de fonder un autre journal destiné aux Roumains de Hongrie. Cette demande se heurte à l'inexorable opposition de l'ancien „frère" de Sibiu, Georges Banffy: au lieu de vouloir fonder des journaux, Molnar ferait mieux de s'occuper de sa profession. Ce changement d'attitude du gouverneur s'explique par les événements qui s'étaient déroulés entre temps. En effet, depuis la dissolution de la loge de Sibiu, Molnar qui avait naguère pris parti contre le soulèvement de Horia, participa aux mouvements nationaux et fut l'un des rédacteurs du fameux *Supplex Libellus*. Les conséquences de cette attitude ne devaient pas tarder à se faire voir. Mais l'hostilité évidente du gouvernement local allait se heurter à un homme peu disposé à la résignation. L'année suivante, il demande une fois de plus à la Cour impériale la permission de publier son journal. Il offrait 1000 florins comme contribution de guerre — les armées impériales luttaient alors contre la France — et une subvention annuelle qu'il s'engageait à verser à la caisse des écoles. Mais il essuie un nouveau refus qu'avaient préparé de longue main les intéressés et qui se retranche dernière l'im-

BCU Cluj / Central University Library Cluj

possibilité où se trouvait la Cour impériale d'accepter les pétitions émanant d'individus isolés. Molnar s'entend alors avec Paul Iorgovici qui se trouvait à cette époque à Vienne, pour qu'il fît paraître le journal dans cette ville. On a affirmé que le journal a paru et qu'un certain nombre d'exemplaires en ont été envoyés à l'évêque de Sibiu, Gherasim Adamovici, qui devait les distribuer. Mais ce fait a probablement été inventé par le gouvernement transylvain préoccupé d'étouffer des velléités où il voyait une manifestation précise de l'influence des idées révolutionnaires françaises.

La même année, la publication d'un autre périodique roumain est projetée à Sibiu. Il devait porter le titre de *Vestiri filosofeşti şi moraliceşti* (Nouvelles philosophiques et morales) et était destiné exclusivement aux Roumains de Moldavie et de Valachie. La société qui en assumait l'initiative comprenait entre autres des Roumains transylvains, mais parmi ses membres se trouve également mentionné Ienăchiţă Vacaresco: à ce qu'il paraît, il devait être non seulement le collaborateur de la feuille projetée mais encore son bailleur de fonds. Le prospectus des *Vestiri* paraît en 1795 et nous permet de voir que la feuille aurait eu des préoccupations d'éducation morale et économique, mais qu'elle se proposait en outre de s'intéresser aux problèmes d'ordre national et religieux. Son aspect aurait d'ailleurs été bien plus celui d'une bibliothèque que d'un périodique. Sans négliger l'information politique, elle accordait plus d'importance aux questions scientifiques et éducatives. Le comité de direction comprenait probablement Aron Budai, Basile Aaron, Radu Tempea et Molnar, à côté desquels se trouvait en qualité de censeur désigné par le gouvernement, l'évêque orthodoxe de Sibiu, Gherasim Adamovici. Il n'est pas impossible que Micou lui-même, qui entretenait d'étroites relations avec Sibiu, ait prêté son concours sous une forme quelconque. Le modèle que se proposait le journal était la publication saxonne *Siebenbürgische Quartalschrift*, fondée en 1790. Mais en dépit des préparatifs faits dans ce dessein et bien que les approbations eussent été obtenues, la publication ne put paraître.

En 1814, Alexis Lazăr projetait de publier des *Novele* destinées aux Roumains. En 1817, Zacharia Carcalechi essaie à son

BCU Cluj / Central University Library Cluj

tour de fonder une gazette pour laquelle il recueillit même des adhésions. Mais la gazette ne devait jamais voir le jour. En 1821, en revanche, il réussit à mettre sur pied *Biblioteca românească*, la première revue mensuelle qui ait été publiée en roumain. C'est de 1817 également que datent les tentatives de Théodore Racoce pour publier une feuille roumaine à Lwow où elle aurait probablement bénéficié du concours de Budai-Deleanu. Le projet échoue, mais les matériaux rassemblés pour la gazette sont publiés en 1820 par Racoce sous le titre de *Crestomaticul românesc* (Chrestomathie roumaine). Nous n'avons que peu d'informations au sujet du journal *Fama Lipscăi* (La renommée de Leipzig) que J. Rosetti publiait en 1823 dans cette ville à l'instigation du boïard Dinicou Golesco, qui devait également favoriser les débuts de la presse en Valachie. Ce n'est qu'en 1829, lorsque paraissent dans cette dernière province *Curierul Românesc* (Le Courrier Roumain) et en Moldavie *Albina Românească* (L'Abeille Roumaine), publiées pendant l'occupation russe et avec l'approbation du commandement russe, que la presse roumaine sort de sa chrysalide: quarante ans s'étaient écoulés depuis qu'on avait essayé pour la première fois de publier un journal roumain.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

71. L'activité des écrivains de la Renaissance transylvaine, dont le point de départ se trouvait dans les idées des Lumières, devait se ressentir de ce fait non seulement dans ses lignes générales, mais encore sur des points de détail. Mais, comme on l'a vu, l'influence des Lumières ne s'est pas exercé seulement sur la vie roumaine de Transylvanie. La Moldavie et la Valachie subissaient elles aussi le rayonnement de ces idées, ce qui favorisait entre les diverses provinces roumaines des courants d'échanges réciproques. Certaines préoccupations du mouvement transylvain devaient pénétrer dans la mentalité des écrivains transcarpathiques dont elles faillirent à un certain moment modeler l'entière mentalité. Qu'elle fût sous le signe du latinisme ou de son proche parent l'italianisme, la culture roumaine devait adopter au cours du XIX-ème siècle une directive qui l'éloignait des masses populaires, d'où allait venir le signal de la réaction. Ce processus qui occupe une bonne partie du XIX-ème siècle, ne

peut être suivi ici. Les latinistes qui aspiraient à créer l'unité spirituelle du peuple roumain par le latinisme ont échoué, mais leurs efforts ont contribué, dans une large mesure, à renforcer la conscience nationale. On peut dire qu'ils ont provoqué le réveil du patriotisme chez la branche la plus lointaine du peuple roumain, celle des Macédoroumains, dans les rangs desquels la culture grecque a recruté quelques-uns de ses esprits les plus distingués.

Pendant la majeure partie du XVIII-ème siècle, le centre de la vie aroumaine se trouvait à Moscopole, ville très peuplée et très riche. C'est là que fonctionne pendant quelque temps une école supérieure, Νέα Ἀκαδημία, qui fut l'un des instruments employés par les Grecs pour assimiler les Aroumains. Il n'est pas jusqu'aux Grecs les plus fanatiques qui ne reconnaissent le soutien accordé aux écoles et aux livres grecs par les Aroumains, mais ils n'en condamnent pas moins les aspirations de ces derniers à l'émancipation nationale. Le cas le plus caractéristique à ce propos est celui de Néophyte Ducas. S'adressant aux Aroumains, dont il apprécie la collaboration sur le terrain scolaire et culturel, il les met en garde contre l'„abêtissement qu'entraîne l'emploi de cette langue roumaine, impure et grossière, qui mérite à peine le nom de langue, car elle trébuche à chaque pas, ne descend d'aucune autre langue, et blesse autant l'esprit que les oreilles". Néophyte Ducas se refuse à reconnaître que les Aroumains soient d'origine romaine et il estime que c'est folie de leur part que de vouloir constituer une nation distincte. De quoi se plaignent-ils? Ils vivent au milieu des Grecs, ils se sont habitués à la „majestueuse langue grecque", pourquoi ne veulent-ils pas se reconnaître Grecs, d'autant plus que personne ne songe à leur demander si leurs parents l'étaient? Qu'ils renoncent donc une fois pour toutes à leur langue: „Au nom du Ciel, ne conservez plus, ne nourrissez plus en Hellade cette langue injurieuse qui vous fera exclure du cercle des Hellènes". Pour que le grec se répande aussi vite que possible chez les peuples étrangers, il propose de charger de cette mission le clergé et de préférence des prêtres grecs ou assimilés connaissant la langue des peuples respectifs afin de pouvoir, si besoin est, s'adresser dans leur idiome à ceux qu'ils veulent gagner à la „majestueuse langue

grecque". Les procédés recommandés par lui ne sont pas acceptés par tous ses compatriotes, mais tous en revanche considèrent l'assimilation des autres peuples comme un fait nécessaire et justifié. L'inqualifiable violence des termes employés trahit l'inquiétude qu'inspirait aux Grecs la menace qu'ils voyaient se profiler. Et cette crainte n'était pas sans fondement: les Grecs se réveillaient, mais à leurs côtés, les Aroumains commençaient à affirmer leur sentiment national. Les innombrables incidents qui se déroulèrent autour de l'église aroumaine de Budapest sont particulièrement révélateurs. Il existait dans la capitale hongroise, de même qu'à Vienne, une nombreuse colonie d'Aroumains. Lorsque ces derniers voulurent prendre à leur charge l'église aroumaine de cette ville ils se heurtèrent à l'opposition des Grecs de l'endroit. Il fallut l'intervention des autorités pour que les deux nations parvinssent à une entente „fraternelle": il y aurait désormais deux prêtres, l'un grec, l'autre macédoroumain, auxquels il était recommandé de vivre „comme deux âmes dans un même corps".

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Cette entente qui date de 1802 montre les progrès accomplis par la conscience nationale chez les Aroumains. Et comme ces faits se sont produits à Budapest dans le voisinage immédiat des écrivains transylvains, leur apparition s'explique par l'adhésion des Aroumains à la lutte nationaliste de la Renaissance transylvaine. Auparavant, en dehors des nombreux éléments grécisés, il ne manquait pas d'Aroumains qui, sans avoir été définitivement assimilés, n'en plaidaient pas moins la cause grecque. Cette phase intermédiaire est représentée par un écrivain comme Daniel le Moscopolitain qui dans son *Lexicon* adresse aux Aroumains, aux Albanais et aux Bulgares une exhortation énergique: „Albanais, Roumains, Bulgares et vous tous qui parlez des langues diverses, réjouissez-vous et préparez-vous tous à devenir Grecs, abandonnez votre langue barbare et vos coutumes qui seront relégués dans le domaine de la fable pour vos arrière-petits-fils".

Pour classer les écrivains aroumains, il faut donc tenir compte des aspirations diverses qu'ils nourrissent. On peut distinguer une première période dont la note propre consiste dans le fait que les écrivains ne cherchent pas à s'individualiser

comme une nation à part s'opposant à la nation grecque, à dresser les positions aroumaines en face des positions nationales grecques. S'ils écrivent cependant en aroumain, ce n'est pas par ostentation mais parce que cette langue leur est plus familière. Cet attachement à leur langue nationale ne les empêche d'ailleurs pas à certains moments de faire de la propagande en faveur des Grecs. Ils emploient l'alphabet grec qu'ils s'efforcent d'adapter à la prononciation de leur dialecte. C'est à cette période que se rattachent, outre les traductions comprises dans le *Codex Dimonie*, les écrits de Théodore Anasthase Cavallioti, Daniel Michel Hagi le Moscopolitain et Constantin Ucuta.

72. Cavallioti était originaire de Moscopole où il naquit en 1728 probablement. Il fait ses premières études à l'Académie de Moscopole et les poursuivit à Janina, où il eut comme professeur Eugène Vulgaris. Sous l'influence de ce dernier, Cavallioti devait se tourner vers la philosophie du jour qui, pour eux, était celle des Lumières allemandes et de leur grand maître Wolff. L'influence de cette philosophie se marque nettement dans certains de ses ouvrages, particulièrement dans son traité de *Physique*. Lorsqu'Eugène Vulgaris quitte Janina, Cavallioti l'accompagne quelque temps pour revenir enfin s'établir à Moscopole où il est nommé archiprêtre, professeur puis recteur de l'Académie.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Celui de ses écrits qui revêt à nos yeux une importance particulière est Πρωτοπειρία (Premiers rudiments), imprimé à Venise en 1770. Cet ouvrage est d'abord un vocabulaire parallèle grec-aroumain-albanais, d'un intérêt capital pour l'étude du dialecte aroumain et de la langue albanaise, ce qui explique la valeur que lui attribuent de nombreux savants. A la fin du livre se trouvent, entre autres, quelques prières et des conseils.

73. Au sujet de Daniel le Moscopolitain, qui fut prêtre et professeur à Moscopole, nous ne possédons que des informations sommaires. L'ouvrage par lequel il s'impose à notre attention est d'un caractère complexe et renferme des connaissances empruntées aux domaines les plus divers: religion, sciences, style épistolaire. Il fut publié à Venise en 1794 sous le titre de Εἰσαγωγικὴ

διδασκαλία (Introduction à l'étude des sciences). La première partie comprend un lexique en quatre langues (Λεξικὸν τετράγλωσσον): grec, aroumain, bulgare et albanais. Bien plus qu'un dictionnaire, c'est d'ailleurs un manuel de conversation pour ceux qui désirent s'initier à ces langues balkaniques.

74. Le dernier écrivain que nous citerons à ce propos est Constantin Ucuta. Il se rapproche des écrivains aroumains qui viennent d'être mentionnés par le fait qu'il se sert, lui aussi, de l'alphabet grec pour écrire en dialecte aroumain; mais il se distingue nettement de ses confrères en ce qui concerne les idées. Il était originaire de Moscopole et fut archiprêtre à Posen en Prusse. En 1797, il fait imprimer à Vienne, sous les presses des frères aroumains Marchides Puiu, l'ouvrage intitulé Νέα Παιδαγωγία. Il s'agit d'un abécédaire, mais c'est un abécédaire d'un genre nouveau, consacré aux Aroumains qui désirent rester Aroumains au lieu de s'encadrer dans la nation grecque. L'introduction souligne, dès ses premières phrases, le but poursuivi, bien différent de celui que s'étaient fixé un Cavallioti ou un Daniel: „Reçois ces humbles notions qui ne sauraient manquer d'être utiles à nos enfants, car depuis longtemps tu désirais que l'on fît quelque chose pour eux, afin qu'ils apprennent sans difficultés ce qui leur demande tant de peines et de temps dans une autre langue". Il constate que pour s'être mélangé à d'autres peuples, le leur a perdu sa langue et sa foi. Le but de son livre est de rendre à ses frères ces biens précieux. Il reconnaît d'ailleurs qu'il n'a pu éviter les emprunts aux langues étrangères. Mais c'est là une fatalité à laquelle nul peuple n'échappe, car les peuples sont tous solidaires les uns des autres. Les Aroumains devaient donc la subir eux aussi: „Dès que nous changeons de milieu et de pays, nous entrons en contact avec des races étrangères et nous empruntons des mots à la langue de l'Etat où nous vivons".

BCU Cluj / Central University Library Cluj

75. La conscience nationale que fait pressentir l'introduction d'Ucuta fait de celui-ci un élément de transition vers les écrivains de la seconde époque, dont la préoccupation essentielle devait être l'affirmation énergique de leur origine romaine et de leur désir d'indépendance. Le premier des écrivains de ce groupe

est Georges Roja. Encore qu'il signât dans certaines circonstances „Valachus Moscopolitanus", il était originaire de Bitolia où il naquit en 1786. Encore enfant, il vint à Timişoara où il est probable qu'il fit une partie de ses études. En 1812 il passe son doctorat en médecine à Vienne et obtient un poste à l'hôpital de l'Université de Budapest. Les oeuvres de Roja ne reflètent guère ses préoccupations professionnelles; en revanche, alors qu'il n'était encore qu'étudiant, il publie un ouvrage en grec et en allemand où il débat le problème aroumain du point de vue historique et philologique: *Untersuchungen über die Romanier oder sogennanten Wlachen, welche jenseits der Donau wohnen.* Dans ce livre qui paraît à Buda en 1808, l'écrivain se montre préoccupé avant tout de l'origine des Aroumains dans lesquels il voit des Thraces romanisés, ce qui lui permet d'affirmer que le berceau de la langue roumaine est la Thrace. En ce qui concerne le vocabulaire roumain, il estime que plus de la moitié des mots qui le composent sont d'origine latine et que parmi les autres, nombreux sont ceux qui ont été empruntés a l'italien, comme c'est le cas de *casă, cămeaşa, foc.* Invoquant Thunmann à l'appui de ses dires, il affirme plus loin que ces derniers pourraient tout aussi bien provenir du latin vulgaire. Les mots grecs lui paraissent moins nombreux. Quant à l'emploi de l'alphabet grec, il y voit une regrettable innovation dont le responsable est Cavallioti.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Les idées qu'il s'était borné à énoncer brièvement dans cette oeuvre sont reprises par Roja dans l'ouvrage qu'il publie à Buda en 1809 sous le titre de *Măestria ghiovăsirii româneşti cu litere latineşti, care sânt literele Românilor ceale vechi, spre polirea a toată ghinta românească ceii din coace şi ceii din colo de Dunăre* (L'art de lire en roumain en caractères latins qui sont les caractères anciens des Roumains; pour l'ornement de tout le peuple roumain qui vit sur les deux rives du Danube). Le titre de l'oeuvre révèle donc la conception de l'auteur et le but qu'il poursuivait. Il ne s'agissait plus seulement des Roumains transdanubiens, mais du peuple roumain tout entier, dont il soutenait énergiquement l'unité de langue et d'origine. Il distingue cependant deux dialectes dont la limite est tracée par le Danube. Par suite des conditions différentes dans lesquelles ont vécu les Roumains sur les deux rives du fleuve, ceux de la rive sep-

tentrionale ont vu s'introduire dans leur langue des mots slaves alors que des mots grecs pénétraient dans la langue des Roumains du sud. Mais l'ecrivain était persuadé, comme devait l'être plus tard Maior, qu'en mettant à contribution la richesse lexicale de chacun de ces dialectes, on parviendrait à former une langue purement roumaine que pourraient adopter tous les Roumains. Cette opération ne pouvait être menée à bien que par des savants connaissant à fond les divers dialectes et sachant par surcroît le latin et l'italien.

Mais Roja allait encore plus loin dans la voie des réformes: il préconisait non seulement la création d'une langue roumaine nouvelle, mais encore le remplacement des alphabets employés jusqu'alors, par l'alphabet latin. Les caractères cyrilliques pouvaient être maintenus dans les livres d'église, mais l'alphabet grec devait être écarté sans réserves. Enfin comme il ne savait que faire de certains sons du roumain comme *ă* et *â* qui lui semblaient d'origine barbare, il proposait de les supprimer sans autre forme de procès et de les remplacer par leurs correspondants étymologiques: „au lieu de *pâne*, que l'on dise *pane*".

BCU Cluj / Central University Library Cluj

En ce qui concerne la dénomination appliquée aux Roumains eux-mêmes, Roja l'avait déjà discutée dans son premier ouvrage où il mettait en doute l'étymologie qui rattache *Tinfar*, un des noms sous lesquels sont connus les Aroumains, *à sincarev*, fils de l'empereur, et employait dans le texte grec le terme de *Romeos*. Mais ayant découvert entre temps que *Romeos* signifie *Grec*, il revient sur son choix et propose le nom de *Romanus*.

Mentionnons pour terminer que Roja est conscient de la fonction sociale du language; il sait que la langue est destinée à faire connaître à nos semblables nos pensées et nos sentiments et que son apparition et son développement supposent l'organisation des individus en sociétés. Ces idées qui n'étaient pas nouvelles, devaient être formulées clairement par les écrivains des Lumières qui luttent avec énergie contre la conception qui attribuait au langage une origine divine. Encore que l'écrivain aroumain ne fasse qu'effleurer cette idée, il n'en apparaît pas moins comme un esprit avancé qui participe au mouvement des idées de son temps.

76. Mentionnons à côté de Roja, Michel Boiagi qui mena à Vienne l'existence d'un émigré, donnant pour vivre des leçons de néo-grec. Il a traduit en aroumain les *Evangiles* dont aucun exemplaire ne nous est parvenu, il a composé une grammaire néo-grecque en allemand et s'est exercé à traduire l'ouvrage de Comenius, *Orbis pictus*. Mais son oeuvre maîtresse est la grammaire du dialecte aroumain qu'il publia à Vienne en 1815, en grec et en allemand: *Romanische oder Macedonowlachische Sprachlehre*.

Boiagi est convaincu de l'importance du roumain que parle un peuple de quatre millions d'individus. Si son état présent est loin d'être florissant, cela s'explique d'abord par la vaste étendue sur laquelle sont dispersés les Roumains et qui les a empêchés de former une puissante unité politique. Mais le jour où les Roumains obtiendront leur liberté définitive, leur langue ne saurait manquer de faire de rapides progrès. L'auteur voit une garantie de ce brillant avenir dans l'épanouissement actuel des langues romanes, autrefois si pauvres elles aussi. L'italien par exemple est devenu dans toute l'Europe „la langue du chant". D'où l'exhortation à cultiver la langue nationale. Le désir que certains ont manifesté de voir s'instaurer une langue unique lui paraît inconsidéré. Le roumain a certains titres de noblesse dont ceux qui le parlent peuvent s'enorgueillir. Aussi les Aroumains qui lui préfèrent le grec sont-ils à blâmer. Boiagi relève également les insultes que Néophyte Ducas adresse à la langue roumaine: ce ne sont d'après lui que billevesées inspirées à leur auteur par son ignorance de toute autre langue que la „macaronique langue grecque", par laquelle il aurait voulu remplacer toutes les autres: „et il déploie à ce propos un zèle si aveugle qu'il désire cette transformation même après avoir affirmé partout que les Roumains sont plus aptes à la culture, plus épris de beau et de bien que les Grecs eux-mêmes". Il ne combat pas mais se borne à mentionner „la ridicule ignorance de ce sycophante" et il affirme qu'un peuple, quel qu'il soit, a le droit de se cultiver dans sa propre langue. Dans la transcription du texte aroumain, il a introduit l'alphabet latin parce que c'est celui qu'emploient toutes les langues romanes, que c'est le plus répandu en Europe et qu'il est beaucoup plus complet que le grec.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Le livre de Boiagi ne s'adressait pas seulement à ses frères de race, mais encore aux étrangers et aux savants qui voulaient se familiariser avec le dialecte aroumain.

Le texte de la grammaire est écrit en grec et en allemand, mais il est suivi d'une série de dialogues transcrits non seulement dans ces deux langues mais encore en aroumain, et de fables et d'historiettes écrites en dialecte également.

77. Roja et Boiagi entretenaient des liens trop étroits avec les écrivains de la Renaissance transylvaine, pour ne pas associer l'affirmation de l'idée latiniste à la phobie du grécisme. Le mouvement latiniste qui s'était consolidé en Transylvanie commençait ainsi à rayonner sur les autres provinces roumaines qu'il ne parviendra cependant jamais à gagner définitivement à son credo scientifique, ou à ses formes d'art. Le bouillonnement d'idées et de sentiments que nous venons d'étudier, ne met en lumière qu'un des aspects de l'activité de la Renaissance transylvaine: en dehors des oeuvres qui s'attachent au triomphe d'une cause nationale ou sociale, inspirées par le courant des Lumières, cette époque nous a également laissé une littérature poétique dont les réussites les plus remarquables trahissent l'influence du même courant.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

L'aspect militant de la littérature scientifique était déterminé par les impératifs du moment: les écrivains devaient faire valoir les droits de leur peuple dans les régions occupées par celui-ci et ces droits trouvaient des arguments dans la philologie et dans l'histoire. On ne saurait donc s'étonner que ces deux disciplines soient à l'honneur. Et si dans ces domaines, les écrivains transylvains se sont parfois livrés à des affirmations exagérées, le fait s'explique par les conditions où ils se trouvaient: en face de la négation absolue que pratiquaient leurs adversaires, leur seule arme était une affirmation non moins absolue. Cette lutte emprunte un caractère héroïque aux circonstances adverses dans lesquelles elle s'est déroulée. Les écrivains présentés dans les pages précédentes ont fait leur éducation dans des centres culturels où les idées libérales du XVIII-ème siècle étaient en honneur. Mais ces idées devaient avoir un destin agité: après avoir longtemps exercé leur empire sur les monarques eux-

mêmes, elles devaient finir par être honnies et rendues responsables de tous les maux qui s'étaient abattus sur l'Europe en cette fin de siècle. En Autriche, Joseph II, qui avait accordé tant de libertés aux peuples de son empire, va jusqu'à renier le credo qu'il avait jusqu'alors professé et annuler toutes les réformes libérales qu'il avait décrétées naguère. Ce qui caractérise au contraire les écrivains de la Renaissance transylvaine c'est la constance avec laquelle ils sont restés attachés aux idées libérales du XVIII-ème siècle, même lorsque leur activité s'est déployée pendant des périodes de réaction. Les intérêts de leur peuple ne pouvaient être mieux servis que par l'idéal social des Lumières et ils ont continué à proclamer leur adhésion à ce courant même lorsqu'il fut rendu responsable de tous les maux qui avaient frappé les peuples d'Europe. Ce refus de s'adapter au changement des conditions historiques constitue le côté tragique de leur existence, mais il souligne par contre la grandeur de leur action. L'importance de celle-ci ressort plus vivement encore du contraste qui l'oppose aux esprits de l'époque qui ont eu l'habileté de ne brusquer ni les hommes, ni les institutions, ni les moeurs du temps. En face d'eux se dresse un Jean Bob: insensible aux préoccupations de nature subversive, son existence s'est déroulée dans les zones calmes où fleurissent tous les privilèges officiels, il a vécu heureux et est mort riche.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Le projet de réforme scolaire élaboré dans le cercle du métropolite Jacob Stamati a été publié par Théodore Codresco dans *Uricariul*, III, p. 13—23, de même que par A. Xenopol et C. Erbiceanu, dans *Serbarea şcolară* (Fête scolaire), p. 190—198. Voir à ce sujet V. A. Urechiă, *Istoria şcoalelor* ... (Histoire des Ecoles), I, p. 73—74; N. Iorga, *Istoria învăţământului românesc* p. 139—143; P. Hanes, *Scriitorii basarabeni* (Les écrivains bessarabiens), Bucarest, 1920, p. 51—54. On doit également à Jacob Stamati un tableau chronologique des princes de Moldavie qui parut d'abord dans *Psaltirea* de Iassy, 1794 et fut ensuite publié dans *De obşte gheografie* (Géographie générale) de Buffier, traduite par Amfilochie Hotiniul et publiée à Iassy en 1795; à été reproduit par Andreas Wolff, *Beiträge zu einer statistisch-historischen Beschreibung des Fürstenthums Moldau*, II. Sibiu, 1805, p. X—XVI. — Sur Amfilochie Hotiniul, voir P. Hanes, *Scriitorii basarabeni*, p. 58—93; Claudius Isopesco, *Il vescovo*

Amfilochie Hotiniul e l'Italia, dans l'*Europa Orientale*, 1933, p. 516—547.

De l'abondante bibliographie se rapportant à la Renaissance transylvaine, nous ne pouvons communiquer dans la présente étude que les données les plus importantes. Pour comprendre les réformes de Joseph II et les résultats auxquels il est parvenu en Transylvanie, voir P. Mitrofanov, *Iosef II. Seine politische und kulturelle Tätigkeit*, Vienne, 1910 et F. von Zieglauer, *Die politischen Reformbewegungen in Siebenbürgen in der Zeit Joseph's II und Leopold's II*, Vienne, 1881. — Au sujet du mouvement littéraire roumain notons d'abord les traités d'histoire littéraire (N. Iorga, O. Densusianu; et G. Pascou, *Istorica literaturii române din secolul XVIII, III. Epoca lui Clain, Şincai şi Maior* (Histoire de la littérature roumaine au XVIII-ème siècle. III. L'Epoque de Clain, de Şincai et de Maior) Iassy, 1927); ensuite: Al. Lapedatu, *Istoriografia română ardeleană în legătură cu desfăşurarea vieţii politice a neamului românesc de peste Carpaţi* (L'historiographie roumaine transylvaine relative au développement de la vie politique du peuple roumain de Transylvanie), Bucarest, 1923 (Ac. Rom., Discursuri de receptiune, LV); J. Lupaş, *Desvoltarea istoriografiei române din Transilvania în sec. XV—XIX* (Le développement de l'historiographie roumaine de Transylvanie du XV-ème au XIX-ème siècles), introduction à *Cronicari şi istorici români din Transilvania. Şcoala ardeleană* (Chroniqueurs et historiens roumains de Transylvanie. L'Ecole transylvaine), Craiova, 1934; D. Popovici, *La littérature roumaine de Transylvanie au dix-neuvième siècle*, Bucarest, 1938; — T. Cipariu, *Gramatiştii şi ortografiştii români* (Les grammairiens et les réformateurs de l'orthographe roumaine), dans *Archivu pentru filologia şi istoria*, p. 561—570, 587—594, 601—609 [recte: 603—611], 625—628, 644—648, 705—710, 721—726, 745—750, 761—765; L. Seineanu, *Istoria filologiei române* (Histoire de la philologie roumaine), Bucarest, 1892 (II-ème éd., 1895); R. Ionaşcou, *Gramaticii români* (Grammairiens roumains); M. Ruffini, *La Scuola Latinista Romena (1780—1871). Studio storico-filologico*. Roma, 1941. — Au sujet des oeuvres restées en manuscrit, consulter également Jacob Radu, *Manuscriptele bibliotecii episcopiei greco-catolice române din Oradea Mare* (Les manuscrits de la bibliothèque de l'évêché uniate d'Oradea Mare), Bucarest, 1923 (Ac. Rom., Mem. Sect. Ist.; S. III, T. I, Mem. 6) et Etienne Manciulea, *Biblioteca centrală din Blaj* (La Bibliothèque centrale de Blaj), Blaj, 1939. — Sur l'organisation de la typographie roumaine de Buda, voir A. Veress, *Tipografia românească din Buda* (La typographie roumaine de Buda), dans *Boabe de grâu*, III (1932), p. 593—612. — N. Lupu s'est efforcé

BCU Cluj / Central University Library Cluj

de réhabiliter J. Bob dans *Din nedreptățile istoriei. Episcopul Ioan Bob dela Blaj* (Une injustice de l'histoire. L'évêque Jean Bob de Blaj), dans *Blajul*, I (1934), p. 335—352; O. Popa poursuit le même dessein dans *Un nedreptățit. Episcopul Ioan Bob* (Un méconnu: L'évêque Jean Bob), dans *Blajul*, II (1935), p. 341—346.

L'oeuvre de Gherontie Cotorea se trouve dans le ms. rom. 90 de la bibliothèque de l'évêché de Blaj; il en a été publié un fragment par Augustin Bunea, *Episcopii Petru Paul Aron și Dionisiu Novacovici* (Les évêques Pierre Paul Aron et Denys Novacovici), p. 371—373. Citation du métropolite Theodose, dans le discours homagial dédié à Șerban Cantacuzène dans la *Liturghia* publiée à Bucarest en 1680; reproduite dans *Bibliografia românească veche*, I (1925), p. 234; le passage a été mentionné par N. Iorga, *Ist. lit. rom.*, I (1925), p. 395—396. — Sur les études historiques qui en Transylvanie précèdent immédiatement Samuel Micou dans l'affirmation de la latinité du peuple roumain, v. G. Pascou, *op. cit.*, p. 21. Un fragment de l'oeuvre de l'historien hongrois Pierre Bod a été publié par Cipariu dans *Archivu*, p. 653—657; *De ortu, progressu, conversione Valachorum* a été publié par le même Cipariu dans *Acta et fragmenta*, p. 1—18.

L'oeuvre imprimée de Samuel Micou, dans *Bibliografia românească veche.* — *Historia Daco-Romanorum sive Valachorum* a été publiée en partie par Auguste Treboniu Laurian dans *Instrucțiunea publică*, 1861, p. 67—118 et reproduite dans *Foaie pentru minte, inimă și literatură*, 1862, Nos. 11—26, 29—30. Dans *Acta et fragmenta...*, p. 139—140, Cipariu publie la préface de *Scurtă cunoștință a istoriei Românilor* dont Micou avait entrepris la publication dans le calendrier de Buda. *Istoria și lucrurile și întâmplările Românilor*, dans les mss. 67—70 de la bibliothèque de l'évêché uniate d'Oradea-Mare; *Dictionarium Valachico-Latinum*, dans le ms. 89 de la même bibliothèque. Le prospectus en a été publié à Buda en 1806 et se trouve reproduit dans *Bibl. rom. veche*. Sur son intention de répondre à Eder, voir Z. Pâclișanu, *Ceva despre edițiile lui „Supplex libellus Valachorum"*, dans la revue *Cultura creștină*, V (1915), p. 24; voir aussi J. Radu, *Manuscriptele...*, p. 17—18, 35 et N. Iorga, *Ist. lit. rom. sec. XVIII. Tabla numelor*, Bucarest, 1901, p. 55. Le texte original de la réponse *(Responsum ad crisim I. C. E. in Supplicem libellum Valachorum)*, dans le ms. 600 de l'Académie Roumaine. — Au sujet de Micou: note 12 de l'*Elegia* de Șincai (voir ci-dessous); I. M. Moldovan, *Documente pentru biografia lui S. Klain* (Documents pour servir à la biographie de S. Klain), dans *Archivu...*, p. 675—679, 700, 715—720, 736—739, J. Bianu, *Viața și activitatea lui Maniu Samuel Micul, alias Clain de Sad* (La vie et l'activité de Maniu Samuel Micou, alias Clain

de Sad), Bucarest, 1876; Z. Pâclişanu et J. Modrigan, *Cum a apărut Biblia lui Klein* (Comment a été publiée la Bible de Klein), dans *Cultura Creştină*, 1919, p. 96—102; Z. Pâclişanu, *Samuel Klein concurent la episcopia unită a Orăzii Mari* (Samuel Klein candidat à l'évêché uniate d'Oradea Mare), dans *Cultura Creştină*, 1919, p. 194—197; du même, *Din istoria Dicţionarului de Buda* (Quelques pages de l'histoire du Dictionnaire de Buda), dans *Transilvania*, 1921, p. 260—269; du même, *Un vechiu proces literar. Relaţiile lui I. Bob cu S. Klein, Gh. Şincai şi P. Maior* (Un vieux procès littéraire. Les relations de J. Bob avec S. Klein, G. Şincai et P. Maior), Bucarest, 1935 (Ac. Rom., Mem. Sect. Ist., S. III, T. XVI; p. 221—255; et dans la *Revista Fundaţiilor Regale*, II (1935), No. 7, p. 87—121); du même, *Contribuţii la biografia lui Samuil Micu Klein* (Contributions à la biographie de Samuel Micou Klein), dans *Libertatea*, II (1934), p. 232—234; Jacob Radu, *Doi luceferi rătăcitori: G. Şincai şi S. Micu Klein* (Deux astres errants: G. Şincai et S. Micou Klein), Bucarest, 1924 (Ac. Rom., Mem. Sect. Ist., S. III, T. II, Mem. 3).

Istoria naturei sau a firei de Şincai, dans le ms. 40 de la bibliothèque de l'évêché uniate d'Oradea Mare. C'est une traduction de Hellmuth. Dans la même bibliothèque, ms. 125, *Vocabularium pertinens ad tria Regna Naturae*, également rédigé par Şincai. Une traduction révélatrice de la personnalité de Şincai est celle de la *Physique* de Hellmuth: *Învăţătură firească spre stricarea superstiţii poporului* (Leçons d'histoire naturelle pour déraciner les préjugés populaires) dans les mss. 38—39 de la même bibliothèque; c'est d'une part un traité de physique et de l'autre une divulgation des ruses employées par les sorciers. — Les vers dédiés au Palatin Joseph ont été publiés dans *Onomasticon Serenissimi Hereditarii Principis Regii Archi-Ducis Austriae et Regni Hungariae Palatini Josephi*, Pest, 1805; ils ont été reproduits par A. Bitay dans *Dacoromania*, III, p. 785—786 (Bitay en parle également dans *Dacoromania*, II, p. 680—681). *Elegia Nobilis Transilvani Georgii Sinkai de Eadem. AA. LL. Philos. et SS. Theol. Doctoris Romani, in Magno Transilvaniae Principatu Scholarum Vernacularum Valachico-Catholicarum Emeriti Directoris, data ad Auctorem Orodiadis, Magno-Varadino ipso Festo die S. Michaelis Archangeli A. 1803, ex Episcopali Darabanthiano Tusculano* a paru pour la première fois dans le volume collectif *Orodias* publié par Ladislas Nagy de Peretsen à Oradea Mare en 1804. Elle a été de nouveau publiée, en partie et sans notes, par Timothée Cipariu dans *Foaie pentru minte, inimă şi literatură*, 1841, No. 42. Le même auteur l'a reproduite intégralement mais sans notes

dans *Acta et fragmenta*, p. 273—277 et, avec les notes, dans *Archivu*, p. 247—251, 251—256, 274—278, 290—297 (aux pages 296—297, observations de l'éditeur). Elle a également été reproduite par Al. Papiu Ilarian dans son étude *Viéţia, operele şi ideele lui Georgiu Şincai* (La vie, les oeuvres et les idées de Georges Şincai), Bucarest, 1869, p. 106—126 et, en même temps que cette dernière étude, au début du volume I de la *Cronică*, dans l'édition de 1886. Elle a été traduite en roumain par T. Naum et publiée dans *Gând Românesc*, VIII (1940), Nos. 1—4, p. 54—59. Au sujet de l'ode adressée à Napoléon, voir Jacob Radu, *Manuscriptele ...*, p. 20. — Sur le *Dialogue* perdu qui anticipait sur la *Chronique*, Şincai a parlé dans la *Chronique* elle-même à propos de l'année 824: „Ce n'est pas sans raison que j'ai écrit le Dialogue que je voulais faire imprimer avec ma Grammaire roumaine (ce dont j'ai été empêché par la censure de la Cour Impériale de Vienne)"; et, dans la préface de la Grammaire de 1805, à propos des noms divers sous lesquels ont été connus les Roumains au moyen âge: „quando iidem jam Pacinacae, jam Comani, jam aliis nominibus compellati fuere, disserui in *Dialogo*". Sur un *Responsum ad crisim Josephi Caroli Eder in Supplicem libellum Valachorum Transylvaniae*, voir O. Densusianu, *op. cit.*, I, p. 38. L'ouvrage est mentionné par Şincai lui-même dans la *Chronique* sous l'année 1291. On n'a pas étudié les rapports entre la *Réponse* de Şincai et celle de Samuel Micu, dont il a été question plus haut. Le manuscrit de la *Cronica* apporté à Iassy par Gherman Vida est acheté par le prince Grégoire Ghica qui en fait don à la bibliothèque des écoles. En 1852, le prince institue une commission composée de Gr. Cuza, Anastase Panu, Michel Kogalniceanu et Gh. Sion (ultérieurement, Cuza et Sion devaient être remplacés par Donici et Laurian) et qui est chargée de publier la *Chronique*. En 1854, la commission juge nécessaire de faire précéder l'oeuvre d'une esquisse biographique de Şincai due à Laurian. La censure accorde le 3 mars 1854 son approbation par Assaky. (Tous ces détails sont empruntés à R. Rosetti, *Despre cenzură în Moldova*, IV, p. 43—44, 50—51). L'article de Laurian paraît en tête du volume III, imprimé en 1854. Les abondants matériaux réunis par Şincai en vue de la rédaction de sa chronique, dans les mss. 90—92, 235, 239—241 de la bibliothèque d'Oradea Mare. Ils remplissent 31 volumes de grand format. Les trois premiers volumes portent le titre *Rerum spectantium ad universam gentem Daco-Romanam seu Valachicam summaria collectio ex diversis autoribus, facta a Georgio Sinkai de Eadem secundum ordinem chronologicum.*

Au sujet de Şincai, voir avant tout l'esquisse biographique

BCU Cluj / Central University Library Cluj

de Laurian et l'étude de Papiu Ilarian déjà mentionnées. Ilarian reproduit également, p. 134—138, les pages enthousiastes consacrées à Şincai par Edgar Quinet dans *Les Roumains (Oeuvres complètes*, Paris, 1857, p. 63—66). Mais c'est M. Kogalniceanu qui a le premier attiré l'intérêt du public sur Şincai. En 1836, lorsqu'il écrit *Românische oder Wallachische Sprache und Literatur*, qui parut dans le *Magazin für die Literatur des In- und Auslandes* de janvier 1837, Kogalniceanu connaît Şincai comme philologue; en ce qui concerne son oeuvre historique, la confession suivante nous paraît révélatrice: „Un certain Georges Vida publie en ce moment à Iassy une histoire de la Dacie ancienne et nouvelle d'un auteur mort depuis longtemps et dont le nom m'échappe". Mais le ton change dans l'article publié dans *Arhiva Românească*, I, p. (II-ème ed.) 1—4 et reproduit dans *Dacia Literară* (1840), p. 217—221. L'article est reproduit ensuite par Georges Barițiu dans *Foaie pentru minte*, 1841, No. 12, qui incite les écrivains transylvains à s'intéresser eux aussi à Şincai. Le premier à répondre est Cipariu qui publie dans *Foaie pentru minte*, 1841, No. 42 un article intitulé *Şincai*, au cours duquel il reproduit des fragments de l'*Elegia* et complète et corrige l'information de Kogalniceanu; tout d'abord, l'information que Cipariu emprunte à l'*Elegia*, suivant laquelle Şincai a étudié la pédagogie à L'Ecole Normale Ste. Anne de Vienne et qu'à l'Université de cette ville il a fait des études de droit sous la direction du fameux Pehem, le jurisconsulte officiel de la monarchie sous Joseph II et auteur de traités de droit ecclésiastique renommés (*Jus ecclesiasticum publicum*, Vienne, 1781; *Jus ecclesiasticum universum*, Vienne, 1786; voir *Archivu*, p. 290—291 où sont reproduits les certificats délivrés après passage des examens à l'Ecole Normale et à l'Université. Le premier, signé par I. von Felbinger, date du 2 Mars 1780; le second, signé par Pehem lui-même, date du 15 mars 1780: au droit ecclésiastique il avait la note *eminens*). Dans le No. 47 de la *Foaie* de la même année, Georges Barițiu revient sur ce problème et note en passant le triste sort qui s'est abattu sur les Roumains transylvains après la mort de Joseph II. En 1842, Gavra commence ses démarches tapageuses pour faire imprimer l'oeuvre de Şincai et de Clain. Dans le supplement du No. 14 de la *Foaie* de cette même année, il publie *O Veste mare şi mult dorită! Domnilor! Şincai şi Samuel Clain să tipăreşte!* (Une grande nouvelle impatiemment attendue! Messieurs! Şincai et Samuel Clain vont être publiés!) Cette bruyante agitation fait suspendre l'impression de la *Cronica* commencée à Iassy d'après le manuscrit de Vida; voir l'article de Gavra *Un pseudo-Şincai in Romănie* dans *Foaie pentru minte*, 1842, No. 49; voir

BCU Cluj / Central University Library Cluj

le même article à propos du projet d'imprimer la *Cronica* a Bucarest, projet qui fut également contrecarré par Gavra. On s'explique donc l'énervement de nombreux lecteurs lorsqu'en 1844, au lieu de la *Cronica* de Şincai, on leur donne le drame Şincai—Clainien du professeur d'Arad (ce dernier annoncé dans *Foaie pentru minte*, 1843, No. 52; mécontentements exprimés dans *Plânsoare pentru Şincai şi Clain* (Doléances pour Şincai et Clain), No. 43 de 1844; dans le No. 47, explication de Gavra: la parution de l'oeuvre a dû être ajournée parce que beaucoup d'abonnements n'ont pas été acquittés). Şincai était donc devenu à cette date l'objet d'un fructueux commerce. Ce n'est que dix ans plus tard que l'oeuvre devait être publiée en entier, grâce surtout à Kogalniceanu. — Nous ne citerons ici que les plus importantes des études consacrées à Şincai qui n'ont pas été mentionnées antérieurement: J. Modrigan, *Inlăturarea lui Gheorghe Şincai din directoratul şcoalelor* (Comment la direction des écoles fut enlevée à Georges Şincai), dans *Lui Nicolae Iorga, Omagiu*, Craiova, (1921), p. 207—215; A. Bitay, *Sprijinitorul lui Şincai în Roma, cardinalul de mai târziu Stefano Borgia* (1731—1804) (Le protecteur de Şincai à Rome, le futur cardinal Stefano Borgia), dans *Dacoromania*, II (1922), p. 681; S. Puşcariu, *„Economia" din 1806 — de Şincai*, dans *Dacoromania*, I (1921), p. 348; Al. Borza, note sur *Povăţuire către Economia de câmp* (Conseils aux agriculteurs), dans *Dacoromania*, I, p. 559; du même, *Prima Istorie naturală românească. Istoria naturei sau a firei de Gh. Şincai* (La première histoire naturelle roumaine. L'Histoire naturelle de Gh. Şincai) dans *Transilvania*, LII (1921), p. 825—836; du même, *Primul dicţionar de Ştiinţe naturale românesc. „Vocabularium pertinens ad tria Regna Naturae" de Gh. Şincai* (Le premier dictionnaire roumain de sciences naturelles...), dans *Dacoromania*, V, p. 553—562; N. Iorga, *Lucruri nouă despre Şincai* (Du nouveau sur Şincai), dans *Revista Istorică*, 1924, p. 82—83; Z. Pâclişanu, *G. Şincai* dans *Adevărul literar şi artistic*, II, série II, Nos. 60, 63, 64 (reproduit avec certaines modifications dans *Contribuţii la biografia lui Gheorghe Şincai. — Legăturile lui cu episcopul I. Bob* (Contributions à la biographie de Georges Şincai. — Ses relations avec l'évêque J. Bob), dans *Transilvania*, LIII (1922), p. 295—310); du même, *Cenzura Cronicii lui Gh. Şincai* (Comment fut censurée la Chronique de Gh. Şincai), dans *Revista Arhivelor*, I (1924), No. 1, p. 20—30 (aux pages 23—30 s'y trouve reproduit le rapport du 5 mai 1814 du censeur, l'évêque catholique Martonfy d'Alba Iulia qui combat l'oeuvre et propose qu'elle ne soit pas imprimée. A Oradea Mare où Şincai comptait de nombreuses connaissances parmi les Hongrois, la censure lui avait donné l'autorisation

d'imprimer son oeuvre deux ans auparavant); du même, *Locul morții lui Gheorghe Șincai* (Le lieu où mourut Georges Șincai), dans *Cultura Creștină*, XVI (1936), p. 476—478; A. Veress, *Note și scrisori șincaiane* (Notes et Lettres de G. Șincai), Bucarest, 1927 (Ac. Rom., Mem. Secț. Lit., S. III, T. III, Mem. 10). Tr. Popa, *Un capitol sbuciumat din viața lui Gheorghe Șincai lucrat după documente nouă* (Un chapitre agité de la vie de Georges Șincai d'après des documents nouveaux), Târgu-Mureș, 1924; du même, *Activitatea școlară a lui Gheorghe Șincai* (L'activité scolaire de Georges Șincai), dans *Societatea de Mâine*, I (1924), p. 435—436; du même, *Desbaterea procesului lui Gh. Șincai și sentința de eliberare din închisoare*, dans *Revista Arhivelor*, II, p. 404—406; Jacob Radu, *Foștii elevi români uniți ai școalelor din Roma* (Les anciens élèves uniates des écoles de Rome), Beiuș, 1929; D. Găzdaru, *Contribuție la relațiile lui Grigore Maior, Gheorghe Șincai și Petru Maior cu Roma* (Contributions à l'étude des relations de Grégoire Maior, Georges Șincai et Pierre Maior avec Rome), Iassy, 1933 (extrait de la *Revista critică*). Mentionnons enfin l'ouvrage de L. Gáldi, *XVIII. századi humanizmusunk és a románság* (Notre humanisme du XVIII-e siècle et les Roumains), Budapest, 1940, qui insiste tout spécialement sur les sources hongroises mises à contribution par Șincai et Maior dans leur oeuvre historique et parvient à la conclusion que la Renaissance transylvaine n'est qu'un prolongement de l'humanisme hongrois. Mais il ne peut contester la fait que l'oeuvre des écrivains roumains soit toute pénétrée de tendances politiques (p. 32) et qu'en dernière analyse elle diffère profondément de l'humanisme hongrois: Șincai a été conduit „par des préoccupations politiques absolument étrangères à l'esprit de l'humanisme hongrois. A cause de ses préjugés, le livre de Șincai que la censure empêche de paraître, n'est pas un ouvrage humaniste". Il en est de même pour Pierre Maior, chez lequel „la critique des sources et des opinions est constamment contrariée par ses préoccupations politiques analogues à celles formulées dans le *Supplex Libellus*" (p. 61—62). En face de ces écrivains passionnés et partiaux se dresse „le noble désintéressement des anciens humanistes hongrois du XVIII-ème siècle". Cette constatation, juste d'ailleurs, souligne une double différence, d'essence et de conception, et nous permet de découvrir les véritables points de départ des écrivains roumains: c'est la littérature militante du siècle. En ce qui concerne les sources hongroises mises à contribution par les historiens roumains, Gáldi oublie que le procédé de ces derniers est justement de réfuter la thèse hongroise en se fondant sur des documents hongrois. Une observation qui s'impose d'ailleurs est que ces sources ont beau

être présentées d'abord en bloc puis par siècle afin de faire plus d'impression, leur nombre n'en reste pas moins très modeste à côté des „milliers" d'auteurs que Şincai lui-même reconnaît avoir consultés. La consciencieuse analyse de Gáldi ne fait que montrer le sérieux de l'information de l'écrivain roumain et indiquer un coin des vastes étendues qu'a parcourues l'esprit assoiffé de connaissances de ce dernier. — Ces sources avaient d'ailleurs été établies depuis longtemps par Al. Papiu Ilarian, dans l'étude mentionnée antérieurement (dans l'édition de 1886 de la *Cronica*, pp. XXIX—XXXVI). Afin de grossir le lot hongrois et l'importance de celui-ci, Gáldi enregistre des écrivains comme Bonfini, Nicolas le Valaque, Toppeltin, Sulzer, Engel. On se demande pourquoi, car Nicolas le Valaque, proche parent du roi Mathias Corvin, était, comme ce dernier, roumain; Bonfini est le chroniqueur de Mathias Corvin: Italien d'origine, il vit à la cour d'un roi d'origine roumaine (quant à la reine elle était Espagnole) et son oeuvre est écrite en latin; Toppeltin est Saxon, il écrit en latin et fait imprimer son oeuvre en France; Engel et Sulzer sont Allemands et leurs oeuvres, qui sont écrites en allemand, sont imprimées en Allemagne: ils n'en deviennent pas moins, à la page 61—62, les sources hongroises des écrivains roumains. A côté de ces écrivains annexés purement et simplement à la littérature hongroise, les écrivains roumains de la Renaissance transylvaine ont eu un sort privilégié, puisque leurs oeuvres ont été réduites au rôle d'éditions roumaines de l'humanisme hongrois. — Gáldi conserve cette même attitude dans d'autres études. Dans l'article *La città di Kolozsvár e le relazioni culturali ungaro-rumene*, publié dans *Rassegna d'Ungheria*, 1942, No. 12, p. 705—713, il peut même préciser que les débuts de l'humanisme roumain „sono quindi inseparabili da Kolozsvàr", par les lycées duquel ont passé dans la seconde moitié du XVIII-ème siècle et au début du siècle suivant, Georges Şincai et Georges Lazăr. Or, cent ans auparavant, l'humaniste roumain Nicolas Milesco était une autorité européenne et vers 1700, l'humanisme roumain parvenait, dans l'oeuvre de Démètre Cantemir, à sa plus haute expression.

Le titre complet du *Procanon* de Pierre Maior est: *Procanon ce cuprinde în sine ceale ce sînt de lipsă spre înţălesul cel deplin şi desăvîrşit al canoanilor şi a toată tocmeala bisericească, spre folosul mai cu samă a Românilor, alcătuit şi întocmit de Petru Maior* (Procanon comprenant tout ce qui est nécessaire pour la parfaite intelligence des canons et de toute l'organisation ecclésiastique, destiné surtout aux Roumains, composé et rédigé par Pierre Maior). Il a été publié par C. Er-

Babeş-Bolyai Central University Library Cluj

biceanu qui s'est servi d'un manuscrit lacunaire, dans *Biserica Ortodoxă Romănă*, de 1894—1895 (et dans une brochure séparée, Bucarest, 1894). Signalons dans cet ouvrage une certaine classification des sciences. Evidemment, la première place reste encore à la théologie que suivent la morale, la philosophie (science qui nous apprend „que l'âme est dans la tête et non dans le corps tout entier, que la terre tourne autour du soleil et non le soleil auour de la terre"), et enfin l'histoire qui nous apprend „que César a vaincu Pompée, et que les Roumains ont été amenés de Rome en Dacie par Trajan, empereur de la Rome antique" (p. 63). Dès les premiers temps de l'activité de l'écrivain on voit donc qu'il s'intéressait déjà vivement à l'histoire. *Protopa;padichia adecă puterea, drepturile sau privilegioanele protopopilor celor românești în Ardeal* (Droits ou privilèges des archiprêtres roumains de Transylvanie), dont Silași a publié des fragments dans *Sionul Românesc* de 1865—1866, est conservé dans le ms. roum. 41 de la bibliothèque de Blaj. *Propovedanii* (Oraisons funèbres) et *Prediche* (Sermons) ont été réédités par E. Dăianu à Cluj, en 1906, en trois volumes. Les fragments de l'*Istoria bisericii Românilor* (Histoire de l'Eglise roumaine) publiés par Cipariu, dans *Acta et fragmenta*, p. 129—137, 145—188. *Răspunsul la cărtire* (Réponse au blâme) a été imprimée de nouveau dans *Revista Critică-Literară*, II (1894), p. 68—72, 123—140, et ensuite par G. Bogdan-Duică, dans *Zece ani (1919—1929). Almanahul Societății academice „Petru Maior"*, Cluj, 1929, p. 311—330. Le blâme auquel répondait Pierre Maior était compris dans la préface du chanoine D. Vaida au livre *Cuvântări în cinstea Exselenții Sale Ioann Bobb* (Discours prononcés en l'honneur de Son Excellence Jean Bob), publié à Blaj en 1813. Ces discours étaient traduits du latin et publiés dans le dessein exprès de répondre à Pierre Maior qui, dans son *Istoria pentru începutul Românilor*, n'avait pas épargné Bob. Les fragments grammaticaux sont publiés par Cipariu dans *Archivu*, p. 27—33, 297—299, 338—343, 355—357, 380—384, sous le titre général de: *Fragmente inedite de ale lui P. Maior. — Cântare despre începutul și starea de astăzi a Românilor* (Chanson des origines et de l'état actuel des Roumains) de Jean Teodorovici Nica a été publiée à Buda en 1813 et a été reproduite par Ovide Densusianu dans *Revista Critică-Literară*, II, p. 81—84. La muse de Teodorovici, experte dans la composition des strophes saphiques, demande, comme Pierre Maior, aux Roumains d'être loyaux envers l'empereur, et leur fait savoir que les femmes daces répugnaient à leurs glorieux ancêtres.

Le *Procanon* a été étudié par rapport au *De statu ecclesiae* a lui Justinus Febronius par G. Bogdan-Duică, dans l'ar-

ticle *Petru Maior şi Iust. Febronius sau Petru Maior ca vrăjmaş al Papei*, (Pierre Maior et Iust. Febronius ou Pierre Maior comme adversaire du Pape), dans *Renaşterea*, 1933, No. 15—27 (et en brochure séparée). L'intérêt manifesté au gallicanisme par le cercle de la Renaissance transylvaine est encore souligné par la traduction de l'*Histoire ecclésiastique* de l'abbé Fleury, par Samuel Micou. Il peut être observé en Transylvanie plus tard également: le No. 23, 1844 de la *Foaie pentru minte* publie la traduction en roumain du testament de Pierre Pithou, l'un des représentants les plus notables du courant. Sur Fébronius, voir J. Küntziger, *Fébronius et Fébronianisme*, Bruxelles, 1891; sur le gallicanisme, Joseph de Maistre, *De l'Eglise gallicane dans son rapport avec le Souverain Pontife*, Lyon-Paris, 1854; V. Martin, *Le Gallicanisme et la réforme catholique*, Paris, 1920. Les prolongements gallicanistes dans la littérature française actuelle sont étudiés par Julius Wilhelm, *Das Fortleben des Gallikanismus in der französischen Literatur der Gegenwart*, Münich, 1933 *(Münchner Romanistische Arbeiten*, 2-ème cahier).

Au sujet de Pierre Maior voir les données communiquées ci-dessus, ensuite Athanase Marinesco, *Viaţa şi operele lui Petru Maior* (La vie et l'oeuvre de Pierre Maior), Bucarest, 1883; G. Bogdan-Duică, *Petru Maior. Un studiu biografic* (Pierre Maior. Une étude biographique), Cernăuţi, 1893; T. Capidan, *Petru Maior şi Aromânii* (Pierre Maior et les Aroumains), dans *Junimea Literară*, XII (1923), p. 63—69; du même, *Aromânii. Dialectul aromân* (Les Aroumains. Le dialecte aroumain), Bucarest, 1932 (Ac. Rom., Studii şi Cercetări, XX), p. 85—87; N. Iorga, *La o sută de ani după moartea lui Petru Maior. Cuvântare comemorativă ţinută la Academia Română* (Cent ans après la mort de Pierre Maior. Discours commémoratif fait à l'Académie Roumaine), Bucarest, 1921; Al. Lapedatu, *Petru Maior în cadrul vieţii naţionale şi culturale a epocii sale* (Pierre Maior dans le cadre de la vie nationale et culturelle de son époque), dans *Anuarul Institutului de Istorie Naţională* de Cluj, 1921, p. 79—86; J. Lupaş, *Scrierile istorice ale lui Petru Maior* (Les écrits historiques de Pierre Maior), dans le même bulletin, p. 87—108; S. Puşcariu, *Părerile lui Petru Maior despre limbă* (Opinions linguistiques de Pierre Maior), dans le même bulletin, p. 109—119; Tr. Popa, *Contribuţiuni la viaţa lui Petru Maior* (Contributions à la biographie de Pierre Maior), dans *Societatea de Mâine*, V, p. 87—88; du même, *Locul naşterii lui Petru Maior* (Lieu de naissance de Pierre Maior), dans *Cultura Creştină*, XVI (1936), p. 371—374; N. Lupu, *Corespondenţă între Petru Maior şi episcopul Bob la 1785* (Correspondance échangée en 1785 entre Pierre Maior et l'évêque Bob), dans *Blajul*, I (1934), p. 407—410; V. Ne-

BCU Cluj / Central University Library Cluj

tea, *Câteva precizări în legătură cu Petru Maior* (Quelques précisions au sujet de Pierre Maior), dans *Revista Fundațiilor Regale*, VIII (1941), No. 6, p. 691—696. Dans *Convorbiri Literare*, XLIV (1910), vol. II, p. 329—335, 558—564, G. Giuglea publie une lettre adressée à Moïse Nicoară qu'il attribue à Pierre Maior. Cette lettre qui est inachevée et ne porte pas de signature, fait allusion à un voyage de son auteur à Bucarest, en 1810; ce fait nous empêche de l'attribuer à Maior qui, depuis le 18 mars 1809 était fixé à Budapest où il censurait les livres roumains publiés dans cette ville (v. Z. Pâclișanu, *Un vechiu proces literar*, dans An. Ac. Rom., p. 249). — Gáldi considère Martin Bolla (*art. cit.*, *Rassegna d'Ungheria*, 1942, p. 709) comme le premier négateur de la théorie de la continuité et regrette que l'oeuvre qu'il a consacrée aux Roumains n'ait pas été publiée pendant cent ans. Au sujet de sa spécialisation dans l'histoire antérieure au déluge, voir G. Bogdan-Duică, *Gheorghe Lazăr*, Bucarest, 1924, p. 12; Bolla savait de source sûre que tous les antédiluviens parlaient une seule langue, mais à son grand regret, il n'avait pu parvenir à la connaître. — Sur le retentissement immédiat de l'*Istoria pentru începutul Românilor în Dacia*, voir le témoignage de Héliade Radulesco dans sa lettre à Petrache Poenaru, publiée dans le *Curier de ambe sexe*, II, p. 239 (reproduite dans J. Héliade Radulesco, *Opere*, II, Bucarest, 1943, p. 414). La lutte menée par Bob contre Maior est suivie de près par Z. Pâclișanu, *Un vechiu proces literar...*, p. 243—255. La polémique qui mit aux prises Damascène Bojinca et Eftimie Murgu avec Sava Tököly a été étudiée par G. Bogdan-Duică, *Eftimie Murgu*, Bucarest, 1937 (Ac. Rom., Studii și Cercetări, XXXI), p. 40—49. Au sujet des rapports avec Laurent Toppeltin et de l'orientation dans le sens italianiste, voir D. Popovici, commentaire de l'édition Héliade Radulesco, *Opere*, II, p. 550—552. — Sur le *Dictionnaire* de Buda, voir, en dehors des données comprises dans la bibliographie communiquée, Aron Densusianu, *Din istoria Lexiconului de Buda* (Contribution à l'histoire du Lexique de Buda), dans *Revista Critică-Literară*, IV (1896), p. 193 et suiv. et E. Armeanca, *Vasile Coloși, colaborator la Dicționarul de Buda din 1812*, (Basile Coloși, collaborateur au Dictionnaire de Buda de 1812) dans *Societatea de Mâine*, IX (1932), p. 14. Sur l'activité lexicografique antérieure au *Lexicon* de Buda, voir C. Tagliavini, *Il „Lexicon Marsilianum". Dizionario latino-rumeno-ungherese del sec. XVII*, Bucarest, 1930 (Ac. Rom., Studii și Cercetări, V); L. Göbl (= Gáldi), *A magyar szótárirodalom hatása az oláhra* (Influence des travaux lexicographiques hongrois sur les roumains), Budapest, 1932 et surtout N. Drăganu, *Mihail Halici. (Contribuție la istoria culturală românească din sec.*

Babeș-Bolyai Central University Library Cluj

XVII) (Michel Halici. Contribution à l'histoire culturelle roumaine au XVII-ème siècle), dans *Dacoromania*, IV (1927), p. 77—168 et le compte rendu de l'ouvrage déjà mentionné de Göbl, dans *Dacoromania*, VII (1934), p. 264—266; voir également Şt. Paşca, *Manuscrisul italian-român din Göttingen* (Le manuscrit italiano-roumain de Göttingen), dans *Studii Italiene*, II (1935), p. 119—136. Au sujet du dictionnaire allemand-roumain-français de V. Cantemir, dont le manuscrit date de 1827, voir D. Dan, *Un autor român bucovinean din anul 1826—7* (Un auteur roumain de Bukovine en...), Cernăuţi, 1922.

Les manuscrits de Budai-Deleanu ont été décrits par Al. Papiu Ilarian dans l'*Archivu* de Cipariu, 1870, p. 706—708: *Despre manuscriptele lui I. Budai aflătoare în Biblioteca Centrală din Bucureşti* (Sur les manuscrits de J. Budai conservés à la Bibliothèque Centrale de Bucarest), et dans une *Relaţiune prezentată în şedinţa plenară a Societăţii Academice Române din 9 Septemvrie 1870, despre manuscriptele lui Ioan Budai-Deleanu* (Relation présentée à la séance plénière de la Société Académique Roumaine du 9 septembre 1870, au sujet des manuscrits de Jean Budai-Deleanu), publiée dans *An. Soc. Ac. Rom.*, S. I, T. III, p. 105—116. Ses manuscrits sont restés jusqu'en 1868 en possession de sa famille établie à Lwow, bien qu'Assaky, qui en avait connaissance, eût essayé depuis longtemps de les faire revenir en Roumanie. L'année suivante ils furent déposés à la Bibliothèque Centrale de Bucarest et en 1903 ils ont été transférés a l'Académie Roumaine. Dans sa description, Papiu Ilarian insiste particulièrement sur les manuscrits de contenu philologique et historique et ce n'est que vers la fin qu'il note l'oeuvre poétique: „J'étais sur le point d'oublier *la Tziganiade ou le Campement des Tzigane*". Les manuscrits de la *Tziganiade* ont été étudiés par G. Cardaş dans l'introduction à l'édition qu'il a donnée de cette oeuvre, Bucarest, 1925, p. XXXV et suiv. Les manuscrits des ouvrages historiques ont été étudiés par Al. Cioranescu, *Opera istorică a lui Budai-Deleanu*, (L'oeuvre historique de Budai-Deleanu), dans *Cercetări Literare*, II (1936), p. 102—128. — *Kurzgefasste Bemerkungen über Bukowina* a été traduite en roumain par G. Bogdan-Duică et publiée dans la *Gazeta Bucovinei*, IV (1894), Nos. 8—9, 13—14, 17—23. Le texte original a été publié par J. Nistor dans son étude *Românii şi Rutenii în Bucovina. Studiu istoric şi statistic* (Roumains et Ruthènes en Bukovine. Etude historique et statistique). Bucarest, 1915, p. 168—200.

Les premiers témoignages relatifs à l'oeuvre de l'écrivain ont été concentrés par Cardaş dans l'introduction mentionnée, p. XXXI—XXXII. Notons que l'écrivain lui-même parle de son

Lexicon (Dictionnaire roumain-allemand et allemand-roumain) dans une lettre qu'il adressa à Pierre Maior après 1812 (*Archivu*, p. 707—708). En 1845, Heliade Radulesco le mentionnait dans la préface au vol. V du *Curier de ambe sexe* comme l'auteur d'une grammaire roumaine écrite en alphabet latin et qui n'avait pas été publiée. Sur *Carte trebuincioasă pentru dascăli*, voir T. Bălan, *O ştire nouă despre Ion Budai*, dans *Codrul Cosminului*, 1935, p. 285—286. Sur son *Lexicon*, voir également J. Sângiorgiu, *Lexiconul românesc-nemţesc al lui Ion Budai-Deleanu*, dans la *Revista Fundaţiilor Regale*, XI (1944), No. 2, p. 391—412. Au sujet de son oeuvre poétique, voir plus loin.

Le *Dicţionariu romanesc, lateinesc şi unguresc* (Dictionnaire roumain, latin et hongrois), publié à l'instigation de Jean Bob, paraît à Cluj, en 1822—1823, en deux volumes. — Etienne Crişan est mentionné par V. Popp dans la préface à la *Psaltirea* (Psautier) de Jean Pralea, publié à Braşov en 1827. Popp cite seulement les traductions de Métastase dues à ce dernier. Il est également évoqué par Héliade Radulesco dans la préface au vol. V du *Curier de ambe sexe* (1845) dont il a déjà été question. Héliade ne connaissait que la traduction de Gessner et la première partie du dictionnaire (la façon dont il reproduit le nom de l'écrivain transylvain montre que, pour lui, le traducteur de Gessner et l'auteur du dictionnaire étaient deux personnes distinctes). Avant 1848, T. Cipariu avait vu la seconde partie de ce dictionnaire dans un manuscrit qui appartenait à l'archiprêtre orthodoxe de Târgu-Mureş (voir *Principia de limbă şi de scriptură* (Principes de langue et d'orthographe), Blaj, 1866, p. 321 et *Archivu*, p. 745). Le manuscrit complet du dictionnaire, *Cuvventário Romanesc*, se trouve à la bibliothèque de l'Université de Iassy, à laquelle il fut offert par Assaky en 1866. Il a été décrit par Aron Densusianu, *Un dicţionar vechiu* (Un dictionnaire ancien), dans *Revista Critică-Literară*, IV, p. 33—44. Voir également à ce propos Coriolan Suciu, *Un filolog puţin cunoscut: Ştefan Körösi (Crişan)* (Un philologue peu connu: Etienne Körösi), dans *Românía Literară* d'Aiud, 1930, p. 45—51. Suciu reprend l'affirmation déjà formulée par Iorga, suivant laquelle le dictionnaire de Crişan se trouve à la base de celui que fit publier Bob. Mais nous devons signaler que les fragments qu'en a publiés Aron Densusianu dans l'article mentionné, infirment cette opinion; on ne peut cependant se prononcer définitivement avant qu'une étude comparative n'ait été faite de ces deux textes. Ce qui ressort de l'étude de Suciu, c'est le fait que l'oeuvre de Crişan était prête à être imprimée dès 1802 et que Bob était disposé à financer en partie sa publication. La préface de la traduction de Gessner a été reproduite par

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Cipariu dans *Principia* ..., p. 321, dans *Archivu*, p. 745 et par G. Bogdan-Duică, *Ioan Barac. Studii* (Jean Barac. Etudes), Bucarest, 1933 (Ac. Rom. Studii şi Cercetări, XXII), p. 166—167.

Au sujet de Paul Iorgovici, voir d'abord la notice biographique due à un prêtre roumain du Banat, publiée dans *Lepturariu rumânesc* (Livre de Lectures roumaines) d'Arune Pumnul, vol. IV, II-ème partie, Vienne, 1865, p. 3—5; ensuite *Primii gramatici români bănăţeni* (Les premiers grammairiens roumains du Banat), article paru sans nom d'auteur dans *Foaia Diecezană* de Caransebeş, XXXVII, Nos. 11—25, 50—51; XXXVIIII, Nos. 1—5; Tr. Topliceanu, *Paul Iorgovici. Viaţa şi opera lui (1764—1808)* (Paul Iorgovici. Sa vie et son oeuvre), dans *Analele Banatului*, IV (1931), No. 2—4, p. 133—148. Notons que le grand admirateur de Iorgovici, Héliade Radulesco, ne parvient que tard à connaître directement les *Observations* dont il devait donner une nouvelle édition: dans la préface à la *Grammaire* de 1828, il enregistre le nom de l'écrivain du Banat et mentionne son oeuvre d'une manière qui laisse entrevoir qu'il ne les connaissaient que par ouï-dire et de façon très vague (cf. *Opere*, II, ed. 1943, p. 200).

La grammaire d'Antoine de Marki paraît en 1810 à Cernăuţi sous le titre: *Auszug aus der Sprachlehre in deutscher und wallachischer Sprache.* — Nous devons à A. Clemens non seulement *Walachische Sprachlehre für Deutsche*, Buda, 1821 (II-ème édition, 1823), mais encore un dictionnaire: *Kleines walachisch-deutsch und deutsch-walachisches Wörterbuch*, Buda, 1823. L'oeuvre de V. Gergely de Csokotis *Omu de lume sau sontice regule cuvienţiei, graţiei, mai alesului mod a vieţiei şi a adevăratelor blândeţie spre întribuinţarea tenerimei romaneşti. Acum întâia pe limba dacoromână tradus şi adaus* de ..., (L'homme du monde ou règles du savoir-vivre à l'usage de la jeunesse roumaine. Traduit pour la première fois en dacoroumain et augmenté par), Vienne, 1819, est imprimé grâce aux subventions de G. C. Darvari et dédié à ce dernier. Dans le même genre, ou un genre très voisin, notons entre autres: Moïse Fulea, *Cărticica năravurilor bune pentru tinerime. Acum întâi de pre nemţie pre românie întoarsă* (Livre des bonnes manières à l'usage de la jeunesse. Traduit pour la première fois de l'allemand en roumain), Sibiu, 1819; Damascène Bojinca, *Diregătoriul bunei-creştere spre îndreptarea multor părinţi şi bun folosul tinerimei române ţesut de...* (Guide de la bonne éducation destiné aux parents et à la jeunesse roumaine), Buda, 1830. — *Oglinda sănătăţii şi a frumuseţii omeneşti* (Le miroir de la santé et de la beauté humaines) de St. V. Piscupesco paraît à Bucarest en 1829. Sur Piscupesco voir la note de V. Bologa à la

BCU Cluj / Central University Library Cluj

traduction de l'article *Despre starea actuală a literaturii din Muntenia* (La situation actuelle de la littérature en Valachie), dû à un écrivain russe resté anonyme et publié dans la revue *Albina Nordului*, 1844, Nos. 253, 254, 256. La traduction faite par Bologa d'après une version allemande a été publiée dans *Dacoromania*, V, p. 563—570; la note sur Piscupesco, à la page 566. Sur sa place dans l'histoire de la médecine roumaine, voir surtout V. Mureşan, *Rostul lui Ştefan Vasile Episcopescul în începuturile medicinei ştiinţifice române* (Le rôle d'Etienne Basile Episcopesco dans les commencements de la médecine savante roumaine), Cluj, 1934 et C. Gheorghiu, *Doctorul Episcopescu şi începuturile scrisului medical românesc* (Le médecin Episcopesco et les débuts de la littérature médicale roumaine), dans *Clujul medical*, XV (1934), p. 22—27.

Au sujet de J. Molnar Piuariu, voir J. Lupaş, *Cum a obţinut doctorul Ioan Piuariu (Molnár) din Sadu titlul de nobil la anul 1792?* (Comment le docteur Jean Piuariu (Molnar) de Sad a-t-il obtenu ses titres de noblesse en 1792?), dans *Transilvania*, LI (1920), p. 63—66; du même, *Informaţii privitoare la activitatea doctorului Ioan Molnár-Piuariu (1786)* (Informations relatives à l'activité du docteur Jean Molnar-Piuariu), dans *Anuarul Institutului de Istorie Naţională* de Cluj, III, p. 567—569; du même, *Doctorul Ioan Piuariu-Molnar. — Viaţa şi opera lui. 1749—1815*, (Le docteur Jean Piuariu Molnar. Sa vie et son oeuvre), Bucarest, 1939, (Ac. Rom., Mem. Sect. Ist., S. III, T. XXI, p. 653—697); V. Bologa, *Ioan Molnár-Piuariu, primul medic titrat român, ca autor medical* (Jean Molnar-Piuariu, le premier médecin roumain, comme auteur médical), Cluj, 1924 (extrait de *Clujul Medical*, 1924); du même, *Date nouă pentru biografia lui Ioan Molnár-Piuariu* (Nouvelles données biographiques sur J. M. P.), Cluj, 1925 (extrait de *Clujul Medical*, 1925); du même, *Date nouă despre Ioan Molnár-Piuariu, ca medic şi ca autor medical. — Tatăl medicinei savante româneşti* (Nouvelles données sur J. M. P. comme médecin et comme auteur médical. Le père de la médecine savante roumaine), dans *Transilvania*, LVII (1926), p. 73—78. L'ouvrage de synthèse de P. Berariu, *Ioan Piuariu Molnár. Studiu economic* (J. P. M. Etude économique), Cluj, 1939, englobe toutes les branches où s'est déployée l'activité de l'écrivain sans traiter à fond aucune d'elles.

Voir au sujet de la loge francmaçonnique de Sibiu, l'étude de F. von Zieglauer, *Geschichte der Freimaurerloge St. Andreas zu den drei Seeblättern in Hermannstadt*, in *Archiv des Vereins für siebenbürgische Landeskunde*, Neue Folge, XII—XIII. — Sur les débuts de la presse roumaine, voir N. Docan, *O povestire în versuri... despre domnia lui Mavrogheni* (Récit

BCU Cluj / Central University Library Cluj

en vers du règne de Mavrogheni), p. 465; Ilarie Chendi, *Inceputurile ziaristicei noastre (1789—1795)* (Les débuts de notre journalisme), Orăştie, 1900; J. Bianu, l'*Introduction* aux *Publicaţiunile periodice româneşti (ziare, gazete, reviste). Descriere bibliografică* (Les publications périodiques roumaines (journaux, gazettes, revues). Description bibliographique) de N. Hodoş et Al. Sadi Ionesco, Bucarest, 1913; N. Iorga, *Istoria presei româneşti dela primele începuturi până la 1916* (Histoire de la presse roumaine de ses débuts jusqu'à 1916), Bucarest, 1922; J. Lupaş, *Contribuţiuni la istoria ziaristicei româneşti ardelene* (Contributions à l'histoire du journalisme roumain transylvain), Sibiu, 1926; du même, *Cea mai veche revistă literară românească* (La plus ancienne revue littéraire roumaine), dans *Anuarul Institutului de Istorie Naţională* de Cluj, I, p. 120—137; Jacob Elek, *Az erdélyi hirlapirodalom története 1849-ig*, (Histoire de la presse transylvaine jusqu'en 1849), Budapest, 1882; H. Réz, *Deutsche Zeitungen und Zeitschriften in Ungarn von Beginn bis 1918*, Munich, 1935.

Sur le mouvement culturel des Aroumains, voir P. Papahagi, *Scriitori aromâni în secolul al XVIII-lea* (Ecrivains aroumains du XVIII-ème siècle), Bucarest, 1909; du même, *Din trecutul cultural al Aromânilor* (Pages du passé culturel des Aroumains), Bucarest, 1912; T. Capidan, *Aromânii ...*, p. 46—84. — Πρωτοπειρία a été rééditée par J. Thunmann, *Untersuchungen über die Geschichte der östlichen europäischen Völker*, Leipzig, 1774; de Miklosich, *Rumunische Untersuchungen*, Vienne, 1881; de G. Meyer, *Albanesische Studien*, IV, Vienne, 1895. V. Papacostea a consacré une étude spéciale à Cavallioti, *Teodor Anastasie Cavallioti. Trei manuscrise inedite* (Théodore Anasthase Cavallioti. Trois manuscrits inédits), dans *Revista Istorică Română*, I, p. 383—402; II, 59—79. Εἰσαγωγικὴ διδασκαλία de Daniel le Moscopolitain a eu en 1802 une nouvelle édition amplifiée. L'édition de 1794 a été réimprimée en 1814 à Londres par William Martin-Leake, *Researches in Greece*. La seconde édition a été publiée de nouveau par Miklosich dans l'oeuvre déjà mentionée et par P. Papahagi dans *Scriitori aromâni*. Pour l'adaptation faite en 1841 en bulgare par l'archimandrite Hagi Théodose, voir T. Capidan, *Aromânii*, p. 54; du même, *Daniil Moscopoleanul*, dans le volume *Limbă şi cultură*, Bucureşti, 1943, p. 387—397. — P. Papahagi a donné dans *Scriitori aromâni* une réimpression de Νέα παιδαγωγία d'Ucuta. — *Untersuchungen über die Romanier oder sogennanten Wlachen, welche jenseits der Donau wohnen* de Roja a été traduite en roumain par Serge Hagiade, *Cercetări despre Românii de dincolo de Dunăre*, (Recherches au sujet des Roumains transdanubiens), Craiova, 1867. — La grammaire de Boiagi a été éditée de nouveau en 1863 par

BCU Cluj / Central University Library Cluj

D. Bolintineanu, sur les instances et grâce aux subventions de C. Negri; ensuite par P. Papahagi: *Gramatica română sau macedoromână* (Grammaire roumaine ou macédoroumaine), Bucarest, 1915. Elle est adaptée par Massim dans *Repede idee de gramatica macedonoromâneascâ* (Bref aperçu de grammaire macédoroumaine), Bucarest, 1862. Elle a été mise largement à contribution par Héliade Radulesco dans sa description du dialecte aroumain (voir sa correspondance avec C. Negruzzi dans *Curier de ambe sexe*, II, p. 33—38, 52—64; reproduite dans *Opere*, II, 225—244; voir également les indications de la p. 526). — Au sujet de cette grammaire, une ample étude due à Arno Dunker, *Der Grammatiker Bojadzi*, Leipzig, 1895 (*Zweiter Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache*, II, p. 1—146).

BCU Cluj / Central University Library Cluj

CHAPITRE III

EDUCATEURS ET MORALISTES

78. Les premières manifestations du courant latiniste ne présentaient aucune des exagérations qui devaient plus tard le caractériser. Ses tendances nationalistes et puristes n'étaient pas chose nouvelle pour les Roumains des autres provinces et ce fait devait en faciliter la diffusion. En Moldavie, Lazar Assaky est un adepte des idées latinistes: en 1816 paraît à Iassy sa traduction *Jucăreaia norocului sau istoria pentru Prințipul Menșcicov carele pe vremea lui Petru cel Mare au fost slăvit în toată Evropa* (Les jeux du hasard ou l'histoire du Prince Mentschikoff qui fut célèbre dans toute l'Europe, sous le règne de Pierre le Grand). Dans la dédicace au métropolite Benjamin qui accompagne cette traduction, l'auteur exprime l'espoir que la lecture de livres moraux „encouragera ses compatriotes à se montrer dignes des Romains leurs ancêtres, dont les hauts faits sont encore de nos jours un sujet d'admiration pour le monde entier". C'est pour être „dignes de leurs ancêtres", que les Roumains doivent purifier et enrichir leur langue. Lorsqu'il publie en 1821, à Iassy, la traduction d'une oeuvre de Bernardin de Saint-Pierre, *Bordeiul indienesc* (La chaumière indienne), Assaky juge nécessaire d'y joindre un lexique comprenant les néologismes qu'il emprunte ou les termes anciens qu'il rajeunit. Parmi ceux-ci, il se trouve des mots qui existaient autrefois en roumain comme *arină, vergură,* mais la plupart des formes adoptées et expliquées sont d'origine française: *abstract, agricultură, amant, bagaj, balustradă, banchier, baiaderă,* etc.

79. Le véritable fondateur de l'enseignement roumain en Moldavie, le métropolite Benjamin Costache, est animé de préoccu-

pations analogues. Né en 1768 dans une famille appartenant à la haute noblesse du pays, il est d'abord guidé par des précepteurs et s'inscrit ensuite à l'Académie de Iassy, puis à l'école épiscopale de Huşi. Il n'avait pas 16 ans quand il entra dans les ordres et à 24 ans, il était évêque de Huşi, succédant à Jacob Stamati qu'il devait également remplacer en 1803 comme métropolite de Moldavie. On croit voir un signe du destin dans cette évolution au cours de laquelle le fils du porcher transylvain ouvrait la voie au rejeton de la noble lignée des Boldur, qui furent les frères d'armes d'Etienne le Grand: circonstance bien propre à lui inspirer des réflexions sur le rôle des classes sociales et qui n'a pu manquer de renforcer ses sentiments démophiles. De 1808 à 1812, pendant la guerre russo-turque, les intrigues d'un concurrent préféré par le gouvernement russe, Gabriel Banulesco, le contraignent à se retirer au monastère de Neamtzu. Au nombre des motifs invoqués pour l'écarter du siège épiscopal se trouve mentionnée sa sympathie pour les idées nouvelles; l'inclination qu'il manifestait pour „les événements contemporains" faisait de lui un suspect. Réintégré dans ses dignités après le retrait des armées russes, le métropolite témoigne de son attachement à la cause de la liberté en approuvant la révolution grecque de 1821: c'est lui qui ceint Ypsilanti de son épée. Au cours de la révolution, après la fuite du prince Michel Soutzo, il est quelque temps à la tête du pays, mais, à un moment donné, il doit lui-même se réfugier en Bessarabie d'où il organise la lutte pour l'élibération des Principautés. En 1842 il abandonne le siège métropolitain et se retire au monastère de Slatina, où il devait mourir quatre ans plus tard.

Babeş-Bolyai University Library, Cluj

Son oeuvre littéraire est abondante, mais comprend surtout des traductions. Le seul ouvrage original qu'il nous ait laissé est une lettre pastorale contre le luxe du vêtement. Il n'en a pas moins exprimé dans les préfaces des différents livres traduits par lui-même ou par d'autres, ses idées sur les problèmes relatifs à la vie sociale et culturelle. C'est ce qu'il fait dans la préface de *Cele patru Evanghelii* (Les quatre Evangiles) de Théophilacte, traduits par les moines Géronte et Grégoire du monastère de Neamtzu et qui furent publiées à Iassy en 1805. Tel est le cas surtout de la préface aux *Vieţile Sfinţilor din luna Sep-*

temvrie (Vies des Saints du mois de septembre), publié à Iassy également en 1807, où le métropolite s'élève contre certains vices de la société contemporaine. Mais, en dehors de ces manifestations qui ne faisaient guère appel à son esprit d'invention, Benjamin s'est attaqué à des problèmes particulièrement délicats et n'a pas craint de leur donner des solutions énergiques. Dans la préface aux *Liturghii* (Liturgies) publiées à Iassy en 1818, il débat l'un des plus épineux de ces problèmes: il s'agit de la langue en usage dans les livres ecclésiastiques. Il informe le clergé qu'il s'est écarté des traductions consacrées et a changé de nombreux mots, „pour les rendre intelligibles à tous, remplaçant des termes comme *molitva, vohod, dvera, căd ire* par leurs équivalents roumains: *rugăciunea, întrarea, uşa, tămâiarea*". Et il procède de la sorte à l'élimination de mots d'origine diverse, surtout slavone, qu'il remplace par des termes de provenance latine: *prestol* doit céder le pas à *masă*, *blagoslovit* à *binecuvântat, pocrovet* à *acoperământ*. Ses connaissances philologiques le trahissent d'ailleurs parfois: „A la place de *înger* nous avons introduit *anghel* qui existe dans les autres langues; nous sommes les seuls à employer cette forme dont l'origine est inconnue, au lieu d'*anghel* qui est beaucoup plus indiqué. Ce qui montre bien que la forme qui a jusqu'ici prévalu chez nous n'est pas la bonne, c'est que nous disons *Arhanghel* et non *Arhînger*". Ce souci de moderniser la langue liturgique qui s'apparentait étroitement aux tendances puristes des écrivains de Transylvanie, est peut-être dû à l'influence de ces derniers, dont l'activité n'était pas inconnue au métropolite: il a essayé d'attirer en Moldavie Budai-Deleanu qui occupait à cette époque de modestes fonctions à Lwow. Mais le zèle romain des Transylvains ne devait pas trouver en lui un partisan fanatique: la réforme qu'il propose dans la préface mentionnée et qu'il met en pratique dans ses écrits ne sort jamais des limites du bon sens. La solution modérée à laquelle s'arrêtent Lazar Assaky et Benjamin Costache d'une part, et de l'autre la limitation des excès latinistes chez un Fabian Bob, dont l'éducation s'était faite en partie à Blaj, ne doivent pas être oubliés si l'on veut comprendre la lutte qui se déroula au siècle dernier dans la littérature roumaine.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Si modérée qu'elle fût, la réforme de Benjamin Costache

n'en était pas moins surprenante venant d'un prélat, car l'Eglise s'est toujours montrée singulièrement conservatrice en matière de langue. Elle était en même temps significative: en remplaçant certains mots slaves tombés en désuétude par des mots vivants, d'origine latine, elle indiquait la voie que devait adopter la réforme de la langue littéraire. Le latin et les langues romanes s'imposaient donc à l'attention de ceux que préoccupait ce problème délicat: en Valachie, Ienăchiță Vacaresco s'oriente hardiment vers l'italien, alors qu'en Moldavie, Costache Conachi, partisan de la culture allemande, enrichit sa langue de certains tours désuets, de certaines particularités régionales, sans exclure le néologisme parfois hardi, le plus souvent heureux, en tous cas français d'origine.

Mais c'est sur le terrain de l'instruction que Benjamin Costache s'est acquis les plus grands mérites. Il existait depuis longtemps en Moldavie un enseignement roumain, mais ses préoccupations étaient strictement limitées. En 1803, alors qu'il venait à peine d'être élevé à la dignité de métropolite, pose les bases du séminaire de Socola, qui devait jouer un rôle essentiel dans le développement de l'enseignement roumain en Moldavie et abriter un peu plus tard l'activité de quelques professeurs transylvains animés d'une prudente dévotion à l'égard du credo latiniste. D'aucuns sont d'avis que l'école a été organisée suivant le modèle des établissements de Blaj ou des séminaires russes. Certes il n'est pas impossible que des suggestions venant des deux côtés aient été accueillies, mais ce sont les nécessités locales qui ont déterminé la fondation de l'école: la formation du clergé devait désormais se faire dans la langue que comprenait le peuple et dépasser l'instruction élémentaire que dispensaient naguère les modestes écoles des couvents. On pourrait tout aussi bien invoquer à ce propos une influence de l'Académie grecque sensible dans les programmes d'enseignement, où la philosophie et la rhétorique voisinaient avec l'histoire universelle. Il est vrai qu'au nombre des disciplines enseignées figure également le latin, ce qui pourrait faire croire à un reflet de la Renaissance transylvaine, mais n'oublions pas que cette langue avait été inscrite par Jacob Stamati dans son projet qui reflétait l'expérience des universités allemandes. Les idées exposées dans le programme de

Jacob Stamati avaient été reprises en 1795 par Amfilochie de Hotin dans la préface de sa *Géographie*, où il s'élevait contre les procédés d'enseignement alors en faveur qui transposaient tout „en vers barbares" et ne parvenaient qu'à encombrer inutilement la mémoire des élèves. Lorsqu'il demande que l'on aille du facile au difficile, du connu à l'inconnu, Amfilochie de Hotin se montre au courant des idées du *Mémoire* de 1792. Ces idées se trouvaient donc exprimées dans les écrits du temps et Benjamin Costache pouvait les emprunter à l'héritage intellectuel de celui qui l'avait précédé sur le trône métropolitain de Iassy.

Pendant longtemps, la situation du séminaire fut précaire. Les événements militaires en avaient à tel point influencé le développement qu'en 1812, date où s'achève la guerre russo-turque et où le métropolite abandonne le refuge qu'il était allé demander au monastère de Neamtzu, le besoin d'une réorganisation se fait nettement sentir. La même année voit le retour en Moldavie de Georges Assaky. Après de longues années d'études en Pologne, à Vienne et à Rome, il allait prêter le concours le plus effectif aux efforts de l'évêque dans le domaine culturel. Le besoin de professeurs nouveaux se faisait vivement sentir et, à un moment donné, on put espérer que Budai-Deleanu lui-même viendrait s'établir dans la capitale de la Moldavie. On ignore les motifs pour lesquels le grand poète transylvain ne put répondre à l'appel qui lui avait été adressé. En revanche, en 1820, Assaky ramène de Transylvanie un groupe de professeurs dont l'un, Basile Fabian Bob, devait se dévouer entièrement à l'enseignement moldave. Mais l'école doit bientôt supporter de nouvelles épreuves: la révolution grecque d'abord, le départ d'Assaky pour l'étranger ensuite. Ce n'est qu'au retour de celui-ci, en 1827, que l'enseignement peut être réorganisé. En 1828 la *Şcoala Vasiliană* (Ecole Basilienne) s'ouvre dans le local du monastère des *Trei Ierarhi*, ce qui représente l'affirmation définitive de l'esprit roumain dans l'enseignement supérieur: cette école, qui se rattache à l'Ecole Basilienne du XVII-ème siècle, devait prendre en 1835 le nom d'„Academia Mihăileană" et réaliser la première forme de l'université dans la capitale moldave.

Le sort réservait à l'école de Iassy un combat pénible que devait couronner une éclatante victoire. Le régime grec n'était

plus qu'un souvenir, mais les moines grecs nichés au coeur des monastères défendaient farouchement leurs droits contre les moindres empiètements. Résistance vaine et qui ne devait pas tarder à être brisée. Un fait significatif à cet égard se déroula lors du premier examen public qui se tint à l'Ecole Basilienne, en 1828: comme l'organisation de l'école avait quelque peu lésé les intérêts du monastère, le supérieur vint au milieu de la salle d'examen lancer l'anathème sur ceux qu'il considérait comme des spoliateurs. Si grande était son indignation qu'il tomba foudroyé par une attaque d'apoplexie.

Le Séminaire de Socola répondait à des nécessités locales. Ce sont des exigences du même ordre que vient satisfaire l'école civile d'ingénieurs qu'organise Georges Assaky et qui s'ouvre en 1813. Certes au programme de l'Académie figuraient également des cours destinés aux futurs ingénieurs, mais ces derniers, instruits en grec, ne pouvaient utiliser les documents cadastraux rédigés en roumain. L'école d'Assaky ne faisait donc pas concurrence à l'Académie grecque, mais se bornait à la compléter. Elle s'installa d'ailleurs dans le local même de l'Académie et tout alla bien jusqu'au jour où la direction de cette dernière fut confiée à Govdelas. Le savant professeur grec se refusait à admettre que le roumain fût propre à l'enseignement des sciences. Mais le conflit qui ne tarde pas à éclater est résolu à l'avantage de l'école nouvelle qui donne en 1818 à la société moldave la première série d'ingénieurs préparés en roumain dans une école roumaine.

80. Un processus analogue s'est déroulé en Valachie où il existait également une école supérieure grecque possédant des professeurs renommés. Au nombre de ceux-ci se trouvaient également des Roumains, d'origine balkanique pour la plupart. Dans cette province, comme en Moldavie, l'évolution des esprits remonte à la fin du XVIII-ème siècle et le premier nom qui s'impose à notre attention, dans cet ordre d'idées, est celui de Ienăchiță Vacaresco: si attaché qu'il fût au peuple grec et à sa culture, le grand boïard valaque n'en est pas moins un des initiateurs du réveil national. Il suffit de mentionner l'introduction qu'il écrivit pour la *Grammaire* de Râmnic et son testament cul-

turel pour comprendre les raisons qui font de lui l'un des dieux tutélaires de la renaissance littéraire en Valachie. L'enthousiasme qu'il devait inspirer à la génération suivante, loin de se limiter à sa province d'origine, gagna également la population roumaine de Transylvanie. D'autres Valaques notoires nouent d'ailleurs à l'époque des liens analogues avec les Roumains de la province transcarpathique. Aussi le mouvement valaque de redressement national initié par des éléments locaux, parvient-il à la longue à s'assurer des points d'appui en Transylvanie. L'écrivain auquel les Valaques s'adressent de préférence est, au début, Pierre Maior. Un témoignage particulièrement éloquent à cet égard est celui que nous a laissé Héliade Radulesco dans une de ses lettres et auquel nous avons déjà fait allusion. Il révèle l'enthousiasme avec lequel la jeunesse de Valachie accueillit l'oeuvre révolutionnaire de l'écrivain transylvain. Uniate, mais poursuivi par l'implacable hostilité du puissant évêque uniate de Blaj, Pierre Maior remporte les suffrages du centre orthodoxe qu'est Sibiu: l'évêque Basile Moga ne craint pas de recommander à son clergé les livres de l'ancien curé de Reghin. Le siège orthodoxe qui avait abrité naguère l'activité culturelle d'une „Société philosophique" qu'animait l'esprit des Lumières, devient après 1810 le centre d'où les idées de la Renaissance transylvaine vont rayonner au-délà des Carpathes.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

81. C'est dans ce milieu depuis longtemps préoccupé de culture nationale et soumis depuis peu à l'influence des idées de la Renaissance transylvaine que fait son apparition Georges Lazar, théologien rongé par le doute, mais professeur guidé par une foi sans bornes dans les destinées de son peuple. Nous ne possédons sur lui que des témoignages incomplets et le plus souvent équivoques: était-il uniate? était-il orthodoxe? a-t-il essayé de devenir évêque de Sibiu en faisant espérer au gouvernement impérial qu'il entreprendrait de convertir au catholicisme les Roumains de cette région? Ce sont là quelques-uns des points d'interrogation que les documents relatifs à cette énigmatique personnalité posent aux curieux. Et la solution qui leur a été donnée entraîne à son tour des problèmes nouveaux. Le vague de ces informations et la vie de bohème menée par Lazar ont contribué à créer autour de celui-ci une atmosphère de légende dont il est difficile de

le débarrasser pour le rendre à l'histoire. On ne saurait nier que Lazar ait été doué de qualités supérieures, mais l'adoration dont il a été l'objet ne pouvait manquer d'engendrer l'hyperbole. Pierre Poenaru n'a-t-il pas affirmé qu'il était docteur „sub auspiciis imperatoris", titre d'une obtention difficile, s'il en fût? Or, des recherches récentes ont prouvé que loin d'être docteur „sub auspiciis imperatoris", Lazar ne possédait même pas le plus modeste des doctorats. Héliade Radulesco déclare à son tour que „le sentiment national roumain dormait d'un sommeil léthargique jusqu'au jour où le bienheureux Georges Lazar fit son apparition dans notre pays", ce qui ne l'empêche d'ailleurs pas d'affirmer plus loin que l'école de Lazar n'aurait jamais pris naissance sans le concours de certains boïards animés du patriotisme le plus éclairé. Ce culte sentimental se prolonge de nos jours encore et le plus important de ses témoignages concrets est la monographie de Bogdan-Duică, remarquable à la fois par l'érudition de son auteur et par la piété orthodoxe et transylvaine qui l'anime. Duică fait sans indulgence le procès de l'évêque Basile Moga qui n'a pas compris et n'a pas soutenu comme il le devait l'activité de Lazar. A l'encontre de cette opinion, on a soutenu que dans la tragédie de Lazar, le grand coupable était Lazar lui-même: libre penseur d'un cynisme révoltant dans les questions religieuses, ambitieux, poursuivant d'une haine implacable ceux qui faisaient obstacle à ses projets, il ne pouvait manquer d'être vaincu dans la lutte qui le mit aux prises avec les institutions consacrées de la société transylvaine. Le conflit qui opposa Lazar à Moga rappelle celui dont Blaj venait d'être le théâtre et n'est qu'une des manifestations de la fatalité historique qui pesait sur le peuple roumain de Transylvanie. Et toutefois, il a été expliqué par des raisons curvilignes, par l'ambition du professeur et par la faute de l'évêque qui „n'a pas su canaliser les ambitions de Georges Lazar dans les limites des conventions sociales et de la discipline réglementaire". Mais cette ambition n'était pas de celles que l'on endigue et qui se résignent à couler docilement dans le chenal tracé: la force d'âme de Lazar était de nature à briser les obstacles dressés sur sa voie par la tradition et les chaînes qui maintenaient prisonnière la vie spirituelle de son peuple. C'est pourquoi son rôle historique ne peut être compris que si l'on

BCU Cluj / Central University Library Cluj

tient compte à la fois des données que nous fournit son éducation intellectuelle et des postulats sociaux de son époque. Ce n'est d'ailleurs pas dans le domaine culturel que son influence a été particulièrement décisive: son école ne l'emporte pas, ne pouvait pas l'emporter sur l'Académie princière, et d'ailleurs l'évolution naturelle de la société devait tôt ou tard déterminer en Valachie, comme en Moldavie, l'apparition de l'enseignement supérieur en roumain. Mais, dans cette société où l'influence des idées philosophiques du XVIII-ème siècle n'avait pas produit les mêmes effets qu'en Transylvanie, c'est à Lazar, héraut de cette province, qu'il allait être donné de rétablir l'unité spirituelle du peuple roumain.

Les données biographiques que nous possédons à son sujet ne permettent pas de préciser la date de sa naissance. Les registres du lycée piariste de Cluj où Lazar fit une partie de ses études indiquent d'une part 1781 et de l'autre 1784. Mais les recherches faites dans les registres des décès de son village fixent une autre date, la bonne semble-t-il, celle du 5 juin 1779. Il est probable qu'il fit ses premières études dans son village natal d'Avrig, près de Sibiu. Il les poursuit au lycée piariste de Cluj où il s'inscrit en automne 1798, c'est-à-dire à un âge fort avancé. Il y fait toutes ses classes secondaires à l'exception des deux dernières pour lesquelles nous le retrouvons au lycée catholique de Sibiu. En 1805, il entreprend à Cluj des études juridiques qu'il interrompt d'ailleurs car l'année suivante il sollicite du consistoire de l'église orthodoxe de Sibiu une bourse qui doit lui permettre d'étudier la théologie à Vienne. L'évêché appuie la requête de Lazar et, en 1806, l'empereur François I lui accorde une bourse annuelle de 200 florins pris sur le fond de l'Eglise roumaine. Cette bourse qui fut bientôt portée à 300 puis à 400 florins, permet à Lazar de poursuivre ses études jusqu'en 1811, date où il rentre en Transylvanie. Il y était déjà revenu en l'automne de 1809 et, en décembre de la même année, il se rendit à Carlovitz pour y compléter sa préparation théologique par des études de dogmatique et de liturgie orthodoxe, disciplines qui n'étaient pas enseignées à l'Académie théologique de Vienne. A cette date, le siège épiscopal de Sibiu, resté vacant depuis la mort de Gherasim Adamovici, était encore libre et il semble que le

BCU Cluj / Central University Library Cluj

gouvernement et la Cour impériale l'aient destiné à Lazar. Mais il ne pouvait être nommé évêque sans appartenir au clergé et il estima qu'avant d'entrer dans les ordres il devait passer par le séminaire orthodoxe du métropolite Stratimirovitch de Carlovitz. Or ce dernier, pour des raisons connues de lui seul, lui refusa l'ordination et le droit de fréquenter les cours de son séminaire. Le geste du métropolite déclencha une abondante correspondance. Ce qui fait l'intérêt des motifs invoqués pour justifier ce refus c'est leur manque d'unité qui prouve bien que la véritable cause de cet ostracisme était autre. Les reproches adressés à Lazar sont variés: ses actes étaient en désordre et ne concordaient pas avec ses dires, dans ses certificats il était porté comme catholique et il n'avait jamais prouvé qu'il eût communié selon le rite orthodoxe; il avait étudié la théologie chez les catholiques ce qui le désignait d'avance comme un propagandiste de l'union en Transylvanie. D'ailleurs, ignorant le slavon, il ne pouvait poursuivre ses études dans un séminaire où cette langue était de rigueur. L'évêque ajoutait enfin que Lazar lui avait parlé avec indifférence des problèmes intéressant la foi orthodoxe; qu'étant célibataire, il se destinait probablement non au bas-clergé mais aux plus hautes dignités de la hiérarchie orthodoxe. De tous ces motifs, le plus révélateur de la mentalité du temps et de l'homme qui le formule est le dernier: Lazar était trop instruit pour le poste auquel il aspirait. Il est facile d'imaginer l'accueil que fit à ces arguments la Cour impériale qui désirait sincèrement le redressement culturel du peuple roumain et qui projetait à cette époque la création d'un séminaire où les prêtres orthodoxes recevraient une éducation supérieure. Il est difficile de savoir si Vienne eut vraiment l'intention de rallier à l'union la région de Sibiu. On l'a soutenu et, de nos jours encore, certaines études mettent en relief des documents de l'époque susceptibles d'interprétations diverses. Le cas d'un écrivain du Banat, Démètre Tichindeal, permet de conclure que cette pensée n'a jamais été abandonnée. Mais ces années où l'Europe entière résonnait sous les pas des armées françaises n'étaient guère favorables à une propagande qui pouvait déclencher des troubles intérieurs et obliger le gouvernement autrichien à remettre en usage les canons du général Bukow. Quoi qu'il en soit et malgré l'incertitude

BCU Cluj / Central University Library Cluj

que ses certificats scolaires laissent planer sur la confession de G. Lazar, la correspondance du temps ne permet pas d'affirmer de façon catégorique que Vienne ait jamais eu l'intention de le transformer en propagandiste de la foi catholique. Il est question à un moment donné de le faire ordonner prêtre par l'évêque orthodoxe de Bukovine. Mais entre temps a lieu à Turda, en octobre 1810, l'élection de l'évêque orthodoxe de Sibiu. Parmi les candidats figuraient le vicaire N. Hutovici, le prêtre Basile Moga et Nestor Ioanovici. La majorité des votants, 47, se prononça en faveur de N. Hutovici, grâce auquel Lazar avait pu poursuivre ses études à Vienne; venaient ensuite Basile Moga, avec 36 votes, et Nestor Ioanovici avec 16. Or, de même qu'à Blaj, naguère, la Cour impériale confirme non l'élection de Hutovici qui avait remporté le plus grand nombre de suffrages, mais celle de Basile Moga.

A cette date, Lazar se trouvait de nouveau à Vienne où il était allé achever ses études interrompues. Il y reste jusqu'en 1811, date où il insiste pour être envoyé en Transylvanie afin de s'y consacrer à l'éducation de son peuple. Il nous est difficile de connaître les véritables sentiments de l'évêque Moga à l'égard de l'étudiant en théologie. On a tour à tour affirmé et contesté que ce dernier eût été ordonné à Sibiu par l'évêque lui-même. Mais un fait qui ne saurait être mis en doute, c'est que Basile Moga soutient en 1814 la candidature de Lazar au siège épiscopal d'Arad devenu vacant. En dehors de Lazar, il recommandait également Nicolas Hutovici, ce qui semble prouver qu'il ne conservait aucune animosité à l'égard de ses anciens adversaires. Il est vrai qu'il ne mit aucune chaleur à les soutenir et il se pourrait même qu'il ne soit pas étranger au fait que dans le rapport adressé à l'empereur par le gouverneur de Transylvanie, Georges Banffy, Lazar soit jugé moins recommandable que ses concurrents du point de vue de la sagesse et de l'expérience. Lazar n'avait jamais compté sur l'évêché d'Arad; d'ailleurs les choses devaient se compliquer de telle sorte que le gouverneur de Transylvanie dut proposer à Radu Tempea, professeur à Braşov et auteur d'une grammaire déjà mentionnée, d'envoyer sa femme au couvent et d'accepter l'évêché d'Arad. Tempea accepta sans se faire prier la double proposition du gouverneur, mais il ne

BCU Cluj / Central University Library Cluj

devait pas tarder à retourner auprès de celle à laquelle il avait si généreusement renoncé. Moga s'était bien gardé de prendre nettement parti contre Lazar, mais son attitude doucereuse et incolore était loin d'avoir favorisé la cause de ce dernier. Il est certain que l'évêque n'a rien compris aux idées qui bouillonnaient dans le cerveau de Lazar et aux sentiments qui brûlaient dans son coeur. Si l'on étudie attentivement et surtout objectivement les circonstances dans lesquelles Lazar s'est élevé, on a le sentiment de se trouver en face d'un homme prédestiné qu'une indomptable vocation poussait vers des buts précis. Le fait d'avoir commencé si tard ses études secondaires exprime avec éloquence la tragique destinée des paysans roumains de Transylvanie; mais il prouve aussi que nous nous trouvons en face d'une volonté implacable: un homme d'un mérite moins rare n'aurait pas abandonné à cet âge l'humble fonction qu'il remplissait. Si Lazar ne rapporta pas de Vienne le moindre diplôme de docteur en théologie et surtout pas le doctorat „sub auspiciis imperatoris" que lui décerne un enthousiaste biographe, il revenait par contre muni de solides connaissances scientifiques et théologiques et d'une vaste culture philosophique. Si vaste en fait, que le métropolite de Carlovitz pouvait l'accuser d'être „trop savant" pour la fonction à laquelle il aspirait. Savant, certes, il l'était trop, il l'était surtout d'une façon qui ne pouvait plaire aux cercles orthodoxes du temps. Comme d'aucuns l'ont affirmé, on ne saurait parler à son sujet d'une théologie orthodoxe ou catholique: „Lazar", en effet, „n'était pas le prisonnier de la théologie catholique; *il a philosophé sa propre théologie* et c'est probablement son point de vue philosophique, où se reflète à cette époque l'influence de Wolff, qui lui inspire son attitude vis-à-vis de l'orthodoxie". On sait ce que représente Wolff pour la Renaissance transylvaine et l'on connaît certains des échos de sa philosophie dans la littérature roumaine du temps. Le cas de Lazar vient renforcer les conclusions établies au cours des chapitres précédents et souligne avec force les conquêtes remportées par la philosophie rationaliste des Lumières. On imagine sans peine dans quelle mesure cette théologie, tout imprégnée du souffle de la philosophie rationaliste, s'accommodait chez Lazar de la foi d'antan. Elle devait l'orienter dans la direction de la morale,

BCU Cluj / Central University Library Cluj

d'une morale définie par l'ouvrage de Fr. Karpe, *Institutiones philosophiae moralis*, qui se fondait non sur le droit divin, mais sur le droit de la raison, sur le droit naturel. C'est le courant que suivent également ses préférences dans le domaine social et politique. On sait que parmi ses livres se trouve un volume des oeuvres de Frédéric II où figurent les lettres adressées au roi par d'Argens, d'Alembert et Fontenelle. Lazar a dû en posséder la collection complète et il suffit de rappeler qu'elle comprenait la correspondance du roi avec des écrivains comme Voltaire et d'Alembert pour donner une idée de l'esprit qui l'anime: c'est celui de l'Encyclopédie française, des sentiments humanitaires et du cosmopolitisme chers aux écrivains des Lumières. C'est là que nous ramène un des autres livres qui composent la bibliothèque de Lazar: *Le monarque accompli ou prodiges de bonté, de savoir et de sagesse qui font l'éloge de Sa Majesté Impériale Joseph II*, de Lanjuinais. Livre animé d'un souffle profane, *Le monarque accompli* nous en révèle plus long sur les conceptions de l'étudiant en théologie Lazar que toutes les études théologiques épluchées avec soin par ses biographes les plus dévoués.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Lorsqu'il rentre en Transylvanie, Lazar présente donc la facture intellectuelle d'un „Aufklärer": il porte en lui toute la liberté et toutes les audaces dont le rationalisme du XVIII-ème siècle a gratifié la pensée humaine, une confiance aveugle dans le progrès social et un ardent désir de travailler pour en assurer l'avènement. D'aucuns ont affirmé que, dans le domaine de la philosophie, Lazar était un adepte de Kant; mais force nous est de constater que ces préoccupations ne laissent aucune trace chez ses élèves qui ont pratiqué surtout la *Logique* de Condillac et l'*Idéologie* de Destutt de Tracy. L'influence qu'aurait exercée sur lui Kant appartient donc au domaine des hypothèses alors que toute son attitude, toute son activité font de lui un représentant de la philosophie rationaliste des Lumières.

Un homme de cette trempe était en vérité trop savant, non seulement pour le métropolite Stratimirovitch, mais encore pour l'évêque Basile Moga de Sibiu. C'est dans cette ville que, sur le désir du gouvernement impérial, devait être fondée l'école destinée à donner au clergé orthodoxe de Transylvanie une préparation supérieure. Et celui qui devait organiser et conduire cette

institution n'était autre que Lazar qui avait abandonné à cette date tout espoir de gravir les échelons de la hiérarchie ecclésiastique. Dès novembre 1810, il demandait instamment à être envoyé en Transylvanie afin de contribuer au progrès de ses corréligionnaires. Le projet, qui devait être soumis par la suite à l'approbation impériale, prévoyait la création d'une école où seraient enseignées non seulement les connaissances nécessaires au bas-clergé, mais encore les sciences et la philosophie. Les cours devaient durer plusieurs années et ils devaient être confiés à de nombreux professeurs. Il ne s'agissait donc pas tant d'un simple séminaire que d'une véritable Académie de théologie. Pour organiser une institution de cette nature où les préoccupations théologiques ne devaient pas faire oublier les préoccupations scientifiques, on aurait en vain cherché un professeur plus qualifié que Lazar et un protecteur moins indiqué que l'évêque Basile Moga. Certes, les conditions où se trouvait alors l'évêché de Sibiu en butte à l'hostilité plus ou moins déclarée des cercles officiels rendaient l'entreprise particulièrement épineuse; mais de tous les obstacles qu'elle eut à surmonter, le plus grand fut la maladresse de l'évêque.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

C'est à ce dernier qu'incombait l'organisation matérielle de la nouvelle institution. Il lance à cet effet un appel aux fidèles orthodoxes du diocèse de Sibiu et comme la réalisation de ce projet déjà ancien était attendue avec impatience, cet appel trouve un écho surprenant: les souscriptions affluent, atteignant la somme, considérable pour l'époque, de 36.000 florins. Cet argent aurait permis de fonder l'école dont rêvait Lazar. Mais l'évêque voyait moins grand et il s'arrête à un projet modeste: Moga était tout juste assez „savant" pour plaire au métropolite de Carlovitz et pour maintenir les orthodoxes de son diocèse dans la commodité de leurs habitudes spirituelles. L'école est fondée, conformément aux plans de l'évêque, à une date où Lazar était absent de Sibiu. D'ailleurs, si l'école supérieure répondait à la conception bornée de l'évêque, on imagine aisément comment pouvait se présenter l'établissement où il avait enseigné. Dans ces conditions les rapports entre le professeur et l'évêque devaient être rien moins que cordiaux. L'enthousiasme de Lazar, son ardent désir d'arracher son peuple à l'ignorance, se heurtaient sans

cesse aux vues étroites et aux calculs intéressés de l'évêque. Et si l'on parcourt ces pages douloureuses de la vie du peuple roumain de Transylvanie, il est impossible de n'être pas frappé de la lourde responsabilité qu'ont assumée devant l'histoire ces esprits retardataires qui, dans la citadelle uniate ou dans le centre orthodoxe, ont brisé tous les élans généreux du peuple dont ils auraient dû être les guides spirituels. Le professorat de Lazar à Sibiu fut un calvaire. L'évêque manifestait sa bienveillance en lui payant son traitement en espèces dévalorisées, si bien que l'on a pu se demander si l'un des motifs pour lesquels le professeur dut s'enfuir à Braşov n'est pas le désir de mener auprès d'amis dévoués une existence moins précaire. Obligé de revenir à Sibiu, il doit y supporter non seulement l'animosité de l'évêque, mais encore la brutalité de certains élèves encouragés par un état de choses qu'ils n'ignoraient pas. Cette gêne matérielle et plus encore cette contrainte morale ne pouvaient manquer de provoquer un éclat dont la cause immédiate fut le retour de l'île d'Elbe: dans un local public de Sibiu, Lazar lève son verre en l'honneur de Napoléon et de l'armée française. Les autorités en prennent naturellement acte et le font rayer des cadres. Certains auteurs, préoccupés de réhabiliter l'évêque Moga, n'ont pas craint d'affirmer que la responsabilité de ce renvoi incombait entièrement à Lazar lui-même, à moins que ce ne fût aux autorités locales et au gouvernement de Vienne. C'est oublier que la responsabilité ne doit pas retomber sur l'incident qui a déterminé le geste, mais sur la longue préparation spirituelle qui l'a précédé.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Le cas de Lazar présente la même fatalité tragique que celui des écrivains de Blaj. De même que Bob, l'évêque de Sibiu incarne un certain moment de l'évolution historique et, de même que Şincai, Lazar personnifie le moment opposé. D'une part, la conception réactionnaire de l'Europe du temps, de l'autre, la conception libérale du joséphisme. L'évêque Moga et le professeur Lazar représentaient deux éléments antagonistes dont l'histoire ne pouvait tolérer la coexistence. Il fallait que l'un d'eux disparût: ce fut Lazar. Le fait se passa en 1815. L'année suivante, le professeur d'Avrig franchissait les monts au-delà desquels il devait trouver un monde qui a fait l'objet de bien des critiques,

mais qui a eu le mérite de le comprendre. A la tête de l'Eglise s'y trouvaient non des hommes comme Bob ou Moga, mais des prélats comme César de Râmnic, Jacob Stamati ou Benjamin Costache qui, loin de dresser des embûches aux grandes initiatives culturelles et idéologiques, en étaient les promoteurs les plus ardents. Dans son nouveau milieu, Lazar devait rencontrer non la dévotion froide des cercles de sa province natale, non l'âpre climat spirituel de la Transylvanie, mais un monde capable de comprendre l'enthousiasme généreux d'une belle âme et de vibrer à l'unisson avec elle.

Au début de son séjour en Valachie, Lazar gagna sa vie en donnant des leçons particulières. Il est probable que, lors de son passage à Braşov, il avait fait la connaissance de certaines familles de boïards des Principautés, entre autres de la famille Barcanesco, auprès de laquelle il est appelé comme précepteur en 1816. Il ne devait pas le rester longtemps, car ses élèves ne correspondaient pas à son attente. L'un d'eux devait d'ailleurs atteindre plus tard une certaine notoriété grâce à des pamphlets où il décrivait l'immoralité de la haute société valaque, sans d'ailleurs omettre ses propres faiblesses. Pendant quelque temps, Lazar est ingénieur du cadastre, ce qui lui attire la bienveillance des boïards. Peu de temps après, le 1 décembre 1817, l'Ephorie des écoles sollicite du prince Caragea l'autorisation de fonder une école roumaine au programme de laquelle figureraient entre autres l'arithmétique, la géométrie et la géographie. Elle recommandait d'y nommer comme professeur „un certain Lazar, ingénieur de profession, récemment arrivé de Transylvanie". Ici donc, comme à Iassy, il s'agissait de faire face à des nécessités urgentes.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

A Bucarest Lazar trouvait des hommes qui pouvaient le comprendre. Il s'agit surtout de Iancou Vacaresco qui avait fait lui aussi des études à Vienne, d'où il avait rapporté un solide bagage intellectuel. Il y avait entre ces deux hommes de très fortes différences: le descendant des Vacaresco, épris de poésie et de vie facile, voyait la société sous de tout autres couleurs que le fils des serfs transylvains dont les tortures spirituelles s'accentuaient au fur et à mesure que se multipliaient ses connaissances. Tous deux avaient pu observer à Vienne les lointains reflets

du joséphisme, mais tandis que ceux-ci ne parvenaient qu'atténués au grand boïard conscient de l'importance de la classe sociale à laquelle il appartenait et dont la prospérité était menacée par les réformes de Joseph II, Lazar au contraire, que ne retenait nulle considération d'ordre social, en assimilait toute la force révolutionnaire. Par bonheur, chez les Roumains de Transylvanie, la transformation de l'idéal social joséphiste en idéal national créait une zone neutre où les représentants des classes sociales les plus diverses pouvaient travailler de concert. C'est sur ce terrain que Lazar et Iancou Vacaresco se rencontrèrent. A cette date d'ailleurs, Vacaresco était encore trop jeune pour prêter un secours efficace au professeur transylvain et, bien qu'il fût capable d'enthousiasme, il ne pouvait le communiquer à son entourage qui voyait en lui un rêveur plus familier avec les muses qu'avec les hommes. On a dit qu'il avait insisté auprès du ban Constantin Bălăceanu pour que ce dernier soutînt l'entreprise projetée par Lazar. Bălăceanu, conseiller de l'enseignement sous Caragea, est en effet le véritable créateur de l'école de St. Sabba. A cette date, il avait entrepris contre les Grecs une croisade qu'il poursuivait surtout sur le terrain politique. Lazar lui fournit l'occasion d'étendre cette lutte au domaine culturel et dès qu'il s'est assuré que le fait est possible, Bălăceanu adopte avec ardeur le projet d'une école supérieure roumaine. A côté de lui se rangent de nombreux boïards au nombre desquels se trouvent Grégoire Ghica, futur prince de Valachie qui, apparenté aux Barcanesco, avait pu avoir l'occasion de connaître Lazar; Iordache Golesco, gendre de Bălăceanu et, comme ce dernier, membre de l'Ephorie des écoles; et en 1819, le métropolite Denys Lupu. Mentionnons d'ailleurs que tous les Grecs n'étaient pas hostiles à l'école roumaine, puisque parmi les premiers protecteurs de celle-ci figure le poète bien connu Athanase Christopoulos qui vécut, on le sait, de longues années à Bucarest.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

C'est de l'Académie grecque que venait l'opposition. Lazar ayant proposé d'enseigner en roumain la philosophie et les sciences supérieures, le prince Caragea se montra sceptique et le professeur roumain dut plaider devant lui la cause de l'école roumaine. A cet effet, on convoqua une séance du Divan où, en

deltors de Lazar, fut invité le professeur grec Benjamin de Lesbos, recteur de l'Académie grecque. Ce dernier s'opposa de toutes ses forces aux suggestions de Lazar dont il repoussait tous les arguments d'un sentencieux δὲν γίνεται. Dans ces conditions, Lazar dut se contenter d'une école qui joignait aux préoccupations du séminaire de Benjamin Costache celles de l'école d'ingénieurs de Georges Assaky.

Mais là où avait échoué l'éloquence, devait réussir la diplomatie des boïards que favorisèrent les circonstances. L'école grecque de Bucarest avait connu des périodes d'éclat où elle pouvait soutenir la comparaison avec les universités occidentales. Vers la fin du XVIII-ème siècle, elle atteint son apogée sous la direction du fameux professeur Lambros Photiades. En 1816, Caragea lui donne une organisation nouvelle, ajoutant aux disciplines inscrites jusqu'alors au programme, le droit, dont l'enseignement fut confié au juriste roumain Nestor. Le directeur de l'école était à cette époque Néophyte Ducas, fort savant homme, mais qui avait le don de s'attirer de nombreuses inimitiés. Il venait de Vienne et s'était vu offrir simultanément la direction de l'école grecque de Corfou et celle de l'Académie de Bucarest. C'est de Vienne également que venait Etienne Commitàs. Tous deux ne devaient rester que peu de temps à Bucarest, car un scandale ne tarda pas à éclater à l'Académie. Pour en comprendre la portée il ne suffit pas de considérer les intérêts personnels en jeu, il faut également tenir compte de la discussion qui s'était élevée autour de la langue littéraire grecque. Les savants étaient groupés en deux clans irréconciliables: les uns soutenaient que la langue littéraire devait être modifiée afin de se rapprocher le plus possible de l'ancienne langue hellène; les autres au contraire défendaient les droits de la langue moderne. Cette atmosphère où se heurtaient des principes opposés était favorable à ceux qui, sous le couvert des grandes idées, ne poursuivaient que la satisfaction de leurs intérêts mesquins. Ainsi, Benjamin de Lesbos qui avait d'abord été professeur à Kydonai en Asie Mineure, s'était établi à Bucarest à seule fin de parvenir à la direction de l'Académie. A son instigation, un élève de cet établissement battit un jour dans la rue Néophyte Ducas. Ce dernier présenta, de même que Commitàs, sa démission et sa place fut prise par Ben-

jamin. Mais la culpabilité de ce dernier fut révélée par l'enquête et les boïards, qu'animait d'une part le souci des bonnes mœurs et de l'autre le désir de faciliter le développement de l'école roumaine, en profitèrent pour exiger le bannissement du professeur grec. L'acte d'expulsion qui est daté d'octobre 1818 renferme de celui-ci un portrait tracé de main de maître: il l'accuse, entre autres, d'avoir tout fait „pour empêcher le peuple roumain d'améliorer sa situation et de bénéficier, dans sa propre patrie, des lumières de l'instruction et des véritables connaissances". Les élèves ne tardent pas à abandonner l'école en groupes de plus en plus nombreux. Cet exode ne peut être enrayé ni par Iatropoulos que les boïards n'aimaient pas et qu'ils parviennent à chasser, ni par l'équipe suivante de professeurs qui comprenait Démètre Stefanopolites, Constantin Vardallahos et Canelas. Malgré la protection que lui accordait encore le prince phanariote, l'école grecque était vouée à la disparition. Elle avait en effet contre elle de nombreux boïards; or, tandis que les princes se succédaient sur le trône, les boïards, eux, demeuraient. Ils étaient assez puissants pour imposer leur volonté au prince et assez habiles pour adopter les voies qui devaient les mener à leurs fins. Bannissant certains professeurs, changeant les autres le plus souvent possible et modifiant chaque année le règlement de l'école elle-même, l'Ephorie scolaire de Bălăceanu protégeait l'Académie grecque avec la sollicitude d'un fossoyeur qui tient à enterrer lui-même certains morts, — les morts de qualité.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Lazar n'était donc pas un isolé et, à Bucarest, il ne prêchait pas dans le désert. La lutte contre le grécisme est déclenchée au-delà des Carpathes et la Renaissance transylvaine travaille dans le même sens par ses représentants aroumains de Vienne et de Budapest. Le courant est déjà formé, mais Lazar ne se contente pas de le suivre: à la réaction anti-grecque qui, chez les boïards de Valachie était surtout d'ordre sentimental, il va donner un fondement théorique. Son école n'a pas frayé de voies nouvelles à l'enseignement roumain dans les provinces danubiennes et, dans le domaine de la culture, elle ne pouvait dépasser l'Académie princière; mais elle contribue dans une très large mesure à l'élaboration du credo nationaliste roumain. Jusqu'à une époque très avancée, cette doctrine a porté dans ses vagues des éléments dé-

tachés de l'idéal social du joséphisme démophile: parmi les grandes réformes sociales réalisées en Roumanie, beaucoup l'ont été par les boïards, d'autres, qui allaient à l'encontre des intérêts de ces derniers, ne se sont cependant pas heurtées à leur opposition. La conscience de son origine a insufflé une vie nouvelle au peuple roumain de Transylvanie; cette conscience existait de longue date dans les Principautés, mais elle y menait une vie anémique. Grâce à son école, Lazar est parvenu à créer autour de cette idée le même état d'esprit que dans sa province transylvaine et à dresser de la sorte, en face de l'idéal grec, l'idéal romain de son peuple.

On a soutenu que la fondation de l'école roumaine remonte à 1816, mais les arguments produits à l'appui de cette assertion prouvent qu'il s'agit là d'une simple hypothèse. Les premiers projets d'organisation datent de 1817. Ils prévoient un cours primaire que viendraient compléter des études supérieures de mathématiques et d'arpentage d'une part et de l'autre des rudiments de théologie. Sous cette forme, l'école devait préparer les petits fonctionnaires de chancellerie, les prêtres et ce qu'avec beaucoup de bonne volonté on pourrait nommer des ingénieurs. Les cadres de l'école sont élargis en 1818, date où l'on introduit également l'étude de la philosophie. Lazar qui avait assuré aux boïards que la philosophie „n'avait pas de secrets pour lui" s'engage à traduire du latin les manuels nécessaires aux études philosophiques. Jusqu'alors, il proposait d'entreprendre les cours de géographie, de géométrie et de géomésie. C'est en août de la même année qu'il lance le premier prospectus où figure son nom et qui porte le titre de *Înștiințare. De toată cinstea vrednică tinerime* (Avis à l'honorable jeunesse). Lazar affirme que le jour est venu pour son peuple de s'engager sur les voies de la culture et de réaliser ainsi sa véritable destinée, „ce qui lui permettra de reprendre parmi les autres nations le rang qui est sien". Et l'*Avis* poursuit sur ce ton, entremêlant l'admiration du passé aux louanges que lui semblent mériter le prince régnant et les grands boïards du pays. Le programme exposé par Lazar à cette occasion a été rapproché de la *Norma regia* en vigueur dans les lycées d'Autriche. Mais le fait que dans ces deux types d'école, des éléments de lecture, de calligraphie et d'orthographe,

de religion et d'arithmétique figurent au programme des premières classes, n'entraîne pas forcément une dépendance entre elles, pas plus que ne l'implique la coïncidence partielle qui existe entre les cours moyens et supérieurs de ces établissements. D'ailleurs, le fait que l'école de Lazar prévoyait dans les classes supérieures un programme spécial de mathématiques destiné aux futurs ingénieurs, et des cours de philosophie et de droit, permet tout aussi bien de rapprocher son école de l'Académie princière dont l'organisation s'inspirait non des écoles autrichiennes, mais des universités italiennes. Dans l'école de Lazar, telle qu'il l'imaginait, il devait y avoir un cours élémentaire, un cours pratique et enfin un enseignement supérieur qui aurait compris outre la philosophie et le droit, des cours parallèles de théologie pour les élèves se destinant au sacerdoce. Ce programme était sagement rédigé: il répondait d'une part aux besoins immédiats de la société et de l'autre il ouvrait de larges perspectives aux élèves qui voulaient poursuivre leurs études supérieures.

Mais les élèves qui répondirent à l'appel de Lazar n'étaient pas de ceux qui pouvaient comprendre les grands problèmes que le professeur aurait aimé leur exposer: dans les classes nouvellement créées à St. Sabba se présentent quelques sacristains, quelques scribes, venant des écoles de Coltea et de St. Georges, qui savaient à peine leur alphabet et dont l'ambition était de devenir prêtres ou ingénieurs. „Lazar", nous dit un de ses biographes, „devait arpenter les champs avec eux, se servir du compas et du sextant de l'ingénieur, dresser des cartes et des plans; il lui fallait enseigner à ses élèves que la somme des angles d'un triangle est égale à deux droits, que les angles à côtés parallèles ou opposés sont égaux; s'il avait osé s'en dispenser, si au lieu de placer directement ses élèves devant le niveau d'eau ou la lunette de l'ingénieur, il s'était permis d'insinuer qu'ils devaient être préparés à ces exercices pratiques par des études préliminaires, on n'aurait pas tardé à le traiter de charlatan, ne connaissant rien au métier de professeur". Si les parents lui avaient confié leurs enfants, c'était pour qu'il en fît des ingénieurs, capables de mesurer leurs domaines, et ils se moquaient bien de ces mathématiques „bonnes tout au plus pour les épiciers". Avant que le professeur ait été envahi par le désespoir, le scan-

BCU Cluj / Central University Library Cluj

dale déjà mentionné éclata à l'Académie princière. Une partie des élèves de cet établissement vint s'inscrire chez Lazar qui put dès lors organiser sur des bases solides la classe d'ingénieurs réclamée de toutes parts.

L'école de Lazar n'attira pas seulement les élèves mais encore certains des professeurs de l'Académie. Parmi ces derniers, mentionnons d'abord un professeur transylvain, Erdeli, qui vint enseigner à St. Sabba le latin, le français et plus tard la logique que s'était d'abord réservée Lazar. Il avait été nommé en octobre 1817 professeur de latin à l'école grecque, sur la proposition des membres de l'Ephorie des écoles qui arguaient en sa faveur qu'Erdeli, originaire de Transylvanie, pouvait rendre de grands services aux élèves grâce à sa connaissance du roumain et qu'il s'offrait par surcroît à enseigner également le français et le droit. On a affirmé d'autre part qu'il avait traduit en roumain l'*Avare* de Molière et *Pompée* de Corneille à l'intention des jeunes gens qui voulaient initier un mouvement théâtral roumain. En même temps que lui, le professeur des classes élémentaires, Euphrosine Poteca, passa chez Lazar où il se vit confier l'enseignement de la géographie. Il avait traduit du grec en roumain et publié à Buda *Mai mainte gătire spre cunoştinţa de Dumnezeu* (Introduction à la vie dévote) (1818) de Démètre Darvari. Dans l'introduction, le traducteur exposait son dessein qui avait été de mettre entre les mains des élèves un livre moral. La même introduction nous montre que Poteca avait été initié au latinisme bien avant d'être entré chez Lazar: „la langue roumaine, nous dit-il, est l'une des filles du latin, et, ayant une mère aussi riche et aussi majestueuse, elle aurait pu depuis longtemps combler toutes ses lacunes et devenir assez belle pour gagner l'amitié des muses elles mêmes et de ses soeurs qui sont les langues italienne, française et espagnole, si elle n'avait été opprimée par l'ancien slavon". Peu de temps après, en 1820, Poteca est envoyé à Pise pour compléter ses études et y reste jusqu'en 1823. Il n'était pas le seul dans ce cas: préoccupé du sort de l'enseignement, l'Ephorie des écoles avait envoyé en Italie puis à Paris d'autres étudiants — Constantin Moroiu, Siméon Marcovici et Jean Pandeli —, qui devaient y poursuivre leurs études. A l'étranger, la pensée d'Euphrosine Poteca s'émancipe, dans le domaine social surtout, et ce fait devait

exercer une grande influence sur toute sa carrière ultérieure. Alors qu'un ami du progrès rationnel comme Dinicou Golesco le tenait en estime particulière, certains l'accueillaient avec réserve, partois même avec ironie. C'est ainsi que Naum Râmniceanu voyait en lui un hérétique qui ne croyait plus aux dogmes de l'Eglise orthodoxe, depuis que la France avait fait de lui un „philosophe".

En 1818 s'inscrit en qualité d'élève à l'école de Lazar, Héliade Radulesco qui devait quelques mois plus tard y devenir professeur. Le choix des professeurs dont il s'entourait montre bien que Lazar entendait créer à Bucarest l'atmosphère latiniste de Transylvanie: Erdeli était un latiniste et par sa formation et par son origine; Euphrosine Poteca avait été séduit par le même courant; quant à Héliade, l'admiration enthousiaste que lui inspirait l'oeuvre de Maior, est bien connue. Mais le fait qu'ils vinssent tous de l'école grecque et que certains d'entre eux, comme Poteca, devaient conserver d'étroites relations avec les Grecs en général, montre que les liens culturels qui existaient depuis si longtemps entre les Roumains et la Grèce étaient encore solides.

La même année, Lazar entreprend un cours de mathématiques. Les élèves venus de l'école grecque possédaient de sérieuses connaissances dans ce domaine et le professeur se réjouit d'avoir enfin trouvé ce qu'il avait tant cherché. Le plus doué de tous était Pandeli qui obtint une bourse afin de poursuivre ses études en Italie et à Paris et qui devait se suicider dans cette ville.

Lazar organise d'abord des cours d'arithmétique et de géométrie en s'inspirant de la méthode de Wolff. Il se charge en outre de l'enseignement pratique de l'arpentage. Il est en même temps professeur de logique dans la classe de philosophie. Plus tard, il dut enseigner la trigonométrie dans la classe de mathématique, et la métaphysique dans celle de philosophie, laissant l'arithmétique et la géométrie aux soins d'Héliade, et la logique à Erdeli. D'après le témoignage d'Héliade, dans ses cours de philosophie Lazar s'inspirait de Kant, ce qui devait susciter certains malentendus entre lui et Erdeli. Ce dernier apportait en effet de l'école grecque le culte de Condillac et se mit à enseigner la logique en s'inspirant du philosophe français. Mais Lazar était

d'avis que „la philosophie française devait ôter son chapeau devant la philosophie allemande et qu'il n'avait que faire de Condillac en dépit de toutes ses découvertes". A la même époque, Vardallahos exposait à l'Académie grecque les *Eléments d'idéologie* de Destutt de Tracy, cours professé naguère par Iatropoulos, aussi les élèves pouvaient-ils s'initier à la philosophie suivant trois méthodes différentes. Et, fait significatif pour les destinées de l'école de Lazar, malgré la lutte menée par ce dernier contre la philosophie française, la victoire devait revenir à celle-ci. Un fait analogue peut être observé dans le domaine des mathématiques. Outre les traités de philosophie de Kant, Lazar traduisait également les cours de mathématiques de Wolff. A l'Académie grecque au contraire, les mathématiques étaient enseignées d'après les manuels de Lacroix et de Francoeur, le premier ayant été proposé par Iatropoulos et le second par Canelas. Or, le manuel de mathématiques dont Héliade s'était servi à St. Sabba et qu'il publia plus tard n'était autre qu'une traduction de Francoeur; quant à sa grammaire, adoptée dans la même école, c'était une grammaire „philosophique" s'inspirant non de Kant ou de Wolff, mais de Condillac. Si bien que l'école de Lazar, dont une partie des professeurs et des élèves provenaient de l'Académie grecque, est conquise à la longue par les préoccupations intellectuelles de cette dernière et par les savants qui y faisaient autorité. On a parfois affirmé qu'en abandonnant l'école grecque pour l'école roumaine, les élèves avaient „coupé tous les ponts" derrière eux. Mais les constatations précédentes imposent une autre conclusion vers laquelle nous mène également le témoignage d'Héliade d'après lequel les nouveaux élèves de Lazar suivaient en même temps les cours de philosophie de l'Académie grecque: „les nouveaux élèves n'ont pas tiré grand profit de cette logique mais il n'en est pas de même des anciens, que la curiosité avait transformés en auditeurs bénévoles; ces derniers en effet se mirent à comparer les deux systèmes et ce parallèle leur ayant inspiré certaines conclusions, ils s'empressèrent de s'inscrire comme auditeurs dans les classes grecques qui venaient d'être réorganisées sous le défunt Vardallahos". Héliade poursuit en soulignant l'un des traits essentiels de l'enseignement de l'Académie princière de Bucarest, trait qui révèle

l'influence de la pensée du XVIII-ème siècle: „les écoles dignes de ce nom n'enseignaient pas le patriotisme, car sous la direction éclairée des professeurs grecs du temps, elles étaient devenues cosmopolites. La philosophie avait fait régner la fraternité entre les écoliers grecs et roumains, et débarrassé les Grecs de leur pédantisme d'antan en leur montrant le profit que chaque nation trouverait en étudiant les sciences dans sa langue maternelle". Fermement soutenu par une partie des boïards et exploitant avec habileté l'idéal cosmopolite de l'Académie grecque de l'époque de Vardallahos, Lazar pouvait ainsi consolider les positions nationales sur lesquelles il avait édifié son oeuvre. Mais il ne pouvait méconnaître l'héritage du siècle précédent qui empêcha son enseignement et son nationalisme de prendre des formes d'un égoïsme agressif et les guida vers les sphères de la tolérance la plus large et de l'humanitarisme le plus éclairé.

En vue des cours qu'il avait projetés pour l'école de Sibiu et de ceux qu'il tint à Bucarest, Lazar entreprit la traduction de plusieurs ouvrages et rédigea certains prospectus. Nous avons déjà parlé de celui qu'il fit paraître en 1818. En 1822, il lance un nouvel appel pour la publication d'un cours de mathématique. Il y montrait que la publication de cette oeuvre indispensable au progrès des sciences avait jusqu'alors été différée par les violences révolutionnaires de l'époque, par ce qu'il nomme „le tourbillon de Saturne". Il annonçait non seulement la publication de son traité de mathématiques, mais encore celle de manuels de philosophie et de géographie qui seraient suivis plus tard d'une histoire universelle. A Vienne, Lazar n'avait pas seulement poursuivi ses études, il avait également travaillé en vue d'enrichir la littérature morale et pédagogique roumaine. Il avait mis son séjour à profit pour traduire *Învățături morale ale lui Gottlieb Ehrenreich pentru băeți* (Enseignements moraux de G. E. destinés aux garçons); une *Géographie*, l'*Istoria lui Ion Moritz și a copiilor săi* (Histoire de Jean Moritz et de ses enfants); *Învățătura ortodoxă* (La doctrine orthodoxe) du métropolite Platon de Twer; *Istoria împăratului Octavian și a soției sale* (Histoire de l'empereur Octave et de son épouse) ainsi qu'un traité de pédagogie qui ne fut jamais achevé. Le premier de ces ouvrages

présente un homme, Ehrenweich, qui abonde en conseils moraux, qu'animent des sentiments humanitaires et qui entend venir en aide à ses semblables, sans tenir compte de leur nationalité. Dans un autre ordre d'idées, il montre que les souverains ne tiennent pas leur pouvoir de Dieu mais qu'ils ont été choisis pour accomplir une fonction sociale. On a affirmé que Lazar a fait cette traduction dans le seul dessein d'indiquer la voie du progrès moral à son peuple. L'intention moralisatrice existait sans doute chez le traducteur, mais il est certain que c'est la conception joséphiste du livre qui a retenu son attention. On peut en dire autant de la *Doctrine* de l'archevêque russe Platon qui expose une théologie libérale.

Lazar poursuivit à Sibiu la tâche qu'il avait entreprise à Vienne. Il sollicite de la censure la permission de faire imprimer la traduction de Platon, mais cette permission lui est refusée à l'instigation de l'évêque Moga qui avait lui-même rédigé un traité de théologie morale et sollicitait du gouvernement provincial l'autorisation de le publier. Le gouvernement, déclinant toute compétence en matière de théologie orthodoxe, envoya les deux manuscrits, à fins d'examen, à l'évêque Moga lui-même. Celui-ci approuva naturellement la publication de son propre manuel et fut d'avis que l'autre ne se conformait pas à la doctrine orthodoxe. Pendant son séjour à Sibiu, Lazar rédige également un *Compendiu de geografia Transilvaniei* (Aperçu de géographie transylvaine) et une *Grammatica română-germană* (Grammaire roumano-allemande), dont l'impression est approuvée par la censure, mais dont les manuscrits confiés à l'évêque disparaissent. Tous ses efforts étaient donc contrecarrés par le manque de compréhension de la cour épiscopale qui ne poursuivait que la satisfaction de ses propres intérêts. Un livre comme celui de Platon en effet, si libéral qu'il fût, ne l'était pas trop pour être traduit et publié plus tard par un métropolite aussi informé des voies de l'orthodoxie que Benjamin Costache. A Bucarest, Lazar rédigea, en s'inspirant de Wolff, des traités de mathématiques (*Aritmetica matematicească*, *Geometria* et *Trigonometria cea dreaptă*). Nous avons déjà mentionné qu'on lui a attribué la traduction de certains traités de philosophie kantienne (la *Logique* et la *Métaphysique*), dont les manuscrits ne

nous sont pas parvenus. Rappelons enfin le traité d'histoire universelle qu'il annonçait dans son *Avis* de 1822 mais dont le manuscrit s'est également perdu.

On a attribué à Lazar le livre *Povățuitorul tinerimii către adevărata și dreapta cetire. Intru acest chip acum întâia oară lucrat de D. Lazar* (Manuel de lecture pour la jeunesse. Présenté pour la première fois sous cette forme par D. Lazar), Buda, 1826. Le livre a été publié par Carcalechi qui le dédiait au vornic Băleanu et l'accompagnait d'une préface ou, plus exactement, de deux: l'une signée par lui et l'une par Lazar. Des recherches ont prouvé qu'il ne s'agissait pas d'une oeuvre de Lazar, mais d'une mystification du typographe. Mentionnons enfin que Gaster attribuait à Lazar le texte d'une grammaire roumaine qui aurait inspiré la grammaire d'Héliade, mais les recherches sont parvenus à la conclusion qu'il s'agit d'une reproduction de cette dernière oeuvre, dont le manuscrit avait circulé avant d'être imprimé.

En dehors de ses oeuvres morales et didactiques, il convient de mentionner également ses écrits littéraires — si ce terme n'est pas trop ambitieux. En 1808, il publie à Vienne des *Versuri de laudă în limba daco-românească la logodirea prea înălțatului împărat, stăpân și taică Frantz I cu Ludovica prea înălțata, milostiva împărătească, stăpână și maica noastră* (Vers en langue daco-roumaine, en l'honneur des fiançailles du haut et puissant Empereur, le très noble François I, avec la très noble Louise notre haute et clémente Impératrice). Ces vers ne méritent de retenir notre attention que parce que le poète, non content d'exprimer ses voeux en roumain, les formule également en acrostiches latins, allemands et hongrois.

Il en va différemment de ses discours. Le premier, *Cuvânt al lui Gh. Lazar la înscăunarea Mitropolitului Dionisie* (Allocution de G. Lazar lors de l'intronisation du métropolite Denys), date de 1819 et a été publié pour la première fois par Héliade Radulesco dans le *Curierul Românesc* de 1839. Le second, *Cuvânt compus de profesorul Lazar învățătorul și directorul școalelor românești din București, 30 Iulie anul 1822* (Discours composé par le professeur Lazar, directeur des écoles roumaines de Bucarest, le 30 juillet 1822), a été composé à l'occasion de l'avè-

BCU Cluj / Central University Library Cluj

nement du prince Ghica. Il a été publié dans la *Revista pentru Istorie, Arheologie şi Filologie* de 1883.

L'un des problèmes les plus importants qui se posent au sujet de son activité d'auteur didactique est celui de la langue littéraire. Nous avons vu les difficultés que présentait pour les grammairiens la question de la terminologie roumaine. Lazar devait se heurter à cet obstacle dans les diverses sphères de son activité. Si l'on s'en tient au domaine où l'information repose sur des données certaines, on observe qu'il parvient le plus souvent à adapter ou à créer le terme dont il a besoin. Lazar n'a laissé aucun texte où il ait exprimé ses idées relatives à l'enrichissement de la langue roumaine. Mais les traités qui nous sont parvenus montrent que pour lui le problème de la terminologie scientifique se résolvait par d'audacieux emprunts aux langues étrangères. C'est l'un de ses mérites, mais pour en bien mesurer toute l'importance, il faut tenir compte du fait qu'à cette date, un Diaconovici-Loga parlait dans sa grammaire de sons *năsoase, buzoase, dinţoase, limboase* ou *gâtoase*. La solution adoptée par Lazar dans ses traités scientifiques et probablement aussi dans ses manuels de philosophie, était la seule solution rationnelle, et elle devait s'imposer à la langue littéraire roumaine.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Par les sympathies intellectuelles qu'ils manifestent, les successeurs de Lazar se rattachent étroitement à l'Académie grecque dont l'influence se prolonge ainsi, pendant longtemps encore, dans l'école roumaine. Nous avons déjà mentionné le cas d'Héliade Radulesco: s'inspirant de Condillac en philosophie et de Francoeur en mathématiques, il apparaît plutôt comme l'élève de Vardallahos, de Iatropoulos et de Canelas, que de Lazar. Un autre fait vient étayer cette conclusion: les premiers boursiers que l'Ephorie des écoles de Bucarest ait envoyés en Italie pour y continuer leurs études, n'ont jamais cessé d'entretenir à l'étranger des liens étroits avec le monde scolaire grec. Leur éducation s'est poursuivie dans un milieu universitaire fréquenté surtout par des Grecs et sous la surveillance directe d'un savant grec, Ignace, ancien métropolite de Valachie, qui s'était retiré à Pise. En 1824, Euphrosine Poteca écrivait de Paris au métropolite et aux éphores des écoles valaques: „Vous paraissez surpris que

nous ne soyons guère versés dans les mathématiques qu'étudiait Pandeli, mais depuis l'an dernier, nos lettres vous tiennent au courant des travaux que notre directeur, le très saint métropolite Ignace, a assignés à chacun de nous". Et dans le post-scriptum d'une autre lettre écrite en 1825 de Paris, le même boursier montrait qu'à „Paris comme à Pétersbourg, à Londres comme à Rome, foisonnent les écoles où l'on emploie le grec ancien et le grec moderne, si bien qu'on m'a proposé, à moi aussi, un poste de professeur grassement payé et pourvu d'un office ecclésiastique. J'aurais accepté si je n'aimais tant la belle Valachie". Élève et professeur à l'école grecque, collègue de Lazar à l'école roumaine, boursier roumain sous la direction spirituelle du métropolite grec Ignace, Roumain qui se voit offrir une chaire de grec dans les écoles grecques de l'Occident, ami dévoué du professeur grec Néophyte Ducas, Euphrosine Poteca incarne en lui deux tendances spirituelles: les liens intellectuels qui le rattachent aux Grecs révèlent l'ancien élève de l'Académie grecque de Bucarest, mais son amour pour la „belle Valachie" témoigne du stage fait à l'école de St. Sabba où s'élabore le nouvel idéal de vie des Roumains.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

C'est sur le terrain national en effet que l'école de Lazar était appelée à jouer un rôle important. L'analyse des deux discours mentionnés ci-dessus montre qu'un souffle nouveau animait les cours du professeur: les données générales de la science baignaient à St. Sabba dans l'atmosphère d'enthousiasme et d'abnégation dont s'était entourée en Transylvanie l'activité des grands savants de la Renaissance culturelle. Il faut cependant reconnaître que même sur ce terrain Lazar avait eu des devanciers en Valachie. A son arrivée dans cette province, un important groupe de boïards avait déjà ouvert la lutte contre l'influence grecque. Mais, dans ce domaine plus que dans tout autre, se manifeste l'activité de Lazar car il élargit l'horizon du nationalisme; confiné jusqu'alors à une classe, il animera désormais le peuple roumain tout entier. Le premier de ses discours, rédigé lors de l'élection de Denys Lupu comme métropolite de Valachie, exprime en termes énergiques les vues de son auteur sur l'histoire et les droits du peuple roumain. Il part de données générales, mentionnant la brillante civilisation des Romains dont les

vestiges du pont de Trajan sont, dans son pays, le témoignage. Mais, en face de ces grandeurs passées, le présent ne peut nous offrir que des symptômes de déclin: „Si l'esprit des ancêtres s'élevait pour considérer les descendants du grand César, du fameux Aurélien et du très puissant Trajan, les reconnaîtrait-il? Il les chercherait dans de somptueux palais et les découvrirait dans d'humbles chaumières; il les chercherait sur le trône et les verrait languir sous le joug de l'esclavage; il s'attendrait à voir des hommes fameux et instruits et que trouverait-il? des loqueteux plus semblables à des bêtes qu'à des hommes, plongés dans les ténèbres de l'ignorance, à la solde de leur pire ennemi, de l'usurpateur qui les a dépossédés de l'héritage de leurs ancêtres". L'orateur concentre en de frappantes antithèses les vicissitudes de l'histoire, mais l'époque présente lui inspire d'énergiques exhortations: „Le temps des larmes est passé! Mettons fin au joug qui, trop longtemps, a fait de nous des esclaves!", — il est temps que le peuple, guidé par des chefs éclairés, retrouve le secret de son ancienne grandeur et renverse les obstacles dressés par les forces des ténèbres. Mais pour mener cette tâche à bonne fin, des „bras vigoureux" seraient impuissants s'ils n'étaient animés par „le souffle du patriotisme", et l'orateur croit que sous la direction ferme et éclairée du nouveau métropolite, les Roumains parviendront à suivre „les traces de leurs ancêtres". Lazar, qui ne craint pas, en pleine période phanariote, d'attaquer „l'usurpateur du patrimoine national", emploie certaines formules qui trahissent un état d'esprit analogue à celui de Maior. De même que pour ce dernier les Roumains n'étaient jamais, purement et simplement, des Roumains, mais bien „les Roumains, descendants des antiques Romains", et que les colons établis en Dacie n'étaient pas des Romains quelconques mais „l'innombrable foule des Romains", de même la phrase de Lazar trahit une préoccupation obsédante: pour lui aussi, la notion de Romain se complète automatiquement par la formule „nos ancêtres", et les Roumains sont inévitablement les „descendants" de Romulus, de César, d'Aurélien ou du très puissant Trajan. Dans son ensemble, le discours de 1819 est une exhortation à l'étude et à la lutte pour l'émancipation nationale. Beaucoup plus tard, Héliade disait dans un commentaire consacré à Lazar, que ce dernier

BCU Cluj / Central University Library Cluj

luttait non seulement pour mettre fin à l'hégémonie de la culture grecque, mais encore pour préparer, dans tous les domaines de la vie pratique, des spécialistes: ingénieurs, mécaniciens, architectes, agronomes. L'émancipation poursuivie par Lazar visait donc à la fois la vie spirituelle et matérielle de son peuple.

Par la complexité des problèmes qu'il soulève, le discours de 1822 revêt une toute autre importance. Des idées qui n'avaient jusqu'alors été exprimées qu'avec la plus grande prudence, sont ici discutées librement. Mais l'énergie du ton est atténuée par les formules empruntées aux Psaumes et au Nouveau Testament. Ce que Lazar exprime ici, c'est une certaine conception philosophique de l'histoire. Les recherches entreprises permettent de conclure que dans ce domaine, le professeur transylvain est tributaire de Storchenau qui dans sa *Philosophie der Religion* présentait le déroulement de la dialectiques dualiste de l'histoire suivant l'antinomie *bien-mal*, dont les termes sont capables de se convertir l'un dans l'autre au cours de ce développement. Ce point de départ est également celui de Lazar. Constatant plus loin que pour ce dernier, le mal „est mal en lui-même" et que le bien est également „bien par essence", on a vu dans le discours de Lazar certains reflets kantiens. Ce point demande à être envisagé de plus près. Ce n'est pas à ces prétendus reflets kantiens que le passage discuté emprunte sa signification: affirmant l'existence du mal comme mal „en soi" et du bien comme bien „en soi", mais établissant en même temps comme nécessaire leur conversion réciproque, Lazar nous montre que le bien n'a pas seulement une existence autonome, — „en soi", „an sich", — mais encore une existence virtuelle puisqu'il est en même temps l'une des virtualités du mal et que le mal n'existe pas seulement comme mal „en soi", mais encore comme une virtualité du bien. Deux conclusions s'imposent ici: dans la conception de l'écrivain roumain, les manifestations des phénomènes moraux postulent l'antinomie; mais à la base de toutes ces manifestations antinomiques se trouve une essence morale unique. Si le bien n'est qu'une virtualité du mal et le mal une virtualité du bien, il ne s'agit plus de la conception dualiste dont on a parlé puisque tout se réduit à l'unité. Mais l'exemple auquel s'arrête Lazar pour documenter sa conception revêt une signification beaucoup plus large et traduit

BCU Cluj / Central University Library Cluj

une certaine parenté avec la mentalité qui devait engendrer plus tard le matérialisme historique. Lazar, ce théologien, est convaincu que le sort de l'humanité n'est pas déterminé par la volonté divine mais par des lois humaines de nature économique. „La roue des siècles", la „roue de l'univers" est mue par l'alternance des périodes de misère et de prospérité matérielle: la pauvreté, croit-il, entraîne la paix, la paix favorise le travail, le travail engendre la richesse, et la richesse attire inévitablement la guerre qui replonge la société dans la ruine et la misère. Revenant à son point de départ, l'humanité va parcourir de nouveau le même cycle, toute son évolution étant déterminée par des lois inexorables d'ordre matériel et toute son énergie se consumant en un éternel débat dans les limites du même cercle. Si hardie que paraisse cette conception dans l'ensemble de la littérature roumaine, elle ne suffit pas à faire de Lazar un précurseur dans le domaine de la philosophie de l'histoire. La nécessité du mal comme élément déterminant de progrès social a été soutenue à maintes reprises: bien avant Lazar, le vice a été reconnu par certains comme un facteur d'équilibre social. Lazar ne va pas jusqu'au bout des conclusions incluses dans sa thèse, il n'en est cependant pas moins intéressant de voir que le professeur transylvain déchiffre dans l'histoire non la loi divine mais la loi humaine. Et c'est pourquoi ce discours, où l'on a cru déceler l'influence de Kant dans une formule isolée, indépendante de la ligne suivant laquelle évolue la pensée de l'écrivain, exprime en réalité la conception historique du XVIII-ème siècle. Sans se rattacher vraiment au courant matérialiste, le discours de Lazar constitue le premier pas fait dans ce sens par la culture roumaine.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Mais le XVIII-ème siècle est présent dans l'oeuvre de Lazar par d'autres éléments. Certaines pages rappellent Rousseau et à travers les lignes où l'auteur nous parle du bonheur de l'homme au sein de la nature, on voit se profiler la figure d'Adario, le „bon sauvage". Ces idées ne sont d'ailleurs pas invoquées pour leur valeur théorique mais pour le parallèle qu'elles permettent d'établir avec l'état de choses de son pays: l'homme de la nature, le bon Américain n'est autre que le Roumain; quant aux Espagnols, ces hérauts de la civilisation, ils représentent les Grecs;

la conclusion qui s'impose: empêcher les Grecs de faire des Pays Roumains ce que les Espagnols ont fait de l'Amérique.

C'est donc le patriotisme le plus pur qui anime d'un bout à l'autre ce long discours et inspire cette prosopopée d'un souffle cicéronien: „Oui, poursuit la patrie, vous seriez grands si tout ce que proclame votre bouche perfide reposait sur un fond de vérité. Mais nul n'ignore qu'aux temps lointains où Priam régnait à Troie, votre arme de prédilection était déjà la ruse. Votre langue est celle du mensonge et vous êtes passés maîtres en fait d'astuce. Également trompeurs sont vos vêtements fastueux pour ceux qui vous suivent et dont l'échine ploie sous le faix du métal qui séduit les coeurs et les yeux des hommes... Jugez vous-mêmes, car celui qui sait abuser ses semblables devrait savoir juger également. Mais vous en avez probablement trop induit en tentation, surtout parmi les représentantes du beau sexe auxquelles vous avez enseigné à ne pas se contenter des traits que leur a donnés la nature et à emprunter aux fards un éclat artificiel pour séduire nos regards. Comment s'étonner que le courroux de Dieu se soit appesanti sur nous? Si nous allons à la perte, c'est par votre faute car vous êtes les premiers artisans de notre décadence. Allez-vous en, fourbes impudents, alles-vous en, indignes créatures! Quittez les frontières de ma pauvreté".

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Nous n'avons détaché que quelques idées de ces deux discours, mais elles suffisent à mettre en évidence les liens étroits qui rattachent Lazar à l'idéologie de la Renaissance transylvaine. Certaines de ses préoccupations sont les mêmes que celles de Georges Şincai ou de Pierre Maior et les buts qu'il se propose sont ceux que poursuivaient les Transylvains. La lutte engagée par ces derniers était une réaction contre l'état de choses consacré, réaction qui se poursuivait à la fois sur le plan social et sur le plan national, confondus ici du fait qu'à part de rares exceptions, la nation roumaine de Transylvanie ne comprenait qu'une seule classe sociale: celle des paysans taillables et corvéables à merci. La Valachie possédait en revanche des classes sociales aux intérêts divergents: une puissante noblesse, une bourgeoisie en formation et une classe paysanne très semblable, du point de vue social et matériel, à celle de Transylvanie. Il

fallait que ces intérêts opposés fussent conciliés sous le signe d'un idéal supérieur, d'un idéal également cher à toutes les classes sociales de la nation: l'idéal national. Et Georges Lazar a été le champion de cet idéal. Son activité représente un précieux apport à la définition du nationalisme roumain. Peu d'hommes ont plus que lui contribué à détacher l'élément roumain de la communauté spirituelle du sud-est européen et à consolider les bases sûr lesquelles devait se reconstituer l'unité spirituelle du peuple roumain tout entier, unité qu'une langue commune avait assurée par le passé et que des aspirations communes devaient cimenter à l'avenir.

De toutes ces données se détache clairement la figure de l'„Aufklärer" transylvain que fut Lazar. Chaque fois qu'il lui a été donné de s'adresser à des foules soeurs de celles de sa province natale, il l'a fait avec enthousiasme. On sait qu'il approuva la révolution de Tudor Vladimiresco et qu'il n'a pas craint de se rendre au camp de ce dernier pour lui offrir ses services. Ce détail nous fournit l'occasion d'une discrimination essentielle entre deux classes sociales aux conceptions opposées: alors que Nicolas Vacaresco conduit les armées de la Principauté contre Tudor Vladimiresco, Lazar se range aux côtés de ce dernier; alors que les Vacaresco continuent, même après 1821 à défendre les Grecs, Lazar les attaque violemment dès 1819. L'école de Lazar a pu permettre à l'esprit de l'Académie grecque de se survivre et de porter ses fruits, elle n'en a pas moins poursuivi ses buts propres sur le terrain social. Rien ne projette une plus vive lumière sur l'idéal servi avec dévouement par le professeur transylvain que la scène de ses adieux à la ville qui l'avait abrité. C'est à Avrig qu'il devait mourir en 1823, mais il était tombé malade à Bucarest où il fut soigné dans une maisonnette des faubourgs. Rongé par la tuberculose, il n'ignorait pas que sa fin était proche. Aussi demanda-t-il à l'un de ses frères de le mener en Transylvanie. Lors de son départ, plusieurs de ses élèves, Héliade entre autres, l'entouraient. Très affaibli, il était couché dans la charrette qui allait l'emporter; mais au moment où elle s'ébranla, le malade se leva, et bénit la ville dont il s'éloignait pour toujours. Ce fait en rappelle inévitablement un autre: quelques années plus tard, le savant professeur grec Néophyte Ducas

BCU Cluj / Central University Library Cluj

abandonnait lui aussi la Valachie, dont les habitants l'avaient accueilli avec enthousiasme et lui avaient manifesté plus d'affection que ses propres compatriotes. Il allait, comme Lazar, mourir dans son pays natal; mais au moment de quitter la Principauté, l'âme gonflée de ressentiment contre certains de ses élèves, ce n'est pas une bénédiction qui lui vint aux lèvres, mais un blasphème. Ces deux scènes évoquent deux processus spirituels différents et soulignent deux phases de l'histoire de la culture roumaine.

82. La révolution de 1821 qui devait semer le trouble et la perturbation dans maintes institutions prospères des Principautés, détermina en même temps un examen de conscience qui devait engendrer des initiatives fécondes pour la culture roumaine. Obligés par les événements de se réfugier à Braşov, les boïards valaques y posent les bases d'une société littéraire qui devait, quelques années plus tard, créer en Valachie la presse et le théâtre roumain. Pour comprendre le rythme accéléré suivant lequel se sont élaborées ces mesures rédemptrices, on ne saurait mieux faire que de suivre le développement spirituel de l'un des représentants les plus notoires de cette noblesse valaque, Constantin Radovici de Goleşti, plus connu sous le nom de Dinicou Golesco. Son ouvrage *Insemnare a călătoriei* (Notes de voyage) est le témoignage de la plus forte crise de conscience que présente la littérature roumaine des temps modernes. Il a depuis longtemps retenu l'attention des critiques qui se sont attachés de préférence à sa valeur locale au détriment de son importance psychologique générale et de sa large signification culturelle. A la lumière des éléments réunis jusqu'à présent pour interpréter la littérature roumaine moderne, nous allons nous efforcer de déchiffrer le véritable sens de l'activité déployée par Dinicou Golesco.

Il appartenait à l'une des plus nobles familles de Valachie, l'une de celles qui avaient jalousement conservé leur caractère à part: à côté des Bălăceanu, les Golesco représentent, à l'époque phanariote, la tradition roumaine. Cela ne signifie d'ailleurs pas qu'ils fussent les adversaires décidés de tout ce qui était grec. Le père de Dinicou Golesco, le grand ban Radu Golesco, homme

BCU Cluj / Central University Library Cluj

épris de culture, accorda les plus grands soins à l'éducation de ses enfants. En dehors des études qu'ils poursuivaient à l'Académie princière de Bucarest, ils avaient à la maison des professeurs de grec, de latin, de français et d'italien; et l'un d'eux, Iordache, acquit même de sérieuses connaissances en mathématiques. Le moins connu des fils de Radu Golesco est l'aîné, Nicolas, qui s'est consacré aux affaires publiques. Le second fils, Georges ou Iordache, a déployé une activité des plus variées: il a traduit une partie de l'*Iliade* et composé quelques comédies satiriques où il dépeint l'état de son pays vers la fin de la domination phanariote et sous les premiers princes roumains; mais il est surtout connu comme l'auteur d'une grammaire publiée à Bucarest en 1840 sous le titre de *Băgări de seamă asupra canoanelor grămăticești* (Remarques sur les règles de la grammaire) et d'un volumineux dictionnaire de la langue roumaine *(Condica limbii românești)* qui ne fut pas publié du vivant de l'écrivain. Une autre de ses oeuvres restée manuscrite est sa riche collection de proverbes que devait englober plus tard Jules Zane dans son recueil. Nous avons déjà vu qu'il consacra une partie de ses labeurs à traduire en grec certaines oeuvres étrangères, entre autres les *Lettres persanes* de Montesquieu et *Paul et Virginie* de Bernardin de St. Pierre. Les écrits de caractère satirique occupent également une place importante dans son oeuvre. Iordache Golesco est un esprit des plus alertes qui manie dextrement l'ironie. Malheureusement son expression est souvent chargée de vulgarités qui rendent difficile l'analyse minutieuse de ses oeuvres. Dans ses comédies il s'efforce de décrire la situation de la Valachie d'abord à l'époque de Caragea, puis à celle du prince Grégoire Ghica. L'une d'elles, intitulée *Barbu Văcărescu vânzătorul țării* (Barbu Vacaresco, l'homme qui vendit son pays), met en scène les luttes que se livrent les diverses factions des boïards. L'un de ces partis, conduit par Barbu Vacaresco qui tenait à ménager les Grecs restés dans les Principautés, jouissait de la faveur du prince et défiait impunément le parti des patriotes intransigeants à la tête desquels se trouvait le boïard Bălăceanu, protecteur de Lazar et beau-père de Iordache Golesco.

Ces luttes font également le sujet du dialogue intitulé *Prescurtă însemnare dă turburarea Țării Românești ce s'a întâm-*

plat la leat 1821, Mart, după moartea lui Aleco Vodă Suțu (Brève chronique des troubles dont la Valachie a été le théâtre en mars 1821, après la mort du voïvode Alexandre Soutzo). Dialogue doublement remarquable, parce qu'il met en lumière le patriotisme des frères Golesco, de Bălăceanu et de Nicolas Vacaresco, et que l'écrivain s'y intéresse, à chaque page, au sort du peuple. Des préoccupations de cette nature, fréquentes dans l'oeuvre de Iordache Golesco, sont d'autant plus intéressantes qu'elles permettent de définir l'atmosphère sentimentale et spirituelle dans laquelle a pris naissance l'oeuvre du plus jeune des frères Golesco.

83. Ce dernier naquit en 1777 et mourut de la peste en octobre 1830. Il fit les mêmes études que ses frères aînés, mais il y ajouta une riche expérience acquise au cours de ses voyages à travers l'Europe. Comme son frère, Dinicou Golesco connaissait admirablement le grec et avoue quelque part avoir rédigé ses notes de voyage dans cette langue car elle lui offrait les termes techniques qui faisaient défaut au roumain. La révolution de 1821 l'oblige à chercher un refuge à Brașov d'où il entreprend en 1824, 1825, 1826, ses voyages en Europe. Pendant son séjour à Brașov, il prend part aux réunions de la société littéraire qui s'était fondée dans cette ville et dont il devait reprendre les idées à son retour d'Occident. Son attention se tourne à un moment donné vers Euphrosine Poteca dont la collaboration lui paraît nécessaire pour mener à bien l'oeuvre culturelle qu'il projetait. Mais à cette époque, un homme doué d'une extraordinaire puissance de travail et d'une intelligence des plus vives, incarnait à Bucarest les préoccupations culturelles de l'Académie grecque et les préoccupations culturelles et nationales de l'école de Lazar. C'était Héliade Radulesco. Animés du même désir de se dévouer au bien public, le grand boïard et le jeune professeur bucurestois ne tardent pas à se connaître et à emprunter côte à côté la voie qui devait mener à la modernisation des formes de la vie sociale dans les Principautés. La Société de Brașov renaît en 1827 à Bucarest et, sans exclure les préoccupations politiques, son programme place au premier plan les questions d'ordre culturel. Ses revendications étaient les suivantes: 1. Transformation de l'école de Saint Sabba en collège, création d'un établis-

Babeș-Bolyai Central University Library Cluj

sement similaire à Craiova; 2. création dans chaque département d'une école normale dont le recrutement serait assuré grâce aux élèves sortis des collèges; 3. fondation dans chaque village d'une école primaire; 4. fondation de journaux en roumain; 5. abolition du monopole typographique; 6. encouragement des traductions en roumain et publication de ces dernières; 7. fondation d'un théâtre national; 8. réalisation de sages réformes ou retour aux anciennes institutions du pays en vue de mettre fin aux dernières survivances du régime phanariote. — Le fait qu'une société littéraire s'intéresse à la réforme de l'Etat ne saurait surprendre. Il suffit de se rappeller avec quelle insistance ce problème était débattu par les écrivains de la Renaissance transylvaine pour comprendre qu'il soit présent non seulement dans les préoccupations des boïards de Bucarest, mais encore dans certains ouvrages que rien ne rattachait à ces idées, comme le livre déjà cité de Piscupesco *Le miroir de la santé et de la beauté humaines*. Les préoccupations politiques d'une société littéraire nous paraissent autrement justifiées que celles d'un traité de médecine.

De nombreux représentants de la grande aristocratie, entre autres les trois frères du prince Grègoire Ghica assistaient aux séances de cette société. C'est là que fut lue et discutée la grammaire d'Héliade publiée en 1828 à Sibiu et dédiée aux membres de la société; c'est également là que fut présentée la grammaire de Iordache Golesco, de même que les traductions de Lamartine et de Boileau par Héliade. Poursuivant la réalisation du programme qu'il s'était fixé, Dinicou Golesco demanda et obtint l'autorisation de publier un journal en roumain et c'est ainsi qu'au printemps de 1829 parut sous la direction d'Héliade Radulesco et de Constantin Moroiu *Curierul Românesc* (Le Courrier roumain). C'est le même but qu'il poursuit lorsqu'il fonde, à son retour de l'étranger, l'école de Goleşti. Ces cours devaient être inaugurés par un professeur venu de Transylvanie, Aron Florian, le 1 mai 1826, c'est-à-dire à une date antérieure à celle de la fondation de la société littéraire. A cette occasion le grand boïard adresse à tous ceux qui désiraient s'instruire, un émouvant appel. Il déclare s'être de longue date préoccupé du bien public sur lequel l'ont éclairé les quelques voyages qu'il a faits à l'é-

tranger. „J'ai pu voir, poursuit-il, les différences qui séparent les autres peuples du nôtre et pour réaliser la perfection que j'ai observée à l'étranger, j'ai été amené à rechercher les moyens qui permettent à l'homme de bien remplir ses devoirs de chrétien, de patriote, de citoyen, de père, d'époux et qui inculquent à la jeunesse les bonnes moeurs. J'ai pu me convaincre que la source de tous ces bienfaits est l'instruction qui chasse les ténèbres de l'ignorance et ennoblit les esprits". Il reconnaît avoir été guidé dans cette voie non seulement par ce qu'il a connu au cours de ses voyages, mais aussi par les écrits d'Euphrosine Poteca dont la vaste culture devait porter des fruits pour le plus grand bien de son peuple. La mission d'éclairer le peuple incombait d'abord aux boïards, aux „fils de la noblesse" comme les appelait Golesco, et ils trouveront les fonds nécessaires à l'accomplissement de cette tâche en prélevant sur leur superflu.

Nous n'insisterons pas ici sur l'école de Goleşti. Bornons-nous à mentionner qu'elle était ouverte, non seulement aux enfants de l'aristocratie, mais encore aux jeunes bourgeois, aux simples roturiers même et qu'on y étudiait le roumain, le grec, le latin, l'italien et l'allemand. Il est intéressant de constater que dix ans avant Conachi, Dinicou Golesco réalisait un desiderat de ce dernier en remplaçant l'étude du français par celle de l'allemand. Il est cependant permis de douter que le grand boïard valaque qui possédait parfaitement la langue française et qui n'avait acquis au cours de son long exil que de vagues connaissances d'allemand, ait vraiment méprisé tout ce qui était français. Au programme de l'école figurait également l'histoire, la géographie, les mathématiques, la physique, la rhétorique, la poétique, la philosophie et l'histoire naturelle. Mais c'est à l'éducation morale et religieuse que la plus grande importance était accordée. Les jeunes filles devaient apprendre par surcroît „tout ce qu'une femme doit savoir", par exemple le tricot et la couture.

Sur le plan littéraire, l'activité de Dinicou Golesco présente également un intérêt tout particulier du fait des idées qui l'ont inspirée et de la sphère culturelle où elle s'est déployée. On a attribué à l'écrivain la traduction d'un ouvrage décrivant la situation de la Valachie au début du siècle dernier. Ce livre dont l'auteur était le consul anglais Thomas Thornton avait été publié

à Londres en 1807, sous le titre de *The present state of Turkey*. La traduction roumaine limitée au chapitre ayant trait à la Valachie, a été faite d'après la version française publiée en 1812. Elle parut à Buda en 1826 sans nom de traducteur. La Valachie est jugée par Thornton avec une sévérité que partage le traducteur dans la préface qu'il adjoint au texte. C'est cette préface qui a parfois fait attribuer la traduction à l'austère moraliste qu'était Dinicou Golesco.

La même année, il publie à Buda une *Adunare de tratatele ce s'au urmat între prea puternica împărăție a Rusiei și Nalta Poartă* (Recueil des Traités signés entre le très puissant empire de Russie et la Sublime Porte), où il réunit les traités concernant les Principautés et signés entre 1774 et 1826. C'est en 1826 également qu'il publie à Buda *Adunare de folositoare învățături* (Recueil de connaissances utiles). Certains des matériaux recueillis dans cet ouvrage avaient déjà été traduits en roumain et publiés sous le titre de *Pilde filosoficești* (Paraboles philosophiques) en 1783 à Râmnic et en 1795 à Sibiu. Golesco les traduit de nouveau du grec et les enrichit d'exemples empruntés à la collection de son professeur Etienne Commitàs; il y ajoute également des extraits de l'ouvrage du Français Lemaire, *Luminoasă pildă sau nouă adunare de fapte istoricești* (Des exemples à suivre ou Nouveau recueil de faits historiques) dont son gendre Alexandre Racoviță avait donné une traduction grecque qu'il met à contribution: „Si je publie cet ouvrage, déclare-t-il dans la préface, ce n'est pas pour faire valoir mon talent d'écrivain: Je connais trop bien mes limites!... C'est afin de mettre à la disposition de mes compatriotes un livre d'une incontestable utilité et d'apporter ma contribution au bien public... en dissipant les ténèbres de l'ignorance, but poursuivi également par la fondation d'écoles que dirige Euphrosine Poteca, professeur de philosophie... O lecteur, supplie avec moi le Père des lumières de répandre sur notre pays que recouvre le voile de l'ignorance, les lumières de la science, afin que nous puissions voir la vraie lumière, être les fils de la lumière".

Ces citations montrent la place que l'idée de „lumière" occupe dans la pensée de Dinicou Golesco. Il veut faire de ses compatriotes des „hommes éclairés" et c'est pourquoi il entend or-

ganiser leur instruction sur de solides fondements moraux. Il y a plus: les matériaux réunis par lui dans ce traité ne concernent pas seulement l'éducation morale et patriotique de l'individu, mais encore son éducation pratique. La première partie de cette oeuvre, qui est divisée en trois grands chapitres, comprend une série de maximes d'ordre moral et religieux, la dernière partie traite de l'amour de la patrie; quant à la seconde qui nous intéresse de plus près, elle renferme outre une collection de fables, le *Discours de Xénophon sur l'Economie* où l'écrivain grec fait débattre par Socrate des sujets concernant l'économie, l'agriculture, les métiers. Les idées de l'écrivain sur l'éducation englobent donc des domaines très variés. Mentionnons, dans cet ordre d'idées, sa traduction d'une oeuvre grecque de Néophyte Vamvas, *Elementuri de filosofie morală* (Eléments de philosophie morale), publiés à Bucarest en 1827. Encore qu'il s'agisse d'une simple traduction, ce livre présente un vif intérêt car sa préface renferme certaines idées qui n'ont sans doute pas le mérite de la nouveauté mais qui n'ont jamais été signalées jusqu'ici en relation avec l'écrivain valaque. Il y est dit que la nécessité d'un ouvrage moral de valeur se faisait particulièrement sentir à ce moment non seulement pour le peuple roumain, mais pour l'humanité tout entière dont l'évolution est soumise à des lois inexorables. La destinée des hommes est „de vivre en société et comme leur impuissance naturelle les oblige à demander le secours de leurs semblables, ils se sont rapprochés les uns des autres et c'est ainsi que se sont peu à peu constitués les villages, les villes, les Etats et les empires. Ces établissements ont été organisés de façon primitive car leurs auteurs ignoraient tout des choses sociales et n'étaient guidés ni par une sage législation, ni par les lumières de la vraie foi. C'est ce qui explique les erreurs dans lesquelles ils sont tombés, et leurs coutumes barbares qui allaient à l'encontre du but que se proposent les sociétés humaines: protéger la vie de l'individu. Ces coutumes et ces erreurs se sont enracinées de génération et il a été impossible de les extirper". Elles constituent les maladies morales contre lesquelles doivent lutter les hommes soucieux du bien de l'humanité. Et, s'inspirant de textes étrangers, l'auteur entreprend un long exposé des grands systèmes de morale commençant par Zoroastre pour terminer par

St. Jean Chrysostome, en passant par Nicole, Pascal ou Malebranche. Ce qui nous intéresse plus que l'originalité de la pensée, c'est de constater l'existence de ces idées chez l'écrivain roumain qui les a assimilées. Cette préface nous montre donc Dinicou Golesco préoccupé de certains des problèmes débattus par la philosophie des Lumières, qu'il envisage d'ailleurs à travers le prisme de ses sentiments de bon chrétien orthodoxe. C'est ainsi qu'il apparaît également dans son ouvrage capital *Insemnare a călătoriei mele Constantin Radovici din Goleşti făcută în anul 1824, 1825, 1826*, publié à Buda en 1826. C'est le seul ouvrage original dû à la plume de Dinicou Golesco et l'importance des idées qui y sont débattues jointe au pittoresque de la narration lui confèrent des intérêts multiples qui l'ont imposée à l'attention des historiens.

Parlant de l'auteur de cet ouvrage, Pompiliu Eliade l'a caractérisé comme „le premier Roumain moderne". — Golesco est-il vraiment un des Roumains modernes? Est-il le premier d'entre eux? La réponse à cette question nous sera fournie par l'analyse des idées contenues dans les *Notes de voyage*.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

L'introduction, dont les idées s'enchaînent suivant les règles classiques des traités de composition, expose entre autres les motifs qui ont déterminé l'écrivain à entreprendre cet ouvrage. Il y a d'abord été poussé par le désir de remédier à une lacune de la littérature roumaine si pauvre en récits de voyages alors que ce genre fleurit dans les autres pays européens. Conscient de ses limites il hésitait à prendre la plume, mais comment aurait-il pu „avoir des yeux et ne pas voir, voir sans comprendre, comprendre sans comparer, comparer sans juger et sans faire part de ses conclusions à ses compatriotes?" Comment aurait-il pu rester inactif quand tous les voyageurs qu'il a rencontrés notaient avec soin les choses qui leur semblaient bonnes afin de les faire connaître dans leur pays? Golesco sait que les Européens ont écrit de nombreux livres sur les Pays Roumains, mais aucun fils de ces pays n'a traité le même sujet. Il sait également qu'en matière de culture, les peuples, comme les individus, se font les uns aux autres des emprunts et il estime que le jour est venu où les Roumains doivent, eux aussi, emprunter aux autres peuples ce qu'ils ont de meilleur et le faire fructifier sur leur sol.

Les leçons de philosophie que tenait en roumain Euphrosine Poteca le remplissaient de joie et il attendait beaucoup de la „noble jeunesse" qui revenait au pays après avoir fait des études en Occident. Autrefois également, des hommes de valeur se sont dévoués pour le bien de leur patrie: Ienăchiță Văcărescu, „le père de la grammaire", est l'un d'eux. Plus grand est leur mérite et plus lourde est la faute de leurs descendants qui n'ont pas su continuer leur tâche.

L'introduction concentre ainsi les préoccupations essentielles du grand boïard et indique la note sentimentale dans laquelle est écrit l'ouvrage. Au cours des trois ans que dura son voyage, Golesco visita tour à tour la Transylvanie, le Banat, la Hongrie, l'Autriche, une partie des provinces allemandes, l'Italie du nord et la Suisse. Son esprit curieux s'enrichit de vastes connaissances et il rentre animé d'un amour sans bornes pour son humble peuple, et d'un ardent désir de se dévouer au bien public. Des riches matériaux que renferment les pages de cet ouvrage, nous ne retiendrons que ce qui nous permettra de définir la personnalité morale de l'écrivain.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Dans son pittoresque costume oriental, le boïard excitait la curiosité des occidentaux auxquels il rendait visite. Son passage donnait lieu à des réactions variées, mais il ne signale dans ses notes qu'un fait caractéristique: a Vienne, où il visita de nombreuses institutions de culture ou de bienfaisance, il aurait également souhaité voir l'asile des aliénés, mais dit-il, „le docteur s'excusa de ne pouvoir me le permettre, alléguant que mes vêtements turcs jetteraient un tel trouble dans l'âme de ses pensionnaires que tout l'hôpital en serait bouleversé". Les considérations que ce fait inspire à Golesco ne sont pas dépourvues d'intérêt: „Je fus vraiment fâché, non de ne les avoir pas vus, mais du fait que les fous ne peuvent souffrir la vue d'un Turc, au moment même où les peuples les plus justes et les plus civilisés font aux Grecs un rempart de leurs corps afin d'être les premiers à arrêter leurs ennemis". N'oublions pas que ceci se passait en 1824, alors que la cause des Grecs révoltés contre les Turcs était devenue celle de l'Europe tout entière.

La navigation à vapeur lui paraît une innovation intéressante sur laquelle il tient à renseigner ses Roumains: „le va-

peur est un bateau mû par une machinerie qui se trouve dans sa cale; au dehors, on ne voit qu'une cheminée de fer, longue de trente-six pieds environ par où sort la fumée et deux grandes roues de fer, analogues à celles d'un moulin et qui tournent dans l'eau autour d'un essieu métallique, de part et d'autre du bateau. Cet essieu imprimant aux roues un mouvement très rapide fait marcher l'embarcation à une telle vitesse que le voyageur sent le bateau fendre l'eau de la mer, tandis que les roues tracent deux longues queues d'écume. Et si l'on jette une bûche de plus dans le feu, tout le bâtiment tremble". Personne n'est autorisé à examiner la machinerie, mais Golesco n'en a pas moins réussi à l'observer et à se faire une idée de ce qui se passe dans les soutes. Grâce à ce bateau à moteur, il a fait une agréable traversée de Trieste à Venise, mais il a été moins favorisé au retour: comme il avait tenu à prendre un bateau ordinaire afin d'en observer également le fonctionnement, il est resté quarante heures en route „et pendant tout ce temps je n'ai pu, nous dit-il, manger ni dormir car j'étais en proie au mal de mer et j'ai pleuré comme un enfant". Il décrit ensuite à ses lecteurs la place Saint Marc de Venise où vivaient autrefois „les doges, c'est-à-dire les chefs du Sénat". Le voyageur a été impressionné par le nombre des boutiques où se vendent les objets les plus précieux, par la multitude des „lostării" (l'osteria, restaurant) et surtout par l'aspect féérique de la place, le soir „lorsqu'elle est brillamment illuminée par les reverbères de la ville et par les lanternes dont la moindre échoppe a deux ou trois au moins". Pour nous donner une idée de la beauté des lieux visités par lui, l'écrivain a recours à certains procédés: alors qu'il prenait un bain de mer à Trieste, un Allemand lui demanda d'où il venait et quels pays il avait visités; lorsqu'il apprit que Golesco connaissait Milan, „il me sauta au cou et m'embrassa comme un fou, en s'écriant: „Ah! Milan, Milan". Or ajoute l'écrivain, „cet Allemand était un homme d'une soixantaine d'années, âge auquel on ne s'emporte pas facilement: lorsque je lui avouai que je n'étaits malheureusement resté qu'un jour et demi dans cette cité, c'est tout juste si, de dégoût, il ne m'a pas craché au visage. Milan est une si belle ville que son seul nom suffisait à plonger dans l'agitation un vieil Allemand qui y avait séjourné trois mois l'année précé-

BCU Cluj / Central University Library Cluj

dente". L'excitation de l'Allemand constituait pour Golesco le critère le plus juste de la beauté de Milan. Il déclare d'ailleurs avoir vu des choses tout aussi remarquables dans bien d'autres lieux: à Budapest où il a admiré des monstres conservés dans de l'alcool, à Berne où il a été ravi par l'horloge mécanique du beffroi.

Le pittoresque de la narration donne un charme tout particulier aux écrits de Golesco. Mais son livre ne reflète pas seulement l'étonnement naïf d'un homme dont c'était le premier contact avec la civilisation moderne. Ses préoccupations antérieures et son éducation ne l'avaient pas préparé à l'interprétation subtile des oeuvres d'art: il n'est accessible qu'aux notions esthétiques les plus élémentaires et la pauvreté de son vocabulaire imprime une certaine gaucherie à l'expression de ses sentiments. Devant un tableau représentant Marie-Madeleine „chacun, dit-il, reste pétrifié"; un autre tableau est si réussi que „les plus grands peintres de nos jours se sont troublé la vue à force de le regarder". Mais il décerne la palme à un autre tableau représentant une fenêtre ouverte par laquelle un homme regarde au-dehors. Si cette toile, au lieu de se trouver dans une salle de musée, était accrochée à la fenêtre d'une maison, non seulement le premier venu la prendrait pour l'image de la vie et saluerait en passant, mais les peintres eux-mêmes s'y tromperaient. Car bien que chacun puisse voir le cadre de bois, il ne manque pas d'hommes pour demander s'il ne s'agit pas d'une tête embaumée par quelque procédé secret et qui s'en convaincraient par le toucher, si cela était permis". L'écrivain ne s'intéresse que rarement aux auteurs de ces oeuvres d'art. On rencontre cependant sous sa plume le nom du sculpteur, — du „ciseleur de pierre" — Canova, à propos du tombeau de l'archiduchesse Christine de Saxe. C'est avec la même compétence qu'il exprime son opinion en matière d'architecture et de jardins.

Il insiste tout particulièrement sur le théâtre qui l'intéresse à deux titres: comme institution et comme oeuvre architecturale. Il a vu combien les Italiens aiment la musique et avec quelle attention passionnée ils écoutent le récit des actions héroïques du passé. Il a observé le même phénomène en Autriche où le plus humble roturier conduit au théâtre sa femme et ses enfants. Et

BCU Cluj / Central University Library Cluj

il déplore qu'il n'en soit pas de même dans son pays, dont la capitale, qui compte plus de cent mille habitants „ne possède qu'un seul théâtre où l'on voit rarement plus d'une centaine de spectateurs, ce qui ne saurait étonner car la langue parlée dans ce théâtre est l'allemand, comme si le peuple tout entier était tenu de savoir cette langue". Il s'est trouvé placé de ce fait dans une situation gênante à Vienne où il a rencontré dans le monde un Anglais qui connaissait Bucarest et s'est montré surpris de l'emploi de l'allemand au théâtre. L'Anglais voulut savoir si le public qui assistait au spectacle comprenait cette langue. Lorsqu'il apprit que le dixième à peine de ceux qui étaient présents en étaient capables, „il déclara qu'il n'avait rien vu de pareil ailleurs et qu'il ne croyait même pas qu'il pût exister une ville où l'on employât au théâtre une autre langue que la langue nationale. Car dans chaque pays le théâtre est destiné au peuple et s'il vient des troupes étrangères, ce n'est que de loin en loin . . . si les acteurs de Bucarest parlaient le roumain, ajoute-t-il, à en juger par la foule qu'il a vue dans cette ville, quatre théâtres ne suffiraient pas à contenter les amateurs de spectacle". Mais l'attention de Golesco a été retenue avant tout par la bonne administration des pays qu'il a parcourus. Les seules réserves qu'il fasse à ce propos concernent un peuple voisin des Roumains et qui leur ressemble par certains traits, le peuple hongrois. Comme les boïards roumains, les nobles hongrois aiment le luxe; comme les paysans roumains, les paysans hongrois vivent dans une profonde misère; comme les Pays Roumains, la Hongrie est un pays mal administré. Et Golesco, épris de culture, déplore la folie des nobles hongrois qui vont jusqu'à fermer les grandes écoles de Budapest pour entraver les progrès du peuple; insensés qui s'imaginent que leur éclat sera terni par les lumières de l'instruction.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Mais l'écrivain n'insiste pas sur les ombres du tableau; ce qu'il cherche dans les pays étrangers, ce ne sont pas les mauvais exemples mais les bons. Et ces bons exemples sont nombreux, ils surgissent en foule à chaque détour du long chemin parcouru par le voyageur. Ce qui le surprend d'abord, ce sont les lois justes et indulgentes, c'est l'administration confiée à des fonctionnaires honnêtes. Le peuple, gouverné avec sagesse, aime ses souverains.

L'un d'eux, Joseph II, le prince éclairé par excellence, constamment préoccupé du bien de ses sujets, a laissé des souvenirs qui étaient encore vivants dans la mémoire des peuples que Golesco a visités. François II, lui aussi, est un souverain populaire. Golesco assiste au couronnement de ce dernier à Bratislava et ce qui le frappe surtout ce n'est pas le faste dont s'entoure cette solennité, mais bien la réaction des petites gens: „si j'écris ceci, ce n'est pas parce que j'ai été ébloui par la splendeur impériale ou par le luxe des nobles hongrois: mais parce que, bien qu'étranger, je n'ai pu arrêter les larmes que faisaient couler les innombrables acclamations, les cris de „Vive notre impératrice" par lesquels ce peuple exprimait sa reconnaissance aux auteurs de sa prospérité. Les hourras de la foule, ses larmes de bonheur donnaient à chacun un frisson d'enthousiasme... Quelle plus grande joie, quelle plus grande satisfaction, quel plus grand éloge que cet amour de tout un peuple pour son souverain. Loin de redouter ses propres sujets, il n'a besoin d'aucune garde et son passage déchaîne des vivats frénétiques!" Avec de pareilles lois, de pareils fonctionnaires, un pareil souverain, il est naturel que le bonheur et la prospérité s'étendent à toutes les classes sociales. Golesco a admiré en Transylvanie et ailleurs les paysans saxons et allemands dont les vêtements sont décents et le labeur assidu et persévérant. Et l'histoire d'un humble charbonnier de Baden qui a amassé une coquette fortune par son seul travail, lui paraît tellement intéressante qu'il l'expose en détail. Il n'est pas moins surpris par les vastes connaissances des paysans suisses qui sont capables de distinguer la ville transylvaine de Kronstadt (Braşov) de la ville russe du même nom et qui se réunissent certains jours à la taverne pour y lire les journaux. C'est en Suisse également qu'il lui a été donné de discuter avec un laboureur qui savait le français, l'allemand et l'italien et qui à un moment donné „s'est mis à parler le grec" qu'il avait appris à l'école de la ville. Et, pour le distraire, la fillette du patron de restaurant d'un village suisse qui ne figure sur aucune carte „s'est mise à chanter en s'accompagnant au clavecin". Constatant que dans ce pays règne l'égalité la plus absolue, qu'„il n'y a ni noble, ni vilain, car tous sont frères", Golesco parvient à la seule conclusion possible: „Ce Guillaume Tell qui a délivré ce

peuple et posé les bases d'un gouvernement aussi excellent n'est sans doute pas un saint, mais c'est en tout cas un des grands bienfaiteurs de l'humanité".

Au nombre des villes suisses visitées par lui figure également Genève où il a décidé que ses deux fils, Etienne et Nicolas, poursuivraient leurs études. Avant de fixer son choix, il a étudié de près l'enseignement suisse et est parvenu à la conclusion que c'est une erreur que d'envoyer à l'étranger des jeunes gens de 20 à 22 ans accompagnés de précepteurs, comme c'était l'usage dans la noblesse roumaine. Il est préférable d'y envoyer les enfants dès l'âge de huit ans et de les confier au directeur d'une pension où ils recevront les soins les plus éclairés et où pendant sept ans ils pourront acquérir une solide préparation intellectuelle, aussi bien dans le domaine des langues que dans celui des sciences et de la philosophie qui, dans le programme pédagogique de Golesco, comprenait également l'esthétique. Il leur resterait ensuite cinq ans pour des études spéciales de droit, d'art militaire, de médecine, de mathématiques, de commerce, de politique. En dehors d'une instruction sérieuse, les jeunes gens y gagneraient encore maintes connaissances dans le domaine des arts et des moeurs. Ils s'y habitueraient en premier lieu à la ponctualité et à l'égalité de traitement: „A ces instituts, tous les élèves, qu'ils soient fils de prince, de noble ou de roturier suivent les mêmes cours, sont vêtus et nourris de même façon; seules les places à table sont accordées suivant une certaine hiérarchie, car les plus studieux passent avant les autres".

Un monde nouveau déroule ainsi ses merveilles devant le boïard avide de savoir. Mais son regard ébloui par l'éclat de la culture occidentale s'assombrit chaque fois que sa pensée se tourne vers son pays. Cette narration agitée fait penser à une sorte de flagellation morale. Ce n'est pas une nécessité stylistique en effet, mais bien une nécessité spirituelle qui lui fait projeter une lumière intense sur tout ce qu'il a vu en Occident pour qu'apparaisse plus sombre encore par contraste la situation de son propre pays. En Valachie, les lois sont injustes et favorisent la corruption des chefs qui, partis de la plus noire misère, font fortune en quelques années. Il est injuste que les nobles soient exemptés d'impôts et que les paysans en soient accablés; qu'on

dise sans cesse à ces malheureux: „apporte", et qu'on leur inflige des tortures barbares quand ils ne peuvent plus rien apporter: „On reste atterré quand on pense que des créatures de Dieu ont été jetées dix par dix sur le sol, les yeux aveuglés par le soleil, une lourde poutre placés sur eux pour les immobiliser afin qu'ils ne puissent se protéger des mouches et des moustiques. Que je sois puni si je mens et, quant au Roumain — ci c'en est un — qui a traité de la sorte ses frères roumains à seule fin de leur extorquer le plus d'argent possible pour ses maîtres, qu'il soit rongé par le remords en lisant ceci et qu'il abandonne ses erreurs passées, sinon ma plume ne connaîtra plus de repos. D'autres chrétiens, incapables également de payer des impôts, ont été suspendus par les pieds et d'autres ont été enfermés dans des étables où ils ont été enfumés". Et il insiste sur la noire misère dans laquelle se débat le paysan roumain: la cour de sa maison est vide, il n'a rien pour nourrir sa famille, tout son avoir ne s'élève pas à dix lei, et il lui faut donner, donner sans cesse s'il ne veut être vendu pour un an ou deux et même davantage à un hobereau, ou à quelque fermier. Dans ces conditions, peut-on s'étonner que le paysan ait l'aspect d'une bête sauvage et qu'il cherche un refuge dans les monts et les forêts? — Les coupables? Ils sont légion! ce sont les maîtres qui volent pour eux, les fonctionnaires qui volent pour leurs chefs et pour eux-mêmes, ce sont les boïards qui ne connaissent pas leurs serfs et ne se soucient guère de les protéger. Lui-même, Golesco, se sent coupable; n'a-t-il pas encaissé pour le compte des princes des impôts injustes, a-t-il fait triompher le droit, a-t-il acquitté sa dette envers le peuple qui a nourri ses ancêtres et qui le nourrit à son tour? Non! „Oh! plus je me remémore le passé et plus je me trouve coupable", avoue Golesco dans des pages où il fait impitoyablement le procès de la société roumaine et de sa propre conduite et qui traduisent un trouble intérieur où se manifeste une haute conscience sociale, où vibrent les cordes morales les plus puissantes de toute la culture roumaine.

Mais, loin de se consumer en jérémiades, il cherche des remèdes à cette situation. Tâche difficile car une cruelle fatalité pèse sur le peuple roumain: en 24 ans, l'écrivain lui-même a dû prendre quatre fois le chemin de l'exil. Que pouvait-on créer de

stable dans un pays sans cesse ravagé par la guerre? Il fallait cependant s'efforcer de réveiller le sentiment moral des classes privilégiées et d'élever le niveau culturel du peuple. L'Eglise et l'Ecole étaient appelées à jouer un rôle essentiel dans ce processus de régénération spirituelle, mais elles devaient y être aidées par une sage législation. Les gouvernants devaient tenir compte du fait que seul l'établissement du droit de propriété pour les paysans entraînerait la stabilité des sentiments et la consolidation de la situation économique générale. L'expérience européenne a prouvé que c'est une erreur que de vouloir réserver la richesse à certaines classes sociales: la pauvreté des uns constitue une menace pour la richesse des autres, aussi est-il nécessaire que les biens soient répartis de façon rationnelle entre toutes les classes sociales. Il y a plus. Pour Dinicou Golesco, le capital ne jouit plus de la toute puissance qui était sienne naguère: son existence est fondée sur des raisons d'ordre social et ne peut être toléré qu'entre les limites fixées par ces raisons. La mission qui lui incombait à cette époque dans les Pays Roumains était de soutenir la culture. Le boïard roumain nous apparaît donc comme un adepte de cette théorie économique pour laquelle le capital est une fonction sociale et le capitaliste un fonctionnaire de la société. Dinicou Golesco met ainsi en lumière, après Lazar, le rôle des lois économiques dans l'évolution de la société.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Pour atteindre les buts qu'il se proposait, il préconise la fondation d'une société destinée à faire l'éducation économique du pays et d'une société littéraire qui s'occuperait de la traduction de livres utiles, de la rédaction d'un dictionnaire et de la solution du problème des néologismes devenus nécessaires au roumain.

L'analyse de ses idées nous montre ainsi que Dinicou Golesco était également rattaché à la tradition locale et au mouvement des idées de son temps. Mais, malgré le caractère composite de son portrait intellectuel, les éléments locaux et les éléments occidentaux sont tous subordonnés aux conceptions morales les plus hautes.

Par les idées qu'il emprunte aux Lumières, il se rapproche des écrivains de la Renaissance transylvaine. Mais pour lui, le processus d'adaptation ou rythme de la philosophie des Lumières

s'accomplit en sens contraire. On ne doit pas oublier que Dinicou Golesco était un boïard qui n'avait à formuler pour lui aucune revendication sociale, alors que les écrivains transylvains, issus du peuple, avaient des droits à faire reconnaître. Aussi l'activité de ces derniers a-t-elle dans son ensemble un aspect révolutionnaire, tandis que le boïard valaque parvient au même credo par la voie des sentiments démophiles. On chercherait en vain chez lui le débat des grands problèmes relatifs aux fins de la création, à la divinité ou à la nature de la raison et la solution rationaliste que leur a donnée le XVIII-ème siècle: de ce large courant d'idées, il ne retient que celles qui mènent à l'action sociale et ce sont justement les limites étroites entre lesquelles il participe à ce mouvement qui lui permettent d'encadrer ses préoccupations d'„Aufklärer" dans la sentimentalité chrétienne.

Benjamin Costache nous a donné sur lui-même certaines indications biographiques à la fin de son livre *Funie sau frânghie intreită* (La triple corde), Iassy, 1831. Son attitude démophile apparaît clairement dans la relation que Léon Lazu le Bukovinien fit à l'égumène du monastère de Slatina au sujet de la révolte de Iassy en 1819. Cette lettre a été publiée par T. Codresco dans *Uricariul*, VII, p. 73—86. Pour l'intelligence des faits, voir également le rapport du 23 juin 1819 de l'agent consulaire Kreuchely, dans *Documentele Hurmuzachi* (Documents Hurmuzaki), X, p. 52—54. Les mêmes sentiments sont mis en lumière dans l'article *Trăsături din viața mitropolitului Veniamin* (Episodes de la vie du métropolite Benjamin) dans *Foaia pentru minte*, 1848, No. 4. Benjamin Costache a parlé du refuge qu'il dut chercher pendant la révolution de 1821, dans l'introduction à *Istoria Scripturii Vechiului Testament* (Histoire de l'Ancien Testament), Iassy, 1824. C'est pour s'être réfugié que le métropolite est sévèrement condamné par Ionică Tăutul dans *Strigarea norodului Moldovii către boerii pribegiți și către Mitropolitul* (Appel du peuple moldave aux boïards qui se sont réfugiés et au Métropolite). Il abandonne le siège métropolitain par suite d'un conflit qui l'oppose au prince Michel Sturdza au sujet de l'administration des biens ecclésiastiques. A propos de ce conflit, voir entre autres la satire anonyme *Mihai* (Michel) qui date des environs de 1848 et qui a été publiée par Em. Grigoraș, *O satiră pașoptistă* (Une satire de 1848), *Convorbiri Literare*, LXIII (1930), p. 812—819. — Bibliographie des oeuvres de Benjamin dans Gh. Adamesco, *Istoria seminarului „Veniamin"*

BCU Cluj / Central University Library Cluj

din Iași (1803—1903 (Histoire du séminaire „Benjamin" de Iassy), Bucarest, 1904, p. 24—28. Pour l'organisation du séminaire, voir en dehors de l'ouvrage d'Adamesco, C. Andreesco, *Istoricul Liceului Național din Iași 1835—1935* (Histoire du Lycée National de Iassy), dans le volume commémoratif *Dela Academia Mihăileană la Liceul Național. 100 ani. 1835—1935* (De l'Académie Mihăileană au Lycée National. Un siècle. 1835—1935). Iassy, 1936. — Parmi les écrivains moldaves de l'époque qui ont subi l'influence de la Renaissance transylvaine, il faut mentionner l'actif traducteur B. Vârnav, qui voudrait à son tour enrichir le roumain à l'aide des langues latine et italienne; voir, dans sa traduction de la *Logique* de Condillac (dans le ms. ac. No. 425) la note qu'il ajoute à la fin de la préface.

Le passage d'Héliade Radulescu en relation avec l'*Istoria pentru inceputul Românilor* (Histoire des origines des Roumains) de Pierre Maior, déjà mentionné, se trouve dans une lettre adressée à Poenaru et publiée dans *Curier de ambe sexe*, II, p. 239. A propos de la considération dont jouissait Pierre Maior dans le cercle orthodoxe de Sibiu, voir J. Lupaș, *Istoria bisericească a Românilor Ardeleni* (Histoire religieuse des Roumains transylvains), Sibiu, 1918, p. 154—155. Sur les relations de Ienăchiță Vacaresco avec la „Société philosophique du peuple roumain" de Transylvanie, voir l'avis lancé en 1795 par celle-ci dans l'introduction de J. Bianu à *Publicațiunile periodice românești* de Nerva Hodoș et Al. Sadi Ionescu, p. XIII.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

L'*Aris* lancé en 1818 par Lazar a été reproduit par J. Bianu dans l'article „*Academia*" *lui Lazăr la 1818* (L'Académie de Lazar en 1818), dans *Convorbiri Literare*, XXXVIII (1904), p. 399—403 et analysé par Bogdan-Duică dans son étude *Gheorghe Lazăr*, Bucarest, 1924 (Ac. Rom., Mem. Sect. Lit., S. III, T. I, Mem. 6), p. 81—86 qui établit une étroite dépendance entre le programme de Lazar et la „Norma Regia" autrichienne. Le passage suivant qui reproduit les pages 83—84 de l'étude de Duică montre si cette conclusion est justifiée:

L'Aris de Lazar:	*Norma regia:*
„A. Les plus faibles ou les plus inexpérimentés seront confiés aux professeurs des classes inferieures qui leur apprendront:	
1. l'alphabet et l'épellation;	
2. les nombres et leur emploi;	
3. la lecture courante:	Lectio
4. les différentes écritures et l'orthographe;	Calligraphia, orthographia

5. le catéchisme et l'histoire de la Bible, l'Ancien et le Nouveau Testament.	Religio
6. Des notions de grammaire et d'arithmétique et d'autres sciences moins importantes utiles à la jeunesse.	Arithmetica

Ces données sont trop générales pour autoriser la moindre conclusion. Au sujet du chapitre concernant les mathématiques. Iorga observe avec raison l'identité des programmes de l'école de Lazar et de celle d'Assaky (voir *Ist. lit. rom. v. XIX*, I, p. 17). L'appel de 1822 a été publié par P. Poenaru dans *Georgiu Lazaru şi şcoala romănă* (Georges Lazar et l'école roumaine), Bucarest, 1871, p. 60—63 (Analele Societăţii Academice Române, S. I. T. IV); il a été reproduit par Bogdan-Duică et Popa-Lisseanu dans *Viaţa şi opera lui Gheorghe Lazăr* (La vie et l'oeuvre de Georges Lazar), Bucarest, 1924. On trouvera les titres des ouvrages traduits par Lazar au cours de ses études à Vienne dans Avram Sădean, *Date nouă despre Gheorghe Lazăr* (Du nouveau sur Georges Lazar), Arad, 1914, p. 25; les oeuvres sont analysées par G. B. Duică, *op. cit.*, p. 37—42. *Aritmetica matematicească* (L'Arithmétique mathématique) traduite de Wolff a été publiée par Duică et Popa-Lisseanu dans l'oeuvre mentionnée, p. 47—110; la *Trigonometria*, publiée par Trajan Lalescu en 1919, est reproduite dans le même volume, p. 113—158. Au sujet de *Povăţuitorul tinerimei* (Le conseiller de la jeunesse), voir O. Ghibu, *Din istoria literaturii didactice româneşti* (Pages d'histoire de la littérature didactique roumaine), (An. Ac. Rom., Mem. Sect. Lit., S. II, T. XXXVIII), p. 97—113, qui parvient à la conclusion que cette oeuvre n'est pas de Lazar. La discussion relative au manuscrit de la grammaire attribuée par M. Gaster à Georges Lazar peut être suivie dans G. Popa-Lisseanu, *Un manuscris al gramaticei româneşti a lui I. Eliade Rădulescu* (Un manuscrit de la grammaire roumaine de J. Héliade Radulesco), Bucarest, 1925 (Ac. Rom., Mem. Sect. Lit., S. III, T. III, Mem. 5). Les *Versuri* (Vers) de 1808 ont été publiés de nouveau par Ilarion Puşcariu dans *Documente pentru limbă şi istorie* (Documents linguistiques et historiques), I, Sibiu, 1889, p. 31—34 et par Bogdan-Duică et Popa-Lisseanu dans *Viaţa şi opera lui Gheorghe Lazăr*, p. 13—16. Le discours prononcé lors de l'intronisation du métropolite Denys a été publié d'abord dans le *Curierul Românesc*, 1839, No. 66; il a été reproduit d'innombrables fois (entre autres dans la *Foaia pentru minte*, 1840, No. 7; dans *Lepturariu ruminesc* de A. Pumnul, vol. IV, I-ère partie, Vienne, 1864, p. 63—65; dans l'article déjà cité de P. Poenaru;

BCU Cluj / Central University Library Cluj

dans l'étude de Bogdan-Duică (annexe XIII); dans *Viața și opera* ..., p. 23—25. Le discours de 1822 a été reproduit par Bogdan-Duică dans la monographie mentionnée (annexe XIV) et dans *Viața și opera* ..., p. 29—45. — Lettres d'E. Poteca dans J. Bianu, *Intâii bursieri români în străinătate* (Les premiers boursiers roumains à l'étranger) dans *Revista Nouă*, I (1888), p. 421—431; l'opinion de Naum Rîmniceanu sur E. Poteca dans un brouillon de lettre datant de 1837, mentionné par G. Nicolaiasa, *Trei scrisori ale lui Efrosin Poteca* (Trois lettres d'Euphrosine Poteca), dans *Convorbiri Literare*, LVII (1925), No. 12, p. 814. — Au sujet de Lazar, notons, en dehors des études qui viennent d'être mentionnées, les traités d'histoire littéraire (Iorga, Densusianu, Murărașu; retenons que pour G. Calinescu, *Ist. lit., rom.* Lazar n'est qu'une annexe d'Héliade Radulesco ou, p. 131 et 831, un personnage de confusion iconopraphique); ensuite: Héliade Radulesco, *Georgie Lazar*, dans *Curierul Românesc*, 1839, Nos. 64, 66; reproduit dans *Foaia pentru minte*, 1840, Nos. 6—7; largement revu et corrigé a été de nouveau reproduit dans *Binele public* (Le bien public), 1880, Nos. 136—138; il a également été reproduit, en même temps que l'article déjà mentionné de Poenaru, dans la brochure de G. Bogdan-Duică, *Gheorghe Lazăr* (Bucarest), 1923; J. Mateiu, *Gheorghe Lazăr. Pagini de pomenire* (Georges Lazar. Pages commémoratives), Cluj, 1936; D. Caracostea, *Gheorghe Lazăr văzut la un secol după moartea lui* (Georges Lazar vu un siècle après sa mort), dans *Adevărul*, XXXVI (1923), No. 12.172. — Au sujet de ses études, Héliade affirme dans les articles cités qu'elles ont été favorisées par l'ancien gouverneur de la Transylvanie, S. Brukenthal; cette opinion a été combattue par J. Mateiu, *op. cit.*, p. 10—11. Aucune de ces deux thèses ne repose sur le moindre document. Mais on peut retenir dans cet ordre d'idées l'information de J. Tuducescu reproduite dans G. Bogdan-Duică, *Gheorghe Lazăr*, p. 3, en note, suivant laquelle Lazar a été aidé dans ses études par le banquier Pop de Sibiu, de même que les données établies par D. Prodan, *Trei scrisori dela Gheorghe Lazăr* (Trois lettres de Georges Lazar), dans *Gând Românesc*, V (1937), Nos. 11—12, p. 577—585. Ces lettres prouvent que vers la fin de ses études à Cluj, Lazar fut professeur dans une famille hongroise. Ses relations avec le mouvement des Lumières sont également signalées dans l'article *„Iluminarea" românească: Gheorghe Lazăr* (Les Lumières roumaines: Georges Lazar) dans *Patria*, V (1923), No. 211. — Au sujet de Barcanești, voir également les données des *Documents Hurmuzaki*, X, p. 257—258. Sur les débuts de Lazar à Bucarest et ses rapports avec l'Académie grecque, voir les études déjà mentionnées de N. Banesco: *Viața și scrierile Marelui-Vor-*

nic Iordache Golescu et *Academia grecească din Bucureşti şi şcoala lui Gheorghe Lazăr*. Du même auteur, *Momente din viaţa „Academiei greceşti"* (Quelques moments de l'existence de l'Académie grecque), dans *Omagiu lui I. Bianu* (Hommage à J. Bianu), Bucarest, 1927. Le soutien accordé par Iancou Vacaresco pour la fondation de l'école roumaine est noté par Héliade Radulesco, *In memoria Văcăreştilor* (A la mémoire des Vacaresco), Bucarest, 1863, p. 10—11. Au sujet d'Erdeli, qui fut d'abord professeur à l'école grecque puis à St. Sabba, voir l'article d'Héliade dans *Curierul Românesc*, 1839, No. 66 et G. Opresco, *Molière in România* (Molière en Roumanie) dans *Dacoromania*, II, p. 555. La réhabilitation de l'évêque Moga est tentée par J. Lupaş, *Episcopul Vasile Moga şi profesorul Gheorghe Lazăr* (L'évêque Basile Moga et le professeur Georges Lazar) (Ac. Rom., Mem. Sect. Ist. S. II, T. XXXVII, p. 867—924) et par Sébastien Stanca, *Viaţa şi activitatea episcopului Vasile Moga 1774—1845* (La vie et l'activité de l'évêque Basile Moga), Cluj, 1939, p. 72—84. — L'importance de Lazar est mesurée d'après celle de son élève Héliade dans M. Gaster, *Geschichte der rumänischen Literatur* dans *Grundriss der romanischen Philologie*, vol. II, III-ème partie (1901), p. 370. Hasdeu savait lui aussi que Lazar avait eu des devanciers. *Zilot Românul*, dans *Columna lui Traian*, 1883, p. 405: „Ce n'est pas le professeur transylvain Lazar qui a réveillé sur les rives de la Dâmbovitza le sentiment roumain. Ce sentiment ne s'était jamais éteint. Lorsque Lazar passa les Carpathes, il trouva ici quantité de Lazar qui n'étaient ni des Moldaves, ni des Valaques, mais bien des Dacoroumains dans toute la force du terme, encore qu'ils ne connussent ni Şincai, ni Pierre Maior. Qu'il ait eu du mérite, nous ne songeons pas à le nier, mais les autres en ont eu également et nous leur devons honneur et reconnaissance". Que Lazar ait trouvé le terrain tout préparé, qu'il ait trouvé les Dacoroumains du Stolnic Cantacuzène, c'est un fait évident, mais il a communiqué à ces existences anémiques le souffle bienfaisant de la vie.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Au sujet de Iordache Golesco, voir l'étude déjà mentionnée de N. Banesco. — *Prescurtă insemnare dă turburarea Ţării Româneşti* (Brève chronique des troubles de la Valachie) a été présentée et publiée par E. Vîrtosu dans *Viaţa romînească*, vol. LXXXIII (1930), Nos. 9—10, p. 248—264.

Le programme de la Société littéraire de 1827 a été publié par Héliade Radulesco dans *Issachar sau Laboratorul* (Issachar ou le travailleur), Bucarest, 1859—1869, p. 77—78. *Instiinţare pentru şcoala din satul Goleşti* (Avertissement pour l'école du village de Golesti) a été imprimé en 1826; il a été reproduit par

Nerva Hodoș dans l'introduction à *Însemnarea călătoriei*, Bucarest, 1910 et par P. Haneș dans l'introduction à l'édition qui parut de cette oeuvre en 1915. *The present state of Turkey* de Thornton a été traduit en français par de Sancé: *Etat actuel de la Turquie ou description de la constitution politique, civile et religieuse, du gouvernement et des lois de l'empire ottoman*, Paris, 1812. Les chapitres relatifs aux Principautés roumaines ont été traduits en roumain sous le titre *Starea de acum din obladuirea gheograficească, orășenească și politicească a Printipaturilor Valahiei și a Moldaviei, după ingrijirile făcute de o lăcuire de ani cincisprăzeace, atât în Țarigrad cât și în inpărăția Turcească, de Thomas Thornton Englezul, sol fiind la Țarigrad, tipărită la Paris în anul 1812, iar acum tălmăcită în limba românească, și dată la tiparu spre cunoștiința neamurilor acestor doao Printipaturi de un Romăn poftitoriu de îndreptarea neravurilor neamului românesc, și a sa luminare, spre mărire și buna fericire* (Etat actuel de la constitution géographique, civile et politique des Principautés de Valachie et de Moldavie, d'après les observations faites pendant un séjour de quinze ans tant à Constantinople que dans l'empire ottoman, par Thomas Thornton, envoyé de l'Angleterre à Constantinople, publié à Paris en 1812 et traduit en roumain pour être mis à la portée des habitants de ces deux Principautés, par un Roumain désireux de favoriser le progrès de ses compatriotes pour leur gloire et leur bonheur), Buda, 1826. *Insemnare a călătoriei* (Notes de voyage) a été publié de nouveau à Bucarest en 1910 par Nerva Hodoș qui fait précéder le texte d'une longue introduction; c'est au même qu'est due l'édition publiée en 1911 chez Socec à Bucarest (no. 108—110); P. Haneș en a également donné une édition à Minerva, Bucarest, 1915 et dans la collection „Prietenii istoriei literare" (Les amis de l'histoire littéraire), Bucarest, 1934. Au sujet de D. Golesco, voir Pompiliu Eliade, *Histoire de l'esprit public en Roumanie* (1905), p. 171—219; N. Iorga, *Ist. lit. rom. s. XIX*, I, p. 87—100 (p. 88—89, relations de voyages antérieures dues à Barbu Stirbey, au prêtre du Banat Michel Popovici et à Bartholomée Măzăreanu); C. Șărcăleanu (C. Stere), *„Europa" pentru un călător romîn din 1825* (L'Europe vue par un voyageur roumain de 1825), dans *Viața românească*, vol. XIX (1916), p. 23—38 (et dans le volume *În literatură*, Iassy, 1921, p. 7—40); Nerva Hodoș, introduction mentionnée à l'édition de 1910 de *Insemnare;* P. Haneș, introduction à l'édition de 1915 de la même oeuvre (reproduite également dans le volume *Studii și cercetări*, Bucarest, 1928, p. 31—53); du même: *Un călător englez despre Români. O scriere englezească despre Principatele Române tradusă în românește de Constantin Golescu* (Opinions

BCU Cluj / Central University Library Cluj

d'un voyageur anglais au sujet des Roumains. Un livre anglais sur les Principautés roumaines traduit par Constantin Golesco), Bucarest, 1920 (il reprend l'affirmation de P. Eliade, *Hist. de l'esprit public*, I, p. 311—315, suivant laquelle Golesco est le traducteur de l'oeuvre de Thornton); G. Calinesco, *Ist. lit. rom.*, p. 85—88.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

TROISIÈME PARTIE

LES SENTIMENTS

BCU Cluj / Central University Library Cluj

BCU Cluj / Central University Library Cluj

CHAPITRE I

LES PETITS POÈTES ET LES PETITS GENRES

84. Cette époque tourmentée par de grands problèmes, absorbée par d'incessantes luttes, se caractérise dans le domaine de la poésie par une extrême pauvreté. Dans cette universelle recherche d'un monde nouveau, une seule exception heureuse: Jean Budai-Deleanu, l'auteur du fameux poème *Țiganiada*. C'est la première oeuvre poétique roumaine que parcoure d'un bout à l'autre un souffle nouveau. Mais autour de Budai-Deleanu se débattent des ombres impuissantes.

On ne saurait comprendre les caractères de cette poésie si l'on n'évoque d'abord la vie sociale du temps où les contrastes abondent. Cela est moins vrai sans doute pour les écrivains transylvains dans l'oeuvre desquels se mêlent des reflets des littératures antiques et modernes encadrés le plus souvent d'éléments empruntés à la littérature populaire; mais cela est beaucoup plus vrai des écrivains moldaves et valaques chez lesquels la poésie gardait des liens étroits avec les formes de vie sociale qui se modernisaient suivant un rythme très lent. Un cas particulièrement typique à cet égard est celui de Conachi: malgré ses vêtements orientaux, ses habitudes orientales, il n'en est pas moins un imitateur de Dorat, un traducteur de Voltaire et de Pope. Certes, la vie des classes inférieures est la même dans toutes les régions, mais les privilégiés mènent dans les Principautés Danubiennes une existence très analogue à celle de la bonne société de Constantinople. C'était le plus souvent une vie de réjouissances et plaisirs faciles que la plus élastique des morales ne songeait pas à freiner. Les mémoires du temps montrent que pendant les occupations étrangères surtout, les fêtes succédaient aux

fêtes à Iassy comme à Bucarest et n'étaient interrompues que par les voyages d'agrément à Constantinople. C'est dans ce paradis des aventuriers que la princesse Ghica, fille du prince de Moldavie Grégoire Ghica, recruta l'un de ses adorateurs, le comte d'Antraigues, neveu de l'ambassadeur français à Constantinople et ami de Jean-Jacques Rousseau. Il la suivit comme son ombre au cours du voyage qu'elle fit de Constantinople en Pologne, à travers le pays où le père de la princesse avait été tué naguère. Alexandrine Ghica n'est pas la seule fille de prince qui ait aimé l'aventure. Elle cède le pas, sous ce rapport, à la fameuse princesse Ralu Caragea, digne fille d'une famille dont tous les membres étaient enclins au libertinage. Dans les préoccupations d'une société de cette nature, la mode devient parfois un problème d'Etat. La princesse Ralu n'était jamais plus belle que dans sa robe de satin blanc, aussi le prince, son père, décrète-t-il que le blanc serait désormais la couleur réservée à la cour. Or, depuis le rétablissement de la royauté en France, le blanc avait repris la place qu'il détenait autrefois dans la mode européenne et il seyait particulièrement bien à d'autres dames de Bucarest qui n'entendaient pas céder sur ce point. Nous possédons un acte des plus intéressants, signé par Caragea lui-même, où le prince, en termes d'une rare violence ordonne aux agents de police d'arrêter une certaine dame Filipesco, récidiviste en la matière, lorsqu'ils la rencontreront vêtue d'une jaquette blanche garnie de zibeline, de déchirer ce vêtement et d'en rapporter les morceaux à la Cour. Dispositions sévères qui montrent l'empire qu'exerçaient sur le prince les beaux yeux de sa fille, qui le payait d'ailleurs de retour: un rapport diplomatique du temps nous révèle que „Caragea se plaisait d'afficher sa débauche et de sa propre fille eut un enfant qui vit encore".

BCU Cluj / Central University Library Cluj

La Cour était phanariote, il est vrai; mais l'exemple venu de si haut était de nature à porter des fruits dans les rangs d'une grande partie de la noblesse. Quelques exemples choisis au hasard permettront d'évoquer cette haute société roumaine. Nous sommes en 1781. Quelqu'un, un certain Mihalache Pastiesco probablement, se lamente sur une feuille de bréviaire qui se trouve reliée avec certaines poésies des Vacaresco dans le manuscrit académique 332: depuis treize mois il est exilé à Snagov pour

s'être conformé aux prescriptions religieuses du chapitre 241 et non aux lois politiques, au vif déplaisir des grands boïards. Il a passé trois mois en prison et chez „le seigneur Ienache Vacaresco", et alors on lui a demandé de se prêter à des choses infamantes, on a exigé qu'il fasse office d'entremetteur et pour s'être refusé à commettre ces péchés que condamnent et le chapitre 215 des commandements de l'Eglise et les sept Conciles on lui a infligé une peine doublée d'une amende. La naïve confession de Pastiesco donne au plus haut point le sentiment des contrastes qui caractérisent la morale de l'époque: il existe un abîme infranchissable entre la façon de vivre de certains des grands boïards et celle d'un Pastiesco préoccupé avant tout de se conformer aux prévisions des articles 241 et 215 des commandements de l'Eglise et surtout aux prescriptions des sept Conciles. Un autre témoignage rapporté par Odobesco dans l'étude qu'il a consacrée aux Vacaresco, définit plus exactement encore l'atmosphère morale dans laquelle se meut une partie de la haute noblesse du pays. Au temps où l'évêque Grégoire d'Arges n'était encore qu'archimandrite à la métropolie de Bucarest, il fut un jour convié chez Ienăchiță Vacaresco. Après avoir traversé les rangs pressés des gardes de la Cour, l'archimandrite parvint au seuil de la grande salle: „là, dit-il, mes regards sont éblouis par les flammes qui sortent d'un réchaud de cuivre rutilant; mes oreilles sont charmées par les sons harmonieux des violons, des flûtes, des tambours, auxquels se mêlent des voix féminines douces et pénétrantes, mes membres sont paralysés par l'émotion, mais soudain, je parviens je ne sais comment à me dresser et, fendant la foule de ceux que j'avais rencontrés à l'aller, je retrouve comme par miracle la porte d'entrée de la Cour, rendant grâce à Dieu de m'avoir permis d'échapper à de pareilles tentations". Et si l'on étudie le procès qui s'élève en 1797 lorsque Alecou Vacaresco revendique sa part d'héritage à la mort de son père, on reste surpris de la quantité et de la valeur extraordinaire des objets d'art qui figurent dans l'inventaire des biens. On a l'impression que le „dikaiophylax" chargé par l'Eglise d'Orient de défendre les droits de la veuve et de l'orphelin devait être avant tout un homme du monde, vêtu des pieds à la tête de soieries et de pierres précieuses.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Tous les représentants du clergé ne partagent d'ailleurs pas l'indignation de certains d'entre eux, pour le mode d'existence des grands boïards. La vie mondaine et la politique avaient bien des attraits pour les dignitaires de l'Eglise. Dans une comédie satirique qui date de la fin des règnes phanariotes, la haute société du pays est présentée à l'un des moments les plus importants de son existence: le changement de prince. Ce changement signifiait „faveur" pour les uns, pour les autres „disgrâce". Il donnait le signal des représsailles et des vengeances contre ceux qui avaient naguère abusé de leur pouvoir. De tous les personnages mis en scène et qui tous appartiennent aux classes privilégiées, il n'en est pas un seul qui ne mérite la potence. On voit figurer parmi eux une dame qui remplit pour la princesse Ralu certaines missions délicates et l'on rencontre également le métropolite du pays. Comme dans toutes les oeuvres de ce genre, les traits sont grossis, mais la lentille déformante de l'écrivain a saisi et souligné les vices sociaux que dénoncent également d'autres documents de l'époque.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Les membres du bas-clergé étaient moins préoccupés de politique que les hauts dignitaires, mais ils s'intéressaient tout autant aux choses profanes. Un exemple caractéristique à cet effet est celui d'un chantre anonyme d'une église de Bucarest qui a laissé à la postérité tout un recueil de chansons en grec, en turc et en roumain. Il note à un moment donné: „J'ai commencé à chanter pour Michel, le chanteur du clucer Haralambie". „Chanter" pour Michel ne signifie pas chanter pour distraire ce dernier, ni l'initier à la musique puisqu'il était lui même chanteur de profession; cela signifie renouveler le répertoire grâce auquel il égayait les repas de son maître. Le chanteur tient à la Cour du boïard la place que le bouffon occupait dans les Cours d'Occident. Certaines gravures de l'époque nous renseignent abondamment sur la place que tenait la musique dans les festins des boïards. Elle jouait un rôle tout aussi important dans la vie sentimentale. Dans le beau monde, les déclarations galantes se faisaient en vers. Ces derniers étaient le plus souvent mis en musique et le soupirant, suivi d'une bande de tziganes, donnait sous les fenêtres de sa belle des aubades ou des sérénades du dernier galant. Cela se passait au vu et au su de tous. Certaines de ces déclarations prenaient des allures d'ultimatum:

Şi nă rog să nu'ntârzii,
Răspunsul aştept!
Şi rămâi puiculiţii
Plecată slugulită!

(Et ne fais pas languir Dans l'attente d'une réponse Celui qui reste, ô bien-aimée, Ton plus humble serviteur!)

Mais la „bien-aimée" ne se laissait pas toujours attendrir par ces ardentes déclarations. Le ton changeait alors:

Ah, tu dormi, dormire-ai moartă
Şi eu fac venin la poartă!

(Tu reposes vraiment, puisses-tu dormir ton dernier sommeil — Tandis que je me ronge de souci à ta porte!)

Comme il n'était pas à la portée de tout amoureux d'exprimer ses sentiments en vers, des poètes se font une profession de suppléer à ces déficiences. Il semble qu'Alecou Vacaresco lui-même ait été l'un de ces fournisseurs de madrigaux à la commande: son frère Nicolas lui empruntait des vers pour les adresser à l'élue de son coeur. Une note en date de 1796 qui se trouve sur un manuscrit des Vacaresco nous apprend que „ces vers ont été composés par le poète à la prière d'un de ses plus chers amis pour exprimer la douleur de ce dernier, mais l'infortuné n'a pu en faire usage".

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Ces poètes étaient le plus souvent recrutés parmi les grammairiens, les scribes, les maîtres d'école. Dans un manuscrit conservé à la bibliothèque de l'Académie Roumaine, un certain Ioniţă Copilul (Jeannot l'Enfant), qui devint avec le temps Ioniţă Popa, transcrit certains poèmes en vogue à l'époque: *Istoria lui Constantin Vodă cel bătrân; — Stihuri asupra peirei răposatului Manolache Bogdan Vornicul vestit şi asupra lui Ioan Cuza biv vel Spătar* (Histoire du voïvode Constantin le vieux: — Vers sur la mort du fameux vornic Manolache Bogdan et du grand spatar Jean Couza), etc. Mais on rencontre en outre une foule de poésies érotiques débordant de la sentimentalité la plus naïve, qui s'exprime en diminutifs incolores „Oh gente dame, damoiselle, daignez venir jusqu'à la petite porte", débute l'une d'elles. La bien-aimée est une „paonne aux plumes blanches" et le poète

— un Moldave — se déclare fatigué de la civilisation, et désireux de mener une vie simple dans le sein de la nature. Ce lointain disciple de Rousseau abandonne „Eşi" (Iassy) pour Târgu-Frumos où il lui est donné de comprendre la beauté de l'amour véritable, dans un cadre idyllique. Ces oeuvres témoignent souvent d'une proche parenté avec la poésie populaire qui leur fournit des expressions, des images, parfois même des vers entiers:

Câte lacrimi am vărsat,
De trei ori te-aş fi scăldat
Şi calul ţi-aş fi adăpat.

(J'ai tant pleuré Que tu aurais pu te baigner trois fois dans mes larmes Et y abreuver ton cheval).

Mais elles sacrifient également au goût du jour et s'encombrent de sentiments faux et de tout le fatras de la mythologie grecque. Dans l'une d'elles, le poète se plaint à la „très célèbre" Aphrodite d'être en butte aux persécutions de l'amour, son ennemi. Le poème affecte la forme d'un dialogue où l'on voit tour à tour Aphrodite, l'amour et le coeur blessé s'apostropher et se consoler. La note satirique n'est d'ailleurs pas absente. La „paonne aux plumes blanches" emprunte l'éclat de son plumage aux fards des Grecs comme dans les plus mordants des rondeaux populaires:

Păuniţă albă'n pene
Şi subţire la sprâncene
Împotrivă ca şi-a mele,
Puţintel mai subţirele;
Cu-atâta m'ai întrecut:
Cu condeiul le-ai făcut;
Cu atât că mă întreci:
Cu cerneală dela Greci.

(Paonne mignonne au blanc plumage, L'arc sans défaut de tes sourcils Contraste avec la broussaille des miens: Mais comment n'en serait-il pas ainsi Puisque tu les fais d'un trait de pinceau: Si tu triomphe de moi C'est grâce à l'éclat des fards grecs).

Les vers copiés par Ioniţă Popa précèdent ceux des Vacaresco. Le genre que ces derniers allaient illustrer existait donc

BCU Cluj / Central University Library Cluj

avant eux et il était cultivé en Moldavie comme en Valachie, non seulement par les boïards, mais encore par les modestes chanteurs populaires.

85. Les Vacaresco passent en général pour des précurseurs dans la littérature roumaine. Et, en effet, par la variété de ses occupations littéraires, par certaines de ses idées, Ienăchiță Vacaresco appartient dans une certaine mesure aux temps modernes. A aucun titre cependant, il ne saurait être considéré comme un homme entièrement nouveau: dans l'ordre des idées, il est devancé par la Renaissance transylvaine et comme poète il ne supporte pas la comparaison avec Budai-Deleanu, dont l'activité poétique se déroule en partie en même temps que la sienne. Mais le grand boïard valaque est l'auteur d'un célèbre testament culturel où il exprime en vers son intention de laisser comme héritage à ses descendants le soin de cultiver la langue roumaine et de contribuer à la gloire de la patrie; ce testament est en grande partie responsable de l'encens qui a été brûlé aux pieds de son auteur: les vers sont faibles, certes, mais les idées sont belles et c'est la beauté des idées qui en a imposé aux générations suivantes.

Ienăchiță Vacaresco est né vers 1740 et mourut en 1797. Par sa mère, il était apparenté à l'historien moldave Jean Neculce. Son père, Etienne Vacaresco, s'intéressait lui aussi à la littérature: orateur et poète à l'occasion, il est le premier en date des écrivains de cette famille qui devait donner à la littérature roumaine plus d'un esprit remarquable. L'éducation de Ienăchiță Vacaresco reposait en premier lieu sur le grec et l'italien, mais il connaissait également le turc, le français, le latin et jusqu'à un certain point l'allemand. Il lui était donc aussi facile d'écrire des vers en grec qu'en roumain et de lire dans l'original les oeuvres de Voltaire comme celles de Métastase. Il a gravi tous les échelons de la noblesse et il semble qu'il ait même convoité le trône de Valachie. Par sa formation et ses aptitudes, Ienăchiță Vacaresco est avant tout un diplomate. Il joue un rôle dans tous les événements politiques importants de son pays et l'habileté dont il fait preuve lui vaut d'être choisi, pour exécuter certaines missions délicates, par le prince de Valachie ou par le gouver-

nement turc qu'il a souvent servi avec autant d'intelligence que de dévouement. En 1773, il fait à Braşov, où il s'était réfugié, la connaissance de Joseph II. Sa deuxième rencontre avec le prince a lieu à Vienne où l'avait dépêché Ypsilanti avec la mission de ramener les deux fils du prince qui avaient quitté la Valachie en cachette. Il se trouve à Vienne vers la fin de 1781 et au début de l'année suivante, peu de temps par conséquent après la parution dans cette ville de la grammaire de Micou et de Şincai. A cette date, on le sait, la grammaire de Vacaresco était déjà rédigée et ce ne sont donc pas les *Elémenls* de 1780 qui lui en ont suggéré l'idée. Il ne reste dans la capitale autrichienne que quelques jours et n'a donc pas le temps de s'intéresser au mouvement culturel des Roumains de Transylvanie ou, comme on l'a parfois prétendu, à la poésie populaire allemande. A Vienne, ce qui le préoccupe ce sont les audiences à la Cour impériale; il lui faut par surcroît faire face à toutes les obligations protocolaires: il doit envoyer des lettres de félicitations à tous les ambassadeurs étrangers résidant à Vienne et qui s'empressent de lui répondre, assister aux bals et aux réceptions, donner son avis sur les zibelines de Kaunitz et se montrer sensible aux attentions particulières dont l'entoure l'ambassadeur de France, Bréteuil: „Il me faisait plus de politesses que tout autre afin de montrer en quelle haute estime il tenait la Sublime Porte; quant à moi, je le traitais à sa vive satisfaction comme j'eus fait d'un Turc". Ce n'est donc pas à Vienne qu'il noue des relations avec les Roumains Transylvains, mais à Braşov et surtout dans les cercles orthodoxes de Sibiu, par l'entremise de la „Société philosophique" des Roumains de cette ville qui admiraient son oeuvre littéraire et dont il appréciait à son tour les efforts culturels. Etroitement rattaché par ses trois épouses au monde phanariote, il se trouve dans la situation la plus favorable qui soit pour faire valoir ses qualités de diplomate. Ces circonstances nous expliquent certaines réactions d'ordre sentimental de l'écrivain. Le seul prince avec lequel il n'ait pu s'entendre jusqu'au bout fut le Grec insulaire Mavrogheni. Ces deux hommes se détestaient mutuellement et ne se sont jamais épargnés: Mavrogheni exile Vacaresco à Nicopolis puis à Rhodes; l'écrivain en revanche contribue de toutes ses forces à la chute et à l'exécution du prince.

Mais il ne faudrait pas croire que sa révolte contre son étrange souverain fût dictée par ses sentiments roumains: s'il le répudie, c'est parce que „Mavrogheni n'avait pas grandi dans le Phanar et en méconnaissait les us et coutumes". Ce qui préoccupe donc Vacaresco, c'est le respect de la tradition, d'ailleurs récente, qui exigeait que les Princes fussent recrutés parmi les Grecs de Constantinople ou soient du moins au courant des habitudes du Phanar.

Ce témoignage exprime la conception politique de l'écrivain pour lequel les Roumains, les Grecs et les Turcs auraient dû être unis par des liens indissolubles; il le montre en même temps encadré dans l'espace culturel du sud-est européen que gouverne encore la mentalité d'autrefois mais qu'enfièvre déjà les idées nouvelles.

Comme poète, Ienăchiță Vacaresco est un représentant typique de son milieu. Nous ne pouvons d'ailleurs nous faire de l'écrivain une idée définitive, car son oeuvre ne nous est connue que partiellement. Jusqu'à ce jour, les recherches ont mis peu à peu en lumière une partie de ses poèmes, mais ce travail est loin d'être terminé. Ses oeuvres ont en effet circulé en manuscrit et certaines d'entre elles ont été englobées, avec le temps, dans la masse des productions anonymes. On peut cependant se demander si *Trâmbița Românească* (La Trompette roumaine), poème sans relief et empreint de sentiments turcophobes, peut être attribué à un turcophile aussi convaincu que l'était Ienăchiță Vacaresco. Ce poème ne peut provenir de la même plume que les vers sentencieux et dithyrambiques dont il orne son *Histoire Ottomane*.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Ce ne sont pas les exemples mis en vers pour illustrer le chapitre de sa grammaire consacré à la métrique qui ont rendu fameux Ienăchiță. Ce ne sont pas davantage ses nombreux poèmes de circonstance comme celles qu'il consacre aux différentes fontaines; ni les poésies d'inspiration religieuse qui font de lui un modeste représentant du genre dans la littérature roumaine: c'est à l'élégie, et particulièrement à sa *Tourterelle éplorée* (Amărîtă turturică) que Vacaresco doit dans une large mesure son renom de poète. Le thème n'a pas le mérite de l'originalité: il existait déjà dans la symbolique égyptienne où la tourterelle et

la colombe noire représentent l'une et l'autre la fidélité à l'époux défunt. Ce thème a été répandu par les divers *Bestiaires* qui, sous les dehors d'un manuel de sciences naturelles, présentaient l'adaptation au christianisme des anciens symboles animaux du paganisme. Le *Bestiaire* est l'une des sources d'inspiration de la littérature populaire à laquelle Vacaresco a emprunté non seulement le thème, mais encore certains vers de son poème. Estimant le symbole trop abscons, le poète a cru nécessaire d'en donner l'explication dans les deux dernières strophes:

Când o biată păsărică
Atât inima își strică
Incât dorește să moară
După a sa soțioară,

Dar eu, om de naltă fire,
Decât ea mai cu simțire,
Cum poate să-mi fie bine?
Oh! amar și vai de mine!

BCU Cluj / Central University Library Cluj

(Si l'humble tourterelle Brise son coeur à ce point Qu'elle veut suivre au tombeau Son époux défunt, — Moi, homme d'une essence supérieure, La dépassant en sensibilité, Comment pourrais-je être heureux, Hélas! pauvre de moi!).

Le poète ne pousse pas jusqu'au bout le parallèle entre le sort de la tourterelle éplorée et le sien. Sa nature „supérieure" et sa „sensibilité" ne vont pas jusqu'à lui faire désirer la mort mais lui inspirent l'exclamation désolée: „Comment pourrais-je être heureux? Hélas! pauvre de moi!".

Comme ces deux dernières strophes sont absentes de la poésie populaire dont il s'inspire, alors qu'elles existent dans une poésie néogrecque, certains des biographes du poète valaque ont assigné une origine grecque aux sources de ce dernier. La poésie en question, dont l'auteur est inconnu, fait partie d'une collection publiée par Psalidas à Vienne en 1792, sous le titre de Ἔρωτος ἀποτελέσματα, et se termine sur la même comparaison que la poésie de Vacaresco. Mais comme les rapports chronologiques entre les deux oeuvres ne sont pas nettement établis et que l'auteur du poème grec nous est inconnu, on peut se demander si ce n'est pas la poésie publiée par Psallidas qui imite

celle de Ienăchiță Vacaresco. Il est également possible que les deux poésies aient une source commune ou que toutes deux soient dues au poète valaque dont une partie de l'oeuvre est écrite en grec. C'est dans cette langue qu'il a écrit, entre autres, le chant intitulé Μὲ δυστυχίας πολεμῶ, qu'un voyageur français, Guys, publie en 1771 à Paris dans son *Voyage littéraire de la Grèce ou Lettres sur les Grecs anciens et modernes*. Guys donnait à la fois le texte grec et la traduction française de ce *Cântec al lui Ienăchiță* (Chant de Ienăchiță), que J. L. S. Bartholdy traduisit en allemand et publia en 1805, et qui devait paraître en 1825 dans une nouvelle traduction française due à Népomucène Lemercier.

La note élégiaque d'*Amărîtă turturică* ne s'accorde guère avec le mode d'existence des boïards du temps chez lesquels les béatitudes de la vie orientale s'alliaient au raffinement byzantin des sentiments. L'amour y jouait un rôle de premier plan et s'exprimait suivant des formules consacrées, aussi bien sur les rives de la Dâmbovitza que sur celles du Bosphore: un compliment léger, le plus souvent noyé dans des fadeurs *(Tu es un petit canari)*. Ailleurs, dans un poème qui possède en grec son correspondant, le poète s'adresse à son coeur sur le ton de l'attendrissement le plus conventionnel:

Spune, inimioară, spune,
Ce durere te răpune,
Arată ce te munceşte,
Ce boală te chinueşte,
Fă-o cunoscută mie
Ca să-ți caut doftorie

(Dis-moi mon coeur, dis-moi, Quel chagrin te tourmente, Quel mal te dévore, Dis-le moi Pour que j'y porte remède).

Ce qui afflige son coeur, le poète nous le dit dans un autre poème: „faucon merveilleux", il a chassé maints oiseaux jusqu'au jour où il a été lui-même „pris dans des rets", sans espoir de délivrance.

De tous les poèmes de Vaçaresco, le plus célèbre demeure — par les discussions qu'il a provoquées — *Intr'o grădină* (Dans un jardin). Pendant longtemps il a été considéré comme une

imitation du *Gefunden* de Goethe. Les analogies sont en effet surprenantes, mais on ne saurait parler d'une dépendance entre ces deux poèmes, car celui de Goethe est bien postérieur à celui de Vacaresco. Le poète valaque donne ici libre cours à l'allégorie et parvient à exprimer avec délicatesse et mesure, l'indécision de l'amoureux:

Intr'o grădină,
Lângo tulpină,
Zării o floare ca o lumină.

S'o tai, se strică!
S'o las, mi-e frică
Că vine altul şi mi-o ridică

(Dans un jardin, J'aperçois au pied d'un arbre, Une fleur éblouissante. — Si je la cueille, elle se flétrit, Si je l'épargne, je frémis, Qu'un autre ne me la ravisse).

86. Le vrai chantre de l'amour à cette époque n'est d'ailleurs pas Ienăchiță Vacaresco, mais bien son fils aîné, Alecou. Il jouissait d'une estime toute particulière auprès des amateurs de poésie de son temps et un peu de cette admiration se reflète dans l'attitude des générations suivantes. Pour V. Popp, il était l'„Ovide des Roumains". Un poète mineur, Georges Peşacov, passe ses jours à transcrire l'oeuvre poétique des Vacaresco et à imiter Alecou Vacaresco, „le brillant poète, digne entre tous d'estime". Des témoignages de cette nature sont également consignés par Urechiă dans son *Histoire des Roumains*, et ils nous font voir que les oeuvres d'Alecou Vacaresco ont pendant longtemps alimenté la chronique mondaine.

Nous ne possédons sur son existence aucun détail précis. Tout au plus pouvons-nous affirmer qu'il est né vers 1765 et que sa mort est survenue, dans des conditions restées mystérieuses, peu après celle de son père, aux environs de 1800 par conséquent. Nous ne sommes guère plus renseignés sur l'éducation qu'il a reçue. Nous savons seulement qu'il était capable d'apprécier les vers galants de Voltaire dont il a même traduit un certain nombre. Elevé près de sa mère et de sa grand'mère qui était la nièce du chroniqueur Jean Neculce, il a eu l'avantage de grandir dans un milieu où la tradition culturelle grecque et la

tradition culturelle roumaine étaient également puissantes. Il semble que la mort prématurée de sa mère ait eu de notables répercussions sur l'existence du poète que nous retrouvons bientôt engagé dans d'interminables procès. Non seulement il en sort ruiné, mais il est soupçonné d'avoir trempé dans l'assassinat d'une de ses tantes, Venetziana Vacaresco, mère d'une jeune fille dont il était épris.

Les historiens de la littérature roumaine ne lui ont jamais accordé beaucoup d'importance et n'ont vu en lui qu'un pâle reflet de son père. On n'a retenu de ses oeuvres que les vers consacrés à l'amour où abondent les clichés, et on a porté sur eux les jugements les plus sévères. Il est d'ailleurs intéressant de constater qu'il ne prêtait lui-même aucune importance à son oeuvre. Dans une note du manuscrit 287 de l'Académie Roumaine, il mentionne le vol d'un livre qui renfermait ses poésies antérieures et il déclare que, bien qu'il se les rappelle en partie, il ne veut pas se donner la peine de les transcrire. Et il poursuit: „Je prie le lecteur qui rencontrera dans mes oeuvres une idée contraire aux siennes ou à celles qui ont généralement cours de se dire, au lieu de me blâmer, que j'ai été inspiré par un intérêt ou une idée que je ne suis pas tenu de révéler. Qu'il se dise également que mes vers n'ont pas été écrits pour le grand public mais pour moi-même et j'espère que, du fond du coeur, il me pardonnera". Son oeuvre répond donc à des nécessités personnelles. Il n'a pas cherché à satisfaire le goût du public et n'a guère travaillé son style où souvent abondent les platitudes et les exagérations puériles. Il a chanté la grâce, le charme et les yeux de la femme dont il fait le portrait avec le raffinement décadent d'un artiste du XVIII-ème siècle. Du XVIII-ème siècle, il partage d'ailleurs le scepticisme quant à la durée des sentiments féminins. La femme est une ombre insaisissable, elle est

BCU Cluj / Central University Library Cluj

... aidoma cu luna
Ce se schimbă 'ntotdeauna;
Ci dar te rog să mă ierți
De vreme ce 'n două părți
Ți se'ndoplecă cuvântul
După cum l-o bate vântul!

(semblable à la lune Qui change sans cesse Est sa parole est aussi mensongère Que le vent).

Et ailleurs:

Ah! dar cât eşti de frumoasă!
De ai fi şi credincioasă!

(Ah! que n'es-tu fidèle Autant que belle!)

En vers légers dont la forme trahit une certaine virtuosité, il exprime souvent les sentiments conventionnels d'un amoureux de profession auquel Voltaire a appris que l'amour a toujours été et sera toujours le souverain maître, et que nul ne peut échapper à son joug.

L'idéal féminin du poète associe la beauté morale à la beauté physique car „sans la vertu, la beauté n'est qu'un décor trompeur". Il ne voit pas la nature extérieure et s'il en parle, ce n'est que pour souligner son infériorité par rapport à la beauté féminine qu'il célèbre en vers entachés de préciosité:

Oglinda când ţi-ar arăta
Întreaga frumuseţe-a ta,
Atunci şi tu ca mine
Te-ai închina la tine.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

(Si le miroir pouvait te révéler L'étendue de tes charmes, Tu vouerais à ta beauté Le même culte que moi).

De même que son père, Alecou Vacaresco a écrit en grec de nombreuses poésies dont la plupart sont conservées dans les manuscrits de l'Académie Roumaine et qui respirent la même grâce que ses vers roumains. La mode était alors aux compliments inscrits sur les objets les plus divers: mouchoirs, turbans, ceintures, etc. Les sentiments exprimés dans des inscriptions de cette nature sont le plus souvent superficiels, mais ils trahissent parfois une douleur sincère et les vers de circonstance empruntent alors à l'élégie certains de ses accents.

Alecou Vacaresco n'est pas seulement un poète de salon, un habile faiseur de madrigaux, il s'est montré capable d'exprimer des vibrations plus profondes de l'âme humaine. C'est ainsi que ses satires dont nous ne possédons que deux, l'une et l'autre écrites en grec, et dont le ton s'élève parfois jusqu'à la violence, expriment tour à tour le scepticisme et le sarcasme. L'une d'elles

reflète l'état d'âme du misanthrope persuadé que tout n'est que mensonge et illusion. L'amour lui-même, tant de fois chanté par le poète, lui paraît ici semblable „à la balançoire qui ne s'écarte que pour revenir puis s'éloigner de nouveau". La seconde est une violente diatribe à l'adresse de l'un des princes phanariotes. Elle reprend les paroles du „Notre Père", mais pour transformer la prière en malédiction:

Notre Père *qui accaparez nos biens,*
Vous manquez aux commandements de Celui qui est aux Cieux,
Si bien que *nous devons maudire* Votre nom
Au lieu d'implorer qu'il soit sanctifié

Le ton est parfois d'une véhémence qui va jusqu'au blasphème:

Comment pourrions-nous affirmer sans mentir que nous
[pardonnons
A vous, tyran et à vos suppôts, — à ceux qui nous ont offensés?

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Par la qualité des idées et des sentiments qui l'inspirent, la satire d'Alecou Vacaresco prouve que la personnalité du poète était plus complexe qu'on ne l'admet en général. Il n'est pas seulement le chantre souvent banal, parfois gracieux, de l'amour: son âme est parfois agitée de passions violentes et dans ses vers où fleurissent tant de compliments, jaillit aussi l'étincelle de la haine.

87. Le second des fils de Ienăchiță qui ait cultivé la poésie est Nicolas. Nous possédons sur lui des informations biographiques un peu plus riches qu'au sujet de son frère. Elles éclairent non seulement son activité littéraire mais encore les débuts poétiques de son neveu Iancou, fils d'Alecou. En effet, par suite de la faible différence d'âge qui existait entre l'oncle et le neveu, leur activité s'est poursuivie de concert. Nicolas Vacaresco est né du troisième mariage de Ienăchiță, contracté en 1786 avec Catherine Caragea. D'une constitution débile — il était rachitique — il n'a sans doute pas été à l'abri de certains entraînements sentimentaux, mais il n'en a pas moins mené une existence beaucoup plus calme que celles de son père et de son frère. Il prend part,

lui aussi, à la vie politique de son pays et en 1821 se voit confier la direction des armées chargées de réprimer le soulèvement de Tudor Vladimiresco. Cette mission était conforme à la ligne de conduite des Vacaresco qui conservèrent jusqu'à une date très avancée d'étroites relations avec les Grecs. Après la révolution de 1821, ils continuent à manifester de la bienveillance aux Grecs restés dans les Principautés, montrant à leur égard plus de compréhension que ce métropolite qui refusait à un jeune Grec l'autorisation d'épouser une Roumaine. En 1823, quand il s'agit de décider si les fonctions ecclésiastiques et religieuses seraient désormais inaccessibles aux Grecs, un Vacaresco se trouve à la tête de ceux qui prêchent la modération. Pendant la révolution Nicolas Vacaresco se retira à Braşov où se trouvait une nombreuse colonie de réfugiés valaques. Son intention était de se rendre ensuite à Pise afin, sans doute, d'y rencontrer Caragea, ancien prince de Valachie. On voit donc que l'écrivain n'avait jamais rompu avec l'ancienne tradition culturelle gréco-roumaine.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Bien que l'écrivain appartienne à cette zone d'interférences où certains sentiments n'ont pas encore été nettement délimités, il n'en occupe pas moins une place bien déterminée dans le cadre de la culture roumaine. On sait qu'en se réfugiant à Braşov, les boïards avaient emporté avec eux tout ce qui pouvait rendre leur exil plus agréable: l'Opéra italien, et les artistes de l'Opéra italien; ils ont emporté aussi des livres parmi lesquels se trouvait, fait caractéristique, le critique français La Harpe, l'un des oracles de la Renaissance littéraire roumaine. On a vu plus haut qu'à Braşov les exilés, au nombre desquels se trouvait Nicolas Vacaresco, posèrent les bases d'une société littéraire qui se proposait d'entreprendre en roumain des traductions, de même que la rédaction d'une grammaire et d'un dictionnaire. Nicolas Vacaresco devait mourir sans revoir son pays, mais les idées débattues à Braşov devaient être reprises par certains réfugiés et tout d'abord par Constantin Golesco, celui qui allait soutenir de toutes ses forces l'activité du grand réformateur Héliade Radulesco.

Les témoignages que nous possédons au sujet de la formation intellectuelle de Nicolas Vacaresco nous le montrent pourvu

d'une certaine culture littéraire: il connaît Métastase, Horace, Virgile et se montre admirateur enthousiaste de la poésie saphique. La „poétesse" qui visitait les veillées solitaires de l'archimandrite Macarie de Iassy, troublait également la tranquillité du grand boïard valaque: „Envoyez-moi Sapho, l'âme de la poésie, mon âme, mon amour! Son apparition, seule, mettrait fin à mes doutes!", dit-il dans une lettre qu'il adresse à Iancou Vacaresco, et qui détermine ce dernier à entreprendre en roumain la traduction de l'oeuvre de la poétesse grecque. Et, pour se mettre au diapason de l'admiration manifestée par son oncle, le neveu répondait: „Je vois Sapho, je l'entends, je la respire à chaque instant de ma vie". Sapho eut, en effet, le malheur d'être traduite en partie par Iancou Vacaresco et on a même soutenu que l'ombre de celle qui chanta l'amour en vers immortels, plane sur quelques-uns des poèmes de Nicolas Vacaresco.

En ce qui concerne son oeuvre littéraire, nous nous heurtons aux difficultés déjà soulevées par l'oeuvre de Ienăchiță et d'Alecou: les données sommaires que nous possédons ne nous fournissent aucune vue d'ensemble sur l'écrivain que fut Nicolas Vacaresco. Ses contemporains et ses successeurs immédiats ne furent d'ailleurs pas plus favorisés que nous à ce sujet. En 1839 Héliade disait entre autres: „A l'éducation qu'il devait recevoir d'un père comme Ienăchiță, au patriotisme que ne pouvait manquer de développer une pareille éducation, Nicolas joignait encore le talent poétique. Beaucoup de ses oeuvres se sont dispersées et perdues car — et c'est en quoi il apparaît comme un véritable poète — il ne forçait pas son talent et ne prétendait pas arracher au pauvre Apollon les lauriers de l'immortalité. Aussi ne s'est-il jamais préoccupé de réunir et de publier ce qu'il nommait lui-même des bagatelles".

La modestie que signale Héliade est confirmée par certains aveux de l'écrivain. Le manuscrit académique déjà mentionné à propos d'Alecou Vacaresco comprend, outre la préface de ce dernier, une dédicace dont Nicolas est l'auteur. Celui-ci affirme qu'il se croit autorisé à dédier les vers de son frère „à celle qui en est digne entre toutes". Voulant adresser à cette perfection un hommage à la hauteur de ses mérites, et conscient des limites de son talent, il déclare: „j'ai fait appel au génie de mon défunt

frère et je n'ai pas été déçu car ses oeuvres me paraissent bien plus dignes des dons que t'a dispensés la nature que de celle dont la beauté avait enflammé son coeur". Il reconnaît plus loin n'avoir pas hérité du talent d'Alecou mais n'avoir cependant pas à se plaindre du sort qui lui a donné des amis dévoués grâce auxquels il a pu hériter de ces „fragments" qui lui rendront „les plus grands services lorsqu'il rencontrera des personnes qui en seront dignes". Cet aveu nous intéresse non seulement parce qu'il exprime une conception pour le moins originale de l'utilité de la poésie, mais encore parce qu'il traduit la modestie de l'écrivain et la haute estime dans laquelle il tenait l'oeuvre de son frère. Il nous montre en outre que ce „cahier" manuscrit — bases de toutes les études auxquelles a donné lieu l'oeuvre d'Alecou Vacaresco — ne comprend qu'une partie des vers de ce dernier, ceux dont son jeune frère se servait pour ses déclarations galantes. Il doit y avoir eu fréquemment recours à en juger par le nombre des „dignes personnes" qui ont traversé son existence. „J'ai abandonné Dafinica ... Sa place a été prise par Vitoritza qui lui est infiniment supérieure", déclare-t-il dans une lettre: aveu significatif qui ne saurait surprendre chez l'ardent admirateur des vers passionnés de Sapho.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

On s'explique, par ces traits qui se dégagent de la préface mentionnée plus haut et de la correspondance de Nicolas Vacaresco, que la plupart des poésies de ce dernier soient consacrées à l'amour, sans d'ailleurs apporter à l'expression de ce sentiment la moindre nuance inédite. *In raiu fără tine e moarte, e ghiaţă* (Sans toi le paradis serait une géhenne); *Ca un pom ce dă de ploaie* (Comme une arbre battu de pluie); *In noian de întristare când s'o afla cineva* (S'il se trouvait quelqu'un dans cet océan de tristesse); *Amărîtul al meu traiu* (Mes jours s'écoulent dans l'amertume) et bien d'autres poèmes du même genre frôlent, sans jamais y tomber, les abîmes de la passion. Il réduit l'analyse de l'amour à une succession d'aphorismes et d'interjections:

A trăi făr'a iubi
Mă mir ce traiu o mai fi!
A iubi făr'a simţi
Mă mir ce dragoste-o fi!

A simți fără dori
Mă mir ce simțire-o fi!
A dori fără jertfi
Mă mir ce dor o mai fi!

(Vivre sans aimer, Est-ce là vivre? Aimer et ne pas sentir, Est-ce là aimer? Sentir sans désirer, Est-ce là sentir? Désirer et ne pas se sacrifier, Est-ce là désirer?)

C'est sur le même plan sentimental et artistique que se trouvent les lettres intimes qu'il versifie à l'adresse de son neveu Iancou Vacaresco. En revanche, son vers gagne en vivacité lorsqu'il s'attaque aux caprices culinaires et vestimentaires du beau sexe ou à certains vices de la société contemporaine:

Fără voi, oh! ce osândă!
Roșu, verde, tobă, ghindă!
Fără voi nu pociu un ceas,
Fante, damă, rigă, as.

(Coeur, trèfle, carreau, pique! La vie sans vous n'est que tourments! As, roi, dame, valet, Une heure sans vous est une éternité).

Bucharest University Library CNU

Mais on se montrerait injuste envers l'écrivain en le croyant incapable de s'intéresser à autre chose qu'à l'expression superficielle de l'amour ou à la satire misogyne. L'article d'Héliade Rădulescu auquel nous avons fait allusion qualifiait de „chant national olténien" l'un des poèmes de Nicolas Vacaresco, que le rédacteur du *Curierul* estime avoir été composé peu avant le soulèvement de Vladimiresco. Ce poème, connu sous le titre de *Durda* (L'escopette), est également désigné par son premier vers, *Primăvara se ivește* (Le printemps vient d'éclore). Loin d'être un chant révolutionnaire, comme le croyait Héliade, ce n'est en somme qu'un chant de haïdouk rappelant la poésie populaire, qui respire l'énergie et dont l'expression est particulièrement juste. Ces deux traits en font un digne précurseur des chants de haïdouks que Basile Alecsandri allait donner à la littérature roumaine:

Roibule, mi te gătește,
Șalele-ți înțepenește,

Să mă duci peste pripoare,
Văi și coaste la strâmtoare,
Pe potecă fără soare.

Daleo, daleo, dragă durdă.
Fă-te'ncoace, nu fii surdă;
Vin să te 'ngrijesc mai bine
C'a 'mpuiat grierii 'n tine,
Daleo, durdo, vai de mine!

(Holà! mon fidèle alezan, Sur ta robuste croupe Je vais bientôt franchir Pentes escarpées, Gorges, vallées, Et sentiers ombreux. — Holà! ma chère escopette! L'inaction t'a rendue muette! Il est grand temps par ma foi Que je prenne soin de toi Car tu sers pour l'instant De nid aux grillons! Hélas! Hélas! pauvre de moi!)

Dans *Un pic de nădejde* (Un rayon d'espoir), dont la forme est particulièrement châtiée et qui n'est pas dépourvu de profondeur psychologique, le poète exprime, comme l'eût fait un préromantique, la résignation devant la fatalité. Ce sont les mêmes cordes que fera vibrer, longtemps après, le *Mortua est* d'Eminesco. On ne saurait évidemment parler d'une influence directe de Nicolas Vacaresco sur Eminesco; tout au plus peut-on souligner dans ces deux oeuvres la parenté du thème et de l'atmosphère.

Mais les mérites acquis par Nicolas Vacaresco dans le domaine de la poésie sont minces à côté de ceux que lui vaut l'activité qu'il a déployée sur le terrain culturel. Il n'a cessé d'encourager, en prose et en vers, les efforts littéraires de Iancou Vacaresco, dont le talent lui inspirait une admiration sans bornes et qu'il s'efforce de rendre conscient du rôle joué par les Vacaresco dans la culture roumaine. Bien plus que son oeuvre elle-même, c'est ce culte permanent des lares familiaux qui lui confère une place à part dans l'ensemble de la littérature roumaine.

88. Vers la même époque, le poète moldave Mathieu Milo, qui fut dans le genre galant un des précurseurs de Costache Conachi, nous apparaît directement influencé par la littérature française.

Nous possédons, sur l'origine de sa famille, des informations contradictoires. En 1762, l'abbé Boscowich publie à Lausanne un livre intitulé *Journal d'un voyage de Constantinople en Pologne* qui comprend certaines informations relatives aux Principautés Roumaines. Il déclare, entre autres, avoir connu à Cernauti le prévôt de cette ville, Enăcache Milo, qui s'exprimait en un français impeccable et qui connaissait également l'italien. Bien qu'il ait affirmé être d'origine française, l'abbé le croit grec. Mais d'autres témoignages, dont certains sont consignés dans les documents de l'ambassade française de Constantinople, nous montrent qu'il s'agit bien en effet d'une famille française. La date de naissance de l'écrivain nous est inconnue. On peut, avec une certaine approximation, la fixer entre 1751 et 1756. Il fait une partie de ses études à St. Petersbourg d'où il revient en compagnie du Prince Dumitrasco Ghica, fils du souverain que les Turcs devaient décapiter en janvier 1775. Fidèle habitué de la maison des Ghica, le poète ne pouvait manquer de ressentir la tragédie qui s'abattit sur cette famille. Malgré sa culture — il connaissait outre le roumain, le français, le russe, le grec moderne et, semble-t-il, l'italien — il ne gravit que péniblement les échelons de la noblesse et n'y joua jamais un rôle de premier plan. Il obtint, il est vrai, les titres de Grand Ban et de Spatar, mais il semble qu'il n'ait jamais exercé ces fonctions. On a pu retrouver des traces de son existence jusqu'en 1801. Sans que l'on puisse préciser la date de sa mort, on peut affirmer qu'elle est antérieure au 25 janvier 1802 car un document de ce jour parle de la „Spătăreasa Soltana" femme du „défunt" Spătar Mathieu Milo.

Ce qui nous est resté de sa bibliothèque nous prouve que l'horizon de ses lectures était assez vaste. De même qu'Alecou Vacaresco, il a été attiré par les poèmes légers de Voltaire dont il traduit certains vers. Il en compose d'ailleurs du même genre, où il exprime non sans platitude, dans la langue moldo-phanariote des salons du temps, les émotions que fait naître en lui quelque Hélène extra-conjugale: sa vie sentimentale oscille en effet indécise entre la femme et l'amante. Il déclare à qui veut l'entendre que

A însurăciunii legătură
In curând aduce ură,
Căci tot lucru ce-i legat
Nu poate fi delicat.

(Les liens du mariage Engendrent bientôt la haine, Car toute chose obligatoire, Ne peut pas être délicate).

Il a écrit de nombreux vers de circonstance, tels ceux qu'il dédie à la „rupture des fiançailles d'une certaine personne": il y invoque tous les héros grecs, à seule fin de déterminer une nouvelle expédition militaire qui verra le châtiment d'un nouveau Paris et la délivrance d'une nouvelle Hélène. Des biographes de Milo ont prêté à ce poème, obscur par endroits, une valeur symbolique: ils croient y découvrir des allusions voilées au rapt de la Bukovine. Mais il est plus probable qu'il se rapporte à certains événements de la vie du poète.

La note satirique n'est pas absente de l'oeuvre de Mathieu Milo. Elle est particulièrement sensible dans des poèmes qui empruntent la forme de la „devinette", où il esquisse des portraits dans la manière des moralistes français. Mentionnons dans le même ordre d'idées la satire qu'il adresse à un certain Cantacuzène que des malentendus séparent du futur métropolite de Moldavie, Benjamin Costache. Il ne ménage pas le boïard Iordache Darie Darmanesco, grand amateur de littérature française. Il n'épargne pas davantage le boïard Lazu qui passe pour avare mais voudrait cependant mener grand train: ne s'est-il pas mis en tête d'éblouir avec quelques deniers, une capitale de l'importance de Iassy? La façon dont il s'est équipé trahit son intention:

... ca să nu fie strănțăros
Își intoarce bernevicii pe dos,
Iar antereu și caftan
Are din zilele lui Cehan;
Iar conteș din zilele cui
La letopiseți nu-i.

(Pour ne pas être en haillons, Il retourne à l'envers ses chausses. Sa redingote et son caftan Datent du règne du Grand Khan Et l'origine de sa houppelande Se perd dans la nuit des temps).

L'écrivain s'attaque en outre à certains travers de son époque, au jeu surtout qui faisait des victimes chaque jour plus nombreuses dans les rangs de la noblesse oisive du temps. Plus intéressantes sont les idées qu'il professe sur le beau sexe, qui n'a d'autre souci que de „s'attiffer, se parer, se poudrer et se farder". L'hystérie lui paraît être une mode d'importation récente en Moldavie:

Această patimă grecească
La Țigance este firească,
Iar Grecele o au de gingășie
Să se sbuciume ca d'epilepsie.
Apoi și din Moldovence
Ca să samene a Grece,
Și ele să fac că amețesc,
Se sbuciumă și se slutesc;
Socotind ca să arate delicate,
Fără pricină, de-orice cad leșinate

(Ce mal étrange qui nous vient de la Grèce Est naturel aux Tziganes; Chez les Grecques, c'est une mode Qui les fait se trémousser comme si Elles souffraient d'épilepsie. Pour leur ressembler, Les femmes de Moldavie Simulent des pâmoisons, des vapeurs, des frissons, Qui les transforment en laiderons. Croyant faire les délicates, Elles s'évanouissent pour un oui, pour un non!)

Mais Milo connaît le remède à cette „étrange maladie" et il nous en fait généreusement part: au premier symptôme de crise, il suffit que le mari applique avec discernement une centaine de coups de fouet d'un côté, une soixantaine de l'autre en ne craignant pas de forcer la dose si besoin est. La guérison s'ensuit infailliblement pour les Grecques et pour les Moldaves. Quant aux Tziganes, le poète, instruit par l'expérience, conseille de ne pas s'y frotter, car ce mal est chez elles „une seconde nature".

89. C'est la même voie que suit, en Moldavie, Costache Conachi. Il peut être considéré comme la figure la plus caractéristique de tout un courant de la littérature roumaine. Sa personnalité est autrement complexe que celle de Milo et son oeuvre que l'on considère généralement, mais à tort, comme monocorde, trahit des préoccupations multiples. C'est avant tout un homme de son temps: il en partage les faiblesses, mais il en critique les travers politiques.

Il a été très goûté de ses contemporains et même des générations suivantes. Parmi ses plus chauds admirateurs se trouve le boïard M. Pastiesco qui avait recours à son oeuvre lorsqu'il voulait exprimer „le trouble de son coeur", ce qui prouve que la poésie de Conachi remplissait en Moldavie la fonction que détenait en Valachie celle d'Alecou Vacaresco. Longtemps après, Costache Negri louera l'exactitude des traductions de Conachi et Basile Alecsandri ne craindra pas d'affirmer que „la lettre à Zulnia est un chef d'oeuvre par la tendresse qu'elle exprime, par l'harmonie et les beautés poétiques dont elle est empreinte". Ces qualités plaçaient le poète dans une sphère supérieure à celle où végétaient les „champignons versificateurs" de l'espèce des Macedonski. A son tour, Bolintineanu, élevé dans le culte du passé, vénère en Conachi l'un de ceux qui ont introduit le classicisme grec dans la poésie roumaine. Cette affirmation fait prévoir l'opinion de Grandea qui ne craindra pas d'affirmer que les poètes roumains de cette époque étaient supérieurs à ceux qui leur succédèrent, car ils imitaient les classiques grecs, ils imitaient, nous dit-on, Christopoulos.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

De nos jours, les historiens de la littérature adoptent à l'égard de Conachi une attitude bien différente. C'est ainsi que Pompiliu Eliade manifeste un dédain sans bornes pour la poésie du Grand Logothète de Moldavie, qu'il traite avec aussi peu d'égards que Iancou Vacaresco, cet autre Logothète. Dans les poésies de l'un comme dans celles de l'autre abondent, à l'en croire, „hiatus, cacophonies, élisions illicites, chevilles, vers boiteux, vers mal rythmés et mal rimés". Quant à Iorga, il ne songe pas un istant à prendre Conachi au sérieux: tchibouk, bonnet fourré, chambre rustique à Tzigănești, équipages où les ficelles remplacent les harnais, sur la route de Iassy, tels sont les éléments qui lui servent à caractériser l'oeuvre poétique de l'écrivain. Cette sévérité devait être tempérée au fur et à mesure que de nouveaux matériaux mettaient en lumière le fond d'humanité qui se cachait dans l'âme du poète. Ovide Densusianu voit en Conachi un nouveau procureur Hallers à la personnalité double: d'une part, le poète qui s'encadre parfaitement dans l'atmosphère de son temps et auquel sont dus ces vers galants où s'expriment des sentiments à fleur de peau; d'autre part, le pro-

sateur capable d'émettre des jugements de valeur dans les problèmes d'ordre culturel et social. Ibrăileanu lui-même voit en lui l'écrivain le plus caractéristique de cette époque où la poésie roumaine subit à la fois l'influence du classicisme décadent de la France du XVIII-ème siècle et du reflet de celui-ci, la littérature néogrecque.

L'homme lui-même n'a pas échappé aux discussions: on a contesté ses qualités, on a souligné ses défauts. La sobre existence qu'il menait contrastait trop violemment avec les habitudes de son temps pour qu'on ne lui en fît pas grief. Ce sont les étrangers qui l'ont le mieux compris. Dans le mémoire très documenté qu'il rédige en 1834, l'agent consulaire français Bois le Comte nous le dépeint sous les traits suivants: „Sous des formes douces, caressantes et timides, il cache de l'intruction, un esprit assez délié". Un autre agent consulaire français est du même avis et loue la prudence politique du grand boïard. Quant à Saint-Marc Girardin, il découvre à Conachi „une figure telle, dit-il, que je me représente celles du dix-huitième siècle: quelque chose de moqueur et de sardonique; mais son sarcasme était dirigé contre le vice".

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Parmi les ancêtres de l'écrivain se trouve l'aga Constantin qui sauva la vie du prince de Moldavie en 1717 au cours de la lutte soutenue par ce dernier contre les troupes allemandes; puis son grand père le vornic Costache, l'un des boïards qui protestèrent, en 1775, contre la cession de la Bukovine à l'Autriche; son père enfin, Manolache, plus soucieux de culture et de plaisirs que de l'administration de ses biens.

Conachi est né en 1777 dans le domaine que sa famille possédait à Tzigăneşti. Son éducation fut l'objet des soins les plus éclairés. Il fut initié aux finesses du grec par un archimandrite grec qui vivait dans la maison paternelle. Un maître d'école turc lui enseigna sa langue et il apprit le français aux côtés du révolutionnaire réfugié, Fleury. A l'école princière de Iassy, il étudia le grec moderne, le slavon, la philosophie, les mathématiques et le droit. Il avait pour le métier d'ingénieur des aptitudes incontestables et sa connaissance approfondie du droit moldave devait faire de lui un homme indispensable à une époque qui mit au premier plan les problèmes d'organisation et de lé-

gifération. Il participe à la rédaction du code de Callimachi qu'il fait traduire en roumain lorsqu'il devient Logothète et, plus tard, il fait partie de la commission chargée de rédiger le Règlement Organique. Dans ces deux commissions, il a pour collaborateur le jeune boïard Michel Sturdza, homme éclairé et ardent défenseur de l'école roumaine. Mais lorsqu'en 1834 ce dernier est proclamé prince de Moldavie, le poète qui avait lui-même caressé l'espoir de monter sur le trône, fut si profondément déçu qu'il se retira pour toujours de la vie publique.

Parmi les divers professeurs qui ont pris soin de son éducation, il convient d'accorder une attention toute particulière au Français Fleury, sur le compte duquel circulaient à Iassy les légendes les plus variées: on l'appelait „le régicide", on affirmait qu'il avait été membre de la Convention et qu'il avait voté la mort de Louis XVI. Ce fait l'aurait impressionné à tel point que le reste de sa vie se serait consumé dans les remords et dans la terreur que lui inspirait la couleur rouge, — celle du sang et de la révolution. Est-il besoin de dire que toutes ces versions étaient les fruits de l'imagination des amateurs de sensationnel. Mais ce qu'il en faut retenir c'est que Fleury était considéré comme un représentant du courant révolutionnaire et que son éducation avait dû être influencée par l'esprit qui prépara le terrain à la Révolution française. Ce fait a de l'importance si l'on veut pénétrer la pensée de Conachi et comprendre comment chez ce grand boïard un certain penchant pour la philosophie rationaliste se mêle à des tendances conservatrices. Des témoignages du temps nous montrent en lui un admirateur de Newton, dont il parle d'ailleurs dans son oeuvre. On va jusqu'à prêter au poète l'intention de construire à Iassy un observatoire astronomique et on affirme qu'un télescope de prix figurait dans sa succession. Le culte pour le grand savant anglais prouve l'intérêt qu'attachait le boïard moldave aux valeurs reconnues par les Lumières. Mais à cette époque, la vie intellectuelle de la capitale moldave était parcourue par un courant contraire, le courant monarchique, représenté par l'abbé Lhommé, si bien qu'en racourci la société de Iassy vivait dans une atmosphère spirituelle très voisine de celle qui avait précédé en France la Révolution. Ce fait permet de comprendre non seulement une oeuvre comme

BCU Cluj / Central University Library Cluj

celle de Conachi, mais encore d'embrasser dans son ensemble le mouvement littéraire des Principautés roumaines: malgré les liens qui le rattachent encore aux valeurs littéraires du passé, ce mouvement aboutit parfois aux formules du socialisme le plus avancé, le plus révolutionnaire.

Dans l'administration de son patrimoine, Conachi a manifesté les qualités qui avaient fait de lui un ingénieur et un juriste distingué. Son père, grand amateur de plaisirs et de luxe, était mort en laissant un patrimoine amoindri et des dettes criardes. Le poète se vit obligé de se retirer à la campagne et d'y mener une vie partagée entre le labeur, l'économie et les plaisirs champêtres. Il rétablit ainsi l'équilibre de ses finances ce qui lui permit de reprendre dans le monde la place qu'il avait dû abandonner et d'entrer dans l'arène politique où il ne tarda pas à occuper les dignités les plus enviées.

Dans sa jeunesse, Conachi éprouva comme les autres boïards de son temps, des élans sentimentaux aussi nombreux qu'éphémères. Mais sa vie prit une autre orientation du jour où il connut la femme de son ami Petrache Negri, Smaranda, pour laquelle il ressentit l'une des passions les plus durables qu'ait jamais connues la littérature roumaine. Cet amour qui inspira au poète quelques-uns de ses meilleurs vers, devait se heurter aux obstacles les plus variés non seulement du vivant du mari, dont l'existence se prolongea très tard, mais encore après sa mort, car la famille du poète s'opposait au mariage de ce dernier avec celle qu'il appelait dans ses vers Zulnia et qui avait le malheur d'avoir peu de biens mais beaucoup d'enfants. Un jour vint cependant où les dieux se laissèrent attendrir par cette longue fidélité: la soeur aînée du poète, celle en qui s'incarnait l'intransigeance de la famille, mourut et le mariage fut célébré en 1828. Mais ce bonheur si longtemps attendu est de courte durée: Zulnia s'éteint en 1831 et le grand boïard, ayant perdu ce qu'il avait de plus cher au monde, se laisse gagner par une misanthropie qu'aggrave encore, en 1834, la déception qu'il éprouva de se voir préférer un autre pour le trône de Moldavie. On voit que le poète s'achemine vers un état d'esprit très voisin de celui que dépeint plus tard Saint-Marc Girardin. L'amour avait occupé trop de place dans sa vie pour que son isolement ne fût pas troublé de

BCU Cluj / Central University Library Cluj

loin en loin par un entraînement passager. Mais c'est d'ailleurs que lui viennent ses grandes joies: jusqu'à son dernier jour, son existence est éclairée par les soins attentifs dont il a entouré les cinq enfants de Zulnia. Il était écrit cependant que le poète ne pourrait se réjouir des succès de ces derniers et surtout de ceux de Costache Negri: il mourut en effet au début de 1849.

90. L'oeuvre de Conachi n'a été publiée que très tard et jamais intégralement. Mais certaines de ses poésies avaient déjà circulé en manuscrit avant d'être imprimées. Tel est le cas du fameux poème intitulé *Zori de ziuă se revarsă* (L'aube se lève), auquel Héliade Radulescu prête des sources populaires. La première édition fut publiée à Iassy en 1856 par les soins de la fille du poète, Catinca Conachi-Vogoride, et de Nicolas Ionesco, sous le titre de *Poesii. Alcătuiri şi tălmăciri* (Poésies. Compositions et traductions). En 1887 parut sous le même titre une nouvelle édition due à Miron Pompiliu qui s'efforçait de grouper les matériaux publiés antérieurement, suivant un ordre chronologique. Elle est précédée d'un article de Vogoride-Conachi intitulé *Schiţe din viaţa şi familia Logofătului Konaki* (Bref aperçu de la vie et de la famille du Logothète Conachi) consacré aux aïeux de l'écrivain et à son orientation intellectuelle. Ces deux éditions sont très incomplètes: certaines „compositions" et maintes „traductions" ont été laissées de côté. Des fragments inédits ont été récemment publiés par Bogdan-Duică et par G. Botez.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

L'édition de 1887 renferme une partie de l'oeuvre en prose de Conachi: *Scrisoare către Ioan Sturza Voevod* (Lettre au prince Jean Sturdza); *Scrisoare către Mitropolitul Veniamin despre învăţăturile în Moldova* (Lettre au Métropolite Benjamin sur l'enseignement en Moldavie) datée de 1837; *Sfaturi către tinerii cununaţi pentru vieţuirea casnică* (Conseils à de jeunes mariés sur la vie conjugale) et *Noţiuni de hotărnicie* (Notions d'arpentage). Les *Conseils à de jeunes mariés* sont aussi remarquables par la sévérité morale dont ils sont empreints que par la compassion dans laquelle Conachi voit un des fondements de la famille: il convient non seulement d'éviter le luxe et la débauche dit-il, mais encore de se souvenir que „sous les haillons du pauvre c'est Dieu qui se cache". Les *Notions d'arpentage* ne présentent aujourd'hui

d'intérêt que par les richesses lexicales qu'elles renferment. C'est sur un tout autre plan que se place la lettre adressée à Jean Sandu Sturdza, au moment où celui-ci s'apprête à occuper le trône de Moldavie. Dans ses limites modestes, la lettre de Conachi est une sorte de catéchisme à l'usage du bon prince auquel il recommande, pour terminer, de dissiper chez son peuple les ténèbres de l'ignorance grâce au „soleil de la vérité" et au „vent du siècle". Ce „vent du siècle" s'était déjà fait sentir dans les Principautés et il continuait à souffler au sud du Danube où un peuple entier engageait toutes ses forces dans une lutte dont l'enjeu était sa liberté. Conachi n'était pas homme à s'aventurer imprudemment sur la voie glissante des réformes sociales, mais son esprit était ouvert à certaines des idées nouvelles.

Dans tous ces ouvrages, il fait preuve d'un esprit pratique et d'une claire vision des réalités qui se retrouvent dans l'importante lettre adressée à Benjamin Costache, à un moment où l'enseignement roumain traversait en Moldavie une passe critique. Le sempiternel problème de la langue dans laquelle les disciplines supérieures devaient être enseignées est remis en discussion. En 1836, Crassa et Repey, membres du comité académique, proposent le remplacement du roumain par le français. Ce projet se heurte à l'opposition des Roumains clairvoyants et détermine l'intervention du métropolite Benjamin, qui publie un questionnaire relatif à l'organisation de l'enseignement. La lettre mentionnée est la réponse de Conachi à ce questionnaire. L'écrivain y exprime sa conviction que la vie culturelle, politique et sociale du pays doit se baser sur des réalités locales et non sur des idées valables à tous les points cardinaux. Il estime que les sciences doivent être enseignées dans la langue nationale et l'un des motifs qu'il invoque est l'exemple donné par la Valachie où cette mesure est déjà en vigueur. Conachi exprime ici une des idées qui allaient servir de guide à la génération montante de l'époque: ce qu'il importait avant tout de préparer, c'était le fondement culturel de l'union des Principautés que l'on espérait proche. On aurait tort de croire, dit-il, que l'enseignement des sciences en roumain puisse constituer un danger pour le peuple en menaçant l'unité de sa langue: la langue savante ne se différenciera jamais assez pour qu'il s'établisse un abîme infran-

BCU Cluj / Central University Library Cluj

chissable entre la classe cultivée et le bas-peuple: „En France, en Autriche, et même dans un pays aussi proche du nôtre par la religion que la Russie, la langue que parlent le peuple et l'Eglise n'est pas celle que parlent Rousseau et René, Schiller et Goethe, Karamzin et tant d'autres". Si, chez ces peuples, l'enrichissement de la langue n'a pas accentué les différences entre les classes sociales, comment en serait-il autrement dans les Principautés roumaines? Loin de séparer, la culture rapproche. Certes, la littérature peut être enseignée dans une langue étrangère. Dans les écoles particulières où l'on paie assez cher pour avoir le droit de formuler des prétentions, la langue française pourrait être adoptée comme il est d'usage de le faire en Moldavie. Mais dans les écoles de l'Etat, la littérature ne saurait être enseignée que dans la langue d'un pays où la civilisation repose sur de solides fondements moraux. Et Conachi estime que l'allemand est la seule langue qui réponde à ce desiderat. Ce qui effrayait le boïard moldave quand il s'agissait du français, c'était ce „tourbillon d'idées" qui avait déjà valu à la France deux révolutions. La langue française se prête admirablement, de l'avis de Conachi, à l'expression des idées sociales que toutes les tendances conservatrices de son être ne cessent de répudier, en dépit des velléités de sympathie qu'a pu lui inspirer parfois la philosophie émancipée du XVIII-ème siècle. On est en droit de se demander quelle aurait été l'attitude de l'écrivain s'il avait pu savoir qu'à la date où il plaidait en faveur de l'allemand, pour les raisons que l'on sait, cette langue venait de s'enrichir de l'oeuvre philosophique de Hegel qui allait bientôt inspirer à Karl Marx cet étonnant „tourbillon" d'idées sociales qu'est *le Capital*. De nos jours, l'autre argument invoqué par Conachi en faveur de l'allemand qui lui semble la langue d'un peuple „calme et pacifique", n'aurait guère plus de poids; mais il est plus près de la vérité lorsqu'il affirme que cette langue nous est imposée à la fois par les relations commerciales qui nous unissent à l'Allemagne et par la richesse des productions littéraires anciennes et modernes de ce pays. Bien que d'éducation française, Conachi nie les Français; mais tout en les niant, il ne cesse d'avoir recours à eux pour satisfaire les besoins de son esprit. Son cas est analogue à celui d'Héliade Radulesco qui critique fréquemment les Français mais

BCU Cluj / Central University Library Cluj

qui, privé des richesses de la culture française, ne pourrait respirer un seul instant. Il y a chez Conachi une intuition aveugle des rapports qui existent entre les Grecs et les Français, une intuition qui lui fait renverser les termes du rapport et lui fait voir dans les Français les agents continuateurs du processus de corruption sociale initié par les Grecs. La langue française doit donc être écartée des écoles de l'Etat parce que „l'expérience nous a appris, hélas! le rôle que jouent la langue et le mariage dans la transmission des habitudes. Depuis quand date en Moldavie le règne de la flatterie et de l'intrigue, sinon du jour où l'on introduisit dans ce pays la langue et les filles du Phanar?" Malgré l'aversion que lui inspire l'immoralité propagée par les Grecs et par les Français, Conachi n'a jamais songé d'ailleurs à élever entre ces peuples et lui d'infranchissables barrières, pas plus dans le domaine de la culture que dans celui des liens familiaux: sa fille est devenue la femme du Grec Vogoride, le fils du Bey de Samos. Quant à sa petite-fille, elle devait épouser un Français.

Les opinions qu'il exprime sur les problèmes de langue sont en général empreintes de bon sens. Le roumain, „taillé sur le patron de sa mère, la langue latine", est capable d'exprimer à sa manière les mêmes idées que celle-ci. Mais nous ne devons pas nous contenter des matériaux qu'il nous offre et éviter à tout prix les néologismes admis par les autres peuples européens. Si ces derniers n'ont pas craint d'emprunter aux anciens Grecs des mots comme *géographie* ou *géométrie*, serions-nous sages de préférer des termes comme *pământo-scriere* (description de la terre) ou *pământo-măsură* (mesure de la terre)? Le développement d'une langue est en relation avec les conquêtes progressives de l'esprit humain. La langue n'est en effet autre chose que „l'expression des idées de l'esprit. Aussi, plus le domaine qu'embrasse la pensée s'étend, plus la langue s'enrichit. S'il en était autrement, l'homme aurait beau penser, il ne parviendrait pas à exprimer sa pensée". Ce processus doit s'accomplir de telle sorte que la langue roumaine ne se différencie pas d'une province à l'autre. Pour qu'une langue littéraire puisse être organisée sur la base des parlers existants, le besoin se fait sentir d'une société de lettrés, maniant avec aisance la langue moldave, et dont la mission serait de fixer la langue et la grammaire roumaines

BCU Cluj / Central University Library Cluj

d'une part et de l'autre de fixer des directives dans le domaine culturel. Une commission analogue devrait être créée en Valachie et les deux sociétés se réuniraient de temps en temps pour examiner en commun les résultats de leurs travaux. Ces résultats serviraient de base à l'élaboration de la langue littéraire commune à tous les Roumains. Conachi exprime ici une idée voisine de celle qui devait aboutir en 1836 à la fondation de la société académique de Bucarest. Les séances communes des sociétés projetées auraient préparé le terrain à l'union culturelle des Principautés, ouvrant ainsi les voies à l'union définitive.

Conachi n'ose pas énoncer les principes qui devaient présider à l'activité de ces académies: c'est l'affaire d'un comité, déclare-t-il. Mais il formule certaines observations qui méritent d'être signalées. Il estime que le néologisme ne doit pas tuer le mot ancien, quelle que soit l'origine de celui-ci: c'est ainsi qu'on dira *războiu* et non *bătălie* (guerre); *furtună* et non *tempetă* (tempête); *cerc* et non *ţirculus* (cercle). De plus les néologimes ne doivent pas être employés sous leur forme originelle, mais adaptés, „moldavisés". On dira donc *Dimosten* et non *Dimostenis; paradosesc* et non *paradidomen; ochiupaţie* et non *ochiupation*. Les mots nouveaux créés à l'aide de matériaux anciens seront de préférence des onomatopées: le son devra suggérer l'idée comme dans le mot *vâjâeşte* qui imite le mugissement du vent, *duduеşte*, qui imite le grondement du tonnerre, *ţâlţâeşte* (ondoyer). Dans la création des termes nouveaux, il faudra enfin tenir compte de la longueur du vocable, un mot court étant un précieux instrument pour les versificateurs.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Les exemples qui viennent d'être énumérés montrent que le choix de Conachi n'a pas toujours été ratifié par l'évolution ultérieure de la langue roumaine. Mais les principes sur lesquels il se basait demeurent en grande partie valables et il est intéressant de constater que dans un domaine où d'autres ne cherchaient que les titres de noblesse de la race, c'est le critère esthétique que retient et met en valeur le boïard moldave.

Cette lettre exprime la révolte de son auteur non seulement contre la société roumaine du temps qui suit des chemins étrangers à ceux de la morale, mais encore contre la culture roumaine qui, elle aussi, a dévié de la voie qui lui avait été tracée. Les Rou-

mains se sont laissés éblouir par le soleil de la civilisation. Au lieu d'assimiler progressivement cette dernière, en tenant compte des réalités locales, ils ont voulu l'absorber tout d'un coup et sont parvenus de la sorte à semer la confusion dans des idées, jusqu'alors claires et ordonnées. Il invoque à l'appui de ses dires l'exemple des pays occidentaux où une longue expérience a permis d'apprécier à leur juste valeur les occupations qui assurent le bien-être de chacun: agriculture et commerce, au progrès desquels s'efforcent de contribuer tous les esprits en écartant les abstractions de la métaphysique, et les vains discours sans effets pratiques. La lettre de Conachi reflète, on le voit, dans ses grandes lignes, la conception d'un conservateur éclairé, partisan du progrès qu'il veut fonder sur la connaissance approfondie des réalités locales. Cette attitude devait être adoptée plus tard, à un autre diapason intellectuel, par Titu Maiorescu et par le „junimisme", qui comptent donc parmi leurs ascendants spirituels le poète moldave.

91. Conachi a été caractérisé — par lui-même et par d'autres — comme une „âme sensible". Dans son introduction au roman de Mme Cottin, *Mathilde*, qu'il avait traduit en roumain, le poète avoue qu'en dehors de la force morale dont font preuve certains personnages, ce qu'il apprécie surtout chez la sentimentale romancière française, c'est le „frémissement" intérieur qui fait de Mathilde une des héroïnes littéraires les plus sensibles. D'ailleurs Malek-Adhel, son partenaire sur l'échiquier sentimental, ne le lui cède en rien à ce propos. Par la place que tient le sentiment dans ses pages, ce roman n'est pas seulement le récit agité des amours de Mathilde et de Malek-Adhel, mais encore celui de la passion qui unit Conachi à Smaranda Negri: un motif de plus à la piété qu'inspirait ce livre au boïard moldave.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Les débuts poétiques de Conachi avaient d'ailleurs eu lieu sous un climat bien différent, celui de la satire: ce qui le frappait alors chez les femmes, c'était le nombre et l'éclat des artifices qui leur servent d'armes dans l'éternelle poursuite du mâle:

Il faut les voir dans leurs plus beaux atours
Se rendre à la promenade comme à un combat,
Sanglées dans des corsets pour paraître plus minces.

C'est à qui sera la plus ravissante,
La plus provocante, la plus élégante, la plus fardée.
Les unes se tiennent raides comme des statues,
Les autres font mille singeries,
Riant sous cape ou à gorge déployée, parlant haut pour [se faire remarquer

Le sel de la satire accommode même l'oeuvre dramatique de Conachi. Les deux pièces qu'il nous a laissées sont, à dire vrai, des satires dialoguées plutôt que des comédies. La plus longue, *Judecata femeilor* (Le tribunal des femmes), date de 1806 et a été jouée au théâtre de marionnettes de Iassy. La grande liberté de l'expression ne permet pas d'étudier de près le parler truculent des personnages. Mais on peut choisir des passages isolés prouvant que l'auteur disposait de flèches pour toutes les faiblesses de ses contemporaines. Il raille en même temps la vogue excessive des romans français et de l'idylle champêtre. L'autre pièce, *Comedia Banului Constantin Canta ce-i zic Căbujan şi Cavaler Cucoş* (La Comédie du Ban Constantin Canta également connu sous les noms de Cabujan et de Chevalier Cucoş), écrite en collaboration avec D. Beldiman et N. Dimachi, est un essai plus facile encore. En dehors du chevalier qui se nomme également Vreme Rea (Mauvais temps), il y a deux personnages: Jompa, qui cumule les fonctions de cocher et de majordome du chevalier et l'épicier State, son ami. Lointain reflet de l'Avare de Molière, le Ban Constantin Canta n'a, lui aussi, qu'une seule passion: l'épargne. Il est persuadé entre autres, que les chevaux n'ont pas besoin pour vivre de nourriture, mais seulement de grand air et d'une bonne étrille. Et il explique:

Je le sais par expérience
Car, j'ai beau avoir l'estomac plein,
Tout va de travers
Si je ne me suis peigné avec soin.

Et, pareil à son collègue de la comédie de Molière, Jompa, à la fois cocher et intendant, ne peut s'empêcher de faire certaines réflexions à l'adresse de son maître:

En vérité, vous avez raison,
Vous êtes semblable, en tout, aux chevaux.

Sous des dehors légers, les essais dramatiques de Conachi expriment, eux aussi, les préoccupations critiques que nous avons signalées en esquissant la biographie de l'écrivain. Il convient en outre de souligner dès l'abord la note satirique qui les caractérise car on ne saurait comprendre autrement l'ironie dont se nuancent parfois les vers où le poète exprime ses faiblesses amoureuses.

Malgré ces incursions dans des domaines divers, la gamme des sentiments qui alimentent la poésie de Conachi est en quelque sorte limitée et c'est l'amour qui y tient la place prépondérante. L'élégie n'était pas faite pour cet esprit habitué à la critique. L'ode ne réussit d'ailleurs pas davantage à faire vibrer les cordes de sa lyre. La longue composition où il chante les bienfaits du voïvode Alexandre Moruzi énumère avec une précision toute administrative les exploits du prince. Le poète ne dédaigne pas d'avoir recours aux procédés les plus anciens et nous sommes accueillis dès le premier vers par une personnification de la Mémoire qui prédit au héros une éternelle renommée. Cette oeuvre qui date de 1802 est considérée avec raison comme la première poésie écrite par Conachi et l'un des premiers éloges libres de la littérature roumaine. Jusqu'alors, ce genre n'avait guère produit que des dédicaces en vers aux armes du pays, composées suivant un patron rigide.

Les admirations littéraires de Conachi s'adressent surtout aux littératures française et néo-grecque. Mais s'il apprécie un Rizos, un Soutzos ou un Christopoulos, il n'aime pas les Grecs eux-mêmes et il nous l'a fait savoir en vers comme en prose. Répondant à une lettre sur „La fourberie naturelle aux Grecs en politique", le poète s'élève contre ceux-ci dans une des rares poésies où il ait abordé les problèmes sociaux. Il y expose avec autant d'énergie que de conviction ses idées sur le système politique et nous voyons se soulever un coin du voile qui recouvre l'âme de celui qui fut à la fois un poète et un paysan.

Mais tout cela est bien peu de choses en regard des vers que Conachi a consacrés à l'amour. Aucun autre poète roumain n'a

cultivé ce genre avec plus de constance, aucun ne donne davantage le sentiment que la poésie est une question strictement personnelle, si personnelle même que le critique a quelque scrupule à s'en approcher. Pour Conachi, il s'agissait là d'un simple jeu, à moins que ce ne fût une arme délicate aux buts nettement définis. Cette partie de son oeuvre, qui rejoint par certains côtés Christopoulos, est étroitement reliée à la poésie anacréontique du XVIII-ème siècle français. Dans les manuscrits du poète, la place d'honneur est occupée par Voltaire qui l'attire non seulement par les grands genres, par la tragédie et l'épopée, mais encore par certains genres mineurs qui répondaient admirablement à ses exigences spirituelles. Dans cet ordre d'idées d'ailleurs, Conachi doit être rapproché des anacréontiques les plus fameux de l'époque, et surtout de Dorat et de Parny. A l'encontre de son contemporain Christopoulos qui rend un culte égal à Eros et à Bacchus, la poète moldave exploite exclusivement la note érotique du genre. Aussi sa poésie est-elle l'expression la plus caractéristique d'un certain courant littéraire qui devait se prolonger très tard sous des formes de plus en plus anémiques. Par là, le poète reste étroitement rattaché à l'époque de sa formation intellectuelle; bien qu'il ait assisté à la naissance et à l'épanouissement du romantisme, bien qu'il ait vécu, avec quelques-uns de ses amis les plus chers, certains des moments où le romantisme roumain atteignit ses cimes, il n'en appartient pas moins à l'époque antérieure à la Révolution française. Si ce n'étaient la barbe et le bonnet fourré, on pourrait le prendre pour un seigneur de la cour de Louis XV dont l'âme est troublée par les grands problèmes de l'époque et par les timides frissons de sentiments indéfinis, mais dont l'esprit est avant tout préoccupé de tourner un compliment galant à toutes celles dont les grâces parvenaient à charmer ses regards avides. D'aucuns, désireux de le diminuer par cette comparaison, l'ont rapproché de Pétrarque, mais ce rapprochement suppose une confusion totale des plans poétiques: l'atmosphère de la poésie pétrarquiste est trop pure pour que le poète moldave y puisse respirer. La vie sentimentale de Conachi ne suit pas, en effet, une direction unique. Ce n'est pas d'une femme qu'il est amoureux, mais de la femme. Il ne s'est jamais montré bien sévère sur le choix des procédés poétiques et nous le

BCU Cluj / Central University Library Cluj

voyons même parfois cultiver l'acrostiche: une Luxandra, une Elenca, une Casuca, une Maria, une Anica, deux Marioara et trois Cassandres et demie fleurissent les vers d'un seul poème. Il est vrai que ce dernier est intitulé *Nume* (Noms) et représente dans son oeuvre poétique une sorte de bilan de ses prouesses amoureuses. Un autre procédé auquel le poète a plus d'une fois recours, et qui ne nous touche pas davantage est l'inversion des lettres d'un nom. Conachi devient de la sorte Ikanok, vocable auquel l'époque semble avoir prêté des qualités toutes particulières de séduction. Ce penchant à la galanterie suppose un certain raffinement de sentiments dont Conachi se motre parfois capable. A d'autres moments au contraire, l'Oriental sensuel aux autours exotiques et aux appétits primitifs, fait irruption dans ce royaume de la délicatesse. Et ses vers qui se contentent parfois de suggérer avec une malice spirituelle ce que la décence ne permet pas de dire, préfèrent à d'autres moments l'expression sans voiles et le terme direct: le verbe est cru, le substantif ne l'est pas moins et une puissante sève aphrodisiaque anime l'oeuvre (*Aleargă, suflete, aleargă* — Cours mon esprit, cours —; *Aseară de-un veac trecut* — Hier soir, il y a un siècle).

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Mais lorsqu'il n'excède pas les limites des convenances, un autre danger menace son oeuvre. C'est la préciosité. Rares sont les moments où Conachi parvenant à garder l'équilibre entre le sensualisme exagéré et la préciosité, nous a donné des vers gracieux parmi lesquels on peut citer *Darul umbreluței* (L'ombrelle offerte), aimable badinage où le poète parvient à éviter la prolixité qui lui est habituelle:

Umbreluță norocită,
La seama că ești menită
Să umbrești un obrăjel
Plin de nuri și frumușel.
Cată să mi-l păzești tare
Și de vânturi și de soare;
Și când alți ochi i-or căta
Să te pui drept fața sa:
Că tu, umbreluță, știi
Că îl tem și de stihii.

(Ombrelle fortunée, Tu es, sache-le, destinée, A protéger un visage Plein de charme et de beauté. Garde-le bien Du vent et du soleil. Et

cache-le jalousement Aux regards qui le chercheront. Car, sache bien petite ombrelle, Que je crains pour lui jusqu'aux éléments.)

Maniérée et conventionnelle, la poésie de Conachi nous présente le plus souvent tout le cortège des personnages inséparables du genre. Aphrodite et Eros occupent la première place dans ce monde de fantoches dont le poète fait le plus souvent des symboles. Dans le poème intitulé *Iubitul şi Urîtul* (L'Aimé et l'Insupportable) Aglaia aperçoit à ses côtés l'Amour cueillant des fleurs:

Tînăra se spăimîntară de atîta haz cu nuri
Ce văzură făr' de veste într'a lui căutături;
Îl priveşte, îl numeşte, şi se'nşală a-i zîmbi:
El păşeşte cu sieală, dar fără a zăbovi,
Şi îndată se închină la doi ochi strălucitori,
Încît uită şi pricina şi cununa cea de flori.
. . . . . .
Uneori, găsind pricină că i-i părul încurcat
De zefirii ce pe-acolo năvălea la desmerdat,
Găsea chip şi punea mîna încetişor dar deplin
Pe grumazii ce albeaţa nu-i deosebea de crin;
Alteori, pentru un flutur ce zicea că muşcă rău,
De pe piept rădica fluda şi privea mormîntul său.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

(La jeune fille reste interdite Quand elle voit surgir cet être paré de tant de charmes. Elle le regarde, le nomme, lui sourit malgré elle. Il s'avance timidement mais sans tarder Et tel est l'éclat des yeux devant lesquels il s'incline Qu'il oublie l'objet de sa venue et sa couronne de fleurs... Parfois, accusant les caresses du zéphyr D'avoir emmêlé ses cheveux, Il frôle de sa main le cou d'une blancheur de lis; Ou bien, redoutant pour elle la morsure d'un papillon, Il soulève le voile qui cache son sein et contemple son tombeau),

— son „tombeau", parce que Conachi ne s'imaginait pas qu'il pût voir sans mourir, ou du moins sans s'évanouir ce que cachait le voile. Il s'est souvent défini dans ses vers comme une „âme sensible". Mais c'est une „âme sensible" qui perd connaissance chaque fois que le „voile" s'écarte et surtout chaque fois qu'il se refuse à être écarté. Le lyrisme de Conachi ignore le vague préromantique, la nostalgie de l'inconnaissable, le dégoût des limites imposées à la nature humaine, l'aspiration vers l'infini et l'indéfini. Les désirs qu'il éprouve ne sont pas d'ordre sentimental, mais

sensoriel. Celles qu'il aime appartiennent à ce bas-monde et Conachi évolue entre elles avec la sûreté d'un grand stratège de l'amour. Il voue un culte particulier aux yeux et les a chantés pendant toute sa carrière: depuis les yeux bruns ou noirs qu'il adora dans sa jeunesse, jusqu'aux yeux verts qui inspirèrent au vieillard de soixante-dix ans les juvéniles ardeurs d'Ikanok, ils constituent dans l'oeuvre du poète une guirlande polychrome. Conachi se livre parfois à une sorte d'exercices de topographie sentimentale où le terrain soumis à ses opérations est le corps de l'aimée qu'il couvre de baisers sans fin (*Luna plină* — Pleine lune):

Sărutat pe-un piept ca crinul,
Pe un sân cu flori sădit,
Pe-o gurită ca rubinul
Ce sufletul mi-a răpit.

(Des baisers sur un sein d'une blancheur de lis — et parsemé de fleurs, — Sur des lèvres rouges comme le rubis Qui ont ravi mon coeur).

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Cette sensualité imprègne toute son oeuvre. La seule grande passion qu'il ait éprouvée est celle que sut lui inspirer Zulnia. Les débuts de cet amour datent de 1812. C'est du moins la conclusion à laquelle on arrive si l'on confronte les témoignages involontaires que renferme son oeuvre. Cet amour lui a inspiré ses meilleurs vers, sans parvenir toutefois à le corriger de sa préciosité. Il continue à s'évanouir, allant même jusqu'aux „incessantes pâmoisons" que l'époque considérait comme un hommage multiplié. Mais il est permis de se demander si le malicieux boïard ne s'est pas moqué parfois de la mode à laquelle il sacrifiait avec une telle ardeur, car ses évanouissements paraissent souvent lucides et soigneusement calculés: il se pâme de douleur parce que Zulnia tarde à passer „de l'amitié à l'amour"; mais bien qu'évanoui, il n'en observe pas moins, — c'est lui qui l'avoue — le désespoir de l'aimée jusqu'au moment où „brisée de chagrin", elle s'abat, à son tour, sans connaissance sur lui. Et les évanouissements se succèdent ainsi sans arrêt. Cette oeuvre — qui n'est autre que la fameuse poésie intitulée *Amorul din prietesug* (L'amour est né de l'amité) — montre que ces faiblesses

faisaient partie d'une stratégie amoureuse minutieusement réglée: en perdant connaissance, le poète

Au căzut, dar şi căderea i-au fost semn de închinare,
Căci s'au prilejit cu gura sărutând a ei picioare.

(est tombé, mais sa chute même était un hommage car ses lèvres ont pu caresser les pieds de sa bien-aimée.)

Les poésies de Conachi pourraient fournir le point de départ d'une physiologie de l'amour. Pour qu'il puisse naître, une condition primordiale est nécessaire: c'est la grâce ou comme l'appelle Conachi *nurul*, le charme. Mais qu'est-ce que le charme? Elève de ce XVIII-ème siècle qui aimait poétiser les abstractions, Conachi disserte souvent dans son oeuvre sur cette question: Le charme est insaisissable par l'intelligence, il se soustrait à toute définition et son essence ne peut être communiquée que par suggestion — méthode étrangère, s'il en fût, au tempérament du poète. A côté du charme, attribut féminin par excellence, il y a le *haz*, dont le sens est encore plus vague. On peut dire, en quelque sorte, que le charme désigne la grâce physique, alors que le „haz" représente la grâce spirituelle. L'amour subit une évolution au cours de laquelle il revêt de très bonne heure une forme charnelle. Il est entouré d'une nombreuse cour qui n'eût pas déparé la célèbre Carte du Tendre de M-lle de Scudéry. On y voit évoluer „le Doute", „le Soupçon", „la Calomnie", et „l'Infidélité", présentés dans cet ordre afin de souligner l'évolution et l'inéluctable fin de l'Amour (*Visul amoriului*, Le Rêve de l'Amour). Le jour où tout sera fini et où le poète sera devenu un „squelette appuyé sur des béquilles" (*Amor, la a ta putere*, Amour, à ta puissance...) il viendra rendre à l'Amour les armes que lui avait confiées le dieu et qui sont brisées (*1847, Iunie*, Juin 1847):

Amor, la al tău jărtfelnic iarăşi viu să mă închin,
Dar nu cu cântări de slavă, ci cu lacrimi şi suspin!
Să-mi iau acum ziua bună dela înalt schiptrul tău,
Ca o slugă cu credinţă ce şi-au plinit hacul său.
Armele ce îmi dedeseşi pentru proslăvirea ta,
Atuncea când Afrodita m'au luat în seama sa,
Ţăndărite de războaie ţi le-aduc...

(Amour, je me prosterne à nouveau devant tes autels Mais les hymnes de louanges ont fait place aux larmes et aux soupirs! Comme un esclave fidèle dont la tâche est remplie, Je me prosterne une dernière fois devant ton sceptre majestueux. Je te rapporte brisées par les combats, Les armes que tu m'avais confiées pour que je puisse te servir Le jour où Aphrodite étendit son empire sur moi . . .)

Bien que parcourue, elle aussi, par les frissons d'une rhétorique débordante, la *Scrisoarea către Zulnia* (Lettre à Zulnia) a plus de naturel et présente l'explosion d'une passion violente. Le „Doute" transperce parfois de ses flèches le coeur de l'écrivain et ce sentiment communique à son vers une énergie passionnée (*Jaloba mea*, Ma plainte). Et si la douleur qu'il ressentit à la mort de son père fut des plus vives, celle qu'il éprouve à la mort de sa bien-aimée donne à ses vers un timbre grave et doux (*Pe năsălie*, Sur le catafalque) où résonne à un moment donné la molle douceur des chants funèbres des paysans (*De-acum plânge şi suspină*, Désormais pleure et soupire). Dans tout ce chapitre, Conachi nous apparaît vraiment comme une âme sensible. Son oeuvre exprime d'ailleurs le regret provoqué par la conscience de l'écoulement du temps, de la vanité des choses de ce monde, mais la conclusion naturelle qui se dégage pour lui de cette fuite, c'est qu'il faut jouir de la vie, du moment présent, — c'est le „carpe diem" d'Horace (*Suflet, inimă, simţire*, Ame, coeur, sentiment).

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Les procédés les plus habituels lui permettent souvent d'atteindre des effets artistiques: c'est parfois l'emploi d'un refrain (*Cu prietena 'mpreună*, Avec mon amie), parfois une suite d'oppositions (*Cine-i amoriu*, Qu'est-ce que l'Amour?). Des jeux de lumière variés baignent les tableaux plus vastes. Pour le poète, le bonheur parfait se situe dans un Eden d'un caractère assez particulier, d'où ne saurait être absent un canapé confortable et où viennent s'associer aux dieux grecs — à l'Amour entre autres qui apparaît ici sous deux incarnations — des houris mahométanes. L'ensemble se teinte de nuances arcadiennes:

Doi saltămi pe dinlăuntru, cu candèlele de flori,
Inşira, printr'a lor frunză, zefirii măgulitori;
De o parte canapeaua unde-Amoriul odihnea,
Invălit în trandafirii ce zânele curăţea,

Şi într'alta Afrodita în braţe cu Cupidon,
Cu piepturile lipite petrecea în dulce somn.
Un pârâu de apă vie ca un şerpe în cujbări
Se 'nvârtea pe sub copacii ce răsuna de cântări;
La umbră sta o mulţime de fete cu sânul gol,
Cu părul în lenevire pe grumazii lor răscol.

(Deux accacias aux cierges fleuris Tressent entre leurs feuilles les caresses du zéphyr. Dans un coin, sur un canapé repose l'Amour Couvert des roses qu'effeuillent sur lui les fées; Sur une autre couche, Aphrodite et Cupidon dorment enlacés. Une eau vive serpente Entre les arbres qui résonnent de chants Et à l'ombre desquels reposent des jeunes filles Dont les cheveux défaits glissent paresseusement Sur la gorge nue.)

L'oeuvre de traducteur de Conachi présente le même aspect composite. Ses traductions ont d'abord été mentionnées par Pastiesco dans un article de 1830. A cette date, le poète avait traduit des romans, *Bélisaire* et *Mathilde*, un conte, *Alcibiade*, la *Tragédie d'Arcas* et des fragments d'Ovide. Certains de ces derniers ont été publiés dans le volume *Alcătuiri şi Tălmăciri*, dont le chapitre consacré aux traductions est resté le même dans les deux éditions. Ces fragments sont: *Iulia către Ovidie* (Julie à Ovide), *Către Leandru ce nu venea* (A Léandre qui ne venait pas) et *Cruzii Elini cu jărtfă* (Le sacrifice des cruels Hellènes). En dehors des traductions d'Ovide, le volume comprenait encore deux poèmes de Pope: *Eloiza către Abeliard* (Héloïse à Abélard) et *Cercare de voroavă asupra omului* (Essai de dissertation sur l'homme). De ses traductions en prose, la seule qui ait été publiée est *Mathilde* qui paraît à Iassy en 1844. Mais on ne saurait se faire une idée exacte de son activité dans ce domaine si l'on ne mentionnait également certaines traductions restées manuscrites. Voltaire y figure en bonne place avec des vers isolés et certains fragments des tragédies *Zaïre* et *Alzire* ainsi que de la *Henriade*. Ses manuscrits contiennent également plusieurs traductions d'Ovide: *Narches amurezatul de sănişi, adică iubirea de sine piste măsură* (Narcisse amoureux de lui-même), *Polixeni fiica Ecurii* (Polyxène fille d'Hécube), *Jărtfirea Polixeni* (Le sacrifice de Polyxène) et *Seix către Alcinoi* (Seix à Alcinous). On y trouve en outre deux autres fragments du roman d'amour d'Héloïse et

BCU Cluj / Central University Library Cluj

d'Abélard, *Abelard către Eloiza* (Abélard à Héloïse) et *Tânguirea Eloizei* (Lamentations d'Héloïse), de même qu'une élégie intitulée *Ruxăndrița*.

La première observation qui s'impose au sujet de Conachi traducteur, c'est qu'il choisit en général des oeuvres françaises et lorsque les écrivains qui l'attirent n'appartiennent pas à cette littérature, ce sont des versions françaises de leurs oeuvres qu'il utilise. C'est le cas pour Ovide dont il met surtout à contribution les *Métamorphoses* et les *Héroïdes*, les premières dans la traduction de Saint-Ange et les secondes dans celle de Dorat. Il en est de même pour Pope: *Cercare de voroavă asupra omului* reproduit l'*Essay on Man* par l'entremise de la version de du Resnel publiée d'abord en 1737 et plusieurs fois rééditée; pour *Eloiza către Abeliard*, il utilise la traduction de Colardeau.

Il convient de remarquer d'autre part que les traductions de Conachi nous le montrent influencé par la sentimentalité préromantique, bien naturelle chez un écrivain qui invoque à l'appui de ses dires l'autorité de Rousseau ou de Chateaubriand. Ce qui l'attire dans l'*Héloïse* de Pope, c'est naturellement la passion qui déborde de chaque vers. C'est également l'ardeur de la passion — et la lutte qu'elle doit soutenir dans le coeur de l'héroïne — qui avait attiré sur *Mathilde* l'attention de Conachi comme d'ailleurs celle d'autres écrivains roumains du XIX-ème siècle. Mais Pope est également présent dans l'oeuvre du poète moldave par son poème philosophique *Essay on Man* où se reflète la mentalité du siècle des Lumières. A côté de lui, nous rencontrons Voltaire dont Conachi apprécie surtout la *Henriade*, cette glorification du prince éclairé et tolérant. Les traductions qu'il fait de Marmontel révèlent des préoccupations analogues. *Alcibiade* est l'histoire d'un jeune homme auquel l'amour n'a valu que déceptions et qui cherche un refuge dans la philosophie; quant à *Bélisaire*, c'est, on ne l'ignore pas, un livre dont chaque page trahit l'influence des idées du XVIII-ème siècle.

La langue du poète moldave n'est pas sans mérite: langue populaire par le fond, mais langue stylisée, tombant parfois dans les préciosités salonnardes, ce qui ne l'empêche d'ailleurs pas d'employer des formes régionales, des termes au parfum archaïque comme le pluriel *mânule* (mains) que l'on rencontre

Biblioteca Centrală Universitară / Central University Library Cluj

fréquemment dans ses vers. Et si le charme qui s'en dégage est souvent désuet, l'emploi juste et audacieux du néologisme lui donne parfois un air d'actualité et une rapidité surprenante.

Le poète ne s'est pas seulement préoccupé du problème de la langue mais encore de celui du vers. Ses observations à ce sujet ont été réunies dans un traité de versification qui n'a jamais été publié jusqu'à ce jour. *Meşteşugul stihurilor româneşti* (L'art du vers en roumain).

Cette variété d'aspects fait de Conachi l'écrivain le plus caractéristique de la période qui, dans la littérature roumaine, précède le romantisme. Budai-Deleanu, artiste d'une tout autre valeur, reste un isolé dont l'oeuvre ne devait être connue que très tard par ses compatriotes. Le chantre de tant de Cassandres et de Luxandres ne s'est pas borné à officier la liturgie galante des amours terrestres comme le lui avait enseigné la poésie anacréontique du XVIII-ème siècle français; à certains moments, son oeuvre est animée de frissons préromantiques et exprime des idées débattues par les écrivains des Lumières. Lumières, postclassicisme, préromantisme, cette oeuvre a transmis au XIX-ème siècle roumain le reflet fidèle des grands courants de la littérature française du siècle précédent.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

92. Autour de Conachi se sont épanouies d'autres oeuvres analogues à la sienne. Nous avons déjà mentionné l'activité d'Alecò Beldiman, auteur de nombreuses traductions d'oeuvres françaises et d'une chronique versifiée à propos de laquelle on a pu mentionner une vague influence de la *Henriade*, mais où le poète disparaît derrière le chroniqueur. Dans ses poésies restées manuscrites, Beldiman se montre préoccupé de problèmes moraux et vaguement philosophiques relatifs à l'univers et à l'homme.

Il ne nous reste que peu de choses de l'oeuvre de Nicolas Dimachi (1778—1837), collaborateur de Conachi dans les oeuvres dramatiques de ce dernier et son émule en matière de versification. Il eut son heure de popularité en 1830 lorsque *Albina Românească* (L'Abeille roumaine) publia sous son nom la poésie *Oda către Dumnezeu* (Ode à Dieu). Ce poème était la traduction de la fameuse ode du poète russe Derjavine et, comme on ne tarda

pas à le savoir, son véritable traducteur était le poète bessarabien Costache Stamiati. Dimachi partageait sur la vie et l'amour les idées que Conachi professait dans sa jeunesse, mais il ne tomba jamais dans la misanthropie qui gagna peu à peu l'inconsolable époux de Zulnia.

Il ne nous reste de son oeuvre que des fragments isolés, dont le plus connu est *Piima lui Niculai Dimachi asupra vistieresei Anica Roset* (Le poème de Nicolas Dimachi sur Anica Rosetti, femme du grand Trésorier), qui a circulé sous un titre suggéré par le contenu du poème: *Corabia pe valuri* (Le navire au gré des flots). Elle exprime en vers d'une fluidité relative une philosophie sans profondeur, accessible aux esprits légers. Ces préoccupations philosophiques, si élémentaires qu'elles soient ne sont d'ailleurs pas familières à Dimachi. Son thème de prédilection est l'amour qui se présente dans ses vers sous les mêmes traits que dans l'oeuvre des autres poètes roumains du temps; il se garde cependant de tomber, comme eux dans les désespoirs excessifs. Il ne craint pas d'apostropher un coeur „qui s'était donné jusqu'à la mort" et qui „oublie en une heure serments et promesses". Conachi lui a enseigné le pouvoir magnétique des yeux aimés qui sèment la mort et la vie; il lui a également appris l'art de tourner en un galant acrostiche les souffrances que lui inflige quelque cruelle Luxandra, ou d'exprimer sous forme de dialogue une théorie de l'amour. Sentiment banal, vers plats, clichés, — la poésie de Dimachi glisse sur la pente du conventionnel, si apprecié à l'époque, qu'il s'agisse d'une oeuvre élaborée à loisir ou d'une improvisation faite „sur commande". La note satirique n'en est pas absente, mais elle revêt parfois une expression si triviale qu'elle ne saurait être discutée. L'écrivain se montre d'ailleurs bon connaisseur de la psychologie féminine, qu'il peint dans des vers qui ne peuvent êtres goûtés qu'en roumain:

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Ia vezi, zău, ce minunat
Fustanlăc mi-am cumpărat

(Vois donc quelle merveilleuse jupe je me suis achetée).

dit l'une des femmes qui discutent dans *O adunare a trii cucoane* (Réunion de trois dames de qualité), et que rappellera plus tard

une héroïne de Faca exclusivement préoccupée d'atours et de marchandes à la toilette. Mais tandis que Faca fondait la plupart de ses effets sur l'abondance des mots français employés à tort et à travers, Dimachi, lui, les habille „alla turca".

93. C'est par sa poésie érotique et satirique que Dimachi est un émule de Conachi. C'est le culte commun qu'ils eurent pour Voltaire qui rapproche Daniel Scavinschi de l'auteur des *Alcătuiri și Tălmăciri*. Scavinschi était Bukovinien d'origine et comme sa province natale devenue autrichienne avait été rattachée du point de vue administratif et juridique à la Galicie, il passe quelque temps à Lwow où il s'initie aux secrets de la pharmacie. Il suit également à Iassy le cours destiné par Assaky aux futurs ingénieurs, cours qui prit fin en 1818. Après la révolution de 1821, il est amené en Moldavie par un des boïards moldaves qui voyageaient en Galicie. A Iassy où il gagne sa vie en donnant des leçons d'allemand, son caractère lui rend l'existence particulièrement difficile. Pour avoir expérimenté sur lui les recettes apprises lorsqu'il était pharmacien, l'écrivain meurt d'une intoxication par le mercure à l'âge de trente-deux ans.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

La partie la plus solide de son oeuvre est constituée par les traductions. Ses contemporains ne furent pas satisfaits de la façon dont il traduisit le *Brutus* de Voltaire. Suivant Negruzzi, Scavinschi s'était cru obligé de „singer" les auteurs à la mode et „pour ne pas être traité d'innovateur dangereux en matière de langue, il dut mettre dans la bouche des républicains de la Rome ancienne le parler qui avait cours en 1824 dans les salons de Iassy". Cette traduction ne fut jamais imprimée. En revanche celle de la comédie *Démocrite* de Regnard parut à Iassy en 1840. Par la fidélité avec laquelle est rendu l'original, *Démocrite* se range parmi les meilleures traductions de l'époque qu'il dépasse souvent par l'aisance de la forme et par sa verdeur toute populaire. L'oeuvre originale de Scavinschi comporte des poèmes de circonstance dont un seul, le journal versifié d'un voyage à Borsec, a été publié. Dans ce voyage, le poète faisait partie de la nombreuse suite du hatman Palade. Bien que ce récit prosaïque et farci d'inutilités soit parfois fastidieux, certains passages plaisent par leur naïveté et le vers a parfois du relief. Le poète sait

manier l'ironie légère: après avoir célébré le courage avec lequel l'„aga" Costache mène ses chevaux, il nous montre les mérites des Roumains, et leurs faiblesses:

Cum că sânt eroi Românii nimeni nu tăgăduește,
Dar vr'un Titus sau Mecena din ei tot nu se ivește.

(Personne ne conteste que les Roumains soient des héros, — Mais ils n'ont encore donné ni un Titus, ni un Mécène).

Chargées de rhétorique et de mythologie, les autres poésies de Scavinschi n'ont pas semblé dignes à Negruzzi — auxquels furent confiés les manuscrits du poète — d'être léguées à la postérité. Et si l'on en juge d'après l'ode écrite à l'occasion des noces d'Hélène Sturdza — événement si réjouissant que les plus „mélancoliques" abandonnaient leurs humeurs noires — l'opinion de Negruzzi apparaît fondée.

Encore qu'elle soit dépourvue de mérites littéraires particuliers, l'activité de Daniel Scavinschi est cependant des plus significatives: originaire de la Bukovine, instruit à Lwow, professeur d'allemand à Iassy, c'est cependant vers la littérature française, vers la comédie de Regnard et la tragédie de Voltaire que le poète se tourne pour trouver des oeuvres à traduire. Ce fait peut sembler sans importance si l'on ne considère que l'oeuvre de Scavinschi, mais il revêt une signification particulière pour qui veut comprendre l'atmosphère dans laquelle s'élaborait, en cette capitale de la Galicie, une des oeuvres les plus importantes de la littérature roumaine, la *Țiganiada* de Budai-Deleanu.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

94. D'une tout autre importance est l'activité déployée par le Vornic Basile Pogor, l'un des représentants les plus typiques de l'influence des Lumières dans la littérature roumaine. Mais comme son oeuvre n'a jamais connu une grande diffusion, sa figure demeure imprécise. En 1838, il publie à Bucarest une traduction versifiée de la *Henriade* de Voltaire. Cette traduction est dédiée à son ami Conachi qui l'avait encouragé alors qu'il hésitait à poursuivre une oeuvre de cette nature dans une langue qui manquait de la souplesse nécessaire pour traiter les grands sujets. Cette oeuvre est remarquable à la fois par la fidélité avec

laquelle est suivi le texte original et par l'abondance des formes archaïques et régionales. L'écrivain est persuadé que ce qui fait défaut au roumain ce ne sont pas les mots mais les „tournures élégantes" que les bons esprits peuvent improviser en utilisant les ressources de la langue. Et, en procédant comme il l'indique, il parvient à une solution pour le moins surprenante à une époque caractérisée par un grand effort de renouvellement dans tous les domaines: tandis que d'autres écrivains du temps faisaient suivre leurs ouvrages d'un lexique des néologismes employés, il en donne un qui comprend, à côté de certains vocables usuels, des termes anciens qu'il rajeunit, des expressions tombées en désuétude. Mais fait significatif, à certains moments, l'auteur est obligé de recourir aux néologismes pour définir les mots qu'il emploie: ainsi *nerodnic* est expliqué par *popiuler* (populaire) et l'homme *cinstiș* (honnête) est l'homme *respectablu*. Dans ses autres oeuvres, Pogor emploie la même langue. Il donne en 1837 une *Zaïre* traduite en langue moldave. De Voltaire, il traduit encore *Don Pedro* et quelques morceaux plus courts. Pour traduire *Al veacului nostru Nestor* (Le Nestor de notre siècle) il se sert d'une version russe. De Crébillon, il traduit une partie de la tragédie *Idoménée;* une autre oeuvre intitulée *Inchipuirea Nadiriei sau slobozirea Persiei* (Récit de Nadiria ou la délivrance de la Perse) est très probablement une traduction, elle aussi. Mentionnons enfin *Abdaral. Cercare pentru tragodia Almanzii, tânără moresсă și a lui Pedro tânăr Espagniol* (Abdaral. Essai pour la tragédie d'Almanza, jeune maure, et de Pedro, jeune Espagnol) qu'il faudrait rapprocher de la tragédie de Voltaire, *Don Pedro*. A l'exception de la *Henriade*, aucune de ses traductions n'a été publiée. Il en est de même pour son oeuvre originale dont un fragment — une énigme en vers — est publié en 1839 par *Albina Românească*, tandis que la *Foaia pentru minte* de la même année donne sous le simple titre de *Poezie* sa fameuse satire *Neam vine și neam se trece* (Les générations viennent et s'en vont), que d'autres publications devaient reproduire sous des titres divers. Cette satire, oeuvre de jeunesse de l'écrivain développe le précepte biblique: vanité des vanités, tout n'est que vanité; les abus qu'il aurait pu commettre et que commettaient ses contemporains étaient donc vains eux aussi. A côté d'accents qui évoquent la poésie

BCU Cluj / Central University Library Cluj

des ruines, on y trouve des reflets d'une pensée matérialiste, bien explicable chez un adepte des Encyclopédistes:

Când desbrăcat de simțire și în stihii desfăcut
Nu voiu auzi din aer, nici nu voiu simți din lut,
Când focul ce zădărește patimile sufletești
Și-apa ce dă vânjoșie mișcării celei trupești,
Intoarse la al lor vecinic și îmbelșugat izvor,
Nu vor mai lucra în trupul pomenitului Pogor.

(Lorsque je serai retourné dans le sein de la nature, Que je n'entendrai plus, que je ne sentirai plus, Lorsque le feu qui excite les passions de l'âme Et l'eau qui ranime les mouvements du corps, Remontant vers leur source éternelle Auront déserté le corps de celui qui fut Pogor).

Devant certains ancêtres dont la Renaissance transylvaine aurait fait des saints nationaux, le disciple roumain de Voltaire adopte l'attitude irrévérencieuse que manifeste à l'égard de Jeanne d'Arc l'auteur de *La Pucelle*. Dans la satire intitulée *Un cântec pe care cdă nu bine l-au poreclit* (Chant surnommé à tort Ode), il soutient entre autres que les hommes célèbres ne descendent pas d'ancêtres ayant brillé dans la même carrière, et il cite comme exemple Pitt, Richelieu, Milton, Homère, Virgile; mais la preuve la plus éclatante est, à son avis, Romulus:

Rea Silvia vestală, pe Romulus l-au născut
Nu din vreun irou mare, nici din viteaz cunoscut;
Rod de libov fără lege, sau cu vreun pălămariu
Sau cu vreun popă leniș îngrășat lângă oltariu,
Învins numai de năstavul ce firea i-au fost săddit,
Prin viața tâlhărească s'au făcut bărbat vestit,
Au aruncat temelia Rămului înfricoșat,
Care jâlțuri și năroade fără număr au surpat.
Iată dar patricii Romei fără osebire toți
Sânt ieșiți după urmare din răpitori și din hoți.
Cu acestea însă toate Roma au născut bărbați
Ca acei ce nu scot astăzi evgheniștii nostru frați,
Căci boerii împreună toți de-ar fierbe în cazan
Mă 'ndoiesc să crez c'ar scoate un Schipion African.

(Rhéa Sylvia, la vestale, donna le jour à Romulus; Ce n'était pas le fils d'un héros fameux ou d'un preux renommé Mais bien un enfant

de l'amour, ou de quelque bedeau Ou d'un pontife paresseux engraissé auprès des autels. Il n'eut d'autre maître que son instinct Et c'est en menant la vie d'un bandit qu'il se rendit célèbre. Il posa les fondements de l'altière Rome Qui renversa des trônes et des peuples sans nombre. Les patriciens de Rome, tous tant qu'ils sont, Descendent donc de ravisseurs et de brigands. Mais Rome n'en a pas moins produit des hommes Auxquels ne ressemblent guère les nobles de nos jours. Car tous nos boïards auraient beau bouillir dans un chaudron, Je doute fort qu'il en sorte jamais un Scipion.)

Le poète s'est également aventuré dans l'épopée et si *Eterida. Facire epic-comică împotriva întrunirii Grecilor asupra Porții Otomanicești* (Eterida. Composition épico-comique sur la révolte des Grecs contre la Sublime Porte) avait été terminée, elle aurait racheté en partie les torts causés à la Moldavie par la *Tragodie* de Beldiman.

94. L'oeuvre d'un écrivain sur lequel plane le mystère, Ionică Tăutul, manifeste des préoccupations variées et une surprenante audace de ton. Cet auteur qui naquit peu avant 1800 est mort à Constantinople aux environs de 1830. Il a été mêlé aux luttes politiques qui aboutirent au remplacement des phanariotes par des princes du pays. A un certain moment, il se crut même en droit d'aspirer au trône de Moldavie à laquelle il aurait donné une organisation largement démocratique inspirée par certaines idées de la Révolution française qu'il admirait. Les écrivains de la génération suivante ont considéré Tăutul comme l'un des poètes les plus importants du début du siècle. Kogălniceanu mentionnait ses vers et se proposait de les faire connaître au moment opportun; mais il ne publia que l'*Epitaful* (Epitaphe) d'une jeune femme. Tăutul est un admirateur de Volney qu'il imite dans certaines de ses oeuvres et dont il traduit les *Ruines*. Cette traduction qui ne fut jamais publiée n'en connut pas moins une large diffusion sous sa forme manuscrite. Une importance particulière s'attache à ses écrits de caractère politique et social que l'on a rapprochés à juste titre, des oeuvres similaires de Paul-Louis Courier. Dans *Strigarea norodului Moldovii către boerii pribegiți și către Mitropolitul* (Appel du peuple moldave aux boïards émigrés et au Métropolite), il fait un sévère réquisitoire des boïards émigrés à l'étranger, lors des troubles révolutionnaires de

BCU Cluj / Central University Library Cluj

1821. Cet appel exprime, en termes d'une énergie surprenante, la révolte qu'éprouve une conscience droite devant les injustices et les infamies dont se rendent coupables ceux qui dirigent les destinées du pays. Ce que l'écrivain ne pouvait leur pardonner c'était d'avoir abandonné en ces heures difficiles le peuple livré à ses seules forces et le pays devenu „un squelette de l'épouvante". „En ces heures critiques, vous auriez dû oublier, ne fût-ce qu'un moment tous vos intérêts particuliers et vous dévouer entièrement au bien public. Oubliez vos querelles, unissez-vous pour travailler au salut de la patrie. Cessez de haïr vos inférieurs que vous croyez faits exprès pour endurer les pires traitements sans jamais se retourner contre vous...". Et, poursuivant ses reproches, il expose la décadence générale qui atteint les rangs des privilégiés, l'armée, la justice, l'école. L'écrivain adresse les apostrophes les plus violentes à ces lâches fuyards qui, loin de prendre sous leur protection la veuve et l'orphelin n'ont jamais cessé d'exploiter les humbles: „Fuyez! Rougissez de vous-mêmes! Lamentez-vous car vous vous êtes vendus à l'oppresseur! Expatriez-vous, car la patrie votre mère dans le sein de laquelle, serpents, vous avez été réchauffés, ne vous connaît plus!" Des idées analogues sont exprimées dans un autre écrit intitulé *Cuvânt al unui ţăran către boeri* (Harangue d'un paysan aux boïards), publié plus tard par les révolutionnaires de 1848. D'aucuns ont formulé des réserves à l'endroit de l'auteur mais le ton général de l'article permet de l'attribuer à Tăutul: „Bien que nous ne soyons que des moujiks sans esprit comme vous le dites, nous saurons nous défendre par nos propres forces car nous sommes les plus forts. Jusqu'ici nous avons estimé qu'il nous fallait faire non ce que nous pouvions, mais ce que nous devions: c'est-à-dire vous écouter, vous obéir, et c'est ce que nous avons fait. Mais vous, vous faites fi des lois justes, et vous ne prenez jamais notre défense. Pourquoi? Est-ce à nous de vous supporter? Devons-nous vous nourrir à la sueur de nos fronts? Est-ce à vous de récolter le fruit de nos peines? Mais tout a une fin et notre patience a atteint ses bornes. Justice sera faite, si ce n'est par vous, ce sera par nous-mêmes! Jadis, ce sont nos pères qui nous l'ont raconté, il fut un temps où les boïards n'en faisaient qu'à leur tête, les coutumes

BCU Cluj / Central University Library Cluj

les plus sages étaient tombées en désuétude, c'est eux qui faisaient la loi en tout; et nos pères nous ont dit: „jusqu'au jour où nous avons trempé nos haches dans leur sang, nous n'avons pu nous entendre". Le caractère oratoire de cette oeuvre est visible. Tăutul est avant tout un orateur dont la pensée — parfois audacieuse, parfois nuancée — s'exprime en larges périodes. Nous possédons de lui deux discours d'une force et d'une beauté remarquables. Ce sont ceux qu'il adressa à Ioniță Sandu Sturdza lorsque ce dernier monta sur le trône en 1822 et à l'occasion du premier de l'an 1823. Il s'en dégage un amour ardent pour tout ce qui est roumain et pour tout ce qui est humble. Par les larges horizons de sa pensée, par la chaleur du sentiment et l'ampleur de l'expression, ces deux discours font de Tăutul un des grands orateurs politiques roumains.

Les données que nous possédons sur son activité sont trop sommaires pour que l'image de cet écrivain ait des contours précis dans la littérature roumaine. Les écrits dont nous avons parlé le font apparaître avant tout comme un penseur politique d'une hardiesse rare et sous ce rapport il est un des éléments apportés dans la culture roumaine par le flot culturel du XVIII-ème siècle et de la Révolution française. Mais si un rapprochement avec Budai-Deleanu s'opère spontanément dans notre esprit, il convient de noter que l'oeuvre du poète transylvain, qui se relie plus étroitement au mouvement philosophique et moins à l'idéologie de la Révolution, présente un caractère moins révolutionnaire que celle du comis Ionică Tăutul.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Parmi les nombreux témoignages étrangers relatifs à la vie dans les Principautés Roumaines à la fin du XVIII-ème siècle et au début du siècle suivant, voir d'abord le *Journal des campagnes faites au service de la Russie* du comte de Langeron, dans les *Documents Hurmuzaki*, III, suppl. I. L'auteur, un des ennemis les plus acharnés de Napoléon, se montre surtout hostile à la noblesse valaque dans le sein de laquelle existait un puissant courant francophile. Voir également la lettre adressée de Iassy par le Prince de Ligne à Kaunitz, le 1 décembre 1788, dans V. A. Urechiă, *Ist. Rom.*, Tome III (Série 1786—1800), p. 659—661. Sur la princesse Alexandrine Ghica et le comte d'Antraigues, voir C. Gane, *Domnița Alexandrina Ghica și contele d'Antraigues*, Bucarest, 1937. Les faits relatés au sujet de la

famille du Prince Caragea, dans V. A. Urechiă, *Ist. Rom.*, X, partie B, Bucarest, 1902, p. 296—298; la débauche dans la famille, dans *Doc. Hurm.* X, p. 134. La note de Pastiesco qui se trouve sur le manuscrit ac. 332 est reproduite dans le *Catalogue* de ces mss., II, p. 30. La comédie-pamphlet mentionnée au sujet du changement de souverain est intitulée *Comedie în 2 fapte pentru tarafurile cele ce aşează domnia* (Comédie en deux tableaux pour les partis qui se disputent la dignité de Prince); elle est publiée par V. A. Urechiă dans *Ist. Rom.*, VII, Bucarest, 1894, p. 360—365. Au sujet de la poésie cultivée à l'époque, on trouvera de précieuses indications dans N. Cartojan, *Contribuţiuni privitoare la originile liricii româneşti în Principate* (Contributions relatives aux origines de la poésie lyrique dans les Principautés), dans la *Revista Filologică*, I (1927), p. 189—206. Le témoignage suivant lequel Alecou Vacaresco écrivait également des vers dont faisaient usage ses amis, dans N. Cartojan, *art. cit.*, p. 202.

Au sujet du chapitre entier, voir les traités d'histoire littéraire de Iorga, Densusianu, Murăraşu, Calinesco; pour Ienăchiţă Vacaresco, voir également celui de G. Pascou; pour Basile Pogor, celui de G. Cardaş.

L'oeuvre poétique des Vacaresco (Ienăchiţă, Alecou, Nicolas et Iancou) a été concentrée par P. Papadopol dans son édition *Poeţii Văcăreşti. Viaţa şi opera lor poetică* (Les poètes de la famille Vacaresco. Leur vie et leur oeuvre poétique), Bucarest, 1940. Par malheur cette édition est faite de telle sorte qu'il reste indispensable de se rapporter aux manuscrits.

Sur Ienăchiţă Vacaresco, voir les données communiquées par l'écrivain lui-même dans *Istoria Otomanicească;* ensuite A. Odobesco, *Poeţii Văcăreşti*, dans la *Revista Română*, II (1861), p. 492—531. D. Simonesco, dans *Oraţiile domneşti în sărbători şi la nunţi* (Les Oraisons princières aux fêtes et aux mariages), publié dans *Cercetări Literare* (Recherches Littéraires), IV (1941), p. 29—32, signale l'activité oratoire d'Etienne Vacaresco, ce qui prouve que l'intérêt de la famille pour la littérature commence une génération plus tôt qu'on le croyait jusqu'à ce jour. C'est à Etienne Vacaresco que l'on doit attribuer également les vers dédiés au prince Scarlat Ghica, signalés par J. Şiadbei dans *Poezia românească veche* (Poésie roumaine ancienne), *Revista Tineretului*, I (1943), No. 2, p. 20. Le „Ştefan Ion" inconnu qui les signe peut être identifié avec Etienne Jean Vacaresco. Au sujet d'Etienne et de son père Etienne-Jean ou Ianaki Vacaresco, beau-frère de Brancovan, voir N. Iorga, *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea*, II, p. 131—132, ainsi que l'article déjà mentionné d'A. Odobesco. Etienne Vacaresco avait été exilé

à Chypre par le prince Constantin Cehan Racoviță et il en revint sous le règne du successeur de ce dernier, vers 1760. Il fut exécuté en 1763 par Constantin Cehan Racoviță remonté sur le trône. Du point de vue biographique, rien de particulier ne peut être retenu de l'étude de Th. Speranția, *Ienăchiță Văcărescu*, publié dans la *Revista Nouă*, II (1889), p. 121—126, faite, est-il spécifié, „d'après A. J. Odobesco". Il en est de même pour l'étude de P. Papadopol qui se trouve dans les *Poeții Văcărești* et pour celle de N. Tcaciuc-Albu, *Ienăchiță Văcărescu (Vieața-opera-influențele străine)* (Ienăchiță Vacaresco. La vie, l'oeuvre, les influences étrangères), Cernăuți, 1943. Sur le mode de vie de l'écrivain et sur la façon dont il se reflète dans la chronique mondaine du jour, voir D. Popovici, *Ienăchiță Văcărescu și cronica mondenă a timpului*, dans *Studii Literare*, I (1942), p. 229—231. On y trouvera également la date de la mort de l'écrivain, quelques jours avant le 19 juillet 1797; à ce propos voir également la note de A. Z. N. Pop, dans *Revista Fundațiilor Regale*, XI (1944) No. 1, p. 217—218, qui signale d'après Gr. Crețu, *Cercetări despre tipografiile, xilografiile, librăriile și legătoriile de cărți din orașul Bârlad* (Recherches sur les typographies, les xylographies, les librairies et les ateliers de reliure de la ville de Bârlad), p. 15, la date exacte de la mort: 12 juillet 1797. Au sujet du voyage à Vienne, voir également J. Lupaș, *Documente istorice. Trei scrisori dela sfârșitul sec. XVIII-lea* (Documents historiques. Trois lettres de la fin du XVIII-ème siècle) dans *Transilvania*, XL (1909), p. 98—99.

Pour se rendre compte de la place qu'occupe le poète dans la conscience du peuple, une manifestation caractéristique est celle de l'écrivain populaire N. D. Popesco qui croit, dans l'article *Câteva cuvinte asupra activității mele literare și artistice* (Quelques mots sur mon activité littéraire et artistique), *Calendarul pentru toți*, 1899, p. 42 que la défense de Ienăchiță Vacaresco ne peut être prise par un „fils du peuple" comme lui, mais par un écrivain ayant pactisé avec l'aristocratie. C'est l'attitude qu'adopte également V. A. Urechiă dans *Ist. Rom.* III, p. 105—117. Au sujet de ses relations avec la „Soțietatea filosofească" (Société philosophique) de Transylvanie, v. *Introducerea* (Introduction) de J. Bianu aux *Publicațiunile periodice românești* mentionnées ci-dessus. Il se pourrait qu'il ait établi de cette manière certaines relations avec la loge franc-maçonnique „St. André" de Sibiu et qu'il soit l'un des „farmazonii" valaques contre lesquels s'élève le prince Nicolas Mavrogheni en 1787 (voir V. A. Urechiă, *Ist. Rom.*, III, p. 108—109). On pourrait expliquer de la sorte le fait que sa grammaire ait été réimprimée à Vienne.

Au sujet de *Trâmbița românească*, voir la mention de J.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Bianu dans *An. Ac. Rom.* Desbateri, S. II, T. XXXIV, p. 113 (séance du 9 mai 1912) et A. T. Dumitresco, *„Trâmbița românească". Manifest public, patriotic și revoluționar de Ienăchiță Văcărescu* („La Trompette Roumaine". Manifeste public, patriotique et révolutionnaire de Ienăchiță Vacaresco), dans *An. Ac. Rom.*, Sect. Lit., S. II, T. XXXVII, p. 21—46. Les arguments tendant à prouver la paternité de Ienăchiță Vacaresco ne sont pas concluants. La nature de cette argumentation ressort du commentaire suivant relatif à deux vers, — eux mêmes ridicules:

Pe uscat ca și pe mare
Și pe jos tu ești călare

(Sur terre, sur mer ou à pied, tu es toujours à cheval).

„L'emploi du mot „mer" montre l'influence de la littérature d'un peuple maritime, grec ou italien, car nous autres Roumains, nous n'avions de débouché sur la Mer Noire ni en 1769, ni en 1821. C'est une allusion à l'ancienne domination romaine sur tous les pays et sur toutes les mers connues". — Poésies reproduites et analysées par Iorga dans les articles *Versuri nouă ale lui Ienăchiță Văcărescu* (Nouveaux vers de Ienăchiță Vacaresco), dans *An. Ac. Rom.*, Sect. Ist., S. II, T. XXXV, p. 165—173 et *Două poesii necunoscute ale lui Ienăchiță Văcărescu* dans *Omagiu lui I. Bianu*, Bucarest, 1927, p. 225—230. Dans le dernier article, il signale la traduction du *Cântecul lui Ienăchiță* (Le chant de Ienăchiță) faite par Bartholdy; voir à ce propos les précieuses données que nous fournit N. H. Gheorghiu, *Ienăchiță Văcărescu popularizat în Apus* (Ienăchiță Vacaresco popularisé en Occident) dans *Viața Românească*, XXXI (1939), No. 12, p. 43—57. — Au sujet d'*Amărită turturică*, voir également D. Găzdaru, *Originea și răspândirea motivului „amărită turturică" în literaturile romanice* (Origine et diffusion du motif de „la tourterelle éplorée" dans les littératures romanes), Iassy, 1934, qui concentre entre autres une riche bibliographie de la question, et Ariadna Camariano, *Influența poeziei lirice neogreceșți asupra celei românești* (Influence de la poésie lyrique néogrecque sur la poésie roumaine), Bucarest, 1935, p. 13—21 qui a eu le mérite de signaler l'existence d'une poésie analogue de la collection Ἔρωτος ἀποτελέσματα publiée par Psalidas à Vienne en 1792. Elle estime que Vacaresco n'a fait que traduire la poésie grecque. — De toutes les poésies de Vacaresco, la plus discutée est la délicate *Intr'o grădină*. Odobesco, dans son étude mentionnée, se maintient dans des limites acceptables *(Revista Română*, II, p. 509). Mais après lui, G. Missail, qui attribue la poésie à Iancou Vacaresco, s'efforce de lui donner une explication symbolique

BCU Cluj / Central University Library Cluj

dans l'article *Datini şi moravuri naţionale* (Coutumes et moeurs nationales) dans *Atheneul Roman*, I (1866), p. 169—170: „La naissance de la civilisation chez nous s'explique par cette métaphore que nous trouvons dans un des plus beaux thèmes versifiés par l'auteur de *Primăvara amorului* (Le printemps de l'amour), de Jean Vacaresco, notre poète classique... Le jardin n'est autre que notre pays; la tige est la nationalité roumaine et la rose est la civilisation naissante. Si nous voulons vivre et nous développer, nous ne pouvons arracher l'une d'elles comme une racine inutile dans un champ cultivé; mais nous ne pouvons davantage arracher l'autre, car nous serions des vandales, des barbares. — Que faut-il donc faire? Faire régner l'harmonie entre la civilisation nouvelle et l'ancienne nationalité, les greffer l'une sur l'autre comme deux arbres fruitiers, afin que l'une prenne des racines dans l'autre". L'auteur qui a rapproché la poésie de Vacaresco du *Gefunden* de Goethe est V. A. Urechiă, dans l'article *Văcărescu şi Goethe* publié dans *Adunarea Naţională* du 8 juin 1869. Urechiă trouve Vacaresco „sublime" dans son hésitation à résoudre de façon ou d'autre le dilemme, et il estime que Goethe qui plante la fleur dans son jardin se montre aussi pratique „qu'un jardinier d'Erfurt". — L'affirmation d'Urechiă a été ridiculisée par T. Maioresco — qui n'a pas pleinement raison — dans *Observaţiuni polemice* (Remarques polémiques), *Convorbiri Literare*, III (1869), p. 197. Celui qui a montré pour la première fois que Vacaresco ne pouvait imiter la poésie de Goethe est Sextil Puşcariu, *Goethe şi Ienăchiţă Văcărescu*, dans *Cele trei Crişuri*, I (1920), No. 13, p. 9—12: la poésie de Goethe a été écrite en 1813, longtemps par conséquent après la mort de Ienăchiţă Vacaresco. Le même fait a été signalé depuis par J. E. Torouţiu, *Ienăchiţă Văcărescu şi Goethe*, dans *Făt-Frumos*, VI (1931), p. 200—204. Torouţiu revient sur la même question, dans la même revue, au cours de la même année, dans les articles intitulés *Intre ştiinţă şi fantezie* (Entre la science et la fantaisie), p. 287—290 et *Acorduri introductive* (Accords d'introduction), p. 299—300. Dans l'article mentionné, Puşcariu était tenté d'expliquer la poésie de Vacaresco par l'influence de la poésie populaire allemande, ce qui est du domaine de l'hypothèse; Bogdan-Duică dans le compte-rendu qu'il donne de la *Literatura română modernă* de O. Densusianu publié dans *Dacoromania*, II (1922), p. 725, croit qu'il s'agit de l'influence de la poésie populaire roumaine et M. Nanu, *Ienăchiţă Văcărescu şi variantele aromâne* (Ienăchiţă Vacaresco et les variantes aroumaines), *Viaţa Românească*, XXX (1938), No. 2, p. 101—106, signale l'existence de ce thème dans la poésie aroumaine. Il n'y a rien à retenir comme indications de sources dans l'étude mentionnée de N.

Bogdan Duică Central University Library Cluj

Tcaciuc Albu qui voit partout dans l'oeuvre de Vacaresco des influences allemandes (Gleim, Pfeffel, Gellert).

Témoignage de B. Popp au sujet d'Alecou Vacaresco, dans la préface au *Psaltirea* (Psautier) de Pralea, Braşov, 1827 (reproduite dans *Bibliografia romînească veche*, III, p. 549); la note de Peşacov du ms. ac. 332 est reproduite dans le *Catalogue* des ms. ac., II, p. 31. En 1829, Peşacov songeait à publier les oeuvres d'Alecou Vacaresco comme il l'avoue dans une lettre adressée à Carcalechi, au sujet de laquelle voir Al. Cioranesco, *O scrisoare literară a lui Gheorghe Peşacov* (Une lettre littéraire de G. Peşacov) dans *Revista Istorică*, XX (1934), p. 368—381 (quelques vers grecs de l'une des deux satires de Vacaresco y sont reproduits). On trouvera des données au sujet du poète dans *Istoria Otomană* de Ienăchiţă, dans *Tesaur de monumente istorice*, II, p. 281, 302; dans V. A. Urechiă, *Ist. Rom.*, IV, p. 116, V, 311—312, 459, 470; VII, p. 348—357, 359—360, 386, 516—517. Voir également le *Catalogue* des ms. ac., I, p. 575. Sur Hélène Dudesco, femme d'Alecou, voir N. Iorga, *Ist. Lit. rom. v. XIX*, I, p. 31 et *Doc. Hurm.*, X, p. 552—553. Au sujet de ses procès, voir également D. Popovici, *art. cit.* dans *Studii Lit.*, I, p. 229—231. La réponse à l'accusation d'avoir participé à l'assassinat de Venetziana Vacaresco a été publiée par J. C. Filitti, *Cercetări şi documente privitoare la istoria Principatelor Române* (Recherches et documents relatifs à l'histoire des Principautés Roumaines), Bucarest, 1935, p. 53—55, puis par J. Vîrtosu, *Corespondenţa literară între Nicolae şi Iancu Văcărescu* (Correspondance littéraire entre Nicolas et Iancou Vacaresco), Bucarest, 1938, p. 43—46. C'est un morceau à effets violents. Un portrait aux couleurs particulièrement fortes est celui qu'il fait de son ennemi Scarlat Cîmpineanu: Alecou Vacaresco fait ici preuve de passions si fortes et d'un verbe si impitoyable que ces traits pourraient être invoqués pour expliquer le mystère qui entoure sa disparition prématurée. Au sujet de ses relations avec la poésie néo-grecque, voir A. Camariano, *op. cit.*, p. 26—29. Une partie de ses poésies traduites du grec ont été publiées par J. Vîrtosu, *op. cit.*, p. 46—50. Dans *Versuri nouă ale lui Ienăchiţă Văcărescu*, Iorga a également publié quelques poésies d'Alecou. Les satires ont été publiées dans l'original grec et en traduction roumaine par C. Erbiceanu, *Două poesii ale lui Alex. Văcărescu, fiul lui Ienăchiţă Văcărescu* (Deux poésies d'Alex. Vacaresco, fils de Ienăchiţă Vacaresco), dans *Biserica Ortodoxă Română*, XXI (1897), p. 322—328.

Sur les incidents et les discussions mentionnées au sujet des Grecs restés dans les Principautés Roumaines, voir *Doc. Hurm.*, X, p. 211, 247. Le projet de voyage à Pise de Nicolas Vacaresco dans un rapport du 14 mars 1823 de Kreuchely, publié

BCU Cluj / Central University Library Cluj

dans *Doc. Hurm.*, X, p. 217. Sur la manière dont passaient leur temps les boïards réfugiés à Braşov en 1821, voir G. Bogdan-Duică, *Ioan Barac*, Bucarest, 1933, p. 19—20, qui se fonde sur les *Mémoires* de Nicolas Sutzo publiés à Vienne en 1899. Au sujet de la société fondée dans cette ville, voir ci-dessus. Sur N. Vacaresco, voir en dehors des études déjà citées, Héliade Rădulescu, *Nicolas Vacaresco*, dans *Curierul Românesc*, 1839, No. 99 (et dans *Curier de ambe sexe*, II, p. 160—161). Un document essentiel pour comprendre l'écrivain est sa correspondance avec Iancou Vacaresco analysée par Iorga dans *Ist. Lit. rom.* v. XIX, I, p. 32—37 et publiée par J. Vîrtosu dans l'ouvrage mentionné ci-dessus. L'influence de la poésie saphique est mentionnée par J. M. Rascou, *Alte opere din literatura română*, Bucarest, 1938, p. 24.

Au sujet de Mathieu Milo, voir J. Tanoviceanu, *Un poet moldovean din veacul XVIII. Matei Milo* (Un poète moldave du XVIII-ème siècle, Mathieu Milo), extrait des *An. Ac. Rom.*, Sect. Lit., S. II, T. XX.

Sur Conachi, voir la note de Pastiesco dans le ms. ac. 30; du même, l'article *Literatura românească* dans *Curierul Românesc*, 1830, No. 78; C. Negri, *Logofătul C. Conachi* (Le Logothète C. Conachi) dans *România Literară*, 1855, p. 73—74 (à la page 74—77 se trouve publiée pour la première fois la poésie *Amorul din prieteşug* et à la page 123 se trouve le début du chant II de la traduction du poème de Pope); D. Bolintineanu, *Poezia română în trecut* (La poésie roumaine dans le passé), dans *Albina Pindului*, I (1868), p. 90; G. Sion, *Suvenire despre poetul Conachi* (Souvenirs sur le poète Conachi) dans *Revista Contimporană*, I (1873), p. 14—29, 89—105; Gr. Andronesco, *Poeţii noştri. Marele Logofăt Costachi Conachi* (Nos Poètes. Le grand Logothète Costachi Conachi), dans *Revista Literară*, VII (1886), p. 222—231; Gr. H. Grandea, *Literatura străină. Poetul Christopol. — Societatea româno-greacă la începutul acestui secol* (Littérature étrangère. Le poète Christopol. La Société roumano-grecque au début de ce siècle), dans *Revista Literară*, VII, p. 775—790; A. Papadopol Calimah, *Scrisoare despre Tecuciu* (Lettre sur Tecuciu), dans *Convorbiri Literare*, XIX (1885—1886), p. 921—960; B. Alecsandri, lettre du 26 février 1886 à Papadopol Calimah dans *Scrisori*, I, Bucarest, 1904, p. 186—187; J. Bianu, *Costachi Conachi*, dans *Revista nouă*, I (1888), p. 129—132; Pompiliu Eliade, *De l'influence française* ... p. 338—344; de Iorga, en dehors du traité d'histoire littéraire déjà mentionné, voir également *Ist. Lit. rom. Intr. sint.*, p. 126—127 et *Contribuţii la istoria mai nouă a literaturii româneşti. Ceva despre Costachi Conachi* (Contributions à l'histoire de la littérature roumaine moderne. Quelques mots sur Costachi Conachi), dans *Revista Istorică*, VII (1921), p. 85—106; G. Ibrăileanu,

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Spiritul critic în cultura românească (L'esprit critique dans la culture roumaine), 1922, p. 52; C. Botez, *Poezii inedite de Costache Conachi* (Poésies inédites de Costache Conachi), dans *Viața Românească*, I (1906), p. 118—129; G. Bogdan-Duică, *Logofătul Costache Conachi* (Le Logothète Costache Conachi) dans *Conv. Lit.* XXXVII (1903), p. 58—67, 162—175, 365—387; du même, *Costache Conachi și Tragedia lui Lentor* (Costache Conachi et la Tragédie de Lentor), dans *Viața Românească*, III (1906), p. 333—339; du même, *Despre poetul C. Conachi* (Au sujet du poète C. Conachi), dans *Făt-Frumos*, V (1930), p. 52—55; du même, *Despre C. Conachi. Nurul în poezie și teorie* (Au sujet de C. Conachi. La grâce en poésie et en théorie) dans *Făt-Frumos*, V. p. 86—93; G. T. Kirileanu, *Ideea unirii la Marele Logofăt C. Conachi* (L'idée de l'union nationale chez le Grand Logothète C. Conachi), dans *Conv. Lit.*, XLIII (1909), p. 55—59; P. Grimm, *Traduceri și imitațiuni românești după literatura engleză* (Traductions et imitations roumaines d'après la littérature anglaise), dans *Dacoromania*, III (1924), p. 293—295; Ch. Drouhet, *Logofătul Konaki și poezia franceză a epocii* (Le Logothète Conachi et la poésie française de l'époque), dans *Viața Rom.*, XXII (1930), Nos. 1—3, p. 25—32; B. Munteanu, *Un chantre roumain de l'âme sensible*, dans la *Revue de Littérature comparée*, XI (1931); J. M. Rașcou, *Alte opere . . .*, p. 7—34; D. Popovici, *Pope și Conachi* (Pope et Conachi), dans *Studii Lit.*, I, p. 224—228. — Le traité de versification est mentionné par J. Bianu dans l'article cité plus haut et par Bogdan-Duică dans son article de *Viața Rom.*, I (1906); D. Caracostea insiste sur lui dans *Arta cuvântului la Eminescu* (L'art du mot chez Eminesco), Bucarest, 1938, p. 384, et le rapporte à la théorie métrique de Christopoulos (voir également p. 405). — L'article de Vogoride-Conachi *Schițe din viața și familia Logofătului Conachi* est publié dans la II-ème édition des *Alcătuiri și tălmăciri*. La mort et l'enterrement de Zulnia sont longuement relatés dans *Albina Românească*, 1831, No. 42 du 15 Octobre; ce qu'il convient de retenir de cette note, c'est le fait que le poète a promis à Zulnia avant la mort de cette dernière qu'il ne se remarierait pas et qu'à cette date Costache Negri, le fils de Zulnia, se trouvait à Odessa où il poursuivait ses études. Le Mémoire de Bois-le-Comte dans *Doc. Hurm.*, XVII, p. 400; le rapport de Cochelet, *id.* p. 532—533; impressions de voyage de Saint-Marc Girardin, dans *Souvenirs de voyage et d'étude*, Paris, 1852—1853. — Appréciations sur la langue de Conachi dans une note de *România Literară*, p. 123. — G. Călinescu, *Ist. lit. rom.*, p. 91—94 a comparé Conachi à Pétrarque dans l'intention d'écraser l'auteur roumain par cette comparaison.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Odă către Dumnezeu de Dimachi a été publiée dans *Albina Românească*, 1830, No. 12; rectification de la rédaction qui apprend que le véritable traducteur est Costache Stamati, dans le No. 55 de l'*Albina* de la même année. La question a été reprise récemment par E. Dvoicenco, *Viața și opera lui C. Stamati*, Bucarest, s. d., p. 67—68. Malgré cette étude, G. Calinesco continue à attribuer cette oeuvre à Dimachi *(Ist. lit. rom.*, p. 95) qu'il croit capable „d'une certaine perception du cosmique": autant cette attribution est surprenante (l'étude de Mme Dvoicenco est citée dans la bibliographie), autant la caractérisation de l'ode est juste. Voir à ce sujet G. Sion, *Suvenire contimpurane* (Souvenirs contemporains), Bucarest, 1888, p. 455—458 (il lui attribue également l'*Oda către Dumnezeu* qu'il reproduit) et surtout G. Bogdan-Duică, *Un poet moldovan perdut* (Un poète moldave perdu), dans *Viața Românească*, I (1906), p. 403—412.

Démocrite publié longtemps après la mort de Scavinschi a été publié de nouveau par A. Pumnul dans son *Lepturariu* (Livre de Lecture), III, Vienne, 1862, p. 402—473. Des fragments du journal de voyage à Borsec ont été publiés par C. Negruzzi dans son fameux article *Daniil Scavinschi*, dans *Curier de ambe sexe*, II, p. 39—50 (reproduit aussitôt dans *Foaie pentru minte*, 1840, Nos. 13—15 et comme introduction à l'édition de 1840 de la comédie *Démocrite)*. Texte complet du poème dans le ms. ac. 423. Scavinschi a également traduit des fragments de l'*Art de prolonger la vie humaine* de Hufeland. Cette traduction est conservée dans le ms. ac. 409. Sur Scavinschi, en dehors de l'article de Negruzzi, voir C. Andreesco, *Istoricul Liceului Național din Iași* (Histoire du Lycée National de Iassy), dans *Dela Academia Mihăileană la Liceul Național*, Iassy, 1936, p. 22: le poète a été élève de l'école des ingénieurs de Iassy.

Les informations les plus riches sur Basile Pogor ont été données par T. Codresco, dans la troisième édition de *Carte de citire* (Livre de Lecture) de A. Lambrior, Iassy, 1894, d'où elles ont été reproduites dans le traité d'histoire littéraire de G. Cardaș, p. 219—220. Son oeuvre littéraire est conservée en partie dans le ms. ac. 5288. Au sujet des énigmes, voir *Albina Rom.*, 1839, No. 7. La satire *Neam vine și neam se trece* a été publiée dans *Foaie pentru minte*, 1839, No. 25; elle a été reproduite dans *Bucovina*, II (1849), No. 20 et dans le *Lepturariu* de Pumnul, IV, I, Vienne, 1864, p. 97—100. Dans le No. cité de *Bucovina*, publication hostile à Michel Sturdza, on montre, dans le titre même, que la satire est une prophétie qui s'est réalisée en 1849 et dans *Convorbiri Literare*, V (1871), p. 291, il est dit qu'elle a été écrite contre Michel Sturdza. La même interprétation avait été donnée lors de sa parution, ce qui détermina l'écrivain à se justifier par

BCU Cluj / Central University Library Cluj

une lettre publiée dans *Albina Românească*, 1839, No. 70. Sur les discussions provoquées par la publication de la *Henriade*, voir D. Popovici, commentaire sur J. Iléliade Radulesco, *Opere*, II, Bucarest, 1943, p. 531—532. La satire *Un cântec pe care odă...* dont nous reproduisons un fragment du manuscrit cité a été publiée dans *Convorbiri Literare*, V (1871), p. 291—292.

L'oeuvre de Ionică Tăutul est conservée en partie dans des manuscrits non catalogués aux Archives de l'Etat de Iassy. Sa traduction des *Ruines* de Volney a été signalée par M. Kogalniceanu dans *Alăuta Românească*, 1838, No. 5. On peut se demander si la traduction de l'ouvrage mentionnée plus haut *Scularĭ* (ms. ac. 573) n'est pas due également à Ionică Tăutul. L'*Epitaphe* a été publié par Kogalniceanu dans *Alăuta Românească*, 1838, No. 5; *Cuvânt al unui ţăran către boeri* a été publié dans *Popolul Suveran*, I (1848), No. 20, avec l'indication que le manuscrit a été trouvé en Moldavie et qu'on le suppose écrit par Tăutul; il a été imprimé de nouveau par C. Erbiceanu dans *Arhiva* de Iassy, IV (1893), p. 327—332. Erbiceanu, qui n'émet aucune hypothèse en ce qui concerne l'auteur, affirme que le manuscrit qu'il met à contribution date des environs de 1770—1775, ce qui exclurait Ionică Tăutul. *Scrisoarea ce au trimes un boer din Moldova către D. G. S. la Cernăuţi* (Lettre adressée par un boïard de Moldavie à D. G. S. à Cernauti) a été mentionnée par A Russo dans *Amintiri*, dans *România Literară*, p. 507; le ms. ac. 5 en contient une copie. *Strigarea norodului Moldovii* a été analysée par Russo dans l'article mentionné, p. 528 et a été publié par E. Vîrtosu: *Un pamflet moldovenesc din vremea Eteriei* (Un pamphlet moldave à l'époque de l'hétairie), dans *Viaţa Românească*, XXII (1930), No. 4—5, p. 83—100. Les deux discours adressés à Ioniţă Sandu Sturdza ont été publiés par E. Vîrtosu: *Din scrierile inedite ale Comisului Ionică Tăutul* (Pages inédites du comis Ionică Tăutul), dans *Viaţa Românească*, XXXI (1939), No. 8, p. 60—70. — Au sujet de l'écrivain: l'article mentionné de Kogalniceanu dans *Alăuta Românească;* Kogalniceanu le mentionne de nouveau dans *Dacia Literară*, p. (ed. II) 301; A. Russo, *art. cit.*, dans *România Literară* (qui se continue, p. 536—538 par l'analyse du projet de constitution des carbonari de 1822 dû à Tăutul). L'article de Russo est reproduit dans *Steaua Dunării*, 1855, No. 25 et précédé d'une note, due probablement, elle aussi, à Kogalniceanu, où ce dernier annonce son dessein de publier la biographie de l'écrivain qui „dans des circonstances difficiles a plus fait pour son pays que toute une génération". Après lui, Tăutul a été mentionné par G. Sion qui détenait son information de Costache Negruzzi, dans l'article *C. Negruzzi. Epoca şi scrierile sale* (C. Negruzzi. Son époque et ses écrits),

Babeş-Bolyai Central University Library Cluj

dans *Romănul*, XII (1868) du 23—24 juin. L'article a été reproduit en partie par G. Bogdan-Duică dans *Tăutu-Beldiman-Negruzzi*, dans le bulletin *Făt-Frumos*, V, p. 156—157. Il a été mentionné par B. Alecsandri dans *Introducere la scrierile lui Constantin Negruzzi* (Introduction aux oeuvres de Constantin Negruzzi), dans *Conv. Lit.*, VI (1872), p. 10. Sur l'attitude adoptée par Iorga dans cette question voir D. Popovici, „*Santa Cetate*", p. 56. Iorga reprend ce sujet dans *Un jacobin moldave au XIXème siècle*, Paris, 1937. Appréciations favorables d'Ibrăileanu dans *Spiritul critic în cultura românească* (L'esprit critique dans la culture roumaine), p. 78—81 (II-e éd.; la première édition parut également à Iassy en 1909). Ses opinions ont été discutées par Iorga, *Teoriile literare ale unui nou profesor de universitate* (Les théories littéraires d'un nouveau professeur d'université) dans *Neamul Românesc Literar*, I (1909), p. 330. Le problème de la constitution des carbonari a été discuté par D. V. Barnoschi, *Originile democrației române. „Cărrunarii". Constituția Moldovei dela 1822* (Les origines de la démocratie roumaine. Les Carbonari. La Constitution moldave de 1822), Iassy, 1922. Il convient également de retenir la poésie dédiée à l'écrivain par son petit-fils G. Tăutul, dans *Foiletonul Zimbrului*, 1856, p. 199. — Il résulte de ces témoignages que Ionică Tăutul est l'un des créateurs de la démocratie roumaine. Le peu que nous connaissions de son oeuvre littéraire vient étayer cette conviction.

Sur quelques petits écrivains moldaves du début du XIXème siècle, voir B. Alecsandri, *Introducere la scrierile lui Constantin Negruzzi*, dans *Conv. Lit.* VI, p. 10; au sujet du fragment dramatique *Serdarul de Orhei* de la même époque, voir également B. Alecsandri, *Trei curiosități (Trois curiosités)*, dans *Conv. Lit.*, IX (1875), p. 275—276.

De tous ces écrivains, la figure la plus curieuse est celle de Jean Prale, auteur d'un livre de prières pour les morts imprimé à Iassy en 1820 en grec et en roumain et précurseur ignoré du gongorisme logogénétique de nos jours. Son roumain ne peut être déchiffré qu'à l'aide du texte grec parallèle. L'oeuvre est intitulée *Urmări pe mormintiri. Giamnian limbi*, ce qui signifie Ἀκολουθίαι ἐπιτάφιοι. Δίγλωττοι. A l'époque où se déroulent les tristes événements de 1821, il traduit un Psautier qui est publié à Brașov en 1827 précédé d'une longue introduction de Basile Popp: *Psaltirea prorocului și împărat David în versuri alcătuită de micul între musicoșii sistimii vechi Ioan Prale* (Psaumes du roi-prophète David, mis en vers par le plus humble des chantres de rite ancien Jean Prale). L'oeuvre a souvent été citée — et avec raison — comme un modèle de versification confuse. Prale est également l'auteur d'un système d'écriture simplifié

réduit à 7 chiffres et d'une valabilité universelle. S'il faut en croire un admirateur zèlé, son esprit inventif s'est manifesté non seulement en philologie — il est l'auteur d'étymologies savoureuses — mais encore en architecture, en musique, et c'était en outre un tailleur et un bottier habile. Voir à son sujet, en dehors de l'introduction mentionnée de B. Popp, A. Pumnul, *Lepturariu...* IV, I, p. 104; T. Maioresco, *Observaţiuni polemice*, dans *Conv. Lit.*, III (1869), p. 194—195. Les derniers vers de *Urmări* ont été reproduits dans *Buciumul Romăn*, I (1875), p. 324. Le Psaume I du *Psautier* a été reproduit par Cipariu dans *Archivu*, p. 634. Les Psaumes LXXXVII et CXXIX ont été reproduits par Pumnul, *op. cit.* p. 104—106. Dans *Archivu*, p. 658—661, Cipariu reproduit également le lexique ajouté par Prale à ses Psaumes, et aux pages 661—662, il reproduit les deux lettres datées de 1824 où Prale expose au Métropolite Benjamin Costache son système d'écriture simplifiée.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

A LA RECHERCHE DE L'ÉPOPÉE.

95. Au-dessus de tous les écrivains de l'époque se dresse l'imposante figure de Jean Budai-Deleanu dont l'oeuvre, reflet d'une spiritualité nouvelle, ouvre de larges perspectives. Mais l'exil auquel il fut condamné par des circonstances contraires devait être fatal à ses destinées littéraires: son oeuvre n'a pu être diffusée dans aucune des provinces roumaines et n'y a donc pas exercé d'influence; aussi la poésie roumaine n'a-t-elle pu tirer profit de l'expérience de choix que constituait la *Tziganiade.*

En Transylvanie, cette poésie avait depuis longtemps revêtu la forme grave du mètre antique. Parfois on écrit directement en latin et l'*Elegia* de Şincai n'est pas le seul témoignage de cette nature. Parfois, le vers roumain se charge de souvenirs mythologiques et de reflets des *Psaumes* comme dans *Odă pentru pomenirea mutării cei deapururea a Augustei Mariei Teresiei* (Ode pour commémorer le trépas de l'Auguste Marie-Thérèse), soit pour déplorer la mort de la souveraine, soit afin d'attirer les bénédictions du Ciel sur le nouvel empereur, Joseph II:

Muses! vos lamentations ne cessent de retentir,
Ne cesserez-vous donc jamais de soupirer?
Les accents plaintifs de la Dacie
Ont réveillé mon coeur.
Triste, triste est le chant de sa guitare.

. . . . . .

La désolation règne encore.
Les Muses sont toujours accablées de tristesse.
Elles égrènent sans trêve leurs regrets.
Mais Joseph vient combler les voeux de l'univers entier.
Le fils de l'Auguste souveraine
Tient dans sa dextre la sainte balance.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

O Cieux! Exaucez nos voeux!
Protégez Joseph
Le nouveau Trajan!

Les Psaumes *(Psaltirea)* traduits en vers par Théodore Corbea sont, eux aussi, d'une facture savante et ne conservent rien de la spontanéité et de la facilité des psaumes traduits par Dosithée.

Mais l'influence de la poésie populaire se fait sentir dans ce domaine également: associée avec le temps à des influences étrangères, elle devait donner naissance à des oeuvres douées d'une certaine force de diffusion dont la première en date est sans doute le mince recueil de poésies publié en 1768, *Cântece câmpeneşti cu glasuri rumâneşti* (Chants rustiques en roumain). L'influence du vers populaire est également visible dans des poésies de circonstance comme *Jalele păcurarilor din Ardeal lângă sicriul maicii Teresii* (Lamentations des pâtres de Transylvanie auprès du cercueil de leur mère, l'impératrice Marie-Thérèse). Cette ode, écrite dans une note pastorale qui sonne faux, reprend sous une forme dialoguée les regrets et les voeux déjà exprimés dans *Oda pentru pomenirea mutării... Mariei Teresei.* Mais c'est sur la scène que le vers populaire triomphe. Sulzer reproduit des fragments d'un essai dramatique où, à l'occasion d'une noce, des bergers roumains expriment leurs sentiments dans une langue qui ne tient aucun compte des règles académiques. Comme l'écrivain suisse ne possédait du roumain qu'une connaissance très approximative, certains vers restent obscurs, mais on parvient cependant à dégager les lignes générales et l'on peut même goûter la description que fait d'une jeune fille l'un des personnages dont le ton satirique rappelle les épigrammes qui accompagnent les danses populaires. On peut rapprocher de cet essai dramatique *Occisio Gregorii Vodae,* comédie burlesque et triviale dont le sujet est le meurtre du prince de Moldavie Grégoire Ghica et qui a été composée par des étudiants, à Blaj probablement, vers 1780.

96. En dehors des essais de cette nature et de ceux d'écrivains comme Şincai, Lazăr, Teodorovici Nica, M. Bota, M. Suciu, G. Montan *(Versuri la naşterea Domnului şi Mântuitorului nostru Iisus Hristos* — Vers sur la naissance de Notre Seigneur et Ré-

BCU Cluj / Central University Library Cluj

dempteur Jésus-Christ, 1813), Naum Petrovici, auteur de panégyriques en vers, P. Furdui (*Versul Cotranții*, 1818), la littérature roumaine de Transylvanie inscrit, vers la fin du XVIII-ème siècle et au début du XIX-ème, les noms d'écrivains très populaires comme Jean Barac et Basile Aaron, celui du fabuliste Démètre Țichindeal et celui de Jean Budai-Deleanu. De grandes distances les séparent: Aaron, Barac et Țichindeal sont des écrivains sans envergure chez lesquels les éléments hétérogènes n'ont jamais atteint un degré de fusion parfaite et ne revêtent pas de signification propre. Aussi leur oeuvre est-elle loin de s'imposer par ses mérites artistiques; mais elle n'en représente pas moins un certain stade de la culture roumaine, caractérisé par l'incapacité d'établir une échelle des valeurs. Il faut remarquer en même temps qu'avec Aaron, Barac et Budai-Deleanu la littérature roumaine est à la recherche de l'épopée.

97. Basile Aaron a fait figure de génie. Et l'une des raisons pour lesquelles ce génie a pu se révéler dans le domaine poétique, c'est que l'écrivain, qui appartient à „l'école de l'empereur Joseph II", était affligé par le sort d'une épouse si acariâtre que seule la poésie pouvait lui faire oublier ses malheurs conjugaux. Né vers 1770, il étudia la théologie à Blaj et le droit à Cluj. Il fut procureur à Sibiu et ce sont ses fonctions juridiques qui lui ont inspiré ce *Praxis al forumurilor bisericești* (Pratique des forums ecclésiastiques) qui n'a jamais été publié. Il mourut en 1822.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Son oeuvre poétique originale est très réduite. Mentionnons cependant une poésie dédiée à Démètre Vaida et qui figure au début du volume *Orationes* de ce dernier, publié à Sibiu en 1809. Ce poème de circonstance, écrit en latin, nous montre qu'Aaron parvient à être tout aussi terne dans la langue de ses ancêtres romains que dans sa langue maternelle. Moins heureux encore sont ses *Versuri veselitoare la zioa numelui Exfellenției Sale Domnului Domn Ioann Bobb* (Vers réjouissants pour la fête de Son Excellence le très noble Seigneur Jean Bobb), publiés à Sibiu en 1806 ou ceux qu'il dédie à Samuel Vulcan lors de son intronisation comme évêque d'Oradea Mare et qui sont publiés à Sibiu en 1807: *Versuri veselitoare întru cinstea Prealuminatului*

și Preasfințitului Domn Samoil Vulcan (Vers réjouissants en l'honneur du Sanctissime et Sérénissime Seigneur Samuel Vulcan). Il n'est d'ailleurs pas mieux inspiré lorsqu'il abandonne l'allégresse pour les lamentations comme dans les vers écrits à l'occasion des funérailles de Théodore Mihești: *Vers jalnic la îngropăciunea D. Teod. Mihești* (Chant funèbre à l'occasion des obsèques de Th. Mihești).

Mais si son oeuvre originale est peu abondante, il nous a laissé en revanche des traductions et des imitations nombreuses entre lesquelles il est d'ailleurs parfois difficile de tracer une ligne de démarcation. Parmi les premières, mentionnons les *Bucoliques* et l'*Enéide* de Virgile. La première de ces traductions ne nous est pas parvenue; la seconde, qui date de 1805, comprend les huit premiers livres de l'épopée latine et n'a été publiée, de façon fragmentaire d'ailleurs, que très tard, en 1877. Aaron avoue dans sa préface qu'il a poursuivi un double but: d'abord donner à ses compatriotes une idée de l'éblouissante littérature de leurs ancêtres, ensuite mettre à la portée des élèves qui étudiaient le latin un texte parallèle en roumain. Fort de ces intentions, il estime que le peuple roumain accueillera avec enthousiasme toutes ses productions poétiques. Mais ces intentions excellentes sont trahies justement par leur mise en oeuvre. Sa traduction est prolixe et l'excès de mots inutiles se révèle dans le titre roumain lui-même: *Istoria lui Virgiliu Maro, despre stricarea Troiei prin Greci și ridicarea neamului râmlenesc după mergerea lui Eneas cu sociile sale în Italia* (Histoire de la destruction de Troie par les Grecs et de l'ascension du peuple romain après l'établissement en Italie d'Enée et de ses compagnons, racontée par Virgile Maro). Le texte est à la hauteur du titre. C'est le Virgile des *Géorgiques* qui inspire une autre oeuvre d'Aaron, *Anul cel mănos* (L'année d'abondance), publiée à Sibiu également, en 1820. Ovide s'associe d'ailleurs à Virgile dans les préoccupations de l'écrivain. Ses traductions des *Métamorphoses* n'ont paru que très tard et en fragments, mais Aaron lui-même a publié à Sibiu en 1807 une adaptation relativement libre de deux de ces légendes: *Pyrame et Thisbé*, et *Echo et Narcisse*.

Avec *Patimile și moartea Domnului și Mântuitorului nostru Is. Hs. In stihuri alcătuită* (La Passion et la Mort de Notre Seig-

neur et Rédempteur Jésus Christ, racontée en vers), Basile Aaron s'est efforcé de donner à la littérature roumaine une épopée religieuse. Cette oeuvre qui paraît à Braşov en 1805 est imprimée de nouveau à Sibiu en 1807. Mais, pas plus que dans ses écrits précédents, l'écrivain ne parvient ici à l'originalité: sa *Passion* n'est qu'une transposition lente et prolixe de la *Messiade* de Klopstock. Certes, il élimine certains passages du poème allemand, il en organise parfois la matière sous une forme différente, mais dans ses grandes lignes, c'est de l'oeuvre de Klopstock qu'est nourri le poème roumain. L'arsenal poétique d'Aaron est pauvre en formes métriques; aussi en arrive-t-il à rendre par un seul mètre populaire le vers grave de Virgile et celui de Klopstock, l'épopée héroïque et l'épopée religieuse. Ce procédé mène à des résultats pour le moins surprenants: Judas qui nourrit un moment le dessein de se passer l'épée à travers le corps se résout finalement à se pendre et son suicide nous est décrit en un mélange sautillant de iambes et de trochées:

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Scoate sabia din teacă,
O ascute şi o freacă,
Să uită la ea apoi,
O bagă iar înapoi,
Prinde în mâni aspra funе
In grumaz vine şi-o pune,
Intr'o pădure se bagă
Celalalt cap sus îl leagă
Intru un copaciu frunzos,
Fiind cam plecat în jos,
Şi apoi jos să sloboade
Şi funea la gât îl roade,
Spumează, se năduşeaşte
Vreme scurtă şi plesneaşte.
Aşa Iuda au pierit,
Spânzurat şi năduşit.

(Il sort l'épée du fourreau, Il l'aiguise et la polit, La contemple longuement Puis la rentre de nouveau. Il saisit la corde rugueuse La place autour de son cou Il en attache l'autre bout A un arbre qui penche Vers le sol ses rameaux. Puis il s'élance dans le vide Et la corde pénètre sa chair. Il écume, il étouffe, Bientôt il crève. C'est ainsi que périt Judas, Pendu et étouffé).

Istoria lui Sofronim și a Haritei cei frumoase (L'histoire de Sofronim et de la belle Harite) publiée à Sibiu en 1821 est également une imitation dont le point de départ reste à établir. L'oeuvre avait été traduite auparavant par Iordache Slătineanu et Aaron qui met largement à profit cette traduction, parvient à une fluidité du vers qu'il n'a jamais rencontrée ailleurs. Parmi ses oeuvres imitées ou traduites, mentionnons également *Vorbire în versuri de glume între Leonat Beţivul şi Dorofata muiarea sa* (Dialogue en vers plaisants entre Léonat l'ivrogne et Dorofata son épouse) publié à Sibiu en 1815, dont les sources sont, elles aussi, inconnues. Les „vers plaisants" de cet ouvrage sont à la hauteur des „vers réjouissants" déjà mentionnés:

N'am apetit la mâncare
Deşi mânc ce bun îmi pare,
Stă în rânză, se'ntăreşte
Şi cu greu se mistueşte.

(Je manque d'appétit Bien que je mange ce qui me plaît, Tout me reste sur l'estomac La digestion ne se fait pas).

Babeş-Bolyai University Library Cluj

Mais à certains moments un peu de la satire malicieuse des vers populaires vient relever cette platitude:

Ingroapă-mă, puiul meu,
Aproape de făgădău.
. . . . . .
Cu nădragii de anglie,
Petece pe ei o mie.

(Enterre-moi, ma poulette Près de la gargote ... Avec mes chausses de coton Rapiécées de toutes parts).

L'oeuvre intitulée *Reporta din vis* est certainement une imitation, malgré les efforts de l'auteur pour y multiplier les éléments de couleur locale, comme la description de la Dacie, ou celle des ruines de la citadelle de Sarmis que le poète compare à Troie. L'intérêt de cette oeuvre réside d'ailleurs dans les idées qu'elle développe et qui reposent sur les enseignements de l'Evangile: tout passe, seules les bonnes actions demeurent; la mort fauche le jeune comme le vieux, le fort comme le faible, Crésus comme Job:

Pe-a cui seamă trupul cu mâncări-îngraşi?
Cui gândeşti grăsimea trupului să laşi?

(Pourquoi te gaver d'aliments? A qui veux-tu léguer la graisse de ton corps?).

Les sombres tableaux se succèdent avec rapidité et à certains moments le poète atteint une plasticité remarquable, par exemple dans le portrait qu'il trace de l'avarice:

Pântecele-i latră flămând ziua toată;
In gânduri şi grijă necurmat înnoată;
E rob la avere; averea îl poartă
Cum poartă pisica o pasăre moartă.

(Son estomac crie famine à longueur de journée; Les soucis l'assaillent sans trêve; Il est l'esclave de sa richesse, elle se joue de lui Comme le chat se joue d'un oiseau mort).

Mais la partie la plus importante de cette oeuvre est sa préface où l'écrivain pose une série de problèmes en relation avec la langue et le peuple roumains, et même avec les théories littéraires. Aaron est persuadé que la langue roumaine descend du latin, mais que des éléments daces, goths et slaves s'y sont introduits. Aussi, dans la seconde édition de sa *Passion*, souhaite-t-il une purification „dans la mesure où le permettront les conditions extérieures et les exigences de la poésie". Et il poursuit: „tous les mots étrangers qui se sont implantés dans la langue roumaine comme l'ivraie dans le champ de blé, doivent être remplacés par des mots purement roumains". Cette langue n'est pas seulement parlée dans la Dacie de Trajan, mais encore dans celle d'Aurélien et, en îlots disséminés, elle pénètre même jusqu'à Vienne, Venise et Trieste. Il est naturel qu'une langue parlée sur une aire aussi vaste présente certaines différenciations régionales. De même que la langue italienne, sa soeur, elle n'est au fond que du latin déformé par les envahisseurs barbares. Et, tout comme les autres langues romanes, elle peut emprunter les mots dont elle a besoin au latin, „sa douce mère".

Le roumain lui semble d'ailleurs une langue tout aussi poétique que l'italien auquel tout le monde s'accorde à reconnaître cette qualité: „C'est en italien qu'ont été ecrits et que s'écrivent en-

BCU Cluj / Central University Library Cluj

core les vers les plus agréables et les plus harmonieux et c'est pourquoi dans la plupart des théâtres (édifices où se font les comédies) même chez les nations étrangères, on ne chantait, jusqu'à une date récente, que des opéras italiens (un opéra est une oeuvre où les vers et les chants se mêlent à l'intrigue). C'est une chose que savent tous les gens cultivés". Plus loin, il parle des fables poétiques, „fictiones poeticae", au nombre desquelles il range les anciens dieux. Ces figures poétiques lui semblent indispensables à la poésie et Aaron, dont la langue n'a pas été affilée par la lame des abstractions, illustre sa pensée par une abondante série de comparaisons: „un récit privé de ces fictions poétiques est comme un rasoir de fer sans acier, comme un mur sans chaux ni sable, comme un bouilli ou un rôti sans sel". Ce n'est d'ailleurs pas le seul endroit où l'écrivain s'attaque à des problèmes de théorie littéraire. Dans la préface de la seconde édition de la *Passion*, il indique les influences morales qui ont présidé à la genèse de cette oeuvre. Il revient sur ce sujet dans l'Introduction de *Anul cel mănos* (L'année d'abondance) qui n'est pas seulement un jeu de l'esprit, mais une oeuvre morale. On retrouve exprimé ici sous une forme rudimentaire le précepte suivant lequel l'art consiste dans l'alliance de l'agréable et de l'utile, cet „utile dulci" qui servait à Horace de guide. L'auteur se préoccupe ensuite des relations qui existent entre les divers arts. Ceux qu'unissent les liens les plus étroits sont la peinture, la musique et la poésie. L'argumentation est assez nébuleuse dans ce domaine où la discussion suppose de la finesse d'observation, une logique subtile et une expression adéquate. Au lieu de tout cela, Aaron nous apprend que „le peintre s'inspirant de la nature brosse à l'aide des mêmes couleurs les scènes gaies ou tristes, sujets beaux ou laids. Le musicien grâce au mouvement de ses doigts et suivant les circonstances peut exprimer sur une même corde la joie ou la tristesse. De même le vers du poète est instable". L'écrivain ne parvient pas à s'exprimer clairement. Peut-être veut-il dire que tous ces artistes se rapprochent l'un de l'autre parce que, sur des plans différents, ils peuvent exprimer des sentiments variés. Si vague que reste la solution vers laquelle il tendait, nous devons lui savoir gré d'avoir eu des préoccupations de cet ordre. Il ose même dans cette préface s'attaquer au

BCU Cluj / Central University Library Cluj

problème de la nature de l'art qu'il résout avec hardiesse: l'art est un jeu et comme tel il ne peut exister qu'en dehors de toute contrainte.

Aaron s'est également intéressé aux problèmes relatifs à la versification. Il en mentionne quelques-uns dans la préface de la *Passion* où il parle de l'élision de certaines voyelles finales, mais il y insiste surtout dans la préface de *Sofronim şi Harite* où il traite de la césure sans la nommer: „on doit s'arrêter au milieu de chaque vers le temps de compter: un, deux, trois". Il se préoccupe ensuite de la fonction métrique de *ĭ* et de *ŭ* asyllabiques, de même que de la mesure.

Les vers d'Aaron ne méritent que rarement le nom de poésie, ses réflexions sur la langue roumaine ne sont pas originales, ses théories littéraires s'émaillent de naïvetés: ne voit-il pas dans la vélocité des doigts l'essence de l'art musical? Quant à l'expression, elle est aussi gauche que possible. Mais tout cela n'empêche pas l'écrivain de se révolter contre ceux qui pourraient lui contester la maîtrise dans son art et il est sincèrement persuadé que la poésie roumaine n'a rien produit qui puisse être comparé à ses oeuvres. Pour que le tableau soit complet, il ne manque plus qu'une touche: l'affirmation du caractère divin de l'inspiration. Aaron ne manque pas de l'exprimer dans deux vers de son *Enéide:* „l'oeuvre poétique n'est pas d'essence terrestre".

BCU Cluj / Central University Library Cluj

98. Le second des écrivains populaires de la Transylvanie au début du siècle dernier est Jean Barac. Né en 1776 ou 1777, il fait ses études secondaires au lycée réformé d'Aiud et se spécialise dans les sciences juridiques à Cluj. Pendant quelque temps, il est instituteur à Avrig près de Sibiu. En 1802, il est nommé en cette qualité à l'école roumaine qui fonctionne auprès de l'Eglise Saint Nicolas de Braşov, mais quelque temps après on le retrouve avocat. En 1805, il s'engage comme traducteur à la mairie de Braşov et conserve cette fonction jusqu'à sa mort qui survient en 1848.

Barac qui connaissait à fond le latin, l'allemand et le hongrois cherche des points d'appui pour son oeuvre dans les littératures allemande et hongroise. Ses écrits sont abondants, mais n'atteignent jamais les hautes régions de l'art. Le livre qui l'a

rendu populaire est son *Istorie despre Arghir cel frumos și despre Elena cea frumoasă și pustiită crăiasă, adecă o închipuire supt care se'nțelege luarea țării Ardealului prin Traian Chesariul Romaniei* (Histoire du bel Arghir et de la belle Hélène la reine désolée, récit allégorique de la conquête de la Transylvanie par Trajan, César de Rome) qui est publié à Sibiu en 1801. En 1821 paraît à Bucarest *Risipirea cea de pe urmă a Ierusalimului carea s'a împlinit după cuvântul ce s'a zis că nu va rămâne piatră pe piatră, scoasă din cartea lui Iosif Flavie pe scurt și în 9 cânturi în stihuri alcătuită* (La ruine de Jérusalem qui s'est accomplie suivant la parole du prophète qui a prédit qu'il ne resterait pas pierre sur pierre, empruntée au livre de Joseph Flavius et résumée en 9 chants versifiés); à Brașov paraît à partir de 1836 la traduction de *Mille et une nuits*. C'est dans la même ville qu'est publiée en 1842 *Nașterea și toată viața minunatului Piticot de un cot și cu barbă cu tot* (La naissance et la vie du merveilleux Piticot, haut d'une coudée, depuis la barbe jusqu'aux pieds), de même que *Cei trei frați gheboși sau trei bărbați și o muere* (1843) (Les trois frères bossus ou Trois hommes et une femme). On ignore la date à laquelle fut publiée la première édition de *Toată viața, istețiile și faptele minunatului Tilu Buhoglindă* (Les merveilleuses aventures de Till Eulenspiegel) dont il paraît une seconde édition en 1846. Après la mort de l'écrivain, on publie à Sibiu en 1859 *Traghedia lui Samson în cinci perdele* (Samson, tragédie en cinq actes). *Rătăcirile și întâmplările lui Odiseu* (Les pérégrinations et les aventures d'Ulysse), conservé dans le manuscrit académique 209, a été publié en partie dans la *Revista Carpaților* de 1877. Dans *Transilvania* de 1893 paraît le poème *Moartea Polixenii Radak* (La mort de Polyxène Radak) et *Pipelea Gâscariul* (Pipelea le gardeur d'oies) est publié à Arad en 1916. Pour donner une idée complète de son oeuvre publiée, il faut aussi rappeler les écrits qui ont paru dans la *Foia Duminecii* dont il était le rédacteur et dans *Foia pentru minte, inimă și literatură* de Barit ainsi que les vers qui accompagnent certains de ses livres, ceux par exemple qui précèdent les *Psaumes* imprimés à Brașov en 1820.

Mais nombreuses sont les oeuvres de Barac qui n'ont jamais été publiées. Mentionnons parmi ces dernières *Vrednica de iu-*

BCU Cluj / Central University Library Cluj

bire evropeană Constantina (Une femme digne d'être aimée par toute l'Europe, Constantine) traduite de l'allemand et conservée dans le manuscrit 167 de l'Académie Roumaine. L'intérêt de cette oeuvre ne tient pas tant à son sujet — il s'agit d'une dame Constantine, aimable et galante — qu'à sa préface où Barac émet certaines opinions au sujet des poètes et de la poésie et donne des indications sur ses oeuvres antérieures. Le manuscrit 209 de la bibliothèque de l'Académie Roumaine conserve une autre traduction de Barac, *Patimile cele rari şi minunate ale unei mademoaizelle cu numele Cartigam* (Les étranges aventures d'une demoiselle du nom de Cartigam). Il s'agit d'un roman d'aventures adapté par l'écrivain hongrois Mészaros, une oeuvre galante due à l'allemand Johann Léonard Rost qui s'était lui-même inspiré de la littérature française. Le même manuscrit renferme une autre traduction de Barac, *Constantia fiica regelui dela Portugalia* (Constance, fille du roi de Portugal), drame en trois actes. Cette fois encore, la traduction est faite d'après la version hongroise d'une oeuvre allemande due à I. F. Castelli. C'est également par le truchement d'une traduction hongroise que Barac a connu le texte de la comédie *Mirele cel umblat şi procopsit* (Le marié qui a voyagé et s'est instruit) dont l'original appartient de même à la littérature allemande. *Vânătorul de la Matra* (Le chasseur de Matra) est également une adaptation qui se trouve dans le même manuscrit de l'Académie que l'ouvrage précédent. *Amlet prinţul dela Dania, o tragodie în cinci perdele după Sakespear* (Hamlet, prince du Danemark, tragédie en cinq actes d'après Shakespeare) est la traduction d'une adaptation allemande de Frédéric Ludwig Schröder. C'est par le hongrois que lui vient une forme dramatisée de l'*Atala* de Chauteaubriand dont le manuscrit 208 de l'Académie Roumaine nous conserve la traduction. Le même manuscrit nous offre également *Bunătatea şi înalta milostivire a craiului Chiru al Perşilor* (La clémence de Cyrus roi des Perses) et *Adelaïda*, traductions dont les originaux n'ont pu être découverts, de même qu'une comédie, traduite de l'allemand probablement, *Vicleşugul fetesc* (La ruse des jeunes filles) que Barac transforme ensuite en satire et qu'il dédie au „grand écrivain Crişan", c'est-à-dire à Etienne Crişan dont nous avons pu mesurer la „grandeur" lorsque nous avons parlé du

BCU Cluj / Central University Library Cluj

dictionnaire et du traité d'orthographe dont il a gratifié la littérature roumaine. Parmi les ouvrages dont le texte ne nous est pas parvenu, mentionnons la traduction d'un récit de Marmontel, *Laurette:* puis *Corăbierul cel dintâi* (Le premier nautonnier) qui est à n'en pas douter une traduction du *Der erste Schiffer* de Gessner, ainsi que *Pruncii părăsiți* (Les enfants abandonnés) où il traduit probablement la même oeuvre que J. Teodorovici dans *Cei doi pruncі părăsiți.* Deux vaudevilles traduits de Kotzebue, *Cetățuia pe drumul țării* (La citadelle sur le grand chemin) et *Pustnicul din insula Formentera* (L'ermite de l'île Formentera) se sont également perdus.

Les indications relatives aux oeuvres de Barac qui n'ont pas été publiées montrent qu'il ne s'agit que de traductions ou d'imitations d'oeuvres étrangères. Il en est de même pour ses ouvrages imprimés auxquels nous avons fait allusion ci-dessus, et dont le plus important est *Halima sau 1001 de nopți* (Halima ou les Mille et une nuits), la célèbre collection de contes arabes dont Barac ne traduit qu'une partie. Ce n'est pas la première fois que ces contes étaient traduits en roumain: il en circulait des versions manuscrites dans la seconde moitié du XVIII-ème siècle; ce n'est pas davantage la première traduction imprimée, ni la meilleure. Barac a mis à contribution la version allemande de Habicht, van der Hagen et Schall, publiée à Breslau. Il ne reproduit pas seulement le texte des contes mais encore l'introduction où les éditeurs de Breslau concentraient l'introduction de Galland, premier traducteur français de l'oeuvre, et celle de Gautier qui avait donné une nouvelle édition de la version de Galland. Cette introduction permet à Barac de se familiariser avec des vers de La Fontaine et des passages de La Harpe. Il y joint un avant-propos où il nous fournit certaines indications au sujet de sa traduction. Il déclare entre autres qu'il a jugé bon de l'orner par endroits de „beaux vers", composés „avec maîtrise". Les vers suivants peuvent nous donner une idée de cette maîtrise et de cette beauté:

Stelele sînt revărsate
Pe cer și nenumărate,
Însă numai două sînt
Mai mari, soarele și luna,

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Ce pătimesc câte una
Eclipsis dela pământ.

(D'innombrables étoiles Brillent au firmament, Mais il n'y en a que deux grandes Le soleil et la lune Auxquelles la terre Fait parfois subir une éclipse).

C'est encore de l'allemand qu'est adapté le conte de *Piticot* qui traite un des thèmes les plus répandus du folklore universel. Il s'agit ici des aventures et des espiégleries d'un nain dont les parents ont été tués par la foudre. Dans son monde liliputien, Piticot est guidé par le sens moral mais dans la lutte qu'il entreprend contre le mal et l'injustice, ses actions ont le grand mérite d'être considérées comme de simples farces et de ne pas être accompagnées de réflexions morales. Le conte, qui n'est pas dépourvu d'intérêt serait lisible même de nos jours si Barac n'avait eu la cruauté de le défigurer par ses vers pleins de „maîtrise". C'est encore un thème de la littérature populaire que traite Barac dans *Cei trei frați ghebosi*; mais cette fois encore, au lieu de s'adresser directement à la littérature populaire, il se sert d'une adaptation allemande probablement. C'est encore de l'allemand, de Fr. W. Weiskern sans doute qu'il traduit la tragédie *Samson*, inspirée d'une tragédie française du même titre due à Louis Riccoboni. Ecrite en français par un Italien, traduite en allemand par un écrivain sans mérite, et de l'allemand en roumain par un auteur aussi limité que Barac, la version roumaine de cette tragédie est une vengeance cruelle des Philistins. Dans *Pățăcirile și întâmplările lui Odiseu*, Barac ne part pas du texte homérique mais d'une oeuvre hongroise d'André Dugonics qu'il adapte plutôt qu'il ne la traduit, car il réduit certains passages et en élimine d'autres. C'est du hongrois qu'il traduit *O paradigmă a leneșului Pipelea Gâscariul mult curioasă și în stihuri alcătuită* (La curieuse histoire de Pipelea, le gardeur d'oies paresseux, racontée en vers). Le texte original est *Lúdas Matyi* de Michel Fazekas. Le folklore connaît de nombreuses versions de ce thème, mais la façon dont il est présenté permet de le rapporter à la littérature française de caractère revolutionnaire. Quant à *Risipirea cea de pe urmă a Ierusalimului* elle ne provient pas, quoi qu'en dise le titre, de Joseph Flavius, mais bien

BCU Cluj / Central University Library Cluj

d'une contrefaçon hongroise de l'oeuvre grecque mentionnée, *A pártos Jerusálem* de François Nagy que Barac traduit en conservant intacts le texte, la préface et le titre.

Mais le plus beau titre de gloire de Barac demeure *Arghir şi Elena*, oeuvre largement diffusée dans les masses des lecteurs roumains et mentionnée à diverses reprises par maints écrivains. Il s'agit de la traduction d'une oeuvre hongroise du XVI-ème siècle due à un certain Albert Gyergyai dont les traits n'ont pas été suffisamment précisés par l'histoire de la littérature. C'est probablement l'édition de 1794 de cette oeuvre que l'écrivain roumain a mise à contribution, si l'on en juge d'après certains détails du titre. Les sources de Gyergyai sont italiennes mais le thème qu'il traite appartient au folklore universel. Si l'on remplace le nom d'Arghir par celui de Făt-Frumos (Prince Charmant) et le nom d'Hélène par celui d'Ileana Cosânzeana, on obtient l'un des contes qui possèdent dans la littérature roumaine les plus nombreuses ramifications. C'est là qu'il faut chercher l'explication du grand retentissement qu'a eu l'oeuvre de Barac.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Ramenée à ses grandes lignes, l'action est la suivante: Le roi Acléton et son épouse Médéna ont trois enfants dont le plus jeune se nomme Arghir. Dans le parc royal se trouve un pommier qui fleurit pendant le jour et donne la nuit des fruits qui pourrissent avant l'aube. Le roi fait placer des gardes aux abords de l'arbre enchanté, mais ils s'endorment et ne voient rien. Le devin Philarète déclare alors au roi que le seul homme capable de percer ce mystère est son propre fils qui s'attirera de ce fait les plus grands malheurs et devra s'en aller par le monde. L'aîné des princes puis le cadet s'efforcent, mais en vain, de découvrir le secret de l'arbre. L'empereur furieux, fait décapiter le devin qui l'a trompé. Arghir à son tour s'efforce de trouver le secret du pommier enchanté. Pendant la nuit, alors qu'il monte la garde, il voit venir sept paons dont l'un s'approche de lui. Il s'en empare, mais à ce moment le paon se transforme en une belle jeune fille. Les deux jeunes gens s'éprennent l'un de l'autre, mais les maléfices d'une sorcière les séparent et Arghir se met à la recherche de celle qu'il aime. Il subit maintes et maintes épreuves, rencontre tour à tour un cyclope dont le coeur est bon, une veuve qui „ayant une jolie fille donne volontiers asile au prince" mais

dont les philtres magiques endorment Arghir alors qu'il devrait être auprès d'Hélène enfin retrouvée dans la Noire Citadelle. Il lui faut errer de nouveau à sa recherche jusqu'à ce que des objets enchantés — un filet, des souliers, un fouet — lui permettent de retrouver enfin celle qu'il aime et de l'épouser. L'humanisme hongrois a voulu voir dans cette oeuvre une explication symbolique de la conquête de la Dacie par Trajan. Mais si l'action que nous avons brièvement analysée peut symboliser la conquête de la Dacie, elle peut tout aussi bien représenter la découverte de l'Amérique ou l'expédition de Nansen au Pôle Nord.

Barac a transposé ce thème dans ses „beaux vers". L'invocation à la Muse qui forme le début du poème nous donne une idée juste de la puissance poétique du traducteur:

Te visai mişcând din buză
O, prea drăgălaşe muză.

(Dans mon rêve, je voyais tes lèvres remuer O, muse charmante).

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Ce début a ravi un récent exégète de Barac. Il y voit un mélange heureux de styles où le sublime et le familier se fondent harmonieusement. On reste surpris que ces vers ternes qui n'évoquent qu'une image ridicule, aient été goûtés par tant de lecteurs. Quant à l'auteur lui-même il est si heureux d'avoir fait rimer „muză" avec „buză" qu'il exploite cette trouvaille jusqu'à satiété. Il nous parle dans la même oeuvre „des chants qui sortent des lèvres de ces Muses incomparables", et il commence un autre de ses poèmes en implorant la Muse non de chanter mais de se reposer:

Mai odihneşte-te muză
Şi nu mai cânta din buză.

(Repose-toi, o Muse, Ne chante plus de ta lèvre).

Le vers facile de Barac semble s'écouler d'une source intarissable. L'enchaînement des idées, l'unité de ton ou de sentiments, la justesse des comparaisons, pour ne citer que quelques-unes des exigences les moins subtiles de l'oeuvre d'art, sont autant de préoccupations qui ne le troublent guère. Il a versifié à longueur de

journée, il a composé des vers par centaines et par milliers, vers faciles souvent amenés par la rime et dont le poète lui-même sent si bien l'inutilité, le manque de lien avec le contexte, qu'il les encadre parfois de parenthèses. D'un bout de l'oeuvre à l'autre, on retrouve les mêmes procédés simplistes, la même absence de plasticité. Du long portrait d'Hélène — moment décisif dans le déroulement du poème puisque la beauté de la jeune fille est le mobile déterminant de l'action — il est impossible de sauver plus de deux vers. Le portrait serait incomplet si Cupidon n'était mentionné. Le poète a jugé bon de supprimer le dieu, mais il lui ravit sa flèche pour la confier à Hélène qui la fixe „sous son bras". Lorsque le trait à blessé Arghir, Barac nous fait assister à une scène des plus tendres qu'il peint de ces couleurs bariolées dont il a le secret et qu'il termine par une apostrophe à la Muse:

Si les neuf muses
Pouvaient contempler ces lèvres,
Elles en seraient ravies, elles aussi.

Par contre, ce n'est pas à Barac qu'il faut reprocher les violents propos et les gifles qu'Hélène distribue aux nymphes avec aussi peu de retenue que la plus acariâtre des cabaretières, ou si elle est, elle-même, soufletée en plein repas de noces par Arghir qui se venge ainsi des épreuves qu'il a endurées pour l'amour de celle qui n'a même pas eu foi en lui: tous ces détails appartiennent à l'original et constituent la note virile du „Weltanschaung" hongrois.

Il convient cependant de signaler un autre fait: lorsqu'un auteur taquine la muse avec un zèle aussi constant, il n'est pas impossible que de loin en loin, si mince que soit son talent, un vers moins mauvais que les autres se détache de cette médiocrité. Pour être rares chez Barac, ces trouvailles n'en existent pas moins. Son expression se raffermit alors et l'image se précise, mais tout n'est qu'une lueur passagère.

Tel est cet écrivain qui devait soulever tant de discussions. Lorsque son oeuvre s'est superposée à des thèmes populaires elle a connu une grande vogue et est parvenue à revêtir une certaine signification dans la littérature roumaine. Cette signification, ce n'est pas dans le monde des valeurs artistiques qu'il faut la cher-

cher, car le poète n'y a jamais pénétré, mais bien dans celui des dépendances littéraires qui ne le diminuent ni ne le grandissent d'ailleurs en rien. Barac est tel que la nature l'a fait. Un Chateaubriand ou un Shakespeare peuvent lui être offerts en pâture, il ne sort pas pour cela de sa coquille rudimentaire et il les accommode en vers à sa manière comme il l'a fait pour Arghir.

99. Venu après Paul Iorgovici et à peu près en même temps que Diaconovici-Loga, Démètre Ţichindeal représente un autre aspect du mouvement culturel des Roumains du Banat. On a versé beaucoup d'encre à son sujet dans la littérature roumaine où il a été considéré jusqu'à une date avancée comme l'initiateur de la fable.

On ne sait rien de précis au sujet du lieu et de la date de sa naissance. On prétend qu'il est né à Becicherecul Mic entre 1760 et 1765. Il fait ses études dans des écoles serbes et en 1794 nous le retrouvons instituteur; mais en 1801 il reparaît comme étudiant en théologie et en 1805 comme prêtre. Il termine sa carrière comme professeur à l'École normale d'instituteurs d'Arad. Pris dans le remous des luttes culturelles et politiques des Roumains du Banat, il est victime d'intrigues qui lui causent de graves ennuis et meurt abreuvé d'amertume en 1818.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Son oeuvre n'a jamais été publiée en entier. Elle comprend en général des écrits d'un caractère religieux, moral et didactique, traductions pour la plupart. Nous nous bornerons à mentionner *Arătare despre starea acestor noao introduse scolasticeşti instituturi ale naţiei româneşti, sârbeşti şi greceşti* (Rapport sur la situation des nouvelles institutions scolaires des nations roumaine, serbe et grecque) qui paraît à Buda en 1813. Ţichindeal juge bon d'agrémenter ce rapport de quelques vers de son cru où il rend grâce à l'Empereur de la grande bienveillance qu'il témoigne au peuple roumain. Il poursuit en montrant la nécessité de fonder un „seminarium" et une académie et il termine par une apostrophe:

Tu pourras à ton tour, frère Roumain
T'abreuver à cette source
Où d'autres peuples ont étanché leur soif.

Mais de toutes ses oeuvres, la plus connue est la collection de fables publiée à Buda en 1814: *Filosoficești și politicești prin fabule moralnice învățături. Acum întâia oară culease și întru acest chip pre limba românească întocmite* (Fables renfermant des conseils de philosophie et de politique, recueillies pour la première fois et adaptées en roumain). Héliade Radulesco qui les publia de nouveau en 1838 exprime toute son admiration pour une oeuvre qu'il considère comme „les tables de la loi au milieu du désert". Et il termine son article en soulignant le double caractère de l'oeuvre: son désir de dissiper les ténèbres de l'ignorance d'une part et de l'autre ses aspirations vers la communauté spirituelle des peuples. Mais, comme on l'a prouvé depuis, Tichindeal est loin d'avoir fait oeuvre originale. Il affirme d'ailleurs lui-même dans le titre qu'il n'a fait que „recueillir" ces fables et les „transposer" en roumain. Les sources étrangères auxquelles ce titre fait allusion sont les fables de Dosithée Obradovici publiées en 1788 sous le tire de *Fables d'Esope et de divers autres fabulistes, traduites de plusieurs langues étrangères en slovéno-serbe*. L'écrivain serbe qui avait séjourné quelque temps en Moldavie et connaissait bien la langue roumaine est un esprit émancipé et audacieux. Il part en guerre contre les moines, les icônes, et tous les préjugés courants. Animé de préoccupations de cette nature on comprend que la fable soit devenue pour lui un instrument de lutte: l'anecdote n'a d'autre rôle que de servir de point de départ à de longues et graves dissertations morales où se concentre tout l'intérêt de l'auteur et qui lui confèrent d'ailleurs une certaine originalité parmi les fabulistes qu'il a pris pour modèles. Dans l'adaptation de Tichindeal, ce sont également ces réflexions qui trouvent un écho chez ses lecteurs roumains. Suivant de près Dosithée Obradovici, il affirme dans son introduction que son oeuvre apporte tout une philosophie morale de même que des règles de conduite politique.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Il est difficile, on le voit, d'affirmer encore que Tichindeal apportait dans le désert „les tables de la loi". La loi pour laquelle il combat est le triomphe des Lumières et il y a longtemps que cette loi a été annoncée au peuple roumain. Mais, grâce à ses emprunts et à l'arme nouvelle, la fable, qu'il met au service de cet

idéal, il s'est créé une physionomie originale dans la littérature roumaine de l'époque.

100. La poésie que Basile Aaron et Jean Barac ont en vain poursuivie, avait été découverte quelque temps auparavant par Jean Budai-Deleanu, écrivain qui appartient à la génération persécutée de Georges Şincai et de Pierre Maior. Plus profondément pénétré que ces derniers des idées libérales du joséphisme, il devait subir un ostracisme plus long et plus rigoureux que ses confrères transylvains et son oeuvre devait rester inconnue jusqu'à une date récente.

Budai-Deleanu est né à Cigmău dans le département d'Hunedoara entre 1760 et 1763. Il commença à Blaj des études de théologie qu'il poursuivit à Vienne où il paraît être resté 5 ou 6 ans et où il étudia en outre le droit et la philosophie. De retour à Blaj, il ne peut respirer une atmosphère viciée par la présence de l'évêque Bob et cherche ailleurs des moyens d'existence. Après avoir été quelque temps fonctionnaire au Ministère de la guerre à Vienne, il parvient secrétaire et enfin conseiller au tribunal provincial de Lwow. Bien que ce fût une ville polonaise et que Budai se soit plaint amèrement de son exil, Lwow était également un centre roumain. Par suite de l'annexion de la Bukovine par l'Autriche en 1775, cette province roumaine avait été rattachée du point de vue juridique et administratif à la Galicie. Lwow était devenu de ce fait l'un des centres vers lesquels se dirigeaient les Roumains de Bukovine. C'est ici que Théodore Racoce s'efforce de faire paraître son journal; plus tard, lorsque l'institut roumain de Sainte Barbara quitte Vienne, c'est dans cette ville de Galicie qu'il s'établit définitivement après un bref séjour à Erlau. Aussi le poète trouve-t-il à Lwow cette atmosphère roumaine que d'autres écrivains roumains de Transylvanie allaient chercher à Vienne ou à Buda. Il y retrouve également l'atmosphère intellectuelle qu'il avait respirée au cours de ses études dans la capitale des Habsbourgs: les récits de voyage du temps signalent les mesures prises par les autorités locales pour interdire la lecture de certains écrits, entre autres des oeuvres de Voltaire.

Mais Budai-Deleanu entretient également des relations avec

les Roumains des autres provinces et d'abord avec Pierre Maior. Dans les lettres adressées à ce dernier, il dévoile les sentiments qu'il continue à nourrir à l'égard de ceux qu'il a laissés dans la cité épiscopale: Pierre Maior est son compagnon de souffrances, doué de la même force de caractère que lui. „Je sais bien, dit-il, que tous ces abus proviennent de ce foyer d'indignités qui souillent le nom roumain. Depuis plus de trente ans ces „ethnochthones" sont les maîtres et pour prolonger leur règne ils dilapident le patrimoine de leur peuple et contribuent à sa décadence en se faisant l'instrument de ses ennemis. Je les connaissais bien quand, préférant la misère à leur faveur, je les ai fuis. Mais le temps n'est pas loin où seront révélées au grand jour toutes les hontes de cette nouvelle Jérusalem. Ils auront beau faire, ils n'échapperont pas à ma plume. Jusqu'ici j'ai été entièrement absorbé par mon Dictionnaire et par les services rendus à mes concitoyens; mais bientôt j'arracherai le masque de ce colosse et je montrerai son véritable visage". Ailleurs, il déclare à Maior, son frère spirituel, qu'il est plus heureux „d'échanger des lettres avec lui que de faire des leçons à Blaj et d'être honoré dans le diocèse de Transylvanie".

BCU Cluj / Central University Library Cluj

La situation de Budai-Deleanu lui a permis de connaître de près la Bukovine qu'il a décrite en détail dans un ouvrage déjà mentionné, *Kurzgefasste Bemerkungen über Bukowina*. C'est probablement grâce aux liens qui l'unissaient à cette province et surtout à la noblesse qui avait conservé des relations avec la Moldavie que le juge de Lwow parvient à être connu et apprécié à Iassy. Benjamin Costache lui offre en 1815 un poste de professeur au Séminaire de Socola. C'est pourquoi il se renseigne par l'entremise de Lazar Assaky, non seulement sur les matières que le poète pourrait enseigner en cette école et en quelle langue, mais encore sur la religion qu'il pratique. On ignore les motifs réels qui l'ont empêché de venir à Iassy, car les renseignements nous font entièrement défaut sur les dernières années de sa vie. Mais ce dont nous sommes certains, c'est qu'il est mort le 4 août 1820 et que dans la bibliothèque qu'il a laissée, Virgile et Horace se partageaient la place d'honneur.

Malgré l'isolement où il s'est complu, Budai-Deleanu n'a pas été totalement ignoré de son vivant. En dehors de Pierre Maior,

il a connu Samuel Vulcan. C'est à Vienne qu'il avait d'abord rencontré le futur évêque d'Oradea et il le retrouve à Lwow à l'époque où Vulcan dirige le séminaire roumain de cette ville. Mais c'est avec Pierre Maior qu'il entretient les relations les plus étroites, et l'on ne saurait s'en étonner lorsque l'on connaît le tempérament des deux écrivains: l'auteur de la *Tziganiade* devait apprécier davantage la fine ironie de l'*Histoire des origines des Roumains en Dacie* que la résignation de Micou ou la violence de Şincai. Nous retrouvons cette communauté de goûts dans leur effacement volontaire devant le puissant évêque de Blaj: tous deux, le simple prêtre de campagne et le modeste fonctionnaire en pays étranger, ont cherché avant tout le calme nécessaire à leur travail.

De même que ses écrits scientifiques, les oeuvres littéraires de Budai-Deleanu sont restées longtemps inconnues. Avant 1837, son gendre Louis Lewandowski était préoccupé du sort de ses manuscrits qui ne devaient être ramenés de Lwow que très tard, en 1868. Mais Georges Assaky connaissait son oeuvre poétique et il en faisait mention en 1830 dans une notice d'*Albina Românească*.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

101. Cette oeuvre est constituée par deux poèmes étroitement reliés entre eux, *Țiganiada* (La Tziganiade) et *Trei Viteji* (Les Trois preux). De la *Tziganiade* nous possédons deux variantes. La première a été publiée par Théodore Codresco dans la revue *Buciumul Român* en 1875 et en 1877; la seconde n'a été publiée que très tard, en 1925, par Georges Cardaș. La différence essentielle entre ces deux variantes c'est que dans la première les aventures des Tziganes se mêlent par endroits à celles d'un noble hongrois de Transylvanie, Becicherec Iștok, à la recherche de sa bien-aimée disparue. Cet épisode qui ne se rattachait à l'action que parce que le héros était lui aussi d'origine tzigane, a été éliminé de la seconde variante qui a donc une plus grande unité d'action que la première.

Mais le poète n'a pas définitivement sacrifié Becicherec: à une époque où il lui paraissait impossible de publier la *Tziganiade*, dont les idées libérales contrastaient violemment avec le credo de la politique réactionnaire du temps, une partie de l'é-

pisode éliminé a été mis à contribution pour former le poème des *Trois preux*, dont l'auteur ne nous a donné que les trois premiers chants et le début du quatrième. Cette oeuvre a été publiée pour la première fois en 1928 par Georges Cardaș.

102. Bien qu'elle ne s'encadre pas dans l'épopée et qu'elle ne puisse être considérée comme une unité organique, on peut y discerner les objectifs poursuivis par l'écrivain et la conception qui a présidé à sa genèse. Après une brève invocation à sa Muse qui se repose depuis la bataille des Tziganes, le poète nous présente les trois preux: Becicherec Iștok d'Uram Haza, Kyr Kalos de Cucureaza et Născocor de Cârlibaba. Nous connaissons les deux premiers: ils représentent la noblesse parvenue de Transylvanie qui est tzigane d'origine et celle de Valachie d'origine grecque. Le poète conseille au lecteur sceptique de ne pas s'étonner du choix de Kyr Kalos comme héros: les Grecs sont particulièrement appréciés en Moldavie et en Valachie. Il pourrait en dire long à ce propos, mais il sait qu'à Iassy comme à Bucarest on ne lit que ce qui est écrit en grec, langue qu'on ne comprend mais qu'on n'en parle pas moins. Dans ces provinces, les gens raisonnent de si étrange façon qu'ils rougiraient de s'avouer Roumains et qu'ils préfèrent passer pour des Grecs, c'est-à-dire pour des étrangers dans leur propre pays. Ces assertions qui nous paraissent aujourd'hui fantaisistes n'étaient que trop vraies à l'époque phanariote. L'écrivain a touché du doigt le point névralgique et il retourne sans pitié le fer dans la plaie. Et puisque Becicherec Iștok qui descendait d'un criblier parvient noble hongrois, on ne saurait s'étonner qu'un simple vendeur de brioches comme Kyr Kalos devienne boïard, et encore boïard d'assez haut rang

pour aspirer à la main d'une princesse.

En Moldavie, il n'en va tout à fait de même qu'en Transylvanie et en Valachie. Il est difficile de préciser ce qu'est Născocor. C'est un „mazilaș", un petit hobereau du fond de la Moldavie, mais c'est aussi un capitaine de Tziganes et le mystère le plus profond entoure ses origines. Un autre trait qui le distingue de

BCU Cluj / Central University Library Cluj

ses compagnons c'est qu'il ne s'élève pas sur l'échelle sociale: Becicherec est parti de ses cribles et de son luth pour gagner ses quartiers de noblesse; Kyr Kalos passe insensiblement de ses brioches aux olives et aux caroubes, console Rosaline de son veuvage et grâce à de faux documents entre de plain-pied dans la noblesse. Tous deux en ont la tête tournée. Născocor a, lui aussi, l'esprit dérangé, mais à l'encontre de ses camarades, il semble que ce trouble soit causé chez lui par l'abus de la lecture.

Le sort les a placés dans des situations identiques, ce qui offre au poète l'occasion d'observer les réactions de chacun. Dans sa jeunesse, Becicherec s'est fait „kouroutze" et a lutté contre les „lobontz". Après avoir accompli maintes prouesses, il a enlevé dans une vigne une jeune fille, qu'il a ramenée chez lui afin de l'épouser; mais les lobontz se vengent et l'un d'eux enlève Angelina un jour qu'elle est restée seule. Le preux est persuadé que cette disparition a quelque chose de surnaturel: pour lui, l'Angelina a été victime des dragons et il prend la résolution de lui rester fidèle toute sa vie. Mais le temps passe, le désir de revoir celle qui lui a été ravie s'accroît ainsi que sa folie. Il se persuade enfin que les dragons tiennent Angelina prisonnière dans la Citadelle Noire et il entreprend de la délivrer.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Le sort de Kyr Kalos est à peu près le même. Après être devenu à Bucarest un homme riche et influent, il est séduit par la beauté de la princesse Smaranda qu'il ne connaît que parce qu'il en a entendu chanter les louanges mais qui réserve sa main à celui qui accomplira la plus étonnante prouesse. Il apprend que la princesse est entrée au couvent parce qu'elle n'a rencontré aucun preux digne d'elle. Il se décide alors à chercher par le monde les aventures qui lui vaudront la main de Smaranda.

Născocor, capitaine de Tziganes, s'éprend à son tour de la belle Chirana. Mais celle-ci s'enfuit un jour en Valachie avec une bande de Tziganes qui veulent s'établir dans cette province. Elle compte sur sa beauté pour y devenir une dame ou qui sait même une princesse. Et Născocor se met à la recherche de la belle fugitive.

Conduits par le même désir, les héros vont avoir l'occasion de se rencontrer et de croiser le fer. L'héroïsme de chacun d'eux revêt d'ailleurs un caractère particulier car il se modèle sur un

des grands héros de l'humanité. Seul Născocor, dont les traits sont plus imprécis, ne nous indique pas le héros de son choix: de tous les livres qu'il a lus nous ne voyons se détacher aucune grande figure pour guider son arme et ses pas. Becicherec, lui, n'a pas à hésiter: à l'école où il a passé tout un hiver, il a étudié les *Psaumes* et a lu la *Vie d'Alexandre*. Aussi la vaillance du grand conquérant l'obsède-t-elle. Il se décide donc à braver les dragons comme Alexandre avait défié les écrevisses. Quant à Kyr Kalos c'est sur les prouesses d'Achille qu'il modèle les siennes. A dire vrai, il n'a rien lu sur ce héros, mais il a entendu dire qu'il était Grec comme lui-même et qu'il avait, lui aussi, combattu pour des princesses.

Dans la description des équipages, l'auteur marque également ses préférences. Il insiste tout particulièrement sur Becicherec qu'il présente ceint d'une armure, de facture humaine plutôt que divine, et monté sur son cheval Ducipal. Il est accompagné par son écuyer Crăciun, qui chevauche Surana „la soupirante". Bien que plus agiles — qualité qui convenait tout particulièrement au genre d'héroïsme de Kyr Kalos et de son écuyer Trandafir — les chevaux de ces derniers ne sont pas décrits avec le même luxe de détails que ceux des précédents. Quant à Născocor, il est à peine esquissé sous ce rapport.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Dans ses grandes lignes, le poème est une adaptation de *Don Quichotte* aux réalités locales. Mais, sous les personnages copiés, sous l'action empruntée, se déroule libre et impitoyable la satire de la société roumaine du temps: ce dont l'auteur est préoccupé en premier lieu, ce n'est pas d'acclimater des thèmes littéraires, mais bien de dénoncer des maux profondément enracinés. C'est pourquoi ses héros, descendants plus ou moins effacés du célèbre chevalier de la Manche, donnent à Budai-Deleanu l'occasion de décrire la société bariolée des Pays Roumains à cette époque et d'entreprendre une véritable étude de psychologie des peuples.

Le plus proche du naïf hidalgo est Becicherec. Il est vrai qu'il ne lutte pas contre des moulins à vent, mais il rencontre un monstre effroyable auquel il fera sentir le tranchant de son épée; nulle auberge à surprises ne s'ouvre devant lui, mais il frappe à la porte d'une maison qu'il prend pour un monastère

et se consume en apostrophes à l'adresse de quelques femmes qui lui paraissent des nonnes chargées de garder Angelina et qui sont secondées dans cette tâche par des chiens dépourvus de tout respect à l'égard de l'armure du chevalier. De même que Don Quichotte, Becicherec n'est pas guidé par les règles de la raison et c'est pourquoi sa vaillance ne connaît pas de bornes. Et le fait que ses actions et ses paroles ont le don de soulever les problèmes sociaux les plus importants nous incite à croire qu'il était destiné à devenir le héros principal du poème. Alors qu'il lutte contre le prétendu dragon, une bergère vient puiser de l'eau à la fontaine. Effrayée par le bruit de la lutte et par l'aspect du cavalier, elle laisse tomber sa cruche et se réfugie au sommet d'un rocher d'où, se sachant en sûreté, elle ose regarder ce qui se passe dans la vallée. Notre héros la prend pour une fée et la prie de lui révéler le lieu où sa bien-aimée est prisonnière. Voyant à qui elle a affaire, la bergère lui indique ce qu'il désire savoir à condition qu'il lui abandonne Crăciun. La réaction de ce dernier provoque les discussions que nous avons mentionnées plus haut, au sujet des droits de la noblesse et des devoirs des serfs et qui procurent au poète l'occasion d'affirmer sa conception libérale d'essence joséphiste.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Dans le plan général de l'oeuvre, Născocor et Kyr Kalos détiennent des rôles secondaires qui font rebondir l'action dont Becicherec est le héros principal. Mais leur intervention est également nécessaire pour d'autres motifs: Budai-Deleanu tenait à dénoncer les maux qui sévissaient dans toutes les provinces peuplées de Roumains et dans cette satire Kyr Kalos et son écuyer Trandafir lui permettent de présenter la situation des Roumains de Valachie et du sud du Danube, alors que Născocor représente la Moldavie, Becicherec et Crăciun la Transylvanie.

Le poème des *Trois preux* témoigne encore de certaines difficultés d'expression dues en partie au fait que le poète n'a pu donner une forme définitive à son oeuvre. Mais ces maladresses n'empêchent pas les grandes qualités de l'écrivain de se manifester. C'est surtout lorsqu'il s'agit de rendre les infirmités physiques ou morales de ses personnages qu'il se révèle artiste accompli: son style se concentre alors et son vers s'enrichit de termes expressifs, comme dans le portrait de Kyr Kalos ou de tant

d'autres personnages de la *Tziganiade*. L'écrivain n'évite pas le mot grave mais son expression se voile le plus souvent d'une réserve à l'abri de laquelle il suggère sans se compromettre. Dans le passage où il nous présente l'arrivée à l'auberge de Becicherec et de Crăciun, le sens de chaque vers pris isolément est équivoque, mais de leur ensemble se dégage une certitude:

Cu scutierul său în urmă ajunsese
La cârcima cea cu două jupânese,

Care mai ales pentru călătoare
Fețe acea cârcimă luasă'n arândă:
Avea de băut, avea de mâncare,
Avea și'altă ceea ele pe dobândă;
Destul că era suflete creștine
Și mai mult tinere decât bătrâne.

(Suivi de son écuyer, il parvient à l'auberge aux deux commères, Qui l'avaient prise à bail Pour y traiter les voyageurs. On y trouvait à boire et à manger Et autre chose aussi, contre beaux écus sonnants. Enfin c'étaient des âmes bien chrétiennes Et encore dans la fleur de l'âge).

BCU Cluj / Central University Library Cluj

L'écrivain distingue avec beaucoup de finesse la qualité du courage de ses héros. Le seul qui soit vraiment brave est Iștoc, mais sa bravoure est le fruit de sa folie. Chez les autres, la lâcheté dont ils font preuve au moment du danger est compensée par une forfanterie sans bornes lorsque nul péril ne les menace. Ainsi, Crăciun qui, au moment critique se cache sous son cheval pour échapper au dragon, est persuadé ensuite qu'il était capable d'étriper le monstre. Ce courage ne lui vient que lorsqu'il a bien mangé, bien bu et que nul danger ne le menace. Trandafir n'a pas besoin de pareils stimulants: il lui suffit d'être en sécurité pour que sa bravoure devienne agressive:

de nu băgam samă
Că tu fuzeai singur, m'apucam iară
Și de ar fi fost de oțel sau de aramă
Străinul aței a, îl făceam de ocară,
Despicându-l din cap până în pițioare
Și lăsându-l de zaf negrelor ițoare.

(Si je ne m'étais rendu compte Que tu fuyais, je me remettais à

l'oeuvre. Et que cet étranger fût bardé d'acier ou de cuivre, J'en aurais fait la risée de tous, Car je l'aurais pourfendu de la tête aux pieds Et je l'aurais abandonné aux noirs corbeaux).

Mais il suffit qu'une bande d'hommes armés apparaissent à l'horizon pour que les pompeux discours de Trandafir fassent place à un conseil pratique: „Fuyons, jusqu'à ce que ces bandits aient passé". Kyr Kalos est du même acabit: il est persuadé que la fuite est parfois un signe de courage et que le véritable preux est celui qui sait fuir à temps. Mais comme il est Grec, il est naturel que l'auteur cherche à lui attribuer le goût de la fraude. Le quatrième chant débute par des imprécations à l'adresse de la poudre et de celui qui l'a inventée, car de ce jour la bravoure personnelle a été annihilée: un fourbe soigneusement dissimulé peut tuer à distance le héros le plus accompli. Le passage est tout entier inspiré de l'Arioste et son rôle est de préciser un des traits de Kyr Kalos, le falsificateur de parchemins de noblesse: il se fie davantage au pistolet, cette arme fourbe, qu'à l'épée grâce à laquelle les véritables héros ont gagné leur réputation. Un autre personnage qui nous est présenté avec la même vérité est Chirana, „Tzigane habituée depuis l'enfance à recevoir et à donner des coups dans les marchés", et qui sait quand et à qui elle doit fendre le crâne d'une pierre, ce qui permet à Născocor de se rappeler qu'il tient une lance. Fous, peureux, fanfarons et vauriens, les héros de Budai-Deleanu formaient déjà dans les *Trois preux* une collection intéressante et riche de promesses.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

103. Ces promesses se trouvent pleinement réalisées dans la *Tziganiade*, le poème héroï-comique le plus achevé de la littérature roumaine et l'une des plus remarquables réalisations du genre.

Il est précédé d'un prologue où Budai-Deleanu se montre conscient du fait que son oeuvre est de nature à former et à introduire un nouveau genre de poésie roumaine. Le poète sait que ce genre n'est pas des plus nobles: il y a des sujets qui ne peuvent être traités que par un grand poète et dans une langue châtiée. Or, il doute fort qu'il soit un grand poète d'une part et de l'autre il se rend compte des imperfections de sa langue; c'est pourquoi il choisit un genre mineur, un „divertissement"

susceptible de servir de degré intermédiaire pour parvenir à la haute poésie, à l'épopée en style homérique ou virgilien. Ce modeste aveu de l'écrivain doit lui assurer la bienveillance du lecteur; mais il constitue en même temps un précieux indice au sujet de sa doctrine littéraire: la hiérarchie que le poète établit entre la grande poésie qui ne peut être créée que dans „le sanctuaire des muses" et son „divertissement", exprime l'un des éléments fondamentaux de la doctrine classique, c'est la distinction entre les grands genres et les genres mineurs. Cette profession de foi littéraire ouvre de larges perspectives sur les fondements théoriques du poème. Pour étayer cette conception, le poète applique, dans les notes qui accompagnent son oeuvre, les vues consacrées par les traités de rhétorique classique. Bien que des écrivains modernes (Le Tasse, L'Arioste, Tassoni, Casti, Voltaire, Klopstock, Milton) soient mentionnés à chaque page, les autorités incontestées sont Virgile et surtout Homère. L'oeuvre elle-même qui se ressent d'influences si multiples, est agitée à certains moments par les frissons de la fièvre romantique de l'épopée italienne. Mais dans ses grandes lignes, la *Tziganiade* reste l'oeuvre d'un esprit rationaliste singulièrement lucide, qui met au service d'une raillerie impitoyable, une intelligence éblouissante.

En dehors du prologue, l'oeuvre est précédée d'une *Epistolie închinătoare către Mitru Perea, vestit cântăreț* (Epître dédicatoire au célèbre chanteur Mitru Perea). Pour des motifs faciles à comprendre, le poète lui-même se dissimule sous le pseudonyme de Leon Dianeu, anagramme de Ion Deleanu. Quant à Mitru Perea, il est facile d'y retrouver Petru Maior (Petru Maier): un jour, dit-il pour être plus explicite, „traversant Sasreghen où tu te trouvais alors", ce qui signifie: passant par Reghinul Săsesc où Pierre Maior avait été prêtre. Le poète déclare qu'après avoir erré dans maints pays étrangers et avoir eu toutes sortes d'aventures, il est maintenant comblé de biens. Mais il n'en est pas plus heureux pour cela car on ne saurait être heureux loin de sa patrie; or pour lui, comme pour Maior, la patrie a été une marâtre. L'action de la *Tziganiade* est une allégorie et les Tziganes représentent en réalité tous ceux qui se comportent comme des Tziganes. „Je me suis laissé dire" continue-t-il „que toi aussi tu as écrit une oeuvre qui s'applique merveilleusement aux Tzi-

ganes et qu'en disant la vérité tu as frappé en plein le voïvode qui n'a jamais pu souffrir son peuple et n'a jamais fait le bien mais s'est contenté d'amasser des richesses et de combler les boïards de faveurs. Seigneur, quand aurons-nous donc un prince qui aimera ses compatriotes! Je m'attendais à entendre dire d'un moment à l'autre que c'est toi que le peuple a proclamé voïvode; prends bien garde car cet imbécile fieffé vit encore et continue à corrompre le monde". Le „voïvode" que Budai-Deleanu accusait d'amasser des biens et de détester les siens, l'„imbécile" qui vivait encore n'était autre que le fastueux prélat Jean Bob. Le poème de Budai-Deleanu qui exprimait des sentiments de cette nature à l'égard du puissant évêque de Blaj était condamné à rester manuscrit. Mais il ne faudrait pas en conclure que sous le vêtement de l'allégorie, le poème tout entier soit une charge contre l'évêque et la cour épiscopale de Blaj: certes, le poète manifeste à l'endroit des moines une sollicitude toute particulière, mais son esprit corrosif s'est exercé sur des fronts multiples. Son but est de dénoncer le mal et de montrer la voie à suivre: dans son oeuvre, avoue le poète, il y a des plaisanteries qui n'ont d'autre but que de plaire; mais à côté du badinage perce la satire car il veut exposer à ses compatriotes les tristes exemples donnés par leurs ancêtres qui, semblables aux Polonais au milieu desquels vivait l'auteur, prodiguaient également de mauvais exemples que nulle piété filiale ne pouvait forcer à suivre.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Critique, raillerie, manque total de respect pour les institutions consacrées (ne nous présente-t-elle pas un évêque comme voïvode des Tziganes?), l'épître de Budai-Deleanu annonce une oeuvre que parcourt l'esprit d'émancipation du XVIII-ème siècle. Le prologue et l'épître nous montrent ainsi les éléments essentiels qui caractérisent le poème: le fondement classique sur lequel il repose et l'esprit des Lumières qui en oriente les sentiments et en organise l'action.

Si Becicherec est impliqué dans l'action de la *Tziganiade*, c'est, l'avoue le poète, sous l'influence „d'Homère et d'autres poètes fameux qui introduisaient dans leurs poèmes de nombreux contes étrangers". Mais cet épisode qui ne se rattache que très artificiellement à l'action principale du poème est éliminé de la variante de celui-ci qui en acquiert une plus grande unité d'ac-

tion. L'auteur introduit en échange de longues discussions relatives à l'organisation politique de l'Etat futur des Tziganes, discussions qu'il entreprend sous l'influence des *Animaux parlants* de Casti et qui donnent à ce poème héroï-comique un caractère politique.

L'action se passe en Valachie au XV-ème siècle. Epuisée par les luttes intestines et par les discussions stériles, Byzance vient de tomber sous les coups des Turcs qui envahissent avec une foudroyante rapidité les pays chrétiens. L'enjeu des luttes est en ce moment la Valachie gouvernée par un preux voïvode, Vlad l'Empaleur, qui ne craint pas de résister au puissant sultan Mahomed II et réussit même à le battre. Alors qu'il organise son pays en vue de la résistance, le souverain se rend compte qu'il s'y trouve une nombreuse population de Tziganes capables de servir aux Turcs de guides et d'espions. Pour parer à ce danger, il décide de les armer et de les enrôler, eux aussi, dans la lutte qu'il va soutenir contre les Turcs. Il leur donne en outre des aliments et des terres pour qu'ils organisent un Etat à eux. Les Tziganes, réunis entre Alba et Flămânda, délibèrent sur l'organisation de leur pays puis, brandissant leurs instruments de travail en guise d'armes, ils défilent devant le prince. La parade terminée, celui-ci leur expose les avantages qu'il leur garantit et les devoirs qui leur incombent en échange. Le premier de ces devoirs est d'aller dresser leur camp à Spăteni, entre Bărbătești et Inimoasa. Au discours du prince répond Gogoman dont les paroles traduisent la réaction spontanée du caractère tzigane: la multitude remercie son souverain de tous les biens dont il vient de la gratifier mais demande, comme une dernière faveur, qu'une garde de deux cents soldats environ l'accompagne jusqu'à Spăteni pour la protéger des brigands. Le trajet est pénible, la marche est interrompue à chaque instant par d'interminables délibérations sur la manière dont il convient de se battre contre les Turcs ou de les éviter, et comme la distance qui les sépare de Spăteni leur paraît interminable, les chefs prennent deux décisions également importantes: pour obliger les Tziganes à avancer, ils placent les charrettes chargées de victuailles en tête de la troupe; ensuite, sur la proposition de Giolbanu, ils demandent au voïvode de réduire à un mille la distance qui sépare le point

BCU Cluj / Central University Library Cluj

où ils sont parvenus, d'Inimoasa, où ils doivent se rendre. Mais entre temps, les choses se compliquent: Romica, la fille de Goleman qui est fiancée à Parpanghel est enlevée par Satan qui la mène dans la Cour aux fantômes de la Forêt enchantée qui entoure la Citadelle Noire. Sa disparition soulève dans la bande des Tziganes des disputes et des altercations et Parpanghel part à sa recherche. Il parvient dans la Cour des fantômes où Satan, allié aux Turcs, a attiré maints preux chrétiens. Il y retrouve Romica dont le sépare de nouveau Saint Spiridon, le protecteur des femmes. Le saint fait le signe de la croix au-dessus de la Cour aux fantômes et celle-ci disparaît. Parpanghel se retrouve au milieu d'une mare. Il parvient à un lieu où se trouvent deux sources enchantées. Le preux Argineanul, echappé lui aussi de la Cour enchantée, boit l'eau de l'une d'elles et tombe dans l'oisiveté; Parpanghel au contraire goûte à l'autre source et devient sur-le-champ intelligent et courageux. L'esprit de Romica lui parle d'un bosquet et il entre en fureur. Déguisés en Turcs, Vlad l'Empaleur et ses soldats mettent à l'épreuve le courage des Tziganes qui pas un instant n'ont l'idée de se battre et qui implorent merci. Après avoir été réprimandés par le prince pour leur lâcheté, ils sont menacés par l'invasion de Turcs véritables dont les sauve l'apparition inattendue de Parpanghel revêtu de l'armure d'Argineanul, qui sème la terreur parmi les Infidèles. Les Turcs s'enfuient mais Vlad l'Empaleur se porte à leur rencontre et les bat. Parpanghel pris de folie tombe dans un marais d'où il est sauvé grâce aux sorcelleries de sa mère Brânduşa, qui le guérit et le ramène au camp des Tziganes, où se trouve déjà Romica. Les diables délibèrent en Enfer sur le moyen de vaincre Dieu et les chrétiens, les Tziganes délibèrent ici-bas sur l'organisation à donner à leur pays, lorsque Corcodel arrive porteur d'une nouvelle bien faite pour atterrer les sombres défenseurs de la Croix: les provisions sont épuisées. Une querelle s'élève entre les Tziganes et ils sont sur le point d'en venir aux mains lorsqu'on signale un retour offensif des Turcs. Tandaler, le voïvode des doreurs, appelle au combat les Tziganes et leur conseille de se battre en rugissant et les yeux fermés afin de ne pas voir l'ennemi et de ne pas s'en effrayer. Pendant ce temps, l'heure du choc décisif entre les armées roumaines et les hordes

BCU Cluj / Central University Library Cluj

turques s'approche. Argineanul, que les Infidèles avaient pris comme otage, leur échappe grâce à des miracles de bravoure; Vlad l'Empaleur inspecte en secret le camp turc et au cours de la nuit l'envahit avec ses armées. Les Turcs sont écrasés, et le sultan ne doit son salut qu'à la fuite. Mais les diables interviennent dans le conflit: ils enveloppent de brouillard les restes de l'armée turque qu'ils sauvent ainsi du désastre. Les anges prennent à leur tour part à la lutte et le combat se transporte de la terre au ciel, entre les troupes des anges et celles des démons, jusqu'au moment où ces derniers, vaincus, doivent disparaître. Les uns se cachent parmi des boeufs auxquels viennent se heurter les Tziganes qui engagent le combat sous les ordres de Tandaler. Les boeufs s'enfuient épouvantés. Les Tziganes qui n'avaient pas vu l'aspect de leurs ennemis défaits passent la nuit dans une forêt. Le matin, ils parviennent au lieu où s'était déroulée la lutte entre les Roumains et les Turcs. Le champ est couvert de cadavres. La bande des Tziganes s'en attribue tout le mérite et s'empresse de piller le camp abandonné par les soldats turcs. Après avoir remporté de pareilles victoires, ils arrivent enfin à Spăteni où le mariage de Parpanghel et de Romica est célébré en grande pompe et où se déroulent les discussions mentionnées plus haut sur l'organisation future de l'Etat. Baroreu, Slobozan et Janalău rivalisent de sagesse et parviendraient peut-être à un résultat si les Tziganes n'avaient déversé sur le conseil l'anarchie qui fait le fond de leur nature. Ce qu'ils réclament de tous côtés ce n'est ni une organisation, ni des lois, mais la nomination de dignitaires. Comme il fallait s'y attendre avec les Tziganes, on ne peut arriver au vote. Chacun revendique le trône et la solution est cherchée spontanément ailleurs que dans la démocratique manifestation des opinions: une bataille de gigantesques proportions fait bientôt rage et la force du poing demeure le seul argument décisif. Au début, le sort semble favorable à Tandaler, le plus entendu de tous aux affaires militaires; mais contre lui s'élève, plus aveugle que jamais, la fureur des autres Tziganes: Tandaler est vaincu et avec lui s'écroule le rêve de fonder un Etat tzigane. Dans la variante définitive, l'oeuvre ne se termine pas sur la dispersion des Tziganes: trahi d'un côté par les boïards, Vlad l'Empaleur est averti par l'archange Ga-

briel que Dieu a décidé de soumettre le peuple roumain à la domination turque. Le prince prend alors le chemin de l'exil et ses troupes qui refusent de se soumettre demandent au jeune capitaine Romandor de les aider à poursuivre le combat.

Les derniers accords de la *Tziganiade* sont donc empruntés à la corde héroïque. Ils n'altèrent pas l'unité de l'oeuvre et ne tendent qu'à rendre plus sensible par le contraste l'état chaotique qui caractérise la société tzigane, où nulle décision ne peut être adoptée et nulle idée ne peut être précisée. La *Tziganiade* présente, par son côté comique, l'effort de la société pour s'organiser, effort que rendent vains les éléments anarchiques qui interdisent aussi bien l'établissement du contrat social que l'établissement du droit du plus fort. Ce fait détermine un des traits essentiels de l'oeuvre: la figure du héros principal ne se définit pas sur la ligne de l'action. Bien que ce soit avant tout un poème héroï-comique, il n'en comporte pas moins un important épisode de caractère romantique et s'élève parfois jusqu'au poème héroïque pur ou jusqu'au poème politique. Parpanghel est le héros romantique, Vlad l'Empaleur s'affirme comme le héros du poème héroïque; mais nulle figure ne se détache en relief sur le fond politique et héroï-comique où se déroulent les aventures des bandes tziganes. Tandaler qui commande celles-ci lors de la célèbre bataille contre les boeufs et qui accomplit des prodiges de bravoure pour monter sur le trône, se montre certes plus sage et plus vaillant au combat que ses compagnons, mais il ne se détache pas totalement de leur collectivité: d'un bout à l'autre du poème, les bandes tziganes progressent sans se dissocier, avec les mouvements élémentaires d'une procession de larves.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Le poète nous révèle, lui-même, ses sources. Son modèle de prédilection est Homère, l'auteur de la *Batrachomyomachie*, et c'est la muse de celui-ci que sollicite l'écrivain roumain. C'est également d'Homère qu'il s'inspire lorsqu'il lui faut donner un titre à son oeuvre, ou lorsqu'il se décide à écrire son poème en un mètre différent de celui du vers populaire. Cela ne signifie d'ailleurs pas qu'il ait adopté l'hexamètre homérique et il avoue qu'il a suivi dans cet ordre d'idées le vers des grands poètes épiques italiens et que sa strophe s'inspire de la leur, à la seule différence qu'au lieu d'avoir huit vers elle n'en a chez lui que

six. C'est encore l'exemple d'Homère qui l'incite à emprunter des mots à tous les dialectes du roumain. Lorsqu'il narre l'irruption des armées de Vlad l'Empaleur dans le camp turc, il prend comme modèle le passage où Homère raconte l'attaque brusquée d'Ulysse et de Dyomède dans le camp ennemi; Stentor lui inspire le personnage de Hârgău (Parnavel dans la première variante) „à la voix tonitruante", et c'est également Homère qu'il invoque pour justifier les procédés poétiques qui lui permettent d'interpréter certaines allégories. Le passage relatif à Becicherec est intercalé dans la première variante de l'oeuvre suivant le modèle de certains poètes en tête desquels Budai-Deleanu mentionne une fois de plus Homère: comme ce dernier, le poète roumain comprenait l'intérêt des actions secondaires. Parpanghel lui-même est un Achille, non pas véritable, mais un Achille de comédie, créé sur la mesure de la *Tziganiade;* et dans l'ânesse de Balaam que monte Saint Spiridon et que l'auteur reconnaît avoir empruntée à l'Ecriture Sainte, Budai-Deleanu croit voir, comme Voltaire, un Pégase déchu, chargé de définir l'esprit de la mythologie chrétienne par rapport à la mythologie grecque. C'est toujours à Homère — et au *Satyricon* de Pétrone — que sont empruntées en partie les pratiques de sorcellerie de Brânduşa. Mais Virgile est présent lui aussi aux côtés d'Homère et Budai-Deleanu lui emprunte le passage où Romica se cache dans un buisson, et celui où Parpanghel rencontre au Paradis son père et son grand-père Jundadel qui lui révèle l'avenir.

Ses emprunts aux littératures modernes ne sont pas moins importants. La forêt enchantée où sont attirés les preux chrétiens est une création du Tasse. C'est également l'auteur de la *Jérusalem délivrée* qui lui fournit certains détails relatifs au conseil tenu par les démons dans l'Enfer, de même que le passage où il est question de la mission de l'Archange Gabriel, différente il est vrai dans les deux poèmes: alors que dans l'oeuvre du Tasse l'archange exhorte les Chrétiens à la lutte, dans la *Tziganiade* il proclame que Dieu a décidé la cessation du combat. Le palais enchanté où vivent dans les plaisirs les guerriers séduits par Satan, est emprunté à l'Arioste qui lui inspire également la folie de Parpanghel blessé dans son amour et lui dicte l'attitude qu'il adopte vis-à-vis de l'institution des chevaliers er-

rants et de l'invention de la poudre à canon. On a affirmé que c'est sur le modèle de l'*Orlando furioso* qu'il expose les thèmes des divers chants et qu'il entrelace les actions secondaires à l'action principale. *La secchia rapita* de Tassoni est présente dans les intentions politiques de l'oeuvre roumaine. *Gli animali parlanti* de Giambattista Casti lui suggère l'idée des interminables discussions relatives à l'organisation de l'État futur et lui donne la solution du problème: la monarchie éclairée vers laquelle incline le poète roumain correspond à la monarchie tempérée dont le cheval est l'avocat dans la zoöpie italienne et qui remporte les suffrages de Casti. C'est sur le Milton du *Paradis perdu* que s'appuie en partie le conseil des démons qui cherchent les moyens de lutter contre Dieu. C'est encore à l'oeuvre de ce poète — à moins que ce ne soit à Voltaire qui s'inspirait lui-même du poète anglais — que Budai-Deleanu emprunte l'idée de pourvoir d'artillerie les combattants surnaturels. Mais tandis que Milton attribue aux démons l'invention de cette arme, le poète roumain se borne à la mettre à la disposition des troupes célestes qui s'en servent pour envoyer en guise de projectiles

. . . . . de viață dătătoare
Cruci acolo și evanghelii sfinte,
Moaște, metanii cu sărindare,
Posturi cu rugăciuni fierbinte,
Miruri, paraclise, liturghii,
Canoane, aghiasme și tămâi.

(Croix rédemptrices, et saints Evangiles, Reliques, chapelets et messes, Jeûnes et ferventes prières, Saintes huiles, oraisons, liturgies, Pénitences, eau bénite et encens.).

Une contribution qui reste incertaine est celle de Klopstock que le poète roumain mentionne également; celle d'Alois Blumauer dans lequel on voyait naguère une des principales sources de Budai-Deleanu n'est pas moins discutable. Mais Blumauer s'est fortement inspiré de *La Pucelle d'Orléans* de Voltaire dont l'influence s'exerce avec la même intensité sur l'écrivain roumain. Cette influence est sensible dans les données particulières comme dans le ton général de l'ouvrage. A *La Pucelle*, Budai-Deleanu emprunte un saint protecteur de la virginité: Saint Denis lui

suggère l'image de Saint Spiridon, mais alors que le saint français dispose de l'âne de Balaam, c'est l'ânesse de Balaam que chevauche le saint roumain. Il y a des passages où le rapprochement peut être suivi jusque dans les détails. C'est ainsi que la scène où Satan, transformé en jouvencelle, trouve un refuge dans un monastère, rappelle par certains côtés un épisode de l'oeuvre française. Pendant son sommeil, ses charmes dévoilés éveillent des pensées coupables chez les moines du couvent. La situation où Voltaire place Jeanne d'Arc est presque identique: alors qu'elle repose, le moine Grisbourdon et le muletier se disputent la priorité sur la jeune fille et la jouent aux dés sur son sein découvert. Dans les deux oeuvres, l'héroïne est sauvée par l'intervention opportune du saint qui la protège. C'est à l'oeuvre de Voltaire que Budai-Deleanu emprunte l'idée de commenter son poème par des notes. Mais au-dessus de ces correspondances isolées, ce que l'écrivain roumain emprunte à l'écrivain français, c'est le ton général de l'oeuvre. Saint Spiridon sauve la virginité de Romica — car il accomplit aussi ce miracle — de même que Saint Denis l'avait fait tant de fois pour Jeanne; mais les célestes envoyés n'en sont pas moins considérés d'un oeil railleur. Et derrière eux se trouvent l'Eglise et la religion chrétienne, institutions attaquées avec le même acharnement par Voltaire et par Budai-Deleanu.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Malgré ces traces d'influences étrangères, la *Tziganiade* n'en reste pas moins une oeuvre profondément originale. Taillée à la mesure des héros, l'épopée des Tziganes se déroule en marge de la guerre turco-roumaine et se borne en dernière analyse, à un déplacement d'Alba et de Flămânda jusqu'à Spăteni, entre Bărbăteşti et Inimoasa. Ces simples données toponymiques permettent dès l'abord de définir le caractère des héros. Le sens des vocables Alba (blanche) et Flămânda (affamée) définit ce qu'il y a de permanent dans le caractère des Tziganes, tandis que Spăteni (village des sabres), Bărbăteşti (village des mâles) et Inimoasa (village des braves) indiquent un idéal vers lequel les mène une volonté arbitraire, mais qui leur inspire une répulsion aussi profonde qu'instinctive. Si bien que la puissante originalité de l'oeuvre tient en premier lieu à la qualité morale de ses personnages. Sur un autre plan, l'action se serait organisée autour

de deux moments capitaux: d'abord la lutte victorieuse contre les Turcs; ensuite — comme une suite naturelle du premier fait — l'organisation du nouvel État. Pour mener ces deux entreprises à bonne fin, l'audace et la sagesse auraient rivalisé dans leur aspiration vers le sublime. Mais le poète met en scène le peuple tzigane, c'est-à-dire de tous les peuples le plus lâche, le plus égoïste, le plus anarchique et le plus irrémédiablement attachée aux côtés matériels de la vie. Incapables de comprendre les idées et les sentiments élevés, ils les rabaissent à leur propre niveau. C'est ainsi que Burda interrompt par un voeu intempestif les discussions relatives à l'organisation du nouvel Etat: „De la polenta, hola!, du fromage et du lard!". Les prétentions de Goleman sont légèrement plus nobles: ce qu'il désire c'est un pays nouveau, à condition bien entendu qu'il s'y trouve des maisons neuves et qu'on puisse s'y livrer à des agapes nouvelles, car le suprême idéal est

Să şedem cu-a noastre jupânese
La comănddri, zaifeturi ş'ospeţe,
Inchinând cu paharele isteţe.

(D'être assis aux côtés de son épouse, Aux repas funèbres, aux noces, aux banquets, Trinquant avec des verres pleins d'esprit).

L'un d'eux croit que la fabrication d'une auge est un art bien plus difficile que l'art de régner et un autre se montre persuadé, dans la première variante du poème, que les dignitaires ne font autre chose que se prélasser toute la journée sur un divan. Au cours de son expédition amoureuse, Parpanghel parvient au Ciel et en Enfer. Il y est le témoin de maints et maints miracles: il voit tour à tour son père et son grand-père, puis trois princesses captives qui symbolisent sans doute les trois pays roumains. Mais plus intéressante encore est la vision qu'il a du Paradis, véritable Pays de Cocagne où voisinent ruisseaux de lait et torrents de beurre, rives de molle polenta, sources d'eau-de-vie et lacs de vin,

Dealurile şi coastele toate
Sânt dă caş, dă brânză, dă slănină;
Iar munţii şi stâncile gurguiate

Tot dă zahăr, stafide, smochine.
De pe ramurile dă copaci
Spânzură covrigi, turte, colaci.

Gardurile acolo-s împletite
Tot cu fripți cărnăciori, lungi, aioși,
Cu plăcinte calde streșinite;
Iar în loc dă pari tot cartaboși;
Dar spetele, dragile mele,
Sânt la garduri în loc de proptele.

(Collines et côteaux, Sont de fromage et de lard, Montagnes et roches rebondies, Sont de sucre, de figues et de raisins secs: Aux branches des arbres Pendent craquelins, tartes et gâteaux. Dans les clôtures, là, le treillis est fait De saucisses rôties, longues, truffées d'ail; Le haut est en feuilletés chauds; En guise de pieux, rien que des boudins; Et les jambons, mes chers amis, A ces clôtures servent d'étais).

La note dominante du caractère tzigane est la lâcheté. Lorsque les Valaques déguisés en Turcs viennent mettre à l'épreuve le courage des Tziganes, ceux-ci les assurent en pleurant que leur peuple

Cu toată lumea trăește în pace
Și zău că bătălia nu-i place!

(Vit en paix avec le monde entier Et n'est point friand de combats).

Le plus audacieux d'entre eux est cependant d'avis qu'il faut lutter, mais les yeux fermés afin de ne pas s'effrayer à la vue de l'ennemi. Quant aux veilleurs chargés de garder le camp, la nuit, leur premier soin est de se trouver une cachette car ils se soucient bien moins de voir l'ennemi que de ne pas être aperçu de lui. Lorsque ce dernier fait son apparition sous forme d'ours ou de marcassin, l'un des veilleurs s'évanouit, le second tombe à moitié mort de peur, le troisième perd la tête et les autres se montrent tout aussi vaillants. Le reste de la bande prend ses jambes à son cou envahie par une peur qui leur enseigne la discipline: c'est la seule fois où Tandaler s'impose spontanément et indiscutablement comme chef; tous en effet s'efforcent de découvrir

Incotro Tandaler o va rade,
Căci a fugi fără cap nu se cade.

(Dans quelle direction Tandaler va déguerpir, Car sans chef on ne saurait s'enfuir).

Jamais le caractère primitif des Tziganes ne s'affirme plus nettement que dans les moments où il faut établir de nouvelles dignités et en désigner les bénéficiaires. Goleman veut procéder sans retard à l'élection du voïvode et, encore qu'il ne le dise pas formellement, il laisse entendre qu'il ne lui déplairait pas d'être choisi. La discussion que provoquent ses paroles dégénère en pittoresques apostrophes et bientôt s'engage une bataille de proportions gigantesques. Bobul qui se trouve auprès de Goleman intervient avec violence: si la cervelle de Goleman était aussi grande que son bonnet, il saurait persuader les Tziganes de le suivre. Bobul n'a d'ailleurs que peu de succès car Ciormoi le rétameur l'apostrophe sans aménité: „Lâche que tu es! Tu ferais mieux de te taire et de laver la crasse qui te couvre le visage". Et c'est au tour de Ciormoi d'être pris à partie: Burde le forgeron déclare qu'il n'a jamais connu de rétameur doué de sens commun et il ne permet pas à Ciormoi de protester. On chercherait en vain dans ces arrogantes criailleries l'indice de partis futurs: ce qui se manifeste ici, c'est la logophilie foncière de la race tzigane et le besoin que chacun éprouve de relever la tête un peu plus haut que son voisin. Le plus typique est Tandaler qui aspire depuis longtemps au trône et s'y est déjà installé plus qu'à moitié. Dans son emportement, le preux révèle sans détours la conception qu'il se fait des prérogatives batailleuses du prince:

Căpăstru în cap şi zăbale în gură
şi veţi juca pe altă zicătură.

(Vous danserez d'autre façon quand vous aurez chevêtre au cou et mors aux dents).

Il était donc naturel que la vaillance au combat décidât entre les postulants. Le poète suit de près cette lutte dans sa progression précipitée; mais il transpose tout sur le plan d'un gros humour qui s'exprime par les procédés stylistiques les plus va-

BCU Cluj / Central University Library Cluj

riés: accumulation de noms propres — et quels noms! — expression concise mais avec ce double sens cher aux écrivains du temps de Joseph II; épithètes homériques:

Intâi lui Lăpăduș capul sparsă,
Apoi lui Mugurel falca dreaptă
O făcu strâmbă, de acolo ștearsă
Nasul lui Șoșoi; și iar aiapă
Ciocanul cumplit, tocmai în ureche
Lui Aordel cel de vită veche.

(Il fracasse le crâne de Lăpăduș; A Mugurel, la mâchoire droite Il lui met de travers; ensuite il mouche Le nez de Șoșoi; puis lance à nouveau La terrible massue en plein dans l'oreille D'Aordel aux antiques aïeux).

Bien qu'il méprise également la poésie populaire et les écrivains qu'elle inspire, Budai-Deleanu en ressent cependant l'influence: tapageurs, anarchiques, peureux et continuellement affamés, ses Tziganes semblent sortis des contes et des anecdotes populaires. Les éléments littéraires empruntés à d'autres sources sont adaptés aux personnages et baignent dans cette atmosphère, ce qui leur donne une couleur locale très prononcée et confère à l'oeuvre tout entière une puissante originalité.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

L'écrivain lui-même avoue que son oeuvre est une allégorie, et qu'à travers les Tziganes, il vise plus haut; la *Tziganiade* ne nous apporte donc pas seulement la plaisanterie mais encore la satire. En effet, le poème est avant tout une âpre critique de l'état de choses dans les Pays Roumains. A la décadence de son époque, l'auteur oppose l'image idéale: l'Etat militaire et bien organisé d'un prince comme Vlad l'Empaleur, sous les traits duquel on a pu reconnaître, à juste titre, ceux de Joseph II. Les moments héroïques que nous rencontrons dans le poème ont ainsi leur rôle bien défini: la grandeur du passé nous permet non seulement de mesurer, mais encore de stigmatiser le présent.

Certains éléments viennent cependant rompre l'équilibre du poème et son unité de ligne. Certes, l'épisode Parpanghel-Romica, avec toutes ses complications magiques, ses voyages dans

le monde des ombres, ses admirables moments lyriques, nous offre de grandes beautés de détail; il n'en reste pas moins vrai qu'il atteint dans l'ensemble du poème des proportions si vastes qu'il menace à un moment donné de concentrer sur lui l'intérêt principal. Le personnage lui-même s'agite sur des plans divergents: l'amoureux de la première partie est un matérialiste dont l'esprit est fermé au rayonnement de l'idée, dont l'âme est incapable de dépasser les impulsions les plus élémentaires. De même que les autres Tziganes, il n'est sensible qu'aux manifestations de la vie immédiate et extérieure, et reste étranger à toute pulsation spirituelle. Et cependant, dans la dernière partie de l'oeuvre, le poète juge nécessaire de l'idéaliser: Parpanghel voudrait rester à l'écart de la mêlée générale, car il lui semble impie de causer la mort de l'un des siens. Le même manque d'unité des personnages se remarque dans l'ample — trop ample — passage où Baroreu, Slobozan et Janalău discutent les formes de gouvernement. Cette fois nous n'avons plus affaire aux Tziganes primitifs, uniquement préoccupés de polenta et de fromage, mais bien à des philosophes du XVIII-ème siècle, tout imprégnés des doctrines du temps et qui discutent gravement des problèmes les plus élevés: l'ensemble du passage n'est pas en harmonie avec le courant moral du poème. Sous ce rapport, la première variante, qui ne connaît pas l'interminable discussion des trois philosophes, avait plus d'unité; mais en revanche, elle s'encombrait de l'épisode de Becicherec, tout aussi développé que celui de Parpanghel et qui détruisait plus nettement encore l'harmonie du poème.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

L'oeuvre se caractérise en même temps par une remarquable maîtrise de la technique artistique toujours adaptée au thème. Ses moments héroïques sont dignes d'un poète épique d'une haute tenue, capable de pénétrer dans le „Saint des Saints" des Muses et de réussir dans la haute poésie. Mais ce qu'il convient tout particulièrement de noter, c'est le sens aigu des correspondances lexicales: les mots qu'emploie l'auteur sont toujours adaptés aux situations et aux personnages. Les mots triviaux qu'affectionne le poète et qu'il commente volontiers dans ses notes ont pour rôle de définir la température morale de l'épopée. Corcodel annonce à ses compagnons que les vivres sont épui-

sés: „Couchez-vous maintenant sur vos nombrils"; et Tandaler, que cette nouvelle rend furieux, apostrophe ce messager de malheur: „Mangeur de viande pourrie, tzigane immonde!". Ce langage deviendrait celui de la Cour, si Tandaler montait sur le trône. Mais le ton change parfois. Le poète est d'ailleurs persuadé que chaque sujet exige un langage assorti. Aussi peut-on observer dans la *Tziganiade* un double courant stylistique: le courant fondamental revêt les manifestations de la race tzigane dont la conception de la vie est réaliste mais qui dans l'épisode de Parpanghel ébauche, grâce à ce dernier, une vague aspiration vers un idéal. Les moments héroïques du poème se réalisent sur un plan opposé, mais ici non plus, le poète ne peut conserver l'unité de ton: ne nous présente-t-il pas les saints, alliés des Chrétiens, sous des couleurs analogues à celles des compagnons de Corcodel? Saint Spiridon est préoccupé „de son crédit auprès des femmes"; quant à l'archange Michel, sorte de Tandaler des armées célestes, il se contente, au lieu de foudroyer Satan, de lui donner „un soufflet" mais si violent, que celui-ci en perd connaissance. Il agrémente son geste d'une apostrophe énergique, à peine différente de l'injure grossière:

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Nu-i vrednic un tâlhăroi ca tine
Să-mi spurc armele nemuritoare.

(Un bandit de ton acabit N'est pas digne de souiller mes armes immortelles!).

Avec cette double tendance de son style, la *Tziganiade* présente une concision dans l'expression qui vous donne un sentiment d'extrême densité. Le vers vibre, riche de sens, avec des juxtapositions et des accumulations de noms, le rôle du verbe étant aussi maigre que possible, dans les descriptions:

Cei înarmați aveau buzdugane
De aramă și niște lungi cuțite;
Toți oameni înalți și groși în ciolane,
Cu părul îmburzit, barbe sperlite,
Haine avea lungi, scurte și învârstate,
Unii fără mâneci, alții rupte'n spate.

(Les guerriers avaient des massues De cuivre et de longs cou-

teaux; Tous hommes grands, à forte charpente, Cheveux en désordre, barbe embroussaillée; Ils avaient des vêtements trop longs, trop courts, rayés, Les uns sans manche, les autres déchirés par derrière).

Lorsque le mouvement du récit se précipite, le vers se crispe autour du verbe qu'il entoure parfois de noms pittoresques:

Intr'accea Găvan pe Ghiţu-l omoară,
Cocoloş pe Titirez deculă,
Costea lui Zăgan capul sboară,
Iar Pipirig a Dodii căciulă
Taie în două şi capu-i despică
Din creştet până în tufoasa chică.

Parnavel cu sulița ascuțită
Străpunse pe Corbea în gemănare.

Mândrea pe Ciuntul de barbă trage.
Năsturel pe Dondul flocăeşte,
Iar ca şi-un juncan Dragoşin rage
Şi cu dinţii beliţi clănţăneşte,
Căci Sperlea îi sburase nasul în două
Şi mustețile cu buzele amândouă.

(Entre temps, Găvan achève Ghiţu, Cocoloş roue de coups Titirez, Costea décapite Zăgan, Pipirig pourfend de Dodea le bonnet Et le chef, jusqu'à la nuque hirsute. Parnavel embroche Corbea Sur sa lance pointue.... Mândrea tire la barbe de Ciuntul, Năsturel arrache les cheveux de Dondul, Dragoşin beugle comme un bouvillon, Et ses dents s'entrechoquent Car Sperlea vient de lui fendre en deux le nez, Les moustaches et les lèvres).

Budai-Deleanu tire de ces noms sonores de remarquables effets de style. La richesse et le coloris de ses créations dans ce domaine sont telles que le seul écrivain avec lequel il puisse être comparé est Victor Hugo. Mais le poète roumain n'abandonne jamais la note comique. Les noms n'échappent pas à cette ambiance, bien que des critères variés président à leur choix. Parfois, mais rarement, ils sont choisis suivant le procédé élémentaire qui s'attache aux qualités physiques ou morales des héros: Ciuntul (l'infirme), Cocoloş (la boule), Corbea (le corbeau), Titirez (avorton). Le plus souvent, nous avons affaire à un choix ou à une création d'un type particulier; le point de départ est

la finale qui demeure fixe; le but est d'obtenir une couleur phonétique: Găvan, Giolban, Zăgan; Aordel, Corcodel, Cucavel, Parnavel, Parpanghel, Şuvel.

On pourrait reprocher à Budai-Deleanu d'être privé du sentiment de la nature si les Tziganes, les boeufs et les sangliers qu'il implique dans les vagues de la même action n'apparaissaient comme les données élémentaires d'une nature en perpétuelle agitation. Le poète est épris de mouvement et l'univers que lui font entrevoir ses sens est le monde animé de la vie animale. Pour un esprit de cette nature, un paysage, si tourmenté qu'en soient les contours, n'en est pas moins statique. Aussi les descriptions de la nature sont-elles rares dans son oeuvre et remplissent-elles en général une autre fonction que celle de nous dépeindre le monde extérieur ou de nous faire comprendre un état d'âme. Parfois, elles suggèrent une idée de temps:

Iar când fu către apusul de soare,
Când copacul umbre lungi aruncă
Pregătind amurgitului răcoare...

BCU Cluj / Central University Library Cluj

(Et vers le coucher du soleil, Lorsque s'allongent les ombres des arbres Qui annoncent la fraîcheur crépusculaire...).

Parfois, elles soulignent le point culminant d'une ironie: fuyant à travers bois, terrifiés par la nuit et par les marcassins, les Tziganes parviennent enfin à une clairière. La prairie qui l'occupe ne saurait être que belle parce que la seule chose capable de porter à son comble la frayeur des Tziganes c'est une belle prairie où ils puissent être aperçus plus facilement par leurs adversaires.

Le caractère dynamique de la narration qui s'affirme magistralement dans la dernière partie du poème se reflète également dans la rapidité avec laquelle sont caractérisés les personnages ou les situations. Le poète ne dédaigne pas la comparaison développée dans le genre du Tasse, mais il se borne le plus souvent à indiquer l'essentiel par un trait suggestif qui laisse l'imagination du lecteur libre de reconstituer intégralement l'image dans les limites indéfinies de l'expression. Parpanghel est accueilli à la porte du Paradis par Saint Pierre qui reste in-

terdit à la vue du Tzigane se pavanant dans sa chemise brodée de fleurs:

Dar tu, măi Ţigane, ce cauţi aici
In cămaşă cusută cu arnici?

(Mais dis-moi donc Tzigane, que cherches-tu ici Dans ta chemise à ramages?).

Les moments lyriques du poème (le chant d'amour, la chanson bacchique, l'épithalamme) s'encadrent tous dans le poème romantique et se rattachent étroitement au héros de celui-ci, Parpanghel. C'est à lui que se rapportent également le chant d'Arghin et celui d'Echo, la fée qui console le malheureux amant. Si l'on excepte le chant d'Arghin, ils trahissent l'influence de la poésie antique, de celle d'Ovide dans la glorification de l'amour, et de celle d'Horace dans l'hommage rendu au vin. Ces passages témoignent, par la perfection de leurs lignes, d'une vocation lyrique de grand style.

Mais chez Budai-Deleanu, le poète lyrique ne peut égaler le poète épique. Les moments lyriques que nous venons d'enumérer ne sont d'ailleurs que de simples incidents. Le repliement sur soi, l'analyse d'un état d'âme sont étrangers à l'art de Budai-Deleanu comme ils le sont à Aaron ou à Barac. Ce sont là passe-temps frivoles bons tout au plus pour des écrivains comme les Vacaresco ou Conachi, ces émules des lyriques décadents de la France du temps. La Transylvanie érudite et latiniste reste fidèle, en poésie également, à un idéal artistique plus proche de celui de l'Antiquité aux sources duquel elle s'abreuve directement ou par l'entremise des modernes qui s'en inspirent. La poésie transylvaine de l'époque aspire aux oeuvres de vastes proportions et bien qu'elle échoue lamentablement dans la plupart des cas, la *Ţiganiade* rachète largement toutes les défaites: elle est la plus importante des réalisations de la littérature roumaine avant Eminesco.

Si, par le genre qu'il a cultivé, Budai-Deleanu se distingue des poètes roumains contemporains d'outre-Carpathes, par les sources auxquelles s'alimente son esprit, il s'encadre entièrement dans la littérature roumaine du temps. Les grands conquérants

BCU Cluj / Central University Library Cluj

de ce monde sont, l'affirme le poète transylvain, „des bandits glorifiés"; or le vieux Basile Pogor de Iassy ne croyat-il pas lui aussi que Romulus, l'ancêtre de la race roumaine, „s'était acquis du renom par une vie de rapines"? L'identité de la conception témoigne de l'unité spirituelle qui se réalisait en dépit des barrières élevées par les lois humaines.

Odă pentru pomenirea mutării cei deapururea a Augustei Mariei Teresiei, dans Sulzer, *op. cit.*, III, p. 31—35. Du *Psautier* de Théodore Corbea, Sulzer, *op. cit.*, p. 15, reproduit le psaume I; le même psaume dans T. Cipariu, *Archivu*, p. 635—636; son manuscrit à la Bibliothèque Centrale de Blaj, ms. rom. 79; en copie, ms. ac. 200. *Cântece cămpenești cu glasuri rumânești* ont été étudiées par O. Ghibu, *Contribuții la istoria poezici noastre populare și culte* (Contributions à l'histoire de notre poésie populaire et savante), Bucarest, 1934 (Ac. Rom. *Mém. Sect. Lit.*, S. III, T. VII, M. 1). En annexe, p. 18—27, sont reproduites les poésies roumaines de la collection. *Jalele păcurarilor în Ardeal lângă sicriul maicii Teresii*, dans Sulzer, *op. cit.* III, p. 26—29. Dans le même ouvrage, p. 20—24, essai satirique dramatique d'une noce de Transylvanie. *Occisio Gregorii Vodae tragice expressa*, dans le ms. 103 de la bibliothèque de l'évêché greco-catholique d'Oradea-Mare; à son sujet, voir N. Iorga, *Ist. Lit. rom. sec. XVIII. Tabla numelor* (Hist. de la Lit. roum. au XVIII-ème siècle. Table des noms), p. 60 et Al. Ciorănesco, *Occisio Gregorii Vodae. Cea mai veche piesă de teatru în românește* (Occisio Gregorii Vodae. La plus ancienne pièce de théâtre en roumain), dans *Revista Fundațiilor Regale*, IV (1937), No. 8, p. 423—438. De Transylvanie vient à une date ultérieure *Versul lui Bonaparte când l-au dus la robie la Sânta Elena* (Chant de Bonaparte lorqu'il fut mené en esclavage à Sainte-Hélène), que transcrivait en 1827 Nicolas Bălășesco (ms. ac. 2895). *Versul* emprunte certains vers à la ballade populaire et surtout à la ballade de Constantin Brancovan. Pour les poètes mineurs de cette époque, v. vol. III de la *Bibliografia* de J. Bianu et Dan Simonesco; une partie d'entre eux, dans Dan Simonesco, *O latură necunoscută din activitatea lui Vasilie Aaron* (Un aspect ignoré de l'activité de Basile Aaron) dans *Arhiva Românească*, V (1940), p. 264—265. *Versul Cotranței* de P. Furdui a été publié de nouveau par B. P. Hasdeu dans *Columna lui Traian* (La colonne de Trajan), VIII, p. 185—187 et par M. Gaster dans *Chrestomatie română*, II, Bucarest, 1891, p. 222—228.

Au sujet des écrivains qui suivent, voir d'abord les traités d'histoire littéraire de N. Iorga, O. Densusianu, D. Murărașu et G. Călinescu.

Biblioteca Centrală Universitară Library Cluj

Praxisul forumurilor bisericești de B. Aaron, dans le ms. ac. 862. Au sujet des vers dédiés par lui à Samuel Vulcan, voir l'article cité plus haut de D. Simonesco, dans *Arh. Rom.*, V, p. 257—265. *Vers jalnic la îngrop. D. Teod. Miheși* a été publié par D. Popovici-Barcianu, *Vasilie Aron (1770—1822)*, dans *XV. Programă a Institutului pedagogico-teologic al archidiecesei ortodoxe române transilvane în Sibiu, pe anul școlariu 1898—9* (Le quinzième programme de l'Institut pédagogico-théologique de l'archevêché orthodoxe roumain transylvain de Sibiu pour l'année scolaire 1898—1899), Sibiu, 1899, p. 28—30. Les *Bucoliques* traduites par B. Aaron sont mentionnées d'abord par B. Popp dans la préface au *Psautier* de Prale. Discussion à ce propos dans N. Lascou, *Vasile Aron și Ovidiu* (Basile Aron et Ovide) dans *Studii Literare*, II (1943), p. 27—29. L'*Enéide* dans la traduction du même est mentionnée par T. Cipariu dans l'article *Archive și bibliotece* (Archives et bibliothèques), dans *Archivu*, p. 234. La traduction a été étudiée par T. Roșu, *Eneida lui Virgiliu tradusă în versuri românești de Vasiliu Aronu*, dans *Report despre gimnasiul sup. gr. cat. de Beiuș pentru anul școl. 1876—77* (Rapport sur le gymnase sup. uniate de Beiuș pour l'année scolaire 1876—77), Oradea-Mare, 1877. L'article a été reproduit dans *Transilvania*, X (1877), Nos. 24 et suiv. Il est suivi de fragments de traductions plus riches que ceux qui sont donnés dans le *Report*. Voir également à ce sujet G. Guțu, *O traducere în versuri din Eneida la 1805* (Une traduction en vers de l'Enéide en 1805), dans *Orpheus*, IV (1928), p. 82—88; G. Baiculesco, *Virgiliu în românește — Eneida* (Virgile en roumain — L'Enéide), dans *Adevărul literar și artistic*, IX, Seria II (1930), No. 516; N. Lascou, *Traduceri românești din Vergiliu* (Traductions roumaines de Virgile), dans *Anuarul Institutului de Studii Clasice* de Cluj, vol. II (1936), p. 34—36. Pour les traductions et les adaptations d'Ovide, N. Lascou, *art. cit.*, *Studii Literare*, II, p. 26—66. Les traductions ont été publiées par D. Popovici-Barcianu dans les *Programmes* de l'Institut pédagogico-théologique de Sibiu, 1898—1899 et 1899—1900 (légendes de *Daphné*, *Io*, *Agénor*, *Actéon*, *Narcisse;* en dehors des légendes déjà publiées, il a également traduit celle de *Hyacinthe*). Les traductions sont précédées d'une poésie *Cătră Ovidie Naso* également publiée par D. Popovici-Barcianu *(Le quinzième programme...*, p. 26—28). Il adapte d'Ovide *Perirea a doi iubiți, adecă jalnica întâmplare a lui Piram și Tisbe, cărora s'au addogat mai pe urmă Nepotrivita iubire a lui Echo cu Narțis, scrise în versuri* (La mort de deux amants ou la triste aventure de Pyrame et Thisbé, suivi d'Echo et de Narcisse les amants mal assortis), Sibiu, 1807. *Istoria lui Sofronim și a Haritei cei frumoase, fiicei lui Aristef mai marelui din Milet* (L'His-

BCU Cluj / Central University Library Cluj

toire de Sofronim et de la belle Harite, fille d'Aristée, chef de Milet) rappelle étrangement la traduction antérieure de Iordache Slătineanu, publiée à Sibiu en 1797 en même temps que la traduction d'*Achilefs la Schiro* de Métastase. Un exemple concluant:

Slătineanu (p. 113):	Aaron (p. 27):
Inimă, mă ia mirare	*Inima mea cea trudită,*
Cum mai poți avea răbdare	*Mă ia mirare cumplită*
Pururea în foc arzând,	*Cum mai poți încă răbda?*
Neavând nici mângâiere	*Neavând nici ușurare,*
Nici vreo milă la durere	*Nici milă la întristare*
Dela nimeni așteptând.	*Așteptând de undeva.*
In nevoi ești cufundată	*In nevoi ești noroită,*
Cu nădejdea depărtată	*Și de nădejde lipsită*
De-a scăpa dintr'ast amor;	*Să scapi cândva de Amor,*
Mijlocești la norocire	*Să mijlocești la sămțire*
Să-ți dea moarte cu cumplire	*Să-ți dea moarte cu cumplire*
Și de lume nu ți-e dor.	*Nu poți, că totuși ți-e dor.*

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Il faut mentionner que le *Sofronim* de Slătineanu est également mis à contribution par Basile Aaron dans sa traduction de la légende d'Echo et de Narcisse. La sphère à laquelle appartient le modèle de l'oeuvre *Vorbire în versuri de glume între Leonat bețivul și Dorofata muiarea sa* peut être déduite du titre de l'édition de 1830 où *Leonat bețivul* devient *Leonat bețivul, om din Longobarda* (Leonat, l'ivrogne de Lombardie). *Reporta din vis*, dans le ms. ac. 214 et ms. 184 de la Bibliothèque Centrale de Blaj. Il a d'abord été mentionné par T. Cipariu dans l'article cité, *Archiva*, p. 234; voir à ce sujet une conférence de G. Sion, *Reporta din vis*, Bucarest, 1870 (conférence faite le 6 février 1868). Dans l'article mentionné, Cipariu note encore trois élégies. — Basile Aaron est considéré comme un „génie" par l'auteur de la notice *Vasile Aron și operele sale* (Basile Aron et ses oeuvres) dans *Transilvania*, X, No. 24. Pumnul parle d'Aaron dans *Lepturariu*, III, p. 382. Sur certains ennuis qu'il eut au cours de sa carrière, voir J. Lupaș, *Un amănunt relativ la Vasile Aron* (Un détail relatif à Basile Aron), dans *An. Inst. Ist. Naț.*, I, p. 401—402.

Sur Jean Barac, deux études spéciales: J. Colan, *Viața și opera lui Ioan Barac*, (La vie et l'oeuvre de Jean Barac), Bu-

carest, 1928 (Ac. Rom., *Mém. Sect. Lit.*, S. III, T. IV, M. I) et G. Bogdan-Duică, *Ioan Barac. Studii* (Jean Barac. Études), Bucarest, 1933 (Ac. Rom., *Studii şi Cercetări*, XXII). L'étude de Bogdan-Duică rectifie et complète souvent celle de Colan. La littérature relative à *Arghir şi Elena* est particulièrement riche. Comme les caprices de ceux qui ont étudié cette oeuvre et qui étaient souvent animés par des sentiments étrangers à la science l'ont élevée à un niveau qu'elle ne méritait pas sur l'échelle des valeurs artistiques, nous insisterons tout particulièrement sur elle. L'étude la plus anodine est celle d'Athanase Marienesco, *Arghir şi Elena*, Pest, 1872. Partisan enflammé de la théorie folklorique mythologisante, l'auteur voit dans l'Arghir des Roumains Apollo Argyrotoxos et dans Elena, Séléné, la déesse de la lune. Mentionnons ensuite l'article de Hasdeu dans *Etymologicum Magnum Romaniae*, II, col. 1602—1606, dont le point de vue est déjà moins objectif. On sait que dans la légende d'Arghir Barac a voulu raconter de façon allégorique la conquête de la Transylvanie par Trajan. Cette interprétation n'appartient pas au traducteur de Braşov, mais à la littérature hongroise. Hasdeu croit à cette explication symbolique mais il est surtout préoccupé de savoir d'où Gyergyai a pu emprunter le sujet de son oeuvre. L'écrivain hongrois affirme que c'est à un écrit italien. Mais Hasdeu flaire une mystification: comme la science n'a pu établir l'existence de cet original italien, il croit que Gyergyai s'est emparé d'une légende des Roumains de Transylvanie, qu'il a versifiée en hongrois et, pour la rendre difficile à identifier, lui a attribué une origine italienne. Aron Densusianu est allé plus loin encore dans cette voie, dans son article *Arghir ca mit şi tendinţă* (Arghir comme mythe et comme tendance) paru dans la *Revista critică-literară*, III, No. 2, p. 33—44. Densusianu estime que le conte a pour origine une légende roumaine où vivait encore la tradition de la conquête de la Dacie par les Romains. Mais il est persuadé que l'auteur lui-même, l'énigmatique Gyergyai était non un Hongrois, mais bien un Roumain qui n'a écrit en hongrois que dans le but exprès de „propager l'idée de la conquête de la Dacie par les Romains, aussi largement et aussi profondément que possible", car „seul un Roumain pouvait écrire et identifier le récit d'Arghir avec la conquête de la Dacie. C'est-à-dire qu'Arghir a été écrit dans un dessein historico-politique roumain". Il fixe également la date à laquelle l'oeuvre aurait pu être écrite en hongrois: vers 1744, en la rapprochant de la lutte menée par Innocent Micou pour la reconnaissance des droits du peuple roumain. Il y a dans cette pieuse fantaisie un peu de l'esprit inventif qui anime les romans policiers. Il suffit à Densusianu qu'un point soit

BCU Cluj / Central University Library Cluj

resté obscur pour qu'il brode tout autour les détails que lui suggère son imagination. A son tour, Colan voit à la base du récit hongrois une légende roumaine. Autrement prudente est l'attitude de Bogdan-Duică, pour lequel le seul problème qui se pose est celui des rapports entre l'oeuvre hongroise et sa réplique roumaine. Le problème a également préoccupé des critiques littéraires hongrois et d'abord L. Gáldi—Göbl, qui réédite dans l'esprit magyar l'attitude d'Aron Densusianu. Mentionnons les articles: *Argirus históriája az oláh irodalomban* (La légende d'Arghir dans la littérature valaque), dans *Archivum Philologicum*, LXIII (1939), p. 153—172 et *Contribuție la cunoașterea romantismului românesc* (Contribution à la connaissance du romantisme roumain), dans *Convorbiri Literare*, LXXII (1939), Nos. 10—12, p. 1866—1874. Gáldi est d'avis que les sources de Gyergyai doivent être cherchées dans la littérature italienne, mais que le thème peut être poursuivi au-delà jusque dans la mythologie grecque. En dehors de ces données générales, Gáldi établit que l'édition dont s'est servi l'auteur roumain est probablement celle de 1794, dont le titre comporte les précisions que l'on retrouve dans celui de la traduction roumaine. A part ces données, il est difficile d'être d'accord avec l'historien littéraire de Budapest qui découvre à l'oeuvre de Barac le sens symbolique suivant: elle „est parvenue par un intermédiaire hongrois au peuple oriental roumain assez pauvre en traditions classiques, pour devenir ici, après avoir passé par le crible hongrois, le symbole de la civilisation européenne qui se dirigeait vers l'Orient". Châtrée dans les cliniques de la propagande politique, la théorie de Gáldi doit être éliminée de la sphère des discussions scientifiques.

En dehors des *Fabule* (Fables) et du rapport sur les écoles roumaines nouvellement fondées, Démètre Țichindeal publie: *Sfaturile a înțeleajerii cei sănătoase prin bine înțeleptul Dositei Obradovici întocmite* (Conseils de bon sens rédigés par le sage Dosythée Obradovici), Buda, 1802; *Adunare de lucruri moralicești de folos și spre veselie prin Dositei Obradovici întocmită. Iară acum în limba dacoromânească traduse* (Recueil d'enseignements moraux utiles et divertissants rédigé par Dosithée Obradovici et traduit en langue daco-roumaine), Buda, 1808; *Epitomul sau scurte arătări pentru sânta besearică, pentru vesmintele ei și pentru domnezeeasca liturghie* (Epitome ou bref exposé relatif aux vêtements sacerdotaux et à l'Office divin), Buda, 1808. — Au sujet de l'écrivain, voir la préface d'Héliade Radulescu à l'édition de 1838 des *Fables* (reproduite également dans le *Curierul Românesc* de 1839, No. 9); du même, *Țichindeal și Henriada* (Țichindeal et la Henriade) dans le

Curierul Românesc, 1839, Nos. 149—150. V. A. Urechiă entreprend une paraphrase aussi sonore qu'inutile de l'article d'Héliade dans *Despre fabule în genere şi în speciale despre Cichindeal* (Sur les fables en général et en particulier sur Cichindeal), Bucarest, 1866. Dans l'introduction aux *Fabulele lui Demetriu Cichindeal în traducere nouă din originalul sârbesc al lui Dositei Obradovici* (Fables de Démètre Cichindeal dans la nouvelle traduction de l'original serbe de Dosythée Obradovici), Arad, 1885, J. Rusu établit la source immédiate de Ţichindeal dans l'oeuvre de l'écrivain serbe. On ne peut rien retenir d'important dans l'article de T. Speranţă, *Fabula în genere şi fabuliştii români în specie* (La fable en général et les fabulistes roumains en particulier), Bucarest, 1893; bien plus utile est le discours de réception à l'Académie Roumaine de Joseph Vulcan, *Dimitrie Cichindeal. Date noue despre viaţa şi activitatea lui* (Démètre Cichindeal. Données nouvelles sur sa vie et son activité), Bucarest, 1893. Voir également C. S. Negoescu, *Fabule şi fabulişti. Istoricul genului şi literatura lui* (Fables et fabulistes. L'historique du genre et sa littérature), Bucarest, 1905 (ed. III); J. Negrescu, *Influenţele slave asupra fabulei româneşti în literatura cultă* (Les influences slaves sur la fable roumaine dans la littérature savante), II, Chişinău, 1925; Trajan Topliceanu, *Dimitrie Ţichindeal*, Timişoara, s. d. [1932]; C. Fierăscu, *D. Ţichindeal. Contribuţie documentară*, dans *Familia*, 1933, No. 4; du même, *D. Ţichindeal. Contribuţie documentară*, dans *Preocupări Literare*, I (1936), vol. I, No. 3; vol. II, Nos. 1, 4. Pour son activité didactique, voir J. Vuia, *Şcoalele româneşti bănăţene în secolul al XVIII* (Les écoles roumaines de Banat au XVIII-ème siècle), Oraştie, 1896; T. Botiş, *Istoria şcoalei normale (preparandiei) şi a Institutului teologic ortodox-român din Arad* (Histoire de l'Ecole Normale et de l'Institut théologique orthodoxe-roumain d'Arad), Arad, 1922 (qui contient de précieuses indications — p. 413 — sur l'oeuvre manuscrite du fabuliste, au sujet de laquelle voir également l'introduction à l'*Epitome*).

Les données les plus riches relatives à la biographie de Budai-Deleanu ont été concentrées par G. Cardaş dans l'introduction à l'édition de la *Ţiganiade* mentionnée ci-dessous. Sans motifs plausibles, M. Gaster, *Geschichte der rumänischen Literatur*, dans *Grundriss der romanischen Philologie* vol. II, partie III (1901), p. 352, croit que la famille du poète est originaire de Valachie. La correspondance de Benjamin Costache avec Lazar Assaky et Budai-Deleanu pour déterminer ce dernier à venir à Iassy date de 1815; elle a été publiée dans *Uricariul*, VII, p. 68—71 et dans *Istoria Românilor* de V. A. Urechiă, X, B, p. 360—361. La date de la mort a été établie par T. Bălan, *Data*

morții lui Ion Budai-Deleanu, dans *Făt-Frumos*, IX, p. 41—44, 82—86; on y trouve reproduits l'acte de décès et l'inventaire des biens du poète où ce qui nous intéresse est la bibliothèque. Son œuvre poétique est conservée dans les mss. ac. 2427 (*Trei Viteji* et un fragment du *Temistocle* de Métastase), 2634 (*Țiganiada*, première variante), et 2429 (*Țiganiada*, seconde variante). Les manuscrits ont été décrits par G. Cardaș dans l'introduction mentionnée. *Trei Viteji* a été publié d'abord par Cardaș: *Trei Viteji. Poemă eroi-comică în patru cânturi, publicată pentru prima oară după manuscrisul original* (Les trois preux. Poème héroï-comique en quatre chants, publié pour la première fois d'après le manuscrit original), Bucarest, 1927; ensuite par Em. C. Grigoraș, *Trei Viteji. Poem satiric. Cu o prefață de...* (Les trois preux. Poème satirique. Avec une préface de...) Bucarest, s. a. [1928] („Biblioteca Universală", Nos. 154—155). La première variante de la *Tziganiade* a été publiée par T. Codresco dans *Buciumul Român* de Iassy, I (1875: le *Prologue* et l'*Epître dédicatoire à Pierre Maior*) — II (1877: texte et notes du poème), sous le titre: *Țiganiada sau Tabăra Țiganilor* (La Tziganiade ou le camp des Tziganes); d'ici elle a été reproduite, sans modifications, dans la revue *Munca* de Piatra Neamț, I (1905); une autre reproduction qui comporte des corruptions délibérées du texte a été donnée par V. Oniț, *Țiganiada sau Alexandria ai țigănească*, Brașov, 1900. Tout aussi peu fidèle est l'édition donnée par G. Adamesco dans „Biblioteca pentru toți", Bucarest, s. d. En 1930, G. Bogdan-Duică donne à Sibiu une nouvelle édition du texte d'Oniț. La seconde variante a d'abord été publiée par Cardaș: *Țiganiada, poemă eroi-comică în 12 cânturi, publicată în forma definitivă din 1800—1812* (La Tziganiade, poème héroï-comique publié sous sa forme définitive de 1800—1812), Bucarest, 1925. Le même a donné à Bucarest en 1928 une nouvelle édition de l'œuvre avec texte modernisé. Le fragment de *Temistocle* de Métastase traduit par Budai-Deleanu a été publié par Ramiro Ortiz dans *Per la storia della cultura italiana in Rumania*, Bucarest, 1916, p. 268—271. — Dans l'introduction de son édition de 1928, Cardaș a montré une série de fautes de transcriptions du texte de Budai-Deleanu chez les éditeurs antérieurs; dans l'article *Versiunile Țiganiadei lui I. Budai-Deleanu* (Les versions de la Tziganiade de Budai-Deleanu), publié dans *Preocupări Literare*, 1939, No. 7, M. Gregorian a montré une partie des transcriptions erronées dans le texte de la *Tziganiade* édité par Cardaș. Le travail d'édition n'a donc pas dépassé le premier stade, celui du déchiffrage du texte. L'œuvre la mieux éditée est *Temistocle;* une édition monstrueuse est celle du poème des *Trei Viteji* par Grigoraș (à la hauteur de l'édi-

tion est son introduction, de même que les articles qui l'ont précédée: *O nouă satiră a lui Budai-Deleanu „Cei trei viteji"* (Une nouvelle satire de Budai-Deleanu, „Les trois preux"), dans *Propilee Literare*, I (1927), No. 21, p. 13—18 et *Budai-Deleanu, poet romantic*, dans *Conv. Lit.*, LX (1927) No. mai—août, p. 201—202). — N. Iorga, *Ist. lit. rom. s. XVIII*, II, p. 477, attribue à Budai-Deleanu un troisième poème intitulé *Muntenii sau fraţii de gemene* (Les Valaques ou les frères jumeaux). Cette indication se trouvait dans l'article, déjà mentionné de Papiu-Ilarian (An. Ac. Rom. III (1871), p. 115), mai celui-ci parlait de *Menetmii* qu'il prenait pour le titre de l'une des oeuvres du poète transylvain; l'information passe dans Al. Philippide, *Introducere în istoria limbei şi literaturei romîne* (Introduction à l'histoire de la langue et de la littérature roumaine), Iassy, 1888, p. 186, qui corrige le titre en: *Muntenii sau fraţii gemeni*. Sous cette forme le titre est adopté par Iorga. Au fond, l'oeuvre attribuée à Budai-Deleanu n'était autre que les fameux *Ménechmes ou les frères jumeaux* de Regnard dont la traduction, comme O. Densusianu l'a montré, ne pouvait être attribuée au poète transylvain (voir *Un presupus manuscris al lui Budai-Deleanu* (Un hypothétique manuscrit de Budai-Deleanu) dans *Revista critică-literară*, I (1893), p. 349—365); Tanoviceanu *(Traducătorul din 1803 al Menechmilor. Vornicul Alexandru Beldiman* (L'auteur de la traduction de 1803 des Ménechmes. Le vornic Alexandre Beldiman), dans *Arhiva*, IX (1898), p. 165—181, a montré qu'elle était l'oeuvre d'Alexandre Beldiman. — La chronologie de l'élaboration des poèmes demeure très imprécise. Dans son introduction, Cardaş affirme que le dernier terme de la rédaction est marqué par la date de l'épître dédicatoire à Pierre Maior: 18 mars 1812. Mais il oublie que la date complète est: „Fait le 18 mars 1812, à la pyramide d'Egypte". De la part d'un écrivain comme Budai-Deleanu, qui n'a jamais été en Egypte, on peut s'attendre à ce que la date de la lettre corresponde à la réalité tout aussi bien que la localité indiquée comme lieu de sa rédaction. D'autre part, la strophe 30 du Chant X de la seconde variante, où il est question de la réunion du conseil des Tziganes qui doit discuter la nouvelle organisation de l'Etat, comprend également le vers: „Ca şi acum în Paris cei din munte" (Comme en ce moment ceux de la montagne à Paris) et en note il est spécifié: „Qu'on sache que l'auteur a écrit à cette époque". Se fondant sur ces données, Bogdan-Duică, *Ioan Budai-Deleanu. Câteva precizări* (Budai-Deleanu. Quelques précisions), dans *Propilee Literare*, III (1928), Nos. 2—3, parvient à la conclusion que la strophe mentionnée a été écrite à l'époque de la Convention Nationale (1792—1795). L'affirmation impose certaines réserves:

la strophe en question fait partie du long passage où l'organisation du nouvel Etat est discutée. Ce passage a été écrit sous l'influence du poème de Casti *Gli animali parlanti*, qui paraît en 1802 à Paris et à Gênes. Il s'ensuit que la strophe de même que le passage où elle s'encadre ont pu être écrits au plus tôt en 1802 et au plus tard en 1812, date de l'épître à Pierre Maior. Mais comme celle-ci peut être largement postérieure à l'élaboration du poème, le dernier terme de cette élaboration ne peut donc être fixé qu'avec une grande approximation. La première variante précède de peu la seconde; mais là non plus il n'est pas possible d'atteindre une grande précision chronologique: tout ce que l'on peut mentionner c'est que la note de la strophe 51 du chant X renvoie à *Arghir şi Elena* de Barac, ce qui signifie que la note en question est postérieure à l'apparition (1801) de cette oeuvre. Le problème des rapports chronologiques entre les variantes se complique encore plus du fait qu'une partie des matériaux de la première variante a passé, note et tout, dans la variante II. Le poème des *Trois preux* est en partie contemporain de la première variante de la *Tziganiade*, et en partie postérieur à celle-ci. L'affirmation de Cardaş suivant laquelle l'oeuvre a commencé à être écrite vers la fin de la vie du poète et que la mort l'a empêché de la mener à bonne fin ne tient pas compte du fait que la plus grande partie des matériaux du poème existait dans la première variante de la *Tziganiade*. — L'intérêt pour l'oeuvre de Budai-Deleanu ne s'est manifesté que tard et lentement. En 1830, Assaky se proposait de publier une partie de ses oeuvres poétiques en même temps que celles d'autres écrivains roumains: „Ce génie s'est manifesté de nos jours chez Jean Budescul auquel revient à juste titre la couronne destinée au premier poète roumain; mais son immortel poème „Eneique" est enfoui comme un trésor dans une armoire de la famille du défunt et ceux pour lesquels il a peiné toute sa vie, connaissent à peine son nom. Désireux de parler de lui et d'autres auteurs de mérite, nous reproduirons ici tour à tour, dans la mesure où la place qui nous est accordée nous le permettra, des fragments des oeuvres de ces poètes roumains" *(Despre literatura românească* (Sur la littérature roumaine) dans *Albina Românească*, 1830, No. 12 du 20 février). Cette opinion est entièrement opposée à celle qu'avait sur le poète transylvain Papiu Ilarian qui, à la fin de l'article mentionné, dédié aux manuscrits de Budai-Deleanu, note en passant: „J'étais sur le point d'oublier la *Tziganiade ou le Campement des Tziganes*". Celui qui s'est efforcé sérieusement d'attirer l'attention du public sur l'oeuvre de Budai-Deleanu est G. Sion dans une conférence de 1875, reprise en 1878 et publiée dans *Globul* de la même année. Nos.

Babeş-Bolyai Central University Library

28—31. D'ailleurs Sion s'était occupé de la *Tziganiade* dès 1872 (v. *Columna lui Traian*, III, No. 19) et 1873 (v. *Revista Contemporană*, I, No. 1); la conférence de 1878 est également annoncée dans *Ghimpele*, 1878, No. 7 du 22 janvier; elle devait être faite le 28 janvier. Mais une étude bien plus importante est celle d'Aron Densusianu intitulée *O musă-cenușereasă* (Une Muse Cendrillon), dans le volume *Cercetări Literare*, partie II, Iassy, s. d., p. 245—287. Densusianu note en passant certaines sources (entre autres Cervantes, pour le passage relatif à Becicherec); il montre que sur le fond comique du poème se brodent des préoccupations très sérieuses; que dans la description des personnages qui vise les temps modernes, le poète fait montre de vues réalistes, et il entreprend une sommaire analyse de la langue et du vers de Budai. Densusianu revient sur ce problème dans l'article *Țiganiada și Trei Viteji* dans *Revista critică-literară*, IV (1896), No. I, p. 21—24. Notons ensuite l'étude de G. Bogdan-Duică, *Despre Țiganiada lui Budai-Deleanu. Inrâurile germane* (Sur la Tziganiade de Budai-Deleanu. Les influences allemandes), dans *Conv. Lit.*, XXXV (1901), p. 438—461, 483—498. Duică établit une étroite relation entre la *Tziganiade* et *Virgils Aeneis travestirt* du poète viennois Alois Blumauer. Les rapprochements signalés à cette occasion sont parfois séduisants mais comme le poète roumain, qui a toujours mentionné ses sources, n'a jamais parlé de Blumauer et comme tous les rapprochements établis par Duică peuvent s'expliquer par des données joséphinistes générales et par des sources communes, en premier lieu par Voltaire, le rapport établi doit être considéré avec réserve. Il y a d'abord une grande différence de genre: *L'Enéide travestie* de Blumauer est un poème burlesque et s'encadre dans une abondante série de parodies de Virgile, tandis que la *Tziganiade* est une oeuvre héroï-comique. (Sur les différences qui existent entre le poème burlesque et le poème héroï-comique, voir A. F. B. Clark, *Boileau and the French classical critics in England*, Paris, 1925, p. 326—336; sur Blumauer, voir P. v. Hofmann-Wellenhof, *Alois Blumauer. Literarhistorische Skizze aus dem Zeitalter der Aufklärung*, Vienne, 1885. Une étude spéciale, mais modeste, sur les parodies de Virgile dans la littérature française est celle de Fritz Görschen, *Die Vergiltravestien in Frankreich*, Dresde, 1937 (à la page 109—110, différences entre le travesti, la parodie et le poème héroï-comique; le dernier est considéré comme une variante de la parodie). Mais en dehors de ce fait, l'article de Duică note certaines traces d'influences italiennes, signale l'influence de Voltaire et surtout encadre l'oeuvre comme il convient dans la spiritualité joséphiniste. A la page 443, une observation essentielle: Budai-Deleanu attribue à

Vlad l'Empaleur les qualités qui caractérisent Joseph II. Duică revient sur le sujet dans l'article mentionné des *Propilee Literare*, 1928, Nos. 2—3, de même que dans l'introduction à l'édition de 1930 de la *Tziganiade*. — En ce qui concerne les sources, les indications les plus précieuses nous sont données par le poète lui-même dans les notes qui accompagnent son oeuvre. Des études spéciales sur les influences italiennes nous ont été données par R. Ortiz, *op. cit.*; C. C. Cristea, *Influența italiană în literatura română* (L'influence italienne dans la littérature roumaine), dans *Adevărul literar și artistic*, V (1924), No. 166; C. Radu, *Influența italiană în „Țiganiada" lui Ion Budai-Deleanu* (L'influence italienne dans la Tziganiade de Jean Budai-Deleanu), Focșani, 1925; A. Cioranesco, *Teatrul lui Metastasio în România* (Le théâtre de Métastase en Roumanie), dans *Studii Italiene*, I (1934), p. 140—141; des coïncidences thématiques sont signalées par A. Marcou dans les articles *Dante în Țiganiada lui Budai-Deleanu?* (Dante dans la Tziganiade de Budai-Deleanu), dans *Conv. Lit.*, LXXI (1938), Nos. 1—5 et *Un motiv din Tasso în „Țiganiada" lui Budai-Deleanu*, dans *Studii Italiene*, V (1938). Une présentation générale, dans l'introduction mentionnée de G. Cardaș; du même voir également l'article *O poemă inedită a lui Budai-Deleanu* (Un poème inédit de Budai-Deleanu), dans *Junimea Literară*, XV (1926), p. 72—77. Dans son article de *Convorbiri Literare* que nous avons mentionné au sujet de Barac, Gáldi suit les traces de Grigoraș et voit dans Budai-Deleanu un poète romantique. — La *Batrachomyomachie* qui sert d'exemple à Budai-Deleanu a été traduite en roumain d'après l'adaptation hongroise de M. Csokonay, par I. Koncz, un Hongrois qui savait le roumain. La traduction date de 1816 et n'a aucun rapport avec l'oeuvre de Budai-Deleanu. Sur cette traduction: Gr. Silași, *Bătaia broaștelor cu șoarecii* (Le combat des grenouilles et des souris), dans *Familia*, XIII (1877), No. 9 et V. Branisce, *Un Ungur ... poet român* (Un Hongrois ... poète roumain), dans *Conv. Lit.*, LVI (1924), p. 25—35. — C. Frunză a essayé de dramatiser la *Tziganiade* dans *Tabăra Țiganilor* (Le campement des Tziganes), Bucarest, 1934.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

CONCLUSION

BCU Cluj / Central University Library Cluj

BCU Cluj / Central University Library Cluj

104. A la base du processus de modernisation de la littérature roumaine se trouve une double offensive de l'Occident contre l'Orient. C'est d'abord l'expansion du catholicisme qui parvient en un temps très court à regagner d'une part certaines des positions que lui avait fait perdre la Réforme et d'autre part à conquérir des positions nouvelles. Parallèlement à cette expansion du catholicisme, on assiste à un rayonnement de la philosophie rationaliste. D'ailleurs la religion catholique et la philosophie des Lumières tendent toutes deux vers un idéal de vie sociale et d'organisation politique du monde qui, pour être conçu sur des bases différentes, n'en est pas moins identique au fond: n'est-il pas cosmopolite et humanitaire chez l'une comme chez l'autre? L'Eglise le prêche au nom du sentiment tandis que la philosophie, après l'avoir fait sien, le propose à une société dont le progrès devait être réalisé au nom de la raison. Ce fait entraîne une différence essentielle des objectifs poursuivis et de la fonction assignée à cet idéal dans la société: tandis que le but du christianisme est d'assurer le bonheur dans l'autre monde, la philosophie, moins préoccupée de l'au-delà, aspire au progrès fini et complet ici-bas, au bonheur terrestre. Aussi la religion ne pouvait-elle imposer de façon impérieuse et immédiate la réforme sociale que les Lumières préconisaient et provoquaient. Prêchant la foi dans les vérités révélées, elle ne pouvait manquer d'entrer en conflit avec la science; se fondant sur le droit divin dont les formules demeuraient fixes quels que fussent les progrès sociaux réalisés, elle en acquiert un caractère statique et devient le noyau autour duquel se groupent les forces de la réaction. C'était donc à la philosophie qu'incombait le rôle d'élargir les horizons et d'émanciper les esprits: afin de réaliser les commandements fondamentaux de l'Eglise, la société laïque du siècle allait donc entrer en conflit avec l'Eglise elle-même. L'interminable discussion

BCU Cluj / Central University Library Cluj

au sujet du droit divin et du droit naturel, de l'établissement du pouvoir souverain et de l'organisation politique et sociale des Etats, constitue le trait le plus caractéristique de la philosophie rationaliste du temps: les oeuvres les plus importantes qu'aient inspirées les Lumières ne sont pas des traités de spéculation abstraite mais bien plutôt des ouvrages consacrés à la théorie du droit et à la discussion de systèmes sociaux.

Mais cette transformation d'un système philosophique en un système social ne constitue pas le dernier terme de l'évolution. L'Evangile laïque du XVIII-ème siècle s'est adressé aux Roumains des provinces encore séparées et a donné à leurs manifestations une base unitaire. Mais les conditions spéciales dans lesquelles se trouvaient les Roumains de Transylvanie ont déterminé certains résultats qui leur sont propres: à de légères exceptions près, la population roumaine de cette région appartenait à une classe sociale unique, celle des serfs. Aussi la notion de classe sociale se confond-elle en Transylvanie avec celle de nation et l'émancipation des classes inférieures que prêchaient les Lumières devient-elle ici l'émancipation d'une nation tout entière. De la sorte, à la base du mouvement nationaliste roumain de Transylvanie à la fin du XVIII-ème siècle, se trouve la philosophie cosmopolite des Lumières. Résultat qui ne laissera pas de surprendre l'amateur d'idées pures: la philosophie rationaliste du siècle semblait en effet destinée à instaurer un système politico-social fondé sur la démocratie, l'humanitarisme et le cosmopolitisme, alors que rien en elle ne paraissait devoir entraîner la conversion de l'idéal cosmopolite en idéal national. Mais en opérant cette transfiguration, la Renaissance transylvaine allait reconstituer l'unité spirituelle du peuple roumain de Transylvanie, qu'avait rompue naguère l'union à l'Eglise de Rome. Le Mémoire de 1791 a été la manifestation la plus éloquente de cette solidarité et il prouve une fois de plus que l'unité nationale des Roumains trouvait une puissante garantie dans l'identité de leur condition sociale.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

La littérature qui prend naissance dans ces conditions traduit sous des formes diverses le contact entre l'Orient et l'Occident. En Moldavie et en Valachie, création des classes supérieures

de la société, elle reflète dans le registre poétique une certaine prédilection pour la lyrique décadente de l'époque; mais elle n'en aboutit pas moins à la puissante crise de conscience d'un Dinicou Golesco, dont la large démophilie est l'une des manifestations les plus caractéristiques de l'érosion des consciences par les idées nouvelles; elle engendre également l'oeuvre sans préjugés de Basile Pogor ou celle de Ionică Tăutul que parcourent de puissants frissons révolutionnaires. En Transylvanie ce caractère révolutionnaire de la littérature est particulièrement prononcé. Dans l'ordre de leur apparition sur la scène littéraire, Micou, Şincai, Maior et Budai-Deleanu marquent l'assimilation du credo des Lumières sous des formes de plus en plus pures. Leur oeuvre est élaborée dans une large mesure pendant l'époque de réaction qui suit la mort de Joseph II. C'est ce qui donne à la vie de ces grands écrivains transylvains son caractère tragique: en continuant à représenter le credo humanitaire de la société antérieure à 1790, ils attirent sur eux les foudres d'un prélat comme Bob et ce dernier, qui assume avec conviction le rôle de persécuteur, apparaît en quelque sorte comme une création nécessaire de l'histoire: par sa voix c'est une certaine idéologie qui s'exprime, par son bras, c'est une certaine institution qui frappe. Le même fait a été décisif pour le sort des oeuvres de ces écrivains, restées pour la plupart manuscrites et qui pour cette raison ne purent donner tous les fruits que l'on était en droit d'en attendre: comment publier la *Cronica* de Şincai, cette violente philippique à l'adresse de ceux qui étaient devenus des renégats pour être admis au ratelier des privilèges, comment faire paraître la *Tziganiade* de Budai-Deleanu alors que celui-ci ne craignait pas de se moquer des moines et des nobles, de discuter par le menu les systèmes politiques et sociaux libéraux, et de préconiser comme forme de gouvernement la monarchie éclairée? Certaines des oeuvres de Pierre Maior devaient avoir le même sort: le *Procanon* ne put être publié, de l'*Istoria bisericească*, seuls des fragments ont paru et pour pouvoir mener à bonne fin l'*Istoria pentru începutul Românilor în Dacia*, l'écrivain a dû imposer à la logique d'innombrables acrobaties. Remarquables par les idées pour lesquelles ils ont lutté, grands par l'énergie avec laquelle ils les ont défendues, les écrivains transylvains s'imposent surtout par l'héroïsme

BCU Cluj / Central University Library Cluj

qu'ils ont déployé pour affronter la méchanceté des hommes et la dureté des temps.

Encore que variées, les oeuvres des écrivains moldaves et valaques du temps n'atteignent jamais les hautes cimes de l'art. Ce qui faisait défaut aux Principautés, ce n'était ni la culture, ni la connaissance de la pensée occidentale, mais bien un écrivain de grand talent, capable d'exprimer avec force les sentiments qu'éprouvaient les contemporains. Pour que les âmes pussent être fertilisées, il fallait que la vague de sentimentalité romantique et préromantique vint rendre leur mobilité aux articulations enkylosées de l'esprit. C'est en Transylvanie que fit son apparition cet écrivain de valeur et son oeuvre nous permet de mesurer de plus près les proportions réduites des écrivains contemporains. De même que la poésie en faveur outre-Carpathes, la *Țiganiade* s'abreuvait largement aux sources de l'esprit du XVIII-ème siècle; mais alors que dans les Principautés cette poésie s'étiolait dans une atmosphère viciée par un siècle de stérilité sentimentale, l'oeuvre poétique de Budai-Deleanu trahit une intelligence artistique capable de remonter l'échelle des temps pour aspirer la vie à ses sources, dans le classicisme antique et dans la Renaissance; capable d'emprunter à la richesse spirituelle du peuple non d'innocentes fleurs de style comme l'avait fait Barac, mais la conception même que se faisait ce peuple de l'univers.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Tout comme les ouvrages philologiques et historiques contemporains, la *Țiganiade* est une oeuvre militante. En effet, ce qui caractérise dans une large mesure la Renaissance transylvaine, c'est le dynamisme exceptionnel de l'affirmation. Dans ses limites chronologiques réduites, elle fait irruption comme un torrent: en philologie, en histoire et même en poésie, la culture roumaine parcourt en un demi-siècle les espaces spirituels que d'autres ont mis des siècles à englober. Mais une évolution de cette nature n'embrasse jamais tous les domaines de l'esprit. Formant contre-poids aux écrivains transylvains, à un Ionică Tăutul ou à un Dinicou Golesco, certains esprits retardataires agrémentent la littérature de l'époque. Tel est le cas de Zilot le Roumain dont les exigences naïves ne réussissent pas plus que la sincérité des

sentiments ou du ton à donner à son oeuvre une valeur scientifique ou artistique; c'est le cas surtout du fantaisiste Denys l'Ecclésiarque, initié aux dessous de la diplomatie européenne comme à la fabrication des armes secrètes, et irréductible ennemi de ce papiste helléno-grec que fut Napoléon.

Dans tous les Pays Roumains, la société, soumise aux mêmes influences était préparée à faire le même accueil aux mêmes idées. Les liens culturels qui existaient entre la Transylvanie et les Principautés Danubiennes mettent en scène un grand nombre d'écrivains à la tête desquels il convient de mentionner Pierre Maior et Georges Lazar. C'est à travers eux surtout que l'influence de la Renaissance transylvaine en Moldavie et en Valachie doit être suivie dans l'ordre culturel et plus encore dans la consolidation des positions nationales. La plupart des écrivains roumains des Principautés déploient leur activité dans la sphère culturelle gréco-roumaine. Dans certains cas, leur oeuvre ne peut être expliquée que si l'on tient compte en même temps de la littérature grecque de l'époque et de la littérature roumaine. Tel est le cas des poésies de Ienăchiță ou d'Alecou Vacaresco qui expriment, en grec comme en roumain, les mêmes préoccupations et la même atmosphère. Sur un échelon intermédiaire se trouve la poésie de Costache Conachi, dont certaines oeuvres, ses poèmes de caractère érotique particulièrement, baignent dans la même atmosphère, alors que d'autres révèlent des préoccupations d'une nature différente. L'intérêt que lui inspire Ovide ou Pope trahit une curiosité d'esprit que l'anémique tradition littéraire locale était incapable de satisfaire. Cette curiosité se manifeste encore par l'attrait qu'exercent sur lui les oeuvres de Voltaire et de Marmontel ou celles de Mme Cottin. Capable de s'intéresser à des oeuvres de préoccupations aussi variées que celles de Voltaire et de la plus sentimentale des romancières, le poète moldave trahit une complexité spirituelle grâce à laquelle sa poésie déborde des cadres culturels gréco-roumains pour s'engager dans une voie que n'allait pas tarder à suivre la culture roumaine tout entière. Sous l'influence directe des idées de l'Occident les contours propres de la littérature des Principautés commencent ainsi à se dessiner. Mais ils ne devaient se préciser que sous l'influence des écrivains transylvains dont le rôle fut essentiel dans le processus

BCU Cluj / Central University Library Cluj

qui permit à l'élément roumain de se détacher de la communauté spirituelle du sud-est européen.

La Renaissance transylvaine constitue la première manifestation importante du latinisme dans la culture roumaine. C'est à tort qu'on la présente en général comme une conséquence de l'Union à l'Eglise de Rome; tout au plus cet acte a-t-il facilité dans une certaine mesure les conditions matérielles d'apparition de cette renaissance. Par son contenu spirituel et par l'énergie de son verbe, le latinisme est le reflet local de la philosophie rationaliste libérale et émancipée du XVIII-ème siècle. Loin d'être une traduction du dogme catholique sur le plan scientifique, il représente l'énergique assimilation d'une pensée révolutionnaire qui devait renverser l'ancien ordre social et donner au monde sa physionomie moderne. Et si les premières manifestations du latinisme eurent un si fort retentissement, le fait s'explique en premier lieu par la prudence de la réforme proposée. Mais, avec le temps, la sage attitude des débuts devait être abandonnée: le mouvement allait sacrifier de plus en plus l'actuel au passé, le présent à l'histoire, et après avoir combattu avec succès les dieux morts des antiques Hellènes, il devait à son tour exhumer des divinités défuntes et s'efforcer de leur rendre la vie. Le mouvement transylvain avait pris naissance sous l'impulsion d'idées dont le domaine était actuel et social et, pour durer, il lui fallait se nourrir d'actuel et de social. Mais avec les écrivains de la génération suivante, il allait se détacher de plus en plus du présent pour s'enfoncer toujours davantage dans les constructions livresques, savantes mais stériles. Après avoir communiqué à la littérature l'impulsion rédemptrice, le mouvement devait être vaincu parce que son optique historique ne tarda pas à se vicier: incapable de comprendre le peuple réel, tel que l'avait fait deux millénaires d'histoire dans son cadre carpatho-danubien, il s'affaiblit à la recherche d'un peuple hypothétique, que les philologues avaient fait surgir des dictionnaires latins, et qu'on ne pouvait apercevoir qu'à l'aide de la lunette grossissante des lois phonétiques.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

INDEX DES NOMS CITÉS

Aaron (Basile), 280, 432—438, 448, 474, 476, 477.
Aaron (Théodore), 244.
Adamesco (G.), 358, 359, 481.
Adamovici (Gherasim, évêque de Sibiu), 280, 316.
Addison, 104.
Alecsandri (B.), 19, 22, 25, 26, 126, 385, 390, 424, 428.
Alexandre le Grand, 50, 51.
Alexandre (empereur de Russie), 154.
Alexandresco (Gr.), 23, 75, 96, 98, 120.
Alexi (Jean), 273.
Alfieri, 14, 41, 68, 72, 76.
Algarotti, 43.
Amfilochie, v. Amphilochie.
Amphilochie (de Hotin), 80, 290, 312.
André (d'Athènes), 63.
Andreesco (C.), 359, 426.
Andronesco (Gr.), 424.
Annibal, 149.
Anthrachites (M.), 68.
Antraigues (comte d'), 368, 418.
Apostolesco (N.), 121.
Ardeleanu (J.), 123.
Argens (d'), 103, 320.
Arghezi (T.), 20.
Arioste (l'), 172, 456, 457, 463.
Aristia (C.), 76, 121.
Aristomenis (D.), 65.
Aristophane, 172.
Aristote, 95.
Armeanca (E.), 301.
Aron (B.), v. Aaron (Basile).
Aron (prince de Moldavie), 197.
Aron (Florian), 345.
Aron (J.), 188.
Aron (P. P.), 90, 138, 187.
Arriete y Berio (Em. d'), 78.
Assaky (G.), 18, 23, 80, 96, 126, 131, 294, 302, 303, 312, 313, 325, 360, 412, 450, 483.
Assaky (L.), 100, 308, 310, 449, 480.
Assanides (les), 199.
Athanase Anghel, 82, 83, 86, 138, 139.
Athanase (de Paros), 94.
Attila, 50.
Aurélien, 199, 217, 218, 233, 234, 357, 436.
Avramios, (J.), 117.

Baboeuf, 30.
Baculard d'Arnaud, 100, 136.
Băilă (J.), 64.
Baiculesco (G.), 476.
Bălăceanu (C.), 324, 326, 343, 344.
Bălăceanu (les), 81, 342.
Bălan (Cosma), v. Cosma Bălan.
Bălan (T.), 303, 480.
Bălăşesco (N.), 475.
Băleanu (Em.), 136, 174—176.
Băleanu (Gr.), 99, 334.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Balica (Al.), 146.
Balş (B.), 80, 81.
Bălşucă, 126.
Bănesco (N.), 119, 176, 361, 362.
Banffy (G.), 273, 278, 279, 318.
Bănulesco (G.), 309.
Barac (J.), 432, 438—446., 448, 474, 477—479, 483, 485, 492.
Bărcănesco (les), 323, 324.
Barit (G.), 211, 295, 439.
Bariţiu, v. Barit.
Barbeyrac, 43, 104.
Barnoschi (D.), 428.
Baronzi (G.), 26.
Bartels (A.), 25.
Barthélemy (l'abbé), 64.
Bartholdy (J. L. S.), 377, 421.
Basile le Grand, 189.
Batteux (l'abbé), 64.
Bauer (H.), 57.
Baumeister (Fr. Chr.), 65, 73, 98, 118, 129, 193, 194.
Bayle (P.), 34, 104.
Beauchamps (P. Fr. de), 129.
Beaupoil de Saint Aulaire, 78.
Beccaria, 66, 99, 129.
Beldiman (A.), 96—102, 126, 128, 130, 144—147, 149, 150, 175, 179, 180, 181, 400, 410, 416, 482.
Belu (D.), 80.
Bengesco (G.), 67.
Benjamin Costache, 148, 308, 310—312, 323, 325, 333, 358, 388, 395, 429, 449, 480.
Benjamin de Lesbos, 65, 118, 325.
Benkő (J.), 204.
Berariu (P.), 305.
Bernardin de Saint-Pierre, 68, 72, 100, 119, 308, 343.
Beveridge (W.), 189.
Bezdechi (Şt.), 177.
Bianu (J.), 117, 123, 126, 128, 182, 292, 306, 359, 361, 420, 421, 424, 425, 475.
Bibesco (B.), v. Stirbey (Barbu Bibesco).
Bibesco (G.), 81.
Bielski, 200.
Bitay (Á.), 293, 296.
Blaga (L.), 20.
Blair (Hugh), 65.
Blumauer (Alois), 464, 484.
Bob Fabian (B.), 310, 312.
Bob (Jean), 108, 124, 188, 189, 201, 205—210, 221, 223, 229, 236—239, 241, 263, 290, 292, 299, 301, 303, 322, 323, 448, 458, 491.
Boccace, 68.
Bod (P.), 195, 292.
Bogdan (G.), 80.
Bogdan (Manolache), 139.
Bogdan-Duică (G.), 24, 25, 125, 129—131, 180, 299—302, 304, 315, 359—361, 394, 422, 424—426, 428, 478, 479, 481, 482, 484, 485.
Boiagi (M.), 288, 289, 306.
Boileau, 64, 68, 104, 345.
Bois le Comte, 391, 425.
Bojinca (D.), 226, 243, 275, 301, 304.
Boldur (les), 309.
Boliac (C.), 14, 75, 120, 130, 161, 177, 178.
Bolingbroke, 103.
Bolintineanu (D.), 26, 307, 390, 424.
Bolla (Martin), 227, 301.
Bologa (V.), 119, 304, 305.
Bonfini, 219, 298.
Bönsch (A.), 57.
Borgia (Et.), 203, 204.
Borş (C.), 180.
Borza (A.), 296.
Boscowich (l'abbé), 387.
Bossuet, 30, 68.
Bota (M.), 431.
Botez (C.), 394, 425.
Botiş (T.), 480.
Brancovan (C.), 70, 79, 82, 86, 419, 475.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Brancovan (Gr.), 72, 74.
Branisce (V.), 485.
Bréteuil, 374.
Bruckenthal (S. von), 277, 279.
Brummer (R.), 56.
Bucşănesco, 126.
Budai (Aron), 279, 280.
Budai-Deleanu (J.), 12, 17, 96, 105, 109, 110, 112, 114, 116, 131, 155, 185, 187, 260—263, 281, 302, 310, 312, 367, 373, 410, 413, 418, 430, 432, 448—450, 453, 454, 456—458, 463—465, 469, 472—474, 480—485, 491, 492.
Budescul (J.), v. Budai-Deleanu (J.).
Buffier, 290.
Bukow (le général), 85, 107, 317.
Bunea (Aug.), 123, 292.
Burlamaqui, 43, 44.
Büsching (A. Fr.), 156.
Buznea (I.), 100, 130.
Byron, 14, 79.

Caian, 238.
Calamogdartis (A.), 65.
Calfoglu (A.), 94.
Caliani (S.), 90.
Călinesco (G.), 24, 80, 179, 181, 361, 364, 419, 425, 426, 475.
Callimachi (prince de Moldavie), 392.
Camariano (A.), 117, 118, 120, 125, 421, 423.
Camariano (N.), 116, 118, 119, 126, 128, 129, 131, 182.
Câmpineanu (S.), 423.
Canănău (J.), 80.
Canellas (Etienne), 118, 326, 331, 335.
Canghellarios (A.), 64.
Canova, 352.
Cantacuzène (C.), 70, 79, 80, 163, 187, 200, 362.
Cantacuzène (Gr.), 80.
Cantacuzène (Răducanu), 79.
Cantacuzène (Şerban), 158, 164, 292.
Cantacuzène (les), 80.
Cantemir (A.), 3.
Cantemir (D.), 7, 61, 79, 135, 144, 156, 168, 174, 184, 198, 200, 260, 298.
Cantemir (V.), 302.
Căpăţâneanu (Stanciu), 96, 97, 100, 126, 130.
Capidan (Th.), 120, 300, 306.
Caracaş (C., dr.), 101.
Caracaş (R.), 123, 182.
Caraccioli (Domenico), 29.
Caracostea (D.), 131, 361, 425.
Caragea (Catherine), 381.
Caragea (J.), 70, 323—325, 343, 368, 382, 419.
Caragea (N.), 67, 117, 151.
Caragea (Ralù), 368, 370.
Caragiale (C.), 76, 121.
Caragiale (J. L.), 19.
Caraïoannis (Athanase), 63.
Carcalechi (Z.), 98, 128, 146, 180, 181, 280, 334, 423.
Cardaş (G.), 302, 419, 426, 450, 451, 480—483, 485.
Cârlova (Basile), 23, 25, 96, 126.
Carnot, 125.
Carra (Jean-Louis), 79, 94, 95, 124.
Cartojan (N.), 21, 117, 130, 419.
Cascaba (I.), 65.
Cassirer (E.), 56.
Castelli (J. F.), 440.
Casti (l'abbé), 96, 457, 459, 464, 483.
Catherine II (de Russie), 29, 44, 152, 153, 161.
Catiforo (A.), 156, 170, 173, 174.
Cavadias (Macarios), 94.
Cavallioti (Th.), 284—286, 306.
Cervantes, 99, 484.
César, 50, 51, 299, 337.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

César (évêque de Râmnic), 78, 102, 121, 131, 183, 184, 323.
Chateaubriand, 68, 100, 130, 396, 409, 440, 446.
Châtelet (la marquise du), 40.
Charles VI (d'Autriche), 88.
Charles XII, 156.
Chendi (Ilarie), 121, 306.
Cherbury (Edward Herbert de), 32.
Chesterfield (Philipp), 64, 100, 130.
Chiabrera, 104.
Christine de Saxe, 352.
Christopoulos (Ath.), 324, 390. 401, 402, 425.
Cicéron, 272.
Cichindeal (D.), v. Tichindeal (D).
Ciobanu (St.), 21.
Cioranesco (A.), 128. 130, 179, 302, 423, 475, 485.
Cipariu (T.), 123, 239, 251, 257, 291—293, 295, 299, 302—304, 429, 475—477.
Clain (In.), v. Micou (In.).
Clain (S.), v. Micou (S.).
Clark (A. F. B.), 484.
Clémaron, 78.
Clemens (André), 273, 304.
Clément (Don), 94.
Cochelet (agent consulaire), 425.
Codresco (Th.), 97, 290, 358, 426. 450, 481.
Codricas (Panaïoti), 65.
Colan (J.), 477—479.
Colardeau, 409.
Collins (Anthony), 32.
Coloşi (Basile), 258, 267.
Comenius, 288.
Commitàs (Etienne), 325, 347.
Conachi (Costache Alexandre, le poète), 96—98, 100, 126, 128, 130, 148, 180, 311, 346, 367, 386, 389—413, 424, 425, 474, 493.
Conachi (C.), 80.
Conachi (Costache, le vornic), 391.
Conachi (Const., l'aga), 391.
Conachi (Gabriel), 78.
Conachi (M.), 391.
Conachi-Vogoride (Catinca), 394.
Condillac, 12, 44, 45, 53, 57, 65, 99, 118, 129, 268, 320, 330, 331, 335, 359.
Condorcet, 42.
Conkinakis (C.), 68, 100.
Constanta (Gr.), 65—66.
Constantin le Grand, 217.
Coraï (— Coray, Ad.), 11, 66, 74, 99, 129.
Corbea (Th.), 431, 475.
Corneille, 68, 104, 329.
Corneli (J.), 212, 258.
Cornides (D.), 204.
Coronios (A.), 68.
Cortese (Nino), 122.
Corvin (J.), 236.
Corvin (M.), 3, 152. 216, 217, 219, 220, 236, 298.
Corvin (les), 216, 220.
Cosco (O.), 125.
Cosma Bălan, 73. 119.
Costa (Etienne), 278.
Costache Benjamin, v. Benjamin Costache.
Costin (Miron), 168.
Costin (N.), 168, 200.
Cotache (Eftihia), 76. 121.
Cotorea (Géronte), 90, 186, 195, 292.
Cottin (Mme), 100, 101, 130, 399, 493.
Coulin, 78.
Courier (Paul-Louis), 416.
Coxe (W.), 99, 130.
Crassa (G.), 395.
Crébillon, 104, 414.
Creţu (Gr.), 178, 420.
Creţulesco (M.), 79.

CC-BY-NC-SA / Central University Library Cluj

Crișan (Etienne), 100, 131, 263, 303, 440.
Cristea (C. C.), 485.
Csokonay (M.), 485.
Curopallatis (Chrisoverghis), 64.
Cuza (Gr.), 294.
Cuza (J.), 139.
Cyrille (le patriarche de Jérusalem), 189.
Cyrille (saint, le Philosophe), 218.
Dăianu (E.), 299.
D'Alembert, 42, 46, 68, 103, 320.
Damascène (évêque de Râmnic), 265.
Damian Sinope, 65.
Dan (D.), 302.
Daniel le Moscopolitain, 283—285, 306.
Dante, 104.
Darabant (Ig.), 89, 188, 189, 203, 205, 210.
Darjes (J. G.), 95, 228.
Dărmănesco (Iordache Darie), 125, 127, 388.
Darvari (D.), 65, 118, 329.
Darvari (G. C.), 304.
Darvari (N.), 73.
Darvari (P.), 68.
Daskalakis (A.), 118.
Décébal, 137, 163, 198, 215, 216.
Del Chiaro (Anton Maria), 200, 274.
De la Porte (l'abbé), 99, 129.
Delille, 73.
Démètre Stéphanopolites, 326.
Démosthène, 272.
Densusianu (A.), 301, 303, 478, 479, 484.
Densusianu (O.), 5, 6, 21—23, 179, 181, 291, 294, 299, 361, 390, 419, 422, 475, 482.
Denys l'Ecclésiarque, 13, 135, 150—152, 155, 156, 181, 493.
Depasta (P.), 184.
Derjavine, 410.
Descartes, 32, 33, 36, 44, 47, 50, 68.
Destutt de Tracy, 65, 118, 119, 320, 331.
Diaconovici-Loga (C.), 97, 128, 272, 273, 335, 446.
Diderot, 40, 44, 64.
Dimachi (N.), 400, 410—412, 426.
Dion Cassius, 216.
Dionisie, v. Denys.
Dionisyos, v. Denys.
Djoulinatz (Pavle), 64, 119.
Docan (N.), 178, 305.
Domitien, 216.
Donat (I.), 182.
Donici, 294.
Dorat, 367, 402, 409.
Dorothée (saint), 189.
Dosithée (métropolite de Moldavie), 7, 168, 265, 431.
Dosithée (patriarche de Jérusalem), 82, 85.
Dosoftei, v. Dosithée.
Dracula (prince de Valachie), 220.
Draculis (d'Itaque), 67.
Drăganu (N.), 21, 301.
Dragfi (les), 220.
Dragomir (S.), 123.
Drouhet (Ch.), 425.
Dubos (l'abbé), 36.
Duca (prince de Moldavie), 213.
Ducas (Néophyte), 71, 282, 288, 325, 336, 341.
Ducray-Duminil (Fr.—G.), 101, 145.
Dudesco (Hélène), 423.
Dugonics (A.), 442.
Dumitresco (A. T.), 421.
Dunker (Arno), 307.
Du Resnel, 409.
Dvoicenco (Catherine), 426.

Eder (J. C.), 227, 228, 278, 292.
Eiveri-Effendi, 156.
Elek (Jacob), 306.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Eliade (Pompiliu), 119, 121, 122, 124, 176, 180, 349, 363, 364, 390, 424.
Eminesco (M.), 19, 20, 25, 77, 219, 386, 474.
Engel (J. Chr.), 213, 227, 228, 231, 232, 240, 261, 298.
Ephraïm le Syrien, v. Ephrem (saint).
Ephrem (saint), 189.
Erbiceanu (C.), 119, 124, 175—177, 182, 290, 298—299, 423, 427.
Erdeli (L.), 329, 330, 362.
Esope, 194, 273.
Etienne le Grand, 6, 22, 219, 236, 309.
Eumathios Macrembolites, 129.
Euripide, 172.
Eustatievici (D.), 159, 160, 167—170, 174, 182, 246.
Eutropius, 252, 261.
Ewald (O.), 56.
Eybel, 124.

Fabian, v. Bob Fabian (B.).
Faca (C.), 412.
Fălcoianu (C.), 80.
Fazekas (M.), 442.
Febronius (Justinus), 105, 106, 299, 300.
Felbinger (J. von), 295.
Fénelon, 43.
Fierăsco (C.), 480.
Filangieri, 67, 122.
Filicaja (Vincenzo), 3.
Filipesco (Mme), 368.
Filipesco (les frères), 81.
Filipesco-Gregoriade (D.), 120.
Filitti (J. C.), 181, 423.
Flaccus, 162.
Flavius Vopiscus, 234.
Fleury (le „régicide"), 78, 391, 392.
Fleury (l'abbé), 189, 300.
Floresco (Boniface), 62, 117.
Florian, 64, 68, 97, 99, 101, 128, 131.
Folkierski (W.), 57.
Fontenelle, 65, 97, 103, 127, 320.
Fotino (D.), v. Photino (D.).
Fotis Calafati, 100.
Francoeur (Louis-Benjamin), 118, 119, 331, 335.
François II (empereur d'Autriche), 154, 316, 354.
Frantz, v. François II (d'Autriche).
Frédéric II (roi de Prusse), 35, 44, 81, 320.
Frunză (C.), 485.
Fulea (M.), 275, 304.
Furdui (P.), 432, 475.

Gabriel (métropolite de Moldavie), 161.
Gáldi (L.), 297, 298, 301, 302, 479, 485.
Galland (Antoine), 441.
Gane (C), 418.
Garampi (J.), 204.
Gaspary de Belleval, 78.
Gaster (M.), 334, 360, 362, 475, 480.
Gauttier (Edouard), 441.
Gavra (A.), 215, 295, 296.
Găzdaru (D.), 297, 421.
Gellert (Chr. F.), 423.
Genlis (Mme de), 128.
Genovesi (A.), 66.
Gerbi (A.), 56.
Gergely de Ciocotiș (Basile), 274, 275, 304.
Géronte (de Neamtzu), 309.
Gessner, 98, 100, 131, 263, 303, 441.
Ghenadie (métropolite de Transylvanie), 264.
Gheorghiu (C.), 305.
Gheorghiu (N. H.), 421.
Gherasim (de Iassy), 96, 125.
Gherea (C. Dobrogeanu), 26.
Ghibu (O.), 360, 475.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Ghica (Alexandrine), 368, 418.
Ghica (D.), 387.
Ghica (Gr., prince de Moldavie au XVIII-e siècle), 70, 77, 139, 368, 431.
Ghica (Gr., prince de Moldavie au XIX-e siècle), 294.
Ghica (Gr., prince de Valachie), 324, 335, 343, 345.
Ghica (Scarlat), 419.
Ghica (les), 387.
Ghinis (D.), 117.
Giannone (P.), 78, 122.
Gibelin, 104.
Giuglea (G.), 301.
Gleim (Ludwig), 423.
Göbl (L.), v. Gáldi (L.).
Goethe, 68, 378, 396, 422.
Goldoni, 68.
Golesco (Constantin), v. Golesco (Dinicou).
Golesco (Dinicou), 72, 81, 123, 281, 330, 342, 344—347, 349—358, 363, 364, 382, 491, 492.
Golesco (Etienne), 355.
Golesco (Iordache), 72, 119, 324, 343—345, 362.
Golesco (N.), 343, 355.
Golesco (R.), 342, 343.
Golesco (les frères), 344.
Görschen (Fr.), 484.
Govdelas (D.), 63, 71, 313.
Grandea (Gr. H.), 390, 424.
Greceanu (Răducanu), 127.
Grecu (V.), 117.
Grégoire (évêque d'Arges), 369.
Grégoire (de Neamtzu), 309.
Grégoire le Théologien, 189.
Gregorian (M.), 481.
Grigoraș (Em.), 358, 481, 485.
Grimm (P.), 425.
Griselini, 274.
Grotius, 37, 38, 43, 104.
Guevara (A. de), 63.
Gutu (G.), 476.
Guys (Pierre-Augustin), 377.
Gyergyai (A.), 443, 478, 479.

Habicht (Max), 441.
Hadrien, 233.
Hagen (Friedrich Heinrich von der), 441.
Hagi Théodose, 306.
Hagiade (Sergé), 306.
Hanes (P. V.), 21, 290, 363.
Hasdeu (B. P.), 20, 26, 179, 362, 475, 478.
Hauchecorne (le pasteur), 80.
Hauterive (d'), 78, 79.
Hazard (P.), 56.
Hébert (J. R.), 30.
Hegel, 396.
Heineccius, 72.
Héliade Radulesco (J.), 14, 15, 18, 21, 23, 25, 26, 57, 71, 75, 96, 98, 99, 119—121, 126, 236, 257, 267, 301, 303, 304, 307, 314, 315, 330, 331, 334, 335, 337, 341, 344, 345, 359, 361, 362, 382, 383, 385, 394, 396, 424, 427, 447, 479, 480.
Hellmuth, 293.
Helvétius, 68.
Henri IV, 165.
Héraclite, 146, 147, 150.
Herascov, 3.
Hésiode, 172.
Hesseling (D. C.), 118.
Hettner (H.), 56.
Hobbes, 38, 48.
Hodoș (N.), 117, 306, 359, 363.
Hofmann-Wellenhof (P. v.), 484.
Holbach (d'), 42, 57.
Homère, 147, 172, 415, 457, 458, 462, 463.
Hooker (R.), 32.
Horace, 38, 76, 383, 407, 437, 449, 474.
Horia, 88, 93, 201, 209, 279.
Hristache (le pitar), 140, 141.
Hristaris (M), 67.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Hübner (L.), 103.
Hufeland (Christoph Wilhelm), 426.
Hugo (V.), 14, 472.
Huss, 6.
Hutovici (N.), 318.

Iatropoulos (C.), 326, 331, 335.
Ibrăileanu (G.), 391, 424, 428.
Ignace (métropolite de Valachie), 336.
Iken (C.), 117—119.
Ioanovici (Nestor), 318.
Ionașcou (R.), 182, 291.
Ionașcou (de Slatina), 70.
Ionesco (N.), 394.
Ioniță Copilul, 371, 372.
Ioniță Popa, v. Ioniță Copilul.
Iorga (N.), 6, 22, 116, 117, 119—122, 124, 125, 127, 128, 130, 131, 176, 178—182, 290—292, 296, 300, 303, 306, 360, 361, 363, 390, 419, 421, 423, 424, 428, 475, 482.
Iorgovici (Paul), 80, 258, 266—273, 280, 404, 446.
Iskentery (D. N.), 67.
Isopesco (Claudius), 290.

Jérémie, 138.
Jianu (D.), 100.
Joseph (le palatin), 212, 293.
Ioseph II, 8, 44, 45, 49—51, 53, 81, 89, 90, 92, 93, 107, 108, 111, 116, 124, 128, 159, 190, 200, 204, 205, 208, 209, 211, 223, 276, 290, 291, 295, 324, 354, 374, 430, 432, 469, 485, 491.
Joseph Flavius, 442.
Joseph le Moesiodax, 99.
Junius Tiberianus, 234.
Jurieu (P.), 39.

Kant, 32, 119, 320, 330, 331, 339.
Karamzin, 396.
Karpe (Fr.), 103, 320.
Kaunitz, 124, 374, 418.
Kirileanu (G. T.), 425.
Klein (In.), v. Micou (In.).
Klein (S.), v. Micou (S.).
Klopstock, 434, 457, 464.
Kogălniceanu (Ienache), 69, 177.
Kogălniceanu (M.), 19, 26, 130, 146, 177, 215, 294—296, 416, 427.
Koncz (L.), 485.
Kopitar (B.), 74, 226, 241—243.
Körösi, v. Crișan (Etienne).
Kotzebue, 68, 100, 131, 441.
Kovachich (M. G.), 210.
Kraft (J.), 57.
Kreuchely, 358, 423.
Künziger (J.), 300.

Lacroix (Silvestre-François), 331.
L'advocat (J. B.), 156.
La Fontaine, 73, 441.
La Harpe, 65, 382, 441.
Lahontan (le baron de), 36.
Lalesco (Tr.), 129, 360.
Lamartine, 14, 15, 25, 73, 345.
Lambrior (A.), 426.
La Mettrie, 42, 103.
Langeron (de), 418.
Lanjuinais (J.), 45—54, 57, 103, 108, 124, 320.
Laonicos, 156.
Lapedatu (A.), 291, 300.
La Roche, 78.
Lascaris (N.), 117.
Lascou (N.), 179, 476.
Latinus, 252.
Laurian (A. Treb.), 187, 215, 257, 292, 294, 295.
Law, 35.
Lazăr (Alexis), 280.
Lazar (G.), 14, 23, 47, 103, 119, 129, 131, 298, 314—344, 357, 359—362, 431, 493.
Lazu (Léon), 358.
Lazu (boïard de Moldavie), 388.
Ledoulx de Sainte-Croix, 78.

Legrand (E.), 117.
Leibnitz, 36, 41, 42, 44, 242.
Lemaire, 347.
Lemercier (Népomucène), 377.
Léon (évêque de Roman), 127.
Léopold I-er (empereur d'Autriche), 84.
Lesage, 128.
Lessing, 68.
Leunclavius, 156.
Lewandowski (L.), 450.
Lhommé (l'abbé), 392.
Liberios (Cyrille), 118.
Ligne (le prince de), 418.
Linchou (professeur), 78.
Litzica (C.), 118.
Locke, 32, 39, 41, 44, 50, 65, 68.
Louis XIV, 30, 83, 107.
Louis XV, 402.
Louis XVI, 29, 30, 267, 392.
Lucrèce, 38.
Lupaș (J.), 22, 177, 291, 300, 305, 306, 359, 362, 420, 477.
Lupu Denys (métropolite de Valachie), 324, 336, 360.
Lupu (N.), 124, 291, 300.

Mably (l'abbé), 41, 65.
Macarie (de Iassy), 161, 167, 169, 170, 173, 174, 182, 383.
Macaulay, 33.
Macedonschi (A.), 390.
Maffei, 104.
Magheru (Alexandrine), 97.
Mahmoud I, 158.
Mahomed (le prophète), 157.
Maior (Gr.), 90, 188, 196, 239.
Maior (P.), 97, 105—108, 123, 127, 131, 187, 188, 201, 203, 210, 222—244, 250—259, 261—263, 271, 273, 275, 287, 297—301, 303, 314, 330, 337, 340, 359, 362, 448—450, 457, 482, 483, 491, 493.
Maioresco (T.), 19, 399, 422, 429.
Maistre (Joseph de), 300.
Malebranche, 44, 50, 104, 349.
Mălinesco (Iordache), 226.
Manciulea (Etienne), 291.
Manega (Em.), 81.
Manu (C. M.), 73, 120.
Manuel (G.), 65.
Many (J. J.), 126.
Marchand (professeur), 78.
Marchides Pulio (les frères), v. Marcou Puiu.
Marcou (A.), 123, 485.
Marcou Puiu (les frères), 73, 78, 285.
Marcovici (S.), 97, 329.
Marie-Thérèse, 44, 51, 80, 88, 92, 190, 200.
Marienesco (Ath.), 300, 478.
Marino, 104.
Marki (Antoine de), 273, 304.
Marlianus (Ambrosius), 63.
Marmontel, 35, 57, 64, 68, 75, 97, 98, 101, 128, 129, 195, 409, 441, 493.
Martin (V.), 300.
Martin-Leake (W.), 306.
Martinot, 78.
Mártonfy, 296.
Marx (Karl), 396.
Massim (J. C.), 17, 187, 257, 307.
Mateiu (J.), 361.
Mauthner (Fr.), 57.
Mavrocordatos (C.), 69, 77, 79, 159.
Mavrocordatos (N.), 63, 117.
Mavrocordatos (les), 117.
Mavrogheni (N.), 73, 135, 140, 141, 151, 152, 158, 162, 178, 374, 375, 420.
Măzăreanu (B.), 363.
Mélète (d'Athènes), 136.
Meletie Covaci, 89.
Mériage, 78.
Merker (P.), 56.
Mészaros (Ig.), 440.
Métastase, 13, 68, 101, 120, 172,

CC-BY-SA / Cotuna University Library, Cluj

174, 179, 263, 303, 373, 383, 477, 481.
Méthode (saint), 218.
Mexas (V.), 117.
Meyer (G.), 306.
Michel (professeur allemand), 78.
Michel le Brave, 76, 82, 158.
Michelet, 184.
Micou (Innocent), 86—88, 138, 187, 205, 478.
Micou (S.), 9, 15, 90, 97, 98, 129, 159, 187—202, 204, 207, 210, 214—217, 221, 229, 238, 244—246, 249, 250, 256—259, 263, 265, 266, 274, 280, 292, 294, 295, 300, 374, 450, 491.
Miheşi (Th.), 433.
Miklosich, 306.
Milesco (N.), 3, 298.
Mille, 78.
Millot (Claude-François-Xavier), 277.
Milo (E.), 387.
Milo (M.), 78, 96, 386—389, 424.
Milo (Soltana), 387.
Milton, 415, 457, 464.
Minea (I.), 127.
Missail (G.), 421.
Mitrotanov (P.), 291.
Modrigan (J.), 293, 296.
Moga (Basile), 314, 315, 318—323, 333, 562.
Moldovan (J. M.), 292.
Molière, 68, 76, 329, 400.
Molnar-Piuariu (J.), 262, 265, 266, 273, 274, 276—280, 305.
Momuleanu (B. P.), 25, 137.
Montaigne, 46.
Montan (G.), 431.
Montesquieu, 12, 37, 40, 65, 72, 97, 109, 119, 127, 183—185, 343.
Monti, 68.
Mornet (D.), 56.
Moroiu (C.), 329, 345.
Moruzi (Al.), 70, 401.
Moruzzi-Mavrocordatos (A.), 278.
Moustafa II, 157.
Movilă (P.), 3.
Movilă (les), 219.
Munteanu (B.), 425.
Murărașu (D.), 24, 361, 419, 475.
Muratori, 98, 129.
Mureşan (V.), 305.
Murgu (Eftimie), 244, 301.
Mustoxidi (F. M.), 57.

Nagy (Fr.), 443.
Nagy de Peretsen (L.), 210, 212, 293.
Naigeon (Jaques-André), 42, 56.
Naima, 156.
Nansen, 444.
Nanu (M.), 422.
Napoléon I-er, 152—155, 212, 294, 322, 418, 493.
Naum Râmniceanu, 136, 137, 174—177, 330, 361.
Naum (Th.), 294.
Naves (R.), 57.
Neagoe Basarab, 4—5, 63, 117.
Neculce (J.), 135, 202, 373, 378.
Negel (Şerban), 148.
Negoesco (C. S.), 480.
Negresco (J.), 480.
Negri (C.), 307, 390, 424, 425.
Negri (P.), 393.
Negri (Smaranda), 390, 393, 394, 399, 405, 411, 425.
Negruzzi (C.), 14, 18, 96, 98, 125, 128, 307, 412, 413, 426, 427.
Negruzzi (Jacob), 177.
Nenciulesco (A.), 80.
Nestor (professeur), 325.
Nestorovici (Uroş), 272.
Netea (V.), 300—301.
Newton, 40, 42, 43, 46, 68, 392.
Nicéphore, 156.
Nicoară (Moise), 301.
Nicola (Iancou), 100.
Nicolăesco-Plopşor (C. S.), 181.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Nicolai (R.), 117.
Nicolaiasa (G.), 123, 361.
Nicolas le Valaque, 3, 89, 236, 298.
Nicolaus Olahus, v. Nicolas le Valaque.
Nicole, 349.
Nicolidi du Pinde (J.), 73, 119, 120.
Nistor (J.), 302.
Noailles (Anne-Elisabeth Brancovan, comtesse de), 77.

Obradovici (D.), 194, 447.
Odobesco (A.), 19, 369, 419—421.
Oiconomos (C.), 66.
Onit (V.), 481.
Opresco (G.), 362.
Ortiz (R.), 481, 485.
Ovide, 172, 378, 408, 409, 433, 474, 476, 493.

Pâclişanu (Z.), 123, 292, 293, 296, 301.
Pandeli (J.), 329, 330, 336.
Panu (A.), 215, 294.
Panzini (Lionardo), 78, 122.
Papacostea (V.), 306.
Papadopol Calimah (A.), 117, 119, 120, 419, 420, 424.
Papahagi (P.), 306, 307.
Papazoglu (Ienache), 64, 75, 98, 120, 129.
Papiu Ilarian (A.), 181, 182, 215, 294, 295, 298, 302, 482, 483.
Parny, 402.
Paşca (St.), 302.
Pascal, 349.
Pascou (G.), 291, 292, 419.
Pastiesco (M.), 128, 130, 368, 369, 390, 408, 419, 424.
Pasvantoglu, 152.
Pataki (Jean), 86, 202.
Pehem (J. J. N.), 124, 295.
Pentedeca (C.), 68.
Persiano (Em.), 120, 135.
Peşacov (G.), 378, 423.
Pétrarque, 104, 172, 402, 425.
Pétrone, 463.
Petrovici (Naum), 432.
Pfeffel, 423.
Philarète (évêque de Rânnic), 102, 121, 162.
Philippe de Macédoine, 277.
Philippide (A.), 175, 482.
Philippide (D.), 65, 99, 135, 136, 175, 176.
Photiades (Lambros), 71—73, 119, 325.
Photie (le patriarche), 218.
Photino (D.), 136, 176.
Piccolos (N.), 68.
Pie VI, 89, 203.
Pierre le Grand, 156, 165.
Piscupesco (Etienne), 276, 304, 305, 345.
Pithou (P.), 300.
Pitt, 415.
Platon, 185.
Platon (métropolite de Twer), 332, 333.
Pleşoianu (Gr.), 98, 126.
Plutarque, 272.
Poenaru (P.), 131, 236, 315, 359—361.
Pogonat (Constantin, l'empereur), 264.
Pogor (Basile), 96, 126, 413, 414, 419, 426, 475, 491.
Pompée, 299.
Pompiliu (Miron), 394.
Pop (A. Z. N.), 420.
Pop (Constantin Hagi), 361.
Pop (Etienne), 209.
Pop (Z.), 72, 119.
Popa (O.), 292.
Popa (Tr.), 279, 300.
Popa—Lisseanu (G.), 129, 360.
Pope (Al.), 100, 367, 408, 424, 493.
Popesco (N. D.), 420.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Popesco (Radu), 158, 200.
Popovici-Barcianu (D.), 476.
Popovici (D), 57, 118, 120, 121, 122, 130, 182, 291, 301, 420, 423, 425, 427, 428.
Popovici (Eufronie), 74.
Popovici (Michel), 363.
Popp (Basile), 303, 378, 423, 428, 429, 476.
Poteca (Euphrosine), 81, 329, 330, 335, 336, 344, 346, 347, 350, 361.
Prale (J.), 303, 423, 428, 476.
Prau (l'abbé), 96.
Prévost (l'abbé), 100, 101, 130.
Prodan (D.), 361.
Psalidas (Ath.), 376, 421.
Psomachis (C.), 67.
Pufendorf, 38, 41, 43, 52, 104.
Punnul (A.), 304, 360, 426, 429, 477.
Puşcariu (Ilarion), 360.
Puşcariu (S.), 23, 296, 300, 422.

Quinet (Edg.), 295.

Rabelais, 104.
Racine, 68, 104.
Racoce (Th.), 281, 448.
Racoviţă (A.), 347.
Racoviţă (Constantin Cehan), 420.
Radu (C.), 485.
Radu (Jacob), 291—294, 297.
Radu le Noir (Radu Negru), 200.
Rădulesco (J. Horia), 118, 120, 125.
Raicevich (Stefano), 79, 122.
Raşcou (J. M.), 424.
Rasid, 156.
Rautenstrauch (l'abbé), 124.
Réau (L.), 57, 119.
Rebreanu (L.), 20.
Rednic (Athanase), 90.
Regnard (J.-Fr.), 101, 412, 413, 482.
Reichenberger (A.), 103.
Repey (L.), 79, 122, 395.
Reyberger (A. K.), 103.
Réz (H.), 306.
Riccoboni (L.), 442.
Richelieu, 415.
Rigas, 60, 64, 72—74, 116, 118.
Rizos Néroulos (J.), 67, 117, 401.
Rizos Rangabé (J.), 67.
Roja (G.), 256, 286—289, 306.
Rollin, 64, 95, 97, 126.
Romulus, 337, 475.
Roques (Mario), 21.
Rosetti (A.), 22.
Rosetti (J.), 281.
Rosetti (R.), 294.
Rost (J. L.), 440.
Roşu (T.), 476.
Rousseau, 31, 36, 39—41, 44, 46, 48, 50, 52—54, 65, 95, 97, 99, 100, 127, 128, 271, 339, 368, 372, 396, 409.
Roznovanu (N.), 80.
Rückert, 101.
Ruffini (M.), 291.
Ruggiero (Guido de), 31, 57.
Russo (A.), 427.
Russo (D.), 116, 120.
Rusu (J.), 480.

Sădean (Avram), 360.
Sadi Ionesco (A.), 306, 359.
Sadoveanu (M.), 20.
Saint-Ange (Ange-François de), 409.
Saint Aulaire, v. Beaupoil de Saint Aulaire.
Saint-Evremond (Ch. de), 104.
Saint Jean Chrysostome, 349.
Saint-Marc Girardin, 391, 393, 425.
Sakellarios, 64.
Samuel (patriarche de Constantinople), 67.
Samurcaş (Roxane), 68.
Sancé (de), 363.
Sângiorgiu (J.), 303.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Sapho, 383, 384.
Sărcăneanu (C.), v. Stere (C.).
Sathas (C. N.), 117, 118, 176.
Scarron, 104.
Scavinschi (Daniel), 96, 126, 148, 412, 413, 426.
Schaik (F.), 57.
Schall (Karl), 441.
Schiller, 68, 396.
Scholeriu (T.), 182.
Schröder (Fr. L.), 440.
Scudéry (Mlle de), 406.
Șeineanu (L.), 291.
Selepis (J.; de Chios), 118.
Sélim I-er, 158.
Serrurie (Gr.), 76, 121.
Seruios (G.), 67.
Shakespeare, 446.
Șiadbei (J.), 419.
Silași (Gr.), 224, 299, 485.
Simonesco (D.), 117, 126, 128, 419, 475, 476.
Șincai (G.), 93, 159, 187, 188, 196, 202—206, 208—222, 229, 233—235, 242, 246, 247, 249—251, 256, 257, 259, 263, 266, 274, 275, 292—298, 322, 340, 362, 374, 430, 431, 448, 450, 491.
Sion (G.), 176, 294, 424, 426, 427, 477, 483, 484.
Slătineanu (Georges, ou Iordache), 73, 120, 435, 477.
Slătineanu (Scarlat), 73.
Slătineanu (les frères), 120.
Slavici (J.), 19.
Soave (Francesco), 65.
Socrates, 348.
Sofronie (le moine), 85, 89.
Sonnenfels (J.), 103.
Soutzo (A.), 75, 401.
Soutzo (Catherine), 65.
Soutzo (M.), 148, 151, 309.
Soutzo (N.), 424.
Soutzo, v. și Suțu.
Spathi (F.), 67.
Speranțiă (Th.), 420, 480.
Spinoza, 32, 33, 39, 42, 44.
Stamati (C.), 98, 128, 411, 426.
Stamati (Jacob), 127, 184, 185, 290, 309, 311, 312, 323.
Stammler (W.), 56.
Stanca (S.), 362.
Stârcea (Etienne), 180.
Stere (C.), 363.
Știrbey (Barbu), 78, 363.
Știrbey (Barbu Bibesco), 81.
Storchenau (Sigmund von), 103, 338.
Stratimirovitch (métropolite de Carlovitz), 317, 320.
Strijkowski, 200.
Sturdza (Hélène), 413.
Sturdza (J. Sandu), 395, 418, 427.
Sturdza (M.), 358, 392, 426.
Sturdza (Scarlat), 80, 81, 184, 185.
Subbu, 156.
Suciu (Coriolan), 303.
Suciu (M.), 431.
Sulzer (Fr. J.), 79, 95, 97, 119, 121, 125, 159, 182, 213, 227, 228, 240, 261, 264, 274, 278, 298, 431, 475.
Suțu (A.), 180.
Swieten (Gerard von), 124.

Tagliavini (C.), 301.
Tamerlan, 50.
Tâmpeanul (Sc.), 100, 126, 130.
Tanoviceanu (J.), 179, 181, 424, 482.
Tasse (le), 68, 172, 457, 463, 473.
Tassoni, 457, 464.
Tăutu (B.), 130.
Tăutul (G.), 428.
Tăutul (I.), 12—13, 80, 81, 97, 100, 123, 126, 127, 130, 146, 149, 358, 416—418, 427, 491, 492.
Teaciuc—Albu (N.), 420, 422—423.
Tell (Chr.), 130.
Tell (Guillaume), 354.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Tempea (R.), 262—266, 272, 273, 277, 279, 280, 318.
Teodori (Al.), 258.
Teodorovici (J.), 244, 258, 267, 299, 431, 441.
Tertina (Michael), 210.
Thémistocle, 149.
Théodose (métropolite de Valachie), 82, 187, 292.
Théodose (fils de Néagoe Basarab), 5, 63.
Théophilacte, 309.
Théophile (métropolite de Transylvanie), 82.
Théotokis (N.), 70, 94.
Thomas de Kempis, 189.
Thomson (James), 104.
Thornton (Thomas), 346, 347, 363, 364.
Thunmann (J.), 235, 256, 274, 286, 306.
Tibère, 50.
Tichindeal (D.), 317, 432, 446, 447, 479, 480.
Titus, 50.
Tocilesco (Gr.), 178, 179, 215.
Tökölyi (Sava), 243, 301.
Toland (John), 32.
Topa (Cyrille), 206.
Topliceanu (Tr), 304, 480.
Toppeltin (L.), 235, 257, 298, 301.
Toroutiu (J. E.), 422.
Trajan, 16, 162, 196, 216—218, 227, 235, 240, 253, 299, 337, 436, 444, 478.
Trautzen, 64.
Trécourt (les frères), 78.
Tuducesco (J.), 361.
Tuhutum, 236.
Turdeanu (E.), 123, 177.
Turneli, 236.
Tzertzulis (N.), 65.
Tzigara (C.), 67.

Ucuta (C.), 284, 285, 306.
Urechе (Gr.), 200.
Urechiă (Alexandresco V.), 119, 120, 122, 178, 290, 378, 418—420, 422, 423, 480.
Ursu (d'Ibănești), 239.

Vacaresco (Alecou), 73, 369, 371, 378, 380, 381, 383, 384, 387, 390, 419, 423, 493.
Vacaresco (Etienne), 373, 419
Vacaresco (Ianaki), 419.
Vacaresco (Iancou), 67, 73, 83, 97, 118, 120, 121, 362, 381, 383, 385, 386, 390, 419, 421—424.
Vacaresco (Ienăchiță), 13, 71, 73, 96, 122, 125, 135, 156—159, 161—167, 170—175, 182, 262, 265, 266, 280, 311, 313, 323, 324, 350, 359, 369, 373—378, 381, 383, 419—423, 493.
Vacaresco (N.), 71, 341, 344, 371, 381—386, 419, 423, 424.
Vacaresco (Venetziana), 379, 423.
Vacaresco (les), 142, 368, 369, 371—373, 378, 382, 386, 474.
Vaida (D.), 237, 299, 432.
Valaoritis (Aristote), 73.
Vamvas (Néophyte), 348.
Varcossi (N.), 65, 118.
Vardallahos (C.), 65, 71, 118, 326, 331, 332, 335.
Vârnav (Basile), 97, 99, 125, 127, 129, 359.
Vârnav (Iordache), 121.
Varro, 252.
Vass de Csege (Daniel), 220, 221.
Vellison (D.), 76, 121.
Ventotis (G.), 64.
Veress (A.), 291, 297.
Vico, 184.
Vida (Gherman), 214, 215, 294, 295.
Virgile, 172, 383, 415, 433, 434, 449, 457, 463, 484.
Vîrtosu (E.), 127, 182, 362, 427.
Vîrtosu (J.), 182, 423, 424.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Visarion Sarai, 85, 138.
Vladimirescu (Th.), 22, 23, 71, 142, 147, 341, 382, 385.
Vogorides (Athanase), 118.
Vogoride-Conachi, 394, 397, 425.
Voiture, 104.
Volney, 68, 100, 130, 242, 416, 427.
Voltaire, 12, 13, 29, 35, 36, 40, 41, 43, 46, 53, 66, 67, 70, 73, 94—97, 100, 101, 104, 109, 117, 120, 124—126, 128, 145, 147, 156, 165, 172, 174, 175, 320, 367, 373, 378, 380, 387, 402, 408, 409, 412—415, 448, 457, 463, 464, 465, 484, 493.
Vuia (J.), 480.
Vulcan (J.), 480.
Vulcan (S.), 89, 210, 212, 275, 432, 450, 476.
Vulgaris (E.), 65, 66, 70, 95, 126, 284.

Wais (Kurt), 57.
Wapowski, 200.
Weber (professeur), 78.
Weiskern (Fr. W.), 442.
Wieland, 68.
Wilhelm (J.), 300.
Wolf (A.), 79, 290.
Wolff (Chr.), 12, 53, 65, 95, 98, 103, 119, 129, 190, 193, 194, 284, 319, 330, 331, 333, 360.

Xenopol (A.), 124, 182, 290.

Young, 76, 100, 146, 147, 150, 175.
Ypsilanti (A., prince de Valachie), 70, 78, 80, 116, 119, 122, 123, 139, 374.
Ypsilanti (A., le général), 309

Zalic (Gr.), 65.
Zane (Jules), 343.
Zieglauer (F. von), 291, 305
Ziegler (Fr. W.), 68.
Zilot le Roumain, 13, 142, 143, 156, 178, 179, 492.
Zonaras, 156.
Zulnia, v. Negri (Smaranda).

BCU Cluj / Central University Library Cluj

BCU Cluj / Central University Library Cluj

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE V

INTRODUCTION 1—26

Conditions historiques dans lesquelles prend naissance la littérature roumaine. — La culture roumaine s'encadre pendant longtemps dans la spiritualité orthodoxe du sud-est européen. — Elle s'individualise par une série d'émancipations. — L'émancipation de sous la tutelle du slavonisme est facilitée par l'affaiblissement des centres de culture slavone du sud du Danube et par l'influence des réformes religieuses de l'Occident. — Elle échappe au joug grec grâce à l'influence des idées du XVIII-ème siècle. — La Renaissance transylvaine: entre l'Union avec Rome et l'influence des Lumières. — Modernes et retardataires. — Tendance d'adaptation au rythme de la culture occidentale. — Persistances rationalistes à l'époque romantique. — Délimitation chronologique des phases de la littérature roumaine moderne. — Construction de l'idéal latiniste et défaite de cet idéal. — Les Lumières (1779—1829). — Lumières et romantisme (1829—1840). — Attachement théorique au romantisme (1840—1867). — Le groupe de „Junimea" (1867—1893). — Effondrement de l'idéal artistique junimiste. — Notes.

PREMIÈRE PARTIE

LE CONTACT AVEC LA LITTÉRATURE DES LUMIÈRES

CHAPITRE I

Dans le monde des Lumières 29—58

L'Europe française. — Orientation rationaliste des esprits au XVIII-ème siècle. Origines du mouvement: Descartes; empi-

BCU Cluj / Central University Library Cluj

riques anglais; Spinoza. — Première expression retentissante du nouveau courant: le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle. — Culte de la raison. — Théorie du progrès fini. — Discordances: littérature du sentiment. — Droit naturel et droit divin. — Droit des gens. — Organisation et limites du pouvoir souverain. — Limitation du concept de démocratie. — Egalité de tous les peuples. — Cosmopolis: „Tout homme est libre de se choisir une patrie". — Vers une langue universelle. — Religion: entre déisme et matérialisme. Dieu et la mécanique newtonienne de l'univers. — Image du souverain idéal. — Un philosophe des Lumières: Condillac. — Et un héraut des idées du mouvement: Lanjuinais. — Objectifs fondamentaux poursuivis par les Lumières: cosmopolitisme et humanitarisme. — Les Lumières et le christianisme. — Persistance du mythe. — Notes...

CHAPITRE II

Diffusion des idées des Lumières dans les Pays Roumains 59—131

Byzance et le monde grec. — Colonies occidentales à Constantinople. — Orientation du monde grec vers l'Occident. — Définition de l'espace culturel sud-est européen. — Colonies grecques en Europe centrale et occidentale. — Traductions grecques d'oeuvres empruntées aux littératures européennes du temps. — Une grande autorité: Voltaire. — Caractère rationaliste de la littérature grecque. — Un prince éclairé: Constantin Mavrocordatos. — Relations des Roumains et des Grecs au XVIII-ème siècle. — Académies de Iassy et de Bucarest. — Contribution des Roumains au développement de la littérature néo-grecque. — Presse grecque fondée par des Roumains: les frères Marchides Pulio (Marcou Puiu). — La Société philologique gréco-dace de Bucarest. — Persistance des relations roumano-grecques après 1821. — Les Roumains en contact avec la littérature occidentale. — Périodiques occidentaux ayant pénétré dans les Principautés. — Etrangers venus dans les Principautés. — Roumains qui vont faire leurs études en Occident. — En Transylvanie: offensive catholique et union avec l'Eglise de Rome. — Luttes religieuses et revendications politico-sociales. Innocent Micou. — Boursiers uniates à Târnavia, Rome et Vienne. — Pierre Paul Aron et l'organisation de l'enseignement uniate en Transylvanie. — Les Lumières autrichiennes. — Un empereur éclairé: Joseph II. — Position des Roumains de Transylvanie vis-à-vis des réformes de l'empereur. — Les idées nouvelles dans les Pays Roumains. — Les grandes autorités: Voltaire, un damné qui attire. — Premières traductions roumaines de l'oeuvre de Voltaire. — Rollin.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

— Montesquieu. — J. J. Rousseau. — Fontenelle. — *Télémaque*, *Numa Pompilius*, *Bélisaire*. — Florian et Marmontel. — Wolff et Baumeister. — Condillac. — Littérature de voyage et d'exotisme. — Sentimentaux et ténébreux. — Théologiens roumains et écrivains des Lumières. — César de Râmnic et Georges Lazar. — Les secrets d'une bibliothèque ecclésiastique. — Premiers fruits des nouvelles idées sur le sol roumain: le *Procanon* de Pierre Maior et les discussions politiques de la *Tziganiade* de Budai-Deleanu. — Notes.

DEUXIÈME PARTIE

LES IDÉES

CHAPITRE I

Entre l'Orient et l'Occident 135—182

Manifestations dans la sphère culturelle gréco-roumaine. L'histoire. — Ecrivains grecs qui se sont intéressés aux choses roumaines: Daniel Philippide, Denys Photino. — Historiens roumains qui ont écrit en grec: Emmanuel Băleanu, Naum Râmniceanu. — Chronique versifiée: *Plângerea sfintei mănăstiri a Silvaşului; Stihuri asupra presfinţitului Papa*, etc. — Chronique anonyme de Mavrogheni. — Le „Pitar" Hristache. — Zilot le Roumain. — Alecou Beldiman. — Les prosateurs. Denys l'Ecclésiarque. — Ienăchiţă Vacaresco. — Théorie de la langue: Démètre Eustatievici, le moine Macarie, Ienăchiţă Vacaresco. — Théorie de la littérature: D. Eustatievici, Macarie, Ienăchiţă Vacaresco. — Notes.

CHAPITRE II

Elaboration du credo transylvain 183—307

La conception historique de César de Râmnic. — Montesquieu dans les préoccupations didactiques de l'entourage du Métropolite Jacob Stamati de Moldavie. — Esquisse d'une théorie latiniste en Moldavie: Jacob Stamati, Scarlat Sturdza. — Un précurseur transylvain de la Renaissance transylvaine: Géronte Cotorea. — Les créateurs de la doctrine. Samuel Micou. — Oeuvre théologique. — Oeuvre philosophique: Baumeister et Wolff. — Oeuvres éducatives dans l'esprit des Lumières. — Oeuvre historique. — Georges Şincai. — Oeuvres didactiques et

BCU Cluj / Central University Library Cluj

de vulgarisation. — *Elegia.* — La *Chronique.* — Pierre Maior. — Ecrits théologiques. — Oeuvre oratoire. — *Istoria pentru începutul Romănilor in Dacia.* — *Istoria bisericii.* — La polémique Bartholomée Kopitar-Pierre Maior. — Reflets polémiques attardés: Sava Tökölyi, Damascène Bojincă et Eftimie Murgu. — Les philologues de la Renaissance transylvaine. Samuel Micou: *Carte de rugăciuni.* — Micou-Şincai: *Elementa linguae daco-romanae sive valachicae.* — *Epistola* de Şincai à Jean de Lipszki. — La préface de Micou à l'*Acatist* de 1801. — Oeuvre philologique de Pierre Maior. — Le dictionnaire de Buda. — Jean Budai Deleanu. — Etienne Crişan. — Radu Tempea. — Paul Iorgovici. — Constantin Diaconovici-Loga. — Jean Alexi. — Quelques traités allemands de grammaire roumaine. — Le latinisme de l'*Omu de lume* de V. Gergely Ciocotici. — Le latinisme dans l'oeuvre médicale d'Etienne Piscupesco. — Tentatives pour créer la presse roumaine — Jean Molnar-Piuariu. — Le *Courrier de Moldavie.* — *Wallachische Zeitung.* — *Vestiri filosofeşti.* — Les *Novele* d'Alexis Lazăr. — *Crestomaticul Românesc.* — *Fama Lipscăi.* — *Curierul Românesc* et *Albina Românească.* — La renaissance chez les Aroumains. Ecrivains aroumains. — T. Cavallioti. — Daniel le Moscopolitain. — Constantin Ucuta. — Georges Roja. — Michel Boiagi. — Notes.

Babeş-Bolyai Cluj Central University Library Cluj

CHAPITRE III

Educateurs et moralistes 308—364

Un élément de transition: Lazar Asaki. — Benjamin Costache et les écoles roumaines de Iassy. — Changement de mentalité en Valachie. — Un théologien transylvain émancipé: Georges Lazar. — Son éducation surtout rationaliste. — Dans le Sibiu de l'évêque Moga. — A Bucarest. — Etat où se trouve l'Académie grecque de la capitale valaque. — Lutte des boïards valaques contre l'influence grecque. — L'école de Lazar. *L'Avis* de 1818. — Elèves et collaborateurs. — De l'Académie grecque à l'école roumaine: rapports intellectuels. — Concurrence entre les philosophes: Condillac, Destutt de Tracy, Kant. — L'oeuvre de G. Lazar. — Wolff dans l'oeuvre de Lazar. — Les discours de Lazar. — La conception historique exprimée dans ses discours. — La langue littéraire de Lazar. — Lazar, héraut de la Renaissance transylvaine dans les régions transcarpathiques. — Dinicou Golesco. — La Société littéraire de Braşov et de Bucarest. — La fondation de l'école de Goleşti. — Oeuvre littéraire de Dinicou Golesco. — Une crise de conscience et un jaillissement des sentiments démophiles: *Insemnare a călătoriei.* — Notes.

TROISIÈME PARTIE

LES SENTIMENTS

CHAPITRE I

Les petits poètes et les petits genres 367—429

Image de la société roumaine à l'époque phanariote. — Vers anonymes caractéristiques de l'époque. — Les Vacaresco. Etienne Vacaresco, premier écrivain de la famille. — Ienăchiță Vacaresco. — Son oeuvre poétique ne nous est pas entièrement connue. — Poésie religieuse. — *Amărîtă turturică*. — Μὲ δυστυχίας πολεμῶ. — L'amour dans son oeuvre. — *Intr'o grădină*. — Alecou Vacaresco. — Vues d'un grand boïard sur la poésie. — Poésie érotique. — Satire. — Nicolas Vacaresco — Mathieu Milo. — Costache Conachi. — Ses écrits en prose. — Lettre au Métropolite Benjamin. — Satire et satire dramatisée. — Poésie érotique: polygamie sentimentale du poète. — Ikanok et Zulnia. — Physiologie de l'amour dans l'oeuvre de Conachi. — Elégie. — Les traductions. — N. Dimachi. — Daniel Scavinschi. — Basile Pogor. — Ionică Tăutul. — Notes.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

CHAPITRE II

A la recherche de l'épopée 430—485

Manifestations mineures dans la poésie transylvaine: *Oda pentru pomenirea mutării..., Mariei Teresiei; Jalele păcurarilor; Cântece câmpenești*. Satire dramatisée. — Comédie burlesque. — Ecrivains de dernier plan de l'époque. — Basile Aaron. — Oeuvre poétique originale. — Traductions de Virgile. — Traductions et adaptations d'Ovide. — L'épopée religieuse d'Aaron et la *Messiade* de Klopstock. — Autres imitations. — Les idées d'Aaron sur la langue roumaine, le peuple roumain et la théorie de la littérature. — Jean Barac. — Traductions et adaptations. — *Arghir și Elena*. — Démètre Tichindeal. — Jean Budai-Deleanu. — Elaboration de l'oeuvre poétique. — *Trei Viteji*. — Satire générale du peuple roumain. — Don Quichotte et les héros de Budai-Deleanu. — *Țiganiada*. — Le prologue et l'épître dédicatoire soulignent l'esprit d'émancipation de l'oeuvre. — Les péripéties de l'épisode poétique Becicherec. — L'action du poème. — Caractère complexe de l'oeuvre. — Les sources. — Le caractère des héros. — Les rapports avec la littérature du peuple. — Attitude critique du poète en face de son époque. — Déficiences

artistiques de la *Țiganiada*. — Technique artistique. — Double courant stylistique du poème. — Vigueur de la langue. — La couleur dans le choix des noms propres. — Le sentiment de la nature chez Budai-Deleanu. — Dynamisme de la narration. — Moments de lyrisme dans la *Țiganiada*. — Notes.

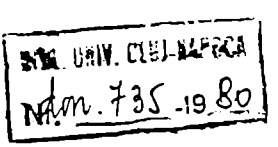
CONCLUSION 487—494

La modernisation de la littérature roumaine est le résultat direct de l'influence des Lumières. — Le contact avec la littérature occidentale se traduit en formes variées: poésie mineure dans le genre de celle des Văcărești; œuvres de préoccupations élevées d'un Dinicu Golescu ou d'un Ionică Tăutul; littérature émancipée d'un Basile Pogor. — La littérature militante de la Transylvanie. — La création la plus caractéristique: La *Țiganiada*. — L'activité de la Renaissance transylvaine contribue de façon essentielle à détacher le peuple roumain du complexe spirituel du sud-est européen. — Les exagérations latinistes de l'époque suivante entraînent la défaite du courant qui avait communiqué à la littérature roumaine l'élan rénovateur.

Index des noms cités 495—509

Table des matières 511—516

BCU Cluj / Central University Library Cluj



Printed in Roumania
„Cartea Românească din Cluj"
Sibiu, 5. V. 45.